This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

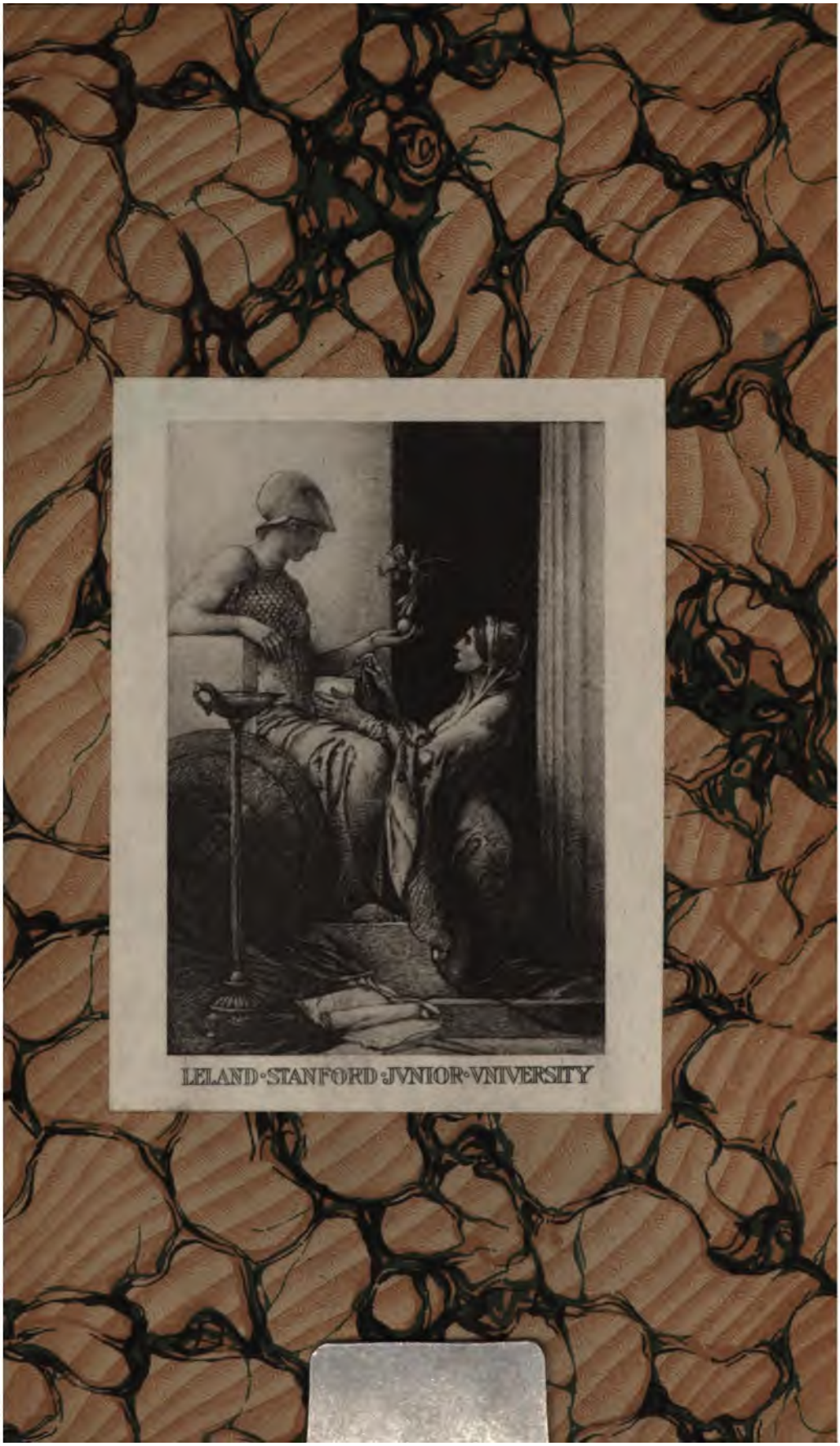
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

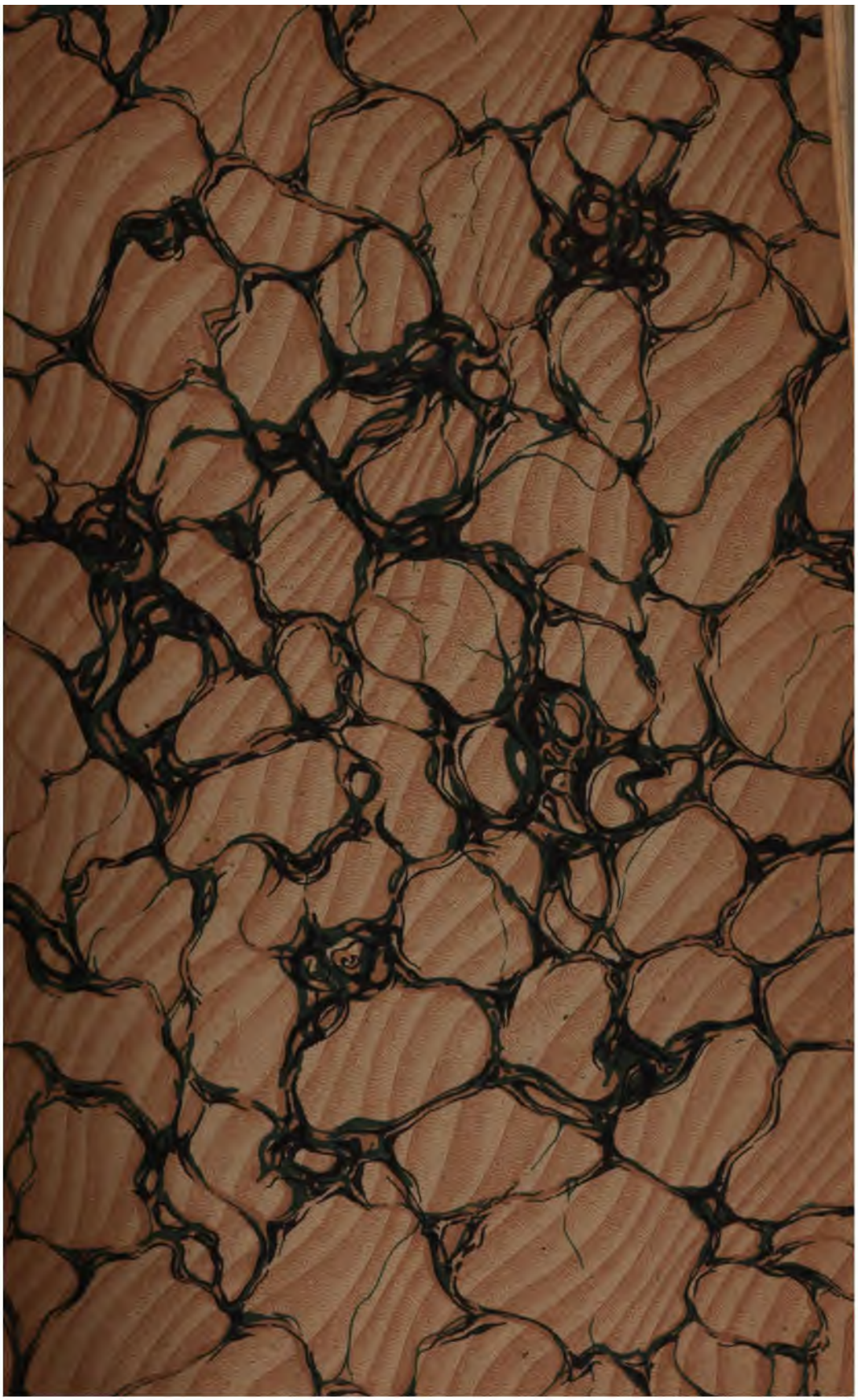
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



通報

T'oung pao

/

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes et à l'Ecole libre des Sciences politiques à Paris.

Vol. X.

HARVARD LIBRARY

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

CI-DEVANT

E. J. BRILL.

LEIDE — 1899.

290290

STANFORD LIBRARY

IMPRIMERIE CI-DEVANT E. J. BRILL, LEIDE.

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

Pages

EMILE ROCHER, Histoire des princes du Yun-nan . . 1, 115, 337, 368, 437

G. SCHLEGEL, Geographical Notes: VII. Tun-sun 頓遜 or Tian-sun 典遜, Tĕnasserim or Tānah-sāri; VIII. Pa-hoang 婆皇國, Pang-k'ang 彭坑國. Pang-hang 彭亨國, Pahang or Panggang; IX. Dziu hut 柔佛國, Djohor (Johore) 33

X. To-ho-lo 墮和羅 or Tok-ho-lo 獨和羅, Takōla or Takkōla; XI. Holotan 呵羅單 or Kĭlantan 急蘭丹, Kalatan or Kĕlantan 155

XII. Shay-po 闍婆 Djavâ. 247

XIII. Tan-tan 丹丹 or Dan-dan 單單, Dondin? Ko-la 哥羅 or Kola pu-sa-lo 哥羅富沙羅, Kora or Kora bĕsar; XV. Moa^{n}-la-ka 滿剌加 Malacca 459

KARL HIMLY, Die Abteilung der Spiele im »Spiegel der Mandschu-Sprache" VI 369

Mélanges.

A propos du «Système unique de transcription en lettres latines des caractères du dictionnaire de K'ang-hi», par Maurice Courant 53

I. Trois monnaies à caractères inconnus; II. Une inscription découverte sur une stèle dans les ruines de Chang-tou 68

Liste neuerer juristisch-technischer Ausdrücke, ein Beitrag zur japanischen Lexicographie, von Dr. jur. Paul Brunn 164

Le Tien fu hia fan tchao shu 天父下凡詔書, Livre religieux des Tai-ping, par C. de Harlez 307

Variétés.

L'Europe chinoisée, par G. Schlegel 74

Deux chansons politiques chinoises, par A. Vissière. 213

Choses de Chine, une exécution, par P. F. 319

Une description de Paris par un Annamite 405

XIIe Congrès international des Orientalistes, par Henri Cordier. 479

Nécrologie.

Pages
J. W. Young; Gottlieb William Leitner, par G. Schlegel. 223
G. Devéria; Ch. de Harlez; S. A. Viguier; Durand-Fardel, par Henri Cordier 481

Bulletin critique.

The New Far East, by ARTHUR DIÓSY; History of European Botanical Discoveries, by E. BRETSCHNEIDER; Le Mariage Chinois au point de vue légal, par le P. PIERRE HOANG (G. Schlegel). 75
Smithsonian Institution. Chess and Playing-cards. Catalogue of Games and Implements for divination exhibited by the U. S. National Museum in connection with the Departement of Archaeology and Paleontology of the University of Pennsylvania at the Cotton States and international exposition, Atlanta, Georgia, 1895, by STEWART CULIN; A History of Japanese Literature, by W. G. ASTON; Formosanische Volkslieder, nach chinesischen Quellen, von Dr. KARL FLORENZ (G. Schlegel) 228
Japanese Myth, by W.G. ASTON: 浙江志, Il Ce-kiang. Studio geographico-economico, del Dott. MARIO CARLI (G. Schlegel) 410
The political Relations of the United States with the far East, by JOHN B. MOORE (G. Schlegel); Essai sur l'histoire du Japon, par le Mis DE LA MAZELIÈRE (Henri Cordier) 491

Chronique.

Allemagne et Autriche, Asie centrale, Belgique, Birmanie, Grande Bretagne et Irlande, Chine, Corée, Etats-Unis, Finlande, Formose, France, Indo-Chine, Italie, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Philippines, Portugal, Russie, Siam 97, 240, 321, 414, 495

Correspondance.

Lettre du Rév. P. H. Havret, S. J. 108
Lettre de Mgr. de Harlez 113
Lettre de M. Augustin Blanchet à M. Henri Cordier 432

Notes and Queries.

1. A Posthumous Marriage; 2. Against Missions in Asia; 3. Spider-silk; 4. Remèdes de bonne femme 114, 246, 334, 335

Bibliographie.

HENRI CORDIER, Bibliographie 380
G. SCHLEGEL, Livres nouveaux 94, 244, 332, 430

Index alphabétique 507
European and Chinese Calendar for the year 1900.

HISTOIRE DES PRINCES DU YUN-NAN

ET LEURS RELATIONS AVEC LA CHINE

D'APRÈS DES DOCUMENTS HISTORIQUES CHINOIS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

EMILE ROCHER.

PRÉFACE.

Lors de notre premier séjour au Yun-nan, de 1870 à 1874, en réunissant les matériaux d'un ouvrage qui vit le jour en 1880 [1]), nous fûmes frappés de l'intérêt que présentaient aux points de vue ethnographique et historique les peuples habitant cette partie de l'Extrême-Orient.

Profitant des avantages que nous créait notre situation particulière dans la province, nous résolûmes d'étudier sur place l'évolution de la population autochtone, de rechercher dans les documents que les siècles ont laissés derrière eux les changements qui se sont produits dans ces régions, depuis l'arrivée à Ta-li du prince indien Açoka, le fondateur du premier royaume dans ces parages, dont les nombreux descendants eurent, par la suite, à défendre leur indépendance menacée, par les Chinois d'abord, les conquérants Mongols ensuite, et furent enfin définitivement dépouillés et leur pays annexé à l'empire de Chine.

1) La province chinoise du Yun-nan par E. Rocher. 2. Vol. E. Leroux, Editeur. Paris.

Le moment était peu propice à des recherches de ce genre: la province était en pleine révolution musulmane, les bibliothèques départementales avaient été brûlées ou pillées, celles des particuliers avaient été cachées en lieu sûr, de sorte que les notes que nous avions pu recueillir étaient incomplètes et présentaient de nombreuses lacunes.

Durant un deuxième séjour, de 1889 à 1891, le calme étant rétabli, nous avons pu continuer nos recherches; enfin, revenu pour la troisième fois à notre poste, de 1892 à 1893, grâce au concours de quelques lettrés chinois qui nous ont aidé de leurs lumières et à la bienveillance des fonctionnaires civils et militaires qui ont bien voulu mettre les bibliothèques de leurs districts à notre disposition, il nous a été possible de mener à bien notre entreprise et d'établir, dans un ordre chronologique, l'histoire des princes du Yun-nan.

Les récits des évènements qui suivent ont été traduits de documents publiés à différentes époques par les historiens chinois, de chroniques indigènes et de manuscrits anciens; ces derniers surtout nous ont permis, dans bien des cas, d'éclairer des faits sur lesquels les annales chinoises sont d'une impénétrable obscurité ou présentent des lacunes regrettables.

Parmi la longue série d'ouvrages que nous avons consultés nous citerons notamment:

Le Yun-nan t'oung-tchi (雲南通志).
Le T'oung-kien Kang-mouh (通鑑綱目).
Le Ailo I-tchouan (哀牢夷傳).
Le Pen-ki Si-nan I-tchouan (本紀西南夷傳).
Le Nan-tchao I-tchouan (南詔夷傳).
Le Nan-tchao Ye-chi (南詔野史).
Le Ming Chi (明史).
Le San-Kuoh tchi (三國志).

Le Kouang-nan tchi (廣南志).

Le Ta-li tchi (大理志).

Le Yun-nan Kieou tchi (雲南舊志).

Représentant environ 2350 volumes.

Notre but, en présentant ces notes, n'est pas de publier une histoire complète des évènements qui se sont déroulés dans cette région encore peu connue; des volumes seraient nécessaires pour jeter un peu de jour sous le voile qui couvre encore ce pays. Un travail de ce genre nécessiterait des recherches longues, coûteuses et surtout une étude spéciale de rares manuscrits de la littérature autochtone en ses différents dialectes.

Nous nous sommes arrêtés aux grandes lignes des évènements, débarrassant avec soin les récits des auteurs chinois de tous les commentaires inutiles dont ils aiment à faire étalage, ne reproduisant que les principaux faits, en un mot, nous nous sommes appliqués à présenter un travail, sinon littéraire, du moins un exposé aussi exact que possible des changements et modifications dans les situations politiques et économiques de ce pays.

Si, en prenant place dans le domaine des études sinologiques, ce travail, qui embrasse près de 30 siècles de l'histoire d'un peuple, peut être de quelque utilité aux historiographes ou aux Orientalistes que ces questions intéressent, nous y trouverons une récompense suffisante pour la peine que ces recherches nous ont donné.

L'auteur.

INTRODUCTION.

Arrivée de Fou-hi en Chine. — Premiers âges de la nation chinoise.

En étudiant l'évolution de ce peuple étrange qui occupe aujourd'hui les 18 provinces de la Chine, on trouve dans les monuments littéraires que chaque siècle a laissés derrière lui, des traces indélébiles de sa vitalité, de son intelligence et de sa grande puissance colonisatrice.

Si l'agriculture a été de tous temps très honorée dans l'Empire du Milieu et si ses habitants la considèrent encore, à travers les âges, comme la base fondamentale de la nation, on peut dire qu'elle a largement contribué au développement et à la richesse de ce pays.

Malgré les bouleversements qui ont marqué certaines périodes de son histoire, les transformations politiques, économiques et géographiques qui se sont produites, depuis environ 4750 ans, époque à laquelle, d'après la tradition, Fou-hi (伏羲), le Ménès de la Chine, arrivant par la route du nord-ouest, pénétra avec ses hordes au Chen-si [2]), rien n'a entamé encore sa forte et vieille organisation.

Ses puissantes racines lui permettront, malgré le fort courant rénovateur qui se dessine aux quatre coins de son vaste territoire, de garder son intégralité jusqu'au moment où débordée par les nouvelles générations, il se produira un de ces cataclysmes, si fréquents dans l'histoire des peuples, qui modifiera son état social actuel.

2) Province de Chine située au N.N. Est du Sze-tchouen actuel.

Deux questions se posent:

D'où venait le fondateur de cette nation qui a déjà plus de 50 siècles d'existence?

Venait-il de Perse, de Mésopotamie ou bien était-il Aryen de l'Inde? A quelle race appartenait-il?

Les historiens chinois qui se sont succédés durant cette longue période sont muets sur ces points. Est-ce par ignorance ou bien parce qu'ils n'ont pas voulu déchirer, aux yeux des populations, le voile épais derrière lequel se cache le mystère de la venue de ce grand homme, auquel la légende n'a pas tardé à donner des pouvoirs surnaturels.

Nous n'essayerons pas de réfuter certains documents historiques sous lesquels s'abrite le chauvinisme chinois pour enseigner aux populations ignorantes que le fondateur de l'Empire, venu sur notre planète pendant qu'elle était encore à l'état de gaz, inventa d'abord les Pah Koua ou les huit diagrammes, qui sont supposés représenter les changements des forces de la nature et avec lesquels il détermina le Yin (陰) et le Yang (陽), c'est-à-dire les deux éléments créateurs de la philosophie chinoise. Nous dirons seulement que les érudits, qui ont vécu durant le IXième siècle, ont pu établir, en suivant la marche de ceux qui furent leurs ancêtres, que Fou-hi (伏羲) et ses compagnons venaient de l'Ouest, sans toutefois indiquer de quelle région.

Considérant les difficultés sans nombre qui présidèrent à cette organisation, il paraît indiscutable que si le fondateur de ce vaste empire n'avait introduit dans son pays d'adoption certaines connaissances des arts qui florissaient alors en Mésopotamie, il n'aurait pu obtenir sur ses nombreux voisins cette supériorité incontestable, qui lui donna la suprématie sur ces contrées.

Un fait non moins évident, qu'on trouve relaté dans les documents anciens, c'est que les autochtones, qui occupaient primitive-

ment certaines parties de ce pays, vivaient principalement de chasse et de pêche, portant peu d'attention à l'agriculture, n'ayant ni industries, ni littérature et, pour se garantir contre les intempéries, façonnaient des vêtements en écorce d'arbre.

Ils avaient en celà beaucoup d'analogie avec les tribus Tongouses de la partie inférieure du fleuve Amour et de ses affluents.

Ce n'est pas sans opposition et des luttes nombreuses que Fouhi et ses compagnons réussirent à s'installer dans ce pays dont ils allaient faire leur nouvelle patrie. On les voit soumettant, d'abord par la force, les populations indigènes, les chassant des plaines et ne leur laissant que les forêts et les montagnes; puis ils forment, au milieu d'elles, des colonies d'un caractère pacifique, en apparence, mais tout aussi envahissantes. Sur tout le territoire ainsi conquis, ils introduisent leurs moeurs, leurs coutumes et leur religion; partout ils se considèrent, non sans raison, comme supérieurs aux natifs dont ils prennent la place et qu'ils soumettent à leur domination.

Ces nouveaux conquérants apportent dans ces contrées encore vierges une certaine civilisation, jusqu'alors inconnue des aborigènes, et qui semble avoir été calquée sur celle qui existait déjà en Mésopotamie.

Ce sol jusque là vierge fut défriché, et la culture, que les nouveaux venus propagèrent, fit rapidement des progrès.

Ces connaissances particulières semblent indiquer que les conquèrants possédaient déjà les procédés de culture pratiqués dans la vallée de l'Euphrate. Plus tard, les produits du sol augmentant, le fermier devint artisan, puis industriel et marchand.

Le besoin de se comprendre avec tous les nomades venant du nord et de l'ouest, les obligea à élaborer un système écrit de caractères idéographiques et phonétiques.

Le goût pour les lettres prit un certain essor, et peu après l'architecture et l'astronomie sortirent des langes.

Les siècles en se succédant amenèrent leur contingent de connaissances nouvelles que ce peuple jeune, actif et sobre mit largement en pratique.

Les émigrants de l'Ouest, mieux équipés et ayant déjà quelques connaissances, suivant les lois de la nature, se répandirent vers le sud, où ils trouvèrent de magnifiques cours d'eau, et se fixèrent sur leurs rives, ayant à leur portée des plaines d'alluvion d'une incomparable fertilité.

Des hommes d'Etat, civils et militaires, furent choisis par les empereurs, et peu après l'état fut organisé sur des bases solides. Les lois sur la famille et sur la morale furent décretées bases du gouvernement. L'étude de l'astronomie permit de déterminer la durée de l'année, en ajoutant un mois intercalaire aux mois lunaires pour la mettre d'accord avec les mouvements de la terre autour du soleil.

L'industrie fit rapidement des progrès; les robes de soie de Chine devinrent fameuses dans tout l'ancien monde, et même le fer chinois, du temps de l'Empire romain, fut connu en Europe.

Tous ces fait réunis sont de nature à prouver que si les annales chronologiques de la Chine, dès le premier âge de la monarchie, correctes sur bien des points, ont été exagérées dans le but de donner plus de relief au fondateur de l'empire, et si les historiens qui sont venus ensuite ont écarté avec tant de soin tous les documents ou légendes ayant quelque attache avec l'Ouest, c'est qu'ils ont voulu présenter au peuple un être mystérieux, surnaturel, entièrement chinois et créateur du monde.

Malgré ces prétentions, excusables chez un peuple qui, fier de ses traditions, sut se tenir avec un soin jaloux à l'écart de tout ce qui n'était pas lui, en faisant des rapprochements et en établissant des points de comparaison, on ne peut manquer de reconnaître que la civilisation de l'Empire du Milieu, comme, du reste, celle de

l'Egypte et d'une grande partie de l'Asie, est venue de Perse ou de Babylonie.

Les notes qui précèdent, quoique esquissées à grands traits, nous montrent que l'Empire actuel n'a pas été formé, comme on pourrait le croire, d'individus ayant une même origine ou appartenant à une même famille, mais bien de tribus de races différentes que l'habileté et la sagesse des chefs chinois ont su grouper sous leur autorité.

Ne voulant pas nous écarter du cadre d'une étude limitée aux évènements qui se sont déroulés au Yun-nan, nous ne parlerons des dynasties chinoises qui se sont succédées sur le trône, qu'autant que la clarté des faits rendra ces indications nécessaires.

Nous essayerons d'analyser, en suivant la chronologie des évènements historiques, la marche progressive de ce peuple, les résistances et les luttes que les Chinois ont eues à soutenir pour soumettre à leur domination cette province qui fait aujourd'hui partie intégrante de l'Empire.

Nous passerons sous silence l'histoire des nombreux empereurs qui se sont succédés pendant une trentaine de siècles, pour nous reporter en 1122 avant notre ère, époque à laquelle, pour la première fois, les annales chinoises font mention des régions occidentales de la Chine.

Différents noms du Yun-nan.

Sous la dynastie des Tcheou [3]) (周), ainsi nommée à la suite des conquêtes par l'empereur Ki-fah (姬發) des royaumes et principautés connus alors, on désignait sous le nom de Kuoh (國), nation, les états indépendants ou tributaires; c'est ainsi que le Yun-nan actuel fut appelé Chen-tch'en Kuoh (鄯闡國) et Pai-yai Kuoh (白崖國) jusqu'en 877 av. J. C.

3) Règna sur une partie de la Chine de 1122 av. J. C. à 255 de notre ère.

A la chute des Tcheou, l'état féodal de Fei tze [4]) (非子) prit la prépondérance sur ses voisins, s'étendit graduellement sur tout le Chen-si et le Kan-sou et absorba, par la suite, la Chine proprement dite.

En l'an 261 av. J. C., le chef de cette principauté devenue tout puissant, prit le titre d'empereur et règna sous le nom de Tsin-chi (秦始).

Sous ce monarque, le Yun-nan fut appelé Tien Kuoh (滇國), nom qu'il conserva jusqu'à l'avènement des Han en 206.

Il prit ensuite successivement les noms de Si-nan I (西南夷) Yih-tcheou Kuoh (益州國) et Pai-tze Kuoh (白子國); sous les Heou-Han (後漢), l'an 25 de notre ère, il est connu sous celui de Kien-ning Kuoh (建寧國).

A partir de cette époque, il se produit des troubles si sérieux sur tous les points de l'Empire, que le gouvernement ne peut s'occuper de cette partie éloignée de son territoire.

Durant une periode de plusieurs siècles, sous les dynasties des Ts'in (晋), Soung (宋), Tsi (齊), Liang (梁) et des Tchin (陳), les révolutions se greffent les unes sur les autres.

Les états, qui jusque là avaient eu une certaine autonomie, font des efforts pour recouvrer leur entière indépendance, l'anarchie est partout à son comble et l'empire est fortement menacé.

Cet état de désordres se continue jusqu'en 581 de notre ère.

A cette époque, un nommé Yang-Kien (楊堅), doué d'une grande force physique, ayant un grand ascendant sur le peuple, possédant des qualités administratives, prit la direction des affaires et rétablit l'ordre. L'année suivante il se fit nommer Empereur et donna à sa dynastie le nom de Soui (隋).

Sous l'administration irréprochable, disent les historiens chinois, des descendants de Yang-Kien, qui régnèrent jusqu'en 618, les différents royaumes furent de nouveau réunis à la Chine.

---

4) La Chine était alors divisée en une foule d'états ou principautés ayant peu d'affinité entre eux.

En 618, Li-Yuan (李淵), le fondateur de la dynastie des T'ang (唐), monte sur le trône et règne sous le nom de Kao-tsou (高祖). Le Yun-nan est alors divisé en six royaumes et appelé Nan-ning Kuoh (南甯國). (voir carte N° 1).

A l'avènement de Youen-Tsoung (元宗), l'organisation administrative est modifiée,

Ouen-tsoung (文宗), en prenant le pouvoir (684), donne à ce pays l'ancien nom de Chen-tch'en fou (鄯闡府) qu'il conserva jusqu'à la chute des T'ang (913).

Sous les Soung (宋), jusqu'en 1127, il est connu sous le nom de Nan-tchao (南詔), à l'époque des Youen (元) (1280—1380), sous celui de Tchoung-k'ing Kuoh (中慶國); enfin à l'avènement des Ming il prend le nom de Yun-nan [5]) qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Origine des princes du Yun-nan.

Des nombreux ouvrages relatifs à la province du Yun-nan, publiés au Xe et XIe siècles, beaucoup sont incomplets, d'autres ont disparu ou sont enfouis dans les bibliothèques Provinciales où il est très difficile, sinon impossible, de les consulter.

Parmi les plus intéressants travaux résumant les vieux documents, se trouve le Nan-tchao Ye-chi (南詔野史), écrit dans le courant du XVIe siècle par Yang-tai, (陽台) natif du Sze-tchouan, et réédité plus tard par Yang-Yu (陽玉) de la capitale du Hou-pé.

On voit dans ce travail, que l'auteur dit avoir écrit avec le plus grand soin, compulsant tout ce que la littérature chinoise a produit sur cette question, que l'origine des princes qui ont gouverné

5) La légende rapporte que le premier ministre de Ching-lo-pi (盛邏皮), du nom de Tchang-kien (張儉), se trouvant à la cour de Chine, l'Empereur lui demanda: «où demeurez-vous?» le ministre répondit: «mon pauvre pays est si loin qu'il est caché par les nuages que votre majesté voit dans la direction du sud»; de là le nom de Yun-nan: yun (nuage), nan (sud) qui fut d'abord donné à la ville de Yun-nan hien (département de Ta-li) et plus tard, sous les Ming, à la province entière.

le vaste territoire connu par la suite sous le nom de Yih-tcheou [6]), seraient les descendants d'un prince Indien Açoka (en Chinois Moung-chi (蒙氏), natif du royaume de Mou-ki (拇鷄) (Magadha) qui prit plus tard le nom de roi Ah-Yu (阿育).

Sa femme Kien-moung-kouei (欠蒙虧), qui était dit-on originaire de Yih-tcheou, lui donna un fils qui reçut le nom de Ti-moung-tsü (低蒙苴).

Les nombreux bouleversements qui se sont produits dans ce pays, n'ont pas permis d'établir à l'aide de documents précis, l'époque de l'arrivée de ce prince indien au pays de Yih-tcheou.

Si on en croit la généalogie de certaines familles et les légendes qui ont été colportées à travers les âges, la femme du roi Ah-Yu appartiendrait à cette race d'autochtones appelée au Yun-nan Pai-I (白夷), Thos ou Thaï au Tonkin et au Siam; ils peuplent aujourd'hui une partie du Yun-nan, tout le Laos, le nord du Tonkin et la partie supérieure de la la rive gauche du Mékong.

Fondation des royaumes de l'Ouest.

Ti-moung-tsü (低蒙苴) épousa également une femme indigène dont il eut neuf fils qui devinrent puissants par la suite, et fondèrent les royaumes de l'Ouest.

C'est de cette famille que sortit cette lignée de rois qui régnèrent sur ce pays et dont les descendants, constamment en guerre, finirent par le diviser en principautés.

Le 1er fils Moung-tsü-fou (蒙苴附) fut l'ancêtre des 16 royaumes [7]).

---

6) Ce pays comprenait les provinces actuelles du Sze-tchouan, Kuei-tcheou, Yun-nan, une partie du Thibet, de la *Birmanie, du Siam, du Tonkin et de l'Annam.*

7) Il nous a été impossible d'obtenir d'une manière précise la position et l'étendue de ce pays; les historiens sont muets sur ce point et les érudits de cette époque ne connaissaient que les légendes. Certains écrivains le placent à l'ouest de Young-tch'ang (永昌), tandis que d'autres pensent que la Birmanie, le Laos, le Siam, l'Annam et le Tonkin actuels en auraient fait partie.

Moung-tsŭ-lien (蒙苴廉) fut l'ancêtre des T'ou-fans (Thibétains), (吐蕃).

Moung-tsŭ-no (蒙苴諾) fut l'ancêtre des Han (漢)[8] (Chinois).

Moung-tsŭ-cheou (蒙苴酬) fut l'ancêtre des Man-tze Orientaux (東蠻).

Moung-tsŭ-touh (蒙苴篤) fut l'ancêtre de Moung-chi (蒙氏).

Moung-tsŭ-t'oh (蒙苴託) fut l'ancêtre du royaume du Lion [9] (獅子國).

Moung-tsŭ-lin (蒙苴林) fut le fondateur du royaume de Kiao-tchi (Tonkin) (交趾國).

Moung-tsŭ-soung (蒙苴頌) fonda le royaume de Pai-tze (白子國).

Moung-tsŭ-ts'ouh (蒙苴閃) fut l'ancêtre des Pai (白夷), Thaïs ou Thos.

Formation du royaume de Nan-tchao.

La légende de cette époque rapporte que Moung-tsŭ-touh, pêchant dans le lac de Yih-lo (易羅池), au sud de la ville de Young-tch'ang, s'y noya. Sa femme Cha-hou (沙壺) vint pleurer à cet endroit. Absorbée dans sa douleur, un tronc d'arbre flottant se dirigea vers la rive et vint tout à coup heurter les pieds de l'infortunée; elle fut effrayée et se retira très émotionnée.

Elle mit au monde par la suite dix enfants mâles qu'elle conduisit sur le bord du lac, à l'endroit où avait péri son mari. La pièce de bois s'étant subitement métamorphosée en dragon, une voix qui venait du lac s'écria à leur approche: «Où sont mes fils? neuf des enfants, saisis de frayeur, prirent la fuite, le dixième, inspiré, s'approcha de la rive et s'assit sur l'animal qui lui lécha le dos. . . . . .

8) Résidait à Pai-yai (白崖) à 90 lis au Sud de Tchao-tcheou.

9) D'après certains auteurs ce royaume comprenait l'Ile de Ceylan.

Dans la langue des aborigènes, le dos se nomme *Tsiou*, asseoir se dit *loung*; c'est ainsi que cette famille fut appelée *Tsiou-loung*.

A cette époque, vivait dans le même district, au pied de la montagne T'ien-tsin, une femme appelée Nou-po-sih (奴波息), mère de dix filles. L'histoire rapporte que Tsiou-loung et ses frères les épousèrent et créèrent ainsi les 10 familles: Toung (董), Houng (洪), Touan (段), Chi (施), Ho (何), Ouang (王), Tchang (張), Yang (楊), Li (李) et Tchao (趙), dont les membres se firent tatouer sur le corps un dragon et portaient comme emblême, dans le dos de leur vêtement, une imitation de la queue du monstre.

Leur nombreuse postérité, dit la légende, s'établit au sud de Young-tch'ang et forma les 99 tribus qui, comme on le verra par la suite, furent soumises au royaume de Nan-tchao (南詔).

Arrivée des Chinois au Yun-nan.

L'an 136 avant notre ère, l'empereur Han-ou ti (漢武帝), dont la capitale était alors Kien-yang Hien (咸陽縣), (Province du Chen-Si 陝西), prépara une expédition pour aller reconnaître les contrées situées à l'Ouest de son empire. Les peuples de ces régions étaient, comme nous l'avons déjà vu, divisés en un grand nombre de principautés, gouvernées par un ou plusieurs chefs indigènes. Celui qui était à la tête du pays Tien [10]) (滇), le plus puissant de tous, prenait le titre de Ouang (王), prince.

Ce fut à lui que l'armée de reconnaissance se heurta d'abord. Battu dans une première rencontre, ce chef n'en continua pas moins la lutte jusqu'au jour où, réduit à l'impuissance, il fit sa soumission à l'empereur.

L'an 134 Han-ou-ti, persévérant dans ses projets de conquête, envoya les généraux Kuoh-tch'ang (郭昌) et Ouei-kouang (衛廣) combattre les peuplades sauvages du Sud-Ouest. Les aborigènes,

10) Dénomination ancienne sous laquelle étaient comprises une partie du Kuei-tcheou et la partie Est du Yun-nan actuel.

quoique mal armés (ils n'avaient que l'arc et la fronde), opposèrent une vigoureuse résistance, mais furent néanmoins battus et forcés de se soumettre. Les chefs du nord, intimidés par la défaite de leurs voisins, jugèrent prudent de ne pas résister et se rendirent à l'arrivée des troupes impériales.

A la suite de cette campagne, Han-wou-ti, voulant récompenser le Tien Ouang (滇王) de sa fidélité et des services qu'il avait rendus, lui donna le gouvernement de tout le pays appelé Yih-tcheou Kiun (益州郡)[11]) et lui envoya comme marque de distinction un sceau en jade.

A cette époque, le prince Tien avait sa résidence à Chen-tchen Kuoh (鄨闡國[12]).

Dans la 36e année du règne de Han-wou-ti (漢武帝), les tribus barbares de la principauté de Koun-ming (昆明)[13]) se révoltèrent. Tien-Ouang, ne pouvant venir à bout de la rébellion, demanda du secours; l'empereur chargea alors un de ses généraux d'aller rétablir l'ordre.

A partir de cette époque, jusqu'à l'avènement des Heou Han (後漢), il est peu question de ces contrées dans les annales de l'empire; l'histoire en est confuse, néanmoins on trouve çà et là des notes permettant de reconstituer en partie les faits.

La dernière campagne entreprise par l'empereur Han-wou-ti paraît avoir été longue et pénible; les Chinois, battus dans plusieurs rencontres et décimés par les maladies, durent retourner chez eux. Le prince Tien, privé de ses alliés, ayant perdu une partie de son armée, fut chassé de ses états et dut se réfugier chez les sauvages, ses voisins, où il mourût, peu de temps après, des suites d'une blessure.

---

11) Voir le Pen-ki si-nan I-tchouan (本紀西南夷傳).

12) Aujourd'hui Yun-nan-fou, capitale de la province.

13) District alors important; il forme actuellement la sous préfecture de ce nom dans le département de Yun-nan fou.

Les descendants de Ti-Moung-tsŭ conservent l'intégrité du royaume.

Moung-tsŭ-soung, 8me fils de Ti-moung-tsŭ (低蒙苴), chef de la principauté de Pai-yai (白崖), eut à son tour une nombreuse famille. Son fils aîné se fit remarquer par ses qualités militaires et sa bonne administration; ses sujets lui furent très attachés et, à la mort de son père, fort de la sympathie de son peuple, il prit les armes contre les tribus qui menaçaient ses états, les réduisit à l'impuissance et fut reconnu par elles comme leur chef.

Conquête du Yun-nan par le roi de Ts'ou.

Vers le commencement de notre ère, le prince du royaume de Ts'ou (楚國) (Hou-nan et Hou-pé actuels), envoya un ambassadeur du nom de Tchoang-kiao [14]) (莊蹻), suivi de troupes qui conquirent une partie du Sze-tchouan et du Yun-nan auquel il donna le nom de Tien (滇).

L'an 20 de notre ère, nous trouvons à la tête de la principauté de Tien un prince appelé Tchang-kiang [15]) (常羌).

Cet homme paraît avoir été un très-fervent bouddhiste, absorbé dans ses pratiques religieuses, faisant construire des pagodes et négligeant les intérêts de son peuple.

C'est entre cette époque et l'an 50, que l'empereur Kouang-wou-ti (光武帝) envoya un officier à Tchoang-kiau (莊蹻) soi-disant pour le complimenter, mais en réalité pour le faire assassiner. Quand l'envoyé se présenta, ce chef qui croyait avoir une grande autorité sur ses voisins, lui dit: «Votre maître se croit-il plus puissant que moi?» L'officier trouvant ces paroles peu courtoises, ne crut pas devoir remplir sa mission; il rentra en Chine et rapporta la conversation à Kouang-wou-ti qui entra dans une violente colère et jura de se venger.

14) L'histoire ne dit pas ce que fit cet envoyé par la suite.

15) Il nous a été impossible de connaître l'origine de ce nouveau prince.

A la suite de la mauvaise administration de Tchoang-kiang et des dépenses considérables qu'il faisait pour le Bouddhisme, son peuple, écrasé par les charges et fort de l'appui de ses voisins, se souleva à l'instigation de Kouang-wou ti, chassa Tchoang de ses états et demanda à être gouverné par un membre de la famille de Pai-Yai.

Annexion de l'Etat de Tien à la principauté de Pai-Yai.

Ce fut le prince Jen-Ko (仁果) petit-fils de Moung-tsŭ soung, le fondateur de la principauté de Pai-tze (白子), résidant à Pai-Yai, qui réunit ce peuple à son royaume. L'empereur l'investit du titre de Pai-tze Kuoh Ouang (白子國王)[16]) et l'autorisa à changer sa capitale à Tching-kiang (澂江府)[17]).

Certains historiens chinois pensent que la religion de ces peuplades était le Bouddhisme, introduit de l'Inde par les chefs des principautés, longtemps avant qu'il ne fut connu en Chine. Si cette version était exacte, on trouverait certainement parmi le peu de littérature que possèdent les autochtones, et dans leurs coutumes et usages des traces de cette doctrine; or il n'en est rien; aucun écrit ne fait mention du Bouddhisme, et leurs pratiques religieuses actuelles s'attachent à des idées superstitieuses et au culte des fétiches.

Il est cependant certain que tous les princes qui ont gouverné ce pays pratiquaient la religion de Bouddha dont le prestige assurait leur influence sur l'esprit de leurs administrés.

L'introduction du Bouddhisme en Chine paraît remontrer à l'ambassade de l'empereur Ming ti (明帝), l'an 64 de notre ère.

A ce propos, les annales chinoises racontent que le fondateur de la dynastie de Sai-tze, d'origine Indienne, fut enlevé par un nuage et marié dans les airs à une jeune vierge de laquelle il eut trois enfants[18]). Le premier fut appelé cheval d'or (金馬), le

16) Roi de Pai-tze.

17) Préfecture située à 120 lis au Sud-Est de Yun-nan fou.

18) Après quelques années de séjour dans la province, le père de ces trois princes resta

second poule de jade (碧鷄) et le troisième riz blanc (白飯). Ce dernier doit son nom à la détermination qu'il prit de se nourrir exclusivement de riz pour mieux se conformer aux règles de la doctrine bouddhique.

Mieux connu sous le nom de Prince Blanc (白王) il fut adoré par ses sujets; on voit encore aux environs de Ta-li (大理) des monuments élevés à sa mémoire.

Son tombeau est situé à l'entrée d'une caverne, au pied de la montagne de Ti-chih (抵石), derrière le village de Tchoang-youen (狀元), à 15 lis de la porte Nord.

D'après des notables de Ta-li, de qui nous tenons ces renseignements, le palais du Prince Blanc était bâti dans la principale rue de la ville actuelle. Les musulmans respectèrent ces ruines; mais après la capitulation de Tou-ouen-siou (杜文秀) et la prise de possession de la ville par les Impériaux, l'ancien Vice-roi du Yun-nan, Tsen Yu-ying (岑毓英), ordonna de démolir les restes du palais et fit construire, à la même place, avec les vieux matériaux, un grand temple de Confucius.

Depuis ce temps, chaque année, à l'époque de la grande foire de Ta-li, qui a lieu le 16e jour de la 3e lune, le Général en chef se rend au temple et fait ses prières pendant que des soldats tirent des salves au dehors afin d'éviter que l'âme du Prince Blanc n'excite le peuple à la rébellion.

Afin de conserver le souvenir de ces deux frères, dont le rôle

---

dans son royaume de l'Inde. Plus tard, pris du désir de revoir ses enfants, il envoya sa belle sœur avec une forte escorte au Yun-nan avec mission de les ramener. En arrivant à *Young-tch'ang fou*, les voyageurs furent arrêtés par les barbares, dépouillés de leur bagages et contraints de rentrer chez eux.

L'histoire ajoute que les trois frères moururent au Yun-nan et que leur père les fit canoniser.

L'Empereur de Chine voulant reconnaître publiquement les services rendus au pays par ces princes, envoya un officier pour sacrifier à leur mémoire.

paraît avoir été assez effacé, leur nom a été donné à deux montagnes à l'Ouest de la Capitale.

Voici, d'après la légende, l'origine de ces dénominations:

Le père du Prince Blanc possédait un magnifique cheval à la robe couleur d'or que les 2 premiers fils se disputaient. Pour trancher le différend, le père donna la liberté à l'animal et le droit de propriété à celui qui le prendrait; Cheval d'or s'en empara sur la montagne qui reçut son nom.

Après cet évènement, les deux frères se promenaient sur la montagne de l'Ouest, lorsque, tout à coup, ils aperçurent un superbe oiseau; s'étant approchés, ils reconnurent la «poule de jade» dont le nom fut donné à cette 2me montagne.

Division du Yun-nan en six royaumes.

Dans la 27ième année du règne de Kouang-wou (光武), 50 ans après J. C., un chef indigène, nommé Hien-lih (賢栗), vint faire sa soumission à l'empereur et reçut de lui les titres de Kiun-tchang (君長) et de Yueh-sun (越嶲).

A la mort de Kouang-ou (58 ap. J. C.), son fils Ming-ti (明帝) monta sur le trône sous le nom de Young-p'ing (永平). C'est durant son règne que le Bouddhisme fut introduit en Chine.

Ce monarque avait à peine pris le pouvoir, que le chef des I-jen (夷人) de Kou-fouh-I (姑復夷) se révolta et marcha contre le Tsz-chi [19]) (刺史) de Yih-tcheou. Ses bandes furent taillées en pièces, et lui-même fut fait prisonnier et condamné à mort; sa tête fut envoyée à Lo-yang [20]) (洛陽), la capitale, où résidait l'empereur.

---

19) Ce terme, en usage aujourd'hui pour désigner un Tchi-tcheou (知州) (Sous-Préfet), servait sous la dynastie des Han à qualifier une espèce d'intendant qui, tout en exerçant des fonctions civiles, avait le droit de lever des troupes et d'en disposer suivant ses besoins.

20) La ville de Lo-yang Hien (洛陽縣), province du Honan, fut choisie comme siège de l'Empire et prit le nom de Toung-king (東京), (Capitale de l'Est).

Nous lisons dans le Pen-ki Ai-lao I-tchouan (本紀哀牢夷傳) que la 12e année du règne de Ming-ti (70 ap. J. C.) les barbares d'Ai-lao (哀牢) étaient groupés sous la conduite d'un nommé Lieou-mao (柳貌). Ce chef, qui se parait du titre d'Ai-lao-Ouang [21] (哀牢王), divisa son territoire en deux districts qui furent nommés Ai-lao (哀牢) et Poh-nan 博南).

Ayant soumis par la suite la partie occidentale du territoire de Yih-tcheou Kiun (益州郡), il divisa ce pays en six districts: Pou-ouei (不韋), Sun-t'ang (嵩唐), Pi-sou (比蘇), Yeh-yu (楪榆) ancien nom de Ta-li (大理), Sié-loung (邪龍) et Yun-nan (雲南); il forma avec ces six divisions le département de Young-tch'ang Kiun (永昌郡).

Il est difficile, à partir de cette époque, de se faire une idée exacte des évènements qui se déroulèrent sur ce vaste territoire; les historiens chinois sont muets sur ce point, et ce n'est que par échappées qu'on trouve quelques notes se rapportant à cette période. Cependant, le T'oung-kien Kang-mouh (通鑑綱目) rapporte qu'en l'an 71 de notre ère, la province du Yun-nan était alors divisée en six royaumes; cet ouvrage ne mentionne pas l'époque à laquelle cette division eut lieu ni comment elle s'opéra.

Formation des six royaumes.

Le territoire des six royaumes, dit le Nan-tchao-ye-chi (南詔野史), s'étendait 4000 lis de l'Est à l'Ouest [22], 2900 du Nord au Sud et était divisé de la manière suivante: [23])

1° Le prince de Moung-hi-tchao, (蒙嵩詔), appelé Sun-fou (嵩輔), résidait à Ning-youen fou (甯遠府), Sze-tchouen actuel.

2° Le prince de Yueh-sih-tchao (越析詔), appelé P'o-tchoung (波衝), résidait à Li-kiang fou (麗江府).

21) Prince d'Ai-lao.

22) Deux mille Kilomètres.

23) Voir la carte.

3° Le prince de Lang-k'ioung-tchao (浪穹詔), appelé Foung-chi, (豐時), avait sa cour à Kien-tchouen Tcheou (劍川州).

4° Ting-t'an-tchao (鄧賧詔), appelé Foung-mi (豐咩), résidait à Ting-tchouen Tcheou (鄧川州).

5° Le prince Chi-lang-tchao (施浪詔), appelé Chi-ouang-k'ien, (施望欠), avait sa cour à Lang-k'ioung Hien (浪穹縣).

6° Le prince de Moung-ché-tchao (蒙舍詔), appelé Si-nou-lo (細奴邏), residait à Moung-hoa T'ing (蒙化廳).

La répartition de ce vaste territoire ne se fit pas sans engendrer des haines qui, par la suite, firent de ce pays, relativemeut tranquille, le centre de soulèvements continuels.

Les habitants, natures indépendantes, à moitié sauvages, se révoltèrent dans l'Ouest; les désordres s'étendirent dans les principautés du Sud et du Nord et continuèrent pendant plusieurs années. Enfin épuisés de part et d'autre, la tranquillité renait: plus tard les dualités d'intérêt et la soif d'autorité rallumèrent les querelles sur d'autres points; il s'en suivit des prises d'armes continuelles et des luttes sans issue.

Soulèvements contre l'autorité chinoise.

Le plus important de ces royaumes, situé à l'Ouest et gouverné par Moung-chi, était borné au Sud par le Tonkin et au Nord-Ouest par le Pays des T'ou-fan (土蕃), Thibet.

Par la suite ces princes règnèrent sur une partie du Sze-tchouen et du Yun-nan, et ce fut de Moung-chi que descendirent les rois de Nan-tchao (南詔).

A l'avènement de l'empereur Tchang-ti (章帝) en 77, le prince d'Ai-lao se révolta et entraîna dans ce mouvement un grand nombre de tribus.

Le T'ai-cheou (太守) de Young-tch'ang-kiun (永昌郡), appelé Ouang-sin (王尋), marcha contre lui et le poursuivit jusqu'à la principauté de Yeh-yu.

L'année suivante, un autre chef, nommé Lou-tching (鹵承), leva des troupes, attaqua le prince d'Ai-lao, le mit en déroute et le fit prisonnier dans le district de P'o-nan (波南) où il fut mis à mort. L'empereur, en récompense de cette victoire, donna à Lou-tching le titre de Yih-heou [24]) (邑侯) an 79.

Malgré les succès de Lou-tching, les tribus soumises à Ai-lao se révoltèrent, l'anarchie reparût, les partisans de l'empereur de Chine furent partout traqués et mis à mort. Les chefs des principautés, sentant déjà que leur sort était d'être absorbé par la Chine, firent, mais vainement, des efforts pour chasser l'envahisseur.

La 9me année du règne de Ho-ti (和帝) en 99, un chef T'an-kuoh ouang [25]) (撣國王), fit sa soumission et envoya de riches présents à l'empereur.

Depuis cette époque, jusqu'à An-ti (安帝) en 115, l'histoire dit bien peu de choses sur ce qui se passa dans ces royaumes.

La 1ère année du règne de An-ti, T'an-kuoh ouang [26]), appelé Young-yu-tiao (雍由調), reconnût de nouveau par des présents la suzeraineté de la Chine.

Sous les souverains de la même dynastie [27]) qui se succédèrent ensuite, les discordes civiles empêchèrent de s'occuper de cette contrée éloignée.

L'empereur Hien-ti (獻帝) en 221, se laissa dominer par un de ses ministres nommé Ts'ao-tsao (曹操), auquel il donna le titre de prince et qui fut plus particulièrement connu sous le

---

24) Nom par laquel on désignait alors un sous-préfet.

25) Ni le Ai-lao-i tchouan, ni le T'oung-kien Kang-mouh, ne disent quel était le pays gouverné par ce prince.

26) Le pays gouverné par ce prince n'est indiqué ni par le Ai-lao-y tchouan (哀牢夷傳), ni par le Toung-kien Kang-mouh (通鑑綱目).

27) L'empereur Choun ti (順帝) règna 19 ans; Tchoung ti (中帝) et Tchih ti (質帝) une année chacun; Heng ti (桓帝) 21 ans; Ling ti (靈帝) 22 ans et Hien ti (獻帝) 31 ans.

nom de Wei-ouang (魏王). Hien-ti, d'un caractère trop faible pour résister à tous les caprices de son favori, n'eut plus qu'une autorité nominale, à tel point, dit le San-kuoh-tchi (三國志), que Wei fit mettre à mort un des membres de la famille impériale.

Ce général, qui par ses talents militaires retarda de trente ans la chute complète de la dynastie des Han, en prépara une nouvelle pour sa propre famille.

Son fils Ts'ao-pi (曹丕), non moins illustre par ses qualités administratives, s'empara du pouvoir souverain et força le débile Hien-ti à lui remettre son sceau.

L'empereur, poussé à bout, le lui fit donner par un de ses ministres, mais Ts'ao-pi exigea, afin de consacrer, pour ainsi dire, son usurpation, qu'on élevât une terrasse sur laquelle il recevrait le sceau des mains de l'empereur qui abdiquerait ainsi publiquement en sa faveur.

Ts'ao-pi donna à sa dynastie le nom de Wei [28]) (魏國).

A partir de cette époque (221) l'empire Chinois fut divisé en trois royaumes:

Tchang-wou (章武), de la famille des Han, règna sous le nom de Heou-han (後漢) et établit sa cour à Tch'eng-tou (成都) capitale actuelle du Sze-tchouan. Cette famille conserva alors tout le pays connu sous le nom de Yih-tcheou [29]) et la province du Chan-si. Le prince de Wei, qui avait sa capitale dans le Ho-nan, gouverna les provinces du Chan-toung, du Tchi-li et du Chen-si. Le prince Ou (吳王), bien que n'ayant pas plus que Wei (魏) droit à une part de l'empire, s'installa à Kien-yeh (建葉) [30]) et étendit

---

28) Cet état, qu'on appella Wei-kuoh (魏國), royaume de Wei, exista de 220 à 264; il comprenait les provinces de Ho-nan (河南) et du Chan-si (山西).

29) A cette époque le pays de Yih-tcheou comprenait le Sze-tchouan, le Kuei-tcheou, le Yun-nan et une partie du Laos.

30) Ancien nom de la ville de Nan-king (南京).

son autorité sur les provinces du Kiang-sou, du Tche-kiang, du Hou-kouang et du Kiang-si.

Tchang-wou, premier empereur des Heou-han, règna 3 ans; en 23 son fils A-teou (阿斗) lui succéda et règna sous le nom de Kien-hing (建興). Ce monarque avait pour conseiller un lettré de grand mérite Tchou-ko Liang (諸葛亮) qui avait été le précepteur de son frère. Kien-hing lui accorda toute sa confiance et comptant sur son dévouement à sa famille, le nomma gouverneur de Yih-tcheou.

Ce pays, soumis autrefois, était partagé entre des chefs que la dynastie des Han avait reconnus en leur donnant des titres.

Meng-hoh (孟獲), le plus puissant, se souleva contre les Chinois qui menaçaient d'envahir son territoire où, d'après lui, sa famille règnait depuis des siècles; quelques tribus voisines suivirent son exemple.

La 3me année de Kien-hing, la cour impériale, informée de ce mouvement par un messager du T'ai-cheou (太守) de Young-tch'ang (永昌), appelé Ouang K'ang (王抗), prit aussitôt ses dispositions pour le réprimer énergiquement. L'armée de Meng-hoh, forte de 100.000 hommes, ayant à sa tête Young-k'ai (雍闓), gouverneur de Kien-ning (建寧), Tchou-pao (朱褒), gouverneur de Tsang-ho (牂柯) et Kao-ting (高定), gouverneur de Yueh-sun (越巂), se mit en marche. Ouang-k'ang (王抗) gouverneur de Young-tch'ang (永昌) et Lu-Kai (呂凱) refusèrent de se joindre à eux et restèrent fidèles à l'empereur.

L'armée impériale, sous les ordres de Tchou-ko Liang (諸葛亮), ne tarda pas à rencontrer les rebelles qu'il défit dans plusieurs engagements. Tchou-pao et Kao-ting, troublés des bons sentiments que le vainqueur avait manifestés à leur égard en rendant la liberté aux prisonniers, songèrent à faire leur soumission.

Les impériaux, sous les ordres d'un capitaine aussi habile et

aussi éclairé que K'oung-ming [31] (孔明), remplaçant la force par la persuasion et la douceur, gagnèrent beaucoup de terrain.

En 227, Loung-yu-na (龍佑那), autre chef indigène, descendant de la 15me génération du prince Jen-ko, qualifié de Yeou-tchang [32] (酋長), posa également les armes. Tchou-ko Liang lui accorda en récompense le nom chinois de Tchang (張) avec le titre de prince et donna à sa dynastie le nom de Kien-ning (建甯).

Le peuple de ce royaume, disent les historiens chinois, très-turbulent, insoumis et mauvais, n'avait aucune saine croyance, adorait des fétiches en pierre et croyait à la puissance des sortilèges.....

Un mandarin du nom de Ouang-ngang (王昂), ayant été tué dans l'exercice de ses fonctions par Young-k'ai, celui-ci s'enfuit et trouva un refuge chez Sun-kiuen (孫權), chef de la petite principauté de Ou (吳).

Ce prince, voulant utiliser plus tard les services de Young-k'ai, nomma ce dernier gouverneur de Young-tch'ang fou (永昌府).

Tchou-ko Liang poursuivant ses conquêtes, et étant informé que Young-k'ai était à la tête de rebelles, l'atteignit devant Pai-yai (白崖). Les Impériaux l'attaquèrent et ce capitaine malheureux, que la vengeance seule avait rendu criminel, fut pris et mis à mort par O-houan (鄂煥), un des officiers de Kao-ting. Ce dernier se rendit chez Tchou-ko Liang avec la tête de Young-k'ai et fit sa soumission, qui ne fut acceptée qu'à la condition de livrer également Tchou-pao; Kao-ting tint sa promesse et Tchou-ko Liang le réintégra aussitôt dans ses fonctions de Yueh-sun Kiun (越嶲郡).

Dès que le calme fut rétabli et la conquête de la province terminée, le prince Tchang (張王) fit bâtir, à 30 lis environ de Tchao-tcheou, une ville à laquelle il donna le nom de Kien-ning (建甯) qui, plus tard, fut changé en celui de Mi-tou (迷渡).

31) Nom par lequel on désigne quelquefois Tchou-ko Liang.

32) Chef de tribu.

Pour perpétuer le souvenir de K'oung-ming, son bienfaiteur, à qui il devait sa tête et sa principauté, le prince Tchang fit également élever une colonne en fer aux environs de la ville [33]).

Par la suite, Tchou-ko Liang, mieux connu sous le nom de K'oung-ming (孔明), trouvant que ce territoire était trop étendu pour un seul administrateur, forma avec la partie située à l'Est de Young-tch'ang un nouveau district auquel il donna le nom de Yun-nan Kiun (雲南郡) et dont il confia la direction à Lu-k'ai (呂凱).

La partie du territoire appelé Tsang-ho, (牂柯) fut également organisée différemment et prit le nom de Sin-koh-kiuen (尋閣勸); Ma-tchoung (馬忠) en devint le gouverneur.

Meng-hoh, bien qu'abandonné par les chefs qu'il avait poussés à la révolte, n'en continua pas moins la lutte. Dans une rencontre il fut fait prisonnier; comme il se plaignait d'avoir été pris dans une embuscade, K'oung-ming le rendit à la liberté et lui permit de recommencer la lutte; sept fois Meng-hoh combattit et sept fois il fut fait prisonnier.

S'inclinant enfin devant les talents militaires de son adversaire, talents qu'il attribuait à un pouvoir surnaturel, il vint se prosterner aux pieds de Tchou-ko Liang, jura fidélité à l'empereur et s'engagea pour lui et sa postérité à lui garder une reconnaissance éternelle.

Malgré ces protestations solennelles, les officiers de Tchou-ko Liang firent tous leurs efforts pour décider leur général à remplacer les chefs indigènes par des chefs chinois; Tchou-ko Liang persista dans ses prudentes résolutions à ne rien changer à l'état politique de ce pays; car il n'est pas douteux que ces peuples à demi-sauvages n'eussent vu sans une secrète irritation l'arrivée de fonction-

---

33) Il est probable que cette colonne dût être détruite, car, vers 870, le prince Chi-loung (世隆) en fit élever une qui est actuellement conservée dans un temple appelé T'ieh-tchou-miao (鐵柱廟) à Mi-tou. Un notable de l'endroit qui l'a vue, m'assure qu'elle mesure 2.75 de haut, 0.70 de diamètre.

naires chinois et qu'un nouveau soulèvement eût pu en être la conséquence.

C'est à partir de cette époque, rapporte le T'oung-kien Kang-mouh (通鑑綱目), que cette région, couverte de forêts désertes et presque impénétrables, commença à être défrichée; qu'on y bâtit des maisons et que la culture d'un grand nombre de plantes originaires de la Chine y fut introduite.

Tchou-ko Liang continue ses conquêtes. — Sa mort.

Durant les longues campagnes que Tchou-ko Liang eut à soutenir contre ses ennemis, cet habile capitaine, dit le San-kuoh-tchi (三國志), usa de subterfuges et sût employer une foule de stratagèmes pour vaincre et ramener le calme dans une région troublée.

Les instruments de guerre dont il disposait étant des plus primitifs, il eut l'idée de faire fabriquer en bambou, recouvert de papier, un troupeau d'animaux sauvages: tigres, léopards, lions, éléphants etc., auquels il ajouta quelques chevaux de bois; chaque soldat était porteur d'un animal; dans bien de rencontres il sut lancer ses troupes ainsi métamorphosées et imitant les cris de ces animaux; l'effet moral était immense: épouvanté à la vue des bêtes féroces, l'ennemi prenait la fuite sans même songer à se défendre.

Fatigué par ces campagnes successives, Tchou-ko Liang, après avoir conquis cette vaste contrée ou du moins y avoir fait reconnaitre l'autorité de l'empereur, se retira au Sze-tchouan.

Il mourût dans cette province à Ou-tchang Youen (五丈原) à l'âge de 54 ans, dans la 12e année du règne de Kien-hing (建興) en 232 [34]).

Après la dynastie des Heou-Han, les troubles qui éclatèrent dans les trois royaumes qui formaient alors la Chine, firent perdre

34) Le souvenir de cet homme remarquable s'est perpétué au Yun-nan. On trouve dans plusieurs endroits, et principalement dans l'ouest, des tablettes dressées à sa mémoire.

de vue les parties écartées du territoire qui forme aujourd'hui le Yun-nan.

Durant une période d'environ trois siècles, pendant laquelle se succédèrent sur le trône quarante-un empereurs des dynasties de Ts'in (晋), Toung Ts'in (東晋), Soung (宋), Tsi (齊), Liang (梁), Tchin (陳) et Soui (隋), on ne trouve dans les annales de la Chine que j'ai eues entre les mains aucune trace des évènements qui eurent lieu dans l'Ouest.

Ce n'est que sous T'ai-tsoung (太宗), second prince de la race des T'ang (唐), qu'on s'en occupe de nouveau.

Nous voyons dans le Yun-nan Kieou-tchi (雲南舊誌) qu'il y avait à cette époque dans le district de Kieu-ning Kiun (甯建郡) un chef indigène nommé Tchang-yoh (張樂) à qui, par la suite, l'empereur octroya le titre de Cheou-ling (首領); bien que l'histoire soit obscure sur ce point, et ne donne aucun détail sur ce personnage, nous sommes enclins à croire qu'il descendait de Loung-you-na dont Tchou-ko Liang changea le nom en celui de Tchang-kien-ning.

Dynastie des Ta-moung.

C'est ici que se place le commencement de la dynastie de Ta-moung (大蒙國) dont les princes règnèrent sur le Yun-nan et une partie du Sze-tchouan.

Si-nou-lo (細奴邏), le premier roi de cette famille, appartenait à la 36me génération de Moung-tsŭ-touh, le 5me fils de Ti-moung [35]); il naquit à Young-tch'ang fou (永昌府) vers 616. Le pays étant très troublé, sa famille vint s'établir à Moung-hoa T'ing (蒙化廳) et loua une ferme dans les environs de la montagne Oui-pao (回抱山). Le Nan-tchao-ye-chi (南詔野史) d'où nous extrayons ces notes, raconte qu'un jour un vieux prêtre boud-

35) Voir page 20 le partage du territoire.

dhiste s'étant présenté à la maison de Si-nou-lo en quête d'une aumône, sa femme lui donna une partie du riz qu'elle avait préparé pour la famille et partit au travail des champs avec sa fille. En route sa surprise fut grande de rencontrer le vieux prêtre, à qui elle venait de donner du riz, assis sur un grand bloc de pierre, paré d'habits magnifiques.

La générosité de la femme de Si-nou-lo, qui n'avait pas craint de réduire le repas de la famille pour faire une bonne action, fut le point de départ de sa fortune. Il ne tarda pas à obtenir un grade élevé dans l'armée de la principauté et quitta, non sans regret, sa ferme où il avait passé des jours heureux.

Durant sa jeunesse, de nombreux incidents remarquables le confirmèrent dans l'idée qu'il deviendrait un jour puissant et honoré.

La légende ajoute que, passant devant un rocher, non loin de la route, il dit: «Si je dois être un grand homme, je devrais être capable de couper cette pierre avec mon sabre»; l'action suivit les paroles, et d'un coup de son arme il fit une entaille sur le rocher de trois pouces de profondeur. Des notables de l'endroit prétendent que la coupure est encore visible: cette roche est du reste l'objet d'une certaine vénération par les gens du pays.

A 33 ans (649) Si-nou-lo devint le premier prince de sa famille dont la résidence était à Moung-hoa.

En 650, il fit bâtir une petite ville [36]) au Nord-Ouest de Moung-hoa, s'y fixa et prit le nom de Moung-chi Si-nou-lo (蒙氏細奴邏).

Son royaume comprenait une parti du Tonkin actuel et s'étendait jusqu'au Thibet, occupé encore par les T'ou-fan (土蕃). Sa postérité, ainsi que nous le verrons par la suite, acquit une grande puissance. Ce prince mourût en 685 grand et honoré, comme il l'avait prédit, après 26 années de règne.

36) Cette cité n'existe plus aujourd'hui, et ne devait être qu'un simple camp retranché construit en terre.

Son fils Lo Ching-yen (邏盛炎) lui succéda; il avait 40 ans lorsqu'il prit la direction des affaires. Son règne fut troublé par de graves désordres:

La ville de Yao-tcheou (姚州) se révolta à l'arrivée au trône de ce prince, entraînant avec elle bon nombre de tribus jusque là nominalement soumises.

Lo Ching-yen, impuissant à combattre la rébellion, demanda aide et protection à l'empereur de Chine. Le général Li Tchi-kou (李知古), à la tête d'un imposante armée, vainquit les révoltés. Ses cruautés et les violences qu'il exerça sur les femmes et les filles des aborigènes pour les contraindre à devenir ses concubines, amenèrent de nouveaux troubles.

Les tribus d'Ai-lao, d'I-jen et de Man-tze s'entendirent avec les T'ou-fan, attaquèrent Li Tchi-kou, le firent prisonnier et le décapitèrent ensuite. A la suite de ce désastre, les Imperiaux se retirèrent et la ville de Tchao-tcheou resta, ainsi que les tribus voisines, sous l'autorité des Thibétains.

Malgré cette défection, Lo Ching-yen resta fidèle aux Chinois; il mourût en 712, après un règne de 39 ans.

L'an 713 Ching Lo-p'i (盛邏皮) lui succéda. A 38 ans il monta sur le trône, et comme acte de soumission envoya des présents à la cour de Chine. En récompense, l'empereur K'ai-Youen (開元)[37]) lui donna le titre de prince de T'ai-ting (臺登王) avec droit de juridiction sur Ning-youen fou (甯遠府) dans le Sze tchouen actuel. Fier de sa nouvelle situation et avide de richesses, il créa, pour augmenter ses revenus, des douanes intérieures et désigna des fonctionnaires pour percevoir les droits. Cette organisation

37) Le nom de l'empereur est T'ang Youen-tsoung (唐元宗), qui prit celui de Sien-t'ien (先天) au début de son règne et fut changé par ceux de K'ai-yuan (開元) et T'ien-pao (天寶). Afin d'éviter la confusion qui nait de ces changements, les souverains seront désignés à l'avenir par leur nom propre (nom de famille).

toute nouvelle, indisposa les habitants, et des troubles éclatèrent. De même que sous le règne de son père, la rebellion continua étouffée dans un endroit, se rallumant dans un autre.

Menacé de toutes parts, il envoya en 716 des ambassadeurs à l'empereur de Chine pour demander du secours et l'autorisation de faire construire un temple dédié au dieu tutélaire. L'année suivaute, pour se garantir contre les incursions des sauvages, il fit bâtir une ville entourée de remparts, à laquelle il donna le nom de T'oh-toung-kouei tch'eng (拓東龜城).

En 722, le calme s'étant rétabli dans sa principauté et se croyant assez puissant pour se déclarer indépendant, il refusa d'obéir aux ordres de la cour de Chine (727) et fit bâtir un temple dédié au général Ouang dont la famille était originaire de l'Inde.

Ching Lo-pi mourut en 729, après avoir règné 16 ans.

P'i-lo-ko réunit les 6 royaumes sous son sceptre.

P'i-lo-ko (皮邏閣) prit en 729 la direction des affaires; il avait alors 31 ans.

Energique, vindicatif et surtout très-ambitieux, son plus grand désir, dès son arrivée au pouvoir, fut de réunir entre ses mains le gouvernement des six principautés qui se partageaient le pays. Il réussit à intéresser à sa cause un fonctionnaire chinois appelé Ouang (王) demeurant à Ting-tchouen tcheou (鄧川州) (Sze-tchouen actuel), qui proposa à l'empereur de faire gouverner le pays par un seul prince. K'ai-Youen, reconnaissant les avantages qui en découleraient pour l'empire, accepta la combinaison et, sur les instances de Ouang, désigna P'i-lo-ko pour arranger l'affaire entre les princes. Ce dernier se mit immédiatement à l'œuvre; fit établir une tour en bois à Moung-hoa T'ing et invita les princes et leurs fils à venir sacrifier à leurs ancêtres le 24e jour de la 6e lune (731).

Le prince Yu-tsang (于贈)[38] de Li-kiang fou (麗江府) ne répondit pas à l'invitation et donna comme excuse son éloignement de Moung-hoa T'ing; en vain P'i-lo-ko le menaça de le dépouiller de ses états, il persista dans son refus et préféra rentrer dans la vie privée qu'être soumis à une telle obligation. Les autres princes s'y rendirent sans la moindre arrière pensée. La femme de P'i-lo-ting (皮邏鄧) de Ting-t'an-tchao (鄧賧詔), craignant que cette réunion n'amenât un malheur dans sa famille, fit mettre à son mari un bracelet en fer qui devait lui servir de protection.

La cérémonie eut lieu au jour indiqué; on sacrifia aux ancêtres dans la tour élevée pour la circonstance; les libations furent copieuses et nombreuses au point qu'avant le coucher du soleil tous les invités étaient ivres. Profitant de cette situation, P'i-lo-ko fit mettre le feu à la tour; les princes périrent avec leurs enfants.

La trahison consommée, il envoya des exprès prévenir que les princes étant morts il priait les veuves de venir reconnaître leurs cendres.

Tze-chen (慈善) fut la seule qui put reconnaître son mari grâce au bracelet qu'il portait au bras, emporta ses restes et rentra chez elle.

P'i-lo-ko ayant remarqué la beauté et l'intelligence de Tze-chen, lui fit proposer, quelque temps après, de devenir son épouse. Elle refusa avec dédain la proposition de l'assassin de son mari. P'i-lo-ko, furieux d'être éconduit, envoya des soldats pour la faire prisonnière; informée à temps, Tze-chen fit fermer les portes de la ville et s'adressant à son peuple: «Puis-je oublier la mort cruelle du prince, mon mari? non! jamais je ne céderai aux instances du meurtrier de votre chef».

Les soldats investirent la cité, et comme aucun préparatif n'avait

---

38) Etait le neveu du P'o-tchoung (波衝), chef de la principauté de Youch-sun, aujourd'hui département de Li-kiang fou (麗江府).

été fait pour soutenir un siège, les vivres ne tardèrent pas à manquer. Tze-chen se voyant perdue, plutôt que de se livrer à un homme qu'elle méprisait, se suicida dans un endroit appelé Teh-youen-tchin (德遠鎮) à deux lis au Nord-est de Ting-tchouen (鄧川州)[39].

P'i-lo-ko, à la suite de ces évènements, n'eut pas de difficultés à soumettre les cinq royaumes voisins et à les réunir au sien.

En 738, afin de fortifier ses bonnes relations avec l'empereur, il envoya son petit-fils en ambassade auprès de son suzerain qui lui donna le titre de Houng-lou K'ing (鴻臚卿).

L'année suivante, quelques tribus de Man-tze s'étant soulevées, il les réduisit à l'obéissance et emmena à la cour de l'empereur K'ai-youen quelques-uns de leurs chefs.

P'i-lo-ko fut très-bien accueilli, et reçut en recompense de sa visite de riches cadeaux et le titre de Kouei-i Ouang (歸義王) qu'il ambitionnait, avec une plus grande autorité sur les aborigènes; l'empereur l'invita en outre à construire des remparts autour des villes.

A son retour dans ses états, il employa quelques tribus de Man-tze à bâtir la ville de T'aï-ho (太和)[40] et la partie de Ta-li qui forme aujourd'hui le grand village de Chi-tcheou (施州)[41] à 40 lis de Ta-li-fou. *(à suivre.)*

---

39) Chaque année cet évènement est celébré par une fête.

40) Ce village existe encore sous le même nom (à 15 lis au Sud de Ta-li).

41) Tou-ouen-siou (杜文秀), chef musulman, occupa Ta-li en 1860 jusqu'à sa mort le 15 Janvier 1873. Des traitres ayant livré aux impériaux les principaux points de la défense de Ta-li, Tou-ouen-siou, se voyant impuissant à continuer la lutte, pour éviter au peuple les horreurs d'une ville prise d'assaut, décida de se rendre. Ses femmes ne voulant pas lui survivre, s'empoisonnèrent et lui même but de l'opium avant de quitter ses appartements. Voulant cependant continuer jusqu'au bout sa carrière de souverain, il se fit porter aux avantpostes chinois en chaise jaune; le poison faisant son oeuvre, il mourut avant d'arriver à Siao Koan Yih (小關舁) village aujourd'hui détruit, qui se trouvait à 4 à 500 mètres du village de 五里橋 *Wou li kiao.*

Voir la province chinoise de Yun-nan, page 182 suiv. — E. R.

GEOGRAPHICAL NOTES.

VII.

TUN-SUN 頓遜 TĔNASSERIM
or or
TIAN-SUN 典遜 TĀNAH-SĀRI

BY

G. SCHLEGEL.

We have already often had occasion to mention incidentally this important state upon the Malay Peninsula; but for completeness' sake we will reproduce here all the information we have found in Chinese geographers and historians relative to this once powerful and rich country.

First mention of it is found in the Appendix to the Books of the *Liang*-dynasty (A.D. 502—556), in the Description of *Fu-nan* or Siam, where we read:

"More than 3000 *li* from the southern frontier (*viz.* of Siam) lies the state of *Tun-sun*, situated upon a steep hill in the sea and a 1000 miles square. Its capital lies ten chinese miles away from the sea. There are five kings who reign together and who are tributary to Siam.

"At its eastern frontier it has intercourse with all the merchants from *Kiao-chow* (Tongking).

"Its western frontier borders upon India and Arsak (Parthia); and all the countries of the frontiers come and go there for trade.

"To its markets people flock from east and west, and it is daily visited by more than ten-thousand men. Every description of precious and valuable wares is found there.

"There is besides, a wine-tree which resembles the pome-granate-tree (*Pumica granatum*). The people collect the juice of its flowers and let it stand in a jar, when it becomes wine in a few days" [1]).

Tu's *T'ung-tian* is a little more explicit. He says:

"The state of *Tun-sun* was first heard of during the Liang-dynasty (It is also called *Tian-sun*). It lies in the sea upon a steep hill. The country is a thousand miles square. There are five kings who reign together and who are tributary to Siam.

"Its northern frontier is about 3000 miles distant from *Fu-nan* (Siam). At its eastern frontier it has intercourse with *Kiao-chow* (Tongking). Its western frontier borders upon India and Arsak; and all the merchants of the frontier-countries come in great numbers to this state in order to trade there.

"To the other side Tun-sun extends for more than a thousand

---

1) 其南界三千餘里有頓遜國。在海崎上。地方千里。城去海十里。有五王並鬻。屬扶南。頓遜之東界通交州諸賈人。其西界接天竺、安息。徼外諸國往還交易。其市東西交會、日有萬餘人。珍物寶貨無不有。又有酒樹如安石榴。採其花汁、停瓮中、數日成酒。 *Vide* 南史、海南諸國, Chap. 78, fol. 4 *recto*. This is probably the *Nipa fruticans*, which is not found in Java or Sumatra. In Borneo the sap of the flowers is collected in order to distil palmwine like in Cochinchina and in the Philippines (Miquel, Flora van Ned.-Indië, Vol. III, p. 152).

miles into sea, where a boundless ocean is found, which ships have never been able to cross.

"To its markets people flock from east and west, and it is visited daily by more than ten-thousand men. All sorts of precious and valuable wares are found there.

"There is besides a wine-tree, like the pomegranate tree. The people collect the juice of its flowers and let it stand in a jar, when it becomes wine in a few days.

"It produces the Betonyplant [2]), a twig of which stuck into the ground, lives again. Its leaves resemble those of the *Tu-liang* [3]) and it serves to perfume clothes [4]).

"In this country are some ten species of *K'iupoh* (old sound *Kupah* [5]), and other flowers, which do not wither in summer or in winter. Every day several cart-loads of them are collected for sale. When dried, they are still more fragrant. They are also pulverized in order to rub the body with them.

"It is a custom with these people to make often use of bird-burial. When a man is on the point of dying, his relatives and friends sing and dance and convey him to the country, where there are birds like geese, having bills like parrots, and of a red colour which come on flying in myriads. The family then withdraws, and when the birds have entirely devoured the flesh, they go away and next the bones are burnt and sunk into the sea. He is then considered

---

2) Betonica officinalis, called in Sanscrit *Tamālapatra* 多摩羅跋.

3) 都羅 = 堵羅. Skt. *tála*, is the same as the 都梁香. *Liang* is used for *la*. Cf. St. Julien, Méthode, N°. 879. The word represents in the first place a kind of fine incense (細香) and next the Cottonplant. *Fan-yih Ming-i*, Chap. XVIII, fol. 14 *recto*.

4) 裹香, a perfumebag attached to one's clothes; 裹衣, perfumed clothes.

5) Probably the Malay and Sumatran *Kúpa*, a species of *Jambosa* of which Filet, Plantkundig Wdb. van Ned.-Indië, enumerates several species: *Kúpa*, *Kúpa-dessa*, *Kúpa-gatel*, *Kúpa-landak* and *Kúpa-manuk*. Miquel enumerates 70 species.

to be a man of superior conduct, who will certainly be reborn in heaven. But when the birds fly to and fro and do not devour the man, he is very much afflicted, and considers himself as impure.

"He then has recourse to the fire-burial, considering himself as a man of inferior conduct. Those who are not able to jump alive into the flames, and are neither devoured by the birds, are considered as men of the lowest conduct" [6]).

The Chinese Encyclopedia *San-tsai Tu-hwui* gives a fine engraving of a man of *Tun-sun* with the following legend:

"The state of *Tun-sun* is situated upon an island in the sea. When a man is on the point of dying, his relatives bring him, singing and dancing, out of the town. There are birds like geese

---

6) 按杜氏通典頓孫國梁時聞焉。[一曰典孫]。在海崎山上。地方千里。五王並羈。屬扶南。北去扶南可三千里。其國之東界通交州。其西界接天竺及安息。徼外諸國賈人多至其國而互市焉。頓遜廻入海中千餘里、漲海無涯岸、舶未曾得逕過也。其市東西交會、日有萬餘人。珍物宝貨無種不有。又有酒樹似安石榴。採其花汁。停酒甕中。數日成酒。出藿香、插枝便生。葉如都梁以裹衣。國有區撥等花十餘種。冬夏不衰。日載數十車、貨之。其花燥、更芬馥。亦末爲粉以傅身焉。其俗又多鳥葬。將死、親賓歌舞於郭外。有鳥如鵝、口鸚鵡、而紅色。飛來萬許。家人避之。鳥食肉將盡乃去。燒其骨、沉海中。以爲上行人也、必生天。鳥若廻翔不食、其人乃自悲、復以爲己有穢。乃更就火葬、以爲次行也。若不能生入火、又不被鳥食、以爲下行也。 Cf. *Pien-i-tien*, Chap. 99, fol. 11 *recto*.

which come flying in myriads. The family then withdraws, and when the birds have entirely devoured the flesh, they go away. The bones are then burnt and sunk into the sea. This is called "Bird-burial" [7])".

This is all the Chinese tell us about this interesting country. The passage about the "boundless ocean which no ship had been able to cross", [8]) which Groeneveldt (Notes, p. 119, note 7) thinks to have been corrupted, is quite right. In sailing all along the eastern shores of the Malay peninsula, the China sea is reached. The *Nan-shi* say: "It is said that at the eastern frontiers of *Fu-nan* (Siam) is an immense ocean [9]), in which is found a large island, on which is situated the state of *Chupoh* [10]). East of this state is the island of *Ma-wu*, and going still further east for 1000 miles in this ocean, one arrives at a large spontaneous burning island, on which grows a tree in the midst of the flames, etc. [11])".

In my description of *Fu-nan* (Siam) I will return to this sea, which was first crossed by a king of Siam, called *Fan-mân* (范蔓). The volcano, of which is spoken in the text, is probably the

---

7) 按三才圖會頓遜國在海島上。將死親戚歌舞送於郭外。有鳥如鵝飛來萬數。家人避之。其鳥食肉盡乃去。卽燒骨沈水。謂之鳥葬。 Cf. *Pien-i-tien*, Chap. 99, fol. 12 *recto*.

8) 漲海無崖岸、舡舶未曾得經過也。

9) 又傳扶南東界卽大漲海。

10) *Tu*, in his *T'ung-tian*, calls it *Tu-poh* (杜薄). This may be either *Tobo*, upon the eastern coast of Ceram, which has a population of 15,000 mountaineers and 500 mahomedans and heathenish inhabitants, or *Tobah*, an island in the Moluccos, upon the westcoast of the northern part of Gilolo.

11) 又傳扶南東界卽大漲海。海中有大洲、洲上有諸薄國。國東有馬五洲。復東行漲海千餘里、至自然大洲。其上有樹生火中。云云。 *Vide* 南史, Chap. 78, fol. 4 *verso*.

sugarloaf formed big volcano in *Makian*, one of the Molucco-islands, most renowned for its cloves, which the Siamese, and later on the Chinese, went to fetch there.

The most important fact contained in the above narratives is that of the immense quantity of flowers *Tun-sun* produced, and which explains the name of *Tānah sāri*, Land of Flowers" [12]) which the Malays gave to it. The Siamese have corrupted this name to *Tănaosí* and the English still more to *Tenasserim* or *Tanasserim*; it is called *Ta-nen-thā-ri* by the Burmese. Abdur-razzāk (1442) writes *Tenāseri*; in the "Roteiro de Vasco da Gama", it is called *Tenaçar*. In 1506 it was called *Tenazar*; Barbosa (1516) calls it *Tānasery*, Frederike (1568) *Tenasarim*; Aïn-i-Akbari (ca. 1590) *Dahnasari* [13]).

It is highly probable that the chinese name is only a transcription of the old siamese name of this country, which we suppose to have been *Dŏn-suén*, or *Dĭn-suén*, "The Land (*dŏn* or *dĭn*) of Gardens (*suén*" [14]), which would explain the two chinese transcriptions *Tun-sun* and *Tian-sun*. The character 典 is pronounced in Canton *tin*.

Tenasserim was formerly one of the most frequented ports in India beyond the Ganges, and where the Dutch E. I. company had a large factory. It lies in 12° 2′ N. and 98° 55′ E., and its capital is indeed distant 3 miles (10 chinese miles) from the sea wherein the river, on the shores of which the town is situated, runs, at a place called *Mergui*, situated in 12° 29′ N. and 98° 31′ E.

---

12) Cf. Yule, Marco Polo, II, 255; Van der Tuuk, Taalkundige Aanteekeningen en Bladwijzer van het Bataksche Leesboek, p. 129. *Timah sari*, "flowery tin" is the name given by the Malays to zinc, on account of the so-called zincflowers. (Pijnappel, Malay Dict. I, 96 and II, 15; Von de Wall, Malay Dict. I, 441).

13) Yule, Hobson Jobson, p. 695—96. Cf. *Nāgasāri*, the Dragon (nāga) flower (sāri), name of the *Mesua ferrea*, in Chinese 龍華. Von de Wall, Malay Dict. III, 203.

14) Cf. *Xao* (Chao) *suén*, a gardener, man living in the gardens, inhabitants of gardens; *Suén dōk* means a flowergarden. Wershoven, Lehr- und Lesebuch der Siamesischen Sprache, p. 28, reads *sŭŏn*, which the accent upon the *u*.

GEOGRAPHICAL NOTES.

VIII.

PA-HOANG 婆皇國 PAHANG
PANG-K'ANG 彭坑國 or
PANG-HANG 彭亨國 PANGGANG

BY

G. SCHLEGEL.

Under the first name we find an entry about this country in the *Nan-shi* of the following purport:

"In the 26th year of the period *Yüan-kia* of the (first) Sung-dynasty (A.D. 449), the king of the state of *Pahang*, named *Šari-Pâla-Varma* sent envoys who presented 41 different articles of tribute. By imperial decree Emperor *Wen* named him "King of the state of Pahang". In the 28th year (A.D. 451) and in the third year of the period *Hiao-kien* of Emperor *Hiao-wu* (A.D. 456), he again sent his great historian *Da Napâti* [1]) to present a letter and offer products of his country, when H. M. gave to *Napâti* the title of "Awe-inspiring general".

1) *Napâti*, perhaps Skt. *napât* or *naptṛi*?

"In the third year of the period *Ta-ming* (A.D. 459), its king offered red and white parrots. In the 8th year of *Ta-ming* (A.D. 464) and in the second year of the period *Thai-shi* of Emperor *Ming* (A.D. 466) he sent again envoys to offer tribute, when *Ming-ti* gave to his great historian *Da Sûrawan* [2]) as also to the former grand historian, the Awe-inspiring General *Da Napâti*, the title of Dragon-horse Generals" [3]).

The same narrative is told in the Books of the first Sung-dynasty (Book 97, fol. 5 *recto*), with a few variants as 婆皇 for 婆皇 *Pâhang*, 婆羅 for 婆羅 *Pâla*; 婆 for 婆 *pâ* in *Da Napâti* and 達 for 遠 in the title *Da Sûrata*.

We hear nothing more of this state, till the time of the founder of the Ming-dynasty A.D. 1377, when we find it under another name: *Pang-gang*, which is properly the name of the wild tribes in the Peninsula, still living north of Pahang and west of

---

2) In the Books of the Sung-dynasty, Chap. 97, fol. 5 *recto*, he is called 苫須羅達 *Da Súrata* which is a better reading: *Súrata* means compassionate. Cf. Benfey, Skt. Dict. p. 1054 n. The characters 遠 *wan* and 達 *tak* resemble each other close enough to explain the mistake.

Professor Kern tells me that the word *Da* is a common Malay-Polynesian title of honour placed before the title of worthies. The prefix *Da* is found a. o. in *Dâtuk* greatfather, head of family, title given to one's superiors; in *Dâtu*, a defunct person, etc.

In Siamese it is pronounced *Ta*, maternal grandfather; and an appellation of all old men. *Ta Thuèt* is the title of a maternal great-grandfather.

3) 婆皇國元嘉二十六年國王舍利婆羅跋摩遣使獻方物四十一種。文帝策命之爲婆皇國王。二十八年復遣使貢獻。孝武孝建三年又遣長史苫那婆智奉表獻方物。以那婆智爲振威將軍。大明三年獻赤白鸚鵡。大明八年明帝泰始二年又遣使貢獻。明帝以其長史苫須羅遠、前長史振威將軍苫那婆智竝爲龍驤將軍。*Vide* 南史, Chap. 78, fol. 9 *recto*.

Tringanu [4]). However, all later chinese geographers are unanimous in declaring that *Panggang* is *Pahang*.

According to the Books then of the Ming-dynasty, *Panggang* is situated to the west (read *east*) of Siam. In the 11th year of the period *Hung-wu* (A.D. 1377), its king *Mahârâdja Tadjau* [5]) sent envoys with a letter written on a leaf of gold, and presenting six foreign slaves and products of his country. They were regaled according to the proper rites [6]).

In the year 1411, the king *Paramisura* (*Paramešvara*) *Daršana* sent envoys bringing tribute [7]). According to the Great Geography of the Ming, *Pahang* had not been explored during the former dynasties; but during the period *Yung-loh* (A.D. 1411) its king sent his minister *Somaka Mantri* [8]) a. o. to pay his homage to court and bring tribute.

---

4) Cf. Grünwedel, "Die wilden Stämme von Malaka", in Veröffentlichungen aus dem Kön. Museum für Völkerkunde in Berlin, Vol. II, 3—4 fascicule, 1892, p. 97—98 and Map on p. 95 N°. 2. Cf. my Article *Kaling*, Note 23.

5) *Mahârâdja* means great king. *Tadjau* is Malay and means a big earthen jar; but we propose to read *tâdju* which in Arabic means "crown", or in Malay the gold or silver artificial nails worn at the fingers as an ornament. (Cf. Von de Wall, Malay Dict., pp. 323, 324; Pijnappel, Malay Dict., I, 71). *Djau* and *Dju* are confounded in Malay, as in *Hidjau* (green) pronounced also *idju*, in chinese transcription 依尿 *idzio*; *pûlau* (island), pronounced *pûlu*, in chinese transcription 浮羅 *pulo*, and 浮女 *pûlu*, etc.

6) 按明外史彭亨在暹羅之西。洪武十一年其王麻哈剌惹苔饒使使齎金葉表、貢番奴六人及方物。宴賚如禮。

7) 永樂九年彭亨王巴剌密瑣剌達羅息泥遣使入貢。*Ibid*, Book 325. 息 *sih* is used for *sa* (Julien, Méthode, N°. 1573) and 尼 *ni* for *na* in *Kanaka* (Ibid., no. 1267). As the Malays cannot pronounce the skt. *š*, they read the word *Darsana*.

8) *Su-ma-ko Men-ti-li*. *Su* is used for *So* in *Soma* (Julien, Méthode, N°. 1638). *Somaka* is, according to Prof. Kern, a noun proper in Skt.; *Men* is used for *Man* (Julien, Méthode, N°. 1110); *ti-li* is of course *tri*. *Mantrí* is pronounced in Malay *měntěrí* which is perfectly rendered by the Chinese *měn-tě-li*.

The fields (in that country) are miry and rice grows slowly [9]) in them. Men and women stick up their hair into a knot. They boil seawater in order to get salt, and make wine by fermenting the sap of the Cocoanut. The country is surrounded by a rocky shore, abrupt like palisades. The country produces Camphor, Lignum aloes, flowery Tin and Cocoanuts [10]).

In 1412 the famous eunuch *Chêng-ho* was sent to this country, and in 1414 Pahang sent again tribute.

In 1416 they again sent tribute together with Calicut and Java, and *Chêng-ho* was again sent to this country to recompense them.

The ground in this country is fertile; the temperature is constantly warm; rice grows abundantly. They boil seawater in order to make salt and brew the sap of cocoanuts to get wine. Superiors and inferiors are very intimate together, and there are neither thieves nor robbers. But they are deluded by spirits and ghosts of which they carve images in perfumed wood, to which they offer human victims in order to avert calamities and to pray for blessings.

Their tribute consists in Elephant-tusks, Camphor, Olibanum, Lignum Aloes, Sandalwood, Pepper, Sapanwood and suchlike [11]).

---

9) 稍 grain gradually expanding; gradually, slowly, slightly, a little. Wells Williams. This, as we will presently see, is just the contrary from what *Fei-sin* says of Pahang.

10) 按明一統志彭亨前代無考。本朝永樂中國王遣其臣蘇麻固門的里等來朝、并貢方物。田沃穀稍登。男女椎髻。煮海爲鹽。釀椰漿爲酒。其國石岸周匝。崎嶇如栅寨。土產片腦、沉香、花錫、椰子。

11) 按明外史永樂十四年彭亨與古里爪哇諸國偕貢。復令鄭和報之。其國土田沃。氣候常温。米粟饒足。煮海爲鹽。釀椰漿爲酒。上下親狎。無寇賊。然惑於鬼神、刻香木爲像、殺人祭賽、以禳災祈福。所貢有象牙、片

Fei-sin's narrative is a little different. He says: "Pahang is situated to the West (read *east*) of Siam. It is surrounded by very abrupt rocky ridges, so that the mountains seen from afar seem even as palisade-work [12]). The fields are fertile and rice is abundant. The temperature is warm. The people adore supernatural beings, for which they carve human figures in fragrant wood, and then kill men to make a bloody sacrifice in order to pray for blessings and avert calamities. Men and women stick up their hair into a knot and only wear a single petticoat (sarong). Daughters of rich people wear four or five golden circlets, wherewith they adorn the top of their hair [13]. Common people encircle it with artificial pearls in all colours. Products of the country are Lignum Aloes, Camphor, flowery Tin, and Myristica iners, which they barter for gold and silver, coloured lutestring, Javacloth, copper- and ironware, drums and castagnettes, etc." [14])

"In the period *Wan-lih* (1573—1619), the son of the viceroy of *Djohore* was engaged to be married with the daughter of the king of *Pahang*. When the marriage was about to take place, the viceroy brought his son to *Pahang*, when the king of this country gave a feast, where all his relatives were present. The son of the king of Borneo, who was the son in law of the king of Pahang,

---

腦、乳香、速香、檀香、胡椒、蘇木之屬。Cf. *Pien-i-tien* CV, fol. 10 *recto* et *verso*.

12) We read in the Aardrijkskundig Woordenboek of J. van Wijk (1824) that the town of Pahang has wooden fortifications 24 feet high.

13) In Malay *tekkan kundai* or *Tĕkan kundei*.

14) 彭坑在暹羅之西。石崖周匝崎嶇。遠望山平如寨。田沃、米穀豐足。氣候溫風。俗尚怪。刻香木爲人。殺人血祭禱、求福禳災。男女椎髻、繫單裙。富家女子金圈四五飾于頂髮。常人五色燒珠穿圈。地產黃熟香、沉香、

took up a cup of wine and offered it to the Viceroy, who then saw that he wore on his finger a large pearl of great beauty. The viceroy wished to have it and offered a great price for it; but the prince steadfastly refused it, whereat the viceroy got so incensed that he returned to his country and levied an army to attack the country. The people of Pahang were taken unaware, and dispersed without fighting. The king and the prince of Borneo fled to the gold-mountains. The king of Brunei, who was the elder brother of the king's wife, hearing of this, led an army to relieve (Pahang), when the viceroy (of Djohore) recklessly burned and plundered the country and then retired. At that time there was a miserable wailing for three days, and the population was half de_d (with fright). The king of Brunei took his sister home with him, followed by (her brother) the king of Pahang, who charged his eldest son at interim with the government of his state.

"After some time, the king resumed the government; but his second son, who was of a vicious and fierce disposition, poisoned his father, killed his elder brother, and ascended the throne himself" [15].

片腦、花錫、降香。貨用金銀、色絹、爪哇布、銅鐵器、鼓板之屬。*Vide* 星槎勝覽 apud 紀錄彙編, Chap. 61, fol. 14 *verso*.

15) 萬曆時有柔佛國副王子娶彭亨王女。將婚、副王送子至彭亨。彭亨王置酒、親戚畢會。婆羅國王子、爲彭亨王妹壻、舉觴獻副王、而手指有巨珠甚美。副王欲之、許以重賄。王子靳不予。副王怒、卽歸國、發兵來攻。彭亨人出不意、不戰自潰。王與婆羅王子奔金山。浡泥國王、王妃兄也、聞之、率衆來援。副王乃大肆焚掠而去。當是時國中鬼哭三日、人民半死。浡泥王迎其妹歸。彭亨王隨之、而命其長子攝國。久之、王復位。其次子

The *Tung-si-yang-k'ao* (published 1618), which gives the same narrative, adds that this king parricide reigns still now, and is in the habit to buy from the *Mao-sze*-pirates [16]), who have fled from their masters, the men they have captured, so that they are hated far and near.

"These Mao-sze, the author adds in a note, are natives belonging to Borneo, who roam over the sea to capture living men, which they sell in Pahang, instead of slaves from *K'un-lun* [17]). When they do not follow what they are told to do, they are killed and offered in sacrifice. The price of such a slave is three pieces of gold [18]).

"When a ship arrives at the shores (of Pahang) it has to pay a fixed present. The king of the country has erected for them a number of shops, and the merchants can occupy in them as much place as they want, paying a certain rent for it. In these shops they trade with the natives. These shops are not very far from the ships, so that the watchmen on board, and those who sleep in the shops can hear each-others voices" [19]).

素凶悍、遂毒殺其父并殺其兄、而自位。Cf. 明史; *Pien-i-tien*, Chap. 86, Description of Djohore, and the 東西洋考, Chap. IV, fol. 9, Description of Pahang.

16) On these *Mao-sze* cf. Groeneveldt's "Supplementary Jottings" in the *T'oung-pao*, Vol. VII, p. 114. 毛 is pronounced in Chang-chow *mȏ* (*mao*) and 思 *su*. *Mosso* is an island in the China-sea, belonging to the *Anamba*-group, between Borneo and Pahang.

17) With the *K'un-lun*-slaves the wild negrito-tribes in the interior of Malacca are meant, as we will show in a later article.

18) 至今尚爲王。每爲毛思賊逋逃主買所掠人。遠近苦之。毛思賊者婆羅屬夷也。劫掠海上生人、至彭亨賣之、代作崑崙奴。不如指者、則殺以供祭。每人得直三金。*Vide* 東西洋考, Chap. IV, fol. 9 *verso*.

19) 舟抵海岸、國有常獻。國王爲築舖舍數間。商人隨意廣狹、輸其稅而託宿焉。即就

Pahang suffered the fate of all the Malay states upon the Peninsula. Its glory has passed away, and it is now-a-days a port without importance [20]).

According to the continuation of *Ma Toan-lin*'s Cyclopedia it is called *Siĕm-lao thaś* [21]).

舖中以與國人爲市。舖去舟亦不甚遠。舶上夜司更、在舖中臥者、音響相聞。*Ibid.*, fol. 8 *verso.*

20) Aardrijkskundig Woordenboek van J. van Wijk, i. v. *Pahang.*

21) 彭亨續文獻通考曰暹羅迤西。*Tung-si-yang-k'ao*, Chap. IV, fol. 8 *verso.*

GEOGRAPHICAL NOTES.

IX.

DZIU HUT 柔佛國 DJOHOR (JOHORE)

BY

G. SCHLEGEL.

We read in the Books of the Ming-dynasty that the eunuch *Chêng Ho* was sent in the period *Yung-loh* (1403—25) to the western seas in order to look out for *Djohor*, which he could not find [1]).

According to the outlandish history of the Ming-dynasty, *Djohor* lies near *Pahang*, and is also called *Utang talim* [2]). When *Chêng Ho* visited the different countries in the west, the name of *Djohor* did not exist; but it is said by some that he passed the islands *Tong-si-tiok*; and as these islands are exactly situated where Djohor is, perhaps it may be the same as *Tong-si-tiok* [3]).

---

1) 成祖永樂年太監鄭和使西洋覓柔佛國不可得。

2) The editors observe that the character *ta* is not found in the dictionaries (礁按字典無此字). They are quite right, for 礁 is a vulgar Amoy-character used for denoting rocks or half-tide rocks in sea. — Probably *Utan dâlem*, "Deep wood".

3) 按明外史柔佛近彭亨。一名烏丁礁林。

Between the years 1573 and 1619 *Djohor* was very much frequented by merchantships [4]). According to the outlandish history of the Ming-dynasty the chief of Djohor was at that time very warlike, and his neighbourstates *Tinggii* [5]) and Pahang had much to suffer from his depredations. Chinese who trade with foreign countries, are often sought for by the natives to barter with them, and sometimes even they are invited to come to their country.

The *Tung-Si-Yang K'ao* says: "Their chieftain likes war, and repeatedly tried to extend his dominions, seeking cause of quarrel with Pahang and Tingii; which, at last, had not a day of rest". [其酋好鬬、屢開疆。隙彭亨丁機宜之間。迄無寧日。]

In this country people cover their houses with rushes and build fortifications of palisades, which are surrounded by a ditch [6]). When there is nothing going on, they trade with other countries; but when there is a cause of alarm, the people are called upon to be soldiers, so that it is called a mighty state.

鄭和過歷西洋、無柔佛名。或言和曾經東西竺山。今此山正在其地。疑卽東西竺。*Tong-si-tiok*, east and west *Tiok*, are probably the middle and north Anambas. See my article *Maït* in the *T'oung-pao*, Vol. IX, p. 367.

The chinese editor's guess seems to be a wild shot, for *Fei-sin*, in the 星槎勝覽, says that in East and West Tiok men and women both cut off their hair (男女斷髮). Now, as we will presently see, the women in Djohor had long hair tied up into a knot (女子蓄髮椎結). 蓄髮 is called in Malay *pĕlihâra* (in Sumatra *piydra*) *rambut*, "to cultivate one's hair".

4) 神宗萬歷年海舶商人多有至柔佛國者。*Pien-i-tien*, Chap. 86.

5) Cf. *T'oung-pao*, IX, p. 293—295.

6) The *Tung-Si-Yang K'ao* adds: Outside the port are often cut sand-steps, like the chinese pigeonholes for silkworms. 港外多列沙垵猶中華畜戶。

The land produces no rice, which they are obliged to buy from other countries [7]).

The men shave their heads, go barefoot and wear a sword at their side [8]). The women let their hair grow and tie it up into a knot.

Their chieftain wears two swords (or a double sword) [9]).

For writing they use kadjang-leaves, which they scratch with a knife [10]).

In marrying they always take a wife according to the state which fits them [11]).

The king uses golden and silver eating utensils, and the inferiors porcelain ones, but they do not use spoons or chopsticks [12]). The people like to fast and then only eat when the stars appear. As to the sequel of seasons, they consider the 4th moon (May) as the beginning of the year.

---

7) The natives go with their own vessels to Prince of Wales island, to fetch their articles of commodity. They also visit the ports of Sumatra and Java. (Aardrijkskundig Woordenboek van J. van Wijk, s. v. *Johore*).

8) The 東西洋考, Chap. IV, fol. 6 *verso*, adds that they wear sarongs 圍幔.

9) The *Tung-Si-Yang K'ao* says: "There is no difference in the king's and the people's clothing, only the former wears a double sword. When their chiefs come to audience to the king, they lay their swords upon the ground and stand facing the south, each according to his rank". 王服與下無別。第帶雙刀耳。酋見王、棄刀于地。和南而立、各有尊卑位次。

10) The *Tung-Si-Yang K'ao* adds: They also keep a black register, in which they write important and secret events. It is fastened with a string and sealed with a seal stamped in clay". 又置烏簿、書浩大及祕密事情。外以繩縛之。塗泥封固、印識其上。

11) The *Tung-Si-Yang K'ao* says: "in marrying the king only concludes a match with a royal family of a neighbouring state; the other people when uniting in marriage take a wife according to the state which fits them". 婚姻王與隣國王家自相配偶。餘人締結亦論門閥相宜。

12) The *Tung-Si-Yang K'ao* adds: They only take it (the food) up with their fingers. 以手拈之而已。

When in mourning, the women cut their hair and the men shave their hair again.

The dead are all burned.

Products of the country are Rhinoceroses, Elephants, Tortoise-shells, Camphor, Myrrh, Dragonsblood, Tin, Wax, fine flowery Mats, Cotton, Areca-nuts, Agar-agar [13]), Birdsnests, Sago, Mangostines [14]) etc.

Formerly, there was a man called *Ki-ling-dzin* (Kělindjan?), who was Treasurer of the state [15]). He was very faithful to the king, so that the king trusted him and had faith in him.

The king's younger brother [16]), kept at a distance by his elder brother, secretly killed him.

Sometime afterwards he went out on horseback, when he was thrown off and died [17]). His attendants then all considered *Kilingdzin* as worthy of worship [18]), and since that time every family sacrificed to him [19]) [20]).

---

13) *Sphaerococcus lichenoides*, var. *tenuis*.

14) *Garcinia mangostana*.

15) A title corresponding to the *Phrá-klang* in Siam, being at the same time Treasurer, Harbourmaster and Minister of foreign affairs. Now called in the Archipelago Shah-bandar, King of the harbour.

16) The *Tung-Si-Yang K'ao* calls him the Viceroy, 二王.

17) The *Tung-Si-Yang K'ao* says that the viceroy going out on horseback some time afterwards, he fell from his horse and died 其後二王出騎馬墮地死。

18) Groeneveldt translates "his attendants saw the spirit of the treasurer on the spot"; but 崇 has not the signification of spirit or ghost.

19) The *Tung-Si-Yang K'ao* adds "and vied with each other in vaunting his efficaciousness; for such is the firm belief in Spirits of the barbarian people". 競傳靈應。蓋夷俗尙鬼、其固然矣。

20) 按明外史柔佛傳萬歷間其酋好搆兵。鄰國丁機宜、彭亨屢被其患。華人販他國者、其人多就之貿易。時或邀至其國。國中覆茅爲屋。列木爲城。環以池。無事通商于外。有警、

For the battle between Djohor and Pahang, see our article on the latter country.

The *Tung-Si-Yang K'ao* adds in a note upon the trade of Djohor: The country of Djohor does not produce rice, so that the natives go in small ships, charged with their own products, to other countries, where they exchange them for rice. When they meet merchantships bound for other places, they also desire them to come to their country. When our ships come there, they have to pay a fixed duty. The trade is only carried on aboard, for there are no other shops [21]).

則召募爲兵。稱强國焉。地不產穀、常易米于隣壤。男子薙髮、徒跣、佩刀。女子蓄髮椎結。其酋則佩雙刀。字用菱葦葉、以刀刺之。婚姻亦論門閥。王用金銀爲食器。羣下則用磁。無匕筯。俗好持齋。見星方食。節序以四月爲歲首。居喪婦人薙髮、男子則重薙。死者皆火葬。所產有犀象、玳瑁、片腦、沒藥、血竭、錫蠟、嘉文簟、木棉花、檳榔、海菜、燕窩、西國米、莽吉柿之屬。始其國吉蜜仁爲大庫。忠于王、爲王所倚信。王弟以兄疏、已潛殺之。後出行墮馬死。左右咸見吉蜜仁爲祟。自是家家祀之。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 86 II.

21) 柔佛地不產穀。土人時駕小舟載方物走他國易米。道逢賈舶因就他處爲市、亦有要之入彼國者。我舟至止、都有常輸。貿易只在舟中。無復舖舍。

Note.

In my Article on **Ma-it**, "Geographical Notes" N°. VI, note 45, I have surmised that the chinese characters 八察都布, *Pat-ts'at-tu* cloth, were the transcription of the Malay *Kaïn bĕrtjatur*, "checquered chintzes". I have since found in Pijnappel's Malay Dict., Vol. I, p. 107, the expression *Sûlam bĕrtjatur*, "to embroider with squares". *Sûlam* is the groundword of *mĕñûlam*, "to embroider upon a frame". Cf. Von de Wall, Malay Dict., Vol. II, p. 308.

My surmise was thus correct.

MÉLANGES.

A propos du «Système unique de transcription en lettres latines des caractères du dictionnaire de K'ang-hi»

PAR

MAURICE COURANT.

Le Congrès des Orientalistes de 1897, section de Chine et Japon, a émis le vœu que les sinologues missent à l'étude un système unique pour la transcription en lettres latines des caractères chinois. Tous ceux qui ont eu à consulter quelques ouvrages relatifs à la Chine, ont eu à souffrir de la diversité des transcriptions adoptées et tous s'associeront sans aucun doute au vœu du Congrès. Une commission, nommée par la section de Chine et Japon, a commencé ses travaux; ayant l'honneur d'en faire partie, j'ai été amené à rédiger quelques remarques préliminaires sur le travail qui lui incombe, et je prends la liberté de les soumettre au public des sinologues.

Il y aurait, pour faire œuvre utile, un premier point à établir: quelle est la langue chinoise que l'on veut transcrire? s'agit-il du chinois du Chi king, du chinois écrit de l'époque des Thang, ou d'une des langues modernes, langue cantonaise, langue de Swatow,

langue des Hakka, langue mandarine, etc.? On peut tâcher d'avoir un seul système pour la transcription de toutes les langues chinoises, comme on en a un pour les langues slaves, comme on a un alphabet pour les langues romanes; l'unité de système facilitera la tâche de ceux qui voudront rechercher quelles lois phonétiques et morphologiques agissent dans ce groupe linguistique. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'une seule transcription soit jamais suffisante: 昨 correspondra à *dzak*, *tsok*, *tchak*, *tchauk*, *tsoh*, *tso*, *tjak*, *saku*, 哲 à *tit*, *tchit*, *tchiat*, *tse*, *tchę*, *tchyel*, *tetu*, suivant le dialecte ou la langue que l'on a en vue. On peut donc avoir unité de système, on ne peut avoir unité de transcription. De même, il me semble difficile, et peut-être inutile, d'étendre un seul système de transcription à tous les genres de travaux: le linguiste doit rendre chaque son, chaque élément phonique, avec la plus grande précision possible et, pour y atteindre, il doit avoir recours à des signes diacritiques plus ou moins nombreux. Pour qui étudie l'histoire ou la sociologie, il suffit que les mots transcrits se distinguent les uns des autres, que la transcription donne une idée approchée du son, les signes diacritiques et la précision du linguiste devenant au contraire un embarras.

Je ne verrais donc pas d'inconvénient à avoir deux systèmes; l'un, analogue à celui qui est en usage pour les langues slaves ou pour le sanscrit, servirait, lorsqu'il s'agit de phonétique, de morphologie, de métrique, de linguistique, même de grammaire; au contraire pour la littérature, l'histoire, la jurisprudence, on employerait une transcription moins rigoureuse, aussi proche que possible de la prononciation; cette dernière transcription varierait naturellement et avec le dialecte chinois étudié, et avec la langue de l'écrivain européen; la transcription scientifique pourrait au contraire être unique pour tous les peuples qui emploient les caractères latins.

Parmi les langues parlées aujourd'hui en Chine, le mandarin du

nord (je ne dis pas le 土話, le patois de Peking), étant celle de la cour et de toute la société officielle, c'est en vue de transcrire les sons de cette langue que j'ai marqué les équivalents ci-dessous. Le modèle du tableau a été préparé par les soins de M. le Secrétaire de la commission et il est conforme à la liste des voyelles et consonnes de S. W. Williams (Syllabic Dictionary, Introduction, pp. XIX et XX); je trouve que cet auteur introduit entre certains sons des distinctions que je ne perçois pas, et réunit au contraire des sons qui me paraissent différents; j'ai indiqué mes corrections au moyen d'accolades et de renvois. De plus, pour préciser, j'ai mis en face de chaque son un caractère qui le renferme, 馬 en face de *a*, 詐 en face de *tch*, etc. La transcription que je propose ici, suffisante à mon avis pour les travaux d'histoire, de littérature, de jurisprudence, n'a, il est superflu de le dire, aucune prétention à l'exactitude phonétique.

Voyelles

Système de Williams		Transcription proposée	
1	a	馬	a
2	ă	萌	e
		門	ẹ
3	e	滅	e
4	é	墨、者	ẹ
5	è	占	ạ
6	i	米	i
7	í		
8	o	麼	o
9	ò		
10	ō	?	
11	u	模	ou
12	ú		
13	ü	居	u
14	ù	voir 4 et 5	

Diphtongues

Système de Williams		Transcription proposée	
1	ai	埋	ai
2	ao	毛	ao
3	au		
4	ei	梅	ei
5	éi		
6	eu	謀	eou
7	éu		
8	ia	加	ia
9	iai	皆	iai
	iao	苗	iao
10	ie	滅 (voyelles 3)	ie
11	ié		
12	io	覺	io

Système de Williams		Transcription proposée	
13	iu	謬	ieou
14	iŭ	居	(voyelles 13) iu
15	oi	?	
16	òi		
17	ua	瓜	oa
18	üe	厥	iue
19	ui	歸	oei
20	úi		
20bis		國, 昆	oẹ
20ter		果	oo
20quater		怪	oai
		Voyelles anomales	
21	'm	?	
22	'ng		
23	*n*		
24	sz'	思	eu
	tsz'	資	
25	ch'	之	i
	sh'	尸	
26	'rh	而	eul
		Consonnes	
1	b		b
2	ch	詐	tch
3	ch'	差	tchh
4	d		d
5	dj		dj

Système de Willlams		Transcription proposée	
6	dz		dz
7	f	發	f
8	g		g
9	h	孩	h
10	h'	熙	h
11	j	穰	j
12	k	該	k
13	k'	開	kh
14	l	拉	l
15	m	馬	m
16	n	那	n
17	ng	哀	ng ou'
18	p	巴	p
19	p'	琶	ph
20	s	薩	s
21	sh	沙	ch
22	t	大	t
23	t'	他	th
24	ts	雜	ts
25	ts'	擦	tsh
26	v		v
27	w	瓦	o
28	y	衙	y
29	z		z
30	zh	?	

Si l'on veut fonder une transcription scientifique de la langue mandarine, ou de toute autre des langues parlées chinoises, la notation des sons tels qu'on les entend, est manifestement insuffisante par suite et de la confusion et des divergences individuelles

qu'elle comporte. Les dictionnaires peuvent-ils servir à corriger cette notation trop grossière? Sans aucun doute, les dictionnaires de prononciation locale, qu'ils soient chinois comme le 五方元音, ou chinois-européens comme ceux qui existent pour les langues de Canton, d'Emoui, etc., rendront des services, mais les indications qu'ils donnent doivent être toujours critiquées avec soin, parce que leurs auteurs ont écrit les sons seulement d'après l'oreille. De plus, quelques-uns de ces lexicographes ont pu subir l'influence d'idées préconçues sur la phonétique chinoise. En outre, en ce qui concerne spécialement le 五方元音, consacré à la prononciation mandarine, il faut observer qu'il date du début du XVIIIe siècle, et qu'il confond certaines finales tout à fait distinctes aujourd'hui, par exemple 天, *thien*, et 丹, *tan*, 人, *jen*, et 賓, *pin*, 地, *ti*, et 堆, *toei*. En résumé ces dictionnaires de prononciation locale sont à consulter, ils peuvent fournir des indications, mais ils ne sauraient seuls servir de règle. Je laisse de côté les dictionnaires généraux, tels que le 康熙字典, le 廣韻, qui ne donnent ni la prononciation locale, ni la prononciation mandarine; j'y reviendrai tout à l'heure. Pour établir d'une manière indiscutable la prononciation de telle ou telle langue parlée actuellement, il faut corriger les approximations obtenues par les méthodes mentionnées, et cela sera facile grâce aux appareils enregistreurs de M. l'Abbé Rousselot. En tous cas, il sera possible, après une enquête suffisamment étendue, de noter exactement la prononciation des dialectes et des langues qui sont parlés aujourd'hui.

Si, non contents d'étudier la phonétique actuelle des diverses branches de la langue chinoise, nous voulons poursuivre l'étude de cette phonétique dans les siècles passés (je ne dis pas connaître la prononciation ancienne de telle ou telle époque, ce qui serait beaucoup plus difficile), nous le pouvons encore à l'aide du 康熙字典, du 廣韻, des dictionnaires et transcriptions de l'époque

mongole et de l'époque des Thang, etc. Les prononciations du 康熙字典 sont toutes rapportées à un double tableau de sons dressé avec le plus grand soin et disposé par initiales, finales, tons, etc. Le second de ces tableaux donne une prononciation antérieure à celle du 中原音韻 (XIIIe siècle) et postérieure à celle du 廣韻 (XIe siècle), en tous cas fort différente de toute prononciation moderne du nord, du sud ou du centre: la présence côte à côte d'initiales sonores (*g*, *d*, *b*, etc.), des trois finales sonores (*ng*, *n*, *m*) et, pour le 入聲, de la finale *h*, (p. e. 1ère table 各, 歌) avec les trois finales sourdes (*k*, 3e table 格, 庚; *t*, 13e table, 葛, 干; *p*, 15e table, 閤, 弇) le prouve surabondamment. Le premier tableau plus moderne (voir p. e. dans la 1ère table le caractère 爬 dans la série *ph*, tandis que le second tableau, 1ère table, le porte à la série *b*), ne correspond cependant pas à la prononcation actuelle du mandarin, puisqu'il conserve un grand nombre de mots dans les initiales sonores; il représente une langue qui date de plus haut que la fin du XVIIe siècle et de plus bas que la période mongole (absence de la finale *m*) et qui n'est aucun des dialectes du sud ou du centre à finales sourdes: c'est donc un dialecte mandarin. Le 康熙字典 nous révèle ainsi le système phonétique du chinois à deux époques diverses; le 廣韻 et le 唐韻 nous permettent de remonter encore plus haut, le premier jusqu'au XIe siècle, le second jusqu'au VIIIe peut-être même jusqu'au VIe.

Il est vraisemblable que ces documents consacrés par l'autorité impériale, admis par un usage étendu et durable, ont représenté la prononciation moyenne correcte, celle de la cour si l'on veut, aux époques diverses où ils ont été composés: ainsi s'expliqueraient leur succès, leur notoriété. Nous aurions là, approximativement pour le VIIIe, le XIe, le XIIe, le XVIIe siècles, l'équivalent du mandarin d'aujourd'hui; je dis l'équivalent, et non pas la source, car, pour les trois premières époques du moins, la cour résidant dans d'autres

provinces, était soumise à des influences dialectales plus ou moins différentes. Il ne faut pas oublier, en effet, que, si loin que nous remontions, nous trouvons toujours en Chine, sinon des langues, au moins des dialectes: pour l'époque des Han, le 方言 de 楊雄 en est la preuve, et je serais fort étonné que, dans le Chi king et les anciens poèmes, bien des rimes étranges, celles que l'on nomme 叶韻, ne fussent pas la trace des dialectes de ces âges reculés. Chaque dialecte ou chaque langue a eu naturellement son développement séparé, a subi de multiples influences, résultant des rapports avec les Chinois des plus anciens centres civilisés, Chàn si, Chān si, Ho nan par exemple, des invasions venues de telle ou telle province, de telle ou telle contrée limitrophe, de la fusion avec les aborigènes, comme il est arrivé au Fou kien, au Koang tong. Les langues modernes correspondent donc à des langues anciennes, celles-ci peut-être moins distantes les unes des autres que celles-là; mais s'il n'est pas permis de conclure aujourd'hui du cantonais au changhaïen, je ne crois pas que cela soit plus loisible pour l'antiquité; et en tous cas, il est encore moins logique de passer du mandarin de Péking, ou de la langue de Canton, ou de toute autre à celle que l'on parlait à la cour des Thang, alors que le temps et le lieu sont aussi différents.

Pour restituer, si faire se peut, la langue ancienne, il faut donc prendre comme base les œuvres lexicographiques et phonétiques anciennes. Les dialectes, les transcriptions et prononciations du chinois dans les langues étrangères, coréen, japonais, annamite, pourront fournir des indications, mais seulement de manière accesoire, indications difficiles à interpréter, car il y faut toujours faire la part des influences locales, de l'ignorance linguistique de ceux qui parlaient ou écrivaient, de la tradition établie faisant transcrire tel nom d'après une prononciation locale ou ancienne qui ne correspond plus à la prononciation propre de l'écrivain, etc. Des transcriptions

des langues étrangères en chinois, on devra aussi tenir compte avec les mêmes réserves. Enfin l'étude de l'ancienne poésie permettra peut-être pour certains mots de remonter plus haut que l'époque des Thang; plusieurs Chinois, 段玉裁 et 顧炎武 par exemple, ont fait œuvre de critique en ce sens; divers Européens les ont suivis, mais les résultats obtenus ne sont pas encore acceptés sans conteste [1]). Il n'est pas utile, je pense, de dire que de pareilles recherches réclameront des précautions bien plus minutieuses que celles qui portent sur les dialectes parlés ou sur les tables phonétiques dressées par les Chinois; il sera sans doute nécessaire de procéder ici au moyen de monographies prenant chaque caractère dans tous les vieux textes où il se rencontre, classant tous les caractères en séries de prononciation analogue, rapprochant les séries les unes des autres.

Tels sont à mon avis les travaux qui doivent précéder la fixation d'une transcription unique pour chaque langue chinoise, pour chaque époque de chacune de ces langues; il n'est pas possible d'avoir une seule transcription servant indifféremment pour toutes; il n'est pas possible non plus de déterminer une transcription avant de savoir quelle langue on veut transcrire Je n'ignore pas que ces recherches préliminaires considérables exigeront beaucoup d'années, beaucoup de travailleurs: mais c'est seulement à ce prix que l'on fera une œuvre scientifique.

Note.

[1]) M. S. H. Schaank vient de publier dans le *T'oung-pao* (nos 4 et 5 de 1897, 1 de 1898) une remarquable étude sur la seconde série des tables phonétiques du 康熙字典. Il me semble qu'en s'inspirant des mêmes principes, la première série, donnant la prononciation la plus récente, pourrait être transcrite en caractères latins de la manière suivante; on verra par les quelques prononciations mandarines du nord que j'ai ajoutées en note, combien ces tables donnent un système phonétique différent.

9 *classes d'initiales*, 九音.

Sourdes	見	k	端	t	知	t̆	幫	p	非	p̆	精	c	照	č	影	ḥ	來	l
Aspirées	溪	kh	透	th	徹	t̆h	滂	ph	敷	p̆h	清	ch	穿	čh	曉	hh		
Sonores	郡	g	定	d	澄	d̆	並	b	奉	b̆	從	j	狀	j̆	匣	h		
Nasales	疑	ṅ	泥	n	娘	ň	明	m	微	m̆					喻	ȟ	日	ṇ
Sifflantes sourdes											心	s	審	š				
» sonores											邪	z	禪	ž				

Nota. — Pour l'avant-dernière classe, l'ordre chinois est *ḥ*, *hh*, *ȟ*, *h*: *ḥ*, *h* et *ȟ* ne paraissent pas différer en général dans la prononciation du nord, ce serait à peu près ce que nous appelons *h* aspirée en français; *hh* est un souffle très guttural. Dans le mandarin du nord toutes les sonores deviennent sourdes aux tons 上, 去, 入, celles du ton 平 ont disparu (elles sont devenues aspirées), *p̆* se prononce *f*, *t̆* et *ǰ* équivalent à *tch*, mais la série

č, čh est assez irrégulière; *ŋ* a disparu, les caractères ayant cette initiale se répartissent entre le son *eul* et des sons commençant par *j* français.

12 *finales*, 十二攝.

	Transcription.	Prononciation du nord.
迦	a	a
結	ạ	e (é)
岡	aṅ	ang
庚	ạṅ	eng
祇	e	ẹ (voyelle neutre)
高	ao	ao
該	ai	ai
傀	ại	ei
根	en	ẹn
干	an	an
鉤	eu	eou
歌	o	o

開口 indique le son simple.
合口 » l'insertion du *w* semi-voyelle.

正韻 indique le son simple.
副韻 » l'insertion du *y* semi-voyelle.

1ère table 迦.

I	ka	ta	ťa	pa		ca		ḥa	la
II	kya	*néant*		*néant*		*néant*	čya	ḥya	lya
III	kwa	*néant*	ťwa		pwa	*néant*		ḥẇa	lwa
IV	*néant*					*néant*	čywa	*néant*	*néant*

Nota. — *čya* = mand. *tcha*; *čywa* = mand. *tsho*, *tcha*; *lya* = mand. *lo*; *lwa* = mand. *loo*.

2e table 結.

I			ťą						
II	kyą	tyą		pyą		cyą	čyą	ḥyą	lyą
III			ťwą						
IV	kywą					cywą	čywą	ḥywą	lywą

Nota. — *kywą* = mand. *kiue*; *ťą* = mand. *tchę*; *čyą* = mand. *tchę*; *čywą* = mand. *tchoę*; *ḥywą* = mand. *yue*.

3e table 岡.

I	kań	tań	ťań	pań		cań		ḥań	lań
II	kyań	tyań		pyań		cyań	čyań	ḥyań	lyań
III	kwań	*néant*	ťwań		pwań	*néant*		ḥwań	*néant*
IV	kywań					*néant*	čywań	ḥywań	lywań

Nota. — *kywaṅ* = mand. *koang*; *nyaṅ* = mand. *nang*; *pyaṅ* = mand. *pang*; *ḫywaṅ* = mand. *oang*; *lywaṅ* = mand. *long* (vocalisation du *w*).

4e table 庚.

I	kạṅ	tạṅ	v̌tạṅ	pạṅ		cạṅ		ḫạṅ	lạṅ
II	kyạṅ	tyạṅ		pyạṅ		cyạṅ	čyạṅ	ḫyạṅ	lyạṅ
III	kwạṅ	twạṅ	v̌twạṅ		v̌pwạṅ	cwạṅ		ḫwạṅ	lwạṅ
IV	kywạṅ					cywạṅ	čywạṅ	ḫywạṅ	lywạṅ

Nota. — *kyạṅ* = mand. *king*; *kwạṅ* = mand. *kong*; *kywạṅ* = mand. *kong* et *khiong*; *ḫạṅg* = mand. *ying*; *ḫywạṅ* = mand. *yong* (remarquer la vocalisation de *y* en *i*, *w* en *o*).

5e table 戒.

I	ke	te	*néant*	pe		ce		ḫe	le
II	kye	tye	v̌tye	pye		cye	čye	ḫye	lye
III	kwe	twe	v̌twe	pwe	v̌pwe	cwe	čwe	ḫwe	lwe
IV	kywe		v̌tywe			cywe	čywe	ḫywe	lywe

Nota. — *kye* = mand. *ki*; *kwe* = mand. *kou*; *kywe* = mand. *kiu*; *v̌tywe* = mand. *tchou*; *čywe* = mand. *tchou* (vocalisation de *y* et de *w*). Les sons *cye* donnent soit *tseu* avec chute de *y*, soit *tsi* avec chute de *e* et vocalisation de *y*; *čye* donne *tchi* avec un *i* assourdi, par vocalisation incomplète de *y*; *ḫye* = mand. *yi*; *ḫwe* = mand. *oou*; *ḫywe* = mand. *yu* (il ne reste que les semi-voyelles).

6e table 高.

I	kao	tao	v̌tao	pao		cao		ḫao	lao
II	kyao	tyao		pyao		cyao	čyao	ḫyao	lyao
III	*néant*	*néant*	*néant*		*néant*	*néant*		*néant*	*néant*
IV	*néant*					*néant*	*néant*	*néant*	*néant*

7e classe 該.

I	kai	tai	v̌tai	pai		cai		ḫai	lai
II	kyai	*néant*		*néant*		*néant*	čyai	ḫyai	lyai
III	kwai	*néant*	v̌twai		*néant*	*néant*		ḫwai	lwai
IV	*néant*					*néant*	čywai	*néant*	*néant*

Nota. — *tai* = mand. *tchai*, *li*, *si*, *khi*, *thi*; *lyai* = mand. *lai*; *lwai* = mand. *lai*.

8e table 俀.

I	*néant*	*néant*	*néant*	pại		*néant*		*néant*	*néant*
II	*néant*	*néant*		pyại		*néant*	*néant*	*néant*	*néant*
III	kwại	twại	twại		v̌pwại	cwại		ḫwại	lwại
IV	kywại					cywại	čywại	ḫywại	lywại

Nota. — *kywại* = mand. *koei*; *pyại* = mand. *khoei*; *cywại* = mand. *tsoei*.

9e table 根.

I	ken	ten	v̌ten	pen		cen		ḫen	*néant*
II	kyen	tyen		pyen		cyen	čyen	ḫyen	lyen
III	kwen	twen	v̌twen		v̌pwen	cwen		ḫwen	lwen
IV	kywen					cywen	čywen	ḫywen	lywen

Nota. — Voir la note de la 5e table; toutefois contrairement à cette dernière *tyen* = mand. *tien*; *v̌ten* = mand. *tchen*; *čyen* = mand. *tchen* (tous trois avec *è* ouvert); dans *ken*, *pen*, la voyelle est voisine de *eu*.

10e table 干.

I	kan	tan	v̌tan	pan		can		ḫan	lan
II	kyan	tyan		pyan		cyan	čyan	ḫyan	lyan
III	kwan	twan	v̌twan		v̌pwan	cwan		ḫwan	lwan
IV	kywan					cywan	čywan	ḫywan	lywan

Nota. — kyan = *kien* etc. (avec *è* ouvert).

11e table 鉤.

I	keu	teu	v̌teu	peu		ceu		ḫeu	leu
II	kyeu	tyeu		pyeu		cyeu	čyeu	ḫyeu	lyeu
III	*néant*	*néant*	*néant*		v̌pweu	*néant*		*néant*	*néant*
IV	*néant*					*néant*	*néant*	*néant*	*néant*

Nota. — *pyeu* = mand. *piao*, mais *myeu* = mand. *mieou*.

12e table 歌.

I	ko	to	v̊to	po		co		ḫo	lo
II	kyo	*néant*		*néant*		cyo	čyo	ḫyo	lyo
III	kwo	two	v̊two		v̊pwo	cwo		ḫwo	lwo
IV	kywo					*néant*	čywo	ḫywo	lywo.

Nota. — *kywo* = mand. *hio*.

Remarquez que les tables 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11 donnent dans des cercles, à titre de rappel d'origine ou simplement d'indication d'analogie, des caractères au 入聲 qui n'appartiennent réellement qu'aux tables 1, 2, 5, 12, les seules ayant pour finale une voyelle simple (a, ą, e, o).

I.

Trois monnaies à caractères inconnus

PAR

C. DE HARLEZ.

Dans une excellente étude sur la Stèle Si-hia de Leang-tcheou, M. G. Devéria donnait, il y a peu de temps [1]), la figure d'une monnaie à caractères inconnus, qu'il attribuait, non sans motif, au royaume de Tangout. Le distingué sinologue s'abstenait naturellement d'en traduire la légende, car tout moyen nous manque jusqu'à présent pour en déchiffrer l'écriture; le lieu de provenance même reste encore incertain.

Dans ces conditions il ne sera pas sans intérêt, je pense, de rechercher ce qu'en ont dit les plus anciens numismates de l'empire chinois. C'est dans cette pensée que nous avons consulté le premier d'entre eux, le célèbre *Houng-tsun* 洪遵 dans son traité portant le nom de *Tsiuen-tchi* ou «Annales des cours (des monnaies)» [2]). C'est le plus ancien traité de numismatique, dit Wylie, il fut publié l'an 19 de l'époque Chao-hing, c'est-à-dire en 1150, la 29e année de Kao-tsong des Soungs du midi.

---

1) *La Stèle Si-hia de Leang-tcheou.* V. *Journal asiatique* 1898 et l'extrait séparé. — Id. *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, etc. t. XL, 1e partie.

2) 泉志. Litt. Annales des sources, des cours d'eau.

Houng-tsun donne la représentation de la monnaie qui nous occupe et la fait suivre d'une notice conçue comme on va le voir [3]). La pièce en question (V. N°. 1) est donnée sous le titre de *fan tze tsien*, 梵字錢, monnaie à caractères indous. Houng-tsun la décrit ainsi: «Elle à 8 *fens* de diamètre, son poids est de 3 *tchou* et 6 *tsan*; sa couleur est celle du cuivre rouge». Puis il ajoute:

«Sa légende est indéchiffrable; elle appartient à la classe générale des monnaies de *Ou-t'o* et *Tou-fan*».

文不可辨。大抵類屋駄吐蕃錢·

Dans cette déclaration, je vois une objection à l'attribution de cette monnaie à l'état de Si-hia. L'écriture adoptée dans ce royaume devait être connue en Chine, puisqu'on y trouve des inscriptions tangouto-chinoises dont le double texte devait être compris; tandis que le nôtre est «indéchiffrable».

Le qualificatif *fan* 梵 n'explique rien. Wylie l'avait rendu par «Sanscrit», mais à tort évidemment, comme le prouvent la forme des caractères et le texte même du *Tsiuen-tchi*.

En effet au f° 2, verso, nous trouvons une monnaie, qualifiée de *Ou-t'o Kuo tsien*, monnaie du royaume d'*Ou-to* et dont Tuen-Su dit que ses caractères sont semblables à l'écriture *fan* 字若梵書 à quoi le numismate chinois ajoute qu'elle n'a pu être comprise 不可復識. Voir la figure 2.

Le mot *fan* est donc un terme général désignant les régions situées au S.O. de la Chine vers l'Inde.

Qu'était-ce que ce royaume d'Ou-t'o? Il m'a été impossible de l'identifier. Je n'ai rien trouvé qui le concernât ni dans Klaproth, ni dans Ma Tuan-lin, ni dans les Dictionnaires ou Atlas anciens ou modernes, nulle part, en un mot, si ce n'est cette mention de

---

3) Voir *Tsiuen-tchi*, pien XI, f° 4, *recto*.

De Guignes que les Chinois donnent au Kouei-tchi le nom de Vou-tou; est-ce là notre pays? Je ne puis le dire vu l'absence des caractères chinois. Cela se pourrait, le Kouei-tchi étant situé entre le Sze-tchuen, dont il occupait une partie, et le Tibet. Toutefois il est à remarquer que ce Vou-tou fut détruit en 503. Enfin y a-t-il quelque rapport entre cet état et les monts Outtou et le royaume d'Otok au pays des Ortho? Je ne saurais le dire.

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher la monnaie de Ou-t'o de celle qui se trouve au f° 3 verso sous la dénomination de monnaie de l'état de Tou-fan. 吐蕃國錢.

Houng-tsun n'en dit rien de plus, mais se borne à citer les paroles de ses prédécesseurs; de Tuen-Su d'abord qui décrit la monnaie et ajoute que ses caractères incompréhensibles sont ceux de Hou, que le peuple l'appelle la monnaie de Hou. 衆人謂之胡錢.

Puis viennent celles de Sin-Hi, qui dit que la monnaie d'Ou-t'o diffère de celle-ci, qu'elle est moins large de 3 *fens*.

Enfin il rapporte un passage de Tchang-tai affirmant que sous le nom de Hou, on comprend les régions du N.O. voisines du Thibet [4]) et qu'il ne faut point ranger ce pays avec le Ou-t'o [5]), que les monnaies en question avaient été reconnues monnaies de Tou-fou par un envoyé du pays. 使來卽將此錢云是吐蕃錢.

Il serait superflu de faire remarquer qui si les caractères des monnaies 2 et 3 appartiennent au même genre, procédant d'un même principe, il en est autrement de la première. Là tout est aussi compliqué que les autres sont simples. Les traits de la première sont tous empruntés au Chinois et peuvent se rapporter aux clefs ou radicaux actuellement déterminés. La figure de droite seule

---

4) 大抵西北諸國通曰胡。近有吐蕃.
5) 非止屋駄與胡.

présente un caractère un peu altéré, d'une époque plus ancienne [6]). Cela les différencie, ce me semble, des lettres Si-hia ou tangoutaines qui sont formées d'une manière plus indépendante et arbitraire et aucune ne reproduit exactement des traits entiers de notre légende. On peut s'en convaincre en comparant ces derniers aux figures du tableau présenté à la page 29 du Mémoire de M. Devéria et au texte de l'inscription Si-hia qui le suit. (La monnaie No 4 en donne quelques traits).

Les signes que porte la monnaie dite d'Ou-t'o sont en partie du pur chinois en apparence; on y trouve intégralement le chinois 川 tchuen et 无 wu; les deux autres n'ont rien de commun avec la graphie chinoise.

L'écriture de la monnaie dite du Toufan (No 2) lui est entièrement étrangère; à peine pourrait-on reconnaître le radical 48 工 dans le signe de droite. Le seul alphabet dont on puisse la rapprocher est celui du Laos. Comparez en effet les lettres de cet alphabet, dans la planche ci-contre, et l'on ne pourra contester une frappante analogie.

Quant à la monnaie d'Ou-t'o, j'ajouterai seulement que le caractère de gauche rappelle le *pa* ᠪᠠ mandchou-mongol. Serait-ce le *pao* (ou *po*) Chinois?

Oserait-on voir dans 无 une déformation de 五 cinq et dans ᠪᠠ l'expression d'un poids comme le 𐌀珠 de tant de monnaies et dans 川 un terme indiquant la monnaie courante?

Je livre tout ce qui précède aux investigations des archéologues et des numismates; les moyens manquent pour pousser plus loin les recherches. Il est, du reste, peu probable que l'on puisse aujourd'hui parvenir à expliquer ce qui était indéchiffrable pour les savants chinois contemporains.

---

6) Cp. 禹 *yü*, et 鬼 *kuei*.

Note.

Mon savant ami, le Prof. G. Schlegel, me fait remarquer que le *Kin-ting tsien-louh* 欽定錢錄 donne comme équivalent de la légende du No. 3 les 4 caractères 空界是雲. Mais on ne saurait dire s'il faut y chercher un sens, ou des sons rendant les mots de la langue de cette légende, ou peut-être un nom propre de roi et de pays, selon la méthode employée pour rendre les noms sanscrits. Il est peu probable que l'auteur de ce livre publié en 1750 connût mieux la chose que les lettrés contemporains qui déclaraient n'en rien savoir. En outre le 漢志 assimile le Ou-t'o au Népaul. Mais aucune des 4 écritures népaliennes n'a le moindre rapport avec celle de la monnaie No. 1.

II.

Une inscription découverte sur une stèle dans les ruines de Chang-tou.

Les missionnaires de Scheut me communiquent l'inscription ci-jointe trouvée parmi les ruines de la résidence des Empereurs *Youen*, en Mongolie. C'est sans donte un de ces témoignages de mérites et de faveur impériale que les Fils du ciel permettaient d'afficher sur la devanture de la maison de l'officier *bene meritus*. Le sens en est, ce me semble:

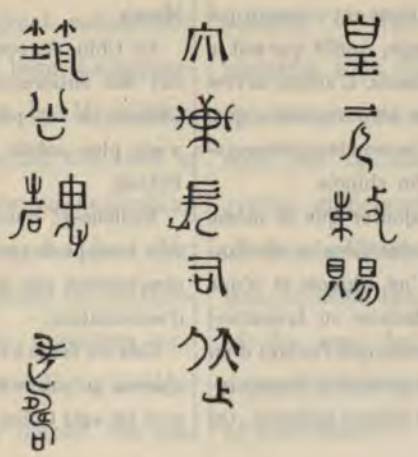
L'auguste souverain a par décret concédé à l'intendant des équipages impériaux, le Sze-tou Yun-koug (le droit à) cette stèle-inscription (portant):

Grande longévité.

Le texte est en caractères *tchuen*; j'y joins la transcription en caractères modernes:

皇元敕賜大車長司徒葯公碑　　壽

Texte Tchuen.



VARIÉTÉS.

L'EUROPE CHINOISÉE.

Le journal anglais «Review of Reviews» a publié un article dans lequel l'auteur considère l'immigration en masse de peuples européens en Chine au point de vue physiologique. L'auteur condamne cette immigration puisqu'il y voit un danger pour l'avenir de la race blanche. Parmi les Chinois les mariages mixtes n'ont rien d'extraordinaire; les Européens prennent très vite goût au mariage avec des chinoises, et grâce à ce mélange le sang européen disparaît entièrement. De longues observations ont constaté que l'enfant d'un Chinois, quelle que soit la mère, redevient Chinois. L'auteur arrive à la conclusion peu encourageante, que, de cette manière, le monde entier pourrait devenir à la fin chinois.

Nous pouvons ajouter que le même fait s'observe dans les colonies néerlandaises. L'enfant d'un Chinois et d'une femme indigène (Malaise ou Javanaise) devient Chinois; tandis que l'enfant d'un Européen avec une semblable femme indigène dégénère et devient indigène. On n'a qu'à voir à Java les descendants des Portugais et des Espagnols qui portent des noms les plus aristocratiques, et qui sont devenus tellement Malais qu'on n'y voit plus de trace du sang européen. Il en est de même de la progéniture des grands Hollandais du temps de la Compagnie des Indes orientales Néerlandaises. Elle est devenue entièrement malaise, ne gardant de son origine que le nom Hollandais de ses ancêtres.

Le même phénomène s'observe à Macao.

En Chine les conquérants mandchoux ont été entièrement absorbés par les Chinois, à tel point que le Mandchou n'est plus même parlé à la Cour de Peking.

Veillons-y! nous conquérons les Chinois à coups de canon; mais eux, ils nous conquerront par leur immense pouvoir d'assimilation.

Cela est facile à constater par la bonne opinion qu'ont de la Chine et des Chinois tous les «old China Hands». G. S.

BULLETIN CRITIQUE.

The New Far East, by Arthur Diósy, *Vice-Chairman of Council of the Japan Society. With a Map and Illustrations from special Designs by Kubota Beisen, of Tōkio. Large* 8vo, 384 *pages, cloth gilt,* 165. *Cassell & Co., Lim., London, Paris, New York & Melbourne,* 1898.

—

It is with great satisfaction that I announce here the appearance of this book by Mr. Diósy, the first who started the idea of creating the now so flourishing Japan Society in London. Mr. Diósy is enthusiastic in his predilection for the Japanese and his book has avowedly a decided tendency *viz.* to defend the line of conduct the Japanese have followed since the last four years when they began to open their batteries upon Korea, resp. upon China, in September 17, 1894. Why this war was begun appears clearly enough from what the author says on p. 29: "The dispute about the right to send troops into Korea, in order to put an end to the civil war which was devastating that distressful country — the Japanese complaining that China had broken the convention of Tientsin, made with her in May, 1885, by not giving sufficiently timely notice of her military action — this was, indeed, the *nominal cause* [1]) of the war, but it was a *mere pretext* [1]) for the commencement of hostilities".

1) The italics are mine. G. S.

"The great duel between France and Germany in 1870, the author continues, had for its ostensible reason a dispute of a purely dynastic character. . . . . yet we know that the titanic struggle would have taken place, sooner or later, even had there been no Hohenzollern Prince on the look-out for a crown and no vacant throne of Spain for him to aspire to. The German Empire had to be built up, and "blood and iron" were to cement and support its foundation. The Second French Empire was tottering from internal corruption — a war, if successfull, appeared to be its last chance, and the die had to be cast."

"Even so, says Mr. Diósy, it was with China and Japan; and, sooner or later, Japan would have got into conflict with China".

This we readily assent to, though not upon the reasons alleged by some people whose opinions Mr. Diósy enumerates (p. 31) nor upon those advanced by the author (p. 32).

My opinion, which I have steadily defended since 1894, is that the war made upon China by Japan, was a trial to convince China to make common cause with the new eastern power, and then, united together, to force all occidental powers to submit to the supremacy of the two great oriental nations, China and Japan, over the destinies of the Far East. Personally I have not the least objection against such a combination, and I have only pointed it out as a very grave danger for our European interests in the Far East. But my voice has been a "vox clamans in deserto."

I was, in several Journals, railed at until it was too late. The danger I saw for our Dutch colonies from the part of the Japanese, is now openly recognized, and the military reinforcements actually going on in Java, are especially thought to be necessary against a japanese aggression, as appears from a very able paper upon the subject in the December-number of the "Indische Gids". If Great Britain had wanted to "hold her own" in the Far East, she

ought to have assisted China with all her might and to have crushed the Japanese invasion in Korea at its outset. Now, it is too late. Japan has shown herself to be able to stand her own ground, even against the whole West, and low-minded as the latter is, it has only profited by the victory over China by Japan, to throw itself upon the defeated China, and to tear out of its body a part of the "Curée" left by the Japanese.

But woe! to Europe if China awakens from her idyllic slumber it has dreamt till 1894. "Once the many millions of China call in the, hitherto despised aid of Western science, says the author, p. 337, they will not for long be content to employ it chiefly for the benefit of the Occident. . . . . What chance will workers of the Occident, striving daily to do less work for higher wages, have against the teeming millions of Chinese, sober, docile, marvellously thrifty, intelligent and skilful, working, unremittingly and cheerfully, for pay that would keep them in confort, but on which no Occidental could live?" [1])

We recommand especially to our readers the ninth chapter about Russia, France and Germany in the far East, wherein the aim of these different states is acutely stated.

"Russia knows what it wills, and has the power, and uses it in case of need, to enforce her will. Of Russia China, as well as Japan, have a terrible dread. The White Tsar is not to be played with.

"The Briton only wants to absorb new territory, in order to find fresh débouchés for his wares and his superabundant sons and daughters.

"The Frenchman considers a new so-called Colony as an opportunity to live at the public expense,

---

1) He could, if he did not drink, and if, by the fault of the respective european governments, food were not so ridiculously dear. Do away with your expensive armies, and food will become cheap, and drinking will cease; for most of our workmen "take a dram" to allay the cravings of hunger. A workman cannot subsist upon bread alone, but wants meat, and this is, at least in Holland, a luxury he can never permit himself. G. S.

with the additional delights of being invested with authority and having an official title and a uniform.

"To the Germans the seizure of another Colony — a Colony without colonists! — means very much the same as to the Frenchman, with this difference, that the German makes an honest and determined effort to trade there, and that he can enjoy himself to his heart's content by ordering the natives about in sharp, barrack-yard tones.

"Each nation, continues the author, has its own ideal of enjoyment. The Briton is happiest when he can do "as he jolly well pleases"; the Frenchman is glad when he can make some one else do what he, the Frenchman, likes; the German, especially the Prussian, rejoices when he can make somebody do what that somebody does not like" (p. 350).

Neither the french not the german system will ever form thriving colonies. They will have in their colonies only abject, unwilling and refractory slaves, and will never be able to gain the respect or the love of the natives who have not been accustomed to the western "ordering about", even from their own tyrannical (?) rulers. They curse the so-called blessings of our western would-be civilisation.

By our modern military training all feeling of individual selfrespect is crushed, and whilst we boast in Europe of our liberty, we crawl in fact as slaves before the "Korporalstock".

God wot! what will be the end of all this; but as to me I am sure, that if we do not change our tactics, the meek Chinaman and cruel Japanese will, in the long run, overwhelm Europe, and blot its nations out of the list of civilized people. For at the present day our whole civilisation consists in a frantic militarism — a rule of terror, which crushes all higher aspirations, and considers sciences and arts only as having some value for inventing and constructing new engines for the wholesome destruction of mankind.

So Japan manifestly considers european civilisation, and I fully agree with the words Mr. Noel Buxton said in the last number of the Transactions of the Japan Society (Vol. IV, pt. III, p. 216): "Japan has only adopted what she found needful for her safety and her pockets. For safety, she has learnt all that the West can teach her of the science of war, and improved upon it. For the sake of her pocket she has learnt to please the vulgar tastes of Europe, and sells to us by the thousand screens and ornaments which the poorest Japanese would not use if they were given to them".

If some european reader would be under the impression that Japan is really europeanized, he has only to read what Mr. Buxton says of such people: "If, like most globe-trotters, they only stay in Europeanized hotels, they are quite right, because the beaten track is largely *un*-Japanized; and, *though the thoughts of the people are still divided from ours* "*as far as the East is from the West*", [1]) such globe-trotters are not likely to find them out. But the country remains outwardly just as of old; except for the big white school-house, *each village looks as it did when Francis Xavier brought his Jesuit teachers to Japan* 350 *years ago*" [1]).

For me, one of the strongest proofs that Japan only considers us as military, and not as more civilised, races, is that the Japanese still stick to their clumsy and unwieldy Sino-japanese writing, instead of adopting the roman alphabet. Japan has not forgotten that she got her first and best civilisation from China, where science is held in higher esteem than warfare; and if it has adopted from us our superior "Science of destruction", it is only to be enabled to compete successfully with us, whenever we would try to implant the rest of our demoralized so-called culture upon the japanese people.

We hear continually of attacks

1) The italics are mine. G. S.

made upon Europeans in China; but whose's the fault? I have myself been living long years in China; and soon after the Sino-Japanese war, when the antiforeign feeling was brought to an intense pitch, three of my scholars have lived in one of the most anti-foreign cities in the interior of China. None of us have ever had the least difficulty with the population, for we were 讀書人, booklearned men, studying the Chinese Classics and Literature without trying to impose upon the people *our* religion and *our* ideas. To believe, as so many people think, that we will be able to europeanize China and Japan, is a wild dream, never to be realized. Rome could, as a higher and more cultivated race, civilize and christianize the barbarian germanic, gallic and britannic hordes roaming in their primitive forests; but these now halfcivilized races will never be able to impose this would-be civilisation upon the two great oriental nations, China and Japan, who think that their own civilisation far surpasses ours.

Let us maintain the integrity of China, and ask nothing from her but to trade with her. Before the arrival of the Portuguese and English in China and Japan, both countries were open to all nations which only came there for the purpose of trading. With the arrival of missionaries and opium, both countries have been obliged to shut their gates. The Japanese, because the monks drew all the gold from Japan; the Chinese because the East-India company poisoned them with her opium. The first war between England and China is known to the present day as the "Opiumwar": Japan wisely has forbidden the importation of opium in her realm, and she is now strong enough in military respect to resist successfully any effort made by christian states to force the black stuff upon them.

There are more interesting chapters in this book written in lucid style, full of occasional humour, by a man who speaks nearly all the languages in Europe as a native of each of these nations. But we will not deprive

the reader of the pleasure of perusing the book itself by giving here more extracts. G. S.

History of European Botanical Discoveries in China, by E. BRETSCHNEIDER, *M. D. with five supplementary Maps of China. London. Sampson Low, Marston & Co. Printed at St. Petersburg. Press of the Imperial Russian Academy of Sciences*, 1898.

—

The indefatigable Dr. Bretschneider, who has so much contributed already to our knowledge of the Botany, and, incidentally, to that of Zoology and Geography, has published now a detailed and very complete history of the european botanical discoveries in China. The work consists of two stout volumes containing 1167 pages. This work, though enumerating in Index II a list of nearly 8000 names of new plants, mentioned in the text, is not solely a botanical work.

Starting from the true standingpoint that Botany and Zoology are entirely dependent upon the geographical locality where plants and animals are to be found, the author has carefully followed and traced the itineraries and voyages of those european botanical discoverers, which itineraries are greatly facilitated by consulting the adjoined maps.

For Dr. Bretschneider complains with right in the Preface "that the botanists of the last century, who received exotic collections of plants, did not pay much attention to the localities, collections or dates of their specimens . . . . . Even so late as the first part of the present century, a great carelessness prevailed in the great botanical institutions of Europe with respect to the registering of botanical collections, especially those received from distant countries. The original letters of the collectors which, no doubt, accompanied the collections, were not preserved, and the original labels written by the collectors are generally not found in these old collections".

When I myself had brought together in 1858 a complete col-

lection of all the fishes living in the sea near Amoy, edible, as well as unedible, which the fishermen preserved for me instead of throwing them again into the sea, I carefully wrapped up each fish in tow and fastened it with a tin label upon which I had stamped a roman cipher corresponding with a list I had drawn up containing the chinese names of these fishes, begging the Museum of Natural History in Leiden, to which I had sent my collections, to write behind the chinese name the systematic scientific name, and then to return this list to me. I would have got in this way a scientific determination for so many Chinese fishes now only determined in Chinese-English dictionaries by some vague indication as: "the name of a fish; a fish resembling the silure; a small kind of blenny etc." All my pains had been taken in vain. When the collection came to Leiden, the great indian ichthyologue, Dr. Bleeker, cut the strings of the tin labels in twain, threw them away, unpacked the fish and determined them. The result of this was, that the occasion was lost for later travellers in China to know which sorts of fish were desiderata and which not. If my list had been filled in, it could have been printed and given to each collector living in China, even if he was not himself an ichtyologue. For he had only to show to the chinese fishermen (who as yet do not know Latin) the chinese name of the desired fish. It is, of course, the same thing with those who collect plants, animals or insects, and we cannot strongly enough condemn those Directors of Musea who, like greedy misers, are only intent upon gathering the greatest possible number of specimens. For the consequences have been disastrous. Many a tibetan or mongolian bird has been dubbed as *sinensis*, because the skin was (of course) sent from China, etc. The glory of these directors consists in the number of objects they possess. For the purpose of scientific research they have not the **least value** as long as the exact locality whence they come, the

name of the collector and the date of their collection is not known.

Dr. Bretschneider's work is divided into 2 parts: the Pre-linnean Period from the Middle-Ages down to about the 18th century and the Post-linnean Period about the middle of the 18th century to 1793. This period is divided into X chapters. Part III, containing XIII chapters, treats of the botanical explorations in China from 1793 to 1860. Part IV of those from 1860 to the present time.

In perusing the list of the botanical explorers of that period, many of whom I have personally known, I have been painfully struck by the sad havock inexorable death has made among these men since I left China in 1862.

We cannot begin a book on China but with what Marco Polo has told us of it in his quaint, unpretentious style showing, nevertheless, tokens of great powers of observation. He does not speak much of himself, but he carefully notes what he has seen or heard. Marco Polo says that in *Gaindu* or *Caindu* (the modern *Ghendu*) [1]) cloves grow. Yule has followed the bad translation of the french editors: "There grows also in this country a quantity of clove. The tree that bears it is a small one, with leaves like laurel, but longer and narrower, and with a small white flower like the clove". Now Pauthier has strikingly pointed out that this is not in the text which runs: "Il y a un arbre petit qui a feuilles comme laurer, plus longuetes et plus estroites. La fleur est blanche, petite comme de girofle". From the latin version of the french geographical Society it appears clearly that Polo speaks of *two* different trees, for else it is not to be understood that Polo, in order to describe the clove-tree closer, would say that its flowers were like those of the clove. With other words that he would have defined the clove-tree by the clove itself, which is an

1) Cf. Pauthier's Marco Polo, p. 382, note and Yule's M. Polo, II, 35, first edition. Dr. Bretschneider seems to have consulted the second edition, where the passage in question is found on p. 47.

absurdity [1]). In fact, this second tree of which Polo speaks is the teashrub and Yule says in his 1st edition (II, p. 37, note 6): Polo's notice of this plant with the laurel-like leaf and white flower, was brought strongly to my recollection in reading Mr. Cooper's repeated notices, in this very region, of the *large-leaved tea-tree, with its white flowers*; and, again, of "the hills covered with *tea-oil* trees, all white with flowers. And a hill between Bathang and the Kin-sha kiang (金沙江) is called the "Hill of the Tea Trees". Still, says Yule (p. 38), one does not see clearly why Polo should give tea-trees the name of cloves; and he winds up by supposing that Polo had meant cassiabuds.

But Polo speaks of two trees, one of which is the Clove-tree. He cannot have confounded it with the Cinnamontree, as he mentions this tree just one line before: "They have *Ginger* and *Cinnamon* in great plenty".

The clove is a plant growing not only in the Moluccos, but also in India [1]), the Malay Peninsula, and even in China itself, according to the Commentary of the celebrated *Pen-ts'ao*, where we read that Cloves grow in *Kwang-chow* (Canton); that the tree is more than ten feet high, and does not wither in the coldest winters. Its leaves are like those of the oak, and its blossoms are round, small and yellow. The fruit resembles a *nail* and is 4 to 5 *fen* long and of a purple color. Some of them are coarse and large, about an inch long, which the people call mother-cloves [2]). The Pen-ts'ao adds that there are two sorts of cloves: the female and male, and that the former is called Fowl-tongue-spice [3]).

The *Hiang-pu* says that the

1) See Pauthier's note p. 386.

1) The Sanskrit name for the clove is *Lawa* and for the tree *Lawaṁga*. The Malay name *Lawang*, Javanese *Labang*, Ambonese *Bululawang*, Ternatan *Bobolawa*, are all derived from the Skt. *Lawa* and *Lawaṁga*.

2) Linschoten says that the biggest cloves, which remain at the tree, are kept till the next year, and are called the mothers of the other cloves.

3) 丁香生廣州。樹高丈餘。凌冬不凋。葉似櫟而花圓細、色黃。子

clove grows in the eastern seas and in the state of *Kun-lun* [1]); that it bears flowers in the second and third month, and sets fruit in the 7th month [2]). The buddhist pilgrim *I-tsing* says that in this *Kun-lun* two kinds of cloves grow; the *Ting-tsz-hiang* and the *Mu-ting hiang* (丁子香 and 母丁香 [3]).

According tho the *Pen-ts'ao Kang-muh*, Chap. 34, the Clovetree grows in *Kun-lun*, *Kiao-chow* (Tongking), *Ngai-chow* and further south [4]).

The people gave to the clove the name of *nail-spice* because it resembles a nail [1]).

Marco Polo also mentions the clovetree as occuring in *Necuveran* (Nicobar islands?) [2]).

Colonel Man wrote to Mr. Yule that he does not believe in cloves, but supposes wild nutmegs are meant [3]).

But the Chinese geography *Tung-si-yang K'au*, written in 1618, mentions among the products of Acheen, *cloves* (丁香) [4]); so no error is possible, because the nutmeg is called in Chinese 荳蔻.

The clovetree seems even to grow in Siam, as it has a native name: *Kàn phlu* (pron. *Kaan p'lu*) [5]). The Cochin-chinese *đinh hu'ong* is a Chinese loanword (丁香, in Cantonese *ting-hŏng*).

如丁、長四五分、紫色。中有粗大、長寸許者。俗呼爲母丁香。丁香有雌雄二種。雌卽雞舌香。*Vide* 本草求眞, Chapter IV.

1) This is not the island Pulau Condore, but the interior of the Malay Peninsula, as appears from *I-tsing*'s definition. Cf. Takakusu's edition, p. L.

2) 丁香生東海及崑崙國。二三月花開、七月方結實。

3) Takakusu, op. cit. p. L and 129, and *K'ang-hi*'s Dict. i v. 香.

4) 雞舌香出崑崙及交州、愛州以南。

1) 按齊民要術云、雞舌香俗人以其似丁子、故呼爲丁子香。*Pen-ts'ao Kang-muh*, Chap. 34, In Dutch cloves are called *kruidnagelen* (spice-nails) as in Chinese.

2) Yule, Marco Polo, Vol II, p. 248.

3) *Ibid.*, Vol II, p. 250.

4) 東西洋考, Chap. IV, fol. 7 *recto*: 亞齊物產.

5) Pallegoix, Siamese dictionary, p. 237.

Linschoten says that the Portuguese shipped especially at Malacca *cloves*, maces and other Chinese wares [1]). Cloves also grew in Lambri and Sumatra [2]).

—

Since Dr. Bretschneider asked me for information about the first appearance of tea in Holland, I could not give him precise information. I am still not able to do so precisely, but tea was drunk in Amsterdam in about 1650. Cornelius Bontekoe, a celebrated physician, who died in 1685, and who was besides somewhat a quack, was bribed by the Amsterdam Teamerchants to recommand this new beverage to his patients as a means of prolonging life.

This Bontekoe was properly called *Dekker*, and came from Alkmaar, where his father was host of the inn "De bonte koe" (The piebald cow). Because his name Dekker did not please him, he took the name of his father's inn, and called himself Bontekoe. He recommanded the chinese beverage to all his patients and also in his numerous writings. Lord Ossory, british ambassador of Charles II in the Hague, sent in September 1661 the first chest of tea, containing 25 ℔, recommanding it to his Majesty.

The first teahouse in London was opened by a certain Jocelyn Bank, formerly undercook of David Cribbage, chiefcook of Charles II, who followed Lord Ossory to Holland, but soon left there his too severe and hotheaded master; and having, in Amsterdam, saved from drowning a rich old merchant, called Gisbert van der Breidelen, he entered into his service and went, after the death of his master, back to London, where he married the daughter of Cribbage.

So, at least, an old dutch tale, of which I, however, have not been able to discover the author, narrates. I can, of course, not vouch for its veracity; but the names of the persons are all historical and the fact may be easily ascertained from the correspondance between Lord Ossory and his sovereign Charles II. G. S.

1) Cordier, Odoric de Pordenone, p. 104.
2) Ibid. Op. cit. p. 136, 139, 155, *et passim*.

Le Mariage Chinois au point de vue légal, par le P. Pierre Hoang. *No.* 14 *des Variétés Sinologiques. Chang-hai, Imprimerie de la Mission catholique. Orphelinat de T'ou-sè-wè.* 1898.

Le P. Pierre Hoang (黃伯祿 *Hoang Pih-louh*) est, comme l'indique son nom, un Chinois converti au catholicisme, et prêtre à *Sicawei* ou *Zikawei* près Changhai. La traduction qu'il avait faite des textes chinois relatifs au mariage a été faite en Latin, et a été ensuite traduite en Français par les soins du R. P. Ch. de Bussy.

Il est dommage que le P. Hoang ne sache point le Hollandais, sans cela il aurait pu consulter un tas de documents et d'écrits en langue hollandaise sur la question du mariage chinois, faits dans un but très pratique, puisque les Hollandais ont à-peu-près 300.000 ou 400.000 sujets chinois en leurs colonies où ils vivent sous leurs propres lois civiles. Or la question du mariage soulève à chaque moment des difficultés inouies, raison pour laquelle le gouvernement des Pays-Bas a institué en 1892 une commission de l'état spéciale pour régler le droit privé aux Indes Néerlandaises, commission dont j'ai l'honneur d'être membre [1]),

Cependant, les traductions du P. Hoang étant faites indépendantes, et par un indigène sachant le Latin, seront d'une grande valeur pour les jurisconsultes.

Malheureusement, pour faire une traduction d'une loi étrangère, il faut être jurisconsulte soi-même, ou du moins avoir acquis par une longue pratique, des notions suffisantes de jurisprudence européenne pour ne pas faire des omissions ou traduire trop superficiellement.

Je ne citerai ici qu'un seul cas concret pour prouver mon dire.

Article XXVII, intitulé «D'une femme ou d'une concubine qui abandonne son mari, ou qui, abandonnée par lui, se remarie", cite la loi suivante, dans le § II. 1o. (p. 143): «*Si un mari*, abandon-«nant sa femme, s'est enfui de «son pays, soit pour avoir commis

---

1) Voir *T'oung-pao* 1892, Vol. III, p. 438.

«un crime, soit pour cause de «guerre ou de famine, *s'il s'est «passé trois ans* qu'on ait eu de «ses nouvelles et qu'on ignore s'il «est encore vivant, si de plus sa «femme n'a pas de moyens d'exis-«tence, *elle peut exposer son état «à son propre mandarin, et en «obtenir un rescrit officiel, tche-«tchao* 執照, *muni de son sceau, «pour lui permettre de contracter «un nouveau mariage.*»

Texte Chinois.

若夫或因犯罪、或遭兵亂、或値兇荒等事、棄妻逃亡在外、音信不通、不知去向生死、三年不還者、其妻無所依倚、不能存立、聽明告官司、爲之判理。給執照別行改嫁。

Je ne sais pas pourquoi le P. Hoang ne donne pas d'abord le texte fondamental du Code Chinois sur lequel repose le commentaire qu'il nous donne.

Ce texte (Chap. 出妻 ou répudiation de la femme), dit:

其因夫逃亡三年之內不告官司而逃去者杖八十。

«Si (la femme) puisque son mari s'est enfui ou a disparu, n'en donne pas connaissance aux autorités pendant le terme de trois années, et quitte le domicile conjugal, elle sera punie de 80 coups de canne».

Dans la copie de Code Chinois que je possède les articles II 1° et III 5° sont commentés ainsi: 夫逃亡者謂或因犯罪、或遭兵亂、或値凶荒等事。若爲別事如出外貿易訪親之類不得謂之逃亡。雖年遠不歸、不在此限。Par les mots «Un mari enfui ou disparu" l'on entend qu'il (a fui) à cause d'un crime commis, ou à cause de guerre et de révolte, ou à cause de violences (force majeure) ou de famine et circonstances pareilles. S'il est allé ailleurs pour cause de son commerce ou pour voir ses parents etc., on ne peut pas dire qu'il s'est enfui ou a disparu, et même s'il ne reviendrait pas pendant de longues années, il ne tombera pas sous ces termes (de la loi)».

Le Dr. Bretschneider a dit quelque part [1]): «The Chinese are «so concise, that one never finds «a useless character employed, «and the omission of one hiero-«glyph changes the sense of the «whole passage and sometimes of «the whole article».

S'il en est déjà ainsi dans le style ordinaire, il le sera à plus forte raison dans un code où chaque mot a sa valeur précise. On n'en peut pas éliminer un seul sans donner lieu à toutes espèces de chicanes.

Ainsi dans le texte donné par le P. Hoang, il ne suffit pas de traduire 兵亂 par «guerre» seul et 兇荒 par «famine» seulement. Le texte porte guerre *ou* anarchie, violences *ou* famine. De même les caractères 逃亡 ne signifient pas seulement «s'enfuir», mais «s'enfuir» *ou* «disparaître». Ce sont deux cas bien distincts comme nous le verrons tantôt. 音信 signifie «nouvelles» *ou* «lettres», et pas simplement «nouvelles». Un ami peut apporter des nouvelles du mari, mais le mari peut avoir envoyé lui-même ou fait envoyer une lettre.

Le P. Hoang passe dans sa traduction les caractères 去向, «aller», «se diriger vers», et traduit le passage 不知去向生死 par «qu'on ignore s'il est encore vivant», tandis qu'il porte qu'on ignore où il est allé ou vers (quel endroit) il s'est dirigé; ou s'il est encore vivant, ou bien décédé». Traduire 其妻無所依倚、不能存立 simplement par: «Si sa femme n'a pas de moyens d'existence», est une liberté qu'on ne peut pas permettre dans la traduction d'une loi. Le texte porte: «si sa femme n'a personne sur laquelle elle pourrait s'appuyer, et n'est pas en état de se soutenir soi-même». Car le cas d'un second mariage serait inexcusable, si la femme avait encore des parents quelconques [que la loi oblige de soutenir un membre de la famille indigent] ou si elle a elle-même de la fortune.

Le 5 Avril 1869 la femme chinoise *Ki-bin nio* présenta au

1) Notes on Chinese Mediæval Travellers to the West, p. 59 du tirage à part.

Conseil chinois à Sourabaya (Java) une requête demandant la dissolution du mariage conclu par elle en 1848 avec son mari *Pao Pak-tchoui*, puisque ce dernier, après seulement six mois de mariage, avait soudainement disparu (亡) secrètement, sans qu'elle sut où il était allé, et qu'il n'avait depuis rien fait entendre de lui.

Le Conseil chinois refusa nettement la requête en disant «que comme son mari n'avait pas disparu à cause d'un crime commis, de guerre ou d'anarchie, de violence ou de famine, elle ne pouvait pas faire dissoudre son mariage et se remarier ailleurs».

Cette sentence était un coup terrible pour la pauvre femme, et comme personne à Sourabaya ne fut capable de l'aider, on s'adressa à moi.

Je mis la question à l'étude, et je découvris bientôt que le Conseil chinois à Sourabaya avait (comme le P. Hoang) passé deux caractères importants dans le texte de la loi, c'est-à-dire les caractères 等事 *ting sze*, «affaires, circonstances pareilles», qui viennent après 兇荒.

Il est clair que le législateur ne peut pas prévoir d'avance toutes les circonstances qui peuvent amener un homme à se sauver ou à disparaître. Toutes ces circonstances possibles sont renfermées dans la phrase 等事, «circonstances pareilles».

Dans le cas mentionné ci-dessus, le mari avait probablement fui les poursuites de ses créanciers, ce qui ressort de la qualification de 兇, «violence d'autrui» ou force majeure.

A ce sujet je remarquai dans mon mémoire au Conseil chinois que sous ces mots «circonstances pareilles» on pouvait comprendre p. e. la crainte d'être poursuivi et emprisonné par ses créanciers, des dissensions domestiques, le déshonneur que l'inconduite de son épouse ou de ses enfants avait infligé à sa réputation, la peur d'ennemis puissants et violents (兇人), des embarras dans les affaires, de sorte qu'on craint de devenir pauvre et de souffrir de faim (荒) — toutes ces circonstances et d'autres encore ont pu faire décider le mari à quitter sa femme et à s'enfuir.

Qu'il conste des declarations des témoins *Ki Tik-bo* et *Oun-he* que *Pao Pak-tchoui*, après avoir été marié pendant six mois avec *Ki-Bin nio*, avait secrètement quitté le domicile conjugal et n'avait depuis plus donné de ses nouvelles, et qu'il conste encore par la déclaration faite le 18 Juin 1869 devant M. le notaire Chandon par les Chinois *Ong Ang-mo* et *Li Tsing-ing* que *Pao Pak-tchoui* avait quitté le domicile conjugal après environ six mois de mariage, et selon le premier témoin, que *Pao Pak-tchoui*, environ cinq mois après son mariage, avait été mis en demeure par le Chinois *Thé gi* pour une somme d'argent qui lui etait due.

Qu'il était donc probable que *Pao Pak-tchoui* avait fui le domicile conjugal pour difficultés financières, qu'il faut compter parmi les «circonstances pareilles» (等事) énoncées dans la loi.

Que comme le nommé *Pao Pak-tchoui* n'avait pas donné de ses nouvelles depuis vingt ans, ce qui est naturel, car ses ennemis sachant où il se trouvait, auraient pu le faire poursuivre ailleurs, sa femme avait plein droit de réclamer la dissolution de son mariage. Que le Conseil chinois à Sourabaya devait donc revenir sur son arrêt du 21 Mai 1869, qui était basé sur une mauvaise interprétation de la loi, et donner la permission (執照) à la dite femme *Ki-bin nio* de faire dissoudre son mariage et de se remarier.

Le Conseil chinois (qui depuis avait changé de personnel) a bien voulu se rendre à mes raisons, et s'est conformé à mon avis.

On voit par ce cas concret comment il est nécessaire de ne pas omettre un seul mot de l'article d'une loi. Ici toute la question dépendait des mots 等事, «circonstances pareilles», passés et par le premier Conseil chinois, et par le P. Hoang.

Mon opinion qu'il faut considérer 音信 comme deux faits distincts: «Nouvelles ou Lettres» est confirmée par un arrêt du tribunal provincial du Fou-kien de la 3e année de Tao-kouang (1823), inséré dans le commentaire au Code chinois traduit par le P. Hoang, p. 145, sous VI. 1°. Ici la femme, ayant faussement

appris que son mari, qui était allé cultiver la terre à l'étranger, était décédé, se remaria avec un autre et fut punie avec cent coups de bambou.

Ici la femme avait eu foi en la nouvelle (音) qui n'était pas confirmée par une lettre (信) du décès de son mari. Conséquemment elle était coupable.

Au lieu des mots 等事 «circonstances pareilles», le législateur chinois emploie aussi le terme 之類 comme dans la phrase 如出外貿易訪親之類 «Si (le mari) est allé hors du pays pour faire commerce, voir ses parents ou pour raisons pareilles» (de cette nature 類), que le P. Hoang a correctement traduit par *etc.* [1])

Je ne citerai que ce seul des nombreux cas qui sont venus à ma connaissance pendant une durée de dix ans passés à Batavia en qualité d'interprête chinois.

A chaque moment des difficultés surgirent à propos de questions de mariage, de succession, d'adoption, de testaments etc., et c'est en étudiant ces diverses questions dans le Code Chinois que j'ai appris à voir comment on doit être méticuleux et exact en traduisant les paragraphes du Code.

La traduction du P. Hoang s'adresse, comme il le dit dans sa Préface, p. 1, seulement à ceux qui veulent étudier (à fond) la Chine, ses coutumes, sa vie familiale et sociale.

Nous regrettons cela. Avec un peu plus de peine, en faisant une traduction *rigoureuse* de ses textes, l'ouvrage aurait pu servir de guide aux juges européens dans les colonies Françaises, Anglaises et Néerlandaises où les Chinois sont laissés dans la jouissance de leur droit privé. Presque partout le juge européen est à la discrétion d'un Chinois dont il doit suivre le jugement dans un cas de litige civil; et, nous le savons par expérience, ces Chinois sont trop souvent vénals et expliquent la loi selon le besoin actuel ou en faveur de leurs clients.

Très souvent encore, comme dans le cas que je viens de citer, ils sont eux-mêmes trop ignorants

1) Op. cit. p. 144, II 5°.

pour comprendre le texte chinois d'une loi.

L'ouvrage du P. Hoang a néanmoins un mérite réel. C'est qu'il a ajouté à sa traduction les textes originaux, de sorte que, si le sinologue est en doute de la traduction, il peut la confronter avec le texte.

Pour le lecteur général l'ouvrage sera d'une utilité incontestable et servira à dissiper le préjugé enraciné en Europe que les Chinois achètent leurs femmes.

En comparant la loi chinoise relative au mariage avec le Code Napoléon l'on sera étonné de la ressemblance entre les principales clauses de ces deux lois.

En plusieurs cas même la loi chinoise est supérieure, e. a. en permettant à des époux de dissoudre leur mariage par consentement commun; car, dit la loi, *puisqu'en effet ils sont déjà séparés de coeur, il ne convient pas de les forcer à l'union contre leur gré* [1]).

Forcer deux ennemis (car un couple qui ne s'aime plus est certainement ennemi) à porter la même chaine, est une cruauté qu'on n'inflige pas même aux forçats à Toulon. Jamais deux ennemis sont rivés ensemble; et si deux ne peuvent plus se souffrir, on les déchaîne, et les rive à d'autres.

Si nos codes permettaient la même facilité pour le divorce, on ne verrait pas tant de malheureux ménages et de scandales domestiques.

Car la séparation de biens ou le divorce entraine toujours chez nous un scandale public qui jette le blâme soit sur le mari, soit sur la femme.

Et quelle est la situation sociale d'un couple séparé de corps et de biens, ou celle d'un couple divorcé, amené généralement par l'adultère d'un des deux partis et qui n'arriverait point si le divorce par consentement commun était permis?

Nous pouvons apprendre encore quelque chose de la législation chinoise, et nous remercions le P. Hoang d'avoir mis au moins une, et une des plus importantes de ses lois à la portée du public.

G. S.

1) Hoang, op. cit., p. 113.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

M. Emile Deshayes, conservateur adjoint du Musée Guimet à Paris, a fait le 18 Déc. a. p. une conférence sur les Makimonos japonais illustrés du Musée, contenant: 1° la légende de *Hidésato*, guerrier du Xe siècle; 2° la légende des Amours du prêtre *Antchin* et de *Kiohimé*; 3° Scènes de la Cérémonie du couronnement de l'Impératrice *Go Sakoura-matchi* (1763). Les dessins ont été reproduits par M. Jean Dumont, garde-chef. (Prix fr. 0,25).

Le même savant a fait le 22 Janvier dernier une conférence au Musée Guimet sur trois autres Makimonos illustrés de ce musée, contenant la légende de l'Ogre Shioutén do-dji et du chevalier Yorimitsou (X^{e} et XIe siècles); les neuf états d'un corps en décomposition, illustration de la sentence bouddhique «Tout n'est que Vanité dans la Vie», et Episodes de la vie du prêtre Innén (XIIIe siècle). Les dessins reproduits par le même dessinateur du fascicule mentionné ci-haut. (Prix fr. 0,25).

«The Peoples of the Philippines» est un petit mémoire de M. Daniel G. Brinton, professeur d'archéologie américaine et de linguistique à l'université de Pennsylvania, publié dans le «American Anthropologist», du mois d'octobre 1898.

M. le professeur EDWARD S. MORSE a publié dans «Appleton's Popular Science Monthly» de Novembre dernier une étude sur la question si l'Amérique centrale a été peuplée par l'Asie (Was middle America peopled from Asia?). La conclusion est définitivement négative.

Le no. 15 des «Variétés Sinologiques» contient un exposé du commerce public du sel en Chine par le P. PIERRE HOANG. L'ouvrage est accompagné de 14 cartes des différentes provinces et localités de la Chine où le sel est trouvé et exploité. Comme on le sait, la vente du sel est en Chine monopole du gouvernement.

La *Peking oriental Society*, après un silence de plus de deux ans, vient de donner un nouveau signe de vie par la publication du 4e volume de son Journal. La cause de l'interruption de son activité est expliquée p. 142 du volume dans la «Prefatory Note» des *Proceedings* de l'an 1897—98. Le Volume IV renferme un mémoire de Mr. A. VON ROSTHORN: The burning of the books; un de M. W. A. P. MARTIN: Chinese discoveries in the Arts and Sciences; un de M. P. SCHMIDT: Der Lautwandel im Mandschu und Mongolischen, et un de M. W. GRUBE: Pekinger Todtengebräuche. Puis les Proceedings, Statement of account, Rules of the Society et List of Members.

Le premier fascicule des Actes du 11e Congrès international des Orientalistes tenu à Paris en 1897 (2e Section: Langues et Archéologie de l'Extrême Orient) vient de paraître. Il contient des articles de M. CHARLES-EUDES BONIN (Note sur un manuscrit Mosso); un de M. BUSHELL (Inscriptions in the Juchen and allied Scripts); un de Mgr. DE HARLEZ (Le Gan-shih-Tang 暗室燈, ou Lampe de la salle obscure); Une description du «Chinese Type-writer»

inventé par M. D. Z. Sheffield; des Notes sur les études coréennes et japonaises par M. Maurice Courant; un Mémoire lu au Congrès par M. Yorodzou Oda sur les institutions du gouvernement de Tokugawa; un long mémoire sur la prononciation ancienne du Chinois, par M. Z. Volpicelli, sur lequel nous reviendrons plus tard; une note de M. Étienne Aymonier sur le roi Yašovarman du Cambodge; une de M. R. F. St. Andrew St. John, sur la place de Takkola dans le Milinda Pañha; une note très intéressante sur la chronologie du Moyen-âge de Malacca par M. C. O. Blagden; une sur les ordres et décorations au Siam par M. Raphael Réau; une note du Général J. G. R. Forlong sur les puissances européennes en Extrême Orient; une notice sur le Choléra, d'après la légende annamite par M. Masse; un article de MM. Lefèvre-Pontalis et Lemire sur la préservation des monuments historiques anciens en Indo-Chine; des Etudes d'ethnographie religieuse annamite par M. G. Dumoutier, et une annonce d'un Dictionnaire Annamite-Français en préparation par M. Jean Bonet.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Notre collaborateur, M. le Dr. FRIEDRICH HIRTH, vient d'être nommé Membre correspondant de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg.

ASIE CENTRALE.

A Koutch est arrivé, le 18 Décembre dernier, le premier train de Russie. Les voyageurs de Moscou ont pu débarquer à 95 miles de Hérat, à 5 milles seulement du premier avant-poste afghan.

La *Morning Post* donne d'intéressants détails sur le nouveau chemin de fer russe de Merv à Koutch, dont nous avons annoncé la mise en exploitation jusqu'à Sari-Yazy. Commencé le 25 décembre dernier, le travail de nivellement et de terrassement est complet jusqu'à Kala-i-Mor et sera accompli jusqu'à Koutch avant quatre mois. Dans six mois, les trains y circuleront et iront donc jusqu'au pied des passes qui conduisent à Hérat, à quelques milles au delà. La ligne suit le Mourghab et son affluent, la rivière de Koutch, à travers une région riche, bien irriguée, offrant toutes facilités pour le ravitaillement.

D'autre part, au nord de l'Afganistan, dans la direction de Mazar-i-Chérif et Balkh, tous les travaux préliminaires à l'établissement d'un autre chemin de fer venant de Tchardjoui par Kerchi et Kelif sont terminés. En outre, dit le correspondant de la *Morning Post*, «chaque officier du district de Tachkent pourrait dire, d'après sa carte de poche, le nombre des troncs d'arbres contre lesquels il buterait dans les ténèbres s'il était appelé à faire route entre son bac sur l'Amou-Daria et un objectif dans l'Aghanistan du nord-est».

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

La chaire de Chinois laissée vacante par la mort du Dr. James Legge, a été remplie par la nomination de M. T. L. BULLOCK, pendant une longue série d'années Consul britannique en Chine, en dernier lieu à Chang-haï.

CHINE.

D'après des renseignements apportés le 9 janvier par la malle anglaise de Chine à Brindisi, on dit que le Japon a chargé son ministre, M. Yano, de demander au Tsoung-li-Yamen des concessions à Niou-Tchouang et à Amoy, spécialement réservées aux Japonais.

L'épidémie qui sévit sur les troupes russes à Port-Arthur n'est pas aussi sérieuse qu'on l'avait dit; il y a seulement quelques cas de dyssenterie provoqués par la mauvaise qualité de l'ean.

Le développement de Kiao-Tchéou fait de rapides progrès. Une compagnie de Berlin vient d'obtenir un contrat pour la construction des bâtiments du gouvernement. Les travaux de la route avancent et un grand hôtel va être fondé.

D'après l'*Universal Gazette*, le Tsoung-li-Yamen doit informer sous peu les consuls, par l'intermédiaire des légations étrangères à Pékin, que tous les sujets chinois ont reçu défense d'accepter de l'argent des Européens, pour les travaux d'usines, sans l'assentiment du gouvernement chinois.

Yu Man-Tsé, dont on a annoncé ces temps derniers la soumission à l'empereur de Chine, n'en continue pas moins ses exactions. Les Européens qui sont établis dans son voisinage n'y sont plus en sûreté et se disposent tous à quitter le pays, qui est tout entier dans un état d'effervescence dangereux. Il est à craindre que de plus grands malheurs arrivent. Pour le moment, on estime à 7,500,000 piastres les sommes perdues par les missions catholiques en immeubles brûlés, villages dévastés, etc.

Yu Man-Tsé vient de lancer une proclamation par laquelle il déclare formellement que c'est aux Européens qu'il en veut, et qu'il emploiera tous les moyens pour s'en débarrasser. En présence de la faiblesse des autorités chinoises, de la désorganisation de l'administration dans la contrée, et surtout de l'état de misère où le peuple est réduit, on ne peut espérer que la révolte cesse prochainement.

Peking, 26 janvier (source anglaise) (*par service spécial.*) — Un décret imperial révoque Hou You-fen, directeur des chemins de fer, pour mauvaise administration et nomme Sou Tching-tcheng, membre du Tsoung-Li-Yamen à sa place.

Cette nomination devra être ratifiée par la Banque de Hong-Kong et Shanghai conformément à la déclaration faite au Tsoung-Li-Yamen par le ministre d'Angleterre disant que le gouvernement anglais n'accepterait pas de changement dans la direction des chemins de fer septentrionaux qui soit contraire aux intérêts du syndicat représenté par la Banque en question.

On croit que sir Claude Mac-Donald demandera une enquête sur les faits reprochés à Hou You-fen et son rétablissement dans sa charge, si les griefs relevés contre lui sont sans fondement.

Le ministre d'Allemagne se joindra dans cette question à son collègue anglais.

LA MISSION DE M. BONIN EN CHINE.

Le *Courrier d'Haïphong* dit que la mission que conduisait M. C.-Eudes Bonin en Chine, à Tchoung-King, après une heureuse navigation sur le fleuve Bleu, se sépara en deux. Une partie sous la direction du capitaine de Vaulxerre, continua la remonte du fleuve, tandis que M. Eudes Bonin, suivi de quelques hommes, se dirigeait par voie de terre sur Kiating, en passant par le mont Omei, fameux pèlerinage bouddhiste, où l'on voit «l'ombre de Dieu».

A Soui-fou, les deux détachements firent leur jonction. M. de Vaulxerre continua l'exploration du fleuve Bleu jusqu'à la hauteur de Tali. M. Bonin l'accompagna, Une maladie le contraignit à revenir à Soui-fou. Des qu'il fut guéri, il se dirigea sur le Yun-nan. Après quelques jours de marche dans cette direction, il fut attaqué au village de Toumoukeou par des bandes de sauvages excitées par les mandarins militaires chinois. Il put les tenir en respect pendant deux jours et une nuit grâce au sang-froid de la petite escorte d'annamites qui l'accompagnait, en attendant l'arrivée des mandarins de Kien-Tchang Fou.

Mais ces derniers, au lieu de protéger la mission, excitèrent la population sous main. Néanmoins, M. Bonin put reprendre sa route, après avoir échappé à de grands dangers, et put arriver à Ta-Tsien-Lou, ville qui est pour ainsi dire la porte du Thibet et d'où il comptait télégraphier au consul de France à Tchoung-King. Mais là il trouva que la ligne télégraphique avait été coupée par les rebelles.

Pendant ce temps, le capitaine de Vaulxerre était arrivé à Tali et avait mené à bien, à travers de grandes difficultés, la partie de l'exploration qui lui avait été confiée et se mettait en route pour rejoindre son chef de mission.

Les deux explorateurs descendront probablement du Thibet à Shanghaï, pour mettre en sûreté les résultats déjà acquis pendant leur voyage, s'il leur est possible de traverser la région de plus en plus troublée qui les sépare de Tchoung-King et du fleuve Bleu.

Peking, 3 Février (*par dépêche*). — Le Tsoung-Li-Yamen a consenti à ouvrir comme port à traité Nan-Ning Fou (南寧府), sur le fleuve Yu-Kiang, près de la frontière du Tonkin. Cette mesure était réclamée par les marchands de Canton, pour compléter l'ouverture du fleuve du Si-Kiang.

Le gouvernement chinois a accordé une indemnité de 30,000 dollars aux parents de M. Flemming, le missionnaire qui a été assassiné. Deux individus inculpés dans cet assassinat ont été décapités. Un mandarin militaire et deux fonctionnaires civils ont été, le premier, exilé et les deux autres dégradés.

M. Hou, l'ex-directeur des chemins de fer, a été interrogé aujourd'hui; il a adressé au trône un mémoire en réponse aux charges portées contre lui.

Les négociations relatives à l'extension des concessions étrangères à Shanghaï continuent. On croit que cette question sera résolue au retour du Tao-Taï qui est allé consulter le vice-roi à Nankin.

Marseille, 4 février (*par dépêche*). — Les journaux d'Indo-Chine et de Chine arrivés aujourd'hui par la malle anglaise, apportent les nouvelles suivantes:

L'*Indépendance tonkinoise* rapporte, d'après des télégrammes de Hankeou reçus à Shanghaï le 18 décembre, par la *Hongkong Daily Press*, qu'une révolte importante a éclaté dans la ville de Tchoung-Yang dans la province de Houpeh, à une journée de marche dans le sud-ouest de Wou-tchang, et qu'un massacre général de néophytes catholiques romains a eu lieu.

Des troubles considérables paraissent règner à Wou-tchang même. Selon des nouvelles de source française, un missionnaire français, du nom de Victorin, et un grand nombre de chrétiens ont été massacrés par les partisans de Yu Man-tsé. On considère la situation au Houpeh comme grave.

D'aprés un journal anglais, le *Farmer*, les agriculteurs du cours moyen et supérieur du Yang-tsé-Kiang, pour transporter leurs produits aux ports de la partie basse du fleuve, à Han-Keou, à Kieou-Kiang et autres marchés, font comme les marchands de bois de la Sibérie pour apporter leur bois à Nijni-Novgorod, à Kasan et à Astrakan: ils construisent et assemblent des radeaux ayant jusqu'à un hectare de superficie et leur donnent une largeur proportionelle à celle du fleuve. Ils établissement sur ces radeaux de véritables fermes, à la végétation près. Ils y élèvent des habitations, installent des écuries et des étables, où ils logent chevaux et bétail. Il y a même des porcheries. De plus, des approvisionnements de toute sorte servent à nourrir agriculteurs et animaux.

Pendant la durée assez considérable de leur voyage, dont la longueur varie de 1,000 à 1,500 kilomètres, les habitants du radeau ne restent pas inactifs. Ils apportent avec eux de l'osier et en font des objets de vannerie. Arrivés au but de leur voyage, ils vendent le bétail, le fourrage en excédant, les maisons et étables, les produits de leur travail et reprennent ensuite le chemin de leur pays, après avoir démonté et vendu pièce par pièce la membrure de leur radeau.

On annonce que le gouvernement chinois aurait négocié avec la maison Rothschild de Londres un emprunt de deux millions de livres sterling.

Le consul de Chine à San-Francisco vient de recevoir avis que le gouvernement chinois a l'intention d'établir à San-Francisco un système complet d'enseignement élémentaire et une université. Ces écoles seraient ouvertes à tous les jeunes Chinois sans distinction. Mais on compte que les fils des Célestes de Californie s'en prévaudront les premiers. L'impératrice de Chine aurait promis de donner à l'entreprise un généreux secours financier.

D'après des renseignements de source anglaise, Li Houng-tchang est malade; il a les jambes enflées. Les relations deviennent de plus en plus mauvaises entre l'impératrice douairière et l'empereur. Celui-ci s'occupe principalement de dresser des chèvres et des singes.

La *Gazette de Peking* a publié un mémoire du Gouverneur-Général de Canton au trône, mandant qu'il a trouvé une quantité de documents appartenant à *Kang Yu-wei*, très compromettants pour plusieurs personnes. Sur l'ordre de l'empereur tous ces documents ont été brûlés. Dans un de ces documents il est dit que *Kang* espérait devenir sous peu président de la Chine.

On annonce que le réformateur chinois Kang Yu-Weï, en ce moment au Japon, va se rendre prochainement en Angleterre. Il étudie à Tokio les codes français.

Selon le «Ost-asiatische Lloyd» l'Impératrice douairière de Chine s'est donné une nouvelle garde de 40,000 hommes, parmi lesquels se trouvent 10,000 soldats choisis, faisant jusqu'ici partie de la garde impériale.

D'après le correspondant du *Standard* à Berlin, on fait des efforts pour amener une réconciliation entre l'empereur de Chine et l'impératrice douairière.

Les conditions proposées sont les suivantes:

Le grand sceau de l'Etat sera confié à l'empereur qui devra le remettre à l'impératrice douairière sur la demande de celle-ci. Aucun document ne sera scellé avec le grand sceau sans que l'empereur soit informé de son contenu.

L'impératrice conservera le contrôle des finances, mais l'empereur aura le droit exclusif de nommer et de déposer les hauts fonctionnaires du palais.

L'empereur recevra les représentants,, mais l'impératrice continuera à contrôler les affaires publiques.

L'empereur recevra les documents et les lettres, mais l'impératrice y répondra.

Nos missionnaires en Chine.

Selon l'Eclair du 25 Janvier.

Nous avons donné hier matin, dans nos extraits de journaux anglais, la nouvelle, d'après le *Daily Mail*, de la mise en liberté du Père Fleury, capturé et retenu prisonnier, depuis plusieurs mois, par les rebelles du Sze-tchouen. Cette nouvelle est aujourd'hui confirmée par la dépêche suivante:

Peking, 22 janvier (*par dépêche*). — Il se confirme qu'à la suite des démarches répétées de notre représentant les rebelles du Sze-tchouen ont remis en liberté le Père Fleury, qu'ils avaient fait prisonnier.

Peking, 30 janvier (source anglaise) (*par dépêche*). — On assure de divers côtés que dans une réunion de la famille impériale organisée par l'impératrice douairière, on a choisi le successeur éventuel de l'empereur; mais il n'est pas possible de vérifier l'exactitude de ces bruits. L'empereur est toujours gardé étroitement dans l'aile sud-ouest du palais.

Yung-Lu, qui avait entrepris la réforme de l'armée, n'a pas donné satisfaction à l'impératrice douairière, bien qu'il ait réuni dans les environs de Peking et dans la province de Tché-ly plus de 125,000 hommes.

L'influence de Kâng-Yi, successeur de Hou Fou-yen, est toute-puissante sur la douairière dont il partage les sentiments hostiles aux étrangers.

L'impératrice ne tient aucun compte du Tsoung-Li-Yamen.

ÉTATS-UNIS.

Le «New-York Journal» résume en ces mots les causes et résultats de la guerre Américo-espagnole en ces mots:

«Les Espagnols ont eu la satisfaction de faire sauter le «Maine" et de tuer 268 marins américains.

«Cela leur a couté: 21 navires de guerre; deux armées battues et faites prisonnier de guerre; Cuba, 41,655 milles carrés, et 1,600,000 d'habitants; Portorico, 3550 milles carrés et 800,000 d'habitants; les Philippines, 114,326 milles carrés et 8,000,000 d'habitants; les îles Solo, 950 milles carrés et 75,000 d'habitants etc.

«Il y a un an, l'Espagne régnait sur 10,000,000 d'habitants en dehors de son territoire propre. Actuellement elle ne règne que sur environ 200,000.

«Les autres puissances, ayant des Colonies, ont à prendre note de ces faits».

FORMOSE.

Un correspondant écrit de Ewatutia que la situation est des plus mauvaises à Formose. Les Japonais sont obligés de se cantonner près des centres où se trouvent les garnisons.

FRANCE.

Un drame à la légation de Chine. — La légation de Chine, dont les bureaux sont installés, 4, avenue Hoche, a été, le 11 Février après midi, le théâtre d'un drame cruel. Un jeune attaché, M. Y... N..., a tué, à coups de revolver, le secrétaire de la légation, M. Lien Young [1]), et s'est ensuite brûlé la cervelle.

M. Y... N... était, depuis quelque temps, atteint de troubles cérébraux assez graves. Prétextant les observations sans grande portée qui lui avaient été faites à raison de ses fonctions, il déclarait qu'il était persécuté par ses camarades, et notamment par M. Lien Young qui voulait le forcer à retourner en Chine. Cette idée fixe causa dans son esprit de tels ravages qu'un moment, il fut question, à la légation de soumettre le jeune homme à un traitement médical spécial. Mais il ne fut pas donné suite à ce projet, l'état de M. Y... N.. ayant paru, peu après, s'améliorer.

On a eu, hier, la triste preuve du contraire. Vers quatre heures, M. Y... N...

1) M. *Lien Young* etait également répétiteur de Chinois à l'École des langues orientales à Paris.

en arrivant à la légation, se dirigea vers le bureau de M. Lien Young, et demanda à ce dernier de l'accompagner dans le couloir. M. Lien Young y consentit, mais il avait à peine franchi le seuil de la porte que l'attaché, sortant de sa poche un revolver, lui en tira un coup sous l'oreille gauche. M. Lien Young tomba foudroyé; cependant le meurtrier déchargea encore sur lui deux balles, dont l'une vint se loger dans la porte du bureau, et l'autre s'écrasa contre le mur; puis, tournant son arme contre lui-même, M. Y... N... se logea à son tour deux balles dans la tête.

Quand, attirés par le bruit des détonations, les domestiques de la légation accoururent, ils trouvèrent M. Lien Young et M. Y... N... étendus l'un à côté de l'autre, au milieu d'une large flaque de sang. Seul, M. Y... N... respirait encore; il tenait dans sa main droite le revolver du calibre de sept millimètres, dont un coup était encore chargé.

Un médecin fut appelé, mais, lorsqu'il arriva, M. Y... N... était mort. Le ministre de Chine, M. Tching-Tchang, a fait placer les deux cadavres dans un salon de la légation, puis a donné l'ordre qu'on prévint M. Mourgues, commissaire de police.

Celui-ci procéda à une courte enquête sur les causes du drame, et il reçut les dépositions du personnel et des domestiques de la légation.

Dans la matinée d'aujourd'hui, les corps ont été placés dans un triple cercueil; ils seront transportés, ce soir, au dépôt des pompes funèbres, en attendant leur départ pour Peking, où auront lieu les obsèques.

Un suicide entraîne l'autre; et quelques jours après le drame raconté ci-dessus, un autre des attachés de la légation chinoise, M. CHE-MING, a essayé de se suicider en sautant du Pont Neuf dans la Seine. Heureusement un agent de police a réussi à le sauver. Le jeune homme était désespéré à cause de l'inimitié (réelle ou fictive) que ses collègues lui portaient.

Une conférence de M. Marcel Monnier.

M. Marcel Monnier a fait, le 22 janvier soir, à la Société de géographie, une conférence sur son tour d'Asie.

M. Marcel Monnier est un des plus grands voyageurs de notre temps et, ce n'est pas trop dire, de tous les temps. Bien peu d'hommes auront, dans leur vie, contemplé notre planète Terre sur tant de points différents. On a souvent comparé la mémoire à une collection de clichés photographiques; s'il était possible d'inventorier des cervelles humaines, en trouverait-on une actuellement qui pourrait fournir plus de clichés pittoresques pris sur place que la sienne? Elle est bien le plus formidable magasin d'images et de renseignements géographiques originaux qu'il ait jamais été donné à un homme de recueillir. Après avoir successivement parcouru l'Amérique et l'Afrique dans quelques-unes de leurs parties les moins connues, on sait que, sur l'initiative du *Temps*, il vient de

consacrer près de quatre années à parcourir l'Asie. S'il ne s'est pas signalé par des découvertes importantes, c'est qu'il n'en reste point à faire. Mais ce qui sera toujours à faire et ce qui renouvellera constamment l'intérêt des voyages, c'est de voir comment la vie se manifeste dans les diverses parties du monde et comment, dans l'incessant combat qui en est la loi dominante, toutes les nations ne cessent de se transformer, les plus arriérées comme les plus avancées. Ce n'est pas à nos lecteurs que nous apprendrons combien M. Marcel Monnier est doué pour ce genre d'observations; ils savent par quel mélange rare le goût des études économiques et morales se concilie chez lui avec un art très personnel de peindre et de conter.

Il y a donc eu foule hier soir pour l'entendre. Et il a été écouté avec le plus vif intérêt. Laissant de côté les pays les plus connus parmi ceux qu'il a parcourus, il a surtout parlé de la Chine, de la Corée et de la Mongolie. La Chine est-elle capable de devenir agressive non comme puissance militaire, mais en tant que puissance économique? L'Occident est-il menacé d'être envahi par ses produits manufacturés? En un mot y a-t-il un péril jaune, comme l'annoncent quelques publicistes prompts à alarmer. M. Marcel Monnier a expliqué pourquoi il n'en croit rien.

En Mongolie, M. Marcel Monnier a fait 9,500 kilomètres à cheval sur des chemins très peu battus encore. Quelques-unes des régions qu'il a traversées sont toujours presque telles que les ont vues les voyageurs du moyen âge, Marco Polo, du Plan-Carpin et Rubruquis. Sur cette dernière partie de ses pérégrinations de quarante-quatre mois notre collaborateur, dont la santé a été éprouvée par les fatigues, n'avait pas eu jusqu'ici le temps de rédiger ses notes.

Il a annoncé hier qu'il en pourra reprendre très prochainement la publication dans le *Temps*.

M. Edouard Lorgeou, consul à Bangkok, est chargé d'un cours de Siamois à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes.

L'origine du pêcher. — M. Charles Joret, professeur à l'université d'Aix, fait une communication sur un fragment de Posidonius mal interprété jusqu'ici.

On a cru, et Victor Helm entre autres, que le «perseion» était le fruit du «persea», l'arbre sacré des anciens Egyptiens.

Cette manière de voir, dit M. Joret, est inadmissible. Le «persea», arbre de la Nubie, importé, sous les pharaons, dans l'Egypte, d'où il a disparu depuis lors, n'a jamais été cultivé en Syrie; ce n'est pas de lui ou de son fruit qu'il s'agit dans le passage de Posidonius, mais du pêcher.

Cet arbre aux fruits savoureux, connu dans son pays d'origine, la Chine, fut inconnu de l'antiquité jusqu'à la fin du deuxième siècle de notre ère. A cette époque, des relations s'établirent entre l'empire du Milieu et la région du Turkestan actuel.

Des caravanes chinoises vinrent à diverses reprises dans le pays du «An-si», probablement en Parthie [1]). Elles y apportèrent des produits agricoles et industriels de leur patrie. On peut croire que c'est à l'une de ces caravanes qu'est due l'importation du pêcher dans le royaume des Parthes.

De cette contrée cet arbre se répandit dans tout l'Iran et de là en Syrie où le vit Posidonius. Il ne tarda pas à pénétrer dans l'Europe avec l'abricotier.

Pline, qui écrivait entre l'an 66 et 70 de notre ère, dit qu'on le connaissait en Italie depuis une trentaine d'années et qu'il existait diverses variétés de pêches, entre autres une gauloise.

Le pêcher s'était, on le voit, rapidement propagé dans l'Europe tempérée. Ce n'est donc pas Pline, comme on l'a cru jusqu'ici, mais Posidonius qui, le premier, en a fait mention.

Académie des inscriptions et belles-lettres.

Renouvellement du bureau. — L'Académie nomme à la presque unanimité des suffrages M. Croiset, président, M. Barthélemy, vice-président, et MM. Delisle et Ravaisson, membres de la commission centrale.

Directeur de la mission de l'Indo-Chine. — Elle désigne également comme directeur de la mission permanente de l'Indo-Chine, fondée récemment sur la demande du gouverneur général de cette colonie, M. Finot, maître de conférences à l'Ecole des hautes études, sous-bibliothécaire au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

JAPON.

Selon une nouvelle de l'Amérique au «Times», nous allons avoir un nouveau changement de Cabinet au Japon. Probablement le marquis *Ito* entreprendra la formation d'un nouveau cabinet libéral.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

M. le professeur J. SPANJAARD, directeur du Séminaire oriental à Delft, a été nommé Officier de l'ordre Orange Nassau.

M. F. M. KNOBEL, ministre résident des Pays-Bas et consul général à Peking, a été nommé Commandeur de 1re classe de l'ordre St.-Olaf de Norvège; M. E. D. VAN WALREE, consul des Pays-Bas à Chang-haï, a été nommé chevalier 1re classe du même ordre, et M. J. H. DE REUS, vice-consul des Pays-Bas à Yokohama, a été nommé chevalier 1re classe de l'ordre de Gustave Wasa de Suède.

---

1) *Arsak.* Il ne faut pas lire *An-si*, mais *At-sak* ce qui donne *Arsak*; les Chinois n'ayant pas d'*R*, le remplacent par un *T*. Note de G. Schlegel.

Dans sa réponse au rapport de la commission des députés de la Chambre, sur l'amendement du § 100 du Règlement gouvernemental des Indes Orientales, le Ministre contredit l'assertion qu'en accordant l'égalisation avec les Européens aux Japonais, on aurait donné aux Japonais une grande prérogative sur les autres étrangers.

La circonstance, mentionnée dans le dit rapport, que le Japon, quant à sa religion, ne peut pas être assimilé aux peuples européens, mais seulement aux peuples orientaux, n'est pas valable, selon l'opinion du gouvernement. Le ministre est d'avis qu'on ne doit pas tarder à adopter la mesure prise, puisqu'il est à prévoir que les relations commerciales entre le Japon et les Indes orientales Néerlandaises, s'étendront peu à peu.

Le ministre nie, que l'adoption de cette mesure entraînerait l'égalisation forcée d'autres orientaux, spécialement des Chinois, avec les Européens.

Le cas est tout-à-fait isolé.

PHILIPPINES.

L'état de choses se complique terriblement aux Philippines et la guerre entre les Américains et les Philippinos est en pleine activité.

La république des Philippines a été proclamée le 22 Janvier dernier, et on en a donné avis à toutes les puissances occidentales et orientales.

Le journal officiel *Republica* mande que le congrès à Malolos a ratifié le 26 Janvier la constitution, et a accepté un vote de confiance des actes d'Aguinaldo qui a été autorisé, le cas échéant, à déclarer la guerre aux Américains.

Selon M. André, le Consul général belge à Manille, Aguinaldo disposerait de 80,000 troupes armées de fusils.

M. le professeur H. KERN a publié dans le «Tijdschrift voor Nederlandsch Indië» (H. S. W. Becht, Amsterdam) une traduction d'un article bien rédigé du journal philippin «Independencia», démontrant que les Philippinos s'étaient déjà libérés en majeure partie, avant l'arrivée des Américains, de sorte qu'il serait très injuste si les États Unis obtenaient leur pays par un soi-disant traité avec l'Espagne.

RUSSIE.

Le Tsar a accordé une somme de 42,000 roubles pour l'expédition scientifique de la Société de Géographie Russe en Asie centrale.

L'Académie des Sciences de St. Pétersburg a nommé Membres d'honneur le roi de Suède et la reine de Roumanie.

On mande de Saint-Pétersbourg au *Times* que les journaux russes publient

la traduction d'une lettre, écrite par un voyageur à un journal chinois de Tien-Tsin, sur l'occupation de la Mandchourie par la Russie.

Des postes ont été établis partout, de Niou-Tchouang à Vladivostok et de Tchita à Kirin. Tout est organisé militairement et de tous les côtés on voit des Cosaques.

A Kirin, les deux bataillons de sapeurs qui construisent la route stratégique poussent leurs travaux jusqu'en Corée, par dessus les montagnes.

La construction du chemin de fer de Mandchourie est poussée avec activité et les Cosaques qui surveillent la ligne portent, au bout de leurs lances, les couleurs russes et le dragon chinois.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au *Daily Telegraph* annonce que le gouvernement russe va dépenser six millions de roubles pour les travaux du port d'Alexandrovsky. Ce port est destiné à fournir à l'escadre russe d'Extrême-Orient le moyen de se ravitailler de charbon.

Le gouvernement a aussi l'intention de libérer Talien-Van et Port-Arthur de la nécessité dans laquelle ils se trouvaient jusqu'à présent de faire venir du Japon leurs approvisionnements de charbon.

CORRESPONDANCE.

Lettre du Rév. P. H. Havret, S. J.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai reçu qu'il y a peu de jours le N° de Juillet 1897 du *T'oung-pao*. Permettez-moi de protester contre une double accusation dont je m'y vois l'objet, dans une Revue critique de M. C. de Harlez, à propos, ou sous prétexte d'un *Facsimilé de l'inscription chrétienne de Si-ngan-fou*, paru en 1895 (pp. 350/352).

Je serai bref dans ma défense, car une Revue sinologique est un lieu mal choisi pour vider de pareilles questions. Je ne vous demanderai de vos colonnes que l'espace strictement nécessaire pour me justifier d'imputations aussi odieuses que gratuites.

1°. Le respectable prélat m'accuse de «*noire* ingratitude». Voici les faits; le lecteur jugera.

M. de Harlez m'était absolument inconnu; ni moi, ni le Père Pierre *Hoang*, ne lui devions quoi que ce fût. Un jour, nous apprîmes que le prélat venait de faire paraître son *Livre des Esprits et des Immortels*, mais qu'il n'osait le livrer à la publicité, parce que l'on prétendait que l'ouvrage chinois du P. *Hoang*, dont il était en grande partie une traduction, alléguait de faux textes. Il nous priait, pour le tirer de ce mauvais pas, de lui procurer la justification des citations faites par le prêtre chinois dans son 集說詮眞.

C'était un travail considérable qu'il nous demandait là. Nous l'entreprîmes de bon cœur, et le 29 Décembre 1893, nous envoyâmes, gratuitement bien entendu, à notre correspondant le volumineux dossier des justifications demandées. Il contenait la description de plus de 220 ouvrages cités, puis l'indication exacte, par volume (卷), et par feuille (張), des sources de plus de 2.100 citations.

M. de Harlez voulut bien m'honorer d'un accusé de réception de dix lignes environ, que résume cette phrase typique: «Désormais, j'ai de quoi murer (*sic*) la bouche de mes adversaires».

Quelques mois après, je fis acheter en Europe le *Livre des Esprits et des Immortels*, qui me restait toujours inconnu [1]).

Et voilà comment je me suis rendu coupable, envers M. de Harlez, de «*noire*» ingratitude.

2°. On m'accuse en second lieu de «méchanceté». Encore un gros et vilain mot. Voici les faits:

Je vis avec surprise, au *Livre des Esprits*, que M. *Hoang*, prêtre séculier du diocèse de *Nan-king*,, était traité en vulgaire Chinois, sans aucune allusion à son caractère. — J'ai relevé cet oubli, peu excusable. C'était, non méchanceté, mais justice.

Je lus les premières pages de la traduction de M. de Harlez, et je m'étonnai du nombre de *quiproquos* commis par le docte auteur; j'insinuai ce grave défaut; c'était, non méchanceté, mais justice. Aujourd'hui il me force à être plus explicite; qu'il me permette de lui offrir quelques pages de corrections, fournies par le P. *Hoang* lui-même, dont il a si souvent dénaturé la pensée.

Quelques observations
sur le livre ayant pour titre:
Le Livre des Esprits et des Immortels, par
Ch. de Harlez, membre de l'Académie Royale de Belgique.

Nota. A. Indique l'endroit de l'ouvrage susdit.
B. » » du 集說詮眞, du P. Pierre *Hoang*.
p. = page; f. = feuille; l. = ligne.
C. Observation.

Le Livre des Esprits, etc. commence à la page 34, la traduction du 集說詮眞.

1°. A. p. 34. l. 1. *Yuen-tchi*; passim (Cf. ll. 8, 14; p. 37, l. 16; p. 38, ll. 5, 16).
B. f. 57, l. 1. 元始.
C. *Yuen-che*, suivant la romanisation française, que paraît suivre M. de Harlez; du reste le caractère 始 ne peut être figuré *tchi* suivant la méthode d'aucune langue, anglaise, italienne, ou autre.

2°. A. p. 34, ll. 19/21. En tout point... Aux bonnes règles...
B. f. 57. ll. 7, 8. 每天地開闢...受法之人.

---

1) En 1897, j'eus l'occasion de faire savoir à M. de Harlez que j'avais vainement espéré un hommage d'auteur. Il me répondit, il y a quelques mois, par l'envoi de son livre, avec ces mots «Second envoi».

C. Contre-sens complet. De plus, 授 «donner» a été traduit comme 受 «recevoir»!..

3°. A. p. 34. l. 26. *Sen-twan.*

B. f. 57. l. 12 徐溥.

C. Lire *Siu P'ou.* *Sen* pour *Siu* est peut-être une erreur typographique; mais *twan* pour *p'ou* suppose une erreur de lecture: l'auteur aura pris 溥 pour 溥.

4°. A. p. 35. ll. 1—5. «qui ont trois... des Tao-she».

B. p. 57. ll. 12—16. 明史...決非無始大造.

C. Plusieurs contre-sens graves. Puis, une méprise curieuse: M. de Harlez traduit les paroles qui suivent 據此 comme faisant partie du même texte; or elles n'appartiennent pas à *Siu Pou*, mais à la dissertation du Père *Hoang*, dont le traducteur avait pourtant promis de ne rien donner (Introd. p. 7. l. 26). Cette confusion, que la position des guillemets rend évidente, eût été évitée si M. de Harlez eût lu dans le proœmium (凡例) l'explication des signes, employés par l'auteur en faveur de ceux qui sont peu versés dans la littérature. Or ici, la cessation du signe ⌒, indiquait que la citation prenait fin.

5°. A. p. 35. l. 21. *miao-Yo.*

B. f. 61. l. 3. 妙樂.

C. Lire *Miao-lo*, bien que dans un autre sens, 樂 se lise *yo.*

6°. A. p. 35. ll. 22—25. Cependant, ils enseignaient... les justes et les saints.

B. f. 61. ll. 3, 4. 下詔道衆...眞聖.

C. Contre-sens complet.

7°. A. p. 36. l. 12. aux monts *Pou-ming* et *Sen-yen.*

B. f. 61. l. 10. 往普明秀巖山.

C. à la montagne *Sieou-yen*, qui était dans la région de *P'ou-ming.*

8°. A. p. 36. ll. 13, 14. Il s'appliqua... par les simples.

B. f. 61. ll. 10, 11. 修行...治病.

C. Inexact: Après avoir atteint la perfection, il commença à guérir les maladies.

9°. A. p. 36. ll. 15, 16. C'était... la 7e année Ta-tchong (i. e. 1014 ap. J.-C.).

B. f. 61. l. 11. 宋眞宗...七年.

C. Faux: cela se rapporte à ce qui suit. Comment du reste M. de Harlez a-t-il pu faire ainsi mourir ce prince l'an 1014 ap. J.-C., après nous avoir dit, d'après le texte chinois (往昔上世), qu'il vivait «aux temps antiques»?

10°. A. Ibid. *Ta-tchong* et *Siang-fou.*

B. 大中祥符.

C. Ta-tchong-siang-fou, 4 caractères pour exprimer un seul titre de règne.

11°. A. Ibid. l. 17. *hai-t'ien.*

B. Ibid. l. 12. 開天.

C. *K'ai-t'ien.* Erreur d'impression.

12°. A. p. 36. l. 25. *Tsŭ.* Item p. 37. l. 2.

B. f. 64. l. 2. 徐.

C. *Siu*; ne prend jamais le *t.*

13°. A. p. 37. l. 18. *Tsing-yo.* Item, p. 38, l. 19; p. 40. l. 16.

B. f. 65. l. 3. 淨樂.

C. *Tsing-lo.*

14°. A. p. 37. ll. 21—23. Il les fit... sans principe.

B. f. 65. l. 5. 授以無極上道.

C. Faux. C'est *Yuen-kiun* 元君 qui donna des instructions au jeune homme, et non vice versa.

15°. A. p. 37. ll. 23, 24. *Yu-ti*, par... aux trois Tsings.

B. f. 65, l. 8. 三清玉帝...道備

C. Contre-sens complet.

16°. A. p. 38. l. 6. *Hiuen-ti*, etc.

B. f. 65, l. 10. 賜玄帝.

C. donner à *Hiuen-ti.*

17°. A. Ibid. l. 10. A chaque âge.

B. Ibid. l. 14. 凡世.

C. (Il descendit) dans le monde: se rapporte à la phrase précédente, comme du reste, l'indiquait la ponctuation de l'ouvrage chinois.

18°. A. Ibid. l. 15. Dragon. Alibi, passim: p. 39. ll. 17, 20; p. 40, l. 2.

B. Ibid. l. 15. 龜.

C. Tortue. Le dragon s'écrit 龍.

19°. A. p. 39. l. 5. brillant. l'ont comblé d'honneurs.

B. f. 66. l. 5. 顯著.

C. Inexact.

20°. A. p. 39. l. 14. Shen. Sien. Tong. Kien.

B. f. 66. l. 9. 眞仙通鑑.

C. *Tchen-sien-t'ong-kien.* Le 神 (chen) 仙通鑑 est un autre ouvrage.

21°. A. p. 39. ll. 19, 20. Alors on vit... de fête.

B. f. 67. ll. 1, 2. 幸垂降鑒.

C. Faux. Cette phrase est la continuation de la prière de Hoei-tsong. D'ailleurs il n'est ici nullement question de char: l'auteur a confondu 垂 avec 乘!..

22°. A. p. 39. l. 23. mais plein de chagrin... sa vue.

B. f. 67. ll. 3, 4. 伏願...慶幸.

C. Faux, à moins que l'auteur n'ait pas entendu traduire le texte.

En passant à Yun-nan fou, il s'arrêta pour règler quelques affaires avec le T'ai-cheou (太守); celui-ci, non content de lui demander une forte somme d'argent, séduisit des femmes de sa suite. Koh-lo-foung, très-mécontent, voulut se plaindre à l'empereur; K'ia-ki tsiun [43] (賈奇俊) l'en dissuada. Froissé et irrité de la conduite du T'ai-cheou, il ne continua pas son voyage et envoya Yang Lo-tien (楊羅顛) porter une plainte à l'empereur auquel il demandait réparation pour l'outrage. Youen-tsoung, ne pouvant croire à l'accusation, ne fit aucune attention à la requête. En apercevant le peu de cas qu'on faisait à la cour de sa réclamation, Koh-lo-foung se mit dans une violente colère et tua de sa main le coupable.

Il leva l'étendard de la révolte, envoya Ouang-pi (王毗), Choang-loung (雙龍) et d'autres officiers pour recruter des troupes et s'empara de 32 villes. A la suite de ces succès, le Sous-Préfet de Si-lou-ling (西瀘令), craignant pour son poste, vint faire sa soumission.

En 751, Youen-tsoung envoie contre lui le général Sien-yu-tchoung-t'oung (鮮于仲通) à la tête de forces considérables. Ko-lo-foung, pour gagner du temps, en arrivant à Lou-nan (路南), demanda la paix; son envoyé fut jeté en prison et les hostilités continuèrent.

Le général chinois, ayant avec lui Li Houei (李暉) et Ouang Tchi-tsin (王知進), divisa son armée en trois corps. Koh-lo-foung se retira à An-ning (安甯) [45] et fit dire aux généraux chinois qu'il allait se soumettre aux T'ou-fan s'ils continuaient leur poursuite.

---

43) Remplissait alors les fonctions de Tchoung-kouan (中官), grade correspondant à celui de Fou-t'ai (撫台), Gouverneur.

44) Ce fonctionnaire, du nom de Tcheng-houei (鄭回), fut par la suite appelé à la cour de Koh-lo-foung et nommé précepteur de son petit-fils I-meou-sin (異牟尋).

45) Ville située à 30 kilomètres au S.O. de la capitale actuelle. C'est la seule, dans les environs de Yun-nan fou, qui possède des puits d'eau salée, dont l'exploitation date de cette époque. C'est du moins ce qu'affirment les mandarins de la Gabelle.

Les Chinois continuèrent leurs opérations. Ouang T'ien-yun (王天運) reçut l'ordre de faire un mouvement tournant du côté de Toung-tchouen [46]): Les troupes de Koh-lo-foung, avec son fils Foung Kia-y (鳳伽異) en tête, et Touan Kien-ouei (段儉魏) cernèrent les Impériaux. Une grande bataille eut lieu près de la rivière de Si-eurl (西洱河) dans laquelle les Chinois furent mis en déroute et un de leurs généraux, Ouang T'ien-yun [47]), perdit la vie. Après cette défaite, les troupes de l'empereur évacuèrent le territoire qu'ils avaient occupé; Koh-lo-foung s'y établit en maître et contracta une alliance avec le roi des T'ou-fan (Thibetains) dans la crainte d'un retour offensif de ses ennemis.

De retour à Ta-li, il fit graver sur une tablette de marbre, que l'on montre encore aux environs de la ville, une inscription où il donnait les motifs qui l'avaient obligé à prendre les armes.

Peu de temps après, le roi du Thibet, pour mieux cimenter l'alliance, lui envoya par un de ses officiers un sceau en or avec le titre de Tsan-p'ou-tchoung-nan-kuoh Ta-tchao (贊普鐘南國大詔) [48]). Koh-lo-foung changea à ce moment le nom de son règne par celui de Tsan-p'ou-tchoung (贊普鐘) l'année 753, et fit construire dans le district de Lang-k'ioung (浪穹) une ville à laquelle il donna le nom de Pai-yai-lien Tch'eng (白崖瞼城).

Vers cette époque, dit un historien, naquirent à Young-tch'ang fou, un bœuf à trois cornes, un bélier à quatre et une poule à neuf pattes.

---

46) 凍川, était à cette époque une espèce de camp retranché construit sur le flanc d'une hauteur non loin de Tchao tcheou 趙州. De profondes grottes étaient creusées dans la montagne, où les habitants des environs venaient se réfugier pendant les soulèvements. C'était aussi là qu'on réunissait les provisions des armées en campagne.

47) D'après certains auteurs, ne voulant pas survivre à sa défaite, il se serait noyé.

48) *Tsan-p'ou*, en Thibétain *Ghiam-pou*, signifie Souverain absolu. C'est le titre des rois de Thibet. [De Guignes, Histoire des Huns, I, 582.]

A la suite de ces faits extraordinaires, Koh-lo-foung fit élever une pagode qu'il dédia à Kouan-yin.

L'empereur fit de nombreuses tentatives pour replacer sous son autorité le vassal révolté. En 754, ses troupes envahirent le Yun-nan sous les ordres des généraux Li Mih (李宓) et Ho Loung-kouang (何龍光); mais à peine étaient-ils arrivés à Kiang-k'eou que, décimés par la faim et les maladies, ils furent battus et taillés en pièces par Foung Kia-y (鳳伽異) à qui les T'ou-fan avaient envoyé une armée de secours. Le général Li Mih se suicida de désespoir.

Koh-lo-foung mourut en 779; son fils Foung Kia-y (鳳伽異) étant décédé quelque temps avant son père, le trône échût à son petit-fils I-meou-sin (異牟尋).

Il avait 24 ans lorsqu'il prit le pouvoir; comme durant le règne de son grand'père, ses rapports avec la Chine furent très-tendus.

En 781, d'accord avec son allié, le roi des T'ou-fan, il pénétra au Sze-tchouen à la tête de fortes troupes, enleva plusieurs villes et arriva devant Tch'eng-tou (成都), la capitale de la province, qu'il occupa sans de grands efforts. Satisfait de ses succès et chargé des dépouilles des vaincus, il retourna dans son royaume, prit le titre de roi du Sud et changea sa cour à Ta-li [49]) (783).

Profitant du calme dont jouissaient ses états, il fit élever quatre pagodes pour symboliser les quatre grands fleuves qui traversent la province. Celle représentant le Kin-cha Kiang (金沙江) (Yang-tsze) fut bâtie à An-ning Tcheou (安甯州); celle du Lang-tsang Kiang (浪滄江) à Li-kiang fou; celle du Heh-houei Kiang (黑滙江) à Chun-ning fou (順寧府) et celle du Lou-kiang (怒江) à Young-tch'ang fou.

La troisième année du règne de Teh-tsoung (德宗), voulant

49) Le siège de la cour était alors à Chen-tchen fou (鄯闡府), ancien nom de la capitale du Yun-nan actuel.

organiser sur des bases solides l'administration de son pays, il nomma 9 mandarins, espèces de ministres chargés de s'occuper des affaires de l'État.

Le lettré Tchin-kouei (鎮規), précepteur du roi, appelé à la cour pendant le règne de Koh-lo-foung, fut élevé à la dignité de ministre. Mettant à profit son influence sur le prince, il amena le faible monarque à rompre l'alliance avec le Thibet et à se replacer sous la suzeraineté de la Chine. Enfin en 793, il prit les armes contre les T'ou-fan, ses anciens alliés, les battit et s'empara de 15 de leurs villes.

A la suite de ces évènements, l'empereur Teh-tsoung invita le roi du Yun-nan (794) à reprendre l'ancien titre de Nan-tchao, en remplacement de celui que le souverain du Thibet lui avait donné, à la condition d'expulser les Thibétains résidant sur son territoire.

I-meou-sin y consentit, et en 795 prononça le serment solennel d'allégeance dans un temple situé au pied de la montagne de Tien-ts'ang (點倉山)[50], en présence de l'ambassadeur Ts'oui Tso-chi (崔佐時).

En 802, les T'ou-fan, mécontents de leur voisin, prirent de nouveau les armes; I-meou-sin fut victorieux à Chin-tcheou[51] (神州), puis battu et forcé de se replier sur ses forteresses, après avoir traversé la rivière, il fit couper les chaînes du pont[52], pour empêcher l'ennemi de le poursuivre.

Après cette défaite, jusqu'à sa mort (808), le pays jouit d'une tranquillité relative.

Son fils, Sin-koh-k'iouen (尋閣勸), reçut de l'empereur de

---

50) Cette montagne se trouve dans la préfecture de Toung-tchouen (東川府).

51) Dans la partie Nord-Ouest du département de Li-kiang fou.

52) Dans cette région, les fleuves coulent dans des érosions profondes; déjà à cette époque on établissait des ponts dont le tablier était suspendu par des chaînes. Ce système est encore employé dans l'Ouest et le Nord-Ouest de la province; on en trouve quelques spécimens dans le sud, mais ils sont plus rares.

Chine un sceau en or en signe d'investiture; il mourût l'année suivante et son fils K'iouen-loung-ching (勸龍晟), qui n'avait que 12 ans, lui succéda. L'empereur Hien-tsoung (憲宗) lui donna également l'investiture. Pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie, le nouveau roi fit fondre trois grands Bouddhas en cuivre.

Plus tard, ayant eu des différends avec la Chine qui occupait une partie du Sze-tchouen, il prit les armes et arriva jusqu'à Kia-ting Tcheou (嘉定州) qu'il ne put soumettre. Ce jeune prince, cruel et débauché, rentra dans ses états et fut assassiné en 816 par Ouang Ts'o-tien (王嵯顚) le Tsieh-tou-sze [53]) de Loung-toung (弄棟) [54]). K'iouen-loung-ching avait alors 19 ans.

L'empereur, quoique peu satisfait de son administration, mais désirant se ménager l'amitié de ces peuples, envoya un ambassadeur pour assister aux funérailles.

Son frère, K'iouen-li-ching (勸利晟), âgé de 15 ans, lui succéda en 817. Durant son court règne, le désordre éclata de toutes parts. Ouang Ts'o-tien (王嵯顚) se souleva, entraînant à sa suite quelques tribus de mécontents. Incapable de rétablir l'ordre, le prince lui envoya des présents et l'invita à changer son nom pour celui de Moung. Ouang voulut bien se soumettre, mais refusa de quitter son premier titre. Quelque temps après, mécontent des intrigues de ce fonctionnaire et craignant un soulèvement fomenté par ce serviteur infidèle, le monarque lui retira sa charge et le renvoya chez lui.

Pendant son sejour au Sze-tchouen, Ouei-kao (韋皐), grâce à son habileté politique et à ses talents militaires, pacifia presque tout le sud de l'empire. Il avait fondé à Tch'eng-tou (成都) un collège où les fils des princes de Nan-tchao et des royaumes voisins étaient élevés avec soin.

53) 節度使. Ce grade correspondait à celui de Général de division de nos jours.
54) Actuellement Yao Tcheou (姚州) dans le département de Ts'ou-hioung.

A sa mort, Li Teh-yu (李德裕), qui le remplaça, ne songea qu'à vivre dans les splendeurs et à s'enrichir aux dépens de ses administrés; le nombre des étudiants du collège de Tch'eng-tou diminua, la discipline ne fut plus maintenue sur la frontière et les soldats qu'on ne payait pas firent des incursions sur le territoire de Nan-tchao [55]).

Foung Yeou (豐佑), à l'âge de 7 ans, succéda à son père (829). L'empereur Mou-tsoung (穆宗) envoya un ambassadeur Ouei Chin-kouei (韋審規) pour lui donner l'investiture de Tien ouang (滇王). Le jeune roi, flatté de l'empressement avec lequel l'empereur le reconnaissait comme souverain de Tien, envoya Houng-tcheng-yeou (鴻正游) apporter, comme acte de vassalité, ses remerciements à la cour de Chine.

La 2e année du règne de l'empereur Ouen-tsoung (832), Foung Yeou, mécontant des incursions que les barbares du Sze-tchouen faisaient sur son territoire et courroucé du peu d'attention que l'on prêtait à ses réclamations légitimes, envahit le Sze-tchouen, s'empara de plusieurs villes qu'il rançonna et, continuant sa marche victorieuse, il arriva devant Tch'eng-tou où il subit un échec dû à la trahison.

Craignant la défection de ses troupes que ces expéditions avaient fatiguées, il jugea prudent de rentrer dans ses états, emmenant un butin considérable et un grand nombre de femmes et de jeunes filles.

Expédition au Tonkin.

En 841, les mandarins de l'Annam, ayant fait opérer des réquisitions sur son territoire, il envoya des troupes pour les châtier; le King-louh-sze (經畧使)[56]), nommé P'ei-youen-yu (貝願玉), mourût pendant cette expédition. Les annales sont muettes sur les résultats de la campagne.

---

55) Malgré sa détestable administration, Li Teh-yu, en quittant le Sze-tchouen (832), fu appelé à présider le tribunal de la guerre.

56) Ancien titre équivalant à Général en chef de nos jours.

En 858 Foung-yeou et le général Touan Yeou-ts'ien (段酋遷) guerroyent au Tonkin avec de nombreuses troupes.

Vers la même époque, le général Touan Tsoung-pang (段宗榜) est envoyé avec quelques milliers de soldats au secours du roi de Birmanie qui avait demandé aide et déclaré la guerre à quelques tribus qui faisaient des incursions sur son territoire.

Foung-yeou, fatigué par ses campagnes, quitta le Tonkin et rentra au Yun-nan, appelé alors Toung-king (capitale de l'Est) où il mourût après avoir règné 35 ans.

Son fils, Chi-loung (世隆), monta sur le trône en 860; il avait alors 16 ans. Ouang Ts'o-tien (王嵯顛) fut choisi comme Ministre d'État.

Touan Tsoung-pang, rentrant victorieux de la Birmanie, fut très-mécontent de voir l'assassin de K'iouen-loung-ching, fils de Ko-lo-foung, à la tête des affaires du royaume. Ne pouvant supporter sa présence, il le tua à la suite d'une altercation.

En 861, l'empereur I-tsoung (懿宗) refusa d'accorder l'investiture au jeune roi sous prétexte que dans l'appellatif de ce dernier se trouvait un caractère (signe idéographique) du nom de l'Empereur. Pour se venger de ce refus, Chi-loung se nomma Houang-ti (皇帝)[57] et à l'exemple des monarques chinois donna son nom aux années de son règne et celui de Ta-li (大理) à sa dynastie.

Les tribus du Yun-nan méridional, maltraitées par les mandarins qui occupaient l'Annam[58] et trop faibles pour résister, se placèrent sous sa dépendance.

---

57) A sa mort, 874, son fils Fah, pour honorer sa mémoire, lui donna le titre posthume de King-tchoang Hoang-ti, Empereur King-tchoang (景莊皇帝).

58) L'Annam comprenait alors le royaume du Tonkin et une partie de la Cochinchine. Ce pays dépendait de la Chine; sa capitale était Kiao-tchi (交趾), aujourd'hui *Ha-noi* (河內).

Les progrès de ce prince et son attitude équivoque inquiétèrent sérieusement la cour impériale. On résolut de profiter de la célébration solennelle des funérailles de son père pour tenter un accommodement; il fut décidé qu'une ambassade chinoise y assisterait pour lui faire honneur et remettrait en même temps l'investiture.

Les préparatifs étaient en bonne voie lorsqu'on apprit que Chi-loung venait de déclarer la guerre à la Chine (862).

A cet effet, le roi se porta à la tête d'une nombreuse armée devant la ville de Kiao-tchi (交趾), appartenant au royaume d'Annam, occupée par les Chinois. Le général Ts'ai-si (蔡西), qui commandait les troupes impériales de la place, résista pendant deux mois; se voyant sur le point de succomber, il tenta une sortie sans succès; dès lors, plutôt que de tomber aux mains des barbares, comme on les appelait, il se précipita dans le fleuve où il se noya. La ville fut prise et pillée par les troupes de Chi-loung; les Chinois perdirent pendant ce siège plus de 40,000 hommes.

En 866, Chi-loung victorieux rentra dans ses états et envoya un mandarin appelé Toung-tch'eng (董成) porter une dépêche au Gouverneur du Sze-tchouen. L'envoyé, ayant refusé de parler à genoux au Gouverneur, fut mis en prison. L'empereur I-tsoung (懿宗), dont le caractère débonnaire et religieux s'accomodait beaucoup plus de la société des bonzes que de celle des guerriers, se contenta de déplacer le gouverneur, fit relâcher l'officier du roi et le renvoya à son vassal en grande cérémonie.

Ce fut, sans doute, pour reconnaître cet acte de justice, qu'en 869 le roi du Yun-nan envoya un ambassadeur à l'empereur; mais à peine avait-il franchi la frontière du Sze-tchouen, qu'il fut arrêté et mis à mort par Li Chi-ouang (李師望), commandant les troupes chinoises et ennemi personnel du roi. Indigné d'un pareil outrage, Chi-loung envahit le Sze-tchouen [59]) (872).

59) Voir le T'oung-kien Kang-mou (通鑑綱目).

Ici se place un fait que la légende nous rapporte:

Chi-loung campait devant Si-tchouen (西川) au Sze-tchouen; en ce temps là, il avait comme secrétaire un bonze Ts'oung-mouh (崇模) doué d'une grande intelligence; ce serviteur avait acquis la confiance de son maître, une certaine autorité et était admis dans la famille de Chi-loung.

L'ingrat abusa de sa situation pour tenter de débaucher une de ses femmes.

Chi-loung, apprenant la conduite honteuse de son secrétaire, répondit à la femme qui l'en avait instruit: «Si Ts'oung-mou vient vous parler d'amour, fixez à sa robe, sans qu'il s'en aperçoive, un papillon en étoffe; demain, à son arrivée au camp, je verrai par cette marque s'il a violé l'hospitalité.

Le secrétaire déloyal s'approcha une fois encore de celle qu'il aimait; la cruelle lui attacha traîtreusement le papillon, et le lendemain il se présentait à son maître, ayant, sans s'en douter, la marque indéniable de sa tentative criminelle.

Chi-loung, indigné, ordonna qu'on le mit à mort. Le bonze coupable fit charitablement connaître à son juge que, l'esprit de Bouddha étant en lui, sa tête ne pouvait être détachée avec le glaive du bourreau. La vie dans ce monde ajouta-t-il ne peut m'être enlevée qu'en sciant ma tête avec de grandes herbes cueillies sur la montagne T'ien (添山).

Ses paroles étaient vraies; après plusieurs essais restés infructueux, l'arme s'ébrêcha; les indications de la victime furent alors suivies et le coupable expira».

Dès son entrée au Sze-tchouen, Chi-loung s'empara de plusieurs villes et alla jusqu'à Tch'eng-tou fou; l'arrivée du Général Kao-p'ien, à la tête de nombreuses troupes, l'obligea à battre en retraite.

Chi-loung mourut le 2e mois de l'année 878 après avoir fatigué son peuple par ses prises d'armes continuelles et ruiné ses états pour faire la guerre à la Chine.

Son fils, Loung-chun (隆舜), connu aussi sous le nom de Fah (法), lui succéda à l'âge de 17 ans. Ne voulant pas continuer la politique guerrière de son père, il abandonna à ses ministres la direction des affaires publiques. Son premier soin fut de conclure la paix avec son puissant voisin Hi-tsoung [60]); dès que la tranquillité fut ainsi assurée, ce jeune prince s'abandonna au plaisir.

En 880, il écrivit à l'empereur, qu'il traîtait sur un pied d'égalité, pour lui demander une princesse chinoise en mariage. Sa demande fut agréée; l'empereur choisit une jeune fille de la cour à laquelle il donna le nom de An-hoa-tchang (安化長) et envoya un de ses parents Li Kouei-nien (李龜年) faire part à Loung-chun du choix de son maître. Le roi, flatté de l'empressement avec lequel le monarque chinois répondait à ses désirs, envoya trois de ses ministres Tchao Loung-mei (趙隆眉), Yang Ki-k'ouen (楊奇鯤) et Touan I-tsoung (段義宗) remercier l'empereur, lui offrir des présents et accompagner la future reine.

A la nouvelle de l'entrée en Chine des 3 fonctionnaires, le général Kao-p'ing (高駢) écrivit à l'empereur que les ministres qui se rendaient auprès de lui étaient des hommes d'affaires sans lesquels le faible et incapable Loung-chun était impuissant à gouverner ses états. Il lui paraissait prudent de les faire disparaître pour briser la résistance d'un roitelet sauvage qui traîtait le grand empereur avec si peu d'égards.

Tchao-tsoung (昭宗), approuvant la politique de son général, fit empoisonner les trois ministres avec un breuvage préparé à cet effet.

A la suite de cette trahison, le mariage projeté n'eut pas lieu. Loung-chun, n'ayant ni l'énergie ni les moyens de punir l'assassinat de ses ministres, resté sans fonctionnaires capables d'administrer son royaume, se laissa aller à la débauche.

---

60) L'empereur de Chine, dont le nom de règne était 咸通, Hien-t'oung.

Les affaires périclitaient, le peuple mécontent et asservi songeait à se soulever, lorsque le roi fut assassiné en 897 par Yang-ting (楊登), un de ses ministres, après 20 années de règne.

Son fils, Chun Hoa-tching (舜化貞), lui succéda à l'âge de 21 ans. L'année suivante, 898, le nouveau prince annonça à l'empereur son avènement au trône. Tchao-tsoung se disposait à répondre, lorsqu'un de ses mandarins, Ouang-kien (王建) fit remarquer que le jeune roi des barbares n'ayant pas fait acte de soumission, il n'y avait pas lieu de faire des avances.

En 899, le roi du Yun-nan, pour venger la mort de son père, fit mettre à mort tous les membres de la famille de Yang-ting (楊定).

Les annales ne font pas mention des relations qui existèrent par la suite avec la cour de Chine; elles relatent seulement que ce prince, avide, cruel et débauché, se fit beaucoup d'ennemis pendant les quelques années qu'il resta au pouvoir.

Il mourût en 903 laissant le plus grand désordre dans ses états.

Son fils âgé de 8 mois, dit le Nan-tchao Yé-chi (南詔野史), fut étouffé par le ministre Tcheng Mai-sze (鄭買嗣); ce fonctionnaire, nature ambitieuse et sans principes, fit mettre à mort les femmes et les parents du feu roi et s'empara du pouvoir.

Ainsi s'éteignit la famille de Moung-chi (蒙氏) qui régnait au Yun-nan depuis environ 8 siècles.

Usurpation du trône du Yun-nan.

Tcheng Mai-sze (鄭買嗣)[61] avait 42 ans lorsqu'il usurpa le trône (903). A peine au pouvoir, les tribus se révoltèrent et le

61) Tcheng Mai-sze (鄭買嗣), que nous avons vu précédemment exterminer le dernier rejeton des Moung-chi pour s'emparer du pouvoir, était fonctionnaire chinois à Youeh-tcheou (越州) (Sze-tchouen) lorsque sa mauvaise conduite l'obligea à quitter cette province. Il vint au Yun-nan où, à force d'astuce et d'intrigues, il se fit employer par le roi Loung-chun. Par la suite il devint ministre d'État sous son fils Chun-hoa (舜化).

pays retomba dans l'anarchie; il réussit néanmoins à rétablir l'ordre et prit le titre de Ta-tchang-ho-kuoh (大長和國)[62]. Il installa sa cour à Ta-li, et en 908 fit construire un temple très-vaste et richement décoré où il fit placer dix mille statuettes en bronze représentant Bouddha, en expiation du crime qu'il avait commis en exterminant la famille des Moung-chi. Rien de notable n'arriva jusqu'à la fin de son règne; il mourût en 911 laissant sa succession à son fils Tcheng Jen-min (鄭仁旻) âgé de 22 ans.

La Chine était alors dans un trouble profond. A la dynastie des T'ang (唐), tombée violemment sous le fer d'un soldat ambitieux appelé Tchou-ouen (朱温)[63], qui fit assassiner l'empereur Tchao-siouen (昭宣帝) en 912, avait succédé une sorte de féodalité. Les gouverneurs des états tributaires s'étaient déclarés indépendants, et l'autorité centrale était trop occupée pour surveiller les parties éloignées de l'empire.

Le fils de l'usurpateur, mécontent des exactions des troupes du roi du Sze-tchouen, qui s'était déclaré indépendant à la chute des T'ang, envahit cette province et fut battu. Cette campagne lui coûta la vie de plusieurs milliers de ses meilleurs soldats.

Durant 16 années qu'il resta au pouvoir, on peut dire que ce prince fut malheureux dans toutes ses entreprises. A la suite d'un violent mal d'oreilles, qui le rendit fou pendant quelque temps, il devint cruel et irascible.

En 926, sa mort mit un terme aux souffrances de ses sujets.

Son fils, Tcheng Loung-tan (鄭隆亶), règna à peine 1 an.

A l'avènement de l'empereur Ming-tsoung (明宗)[64] le Tsieh-tou-sze (節度使)[65] de Toung-tchouen appelé Yang Kan-tcheng

62) Le royaume de l'harmonie croissante.

63) Règna sous le nom de Liang-t'ai-tson (梁太祖); sa dynastie s'éteignit après 6 ans de règne.

64) De la dynastie des Heou T'ang (後唐).

65) Mandarin spécial dont les attributions étaient de veiller aux finances de la province; il avait aussi la direction des affaires.

(楊干貞), tua Tcheng Loung-tan et proclama Tchao Chen-tcheng (趙善政) roi du Yun-nan.

L'histoire rapporte que la mère de Yang Kan-tcheng, nommée Mi-louh (彌臬), d'une grande beauté, fut remarquée par le roi Loung-chun qui en devint amoureux.

Se trouvant enceinte et la situation modeste de sa famille ne lui permettant pas d'être reçue à la cour, elle fut mariée à un pêcheur. L'enfant qui naquît quelques mois après le mariage fut appelé Yang (楊), nom de la famille, auquel on ajouta celui de Kan-tcheng. L'année suivante un deuxième enfant vint au monde et fut appelé Yang-tchao (楊詔).

La légende ajoute:

«Le père de Yang pêchait un jour, accompagné de son fils Kan-tcheng, lorsque l'enfant qui se trouvait à l'arrière du bâteau aperçut tout à coup une image resplendissante dans l'eau. La vision avait une forme humaine, vêtue d'une robe brodée et garnie de dragons étincelants en or et en pierreries; la tête était parée d'une couronne, marque de la souveraineté. L'enfant très-surpris appela son père pour lui faire admirer ce mirage; Yang reconnût aussitôt la figure de son fils et présagea qu'il était appelé à de grandes destinées. Le père avait bien auguré de l'avenir, car son fils devint roi».

Ce nouveau monarque, orgueilleux et avide de grandeurs, prit le titre d'empereur et nomma son territoire Ta-t'ien Hing-kuoh [66]) (大天興國).

Les annales rapportent que ce roi de fortune descendait d'une famille pauvre. Un jour qu'il était allé chercher du bois dans la forêt, se trouvant indisposé et exténué de fatigue, il s'endormit et rêva qu'un génie descendu des nuages lui avait apporté 10 fagots de bois. En effet, à son réveil, le bois était devant lui. A son

66) «Royaume florissant sous le grand Ciel». Titre prétentieux faisant allusion à l'aérolithe tombé à ses pieds où il avait lu en lettres rouges qu'il serait empereur. Dans son esprit, ce titre signifiait: Nommé par le ciel et protégé par lui, je ne crains personne.

retour de la forêt, il fit part à sa mère de l'accomplissement de son rêve; celle-ci resta d'abord incrédule puis, sur l'insistance de son fils, s'étant rendue sur les lieux, elle constata le fait. Ce phénomène fut considéré par ses amis comme un bon présage pour l'avenir.

Il ne tarda pas à obtenir une situation officielle, fut comblé de faveurs et considéré par ses compatriotes. La légende ajoute que se trouvant en voyage pour affaires, un aérolithe se partagea, dans sa chute, en deux parties, sur une desquelles il lut, écrit en lettres rouges, qu'il serait empereur.

La nouvelle de cette prophétie étant devenue publique, Yang Kan-tcheng, superstitieux, comme tous ses sujets, fit assassiner Tcheng Loung-tan (鄭隆亶) pour placer Tchao Chen-tching sur le trône.

En 930, le nouveau roi, oubliant tout ce qu'il devait à son bienfaiteur, le traîta avec indifférence. Yang, mécontent de sa conduite et du titre qu'il avait pris, réunit le Conseil des dignitaires et lui demanda de chasser Tchao Chen-tching, ce qui fut accordé par crainte de désordres. Yang Kan-tcheng prit sa place et adopta pour sa dynastie le nom de Ta-i-ning-kuoh (大義甯國)[67].

Cet usurpateur, natif du Sze-tchouen, était le fils naturel du roi Loung-chun.

Sous le règne de Tcheng Mai-sze, il remplissait des fonctions officielles à Teng-tchouen Tcheou (鄧川州). Il monta sur le trône vers la fin de 930 et gouverna si mal ses états qu'il mécontenta les fonctionnaires et son peuple.

Ici se placent certains évènements qui amènent la chute de Yang Kan-tcheng et élèvent sur ses ruines la dynastie de Ta-li (大理).

67) «Royaume tranquille, Grande intégrité». En prenant ce titre, il a voulu dire que sa grande intégrité était un gage de paix et de tranquillité pour son royaume.

Les chroniqueurs et le Nan-tchao Yé-chi rapportent que Touan Tsze-pou (段梓部) n'avait jamais eu de père. La mère traversait un jour une rivière sur un bac, lorsque soudain une pièce de bois flottant vint heurter violemment le bâteau; une certaine émotion se produisit parmi les passagers qui venaient d'échapper à une catastrophe. A la suite de cet incident, la femme Touan (段), qui pensait à ce moment à son mari défunt, conçut et mit au monde deux enfants mâles qui reçurent les noms de T'ouan Sze-p'ing (段思平) et T'ouan Sze-liang (段思良).

Dès son jeune âge, l'aîné se fit remarquer par ses qualités administratives et guerrières qui lui valurent le grade de Commandant dans les troupes de la principauté.

Un jour qu'il était allé se promener sur la montagne, il entra dans un temple et demanda au bonze de lui tirer son horoscope. Le prêtre ne voyait que de hautes destinées pour ce jeune homme, et croyant se tromper, recommença par trois fois ses observations; les résultats furent les mêmes et il prédit au jeune officier qu'il serait un jour roi de son pays.

Le frère de Yang Kan-tcheng, Yang-tchao (楊詔), ayant entendu parler des prophéties du bonze et craignant pour le trône de son frère, résolut de faire assassiner Touan. Ce dernier, poursuivi pendant plusieurs jours, se réfugia dans la montagne et se cacha dans une grotte; il aurait certainement trouvé la mort dans cette retraite si une araignée n'avait immédiatement tendu sa toile à l'entrée et n'avait fait supposer ainsi, à ses ennemis, que la grotte était inhabitée. Le danger passé, Touan quitta sa cachette et attendit, quelques jours, que les esprits surexcités par la prédiction du bonze fussent calmés.

Yang Kan-tcheng, revenu à de meilleurs sentiments, et ayant confiance dans son étoile, trouva ridicule la crainte de son frère, et pour mieux montrer au peuple le peu de croyance qu'il avait dans

la prophétie du bonze, il nomma Touan, Tsieh-tou-sze (節度使) de T'oung-hai [68]). Ce dernier refusa d'abord cette haute situation, mais accepta ensuite sur les instances de son entourage.

Il avait, depuis peu, pris la direction de sa charge, que Yang Kan-tcheng, cédant aux instances de son frère et de ses conseillers, qui lui représentaient Touan comme un homme dangereux pour sa situation, se décida à le faire venir auprès de lui, se réservant de le faire mettre à mort si les explications qu'il avait à fournir sur sa conduite, n'étaient pas acceptables (936).

Touan, informé du piège qu'on lui préparait, fatigué en outre de la misère toujours croissante du peuple, quitta T'oung-hai, revêtit une tenue de paysan, emmena son frère, son ami Toung Kia-lo (董伽羅) et tous trois partirent dans la direction de Yun-nan-seng (雲南省). Ils envoyèrent des émissaires aux chefs aborigènes des 37 districts et acceptèrent les services de tous les mécontents qu'ils rencontrèrent sur leur route.

Dans une auberge où ils passèrent la nuit, Touan aperçut dans un coin de la pièce une mauvaise lance qu'un colporteur de passage avait laissée au propriétaire en paiement de l'hospitalité; il offrit en échange son chien que le propriétaire accepta avec plaisir, comprenant sans peine que son immeuble serait bien gardé. Le lendemain, les trois compagnons se remirent en route vers l'est. A quelque *li* de là, talonnés par la faim, ils cueillirent quelques pêches, et sur un des noyaux ils lurent les deux caractères T'sing (青) Sih (昔) qui, décomposés, signifient 12ième lune, 21er jour (十二月廿一日).

Cette date les intrigua; continuant leur route, ils arrivèrent à K'iouh-tsing fou (曲靖府) où les soldats levés dans les 37 [69]) districts s'étaient réunis; de là on se mit en marche sur Ta-li.

---

68) 通海縣. Cette ville fait aujourd'hui partie du département de Lin-ngan.

69) A cette époque (10e siècle) le Yun-nan était divisé nominalement en 2 parties: l'Ouest de la province formait le royaume de Ta-li; l'Est était occupé par 37 tribus

LISTE

par districts des 37 familles autochtones occupant la partie Est du Yun-nan au Xème Siècle.

N°. d'ordre	Prononciation des noms chinois	Noms des divisions en chinois	Districts
1	Yin Youen pou	因遠部	Youen-kiang Tcheou
2	Hiu-lah pou	休臘部	Ho-si Hien
3	Sih-go pou	習峩部	Sih-go Hien
4	K'ioueh-tchoung pou	屈中部	A-mi Tcheou
5	K'i-tch'ou-tien pou	溪處甸部	Lin-ngan Fou
6	Poan-k'i-loh-k'ioung pou	伴溪落恐部	»
7	Tieh-young-tien pou	銕容甸部	»
8	Kouan-kouei-sze-t'o pou	官桂思陀部	»
9	Ouang-loung pou	王弄部	K'ai-hoa Fou
10	Kiang-hien-sau pou	强現三部	»
11	Sze-tsoung pou	師宗部	Sze-tsoung Hien
12	Mi-leh pou	彌勒部	Mi-leh Hien
13	Kih-chou pou	吉輸部	»
14	Po-ngoh pou	婆惡部	»
15	Ouei-mo pou	維摩部	Kouang-si Tcheou
16	Lo-hioung pou	羅雄部	Lo-p'ing Tcheou
17	Lah-keou pou	納垢部	Ma-loung Tcheou
18	Loh-ouen pou	落温部	Louh-liang Tcheou
19	Mo-mi pou	磨彌部	Tcheu-yih Tcheou
20	Jen-teh pou	仁德部	Sin-t'ien Tcheou
21	Yih-tsŭ pou	液苴部	Lo-p'ing Tcheou
22	Kiang-tsoung pou	强宗部	Ho-yang Hien
23	Pou-hioung pou	步雄部	Kiang-tchouen Hien

d'autochtones indépendants et par les métis, descendant des princes conquérants chinois établis dans les villes. (Voir la Carte II).

	Prononciation des noms chinois	Noms des divisions en chinois	Districts
4	Lo-kia pou	羅伽部	Kiang-tchouen Hien
5	Hiu-tchi pou	休制部	Sin-hing Tcheou
6	Loh-moung pou	落蒙部	Lou-nan Tcheou
7	Mi-cha pou	彌沙部	»
8	Yih-chi pou	邑市部	»
9	Yang-tch'eng-pao pou	陽城堡部	Ts'in-ning Tcheou
0	Lo pou	羅部	Lo-tz'e Hien
1	Kan-chi pou	干矢部	Wou-ting Tcheou
2	Lo-wou pou	羅婺部	»
3	Hoa-tchouh pou	華竹部	Yih-men Hien
4	Houng-loung-louh-k'iouen pou	洪農衆券部	Lou-k'iouen Hien
5	Tchang-kiou-fah-k'oai pou	掌鳩法塊部	»
6	Pai-louh pou	白鹿部	Ts'ou-hioung Fou
7	Meou-t'oung pou	謀統部	Hoh-khing Tcheou

L'histoire ne dit pas le nombre ni la composition de cette armée, mais elle devait être nombreuse, si l'on en juge par l'étendue du territoire où furent levé les troupes.

Ainsi organisé, Touan Sze-ying se mit en marche le 21^{r} jour de la 12e lune, à la date énigmatique portée sur le noyau de pêche.

Arrivée devant Kiu-kiao [70]) (據橋), non loin de Ta-li, l'armée fut obligée de camper, la route ayant été barrée par Yang-tchao, le frère de Yang Kan-tcheng. Dans la nuit Touan Sze-ying vit en rêve un homme sans tête, un vase en jade sans anses et une glace brisée; le lendemain il demanda à son entourage l'explication du songe; son ami Toung Kia-lo (董伽羅) répondit: «le caractère fou (夫) «sans tête, (c'.-à-d. sans que le trait vertical dépasse le trait horizontal

70) Non loin de Hia-koan (下關); forteresse avant d'arriver à Ta-li fou.

«supérieur) devient ciel (天) — yu (玉) sans le point de droite — «devient ouang (prince) (王), la glace brisée, ne pouvant plus refléchir «l'image, signifie que Yang Kan-tcheng, honni par son peuple et «délaissé des siens, n'ayant personne pour le maintenir au pouvoir, «disparaîtra pour lui céder sa place».

Dans la soirée du même jour, en promenade avec ses amis, Touan rencontra une femme qui lavait du linge; se retournant vers les promeneurs, elle leur adressa ces paroles: «Si vous voulez suivre mes conseils, vous inaugurerez sous peu la dynastie de Ta-li». Elle leur indiqua aussitôt un passage guéable pour les soldats et les chevaux. L'armée passa le fleuve à l'endroit indiqué, les troupes de Yang-tchao furent battues, lui-même fut fait prisonnier et décapité. Yang Kan-tcheng, à la nouvelle de ce désastre, vit que les sinistres prédictions du bonze allaient s'accomplir; il essaya de résister et retarda ainsi sa chute. Abandonné de ses sujets, il fut battu dans toutes les rencontres, sa forteresse et la ville de Ta-li qu'il occupait capitulèrent; pour échapper à la mort, il se réfugia dans la montagne, mais fut découvert par les habitants. Amené devant Touan Sze-ying, il reconnut ses fautes, implora son indulgence et abdiqua entre les mains de son vainqueur qui l'autorisa à se réfugier dans une bonzerie où il se pendit de chagrin.

Dynastie des Touan.

Touan Sze-ying (段思英), que les annales disent être le descendant de la sixième génération du général Touan (段) que nous avons vu combattre et détruire deux fois dans la même année les forces de P'i-lo-koh (皮邏閣), avait 44 ans lorsqu'il prit la direction des affaires (938). Voulant remercier ses officiers et les partisans qui l'avaient aidé à conquérir son royaume, il les récompensa largement pas des présents et des titres. Étant fervent observateur des rites bouddhiques, il fit construire de nombreux temples

décorés avec de magnifiques idoles en bronze, au moment même où son royaume était à peine sorti de l'anarchie qui avait marqué cette période troublée.

A sa mort, (945), son fils Touan Sze-ying (段思英) lui succéda. Son règne dura à peine un an et fut marqué par les plus grands désordres. Lymphatique, sans volonté ni énergie, ce prince était mieux fait pour une vie monastique que pour celle de souverain; aussi, trouvant le poids du gouvernement trop lourd, il abdiqua en faveur de son oncle Touan Sze-liang [71]) (段思良) et se fit bonze.

C'est à cette époque, où le Bouddhisme était en grande faveur, que les temples de San-tah-tsze (三塔祠) doivent leur magnificence. Les souverains de cette époque paraissent avoir fait de grands sacrifices pour la religion de Bouddha. Aujourd'hui, cet immense site dont l'aspect devait être imposant n'est plus qu'un amas de ruines. Trois pagodes sont encore debout; la plus importante est de forme carrée et mesure à sa base 10.50 mètres de côté et environ 60 mètres de hauteur. Malgré le temps écoulé depuis sa construction, la bâtisse entièrement en briques est encore très-solide et on peut se faire une idée du soin avec lequel ont été exécutés ces travaux. Sur les côtés, enduits à la chaux, on avait ménagé des niches pour abriter des statuettes.

Les deux petites pagodes sont de forme octogone, mesurent environ 30 M. de hauteur et sont plus finement décorées.

On trouve dans ces ruines les débris d'une statue en bronze de Kouan-yin (觀音) à laquelle il manque la tête. Le tronc a environ 2 M. de hauteur.

S'il était possible de faire des recherches au milieu de ces ruines, qu'une végétation très-active a envahies depuis longtemps, nous

---

71) Frère de Touan Sze-p'ing (段思平).

sommes persuadés qu'on y trouverait des pièces très-intéressantes qui permettraient de reconstituer l'architecture de cette époque, et nous montreraient les moyens que les artisans employaient déjà depuis des années, pour fondre sur place des pièces en bronze, aussi volumineuses et aussi bien finies.

En prenant le pouvoir, Touan Sze-liang se promît de faire beaucoup de réformes, mais il ne tarda pas à subir la mauvaise influence de son entourage.

S'abandonnant à une vie douce et facile, il laissa à ses ministres le soin d'administrer ses états; le peuple fut mécontent et les querelles entre voisins prirent une acuité telle, que les troubles recommencèrent; ce prince mourût en 953, peu regretté par ses sujets.

Touan Sze-ts'oung (段思聰), fils du précédent, succéda à son père, atténua au début de son règne les fautes commises par son prédécesseur, rétablit l'ordre dans son royaume et mourût en 980, après avoir régné 27 ans.

Sous la dynastie des Soung (宋), la 3e année du règne de Tchao T'ai-tsou (趙太祖) (963), un mandarin nommé Ouang Tsiouen-pin (王全斌) fut envoyé au Sze-tchouen pour comprimer la rébellion qui venait d'y éclater. La province apaisée, ce fonctionnaire rentra à K'ai-foung fou [72]) (開封府), et critiqua beaucoup les procédés de la dynastie des T'ang qui avaient ébauché la conquête des pays de l'ouest sans la terminer. Il proposa à son souverain un nouveau plan pour occuper définitivement le Yun-nan, mais l'empereur, trop faible pour exécuter un tel dessein, refusa son approbation puis, prenant la carte que lui présentait son général, il ajouta: «pour éviter à l'avenir toute contestation avec les princes «sauvages et pour mettre fin à des guerres sans issue, je décide

72) Ville de la province de Ho-nan (河南), alors capitale de l'empire.

«que tout le territoire situé en dehors du Ta-tou ho [73] (大渡河) «sera gouverné par les princes du Sud».

La division ainsi faite par l'empereur de Chine fortifia le trône des rois du Yun-nan et leur donna une indépendance qui, jusqu'alors fictive et nominale, devint réelle.

Les mandarins chinois établis au Sze-tchouen, impatients de se distinguer et surtout avides de faire des prises, faisaient constamment des incursions chez leurs voisins ce qui était le sujet de désordres constants.

A partir de cette époque, la question de territoire fut nettement tranchée et le pays commença à jouir de son autonomie.

A la mort de son père (970), Touan Sou-chun (段素順) prit les rênes du gouvernement; son règne dura 16 ans et ne fut marqué par aucun évènement important.

Ne voulant pas suivre les errements de ses prédécesseurs, il sut faire des concessions aux exigences de la situation, s'appliqua à vivre en paix avec ses voisins, et son pays profita largement de cette sage politique.

Son fils, Touan Sou-ying (段素英), lui succéda (986). Sous ce dernier prince, rapporte le «Nan-tchao-i-tchouan», quelques tribus, qui jusqu'alors avaient fait partie du royaume, s'en détachèrent et se battirent entre elles.

En 1011 Touan Sou-lien (段素廉) monta sur le trône. Ce prince règna 14 ans et, à sa mort en 1025, le neveu de Touan Sou-ying, nommé Touan Sou-loung (段素隆), lui succéda. Durant son court règne des troubles continuels agitèrent le pays; impuissant à les réprimer, il abdiqua en faveur de son neveu Touan Sou-tchin (段素眞) et se retira dans un monastère.

Le nouveau roi inaugura son règne en 1026. Pendant les 15

---

73) Rivière située dans la préfecture de Kia-ting fou (嘉定府) au Sze-tchouen.

années qu'il resta sur le trône, aucun évènement particulier ne vint troubler la tranquilité du pays. Nature indolente, sans énergie, il se laissa vivre sans s'occuper de l'administration et abdiqua enfin en faveur de son petit-fils Touan Sze-hing (段素興).

A peine arrivé au pouvoir (1041), son premier soin fut de faire construire un magnifique jardin à Yun-nan fou dans lequel, indépendamment de la culture des fleurs [74]) qu'il aimait beaucoup, il fit établir un harem. Sans moralité ni principes, il encouragea la débauche, reçut chez lui des femmes de moeurs légères qu'il invitait à boire et à dauser. En 1045, son peuple, fatigué de ses orgies et épuisé par les guerres qu'occasionnaient les changements fréquents de gouvernement, se révolta et le désordre fut porté à son comble.

Voyant le pouvoir lui échapper, il eut le bon sens, sur l'instance de ses officiers, d'abdiquer en faveur de son cousin Touan Sze-lien (段思廉) et sauva ainsi sa tête.

Le nouveau prince était à peine sur le trône, qu'un chef aborigène de la frontière d'Annam, nommé Noung Tchi-kao [75]) (儂

74) Il a donné son nom à une fleur de la famille des jasminées.

75) Natif du département de Liang-chan (Lang-son), alors préfecture du Tonkin.

Noung-tchi-kao, natif de Lang-son, était l'ancêtre des aborigènes appelés Noung-jin (儂人). Ils occupaient tout le territoire s'étendant à l'est de Bac-ning jusqu'à T'oung-hai (通海). Une partie de ce pays devint, sous la dynastie des Ming (明), la préfecture de Kouang-nan (廣南) et une partie de celle de K'ai-hoa (開化). Toute la partie sud-est resta au Tonkin et forma les préfectures de Kao-ban (高平), Kao-p'ing en chinois, et de Lang-son (艮山), Liang-chan en chinois.

Les Noung que j'ai souvent eu occasion de voir au Yun-nan et au Tonkin, sont vigoureux, actifs et sobres. Les hommes ont presque tous adopté le costume du paysan chinois; ils passent ainsi inaperçus dans la foule, les jours de marché; peut-être aussi parcequ'il est commode. Quant aux femmes, bien que fréquentant les foires où elles portent du bois à vendre ou tout autre produit de leurs montagnes, elles ont conservé le costume des ancêtres. Elles portent une courte veste en cotonnade, genre bolero, de couleur noir bleu, avec de grands boutons en argent, et une jupe de même étoffe ample et courte; leur chaussure consiste en sandales en paille, mais généralement elles vont nu pieds. Leurs cheveux sont relevés en chignon sur lequel elles placent un morceau d'étoffe de même couleur que le costume, et leurs oreilles sont parfois ornées de grandes boucles en forme d'anneaux, etc.

智高) se révolta; se croyant plus puissant que le roi du Yun-nan, il prit le titre d'Empereur d'Annam. Touan Sze-lien, vexé mais impuissant à ramener ce sujet à la raison, demanda à l'Empereur Jen-tsoung (仁宗) de lui venir en aide; ce dernier lui envoya le général Ti-ts'in (隄親) avec des troupes.

Noung Tchi-kao fut battu, son année taillée en pièces se débanda, ses forteresses furent enlevées et brûlées et le chef réussit à se cacher à Ho-kiang keou [76]) (合江口). Plus tard Noung Tchi-kao vint faire sa soumission, mais le roi du Yun-nan lui refusa sa grâce, le fit exécuter et envoya sa tête à l'empereur [77]).

En 1064 un autre soulèvement éclate, fomenté par Yang Yun-hien (楊允賢). L'empereur envoie de nouveau du secours; le marquis Kao Tchi-ching (高智昇), à la tête des troupes impériales, rétablit l'ordre; l'empereur pour le récompenser de ses services l'éleva à un plus haut grade et le roi du Yun-nan lui offrit des terres dans le district de Houng-yai (紅崖); l'année suivante (1076) Touan Sze-lien, après 31 ans de règne, abdiqua en faveur de son fils Touan Lien-I (段廉義) et se fit bonze.

Dès qu'il fut au pouvoir, le roi envoya des ambassadeurs à l'empereur de Chine, avec de nombreux et riches présents.

Grâce à une ferme et prudente administration, il parvint à étouffer l'anarchie et à assurer la paix. Il punit sévèrement ceux de ses subordonnés qui prétendaient se mettre au-dessus de son autorité et fit également rentrer dans le devoir quelques tribus insoumises qui jusqu'alors avaient été indépendantes.

---

76) Confluent du fleuve Heh (黑河) avec une rivière qui passe non loin de Moung-hoa-t'ing (蒙化廳). Il nous a été impossible d'identifier le fleuve. D'aucuns pensent que c'est l'ancien nom de la rivière qui sort du lac de Ta-li et passe à Moung-hoa-t'ing.

77) Cette version que nous tirons du Nan-tchao-yeh-shih et du Kouang-nan-tchi diffère sensiblement du texte de Ma Touan-lin (馬端林) traduit par le Marquis Hervey de St. Denys (Tome II, page 230 et suiv.). La première version nous paraît plus conforme à la marche des évènements.

Yang I-tcheng usurpe le trône.

Un de ses ministres Yang I-tching (楊義貞) l'assassina en 1082 et usurpa le trône à son profit. Le châtiment de ce forfait ne se fit pas attendre: après 4 mois de règne, le marquis Kao Tchi-ching (高智昇) leva des troupes à la tête desquelles il plaça son fils Kao Ching-t'ai (高昇泰) avec mission de marcher contre l'usurpateur; Yang fut fait prisonnier et décapité. A la suite de cet acte de représailles, Kao Tchi-ching [78]) fit donner la couronne à Touan Cheou-houei (段壽輝), neveu du feu roi.

Ce monarque commença son règne en 1081. Ayant apprécié les talents de Kao Ching-t'ai, il lui témoigna sa reconnaissance en le nommant son conseiller et lui accorda, en outre, le titre de marquis.

Dans le courant de l'année, il se produisit une éclipse totale du soleil, et des étoiles furent visibles en plein jour. Touan Cheou-houei vit dans cet évènement un mauvais présage pour son règne et fut tellement impressionné que, malgré les instances de son entourage, il abdiqua en faveur du petit-fils de Touan Sze-lien, appelé Touan Tcheng-ming (段正明).

Ce dernier monta sur le trône en 1082. Son règne fut marqué par une série de désastres dus à sa mauvaise administration. Par son indifférence des affaires publiques, son indolence et son manque de caractère, il s'attira la haine de ses sujets. Enfin, après 13 années d'impopularité, il se décida à abdiquer en faveur du marquis Kao Ching-t'ai que le peuple désignait pour lui succéder et se retira dans une bonzerie.

Avec lui finit la lignée des rois de la maison de Touan, comprennant 14 générations ayant régné 158 ans.

---

78) On trouve encore dans le district de Young-peh-t'ing (永北廳) des Tou-sze (土司), chefs héréditaires, descendant de la famille de Kao.

Dynastie de Ta Tchoung Kouo.

Kao Ching-t'ai (高昇泰), monté sur le trône par acclamation du peuple en 1094, donna à sa dynastie le nom de Ta Tchoung Kouo[79]) (大中國). Il naquit à Ta-li fou; la légende rapporte le fait suivant sur sa naissance: Son père était un jour de retour du temple où il venait d'offrir des sacrifices à Bouddha. Il rencontra un vieillard qui, le saluant, lui annonça qu'un évènement se préparait chez lui et que sa femme allait lui donner un fils; de retour à sa maison, il constata avec un grand étonnement que le vieillard avait dit vrai.

L'enfant grandit au milieu de ses parents, devint studieux, brave et de bonne heure montra un goût marqué pour les fonctions officielles, auxquelles il fut appelé. Les nombreux services qu'il rendit à son pays lui valurent l'admiration du peuple et plus tard la couronne.

Durant son court règne, Kao Ching-t'ai fit preuve d'un grand jugement et montra des qualités administratives remarquables qui lui valurent l'estime de ses sujets.

En 1095, étant très-malade et se sentant mourir, il fit venir son fils et lui dit: «La faiblesse, l'incapacité de Touan Tching-ming «et surtout les intrigues de ses courtisans m'ont fait choisir par le «peuple comme roi du Yun-nan. Après ma mort, je désire qu'un «membre de sa famille reprenne le trône et ses droits».

Kao T'ai-ming, suivant les avis paternels, refusa de lui succéder et désigna pour souverain Touan Tcheng-chun (段正淳), frère du précédent roi.

---

79) Grand royaume du milieu (Empire du milieu).

Le trône est rendu à la famille des Touan.

En prenant possession du trône de ses ancêtres (1097), le nouveau prince, en reconnaissance de ce que Kao T'ai-ming avait fait pour sa famille, le nomma premier secrétaire et son frère Kao T'ai-yun (高泰運), Ministre d'État. Le premier acte de son administration fut d'abolir les corvées dûes par le peuple au gouvernement; il bâtit la ville de Ts'ou-hioung tch'eng (楚雄城) et donna à sa dynastie le nom de Heou-li Kouo [80]) (後理國).

Dans le courant de l'année 1104, l'empereur de Chine lui envoya, sur sa demande, des livres de médecine et des titres honorifiques pour les fonctionnaires de sa cour.

Plus tard, les rois de Birmanie et de deux états voisins, craignant le nouveau roi du Yun-nan, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de présents, comprenant les produits de leurs pays et deux éléphants blancs.

Touan Tcheng-chun, malgré la paix et le bien-être dont jouissait son peuple, très-impressionné par l'apparition d'une comète, accompagnée de beaucoup de maladies, voyant dans cet astre un mauvais présage pour son règne, abdiqua en 1109 en faveur de son fils Touan Ho-yu (段和譽) et se retira dans un monastère bouddhique.

Dès que le nouveau souverain fut installé sur le trône, les petits États voisins vinrent lui apporter comme marque de soumission et de respect le tribut d'usage en or, argent, pierres précieuses, éléphants, chevaux, mulets, rhinocéros, etc.

En 1111 un grand tremblement de terre détruisit 16 temples, des centaines de maisons et fit un nombre considérable de victimes.

L'année suivante, les Man-tze des 37 districts se révoltèrent;

---

80) Royaume des droits postérieurs. En prenant ce titre, il voulut bien établir, que sa famille ayant régné plus de 1 siècle $\frac{1}{2}$ sur le pays, il ne reprenait que ses droits.

le généralissime Kao T'ai-ming les ramena dans le devoir; pour les punir il les imposa dûrement et emmena plusieurs fils de chefs comme garantie de la soumission de leur père.

Le roi de Birmanie, flatté des bons rapports qu'il entretenait avec le roi du Yun-nan, lui envoya en 1116 une nouvelle ambassade avec de riches cadeaux.

En 1117 l'empereur Houei-tsoung (徽宗) envoya deux de ses ministres Tchoung-tchin (鐘震) et Houang-tsien (黃漸) porter à Kao T'ai-ming des titres honorifiques pour le récompenser du succès obtenu sur les Man-tze révoltés. Ce général mourût [81]) peu de temps après; d'aucuns disent empoisonné.

A la suite de la mort de son premier ministre, le roi du Yun-nan, voulant cimenter les bonnes relations existant déjà avec la cour de Chine, envoya en 1119 son fils Touan Ki (段紀) en ambassade auprès de l'empereur qui, en retour, octroya à Touan Ho-yu le titre de roi de Ta-li (Ta-li Kouo Ouang [82]) (大理國王).

L'apparition d'une comète en 1119 fut le signal d'une foule de désastres pour ce royaume naguère si tranquille. Les sauvages du Nord du Sze-tchouen se révoltèrent et firent des incursions du côté de Ta-li; les Man-tze ne tardèrent pas à suivre leur exemple, marchèrent sur Yun-nan fou, s'en emparèrent et tuèrent Kao Ming-tsing et ses officiers. Cette période troublée dura jusqu'en 1128.

Dans le courant de cette année, on observa le passage de Vénus sur le disque de la lune ce qui, d'après l'historien, fut la cause de nouveaux malheurs pour le pays; un grand incendie éclata en effet peu de temps après à Yun-nan fou; près d'un tiers de la population périt et 4000 maisons furent complètement détruites.

---

81) L'empereur de Chine, en apprenant sa mort, lui conféra l'honneur posthume de Kouo-tze (國子), titre qui correspond à celui de grand dignitaire ou précepteur de l'empereur.

82) Roi du royaume de Ta-li.

C'est durant ce règne, en 1127, que la Capitale de l'Empereur de Chine fut transférée à Hang-tcheou [83]) (杭州), dans la province du Tche-kiang, d'où lui vient son nom de Nan Soung (南宋).

Touan Ho-yu (段和譽), se conformant à l'usage établi, envoya en 1140 à l'empereur Kao-tsoung, en signe de vassalité, des éléphants et des chevaux; ses ambassadeurs furent très-bien reçus et retournèrent dans leurs foyers emportant des lettres de remerciements pour leur souverain et des titres pour eux.

En 1147, un brouillard très-intense couvrit le pays pendant 24 jours. Le souverain, avancé en âge et superstitieux au possible, attribua cet évènement aux lacunes de son administration; d'autre part, sachant que son fils était impatient de monter sur le trône, Touan Ho-yu abdiqua en sa faveur et, à l'exemple des autres membres de sa famille, se fit bonze, après avoir régné 39 ans.

Son fils, Touan Tcheng-hing (段正興), prit le pouvoir en 1148, soumit plusieurs tribus qui voulaient se séparer du royaume et répara les pertes que les guerres de ses prédécesseurs avaient fait subir au pays.

A part un brouillard intense qui pendant 16 jours s'étendit comme un linceul sur le pays, son règne s'écoula dans une tranquillité parfaite dont son peuple lui fut reconnaissant.

En 1173, après 25 années de règne, il abdiqua en faveur de son fils et, suivant l'exemple donné par les princes de sa famille, chercha dans un monastère la vie calme et paisible qu'il désirait.

Au début de son règne, Touan Tchi-hing (段智興) eut beaucoup de peine à s'entendre avec ses ministres; pour éviter des démêlés avec le roi du Thibet qui menaçait de lui déclarer la guerre, il conclut une alliance avec lui, mais ne tarda pas à se repentir de cet acte de faiblesse. Fatigué par la suite des tiraille-

---

83) Appelé à cette époque Ning-an fou (甯安府).

ments et des exigences des T'ou-fan (Thibétains), il prit les armes contre eux et les vainquit.

En 1195, craignant une reprise d'armes de son ancien allié, il fit réparer les murailles des forteresses de Hia- et Chang-koan (下關, 上關). Il mourût en 1200, après un règne de 28 ans.

Son fils, Touan Tchi-lien (段智廉), lui succéda la même année. Il envoya un ambassadeur à l'empereur Ning-tsoung (甯宗) pour lui annoncer son avènement au trône et le prier de lui faire parvenir des ouvrages relatifs au Bouddhisme; l'empereur donna suite à la demande, les livres furent envoyés et placés dans la grande tour de Ta-li à la disposition des fonctionnaires ou lettrés, désireux de les consulter.

Aucun évènement particulier n'éclata durant les cinq années que Touan Tchi-lien resta sur le trône. Il mourût en 1205 enlevé par une maladie épidémique; son fils lui succéda.

Touan Tchi-tsiang (段智祥) monta sur le trône la même année (1205).

Ce fut, de tous les rois du Yun-nan, celui qui fit le plus de bien à son pays. Aidé par une pleiade d'hommes intelligents et vertueux, il améliora le sort de son peuple, encouragea les lettres, maintint non-seulement la concorde parmi ses sujets, mais par le prestige et l'autorité qu'il sût exercer sur les peuples voisins, il conserva la paix. Après 33 années de règne, parvenu à un âge avancé, il abdiqua en faveur de son fils Touan Tsiang-hing (段祥興), quitta entièrement la vie publique et se retira dans une bonzerie.

Touan, le nouveau roi, d'un esprit borné, sans énergie et sans autorité, eut pour ministres deux frères: Kao-tchang (高張) et Kao-ho (高禾), possédant un tel ascendant sur leur prince qu'ils parvinrent à diriger les affaires du royaume à leur entière fantaisie.

Arrivée de Koublai au Yun-nan.

Il était sur le trône depuis six ans, lorsqu'il apprit que l'empereur mongol Hien-tsoung (憲宗) se disposait à envahir ses états. A ce moment (1245) les troupes mongoles, sous les ordres du Général Hou-pi-lieh [84]) (忽必烈), frère de l'empereur, étaient en marche vers la frontière.

Durant ce parcours de 2000 lis (1000 K. environ) les Mongols, dit l'historien, eurent à supporter de grandes fatigues et à endurer bien des privations en traversant des parages inhabités, coupés de fleuves et de hautes montagnes, sans routes praticables et sans ressources.

Ils arrivèrent enfin sur la frontière du Yun-nan, après avoir soumis quelques peuplades indépendantes qui avaient voulu les arrêter dans leur marche.

Touan Tsiang-hing, inquiet pour son royaume et sentant l'indépendance du Yun-nan sérieusement menacée, envoya le général Kao-ho à la tête d'une armée à laquelle se joiguirent les Mousso [85]) (麼些), ses alliés, aussi appelés Ou Man [86]) (烏蠻).

Le premier contact eut lieu près de la rivière du Sable d'Or [87]); Kao-ho fut tué dans cette affaire et les Mousso se soumirent au vainqueur.

Peu de temps après cette défaite, le roi mourût de chagrin, après avoir régné 13 ans.

Son fils, Touan Hing-tchi (段興智), lui succéda. A peine

---

84) Koublai-khan, petit-fils de Genghis-khan.

85) Nous ne pouvons reconnaître dans ce nom que le pays des «Mousso» dont la race du même nom habite aujourd'hui la partie comprise entre Li-kiang (麗江府) et le Thibet.

86) C'est-à-dire barbares noirs.

87) Probablement le Yang-tzé kiang. Ce fleuve, dans cette partie, porte encore aujourd'hui le nom de fleuve du «Sable d'or».

était-il sur le trône (1252) qu'il reçut de Hou-pi-lieh, dont l'armée avait franchi le Lin-t'ao kiang (臨洮江), trois parlementaires l'invitant à se rendre.

Touan Hing-tchi repondit à cette injonction, en faisant mettre à mort les trois envoyés, leva des troupes et prit des mesures pour défendre son territoire.

Kao T'ai-tsiang (高泰祥), ayant toute la confiance du roi, fut nommé Commandant en Chef de l'expédition avec mission d'empêcher l'armée mongole de franchir le Kin-cha Kiang (金沙江). Il établit ses postes au passage d'un bac, le seul qui existât dans ces parages à cette époque; repoussa à plusieurs reprises les attaques de l'ennemi et fit même de nombreux prisonniers.

Hou-pi-lieh, mécontent d'être tenu en échec par des aborigènes qu'il méprisait, manquant de vivres et craignant que la faim ne mit le désordre dans les rangs de ses soldats, eut recours à une ruse de guerre qui lui réussit très-bien:

Il fit fabriquer des sacs en peau de chèvre ou de mouton qui, remplis d'air, firent l'office de flotteurs, puis descendant le fleuve pour éviter l'armée ennemie fortement retranchée au passage du bac, il installa, malgré la rapidité du courant, des cordes solidement fixées aux deux rives; les flotteurs y furent fixés et, à la faveur de la nuit, une partie de l'armée passa sur l'autre rive.

Kao T'ai-tsiang, connaissant les difficultés qu'offraient le passage du fleuve en aval, se croyait en toute sécurité, lorsqu'il fut subitement attaqué à l'improviste par Hou-pi-lieh; ses troupes se débandèrent et lui-même ne dût son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Conquête du Yun-nan.

Ce succès donna un avantage considérable aux Mongols qui profitèrent du désordre de l'armée ennemie pour la poursuivre.

Après plusieurs rencontres malheureuses, Kao T'ai-tsiang se retira

derrière les remparts de la forteresse de Chang-koan [88]) (上關) qui tomba bientôt entre les mains des Mongols.

Le roi, à bout de ressources, abandonné de ses sujets, s'enfuit à Yun-nan fou, laissant à son général en chef le soin de défendre Ta-li avec le peu de soldats qui lui étaient restés fidèles.

Malgré la bravoure de la garnison, Ta-li tomba au pouvoir des troupes mongoles. Le général Kao T'ai-tsiang, prisonnier de guerre, ayant refusé de se prosterner devant Hou-pi-lieh, fut exécuté au pied de la grande Tour, ayant défendu jusqu'au bout l'indépendance de son pays.

La légende rapporte qu'au moment de rendre l'âme, le ciel s'obscurcit et le tonnerre gronda. Hou-pi-lieh, très-impressionné par ces évènements, aurait dit, s'adressant à son entourage: «Un brave «et loyal ministre vient de disparaître. Cet homme a été méconnu».

La femme de Kao T'ai-tsiang, en apprenant la mort de son mari, vint avec ses deux fils se prosterner aux pieds du vainqueur demandant grâce pour elle et pour ses enfants. Hou-pi-lieh touché de cette démarche, fut pris de compassion et s'adressant à ses officiers: «voici les enfants d'un brave et dévoué serviteur, que les hasards de la «guerre ont traîté durement; prenez-en bien soin, qu'on les élève dans «les principes de la morale des ancêtres afin que, plus tard, ils puissent «devenir des fonctionnaires capables et dévoués».

La prise de Ta-li et de ses ouvrages avancés coûta aux Mongols beaucoup de monde; les morts furent inhumés derrière une Pagode; le monticule et les tablettes qu'on y éleva s'y voient encore, et à une époque de l'année cet endroit est le but d'un pélerinage et l'objet de sacrifices.

En 1253, Hou-pi-lieh, continuant la conquête du Yun-nan, envoya les généraux Ouang Liouh-chuh (王律水), Ouang-heou (王侯) et Ouang-kien (王鑑), à la tête d'une forte armée,

88) A 30 lis au Nord de Ta-li. — Défend l'entrée de la vallée.

devant Yun-nan fou pour s'emparer de la ville. En route, l'armée victorieuse reçut la soumission de plusieurs chefs aborigènes, mais à Ts'ou-hioung fou (楚雄府) un de leurs parlementaires, ayant été mis à mort par un officier trop zélé, Hou-pi-lieh décida que la population serait passée au fil de l'épée. Le Sage Lieou Chi-tchoung (劉時中) supplia le vainqueur de faire grâce en l'assurant que les habitants n'avaient pris aucune part au meurtre de son envoyé; cédant à ses prières, Hou-pi-lieh fit faire un grand nombre d'étendards en soie sur lesquels on inscrivit en gros caractères la défense, sous peine de mort, d'attenter à la vie des habitants. Ces pavillons furent plantés sur les murs qui entourent la ville; la population reconnaissante offrit des remerciements et des cadeaux à l'armée mongole qui, quelques jours après, continuait sa route sur Yun-nan fou, son principal objectif.

Touan Hing-tchi, affecté par la perte de son royaume et craignant pour ses jours, essaya de résister, mais se voyant impuissant à soutenir la lutte, il décida de se soumettre pour éviter aux habitants et aux officiers qui lui étaient restés fidèles, les horreurs d'un siège dont l'issue funeste était à peu près certaine.

Les Mongols entrèrent dans la ville et s'emparèrent de l'ancien roi du Yun-nan, qu'ils auraient mis à mort sans l'intervention de Hien-tsoung (憲宗) qui, prenant en considération le long règne de sa famille, donna l'ordre de le mettre en liberté, non sans lui avoir fait promettre de servir fidèlement l'empire, assurance que Touan Hing-tchi donna et qui lui valut le titre de Mo-ho Lo-ts'o [89]) (摩訶羅嵯).

Hou-pi-lieh, par mesure de prudence, ne voulut pas laisser à l'ancien roi de Ta-li le soin de rétablir l'ordre et d'administrer seul le pays; il lui adjoignit Lieou Chi-tchoung (劉時中) auquel il donna le titre de Siouen-fou-chi [90]) (宣撫使) (1254).

89) En Sanscrit *Mahâ Râdja*, «Grand Roi».
90) Titre équivalant à celui de Juge et gouverneur de province réunis.

Soumission des Thibétains.

Dès que le pays de Ta-li eut entièrement reconnu l'autorité des Mongols, le conquérant rentra à la cour en 1287, laissant à Lieou Chi-tchoung le soin de soumettre les peuplades voisines de Ta-li. Ce général attaqua peu de temps après, la tribu des T'ou-fan, dont la soumission fut longue et pénible. Leur chef Ying Ta-li (英大禮) soutint longtemps les efforts des Mongols et les battit même dans plusieurs rencontres.

Fin de la dynastie des Touan.

Ainsi finit l'indépendance du royaume de Ta-li. Les descendants de la famille Touan, qui règnaient sur ce pays depuis plus de 3 siècles, s'inclinèrent devant leur infortune et devinrent, par la suite, les humbles serviteurs du conquérant Hou-pi-lieh qui, poursuivant ses ambitieux projets, se fit proclamer empereur, sous le nom de Tchoung-t'oung (中統), du nord de la Chine, inaugura la dynastie des Youen (元) en 1260 et anéantit par la suite la dynastie des Nan Soung (南宋), du sud de la Chine [91]).

Peu de temps après l'avènement de Hou-pi-lieh (忽必烈) au trône, Touan Hing-tchi (段興智), l'ancien roi de Ta-li, se mit en route avec son frère apportant des présents et ses félicita-

---

91) En 1115, la dynastie Tatare des Ts'ing (清), fut inaugurée par Akouta (阿骨打), qui avait alors sa cour à K'ai-foung fou (開封府); il renversa en 1136 les Soung (宋) du Nord et un peu plus tard, en 1150, Peking devint la résidence des empereurs Ts'ing et prit le nom de Tchoung-t'oung (中統), (Capitale du Milieu). Les descendants de ce peuple furent les ancêtres des Mandchoux.

En 1215, Gengis Khan, appelé en Chinois Tieh-mou-tchin (鐵木眞), renversa les Ts'ing et s'empara de leur capitale qui fut, pendant une cinquantaine d'années, le chef-lieu d'une province mongole.

Hou-pi-lieh Khan, petit-fils du grand conquérant, transporta la résidence des empereurs mongols à Karakorum (Yen-king 燕京), d'autres disent Ho-lin, et bâtit de 1264 à 1267, une nouvelle ville à laquelle il donna le nomme de Ta-tou (大都), grande capitale.

tions au nouvel empereur; trop faible pour supporter les fatigues d'un si long voyage, Touan mourût en route.

Le monarque mongol, absolu et autoritaire, se hâta de supprimer les petites royautés qui subsistaient encore dans son vaste empire. C'est ainsi que Touan Sin-tsü-jih (段信苴日), fils de l'ancien roi de Ta-li, ne fut pas couronné et reçut le titre de Tsoung-koan [92]) (總管) de Ta-li.

Bien qu'il n'eut pas obtenu le titre que sa famille avait porté si longtemps, Touan Sin-tsü-jih entreprit le long voyage dans lequel son père avait succombé; il offrit de riches présents à Hou-pi-lieh [93]) qui, au lieu de l'investiture souveraine, lui donna le sceau de Tsoung-koan (總管) et l'invita à rentrer à Ta-li.

A son retour au Yun-nan, Touan eut à réprimer une révolte fomentée pendant son absence, par un bonze appelé Ché-li (舍利)[94]). Le mouvement menaçait de prendre des proportions inquiétantes: les rebelles occupèrent Ts'ou-hioung (楚雄府); après quelques mois de siège, la ville tomba au pouvoir de Touan; Ché-li réussit à prendre la fuite, laissant plusieurs de ses lieutenants entre les mains des assiégeants et ses partisans dans le plus grand dénuement.

Le succès de cette campagne valut à Touan le titre de Tou Youen chouei [95]) (都元帥).

En 1269, l'empereur, craignant de nouveaux soulèvements dans cette partie éloignée de son empire, désigna son cinquième fils Hou-ko-tchih (忽哥赤) comme prince du Yun-nan.

Troubles en Annam.

A ce moment le plus grand désordre régnait en Annam. Les habitants des provinces septentrionales de ce pays, constamment

92) Grade conférant à cette époque des pouvoirs militaires illimités. — Sorte de dictature.
93) Koubilai.
94) Sanscrit *Çari*.
95) Généralissime.

dépouillés par les dissidents, menaçaient de se soulever. Le roi, impuissant à réprimer ces attaques, demanda du secours au prince du Yun-nan. Hou-ko-tchih, suivant la sage politique de son père, ne resta pas indifférent à cet appel; il leva des troupes dont il donna le commandement à son général Pao Ho-ting (寶和丁), rejoignit les forces du roi d'Annam et prit lui-même une part active à l'expédition.

Les 2 armées attaquèrent simultanément Tchen-tch'eng (占城) et Tchin-lah [96]) (眞臘), villes occupées par les rebelles. La population, craignant les rigueurs d'un siège, demanda à se soumettre. Le roi d'Annam accepta à la condition que les chefs seraient livrés. Les auteurs du mouvement furent rendus et décapités, la ville rançonnée et des fils des notables furent livrés au roi comme garantie de la fidélité de leurs parents.

L'ordre rétabli, Hou-ko-tchih rentra dans ses états où il reçut les félicitations de la cour de Chine et de nombreux présents.

Le calme étant à peu près rétabli dans la région, il se disposait à réorganiser le pays lorsqu'il fut assassiné par son général en chef Pao Ho-ting [97]) (寶和丁) en 1271.

Quelque temps après, un de ses proches parents, nommé T'oh-hou-lou (脫忽魯), d'origine mongole comme lui, prit sa succession.

C'est durant l'administration de ce dernier, que le nouveau régime inauguré par les Mongols fit le plus de progrès: les aborigènes dissidents vinrent peu à peu se ranger sous la nouvelle bannière et de nombreux palais et établissements publics furent bâtis dans toute la province. C'est aussi à ce moment que les 37 districts, commandés par un chef autochthone qui, depuis l'occupation du pays,

96) Le Tsiampa et le Cambodge.

97) Les historiens ne sont pas d'accord sur le mobile qui arma la main du général. D'aucuns pensent que la jalousie amenée par les succès du prince dans la campagne d'Annam en aurait été le motif; d'après d'autres, le vif ressentiment d'une offense au sujet des faveurs d'une courtisane ne serait pas étranger au crime.

n'avait cessé de créer des troubles, furent réorganisés sur de nouvelles bases et se soumirent en apparence car, comme on le verra par la suite, de nouveaux soulèvements se produisirent.

En 1274, les Birmans vinrent attaquer la ville de Young-tch'ang, dont les habitants étaient connus sous le nom de Kin-tchi [98]) (金齒), (dents d'or); des troupes furent envoyées contre les assaillants, mais durent rentrer dans leurs camps à la suite de trop fortes chaleurs.

Une deuxième expédition se mit en route quelque temps après sous les ordres du général Tieh-mou-erh [99]) (帖木兒); les Birmans furent défaits et contraints de payer une forte contribution de guerre.

Les bonzes, qui jusqu'alors avaient largement profité des bontés du roi déchu, s'accommodèrent difficilement au nouvel état de choses.

L'un d'entre eux, Ché-li (舍利), que nous avons vu s'échapper de Ts'ou-hioung fou, très connu dans le pays, profita de sa situation pour soulever une deuxième fois le peuple contre les Mongols.

Touan, continuant à rester fidèle à l'empereur, fit déguiser quelques soldats en marchands, auxquels il donna mission d'assassiner Ché-li. Les soldats se présentèrent chez le bonze révolté sous prétexte de lui offrir leurs marchandises; pendant que ce dernier examinait les objets, il fut poignardé; sa tête fut exposée sur la place publique de Ta-li. Tchoung-t'oung (中統), pour récompenser Touan Sin des éminents services qu'il avait rendus à l'empire, lui envoya plusieurs vêtements de cour et des titres honorifiques.

Poursuivant ses conquêtes, Hou-pi-lieh renversa la dynastie des Nan Soung [100]) en 1279, se fit proclamer empereur de Chine et conserva à sa dynastie le nom de Youen (元).

---

98) Cet appellatif vient de l'habitude qu'ont les indigènes de se plaquer les dents avec le précieux métal.

99) Connu en Europe sous le nom de *Timour*.

100) Soung du sud dont le siège du gouvernement était alors à Ning-ngan, ancien nom de la ville de Hang-tcheou, capitale de la province du Tché-kiang.

Le Yun-nan est définitivement annexé à la Chine. — Occupation Mongole.

C'est à partir de cette époque que le Yun-nan fut définitivement annexé à l'empire chinois.

Touan Sin-tsü-jih mourût en 1282 des suites d'une maladie contractée pendant l'expédition contre les Birmans. Son frère Touan Tchoung (段忠) lui succéda dans le poste qu'il occupait.

Deux tribus de Man-tze s'étant révoltées dans le district de Houei-li tcheou (會理州), faisant actuellement partie du Sze-tchouen, le général mongol K'ouoh-mou (濶木), commandant en chef des forces du Yun-nan, les contraignit à l'obéissance et, comme ces districts étaient en effervescence constante, l'empereur ordonna à Tieh-mou-erh (帖木兒), prince du Yun-nan, de laisser une garnison de 3000 hommes dans ces parages.

Dans le courant de la même année, Touan Tchoung organisa le district de Wou-ting tcheou (武定州), ce qui lui valut des remerciements de l'empereur et de nombreux cadeaux; c'est du reste tout ce qu'il fit car, malade et fatigué, il mourût après 12 mois de fonctions.

Hou-pi-lieh, continuant à reconnaître les services rendus à sa cause par la famille Touan, nomma Touan K'ing (段慶), fils de Touan Sin-tsü-jih (段信苴日), Tou Youen-chouei (généralissime), mais refusa de lui donner le titre de prince. Vers la même époque (1289), l'empereur donna à son petit-fils, Kan-tsz-ma (甘剌麻) le titre de prince Liang (梁王).

Ce grand conquérant et monarque mongol mourût ensuite en 1294, dans sa 80ième année d'âge et 35ième année de règne [101]).

101) Il avait régné 19 ans en Mongolie avant son avènement au trône de Chine.

(à suivre.)

GEOGRAPHICAL NOTES.

X.

TO-HO-LO 墮和羅 TAKŌLA or TOK-HO-LO 獨和羅 TAKKŌLA

BY

G. SCHLEGEL.

I have incidentally mentioned this country in my Geographical Notes N°. III [1]), and indicated its probable situation. Since, the first Volume of the Acts of the international Congress held at Paris in 1897 has reached me, in which is inserted, pp. 217 *seq.*, the exhaustive notice upon *Takōla* or *Takkōla* by Mr. R. F. St. Andrew St. John, after the researches of Yule, Mc Crindle, Dr. Forchhammer and Captain C. E. Gerini, published in the Journal of the Royal Asiatic Society, July 1897.

There appear to be two theories upon the situation of this country:

1) Volume IX, pp. 282—284. With respect to my reading the character 和 as *kō*, I will mention that it is used for this sound in the transcription of the persian word *Nachōda* or *Nakōda*, (a merchant who trades in his own vessel) 南和達 *nan-ho-tah*. Cf. Groeneveldt, Notes on the Malay Archipelago, p. 126, note 4.

1. That held by LASSEN and GERINI that it was situated in the Malay Peninsula;

2. That of Dr. EM. FORCHHAMMER that it was in the estuary of the Sittang at the extreme North of the Gulf of Martaban, Ptolemy mentions *Takōla* in his Geography as "a mart of the Golden Chersonese", which mart thus seems to have been known to the Ancients prior to A.D. 200, Mr. St. John concludes (p. 224) that the Chersonese of Ptolemy may have included that part of Siam, Annam (?) and Malaya which is east of *Sittang* (97°) and south of lat. 20°.

Captain Gerini places *Takōla* at or near the *Pakchan* river in the Malay Peninsula in lat. 10° N. with which situation Mr. St. John agrees (p. 230—231).

We will try now to determine its position somewhat nearer by the aid of the chinese geographers [2]) of the T'ang-dynasty. We read there (Book 222 II, fol. 4 *verso*) that *To-ho-lo*, also called *Tok-ho-lo*, bordered to the South upon *Pan-pan* (*Phûn-pin*), to the North upon *Kia-lo-shay-fuh* (*Kalaçapura*), to the West upon the sea and to the East upon Cambodia. It could be reached from Canton in five months.

This country had two dependencies, called *Tamling* and *Tavan*; the first was situated upon an island in the sea, whilst the second, also called *Natavan*, was situated in the sea southwest of *Van-vûong* (Champa) next to *Toholo*. It could be reached in 90 days from *Kiao-chow* (Tongking). The familyname of its king was *Kchatriya Sri Bhânubhâma* [3]).

The position of *Toholo* is further indicated by that of *Burmah*

---

2) The accounts of chinese historians are of the *utmost importance* for studying the old geography, and no western geographer should omit to consult them, as many difficult questions are elucidated — and often fully explained — by the Chinese.

3) For the Chinese text see *T'oung-pao*, Vol. IX, pp. 282—284.

which latter country is said to border upon northern *Cambodia* [4]) in the east, in the west upon the eastern part of India, in the south-west (read: south-east) upon *Toholo*, in the south upon the sea, and in the north upon (the chinese province of) *Yun-nan*.

The books of the T'ang-dynasty add that the customs in *Phûn-pin* were the same as those of *Siam* and *Toholo* [5]), which statement proves its neighbourhood to these two countries. Consequently I had, in my article on *Kaling* (T'oung-pao, IX, p. 284), placed *To-ho-lo* approximatively in the actual province of *Champhon*, between *Phûn-pin* and *Puchpuri*, or between the 9th and 14th degree North. Reichardi, in his "Orbis terrarum antiquus", Map of India intra et extra Gangem, places *Takōla* in lat. north 14° and 116° long., thus upon the Malay Peninsula, the Aurea Chersonesus of Ptolemy.

Captain Gerini places the mart or port of *Takōla* at or near the mouth of the Pakchan river in the Malay Peninsula (lat. 10° north and long. 98° 19′ east), just at a point where ship-captains, who had not yet learnt the way round the Peninsula, or did not wish to encounter the dangers of a longer voyage, would establish a mart, and which would remain a mart even after the discovery of the passage round by Singapore.

Mr. St. John remarks that he has found *Takōla* marked near that spot in an old edition of Ptolemy, published at Venice in 1611, and also in an atlas published by R. Wilkinson in 1807.

All this agrees with what the chinese geographers tell us; with

---

4) After the eponyme *Shen-lung* (A.D. 705—707), *Chin-lah* (Cambodia) was divided into two parts: North Cambodia, which is very mountainous, was called the "Land-Cambodia part"; whilst the southern part, bordering upon the sea and surrounded by marshes, was called the "Water-Cambodia part". 神龍後分爲二半。地多山阜號陸眞臘半。南際海饒陂澤、號水眞臘半。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 101 I, fol. 3 *recto*.

5) 盤盤.... 與赤土墮和羅同俗。 Vide 新唐書, Book 222 II, fol. 2 *verso*.

that difference that with them *Takōla* was not simply a mart, but a seaport of the state of *Takōla*. This identification enables us also to identify the two dependencies of *Takōla*. *Tamling*, which was situated upon a island in the sea, is then probably the island of *Domel* or *Lambi*, lying just before the mouth of the *Pakchan*; and *Tavan*, next to Toholo, will then have been the actual island of *Pulau Bardia*, at the mouth of the river *Champhon*, in Lat. 10° 48′ N. These two convenient ports where probably both visited by chinese traders, who, either, courageously passed through the strait of Malacca, or went directly to the port at the river Champhon *Tavan*, where they shipped the foreign goods, brought by Greek and Arab ship-captains to *Takōla*, and which were transported over the isthmus of *Kra*.

As I was unaware of Captain Gerini's article, when I published my note on *Toholo*, exactly as he was unacquainted with my note, and as we have arrived, independently of each other, to the same conclusions, I think the geographical situation of Ptolemy's *Takōla*, and the chinese *Toholo* is definitively settled.

GEOGRAPHICAL NOTES.

XI.

HOLOTAN 呵羅單 KALATAN or KĬLANTAN 急蘭丹 KĔLANTAN

BY

G. SCHLEGEL.

We read in the History of the first Sung-dynasty, Book 97, fol. 3 *recto*, that the **state of Kalatan ruled over the island of Shaypo** (*Djapâ* or *Djavâ* on the Malay Peninsula) [1]; that it sent, in the seventh year of the period *Yüan-kia* (A.D. 430), ambassadors offering diamond rings, red parrots, white Hindustani rugs and cottons [2], cottons from the kingdom of *Shép'o* [3] and suchlike articles.

1) 治闍婆洲. The text of the 南史, Book 78, fol. 8 *verso*, has the variant 都闍婆洲, which means the same thing.

2) The chinese 古貝 *Kupeï* and 吉貝 *Kipeï* (old sound *Kat-pa* = *Karpa*) are only transcriptions of the malay *Kapas*, and Skt. *Karpâsa*, the *Gossypium*, or cotton-plant.

3) Perhaps *Çyapa rachtra*? the name of *Kâçyapa* is transcribed in Chinese 迦葉波 *Kia-shé-p'o*.

In the 10th year (A.D. 433), the king of Kalatan, named *Vâiça* (or *Vâiçya*) *varman*, presented a letter [4]).

The kingdom was afterwards usurped by the son of *Vâiçavarman*, of which the old king complained in a letter to the emperor of China, dated from the year 436.

In A.D. 449 H. M. published an edict in favour of the three faithful states *Kalatan*, *Pahang* and *Padar* (?) [5]).

The reasons why we identify *Kalatan* with *Kĕlantan* are in the first place the geographical sequel in which the aforesaid books of the Sung-dynasty enumerate the different states: *Lin-yih* 林邑 (Champa), *Fu-nan* 扶南 (Siam), *Kalatan*, *Pahang*, *Padar*, *Djavâ* 闍婆 (the malay Peninsula), Ceylon (師子國), *Kapila* (vastu) in India (天竺迦毗黎). In the second place because *Kalatan* is the same as *Kalantan*, for in Malay the letter *n* is often dropped before the letter *t*, as in *Kĕlĕtang* and *Kĕlĕntang*, *Kĕlĕtung* and *Kĕlĕntung*, *Kĕlĕting* and *Kĕlĕnting*, *Lĕting* and *Lĕnting*, *Rĕntyana* and *Rĕtyana*; *Djĕlutung* and *Djĕluntung*; *Múntah*, "to vomit", in Malay, is pronounced *Mûtah* in West Sumatra, etc. [6])

Berghaus (Länder und Völkerkunde, Vol. III, p. 223) mentions *Calatan* (*Kĕlantan*), as one of the pepper-growing states in the Malay Peninsula.

---

4) We omit this letter, entirely indited by a buddhist sentiment, without offering any historical facts.

5) 呵羅單國治闍婆洲。元嘉七年遣使獻金剛指鐶、赤鸚鵡鳥、天竺國白疊古貝、葉波國古貝等物。十年呵羅單國王毗沙跋摩奉表曰。。。。。(元嘉)二十六年太祖(卽文帝也)詔曰。訶羅單、槃皇、槃達三國頻越遐海教化納貢 etc. Cp. also the 南史, Book 78, fol. 8 *verso*.

6) This is not an uncommon feature even in european languages. We have only to quote the latin *Lanterna*, which has become in German *Laterne*, where the *n* before the *t* is dropped.

We find, besides, two villages in Borneo called *Kalatan*; one in *Pulau Pĕtuk* and one in the district *Kapuas Murung*.

Kalatan or *Kĕlatan* is a genuine malay word, meaning the same as *sĕlatan*, from the groundword *Kĕlat* or *Sĕlat*, meaning primarily a strait or narrow waterpassage, and in particular the strait of Malacca.

The position of *Kalatan* is further indicated in the "General Topography of Canton", where we read that the frontiers of the "Red Soil" are the same as those of Siam [7]); that it bordered at the east upon *Prarat* (?), in the west upon *Prasa* (?), in the south upon *Kalatan*, and in the north upon the Ocean (China sea) [8]).

In the books of the Mongol-dynasty (A.D. 1295) we read that *Shan-Lo* are originally two countries, called *Shan* and *Lohak*; that it is the ancient territory of the Red Soil and *Prasat* [9]).

---

7) The books of the Sui-dynasty (A.D. 581—618) say that the state of the "Red soil" is occupied by another tribe of *Fu-nan* (i.e. *Siam*), and that it is situated in the southern seas. That its capital could be reached by sea in more than 100 days; that the colour of its soil was mostly reddish and that it derived its name therefrom 赤土國扶南之別種也。在南海中。水行百餘日而達所都。土色多赤、因以爲號。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 101, description of Siam.

8) 按廣東通志赤土彊域與暹羅同。東婆羅剌、西婆羅娑、南訶羅旦國、北距大海。

9) 暹邏國本暹與邏斛二國。地吉 (read 古) 赤土及婆羅剌也。 The *Tung-si-yang K'ao* reads: 暹羅在南海。古赤土及婆羅剌地也, Siam is situated in the southern seas; it is the territory of the ancient "Red soil" and Prasat. (東西洋考, Chap. II, fol. 8 *recto*). So 吉 "blessed" has to be read 古 "ancient" and 地 "territory" has to be placed after 剌. With respect to this *Prasat* we find in the Map of Annam, adjoined to the Cochinchinese Vocabulary of 1838, upon the eastern frontier of Annam, a country called *Gò sät Trđu*, vulgo *Pursat*; perhaps this name is intended by the chinese 婆羅剌 *p'o-lo-sat*, which can be also read *parsat*; but then the indication west of Siam ought to be read east of Siam.

The state named *Kĕlantan*, upon the eastcoast of the Malay Peninsula, is not mentioned by the Chinese Geographers before the year 1411, where the name is transcribed 急蘭丹 *Ki-lan-tan* [10]). The 東西洋考, Chap. III, fol. 12 *verso*, writes 吉蘭丹 *Ki-lan-tan*, and justly observes that it is contiguous to *Patani* [11]).

By modern chinese geographers it is transcribed 加蘭丹 *Ka-lan-tan* and 吉連丹 *Ki-lian-tan*.

The books of the Ming-dynasty only give the following short entry about this country: "In the 9th year of the period Yung-loh (A.D. 1411), the king of *Kĕlantan*, called *Mahârâdja Kumar*, sent an envoy, who came together with envoys of *Calli* (Calicut, coast of Malabar), *Cochi* (westcoast of the Indian Peninsula) and other countries to bring tribute" [12]).

In A.D. 1412 the eunuch *Chîng Ho* got orders to bring him an imperial letter praising his conduct, as also a present of different kinds of silk.

The *Tung-si-yang K'ao*, which repeats this passage, adds in a note: "Some say that *Kĕlantan* is the same as little Coilam". Now *Coilam* and *Cochi* are contiguous countries, whilst *Kĕlantan* is connected with Patani and thus lies a good way off. But in Patani and Kĕlantan they cast gold coin, and in Cochi and Little Coilam they also made use of gold coin. This is the only point of resemblance, and has given rise to this tale. I merely note it here in order to dispell all doubts" [13]).

---

10) Books of the Ming-dynasty, Chap. 326.

11) 吉蘭丹在大泥相連。

12) 急蘭丹永樂九年王麻哈剌查苦馬兒、遣使偕古里柯枝諸國來朝貢。*Vide* 明外史。

13) 或謂吉蘭丹卽小葛蘭國。按小葛蘭與柯枝接境、而吉蘭丹在大泥相連、去彼遠甚。但大泥吉蘭丹俱鑄金爲錢、而柯枝小葛蘭

Note a ma lettre au Toung-pao.

Deux ou trois exemples seulement : Mon *Shi-siang-kong* a « Il courut vers la foule rassemblée devant sa maison » ..... « venu au chemin » ..... « les gens dirent », là où le P. Hoang a « On annonça au Magistrat », ... « Sorti de la porte » ..... « Le Ta-liao dit » etc.

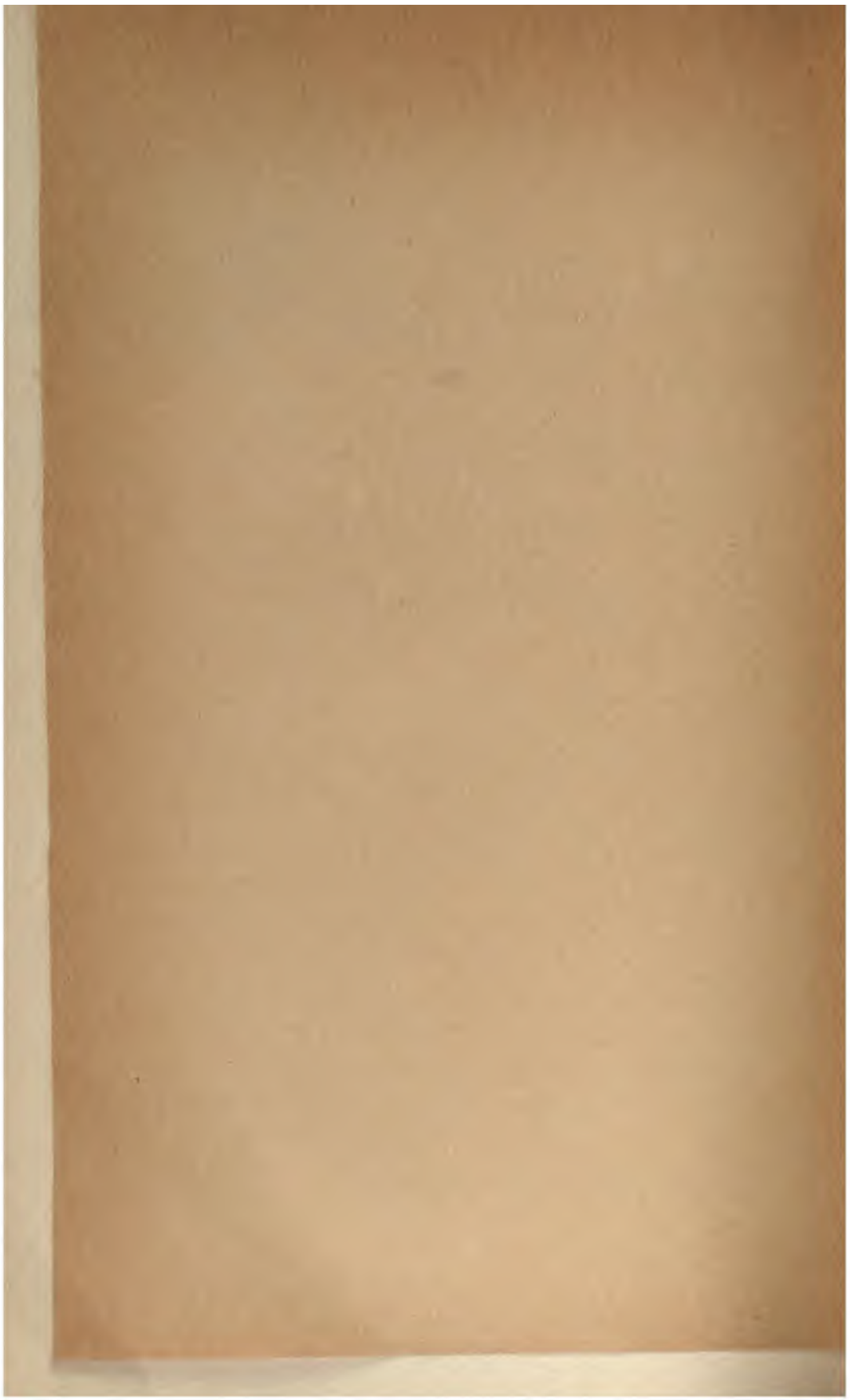
Ailleurs j'ai « Nul ne peut échapper à sa vengeance » et le P. Hoang : « On n'exécute point les sentences capitales ». — Voilà les différences de texte que P. H. appelle des *contre-sens* (!)

Plus loin un point mis évidemment pour une virgule, sert à proclamer une erreur de date.

Plus curieux encore : De ce que j'ai ajouté foi à une affirmation personnelle du P. Hoang, P. H. conclut que je n'ai pas su la distinguer des textes. C'est le comble.

Mais je laisse mes lecteurs juger de la chose.

C. de Harlez.



I would not have quoted this passage, were it not that it gives us information that in the beginning of the 17th century *Kĕlantan* and *Patani* still had golden coin. Now they possess only miserable tin cash [14]).

亦俱用金錢。以此相同。影響之所自起也。姑載之破疑。*Vide* 東西洋考, Chap. III, fol. 12 *verso*.

14) Millies, Monnaies indigènes etc., p. 150.

MÉLANGES.

Liste neuerer juristisch-technischer Ausdrücke

EIN BEITRAG ZUR JAPANISCHEN LEXICOGRAPHIE

VON

Dr. jur. PAUL BRUNN.

Die Reform der japanischen Gesetzgebung, die im wesentlichen in der Annahme der in den alten Culturländern geltenden Rechtssätze besteht, hat eine interessante Fortbildung der Sprache und Schrift im Gefolge gehabt. Es galt die neuen, noch nicht gebräuchlichen juristisch-technischen Ausdrücke durch ein oder mehrere chinesische Zeichen zum Ausdruck zu bringen.

Die so entwickelte juristische Terminologie weist eine zweifache Schwierigkeit auf. Erstens nämlich kann die *Aussprache der einzelnen Zeichen* häufig *zweifelhaft* sein. Wenn man auch als Regel den Satz wird aufstellen dürfen, dass die Zeichen-Combinationen nach dem On gelesen werden, so giebt es doch zahlreiche Ausnahmen von dieser Regel. Dazu kommt, dass bei den einzelnen Zeichen die Aussprache variirt; so wird z.B. 前 in zahlreichen Zusammensetzungen zen gesprochen, wie in 前者 zensha; dagegen giebt es auch Zusammensetzungen, in denen 前 nach dem kun, also

1.

2.

3.

4.

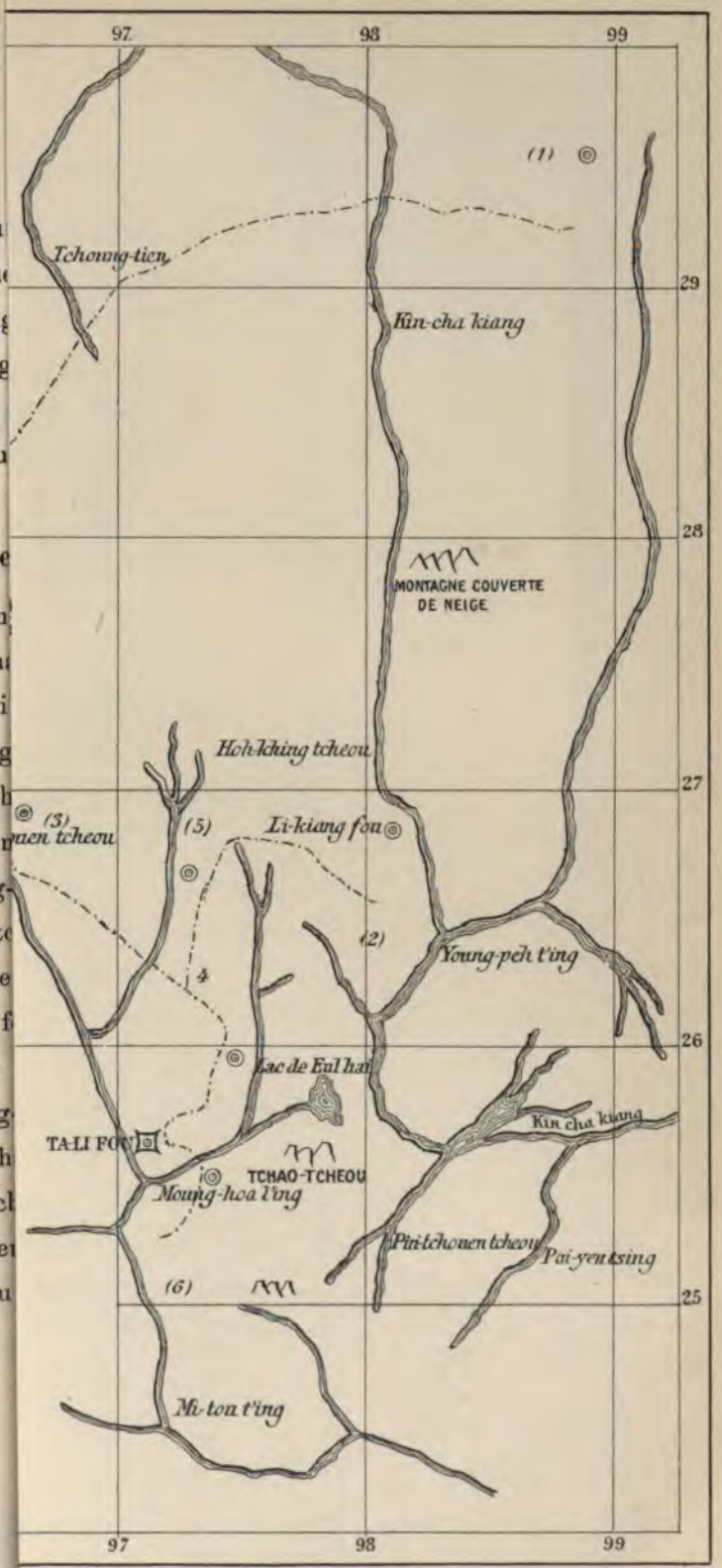
5. Caractères laociens.

Ka	Kha	gha	ña	tha	da	ma

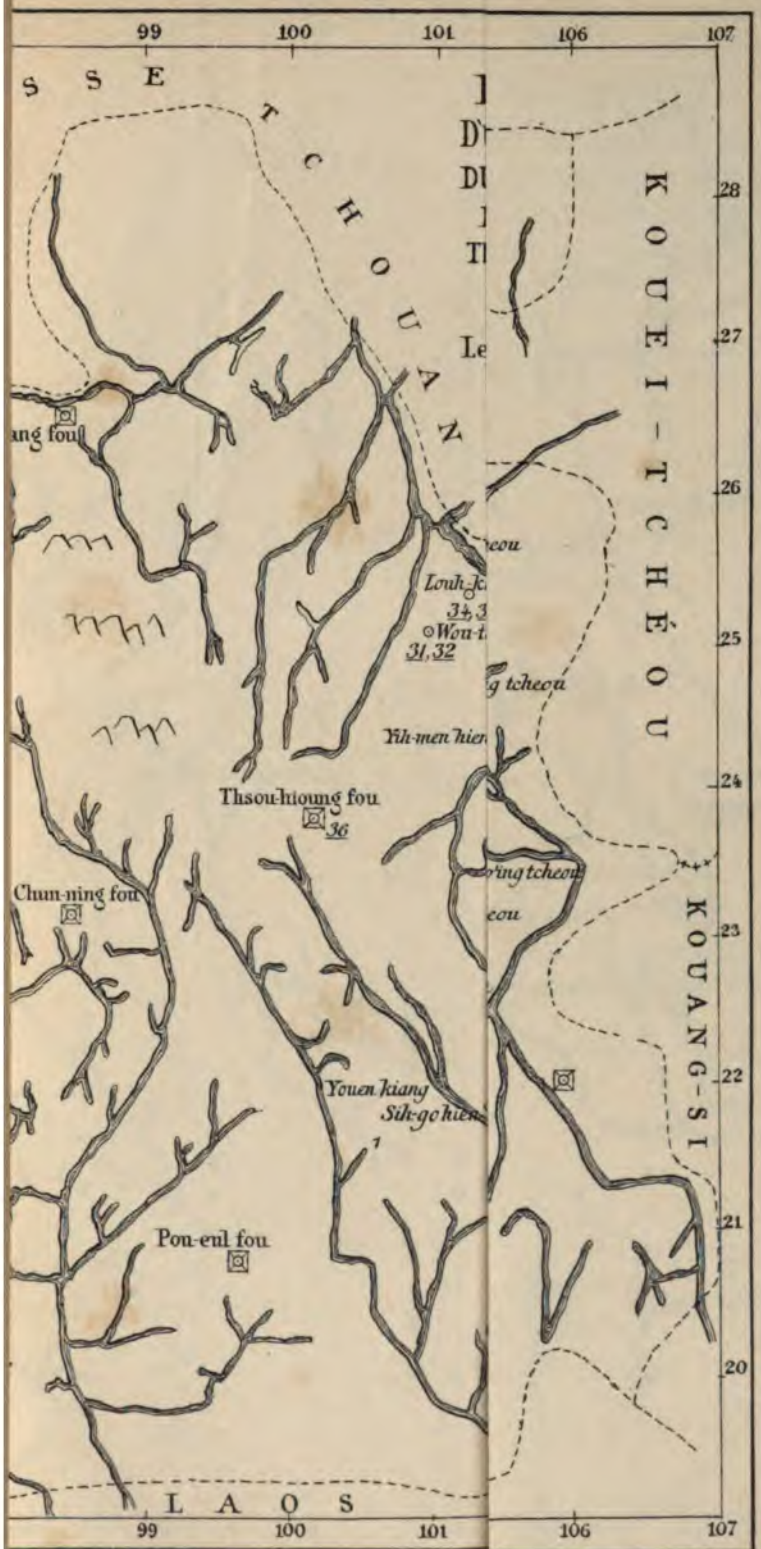
1. Mou
2. Youe
3. Lang
4. Ting
5. Chi
6. Mou

Légende de

Tchoun
Kin-cha
Wei-hi
Montag
Hoh-kh
Li-kian
Young-
Ting-t
Lac de
Ta-li f
Tchao
Moung
Kin-ch
Pin-tch
Pai-ye
Mi-tou



II.



99
100
101
106
107
S S E
T C H O U A N
K O U E I - T C H É O U
K O U A N G - S I
L A O S
28
27
26
25
24
23
22
21
20
Thsou-hioung fou
36
Chun-ning fou
Youen kiang
Sih-go hien
Pou-eul fou
31, 32

爪哇國

Natives from Java.

Man from Tun-sun (Tenasserim).

mae, ausgesprochen wird, z.B. in 前貸 maegashi. Ferner ist noch die Möglichkeit vorhanden, dass das erste oder die ersten Zeichen nach dem On und die folgenden nach dem Kun gelesen werden oder umgekehrt. Ein Beispiel für viele ist 前拂 zembarai = der Vorschuss.

Diese Zweifelhaftigkeit in der Aussprache kann durch die vorhandenen alphabetisch geordneten Lexica nicht gehoben werden. Sucht man z.B. 前拂 unter »mae", so wird man es nicht finden, wogegen es unter »zen" steht, sofern das Wörterbuch überhaupt die neuen juristischen Ausdrücke enthält. Der Leser ist also mehr oder minder auf ein Ausprobiren angewiesen, ein Umstand, der die Lectüre eines jap. Gesetzestextes zeitraubend und wenig genussreich macht.

Die zweite Schwierigkeit besteht darin, dass die *Bedeutung* der Zeichenzusammenstellungen häufig genug *nicht klar ist.* Bei Zeichen wie 善意ノ第三者 *zeni no daisansha*, wird der juristisch gebildete Leser unschwer erkennen, dass der »gutgläubige Dritte" darunter zu verstehen ist. Schwieriger liegt die Sache aber schon bei der Verbindung 定期金. Das damit die »Rente" gemeint ist, wird man selbst bei Kenntniss der Bedeutung der einzelnen Zeichen nicht ohne weiteres feststellen können. Die bisher vorhandenen Lexica lassen hierbei den Suchenden nur zu häufig im Stich. Die meisten juristischen Ausdrücke sind, wie erwähnt, neueren Datums und können schon aus diesem Grunde in Wörterbüchern wie den von Hepburn, Gubbins nicht enthalten sein.

Bei dieser Schwierigkeit in der Aussprache und dem Verständnis juristischer Fachausdrücke, erschien es angemessen, einmal eine Zusammenstellung juristischer Ausdrücke zu versuchen. In dem vor-

liegenden Index, der nach Radicalen geordnet ist, sind die von Lönholm in den Fussnoten zu seiner deutschen Übersetzung des bürgerlichen Gesetzbuchs (Tōkyō 1897) mitgeteilten Zeichen, sowie die alphabetische Zusammenstellung, die der »New Japanese Laws" betitelten englischen Übersetzung einiger japanischer Gesetze als Anhang beigefügt ist, verwendet. Ausserdem sind in dem Index die meisten der in der Verfassung, dem Wahlgesetz, den Gesetzen, betreffend den Reichstag und das Herrenhaus, sowie den Gesetzen über Patent-, Muster- und Markenschutz enthaltenen juristischen Ausdrücke aufgenommen [1]).

Die vorliegende Arbeit soll nicht mehr als ein Versuch einer Zusammenstellung juristischer Ausdrücke sein. Auf irgend welche Vollständigkeit kann sie schon mit Rücksicht darauf, dass aus dem grossen Gesetzesstoff nur ein kleiner Teil Berücksichtigung gefunden hat, keinen Anspruch machen. Sollte sie die Anregung geben, eine vollständige Zusammenstellung der juristischen termini technici anzufertigen, oder sollte sie einmal bei der Ausarbeitung eines wissenschaftlichen, nach Radicalen geordneten, allgemeinen japanisch-deutschen Wörterbuchs, die doch wohl nur eine Frage der Zeit sein dürfte, als kleiner Beitrag willkommen sein, so ist der Zweck dieser Arbeit vollständig erreicht. Wenn sie gar trotz ihrer Unvollständigkeit bei der Lectüre japanischer Gesetzestexte von Nutzen sein sollte, so wäre das mehr, als der Verfasser zu hoffen wagt.

Gern benutzt der Verfasser die Gelegenheit, um dem Direktorialassistenten am Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin, Herrn Dr. F. W. K. Müller für die mannigfache Unterstützung bei der vorliegenden Arbeit verbindlichst zu danken.

---

1) Es sind auch die in dem Aufsatz von Lönholm: Japanisches Handelsrecht (Heft 55 der Mitteilungen der deutschen Gesellschaft in Tōkyō) vorkommenden Zeichen verwendet.

Liste neuerer juristisch-technischer Ausdrücke.

Klassenhaupt			
I 一 一	身ニ專屬スル權	*isshin ni senzoku suru ken*	Persönlichkeitsrecht.
一	覽拂ノ爲替手形	*ichirambarai no kawasetegata*	Sichtwechsel.
一 一	後定期拂ノ爲替手形	*ichirangoteikibarai no kawasetegata*	Nachsichtwechsel.
2	上奏	*jōsō*	Adresse an den Kaiser.
3	不法	*fuhō*	rechtswidrig.
一 一	行爲	*fuhōkōi*	rechtswidrige Handlung.
一	可分	*fukabun*	unteilbar
一 一	抗力	*fukakōryoku*	höhere Gewalt (vis major).
一	在者	*fuzaisha*	abwesend.
一	正ノ競爭	*fusei no kyōsō*	unlauterer Wettbewerb.
一	能ナル	*funō naru*	unmöglich.
一	動產質權者	*fudōsanshichikensha*	Hypothekengläubiger.
一	服者	*fufukusha*	Beschwerdeführer.
一 一	理由書	*fufukuriyūsho*	mit Gründen versehene Beschwerdeschrift.
一	當利得	*futōritoku*	ungerechtfertigte Bereicherung.
一	實ヲ申立ツ	*fujitsu wo mōshitatsu*	unwahre Angaben machen.

Klassenhaupt			
II 丨 3	中止スル	*chūshi suru*	aufgeben (ein Recht), ein Verfahren
III 丶 4	主タル債務者	*shutaru saimusha*	Hauptschuldner. [aussetzen.
丨	物	*shubutsu*	Hauptsache (im Gegensatz zur Pertinenz).
丨	張スル	*shuchō suru*	eine Behauptung aufstellen.
VI 亅 7	事項	*jikō*	Thatsache.
丨	務所	*jimusho*	Geschäftsstelle.
丨丨	管理	*jimukanri*	Geschäftsführung ohne Auftrag (negotiorum gestio).
丨	業年度	*jigyōnendo*	Geschäftsjahr.
丨	實ヲ隱蔽スル	*jijitsu wo impei suru*	Thatsachen verheimlichen.
VII 二 2	互ニ競合スル	*tagai ni kyōgō suru*	kollidiren (von Rechten).
VIII 亠 4	交付	*kōfu*	Übergabe, Tradition.
丨	換	*kōkan*	Tausch.
丨	互計算	*kōgokeisan*	Kontokurrent.
IX 人	人	*hito*	natürliche Person (Gegens. zu 法人 *hōjin*, juristische Person).
3	他所拂爲替手形	*tashobaraikawasetegata*	Wechsel an einem anderen Ort zahlbar (Domizilwechsel).

	丨丨人	*dairinin*	Vertreter.
	丨丨商人	*dairishōnin*	Agent.
	丨表スル	*daihyō suru*	jem. vertreten.
	丨位スル	*daii suru*	an Stelle jemandes treten.
	丨位シテ	*daii shite*	an Stelle von.
	丨價	*daika*	Kaufpreis, Erlös, Preis.
	丨金	*daikin*	Preis.
4	仲立營業	*nakadachieigyō*	Geschäfte der Mäkler.
	丨丨人	*nakadachinin*	Mäkler.
	任意ニ	*nini ni*	freiwillig.
	丨期	*ninki*	Mandat (eines Abgeordneten).
	休日	*kyūjitsu*	Feiertag.
5	住所	*jūsho*	Wohnsitz, Domizil. [Parlament).
	位列及發言ノ權	*iretsu oyobi hatsugen no ken*	Recht auf Sitz und Stimme (im
	低地	*teichi*	Das tiefer gelegene Grundstück, Unterlieger (im Gegensatz zu 高地 *kōchi* = Oberlieger).
6	使用	*shiyō*	Gebrauch.
	丨丨貸借	*shiyōtaishaku*	Leihe.

Klassenhaupt IX 人

供託	*kyōtaku*	Hinterlegung, Verwahrung.
供託者	*kyōtakusha*	der Einlagerer.
供託スル	*kyōtaku suru*	hinterlegen.
供託所	*kyōtakujo*	Hinterlegungsstelle.
7 信教	*shinkyō*	religiöses Bekenntnis.
信書	*shinsho*	Correspondenz.
便益	*beneki*	Vorteil.
修正案	*shūseian*	Amendement, Abänderungsantrag.
保存スル	*hōson suru*	aufheben, aufbewahren.
保存者	*hōsonsha*	der Verwahrer.
保佐人	*hōsanin*	Pfleger.
保管ヲ爲ス	*hōkan wo nasu*	in Verwahrung nehmen.
保證人	*hōshōnin*	der Bürge.
保證債務	*hōshōsaimu*	Bürgschaftsschuld.
保險	*hōken*	Versicherung.
保險者	*hōkensha*	Versicherer.
保險契約者	*hōkenkeiyakusha*	der Versicherungsnehmer.
保險證券	*hōkenshōken*	Versicherungspolice.
保險料	*hōkenryō*	Versicherungsprämie.
保險價額	*hōkenkagaku*	Versicherungswert.

8	借主	*karinushi*	Entleiher. [chen, begehen.
	｜賃	*shakuchin*	Pachtzins.
	候補者	*kōhosha*	Kandidat.
9	假住所	*karijūsho*	einstweiliger Wohnsitz.
	｜處分	*karishobun*	einstweilige Verfügung.
	｜差押	*karisashiosae*	Arrest.
	停止條件	*teishijōken*	aufschiebende Bedingung (Suspensivbedingung).
	｜會	*teikai*	Vertagung (des Parlaments).
	備ヘ置ク	*sonaeoku*	deponiren.
	傍聽人	*bōchōnin*	Zuhörer.
11	催告	*saikoku*	Mahnung, Zahlungsaufforderung.
	債務	*saimu*	Verbindlichkeit, Schulden.
	｜權	*saiken*	Forderung.
	｜｜表	*saikenhyō*	Tabelle (im Konkurs).
	｜務者	*saimusha*	Schuldner.
	｜權者	*saikensha*	Gläubiger.
	｜｜ヲ取立	*saiken wo toritatsu*	Einziehung der Forderung.
	｜｜ノ辨濟	*saimu no bensai*	Erfüllung der Verbindlichkeiten.
	｜券	*saiken*	Schuldurkunde.

Klassenhaupt				
IX 人		傭船者	*yōsensha*	Befrachter.
	12	僕婢	*bokuhi*	Dienstpersonal.
	13	優先權	*yūsenken*	Vorrang.
		｜｜株	*yūsenkabu*	Vorzugsaktien.
		價額	*kagaku*	Wertbetrag.
		｜格ニ應ジテ	*kakaku ni ōjite*	nach Verhältnis des Werts.
	15	償還	*shōkan*	Erstattung, Rückerstattung.
		｜｜スル	*shōkan suru*	ersetzen, erstatten.
		｜金	*shōkin*	Vergütung.
		｜還ノ請求	*shōkan no seikyū*	Regressanspruch.
		｜｜計算書	*shōkankeisansho*	Ricambiorechnung.
X 儿	2	元本	*gempon*	Kapital (Gegens. zu Zinsen).
		｜首	*genshū*	Oberhaupt, Chef.
		｜物	*gembutsu*	Muttersache (Gegens. zu Frucht).
	4	先後	*sengo*	Priorität (wörtl. vorher und nachher).
		｜取特權	*sakidoritokken*	Vorzugsrecht.
		｜｜｜｜者	*sakidoritokkensha*	bevorrechtigter Gläubiger.
	5	免除	*menjo*	Erlass einer Forderung, Verzicht.
XI 入		入港料	*nyūkōryō*	Hafengelder.
	2	內閣總理大臣	*naikakusōridaijin*	Ministerpräsident.

XII 八	2	公ノ市場	*ōyake no ichiba*	öffentlicher Markt.
		｜ノ秩序	*ōyake no chitsujo*	öffentliche Wohlfahrt, öffentliches Interesse.
		｜然	*kōzen*	öffentlich.
		｜告	*kōkoku*	öffentliche Bekanntmachung.
		｜布	*kōfu*	Veröffentlichung.
		｜路	*kōro*	öffentliche Strasse.
		｜證人	*kōshōnin*	Notar.
		｜債証書	*kōsaishōsho*	öffentliche Schuldverschreibung.
		｜権ヲ剝奪セラレタル者	*kōken wo hakudasserareru mono*	jemand dem die bürgerlichen Ehrenrechte
	4	共同ニ	*kyōdō ni*	gemeinschaftlich. [aberkannt sind.
		｜｜ノ費用ヲスイテ	*kyōdō no hiyō wo motte*	auf gemeinschaftliche Kosten.
		｜｜危険	*kyōdōkiken*	gemeinsame Gefahr.
		｜｜海損	*kyōdōkaison*	grosse Haverei.
		｜有	*kyōyū*	Miteigentum.
		｜｜ニ屬スル	*kyōyū ni zoku suru*	im Miteigentume stehen.
	6	其責任ヲスイテ	*sono sekinin wo motte*	auf eigene Verantwortung.
XIII 冂	3	回復スル	*kaifuku suru*	zurückfordern.
		｜｜者	*kaifukusha*	Rückforderungsberechtiger.
		再下附	*saikafu*	zweite Ausfertigung (einer Urkunde).

Klassenhaupt				
XV 冫	4	决算	*kessan*	Schlussrechnung.
	9	減額	*gengaku*	Herabminderung (z.B. des Betriebskapitals).
	10	準占有者	*junsenyūsha*	Rechtsbesitzer.
XVII 凵	4	出資	*shusshi*	Beitrag, Einlage (eines Gesellschafters).
		丨頭スル	*shuttō suru*	vor Gericht auftreten.
		丨損	*shutsuen*	Aufwendung (impensae).
XVIII 刀	2	分割	*bunkatsu*	Teilung.
	4	刑法ノ宣告	*keihō no senkoku*	Verurteilung wegen einer Strafthat.
	5	利息	*risoku*	Zinsen, Verzinsung.
		丨丨ヲ生ズベキ	*risoku wo shōzu beki*	verzinslich.
		丨率	*ritsu*	Zinsfuss (法定利率 *hōteiritsu* gesetzlicher
		丨用	*riyō*	Nutzung. [Zinsfuss).
		丨益ヲ受クル	*rieki wo ukuru*	bereichert sein.
		丨丨ヲ受ケタル者	*rieki wo uketaru mono*	der Bereicherte.
		丨害關係人	*rigaikankeinin*	der Interessent.
		判决	*hanketsu*	Urteil.
		丨定	*hantei*	Entscheidung.
		別除權	*betsujoken*	Absonderungsanspruch.
	6	到達港	*tōtatsukō*	Bestimmungshafen.

		制限	*seigen*	Beschränkung einer Vollmacht.
	7	前者	*zensha*	der Vormann (z.B. beim Wechsel).
		〃主	*zenshu*	Vorgänger.
		〃拂	*zembarai*	Vorschuss.
		〃貸	*maegashi*	Vorschuss.
		〃後	*zengo*	Zeitfolge (wörtl. vorher und nachher).
		〃〃=依ル	*zengo ni yoru*	sich nach der Zeitfolge richten.
	9	副署	*fukusho*	Gegenzeichnung.
		〃議長	*fukugichō*	Vicepräsident.
	10	割合=應ジテ	*wariai ni ōjite*	verhältnismässig.
	12	罰則	*bassoku*	Strafbestimmung.
XIX 力	7	勅命	*chokumei*	kaiserliche Verordnung.
		〃諭	*chokuyu*	kaiserliche Ordre.
	9	動産	*dōsan*	Mobilie (不動産 *fudōsan* Immobilie).
	10	勞務	*rōmu*	persönliche Dienste.
XXIII 乙	9	區裁判所	*kusaibansho*	Amtsgericht.
		匿名組合	*tokumeikumiai*	stille Gesellschaft.
		〃〃〃員	*tokumeikumiai-in*	stiller Gesellschafter.
XXIV 十	6	協贊	*kyōsan*	Zustimmung, Mitwirkung.
		〃議	*kyōgi*	gemeinschaftliche Beratung (vereinigte Sitzung
XXV 卜	3	占有權	*senyūken*	Besitzrecht. [beider Häuser des Parlaments).

Klassenhaupt				
XXV 卜		占有者	*senyūsha*	Besitzer.
		｜｜ノ訴	*senyū no uttae*	Besitzklage.
		｜｜保持ノ訴	*senyūhōji no uttae*	Besitzerhaltungsklage.
		｜｜回收ノ訴	*senyūkaishū no uttae*	Besitzwiedererlangungsklage.
XXVI 卩	4	危險	*kiken*	Gefahr, Risiko.
	5	却下スル	*kyakka suru*	abweisen (scl. eine Klage).
	7	即時抗告	*sokujikōkoku*	sofortige Beschwerde.
	8	卸賣商人	*oroshiurishōnin*	Grosskaufmann.
XXVII 厂	8	原因	*genin*	Rechtsgrund.
		｜告人	*genkokunin*	Kläger.
		｜簿登錄	*gembotōroku*	Eintragung in ein Register.
XXVIII 厶	9	參加スル	*sanka suru*	einer Sache beitreten, sich anschliessen.
		｜｜支拂	*sankashiharai*	Ehrenzahlung.
		｜｜引受	*sankahikiuke*	die Ehrenannahme.
		｜｜｜｜人	*sankahikiukenin*	Ehrenacceptant.
XXIX 又	2	反スル	*han suru*	widersprechen.
		｜對ノ意思	*hantai no ishi*	entgegengesetzter Wille.
	6	取立ツル	*toritatsuru*	eine Forderung einziehen.
		｜下スル	*torisage suru*	zurücknehmen (scl. eine Klage).
		｜消	*torikeshi*	Anfechtung.

	取引ノ相場	*torihikijo no sōba*	Börsenpreis.
	取引上ノ慣習	*torihikijō no kanshū*	Verkehrssitte.
	取締役	*torishimari-yaku*	Vorstand (z.B. einer Act. Ges.).
	取得時効	*shutokujikō*	erwerbende Verjährung (praescriptio acquisitiva).
	受贈者	*juzōsha*	der Beschenkte.
	受寄者	*jukisha*	Depositar.
	受任者	*juninsha*	Mandatar.
	受領	*juryō*	Empfangnahme.
	受諾ヲ爲ス	*judaku wo nasu*	annehmen.
	受取證書	*uketorishōsho*	Quittung.
	受取人	*uketorinin*	Remittent.
XXX 口	口頭審判	*kōtōshimpan*	mündliche Verhandlung.
2	召集スル	*shōshū suru*	eine Versammlung berufen.
	司法	*shihō*	Justiz.
	司法權	*shihōken*	richterliche Gewalt.
	司法大臣	*shihōdaijin*	Justizminister.
	司法裁判所	*shihōsaibansho*	Landgericht.
3	合成物	*gōseibutsu*	verbundene Sachen.
	合名會社	*gōmeikaisha*	offene Handelsgesellschaft.
	合資會社	*gōshikaisha*	Kommanditgesellschaft.

Klassenhaupt				
XXX 口				
	合	併	*gappei*	Consolidation.
	同	意	*dōi*	Einwilligung.
5	呼	出	*yobidashi*	Ladung, Vorladung.
	和	解	*wakai*	Vergleich.
6	品	等	*hintō*	Beschaffenheit, Qualität.
	｜	質	*hinshitsu*	Beschaffenheit.
8	商	法	*shōhō*	Handelsgesetzbuch.
	｜	事	*shōji*	Handelssache.
	｜	｜會社	*shōjikaisha*	Handelsgesellschaft.
	｜	號	*shōgō*	Firma.
	｜	行爲	*shōkōi*	Handelsgeschäft.
	｜	業	*shōgyō*	Handelsgewerbe.
	｜	｜帳簿	*shōgyōchōbo*	Handelsbücher.
	｜	｜登記簿	*shōgyōtōkibo*	Handelsregister.
	｜	｜｜	*shōgyōtōki*	Eintragung in das Handelsregister.
	｜	｜使用人	*shōgyōshiyōnin*	Handelsangestellter.
	｜	慣習法	*shōkanshūhō*	Handelsgewohnheitsrecht.
	｜	標條例	*shōhyōjōrei*	Gesetz betr. den Schutz der Warenbezeichnungen (Handelsmarken).
	問	屋	*toiya*	Kommissionär.

	丨良ノ風俗	*zenryō no fuzoku*	gute Sitten.
	丨丨ナル管理者ノ注意	*zenryō naru kanrisha no chūi*	Sorgfalt eines ordentlichen Geschäfts-
	單獨行爲	*tandokukōi*	einseitige Rechtsgeschäfte. [führers.
	丨純ナル引受	*tanjun naru hikiuke*	unbeschränkte Annahme (eines Wech-
XXXI 口 8	國庫	*kokko*	Fiskus. [sels).
	丨務大臣	*kokumudaijin*	Staatsminister.
	丨旗	*kokki*	Nationalflagge.
	丨家事變	*kokkajihen*	nationaler Notstand.
XXXII 土 3	地代	*jidai*	Grundzins.
	丨役權	*jiekiken*	Grunddienstbarkeit.
	丨方長官	*chihōchōkan*	der oberste Verwaltungsbeamte des Be-
	丨上權	*chijōken*	Superficies. [zirks.
	丨丨丨者	*chijōkensha*	Superficiar.
7	埋藏物	*maizōbutsu*	Schatz.
8	執行	*shikkō*	Vollstreckung.
	丨丨方法	*shikkōkōhō*	Vorschriften über die Art der Zwangs-
	丨達吏	*shittatsuri*	Gerichtsvollzieher. [vollstreckung.
9	報酬	*hōshū*	Belohnung, Vergütung.
10	塡補スル	*tempo suru*	schadlos halten.

Klassenhaupt				
	12	增價額	*zōkagaku*	Mehrbetrag.
		｜｜競賣	*zōkakyōbai*	Versteigerung zur Erlangung eines Mehrbe-
XXXVI 夕	2	外務大臣	*gaimudaijin*	Minister des Äussern. [trages.
XXXVII 大		大赦	*taisha*	Amnestie.
		｜修繕	*daishūzen*	grosse Reparatur (eines Schiffes).
		｜審院	*daishinin*	Reichsgericht.
		｜藏大臣	*ōkuradaijin*	Finanzminister.
	1	夫	*fu*	Ehemann.
		天災	*tensai*	Naturereignis.
		｜然果實	*tennenkajitsu*	natürliche Früchte.
		｜皇	*tennō*	Kaiser (amtlicher in der Verfassung gebrauchter
	2	失踪	*shissō*	Verschollenheit. [Titel).
		｜｜者	*shissōsha*	der Verschollene.
		｜｜ノ宣告	*shissō no senkoku*	Verschollenheitsbeschluss.
	6	契約	*keiyaku*	Vertrag.
		｜｜ノ當時	*keiyaku no tōji*	Zeit des Vertragsabschlusses.
XXXVIII 女	4	妨害	*bōgai*	Störung (im Genuss eines Rechts).
	5	委任	*inin*	Auftrag, Mandat.
		｜｜スル	*inin suru*	beauftragen.
		｜託者	*itakusha*	Auftraggeber, Mandant.
		｜員	*in*	Kommissionsmitglied.

	妻	*sai*	Ehefrau.
	始期	*shiki*	Anfangstermin.
	審裁判所	*shishinsaibansho*	Gericht erster Instanz.
8	婚姻解消	*koninkaishō*	Auflösung der Ehe.
9	婿養子	*mukoyōshi*	angenommener Sohn, der die künftige Hauserbin heiraten und dadurch selbst Erbe werden soll.
11	嫡母	*chakubo*	Ehefrau im Verhältnis zu einem natürlichen vom Ehemanne anerkannten Kinde.
XXXIX 子 3	存續期間	*sonzokukikan*	Dauer eines Rechts.
XL 宀 3	安全	*anzen*	Sicherheit, Ordnung.
4	完濟	*kansai*	Befriedigung.
5	定期金	*teikikin*	Geldleistungen zu bestimmten Terminen, Rente.
	〃ノ元本	*teikikin no gempon*	Rentenkapital.
	〃ノ債權	*teikikin no saiken*	Rentenforderung.
	〃債務者	*teikikinsaimusha*	Rentenschuldner.
	欵	*teikan*	Satzung, Statuten.
	時總會	*teijisōkai*	ordentliche Generalversammlung.
7	家族	*kazoku*	Hausgenosse.
8	寄託	*kitaku*	Depositum.

Klassenhaupt			
XL 宀	寄託スル	*kitaku suru*	deponiren.
	｜｜者	*kitakusha*	Hinterleger, Deponent.
	｜航港	*kikōkō*	Anlaufshafen.
	｜附行爲	*kifukōi*	Stiftungsakt.
	10 實行スル	*jikkō suru*	geltend machen.
	12 審判	*shimpan*	Prozess, Prüfungsverfahren.
	｜｜入費	*shimpannyūhi*	Prozesskosten.
	｜問	*shimmon*	gerichtliche Untersuchung.
XLI 寸	11 對抗	*taikō*	Einrede, Einwendung.
	｜話者間	*taiwashakan*	unter Anwesenden (inter praesentes).
	｜審	*taishin*	Verhandlung (*saiban no taishin* Gerichtsverhandlung).
	｜｜スル	*taishin suru*	konfrontiren.
	｜價	*taika*	Gegenleistung.
	｜手人	*taishunin*	Gegenpartei.
XLII 小	小賣	*kouri*	Detailverkauf.
	｜｜商人	*kourishōnin*	Kleinhändler
	｜商人	*koshōnin*	Minderkaufmann.
	｜切手	*kogitte*	Check.
XLIV 尸	5 屈出ヅル	*todoke izuru*	Anzeige erstatten.
	居住	*kyojū*	Wohnsitz, Domicil.

		12	履行	*rikō*	Erfüllung (eines Vertrages).
			｜｜地	*rikōchi*	Erfüllungsort.
XLVIII	工	7	差押	*sashiosae*	Beschlagnahme.
			｜｜ル	*sashiosaeru*	mit Beschlag belegen.
XLIX	已		已ムコトヲ得ザル事由	*yamu koto wo ezaru jiyu*	zwingender Grund.
L	巾	6	帝國議會	*teikokugikai*	Reichstag.
		8	帳簿	*chōbo*	Handelsbücher.
		14	幫助者	*hōjosha*	Gehilfe.
LI	干	2	平隱	*heion*	ungestört.
		3	年月日	*nengappi*	Datum.
LIII	广	8	庶子	*shoshi*	uneheliches vom Vater anerkanntes Kind.
		12	廢止スル	*haishi suru*	ausser Kraft setzen, aufheben (ein Gesetz).
			廣告	*kōkoku*	öffentliche Bekanntmachung, Auslobung.
LIV	廴	4	延滯スル	*entai suru*	rückständig sein (von Zinsen).
			｜期請求	*enkiseikyū*	Vertagungsantrag.
LVII	弓	1	引渡ス	*hikiwatasu*	tradiren, übergeben.
			｜受	*hikiuke*	Annahme, Acceptation.
			｜｜人	*hikiukenin*	Acceptant.
			｜｜拒絶證書	*hikiukekyozetsushōsho*	Protest mangels Annahme.
LX	彳	6	後見	*kōken*	Vormundschaft.

Klassenhaupt				
LX 彳		後見人	*kōkennin*	Vormund.
	8	從物	*jūbutsu*	Zubehör, Pertinenz.
		得喪	*tokusō*	Erwerb und Verlust.
	9	復權	*fukuken*	Rehabilitation.
LXI 心		心神喪失	*shinshinsōshitsu*	Geistesstörung.
		丨丨丨丨ノ狀況	*shinshinsōshitsu no jōkyō*	Zustand der Geistesstörung.
	1	必要費	*hitsuyōhi*	notwendige Aufwendungen.
	5	怠ル	*okotaru*	unterlassen, ausser Acht lassen.
		性質	*seishitsu*	Beschaffenheit.
	9	意思表示	*ishihyōshi*	Willenserklärung.
		丨匠條例	*ishōjōrei*	Musterschutzgesetz.
	12	憲法	*kempō*	Verfassung.
		慣習	*kanshū*	Gewohnheit.
	15	懲戒	*chōkai*	Disciplinarverfahren.
LXII 戈	2	成就スル	*jōju suru*	sich erfüllen, eintreten (von einer Bedingung).
		丨立	*seiritsu*	Entstehung (z.B. einer Forderung).
		丨否未定ノ間	*seihimitei no aida*	während des Schwebens (der Bedingung).
	3	戒嚴	*kaigen*	Belagerungszustand.
LXIII 戶	4	所有者	*shoyūsha*	Eigentümer.
		丨丨ノ意思	*shoyū no ishi*	Eigentumswille.

	｜持スル	*shoji suru*	innehaben, detiniren.
	｜｜人	*shojinin*	Innehaber, Detentor.
	｜｜ヲ失フ	*shoji wo ushinau*	die Innehabung verlieren.
	｜得税	*shotokuzei*	Einkommensteuer.
LXIV 手	手附	*tetsuke*	Draufgeld, Arrha.
	｜數料	*tezuryō*	Gebühren.
	｜形	*tegata*	Wechsel.
	｜｜金額	*tegatakingaku*	Wechselsumme.
	｜｜上權利	*tegatajō no kenri*	wechselmässiges Recht.
	｜｜｜ノ請求	*tegatajō no seikyū*	Wechselklage.
	｜｜｜ノ責任	*tegatajō no sekinin*	Wechselverbindlichkeit.
4	扶養スベキ	*fuyōsu beki*	unterstützungsberechtigt.
	拋棄スル	*hōki suru*	verzichten, aufgeben (z.B. ein Recht).
	承役地	*shōekichi*	dienendes Grundstück.
	｜認	*shōjin*	Anerkenntnis.
	｜繼人	*shōkeinin*	Rechtsnachfolger.
	｜諾	*shōdaku*	Einwilligung, Genehmigung.
	｜｜スル	*shōdaku suru*	zustimmen.
	抗辨	*kōben*	Einrede.
5	抵當ト爲ス	*teitō to nasu*	verpfänden (hypothekarisch).

Klassenhaupt LXIV 手

	抵當權	*teitōken*	Hypothek.
	〃〃者	*teitōkensha*	Hypothekengläubiger.
	抽籤法	*chūsempō*	Auslosungsverfahren.
	拒絶	*kyozetsu*	Ablehnung (einer Offerte).
	招集スル	*shōshū suru*	berufen (z.B. den Reichstag).
	抹消	*masshō*	Löschung (einer Eintragung).
	拂渡	*haraiwatashi*	Auszahlung.
6	指圖債權	*sashizusaiken*	Forderung aus einem Orderpapier.
	持分	*mochibun*	Anteil.
	〃參人	*jisannin*	Überbringer.
	捕獲スル	*hokaku suru*	kapern, wegnehmen (scl. Schiffe).
	振出人	*furidashinin*	Aussteller (eines Wechsels).
8	掛賣	*kakeuri*	Creditverkauf.
	推定	*suitei*	Präsumtion; (— *suru* präsumiren).
	控訴スル	*kōso suru*	appelliren.
	〃〃院	*kōsoin*	Appellationsgericht (entspricht dem Oberlandes-
9	提起スル	*teiki suru*	Klage erheben. [gericht).
10	搜索	*sōsaku*	Durchsuchung; (住所ノ *jūsho no* — Haussuchung).
	損益計算書	*sonekikeisansho*	Berechnung des Verlustes und Gewinns.

	丨失	*sonshitsu*	Verlust.
12	撞着	*tōchaku*	Kollision (von Rechten).
13	擔保	*tampō*	Sicherheit.
	丨丨ヲ供スル	*tampō wo kyō suru*	Sicherheit leisten.
	檢事	*kenji*	Staatsanwalt.
	丨疫料	*kenekiryō*	Quarantänegebühren.
18	攝政	*sesshō*	Regentschaft.
LXV 支	支店	*shiten*	Zweigniederlassung, Filiale.
	丨配人	*shihainin*	Prokurist.
	丨拂命令	*shiharaimeirei*	Zahlungsbefehl.
	丨丨猶豫	*shiharaiyūyo*	Zahlungsaufschub, Moratorium.
	丨丨拒絶證書	*shiharaikyozetsushōsho*	Protest mangels Zahlung.
	丨丨人	*shiharainin*	der Bezogene.
	丨丨地	*shiharaichi*	Zahlungsort.
	丨丨ノ差止	*shiharai no sashitome*	Zahlungsverbot.
LXVI 支$_2$	收入	*shūnyū*	Einnahme.
	丨益	*shūeki*	Nutzung.
4	放棄スル	*hōki suru*	verzichten.
	政府案員	*seifuanin*	Regierungskommissar.

Klassenhaupt				
LXVI 攴	5 故意	*koi*	absichtlich, mit Überlegung.
	7 敗訴スル	*haiso suru*	im Prozess unterliegen.
	教唆者	*kyōsasha*	Anstifter.
	11 斆金	*shikikin*	Caution.
	斆罪俱發	*sūzaiguhatsu*	Zusammentreffen mehrerer Strafhand-
LXVII 文	文部大臣	*mombudaijin*	Cultusminister. [lungen.
LXX 方	方式	*hōshiki*	Form eines Rechtsgeschäfts.
	5 施行細則	*shikōsaisoku*	Ausführungsbestimmungen.
	6 旅客運送	*ryōkakuunsō*	Beförderung von Personen (Reisenden).
	｜｜又ハ荷物ノ運輸	*ryōkaku mata wa nimotsu no unyū*	Beförderung von Reisenden und Gepäck.
LXXII 日	日誌	*nisshi*	Tagebuch (eines Schiffs).
	6 時効	*jikō*	Verjährung.
	｜｜期間	*jikōkikan*	Verjährungsfrist.
	｜價	*jika*	»Zeitwert", d. i. der Wert, den eine Sache zu einer bestimmten Zeit hat.
LXXIII 曰	1 申込	*mōshikomi*	Angebot, Offerte.
	3 更改	*kōkai*	Novation.
	6 書面ヲ以テ	*shomen wo motte*	schriftlich.
	｜類	*shorui*	Schriftstück.
	｜式	*shoshiki*	Formular. [berei.

	9	會社	*kaisha*	Handelsgesellschaft.
		｜｜ヲ代表スル	*kaisha wo daihyō suru*	eine Gesellschaft vertreten.
		｜期	*kaigi*	Session (des Reichstages).
		｜計	*kaikei*	Finanzen.
		｜檢査院	*kaikeikensain*	Oberrechenkammer.
LXXIV 月	2	有償ニ	*yūshō ni*	entgeltlich.
		｜｜契約	*yūshōkeiyaku*	entgeltlicher Vertrag.
		｜益費	*yūekihi*	nützliche Aufwendungen (impensae utiles).
		｜體物	*yūtaibutsu*	körperliche Sachen.
		｜價證券	*yūkashōken*	Wertpapier.
		｜限責任社員	*yūgensekininshain*	beschränkt haftender Gesellschafter.
	8	期間	*kikan*	Frist.
		｜｜經過	*kikankeika*	Fristablauf.
		｜限	*kigen*	Befristung.
LXXV 木	1	本店	*honten*	Hauptgeschäft (Gegens. zu 支店 *shiten* Filiale).
		｜人	*honnin*	Geschäftsherr, Principal (auch der Vertretene im Gegens. zum Vertreter).
		未成年	*miseinen*	minderjährig.

Klassenhaupt			
LXXV 木	5 査定書	*sateisho*	schriftliche Entscheidung.
	丨丨主文	*sateishubun*	Hauptinhalt der Entscheidung, Urteilstenor.
	丨丨ノ理由	*satei no riyu*	Entscheidungsgründe.
	6 株式	*kabushiki*	Aktie.
	丨丨會社	*kabushikikaisha*	Aktiengesellschaft.
	丨丨合資會社	*kabushikigōshikaisha*	Kommanditgesellschaft auf Actien.
	丨丨申込	*kabushikimōshikomi*	Zeichnung der Actien.
	丨主名簿	*kabunushimeibo*	Liste der Actionäre.
	丨丨總會	*kabunushisōkai*	Generalversammlung der Actionäre.
	丨式發行	*kabushikihakkō*	Emission von Actien.
	條件	*jōken*	Bedingung.
	丨規	*jōken*	Bestimmung.
	丨約	*jōyaku*	Staatsvertrag.
	丨丨ヲ締結	*jōyaku wo teiketsu*	Staatsverträge abschliessen.
	11 樞密顧問	*sūmitsukomon*	der geheime Staatsrat.
	13 検事	*kenji*	Staatsanwalt.
	丨査役	*kensayaku*	Revisor.
	18 權利	*kenri*	Recht (scl. an einer Sache).
	丨丨質	*kenrishichi*	Pfand an Rechten.
	丨丨拘束	*kenrikōsoku*	Rechtshängigkeit.

LXXVI 欠		欠缺	*kenketsu*	in der Reihe der nächste sein, der nachfolgende (z.B. Hypothekengläubiger).
	2	次ノ順位ニアル	*tsugi no juni ni aru*	
LXXVII 止	1	正當ノ理由	*seitō no riyu*	triftiger Grund (justa causa).
		〃 〃ノ期間	*seitō no kikan*	angemessene Frist.
	4	武器	*buki*	Kriegsgeräte.
	9	歲出	*saishutsu*	jährliche Ausgaben.
		〃 入	*sainyū*	jährliche Einnahmen.
	11	歸ス	*kisu*	die Verantwortung tragen.
LXXVIII 歹	8	殘額	*zangaku*	Saldo.
		〃 餘財産	*zanyozaisan*	das übrigbleibende Vermögen.
LXXIX 殳	9	毀損	*kison*	Beschädigung, — *suru* beschädigen.
LXXXIII 氏		氏名	*shimei*	Vor- und Zunamen.
	1	民事訴訟法	*minjisoshōhō*	Civilprozessordnung.
		〃 法	*mimpō*	bürgerliches Gesetzbuch.
LXXXV 水		水先案内料	*mizusakiannairyō*	Lootsengebühren.
	1	永小作權	*eikosakuken*	Emphyteuse, Erbpachtrecht.
		〃 〃 〃 者	*eikosakukensha*	Emphyteuta.
	2	求償權	*kyūshōken*	Rückgriff, Regress.
	4	決議錄	*ketsugiroku*	Protokoll.

Klassenhaupt LXXXV 水

5 法律	*hōritsu*	Gesetz.	
法律行爲	*hōritsukōi*	Rechtsgeschäft.	
法律代理人	*hōritsudairinin*	gesetzlicher Vertreter.	
法律案	*hōritsuan*	Gesetzentwurf, Gesetzesvorschlag.	
法律上ノ辯論	*hōritsujō no benron*	Rechtsausführungen.	
法令	*hōrei*	Verordnung.	
法人	*hōjin*	juristische Person.	
法定果實	*hōteikajitsu*	gesetzliche Früchte (fructus civiles).	
法定利息	*hōteirisoku*	gesetzliche Zinsen.	
注意	*chūi*	Sorgfalt.	
7 消費スル	*shōhi suru*	verbrauchen, aufbrauchen.	
消費貸借	*shōhitaishaku*	Darlehn.	
消滅時効	*shōmetsujikō*	erlöschende Verjährung.	
消却	*shōkyaku*	Amortisation.	
海軍大臣	*kaigundaijin*	Marineminister.	
海商法	*kaishōhō*	Gesetz, betreffend den Seehandel.	
海上保險	*kaijōhōken*	Seeversicherung.	
浪費者	*rōhisha*	Verschwender.	
8 清算	*seisan*	Liquidation.	
清算人	*seisannin*	Liquidator.	

	｜ 備 金	*jumbikin*	Reservefonds.
	｜ 用ス	*junyōsu*	analoge Anwendung finden.
	11 滿 期トナル	*manki to naru*	fällig werden.
	｜ ｜ 日	*mankijitsu*	Verfallstag.
LXXXVI 火	火 災 保 險	*kasaihōken*	Feuerversicherung.
	｜ ｜ ｜ ｜ 證 券	*kasaihōkenshōken*	Feuerversicherungspolice.
	3 災 厄	*saiyaku*	Notstand.
	8 爲 替 手 形	*kawasetegata*	gezogener Wechsel, Tratte.
	｜ ｜ ｜ ｜ 取 立ノ委 任	*kawasetegata-toritate no inin*	Inkassomandat einer Tratte.
	無 記 名 式ノ爲 替 手 形	*mukimeishiki no kawasetegata*	auf den Inhaber lautende Tratte.
	｜ ｜ ｜ ｜ ノ株 券	*mukimeishiki no kabuken*	Inhaberaktie.
	｜ ｜ ｜ 債 權	*mukimeisaiken*	Forderung aus einem Inhaberpapier.
	｜ 資 力	*mushiryoku*	zahlungsunfähig.
	｜ 能 力 者	*munōryokusha*	Handlungsunfähiger.
	｜ 償ニテ	*mushō nite*	unentgeltlich.
	｜ 限 責 任 社 員	*mugensekininshain*	unbeschränkt haftender Gesellschafter.
	｜ 主ノ	*mushu no*	herrenlos.
	｜ 効	*mukō*	Nichtigkeit.
	｜ ｜ トス	*mukō to su*	nichtig sein.
	9 照 會	*shōkai*	Ladung, amtliche Benachrichtigung.

Klassenhaupt				
LXXXVI 火	19	燈臺料	*tōdairyō*	Leuchtturmgelder.
	13	營業	*eigyō*	Erwerbsgeschäft.
		｜｜者	*eigyōsha*	Geschäftsinhaber.
		｜｜所	*eigyōsho*	Ort der Handelsniederlassung.
XCIII 牛	4	物權	*bukken*	Sachenrecht.
		｜品運送	*buppinunsō*	Beförderung von Gütern.
	6	特赦	*tokusha*	Straferlass zu Gunsten eines einzelnen (Gegens. zu 大赦 *taisha* generelle Amnestie).
		｜別契約	*tokubetsukeiyaku*	Specialvertrag.
		｜許	*tokkyo*	Patent.
		｜｜條例	*tokkyojōrei*	Patentgesetz.
		｜｜證	*tokkyoshō*	Patentbescheinigung.
		｜｜出願	*tokkyoshutsugan*	Antrag auf Erteilung eines Patents.
		｜｜局	*tokkyokyoku*	Patentamt.
		｜｜｜審査官	*tokkyokyokushinsakan*	Prüfungsbeamter beim Patentamt.
		｜｜原簿	*tokkyogembo*	Patentregister.
XCVI 玉	7	現行犯罪	*genkōhanzai*	Ergreifung auf frischer That.
		｜金買	*genkinuri*	Verkauf gegen baar.
		理事	*riji*	Vorstand.
		[illegible]	*[illegible]*	[illegible]

		[illegible]	[illegible]
CII 田	4界標	*kaihyō*	Grenzzeichen.
	5留保スル	*ryūhō suru*	zurückbehalten, retiniren.
	丨置權	*ryūchiken*	Zurückbehaltungsrecht.
	丨丨丨者	*ryūchikensha*	Zurückbehaltungsberechtigter.
	7番頭	*bantō*	Handlungsbevollmächtigter.
	異議	*igi*	Vorbehalt, Widerspruch.
	8當選人	*tōsennin*	der Gewählte.
	丨座組合	*tōzakumiai*	Gelegenheitsgesellschaft.
	丨事者	*tōjisha*	die Beteiligten, die Parteien.
CIV 疒	9瘋癲白癡	*fūtenhakuchi*	krankhafte Störung der Geistesthätigkeit (wörtl.: *fūten* = Wahnsinn, *hakuchi* = Idiotie).
	12癈止スル	*haishi suru*	eine Thätigkeit einstellen, mit etwas aufhören.
CV 癶	7發見者	*hakkensha*	Finder, Entdecker.
	丨行スル	*hakkō suru*	ausstellen (einen Wechsel).
	丨起人	*hakkinin*	Gründer.
	丨航港	*hakkōkō*	Abfahrtshafen.
	丨明者	*hatsumeisha*	Erfinder.
	登記スル	*tōki suru*	eintragen (in ein Register).
	丨丨印紙	*tōkiinshi*	Stempelmarke.

Klassenhaupt				
CV 夕		登錄ノ抹消	*tōroku no masshō*	Löschung einer Eintragung.
CVI 白		白地裏書	*hakuchiuragaki*	Blankoindossament.
	4	皇室典範	*kōshitsutempan*	kaiserliches Hausgesetz.
		｜｜經費	*kōshitsukeihi*	Ausgaben für das kaiserl. Haus (Civilliste).
		｜男子孫	*kōdanshison*	männliche Descendenz des Kaisers.
		｜后	*kōgō*	Kaiserin.
		｜位	*kōi*	kaiserl. Thron.
CVIII 皿	7	盜品	*tōhin*	gestohlene Sachen.
	9	監禁	*kankin*	Freiheitsentziehung.
		｜｜スル	*kankin suru*	verhaften, festnehmen.
		｜事	*kanji*	Aufsichtsrat.
		｜査役	*kansayaku*	Aufsichtsrat.
CIX 目		目錄	*mokuroku*	Inventar.
		｜的	*mokuteki*	Gegenstand (z.B. 債權ノ目的 *saiken no mokuteki* Gegenst. des Forderungsrechts).
	3	直接國稅	*chokusetsukokuzei*	direkte Staatssteuern.
	4	相手方	*aitekata*	der Mitkontrahent.
		｜續人 oder ｜｜者	*sōzoku-nin* oder *-sha*	der Erbe.
		｜人財產	*sōzokuzaisan*	Nachlass.

	丨税	*sōzei*	Steuern.
	5眞僞	*shingi*	Legitimation.
CXI 矢	7短縮スル	*tanshuku suru*	sich vermindern, verringern.
CXII 石	5破産	*hasan*	Concurs.
	丨丨ノ宣告ヲ受クル	*hasan no senkoku wo ukuru*	in Concurs geraten.
	丨丨管財人	*hasankanzainin*	Concursverwalter.
	丨丨主任官	*hasanshuninkan*	der beauftragte Concursrichter.
	丨丨手續參加	*hasantetsuzukisanka*	Teilnahme am Concursverfahren.
	10確定スル	*kakutei suru*	rechtskräftig werden.
CXIII 示	3社員	*shain*	Mitglied, Gesellschafter.
	丨丨名簿	*shainmeibo*	Mitgliederverzeichnis.
	丨債原簿	*shasaigembo*	Schuldverschreibungsbuch.
	5神聖	*shinsei*	heilig, sacrosankt (vom Kaiser).
	6禁治産ノ宣告	*kinjisan no senkoku*	Entmündigungsbeschluss.
	丨丨丨丨ヲ受クル	*kinjisan no senkoku wo ukuru*	entmündigt werden.
CXV 禾	2私權ノ享有	*shiken no kyōyū*	Rechtsfähigkeit.
	4科料	*karyō*	Ordnungsstrafe.
	5秘密	*himitsu*	Geheimnis (信書ノ秘密 *shinsho no himitsu* Briefgeheimnis).

Klassenhaupt				
CXV 禾	6	移轉	*iten*	Übergang eines Rechts auf einen andern; Wechsel (z.B. des Domicils).
	7	稅率	*zeiritsu*	Steuerbeträge.
		丨關	*zeikan*	Zollamt.
	9	種類	*shurui*	Art, genus.
	11	積荷	*tsumini*	Ladung (Cargo).
		丨量ノ測度	*tsumiryō no sokudo*	Messung des Tonnengehalts.
CXVII 立		立法權	*rippōken*	Gesetzgebungsrecht.
		丨替金	*tatekaekin*	Auslagen.
	14	競賣	*kyōbai*	Versteigerung, Auction.
		丨丨代金	*kyōbaidaikin*	Auktionserlös.
CXVIII 竹	5	第三者	*daisansha*	der Dritte.
		丨丨取得者	*daisanshutokusha*	der dritte Erwerber.
	6	答辯書	*tōbensho*	Klagebeantwortung.
	8	管理	*kanri*	Verwaltung (z.B. eines Vermögens).
		丨丨ノ費用	*kanri no hiyō*	Kosten der Verwaltung.
		丨海官廳	*kankaikanchō*	Seeamt, Seebehörde.
		丨轄	*kankatsu*	Zuständigkeit.
CXX 糸	3	約束手形	*yakusokutegata*	eigener Wechsel (Gegens. Tratte).
	4	納稅	*nōzei*	Steuern.

	組合	*kumiai*	Gesellschaft, Societät.
	｜｜員	*kumiaiin*	Gesellschaft.
6	統計スル	*tōkei suru*	berechnen, zusammenzählen (臣民 *jimmin no tōkei suru* eine Volkszählung veranstalten).
	｜｜學	*tōkeigaku*	Statistik.
	｜治スル	*tōji suru*	herrschen, regieren.
	｜｜權	*tōjiken*	Herrschergewalt.
	給付	*kyūfu*	Leistung einer Sache.
	｜料	*kyūryō*	Gehalt, Lohn.
11	總財産	*sōzaisan*	gesamtes Vermögen.
	｜攬	*sōran*	Überwachung, Controlle.
	｜清算	*sōseisan*	Aufteilung.
	｜則	*sōsoku*	allgemeine Bestimmungen.
	｜會	*sōkai*	Generalversammlung.
	｜額	*sōgaku*	Gesamtbetrag.
14	繼續ノ	*keizoku no*	ständig, dauernd.
	｜｜費	*keizokuhi*	fortlaufende Ausgaben.
CXXIII 羊 7	義務	*gimu*	Verpflichtung, Verbindlichkeit.
	｜｜ヲ負フ	*gimu wo ou*	verpflichtet sein.
	｜｜ヲ免ル	*gimu wo manukaru*	sich von Verbindlichkeiten befreien.

Klassenhaupt				
CXXVIII 耳	12	職務	*shokumu*	Obliegenheit, Amt.
CXXX 肉	6	能力	*nōryoku*	Handlungsfähigkeit.
		脫漏	*datsurō*	Auslassung, Übersehen (z.B. bei einer Rechnung).
		丨退ヲ爲ス	*dattai wo nasu*	austreten (z.B. aus einer Gesellschaft).
CXXXI 臣		臣民	*jimmin*	Unterthan (in der Verfassung gebrauchter Ausdruck).
	11	臨時總會	*rinjisōkai*	ausserordentliche Mitgliederversammlung.
		丨丨會	*rinjikai*	ausserordentliche Sitzung.
CXXXII 自		自由	*jiyū*	Zulässigkeit.
		丨費ヲ以テ	*jihi wo motte*	auf eigene Kosten.
		丨己ノ責任ヲ以テ	*jiko no sekinin wo motte*	auf eigene Verantwortung.
CXXXVII 舟	5	船員	*senin*	Schiffsbesatzung.
		丨丨法	*senimpō*	Seemannsordnung.
		丨丨手帖	*senintechō*	Dienstbuch für Seeleute.
		丨長	*senchō*	Schiffer (Kapitän).
		丨舶法	*sempakuhō*	Schiffsgesetz.
		丨丨原簿	*sempakugembo*	Schiffsregister.
		丨丨所有者	*sempakushoyūsha*	der Rheder.
		丨丨共有者	*sempakukyōyūsha*	der Mitrheder.
		丨丨[illegible]	*sempakukanrinin*	Korrespondent-Rheder.

		｜｜ノ屬具	*sempaku no zokugu*	Schiffsgerätschaften.
		｜｜國藉證	*sempakukokusekishō*	Urkunde über die Staatsangehörigkeit eines Schiffs.
		｜｜債權者	*sempakusaikensha*	Schiffsgläubiger.
		｜藉港	*sensekikō*	Heimatshafen.
		｜荷證券	*funanishōken*	Schiffsladeschein.
		｜積港	*funazumikō*	Ladungshafen.
CXL	艸	7 荷受人	*niukenin*	Empfänger einer Ware.
CXLI	虍	5 處罰	*shobatsu*	Bestrafung.
		｜分スル	*shobun suru*	Anordnungen treffen.
		8 虛僞ノ意思表示	*kyogi no ishihyōshi*	eine zum Schein abgegebene Willenserklärung.
CXLIII	血	6 衆議院	*shūgiin*	Abgeordnetenhaus (Unterhaus).
CXLIV	行	行使	*kōshi*	Ausübung (eines Rechts); — *suru*, ein Recht ausüben.
		｜政官廳	*gyōseikanchō*	Verwaltungsbehörden.
		｜｜區畫	*gyōseikukaku*	Verwaltungsbezirk.
		9 衝突	*shōtotsu*	Zusammenstoss (zweier Schiffe).
CXLV	衣	3 表決權	*hyōketsuken*	Stimmrecht.
		｜意者	*hyōisha*	derjenige, welcher eine Erklärung abgiebt.
		5 被裏書人	*hiuragakinin*	Indossatar.

Klassenhaupt				
CXLV 衣		被害者	*higaisha*	der Verletzte.
		｜参加人	*hisankanin*	derjenige, zu dessen Gunsten eine Ehrenannahme erfolgt ist, der Honorat.
		｜後見人	*hikókennin*	Mündel.
		｜請求人	*hiseikyūnin*	der Beklagte.
		｜告人	*hikokunin*	der Angeklagte.
	6	裁判	*saiban*	Urteil.
		｜｜所	*saibansho*	Gericht.
		｜可スル	*saika suru*	ausfertigen, sanctioniren (z.B. ein Gesetz).
		｜判上ノ命令	*saibanjō no meirei*	gerichtliche Anordnung.
	7	裏書	*uragaki*	Indossament.
		｜｜ヲ爲ス	*uragaki wo nasu*	indossiren.
		｜｜人	*uragakinin*	Indossant.
		補箋	*hosen*	Allonge.
		｜闕選	*hokessen*	Ersatzwahl.
	8	製造人	*seizōnin*	gewerblicher Arbeiter.
CXLVI 西	3	要役地	*yōekichi*	das herrschende Grundstück.
		｜素	*yōso*	wesentlicher Bestandteil (essentiale).
CXLVII 見		見習者	*minaraisha*	Lehrling.
	4	規定	*kitei*	Vorschrift, Gesetzesbestimmung.
		親族	*shinzoku*	Verwandte.

CXLVIII 角 6	解約ノ申入ヲ爲ス	*kaiyaku no mōshiire wo nasu*	einen Vertrag kündigen.
	任スル	*kainin suru*	entlassen (z.B. einen Angestellten).
	除	*kaijo*	Auflösung (z.B. einer Gesellschaft).
	除スル	*kaijo suru*	zurücktreten (von Vertrage).
	除條件	*kaijojōken*	auflösende Bedingung (Resolutivbedingung).
	散	*kaisan*	Auflösung.
CXLIX 言 3	記入	*kinyū*	Vermerk auf einer Urkunde.
	名株	*kimeikabu*	Namenaktie.
	名ノ社債	*kimei no shasai*	auf den Namen lautende Schuldverschreibung einer Gesellschaft.
4	訴	*uttae*	Klage.
	許與	*kyoyo*	Stundung.
	可	*kyoka*	Erlaubnis.
	設クル	*mōkuru*	errichten (z.B. eine Geschäftsstelle).
	定	*settei*	Bestellung, Einräumung (eines Rechts).
	行爲	*setteikōi*	Errichtungsact.
	立	*setsuritsu*	Begründung (eines Rechts).
5	詐欺	*sagi*	Täuschung, Betrug, dolus.
	ノ所爲ヲ以テ	*sagi no shoi wo motte*	auf betrügerische Weise.
	破産	*sagihasan*	betrüglicher Bankerutt.

Klassenhaupt				
CXLIX 言	詐術		*sajutsu*	betrügerische Mittel (falsche Vorspieglung).
	評價スル		*hyōka suru*	abschätzen (z.B. einen Schaden).
	詔勅		*shōchoku*	kaiserliche Verordnung.
	7認ムル		*mitomuru*	anerkennen.
	丨可		*ninka*	Zustimmung, Anerkenntnis.
	8請負		*ukeoi*	Werkvertrag.
	丨丨人		*ukeoinin*	der Unternehmer.
	丨求		*seikyū*	Antrag bei Gericht, Klage.
	丨丨スル		*seikyū suru*	beantragen.
	丨丨人		*seikyūnin*	Kläger.
	丨願		*seigan*	Petition.
	調査會		*chōsakai*	Prüfungstermin (im Concurs).
	10謄本		*tōhon*	Copie, Abschrift.
	12識別		*shikibetsu*	Unterscheidung.
	證券		*shōken*	Urkunde.
	丨書		*shōsho*	Urkunde, Schriftstück.
	丨明ヲ爲ス (スル)		*shōmei wo nasu* (*suru*)	beweisen, nachweisen.
	丨據		*shōko*	Beweisaufnahme.
	丨丨物		*shōkobutsu*	Beweismittel.
	13議決		*giketsu*	Abstimmung.
	丨員		*giin*	Mitglied (des Parlaments)

	丨事日誌	*gijinisshi*	Verhandlungsprotokoll (im Parlament von den Schriftführern 書記官 geführt).
	丨丨丨課	*gijinikka*	Tagesordnung.
15	讀會	*tokkai*	Lesung eines Gesetzes im Parlament; drei Lesungen 三讀會 *sandokkai*.
17	讓度	*yuzuriwatashi*	Übertragung, Veräusserung.
	丨丨ス	*yuzuriwatasu*	veräussern, übertragen.
	丨受人	*yuzuriukenin*	Empfänger.
CLII 豕 9	豫定スル	*yotei suru*	im Voraus festsetzen.
	丨告スル	*yokoku suru*	kündigen.
	丨算	*yosan*	Voranschlag, Staatshaushaltsetat.
	丨備費	*yobihi*	Reservefonds.
	丨丨支拂人	*yobishiharainin*	Notzahler (Notadresse).
CLIV 貝 2	負擔	*futan*	Last, Auflage.
3	財產權	*zaisanken*	Vermögensrecht.
	丨丨ノ目錄	*zaisan no mokuroku*	Vermögensverzeichnis, Inventar.
	丨丨ノ監理人	*zaisan no kanrinin*	Vermögensverwalter.
	丨團	*zaidan*	Stiftung, Vermögensmasse.
	丨丨法人	*zaidanhōjin*	juristische Persönlichkeit der Stiftung.
4	責	*seme*	Haftung.

Klassenhaupt				
CLIV 貝		責ニ任ス	*seme ni ninsu*	haftbar sein.
		貨物引換證	*kabutsuhikikaeshō*	Ladeschein.
	5	買受クル	*kaiukuru*	käuflich erwerben.
		〃 取ル	*kaitoru*	käuflich erwerben.
		〃 主	*kainushi*	Käufer.
		〃 戻	*kaimodoshi*	Widerkauf.
		貴族院	*kizokuin*	Herrenhaus (Oberhaus).
		貸主	*kashinushi*	Verleiher.
		〃 借對照表	*taishakutaishōhyō*	Bilanz.
		費用	*hiyō*	Kosten.
		〃 〃ノ增額	*hiyō no zōgaku*	Mehrkosten.
	6	資本	*shihon*	Kapital.
		〃 〃增加	*shihonzōka*	Erhöhung des Grundkapitals.
		〃 〃減少	*shihongenshō*	Herabsetzung des Grundkapitals.
		〃 力ナキ	*shiryoku naki*	unvermögend.
		賃貸スル	*chintai suru*	vermieten.
		〃 銀	*chingin*	Lohn, Gehalt.
		〃 貸借	*chintaishaku*	Miete (locatio conductio).
		〃 金	*chingin*	Mietszins.
	8	質入スル	*shichiire wo nasu (suru)*	verpfänden.

	丨丨者	*shichikensha*	Faustpfandgläubiger.
	丨丨設定スル	*shichikensettei suru*	ein Faustpfand bestellen.
	丨丨丨丨者	*shichikensetteisha*	Verpfänder.
	丨物	*shichimotsu*	Pfandsache.
	丨問	*shitsumon*	Interpellation.
	賣主	*urinushi*	Verkäufer.
	丨買	*baibai*	Kauf (emptio venditio).
	丨却	*baikyaku*	Verkauf.
	賠償スル(ヲ爲ス)	*baishō suru (wo nasu)*	Schadensersatz leisten.
	丨丨ノ請求	*baishō no seikyū*	Schadensersatzanspruch.
	9賭博犯	*tobakuhan*	verbotenes Glücksspiel.
	12贈與	*zōyo*	Schenkung.
CLVI 走	3起算スル	*kisan suru*	berechnen (z.B. eine Frist).
	丨訴	*kiso*	Klageerhebung.
	5超過額	*chōkagaku*	Mehrbetrag.
CLVIII 身	身分	*mibun*	Stand, Beruf.
	丨代限ノ處分ヲ受クル	*shindaikagiri no shobun wo ukuru*	in der Verfügung über sein Vermögen beschränkt sein.
CLIX 車	9輸入	*yunyū*	Import.
	丨出	*yushutsu*	Export.

Klassenhaupt			
CLIX 車	轉借人	*tenshakunin*	Aftermieter.
	｜貸スル	*tentai suru*	weiter vermieten, aftervermieten.
	｜｜人	*tentainin*	Aftervermieter.
	｜質スル	*tenshichi suru*	weiter verpfänden.
CLX 辛	7辨護士	*bengoshi*	Rechtsanwalt.
	｜濟	*bensai*	Befriedigung, Erfüllung.
	｜｜期	*bensaiki*	Erfüllungstermin.
	｜｜｜到來スル	*bensaikitōrai suru*	fällig werden.
	｜｜｜ニ在ル	*bensaiki ni aru*	fällig sein.
	｜｜ヲ爲スベキ場所	*bensai wo nasu beki basho*	Erfüllungsort.
CLXI 辰	6農商務大臣	*nōshōmudaijin*	Minister für Landwirtschaft und Handel.
	｜工上ノ勞役	*nōkōjō no rōeki*	landwirtschaftliche und gewerbliche Dienstleistungen.
CLXII 辵	4返還	*henkan*	Rückgabe, Rückzahlung.
	｜｜スル	*henkan suru*	herausgeben, zurückzahlen.
	6退社	*taisha*	Ausscheiden eines Gesellschafters.
	｜職者	*taishokusha*	Jemand, der sein Amt verliert.
	送達	*sōtatsu*	Zustellung.
	追認スル	*tsuinin suru*	einwilligen, genehmigen (scl. ein Rechtsgeschäft).
	7通行權	*tsūkōken*	Durchgangsbefugnis.
	｜｜｜ヲ有スル者	*tsūkōken wo yūsuru mono*	durchgangsberechtigt.

┃ [redacted]	*tsūsen*	Währung.
┃ 貨	*tsūka*	
┃ 常總會	*tsūjōsōkai*	ordentliche Mitglieder-(General-)Versammlung.
連帶シテ	*rentai shite*	solidarisch, als Gesamtschuldner.
┃ ┃ 債務	*rentaisaimu*	Solidarschuld.
┃ ┃ ┃ ┃ 者	*rentaisaimusha*	Solidarschuldner.
8逮捕	*taiho*	Festnahme, Verhaftung.
┃ ┃ スル	*taiho suru*	in Haft nehmen, verhaften.
進行ヲ始ムル	*shinkō wo hajimuru*	von neuem zu laufen beginnen (scl. die Verjährung).
9過失ニ因リテ	*kashitsu ni yorite*	fahrlässigerweise (*kashitsu* Fahrlässigkeit, culpa).
┃ 料	*karyō*	Ordnungsstrafe.
┃ 半數	*kahansu*	Stimmenmehrheit, Majorität.
┃ 怠破產	*kataihasan*	einfacher Bankerutt.
運送營業	*unsōeigyō*	Frachtgeschäft.
┃ ┃ 人	*unsōnin*	Frachtführer.
┃ ┃ 賃	*unsōchin*	Fracht.
┃ ┃ 品	*unsōhin*	Frachtgut.
┃ ┃ 狀	*unsōjō*	Frachtbrief.
┃ ┃ 保險	*unsōhōken*	Versicherung des Frachtguts.

Klassenhaupt					
CLXII 辵	運	送	取	扱	人	*unsōtoriatsukainin*	Spediteur.
	丨	丨	丨	丨	營業	*unsōtoriatsukaieigyō*	Speditionsgeschäft.
	違	約	金			*iyakukin*	Konventionalstrafe.
10	遡	ヽ				*sakanoboru*	rückwirkende Kraft haben.
	遞	信	大	臣		*teishindaijin*	Minister für das Verkehrswesen.
11	適	法	ニ			*tekihō ni*	rechtmässig.
	丨	用	ス	ヽ		*tekiyō suru*	Anwendung finden.
	遲	滯				*chitai*	Verzug, mora.
12	選	任	ス	ヽ		*sennin suru*	auswählen.
	丨	擇				*sentaku*	Wahl.
	丨	擧	法			*senkyohō*	Wahlgesetz.
	丨	丨	長			*senkyochō*	Wahlvorsteher.
	丨	丨	區			*senkyoku*	Wahlbezirk.
	遺	失	物			*ishitsubutsu*	verlorene Sachen.
	丨	丨	主			*ishitsunushi*	Verlierer.
	丨	贈				*izō*	Vermächtnis.
	丨	言				*yuigon*	letztwillige Verfügung.
CLXIV 酉	3	配	當			*haitō*	Verteilung.
	丨	丨	案			*haitōan*	Verteilungsplan (z.B. einer Konkursmasse).
CLXVI 里	2	重	大	ナヽ	過失	*jūdai naru kashitsu*	grobe Fahrlässigkeit (culpa lata).

CLXVII 金	金錢ノ給付	*kinsen no kyūfu*	Leistung von Geld.
	8錯誤	*sakugo*	Irrtum.
	14鑑定人	*kanteinin*	Sachverständiger.
CLXIX 門	4開會	*kaikai*	Eröffnung (z.B. des Parlaments).
CLXX 阜	5附記スル	*fuki suru*	hinzusetzen, einen Vermerk machen.
	7除名	*jomei*	Ausschluss aus einer Gesellschaft.
	8陸軍大臣	*rikugundaijin*	Minister für das Landheer.
	｜揚	*rikuage*	Löschung (eines Schiffs).
	10隔地者	*kakuchisha*	eine an einem anderen Ort befindliche Person.
	12隣地	*rinchi*	Nachbar-Grundstück.
	｜人	*rinjin*	Nachbar.
	14隠レタル瑕疵	*kakuretaru kashi*	heimliche Mängel, verborgene Fehler.
	｜秘ニ	*impi ni*	heimlich.
	｜居	*inkyo*	Aufgabe der Hausherrschaft unter gleichzeitiger Übertragung an einen Nachfolger.
CLXXII 佳	4雇傭	*koyō*	Dienstmiete.
	｜｜スル	*koyō suru*	heuern.
	｜｜契約	*koyōkeiyaku*	Heuervertrag.
	｜人	*yatoinin*	Angestellter.
	｜｜ノ給料	*yatoinin no kyūryō*	Lohn der Angestellten.

Klassenhaupt			
CLXXII 隹 $_{10}$雙務契約	*sōmukeiyaku*	zweiseitiger Vertrag.
CLXXIII 雨 $_{6}$需要	*juyō*	Bedürfnis.
CLXXXI 頁 $_{3}$項目	*kōmoku*	Posten in einer Rechnung.
順序	*junjo*	Ordnung.
｜位	*juni*	Reihenfolge, Rangordnung.
｜號	*jungō*	laufende Nummer (Actenzeichen).
$_{4}$預置ク	*azukeoku*	hinterlegen.
｜證券	*azukeshōken*	Lagerschein.
$_{5}$領事	*ryōji*	Consul.
$_{9}$額	*gaku*	Betrag.
｜面	*gakumen*	Nennbetrag (eines Wertpapiers).
CLXXXIV 食 $_{4}$飲食料	*inshokuryō*	Bewirtungskosten.
CLXXXVIII 骨 $_{13}$體樣	*taiyō*	Modalitäten (eines Vertrages).

Errata. Während der Drucklegung dieser Arbeit hat mich Herr Dr. jur. Oda noch auf einige Irrtümer bezw. Druckfehler aufmerksam gemacht. Es ist zu setzen: unter Klassenh. XII bei *kōsaishōsho* ｜ 債 ｜｜; XIV bei *shutsuen* ｜ 捐; XXV bei *uttae* 訴 desgl. LXVI bei *haiso*; XXXVIII statt *koninkaishō* ｜｜｜ 除 *koninkaiso*; LI bei *heion* ｜ 穩; LXVI statt *seifuanin* ｜｜ 委 ｜ *seifuiin*; LXXVI *kanketsu* statt *kenketsu*.

VARIÉTÉS.

DEUX CHANSONS POLITIQUES CHINOISES

PAR

A. VISSIÈRE.

I.

Les graves événements qui se déroulèrent à Peking pendant la seconde moitié du mois de septembre 1898 et l'exécution simultanée de six membres du parti de K'āng Yeoù-wêi ont inspiré la chanson dont nous donnons ci-dessous la traduction. L'auteur de cette œuvre populaire nous est inconnu. Sa chanson est du nombre de celles que les Pékinois désignent sous le nom de *siaò-kiŭ-eûl* (小曲兒), ou *siaò-tch'áng-eûl* (小唱兒), ou plus familièrement sous celui de *tà-yeŏu-kŏ-eûl* (打油歌兒), cette dernière appellation indiquant que les compositions ainsi qualifiées sont fredonnées d'ordinaire par le bon bourgeois qui va faire ses provisions, acheter son huile par exemple. La mauvaise brochure qui contient celle-ci se vend trois ou quatre grandes sapèques à la foire. On désigne par le terme *tchŏ* (輒, ornière, ou sillon) la facture particulière à ces chansons, qui échappent aux règles rigoureuses de la prosodie chinoise.

Ajoutons que le titre de «Vraie capture de K'āng Yeòu-wêi» est purement fallacieux et que le protagoniste de maintes mesures éphémères édictées, en Chine, de juin à septembre de l'an dernier, voyage aujourd'hui librement à travers le monde. Il ne semble pas qu'une grande vogue se soit attachée, dans la capitale de l'Empire du milieu, à la chanson dont il est le héros et c'est à titre de curiosité que nous la soumettons aux lecteurs du *T'oung-pao*.

王爺　把旨傳　急忙帶到大堂前　你爲何起意亂朝班

閻王一見把臉翻　爲何胡爲太不端　既讀詩書當知禮　身

犯罪　刀下餐　還敢陰間來明寃　把你油鍋著磨研

你兄不久到陰間　一同受罪一樣般　再問奸黨楊深秀　同

作弊　把君瞞　再說奸黨張蔭桓　充軍發配在外邊

大清德厚洪恩寬　出了一羣賣國奸　不該私立保國會　有

林旭　在裏邊　兩榜出身死的寃　康有爲聞知不敢回還

又教前門淨了街　折了魚棚布帳叠　是攔一槩不許攏　蓮

花落。奔南街　天橋西邊把帳予歇　聽見說來查跑吊了鞋

真拿康有爲

大清一統錦江山　如今事兒不似先　現今出了不祥的事
衆奸黨　亂朝班　幸虧神佛多保安　太后佛爺妙算先
看破賊子賣國奸　立把奸黨刀下餐　天下臣民多快樂　如
同吃　順氣丸　我朝忠臣表一番　文都老爺又把本參
康有爲來張蔭桓　宋伯魯一同在裏邊　還有一個楊深秀
康廣仁　發朗言　立刻怒惱監斬官　當時立斬刀下餐
忠臣孝子萬古流傳　奸臣逆子一樣般　有爲立的保國會

(Traduction)

La vraie capture de K'ang Yeou-wei

(真拿康有爲).

Dans le beau pays qu'est l'empire unifié de la grande dynastie Ts'īng,
Les choses ne sont pas maintenant comme elles étaient auparavant.
Il s'est produit de nos jours des faits de mauvais augure.
Des traîtres affiliés ont jeté le trouble dans les rangs de la Cour.
Heureusement, le divin Bouddha assura grandement notre tranquillité,
Et les prévisions du bouddha Impératrice Douairière furent admirables.

Elle découvrit les rebelles, traîtres qui vendaient l'État,
Et fit aussitôt du parti des traîtres une pâtée sous le couteau.
Ce fut, dans tout l'empire, pour les ministres et pour le peuple, une grande joie,
Comme celle d'avaler ces pilules qui nous rendent une respiration régulière.
Pour les sujets fidèles de notre dynastie, j'en ferai le tableau.
Monsieur Wên [1]), le censeur, fit aussi sa dénonciation dans un rapport au trône.

Après K'āng Yeòu-wêi, vint Tchāng Yin-hoûan [2]).
Sóng Pó-lòu [3]) en était avec eux.
Et il y avait aussi un certain Yâng Chēn-siéou [4]).
K'āng Koūang-jên [5]) parla très haut
Et aussitôt excita la colère des magistrats chargés de présider à l'exécution.
Ils le firent décapiter sur-le-champ, — pâtée sous le couteau.

Les sujets fidèles et les enfants animés de piété filiale transmettent leurs noms
à travers les âges,
Comme aussi les traîtres et les fils rebelles.
La «Société pour la protection de l'Etat», instituée par Yeòu-wêi,

---

1) Le censeur Wên Yú 文郁 est réputé avoir dénoncé le premier K'ang Yeou-wei et ses partisans.

2) Ancien membre du Tsoung-li Yamen et ambassadeur représentant la Chine aux fêtes du jubilé de la reine Victoria, en Angleterre. Aujourd'hui exilé à Ouroumtsi, capitale du Turkestan chinois.

3) Ancien censeur, aujourd'hui destitué.

4) Censeur qui avait recommandé au trône, entre autres mesures, l'envoi au Japon d'étudiants chinois. Décapité le 28 septembre 1898, à Peking.

5) Frère cadet de K'āng Yeòu-wêi. Décapité à Peking en même temps que le précédent quatre secrétaires du grand conseil de l'empire ou Kiūn-ki-tch'ou.

Devait, du matin au soir, former de hauts fonctionnaires.
Les fils et petit-fils, de leur descendance, seraient sûrement des sages.
Ils ne pensaient pas que leur vie allait s'imprégner à la source jaune (les enfers).

Les âmes des ministres traîtres arrivèrent dans le sombre séjour
Et allèrent devant le palais du roi Yên (le Pluton chinois) pour y exposer leurs griefs.
Les petits diables et les juges n'attendirent pas que les choses traînassent en longueur.
Le roi Yên donna ses ordres
Et, en toute hâte, on les conduisit devant le grand tribunal:
«Pourquoi as-tu formé le dessein de porter le trouble dans les rangs de la cour?»

Le roi Yên [6]), dès qu'il les vit, changea de visage:
«Pourquoi as-tu [7]) fait sottement des choses si incorrectes?
«Puisque tu as lu le Livre des vers et celui des annales, tu devrais connaître les rites.
«Ton corps a commis un crime, — pâtée sous le couteau.
«Et tu oses encore venir dans le sombre séjour exposer tes griefs!
«Je te fais mettre dans la marmite à l'huile et j'ordonne que tu sois broyé sous la meule.

«Ton frère aîné, avant longtemps, viendra dans le sombre séjour,
«Et, pour le même crime, même condamnation sera prononcée».
Puis il interrogea le traître Yâng Chēn-siéou,
Qui avait commis les mêmes abus et trompé son prince.
Puis il dit que le traître Tchāng Yin-hoûan
Avait été condamné à l'exil militaire et envoyé au lieu qui lui avait été désigné au dehors.

La grande dynastie Ts'ing a une extrême bonté, et vaste est sa mansuétude.
Il s'était formé un troupeau de traîtres pour vendre le pays.
Ils n'auraient pas dû créer clandestinement la «Société de protection de l'Etat».
Parmi eux se trouvait Lîn Siú [8]),
Lauréat des deux listes (celle des licenciés et celle des docteurs), dont la mort est lamentable.
K'āng Yeòu-wêi, l'ayant apprise, n'osa plus revenir.

---

6) *Yâmarâdja*, le roi de l'enfer bouddhique.

7) La suite montre qu'il s'adresse à K'āng Kouāng-jên.

8) Jeune lettré devenu secrétaire au grand conseil, puis décapité le 28 septembre 1898. Il n'avait que vingt ans environ.

Il avait aussi fait nettoyer la rue de la porte Ts'iên-mên [9]),
Détruire les baraques au poisson et replier les tentes en toile.
Il ne fut plus permis d'installer aucun étalage,
Les chanteuses s'enfuirent dans la Rue du sud [10])
Et, à l'ouest du Pont du Ciel [11]), on enleva leurs tentes.
Lorsque j'eus entendu dire que l'on venait faire des recherches, j'en perdis mes souliers en me sauvant.

II.

Voici une autre chanson de Peking, plus ancienne que la «Vraie capture de K'āng Yeòu-weî» et très connue. C'est l'étranger, le Barbare, qui y est pris à partie et la verve chinoise ne l'épargne pas.

Les dix soupirs de l'Étranger.

(外國洋人嘆拾聲).

Le diable étranger, en entrant en Chine, a poussé un premier soupir:
Il a regardé les Chinois, à l'œil brillant, aux sourcils nets,
Sachant tenir compte des sentiments humains et bien ordonnés dans leur costume et leur coiffure.
Entre Étrangers et Chinois, grande est la différence!

Le diable étranger a regardé dans un miroir et a poussé un second soupir:
En voyant sa propre tournure, n'avait-il pas lieu de s'affliger?
Cheveux jaunes, poils frisés et prunelles bleu clair.
Tenant à la main le *bâton de douleur des funérailles* [1]), il avait bien l'air d'un singe intelligent [2]).

Le diable étranger, entrant dans la Ville Impériale, a poussé un troisième soupir:
«Arrivés à cette Porte de Ta-ts'ing, on ne nous laisse pas passer».
Longeant à pied le mur Impérial, il fait un détour vers l'ouest
Et, quand il passe la Porte de Tch'ang-ngan, les gardiens de service s'y opposent.

---

9) Allusion au déplacement du marché permanent qui encombrait la grande rue nord-sud de la «Ville chinoise», à Peking. Les marchands durent se transporter le long du fossé, à droite et à gauche de la porte.

10) Rue qui se trouve dans la «Ville chinoise» et conduit à la porte Choúen-tché-mên.

11) Pont de pierre situé au milieu de la «Ville chinoise», à proximité du Temple du Ciel.

1) Les fils, en Chine, suivent, appuyés sur un bâton, les funérailles de leurs pères.

2) Allusion à un singe armé d'un bâton, mentionné dans le *Si-yeou-ki*, «Voyage en occident».

Le diable étranger, se plaignant de son pays, a poussé un quatrième soupir:
«Harry Parkes![3]) Il n'aurait pas dû venir dans la ville de Peking.
«Au pont de Pa-li-k'iao, à l'ouest de T'ong-tchcou, il a livré un combat
«Et fait blesser des gens de notre nation en tel nombre qu'on ne saurait les compter».

Le diable étranger, pour avoir fait tort à la Chine, a poussé un cinquième soupir:
L'opium de Canton et l'opium chinois de l'ouest ont maintenant un grand succès.
L'étranger n'a fait que tromper la Chine.
Qui eût pensé que c'était un lent poison, dont l'effet nuisible n'est vraiment pas sans gravité?

Le diable étranger, voulant propager sa religion, a poussé un sixième soupir:
Sa véritable aspiration est que les Chinois suivent sa manière de faire.
Comment saurait-il que les Chinois ont une intelligence complète de toute chose?
Ne vendez pas le «Livre des trois mots» à la porte du Saint Confucius[4]).

Le diable étranger, se rendant à l'église, a poussé un septième soupir:
Les étrangers adorent le Seigneur du Ciel et prient une fois tous les sept jours.
Dans leurs dispensaires, ils soignent aussi les maladies:
Ils guérissent les bossus, ils guérissent les boiteux, sans demander une sapèque de cuivre.

Le diable étranger, s'étant trompé dans ses plans, a poussé un huitième soupir:
Les étrangers s'intéressent exclusivement au grand succès des méthodes étrangères.
Ils construisent des bateaux à vapeur et font des chemins de fer; leurs jouets sont d'une confection ingénieuse.
«Les manufactures de nos pays, nous les avons même offertes à votre empire de Chine!»

Le diable étranger, voulant faire le commerce, a poussé un neuvième soupir:
Outre les maisons de cotonnades et les maisons d'opium, il y a encore les allumettes étrangères.
Pendant toutes ces années, il a engouffré l'or et l'argent chinois en quantités considérables;
Mais les tasses à thé étrangères ont maintenant un certain insuccès[5]).

---

3) 巴哈里, pour 巴夏禮.
4) Ce serait jeter une goutte d'eau dans la mer.
5) Allusion à certaines tasses japonaises en porcelaine que l'eau bouillante faisait éclater.

洋鬼子上堂子嘆了七聲　外國人供天主七天一念經　施醫院他又治病症
治羅鍋治瘸子　不要一文銅

洋鬼子錯主意嘆了八聲　外國人盡講究洋法大時興　造輪船作火車玩藝
作的妙　我國的機器局　也献與了你們大清

洋鬼子要通商嘆了九聲　洋貨行洋葯行還有洋取燈　這些年玩害中原金
銀真不少　如今晚洋茶盅　有點不時興

洋鬼子後了悔嘆罷了十聲　到今日想回國萬也萬不能　幸喜得天朝皇恩
重　只許我們盖洋樓　不許我們進皇城

外國洋人嘆拾聲

洋鬼子進中國嘆了頭一聲　看了看中國人目秀眉清　體代人情衣冠齊整
外國人中國人大不相同

洋鬼子照鏡子嘆了二聲　瞄了瞄自己樣好不傷情　黃髮捲毛眼珠兒綠
手拿之哭喪棒　好似個猴兒精

洋鬼子進皇城嘆了三聲　到了那大清門不叫我們行　履順着皇城往西拐
他進長安門　該班的把他橫

洋鬼子怨本國嘆了四聲　巴哈里他不該要上北京城　通州西八里橋打了
一仗　傷損了我國人　數也數不清

洋鬼子上堂子嘆了七聲　外國人供天主七天一念經　施醫院他又治病症
治羅鍋治瘸子　不要一文銅

洋鬼子錯主意嘆了八聲　外國人盡講究洋法大時興　造輪船作火車玩藝
作的妙　我國的機器局　也献與了你們大清

洋鬼子要通商嘆了九聲　洋貨行洋葯行還有洋取燈　這些年玩害中原金
銀真不少　如今晚洋茶盅　有點不時興

洋鬼子後了悔嘆罷了十聲　到今日想回國萬也萬不能　幸喜得天朝皇恩
重　只許我們盖洋樓　不許我們進皇城

外國洋人嘆拾聲

洋鬼子進中國嘆了頭一聲　看了看中國人目秀眉清　體代人情衣冠齊整
外國人中國人大不相同

洋鬼子照鏡子嘆了二聲　瞎了瞎自己樣好不傷情　黃髮捲毛眼珠兒緑
手拿之哭喪棒　好似個猴兒精

洋鬼子進皇城嘆了三聲　到了那大清門不叫我們行　履順着皇城往西拐
他進長安門　該班的把他横

洋鬼子怨本國嘆了四聲　巴哈里他不該要上北京城　通州西八里橋打了
一仗　傷損了我國人　數也數不清

洋鬼子害中國嘆了五聲　廣土烟西土烟如今大時興　外國人只把中國哄

Le diable étranger, pris de regrets, a fini de pousser ses dix soupirs.

Aujourd'hui, il songe à retourner dans son pays, mais la chose est absolument impossible.

Heureusement, il a été l'objet de grandes faveurs Impériales de la cour céleste.

«On nous permet seulement de bâtir des maisons étrangères à étages: on ne nous permet pas d'entrer dans la Ville Impériale».

NÉCROLOGIE.

J. W. YOUNG.

(16 Octobre 1855—7 Septembre 1898.)

Un coup d'aploplexie foudroyante a enlevé à l'âge de 43 ans notre collaborateur M. J. W. YOUNG, dernièrement Officier des Affaires Chinoises à Samarang (Java).

M. Young était né à Batavia le 16 Octobre 1855, où il reçut sa première éducation dans les écoles du gouvernement et le Gymnase Willem III. En novembre 1872 il passa avec succès son examen d'élève-interprète de la langue chinoise, et étudia de Janvier 1873 à Décembre 1875 la langue chinoise sous la direction de M. M. VON FABER, interprète chinois à Batavia. Il passa ensuite en Chine (Janvier 1876 à Févr. 1877) afin d'y compléter ses études chinoises, et fut nommé interprète chinois à Pontianak (Division occidentale de l'île de Borneo) en Mars 1877. Là il gagna les bonnes grâces du Résident M. KATER, puisqu'il sut l'aider aussi en d'autres affaires que ses fonctions comme interprète comportaient Celui-ci lui fit accorder, pendant un an, une gratification de 25 florins par mois, afin de le mettre en état d'apprendre les dialectes Hakka (客家).

En Octobre 1879 il fut transféré à Padang (Côte occidentale de Sumatra) et nommé membre extra-ordinaire des Chambres des Orphelins et des Successions.

En Août 1883 il fut transféré à Batavia, où il fut également nommé membre extra-ordinaire de la Chambre des Successions.

Il y jouit en outre d'une autre gratification de 25 florins par mois afin d'étudier le dialecte de Canton.

En 1885 il fut chargé d'une mission à *Atchin* pour une enquête après les affaires chinoises; des Chinois étant arrivés là avec une cargaison de fusils et de munitions pour les insurgés atchinois.

En Mars 1887 il fut de nouveau transféré, pour affaires urgentes, à Pontianak d'où il partit, 15 jours après son arrivée, en mission secrète à Singapoure. Selon le désir du Résident M. Gijsberts, il resta encore deux ans à Pontianak, mais était obligé de prendre un congé de 2 ans pour l'Europe à cause d'une affection du coeur sérieuse.

De retour aux Indes en Mars 1891, il fut nommé interprète à Samarang, et en Octobre 1896 Officier des Affaires Chinoises. En dehors de ses fonctions officielles, il était membre, ou président ou vice-président de plusieurs établissements d'utilité publique, e. a. président de la loge maçonnique et du Chapitre.

Il s'était marié à Batavia le 14 Avril 1877 avant son départ pour Pontianak, avec Mdlle. Johanna Adriana Brouwer.

Il paraît par les Journaux indiens, que sa veuve a eu la complaisance de mettre à ma disposition, que M. Young était très respecté et très aimé à Samarang et que sa mort a été une grande perte pour la ville, dont presque la moitié des habitants vint l'accompagner à son dernier lieu de repos, le cercueil étant littéralement caché sous les nombreuses couronnes de fleurs déposées par ses amis, par les loges maçoniques de Samarang et de Batavia et par le personnel des Chambres des Orphelins et des Successions.

M. Young était un homme très actif et a publié plusieurs articles intéressants et importants sur des questions relatives à la Chine et aux Chinois. Malheureusement ils ont été tous écrits en Hollandais, excepté celui publié dans le *T'oung-pao* sur la Grotte de Sam-po, écrit en Français.

Je donne ici la liste de ses travaux sinologiques:

1. Sāng Djie Tjoa (送字紙). De optocht der Chineezen voor het beschreven papier. Padang 1880.

2. Bijdrage tot de kennis der Chineesche geheime genootschappen. Padang 1881.

3. Het huwelijk bij de Chineezen te Padang. Matriarchaat in botsing met patriarchaat en daaruit voortvloeiende neiging om van het in China geëerbiedigde versterfrecht af te wijken. Batavia 1884.

4. Versterfrecht, adoptie en pleegkinderen bij de Chineezen. Behandeling der betrekkelijke artikelen van het Wetboek Tai-Tshing Loet-Lé. Batavia 1885.

5. Bijdrage tot de kennis der Chineesche hazard- en kaartspelen. Batavia 1885. Publié dans le Tijdschrift voor Ind. taal-, land- en volkenkunde. Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, deel XXXI (*a paru séparément*).

6. De feestdagen der Chineezen door Tshoà Tsoe Koan. Naar den Maleischen tekst *bewerkt* door J. W. Young. Batavia 1886.

7. Het Hoa-Hōee-spel. (Hok-kiën-dialect) of Fa-foei-spel. (Kheh of Hakka-dialect). Een hazardspel bij de Chineezen. 1890. Problablement écrit à la Haye pendant son congé. Inséré dans le Tijdschr. van het Binnenl. bestuur. dl. 4. aflev. 3.

8. De Wetgeving ten aanzien van geheime genootschappen of broederschappen onder de Chineezen in de Straits Settlements en in Nederl. Indië, également écrit à la Haye pendant son congé et placé dans le Tijdschr. voor Nederl. Indië de Mars et Avril 1890 (*a paru séparément*).

9. Handelsgebruiken in China. Samarang 1892. Inséré dans le Tijdschr. van Ned. Indië d'Octobre 1892 (*a paru séparément*).

10. Het huwelijk en de wetgeving hierop in China, te Samarang, probablement écrit en 1893. Tirage à part du Tijdschr. van Indische Taal- Land-, en Volkenkunde, Vol. XXXVIII, 1894. Cet ouvrage a été traduit en Malais par M. Albrecht en C°. à Batavia en 1894.

11. A-Liang-Ko. Opiumsluiken en weldoen. Samarang 1893. Tirage à part du Tijdschr. van Ned.-Indië de Janvier 1894.

12. Bijdrage tot de geschiedenis van Borneo's Westerafdeeling. Semarang, probablement écrit en 1894. Tirage à part du Tijdschr. van Ind. Taal-, Land- en Volkenkunde, dl. XXXVIII, 1895.

13. Uit de Indo-Chineesche samenleving. Samarang 1895.

14. De begraafplaatsen der Chineezen, zoo in Ned.-Indië als in China. Samarang, probablement écrit en 1895. Cet ouvrage à été également traduit en Malais par M. Albrecht

15. Aanteekeningen naar aanleiding van de verhandelingen van Mr. P. H. Fromberg ten aanzien van de vraag: Mag een Chinees bij uitersten wil over zijn vermogen onbeperkt beschikken? Ecrit à Samarang en 1896, comme Officier des Affaires Chinoises.

16. Sam-Po Tong. La Grotte de Sam-Po. Samarang 1897. *T'oung-pao* n°. 2, Mai 1898.

Après sa mort, sa veuve a encore trouvé parmi les mss. de son mari une esquisse intitulée «*Li Ban nio*, une victime de vanité chinoise», Samarang 1898, et une autre intitulée «*Tan Giok nio*, la concubine chinoise» dont le 1er chapitre avait pour titre: «Papa Li Tjoen Koen et sa famille» et le 2d «Li Siang Koen se marie». C'était probablement un roman chinois dans le genre du n°. 11.

En dehors de ces travaux scientifiques, il avait publié plusieurs articles dans les Journaux et Périodiques de l'Inde sur plusieurs sujets d'actualité.

YOUNG était le meilleur interprète chinois de tous ses collègues. Selon le témoignage de M. le professeur J. J. M. de Groot, il parlait les dialectes d'Emoui, de Canton et celui des Hakkas avec une pureté d'accent et une facilité rarement acquises par les Européens.

Je n'ai jamais personnellement connu le défunt, dont le père était dans le temps un de mes amis à Batavia; mais je dois exprimer ici mes regrets sur la mort d'un correspondant qui aurait pu contribuer encore longtemps d'intéressants mémoires sur les Chinois aux Indes Néerlandaises.

M. Young a laissé deux enfants; un fils, âgé de 21 ans et une fille de 17, qui, certainement, perdent énormément par le décès prématuré de leur père.

G. SCHLEGEL.

GOTTLIEB WILLIAM LEITNER.

Le docteur Leitner, déjà souffrant depuis plusieurs années, vient d'être enlevé à la science le 22 Mars de cette année à Bonn, où il s'était rendu espérant y trouver un soulagement à ses souffrances.

M. Leitner naquit à Pest en 1840 et reçut sa première éducation à Constantinople, Brussa et, ensuite, à King's College à Londres. M. Leitner était hongrois de naissance, mais son nom indique son origine germanique. Cependant il avait hérité des Hongrois la grande facilité d'apprendre les langues étrangéres qui caractérise ce peuple éminemment doué et auquel il ne manque que deux choses, l'indépendance et la liberté.

A Constantinople, où il avait aussi fréquenté les écoles mahométanes attachées aux mosquées, il avait appris à parler couramment le Turc, l'Arabe, et toutes les autres langues parlées au Levant, à tel point que, lors de la guerre de Crimée, il fut nommé, à l'âge de quinze ans, interprète de 1e classe près du commissariat anglais, avec le rang de Colonel.

En 1859 il fut nommé «lecturer» des langues arabe, turque et grec moderne à King's College à Londres et, en 1861, il fut nommé professeur d'Arabe et de Droit musulman à la section orientale de ce collège.

En 1864 il fut nommé Directeur du «Government College» à Lahore qu'on avait réuni avec le «Delhi College». C'est là qu'il fonda le «Punjab University» dont il fut le premier secrétaire. L'université orientale du Punjab fut le premier effort sérieux de rajeunir le système d'éducation suranné du gouvernement britannique. Il sut réunir les différentes sectes religieuses, souvent fanatiques, des peuples de l'Hindoustan, aux sciences occidentales.

Ses efforts furent chaudement appuyés par le Lieutenant-gouverneur du Punjab Sir Donald Mc. Leod, très porté pour les études orientales. Il se dévoua à son enseignement de 1865 à 1884.

En dehors de ses travaux à l'Université du Punjab, il fonda une quantité de sociétés littéraires et de bibliothèques libres. Il publia des journaux en Ourdou, Arabe et Anglais. Un d'eux, le «Indian Public Opinion», qui existe encore aujourd'hui sous le nom de «Civil and Military Gazette» de Lahore, fut rédigé de concert avec Mr. Rudyard Kipling.

En 1866 il entreprit une expédition sur l'ordre du gouvernement du Punjab dans le Dardistan, une région presque inconnue entre le Cashmire et l'Afghanistan, dont les résultats ont été publiés sous le titre de «Dardistan en 1866, 1886, et 1893.»

C'était lui encore qui avait proposé de donner à la reine d'Angleterre, comme impératrice des Indes, le titre de *Kaisar-i-Hind*, titre qui a été officiellement adopté par le gouvernement.

En 1887 il prit son congé pour raisons de mauvaise santé, et, de retour

en Angleterre, il acheta à Woking l'asile fondé dans le temps par le Prince de Galles, pour de vieux acteurs et actrices à la retraite, mais qui mouraient d'ennui dans ce charmant et pittoresque endroit, trop tranquille pour des gens accoutumés à l'intoxication de la vie théatrale des grands centres. C'est là qu'il fonda le célèbre Institut oriental, dont il avait fait une espèce de caravansérail pour des indigènes voulant faire leurs études occidentales, sans préjudice à leurs devoirs religieux.

Chaque appartement à Woking avait deux chambres et une cuisine, de sorte qu'un Musulman ou un Bouddhiste pouvaient y préparer ses mets selon les prescriptions de sa religion. En outre, il avait fait construire sur le terrain une belle mosquée, où les Musulmans pouvaient faire leurs prières. C'est là aussi que j'ai passé une quinzaine lors du congrès des orientalistes en 1891, et dont j'ai remporté d'agréables souvenirs d'hospitalité offerte à quelques amis par le docteur Leitner et son aimable femme, Caroline Schwaab, fille ainée du consul allemand et américain à Brussa, avec laquelle il s'était marié en 1869, et duquel mariage naquit un fils unique, nommé Henry, âgé actuellement de 28 ans.

En 1890 il prit la direction du *Asiatic Quarterly Review*, fondé par Sir Lepel Griffin, qu'il rédigea jusque peu de temps avant son décès. Nous croyons que c'est son fils qui l'a depuis rédigé et qui en continuera la rédaction.

Nous ne sommes, malheureusement, pas en état de donner un sommaire des nombreuses publications du Dr. Leitner, publications éparses dans plusieurs journaux de l'Inde et d'Europe.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons ses quatre ou cinq publications sur le Dardistan, son rapport sur la langue et le peuple des Hunza, celui sur l'Histoire de l'éducation indigène au Punjab, et ses études philologiques sur les jargons commerciaux, spécialement sur le jargon secret des tisseurs des châles du Cashmire, le jargon des tribus nomades et criminelles, etc.

Sa mort ne sera pas seulement regretté par sa femme, son fils et ses nombreux amis, mais également par tous les orientalistes, tant indigènes qu'européens, qui ont su apprécier l'indomptable énergie et l'honorable passion scientifique du célèbre défunt.

G. SCHLEGEL

BULLETIN CRITIQUE.

Smithsonian Institution. Chess and Playing-cards. Catalogue of Games and Implements for divination exhibited by the U. S. National Museum in connection with the Departement of Archaeology and Paleontology of the University of Pennsylvania at the Cotton States and international exposition, Atlanta, Georgia, 1895, *by* STEWART CULIN, *Director of the Museum of Archaeology and Paleontology, University of Pennsylvania. Washington. Government Printing Office*, 1898.

This richly illustrated publication is a new contribution to the history and geographical distribution of the games of Chess and Playingcards, by the indefatigable Mr. STEWART CULIN, whose work on Corean games we have formerly noticed in the pages of this journal (Vol. VII, p. 94)

In the present work the author tries to demonstrate a. o. that the corean game of *nyout* is a survival of divination by arrows as have been found with the Kiowa Indians (Plate 3, p. 686).

Staves were very much used in China and to the present day in Japan for counting, where they are called *sangi* (Chinese 算木); but I do not attach much importance to this feature; children in Europe learn counting with cents or Pfennige; and, at least in Holland, very much use is made of wooden matches for the same purpose. It is a convenient means for illiterate people and would come to each nation spon-

taneously, so that the idea of a common origin can safely be rejected.

As Mr. Culin seems to have a profound faith in the late Terrien de Lacouperie's wild theories surmising that the *Yih-king*, or Book of Divination, would be a foreign importation in China (p. 685), I wonder Mr. Culin did not describe at length or even notice the chinese Diviningstraws, which are invariably used by the Chinese when consulting the obscure sayings of the said "Book of Changes" [1]).

For this purpose either stalks of Millefoil (筮) or straws of the Ptarmica sibirica (蓍草) are used. To divine with such straws is called 卜筮 or 攝蓍 or 扐蓍 [2]).

Sometimes three cash are put into a tube and, after having been well shaken, they are thrown upon the table, when it is ascertained if they are pair or impair; i. e. if all the chinese letters are above, or all the manchoo ones, or only 1 or 2 thirds. They then consult in the Yih-king to which *kwa* they respond, and if this *kwa* is of a good or bad augury, etc.[1])

These divining straws are quite different from the divining splints (卦簽) described by the author, p. 898. Mr. Culin gives also short notices of the games of Fox and Geese and allied games. With respect to the Malayan form of this game from Johore, called *Dam Harīmau* [2]), we think this is an imitation of the dutch game, as the word *Dam*, dutch = Engl. draught-board, indicates. They have all a chinese origin. It is a pity that plate 37 stands topside down, though it will not perplex a Sinologue or Japanologue. I do not think that the Cantonese game played with butends of incense sticks, called 桃香脚 *t'iu heúng*

1) Cf. *T'oung-pao*, VII, p. 288 *seq.*, and my Dutch-Chinese Dictionary, i. v. *wichelen* (to divine).

2) Cf. my Dutch-Chinese Dict. i. v. *Strootje* and Prof. De Groot's, The Religious System of China, p. 991.

1) Cf. Mémoires concernant les Chinois, Vol. IX, p. 198, note.

2) And not *Hariman* as Mr. Stewart has p. 875 and Index, p. 668 N°. 58.

Harīmau or *Rīmau* is the Malay name for the tiger, called *Matjan* in Javanese and in the Archipelago generally.

k'euk, is an original chinese game. I never saw it played in other parts of China, and I think it is an imitation of our Jackstraw game. The carved Jackstraws of sandalwood and ivory made in Canton are expressly destined for export to Europe, in the well-known puzzleboxes.

The malay names of the Johore chessmen (p. 861) should be spelled *Rājah* (King), *Mĕntĕri* (Queen), *Tār* or *Tir* (Rook), *Gāja* (Bishop), *Kūda* (Knight,) and *Bīdak* (Pawn) and not *Rajah*, *Muntrie*, *Teh*, *Gejah*, *Kuda* and *Bidak*.

Of course, these misspellings are not to be attributed to Mr. Culin, but to the authorities he quotes: but, withal, it is a pity he did not control them by consulting a Malay Dictionary.

On the whole Mr. Culin's catalogue is much more than is generally found in catalogues: there is such an abundant material for comparative ethnography, that we warmly recommend the perusal and study of it to all who take an interest in the history of mankind. G. S.

A History of Japanese Literature, by W. G. Aston, *C. M. G. D. Lit. Late Japanese secretary to H. M. Legation, Tokio. London, William Heinemann.* 1899.

Mr. Aston is such a well-known authority upon Japanese matters, that it is hardly necessary to recommend any work he publishes to the readers and scientific public. The work he now has published gives a general survey of Japanese literature from the archaic period, before A.D. 700, to the latest times, A.D. 1898. The labour the author had to bestow upon it was not little, for he had to examine himself those works which the verdict of (Japanese) posterity had marked as most worthy of notice, to ascertain their character and place in literature, and to group as far as possible the ideas which inspired them.

This, we think, the author has successfully done; long extracts are given from the Japanese authors he has perused, some very amusing, a. o those of the *Makura*

Zōshi or "Pillow Sketches", written by a lady of high rank, called SEI SHŌNAGON who was Lady-in-waiting to the Empress. In A.D. 1000, when the empress died, she retired to a convent (p. 104). Her story of the attack of the dog *Okinamaro* upon the cat *Miyōbu no Otodo* (p. 111) is very amusing and reminds us of Mephisto's tale of the king who had a flea, upon which he heaped honours and favours.

The Japanese emperor had likewise bestowed upon his favorite cat the fifth rank of Nobility and the title of *Miyōbu no Otodo*, or Chief Superintendent of the female attendants of the Palace.

Of course, the dog who had one day made an attack upon the said cat, was banished to Dog Island, but he escaped and came back to the palace, where the empress took him under her protection.

Some of her short sentences are touching. Of dreary things she enumerates a. o.: A nursery where the child has died; A brazier with the fire gone out; among the detestable things she enumerates: A visitor who tells a long story when you are in a hurry; Babies that cry or dog that bark when you want to listen; either at home or in the palace to be roused up to receive an unwelcome visitor, when you have been pretending to be asleep in order to avoid him.

Among things which excite regrets for the past, she mentions: Withered hollyhocks; or a wet day to turn over the letters of a person once loved by us; Last year's fans; Bright moonlight nights.

Her ideal of a preacher is very much to the point.

"A preacher, the says, ought to be a goodlooking man. It is then easier to keep your eyes fixed on his face, without which it is impossible to benefit by his discourse. Otherwise the eyes wander and you forget to listen. Ugly preachers have therefore a grave responsability.

..... If preachers were of a more suitable age, I should have pleasure in giving a more favorable judgment. As matters actually

stand, their sins are too fearful to think of".

Mr. Aston rightly observes (p. 116) that "it is hard to realize that this was written in Japan ninehundred years ago".

Enraged total abstainers in Europe may learn something from the buddhist monk *Kenkō* († A.D. 1350) who, after having fulminated against drunkards and strong drinks, yet concludes with the words: "There are times when wine cannot be dispensed with. On a moonlight night, on a snowy morning or when the flowers are in blossom and, with hearts free from care, we are conversing with a friend, it adds to our pleasures if the wine-cup is produced" (p. 192).

How deepfelt is not his dictum: "There is no greater pleasure than alone, by the light of a lamp, to open a book and make the men of the unseen world our companions", or "Nothing opens one's eyes so much as travel, no matter where" (p. 193). This reminds us of the German "Wem Gott die rechte Gunst erweisen will, den schickt er in die weite Welt".

It is highly interesting to read the rapport *Hakuseki* had, by order of government, given of his examination of Father Sidotti, one of these fervent R. C. monks who came to Japan in the wild expectation of converting it. Hakuseki said: that it was impossible to witness without emotion Sidotti's firm adherence to his own faith. He also spoke with warm appreciation of his kindly disposition and scientific knowledge. "But", said he, "when this man begins "to speak of religion, his talk is "shallow and scarce a word is "intelligible. All of a sudden folly "takes the place of wisdom. It is "like listening to the talk of two "different men" (p. 254).

For an unbiassed mind as that of Hakuseki, the holy mysteries of Roman Catholicism, which the priests themselves did *not* understand, must have indeed seemed *folly*.

How true is not the word of *Kiusō* (p. 264): "Think not that God is something distant,

but seek for him in your own hearts; for the heart is the abode of God"!

But we must abstain from further quotations. May these few suffice to awaken interest in Mr. Aston's wellwritten book.

G. SCHLEGEL.

Formosanische Volkslieder, nach chinesischen Quellen, von Dr. KARL. FLORENZ, *Professor a. d. Kaiserl. Universität zu Tokyo, etc.* (*Separatabdruck aus den »Mittheilungen der Deutschen Gesells. f. Natur- und Völkerkunde Ostasiens", Bd. VII, Theil* 1). *Tokyo* 1898.

Diese Volkslieder sind von den Chinesen mit löblichem Eifer gesammelt und in der Topographie von Formosa 大灣府志 abgedruckt.

Sie würden linguistisch von der grössten Wichtigkeit sein wenn die chinesische Transcription genauer wäre als sie sein kann.

Letzterer Umstand hat wohl den Verfasser abgehalten auch nur einen Versuch zu machen den Urtext aus der Transcription herzustellen, wie er S. 111 auch anerkennt und sich auf die geringe Kenntniss die wir von den formosanischen Sprachen besitzen beruft. Die Kenntniss aber ist nicht so beschränkt wie der geehrte Verfasser meint.

Wir besitzen z. B. ein sehr gutes Wörterbuch des 大武壠 *Toa-bu-lang*-Dialectes, das unter dem fälschlich, durch Verwechslung des T in F, entstandenen Titel »Woord-boek der Favorlangsche Taal", von GILBERTUS HAPPART zusammengestellt, und 1842 von W. R. VAN HOËVEL in den Abhandl. der Bataviaschen Gesellschaft für Kunst und Wissenschaft veröffentlicht wurde. Ferner haben wir eine formosanische Wörterliste, auf Grund einer in Utrecht befindlichen Handschrift, von Pastor C. J. VAN DER VLIS in Surakarta herausgegeben, welche 1072 Wörter umfasst mit einem Anhang: Gespräche im Formosanischen und Niederdeutschen.

Mit Benutzung dieser Vocabularia und der Übersetzung des Evangelium des Matthaeus von Gravius, ist mit einiger Mühe die

Herstellung des Urtextes dieser formosanischen Lieder wohl möglich.

Dazu aber gehört sehr viel Zeit und Arbeit und es gelingt nicht immer, weil auch die Transcription im Holländischen sehr viel zu wünschen übrig lässt, wie ich später zeigen werde.

Nehmen wir nun beispielsweise die chinesische Transcription der zwei ersten Zeilen des ersten Liedes, S. 121 und Appendix, S. 151:

Lim-lim ki tau-in

Sim-ya ki sip-p'ak, kek ki ke-kah,

臨臨其斗寅。

尋唧嗱什剎、格嗱圭甲,

so wird man nicht leicht in *lim-lim* das formosanische *limou-limou* erkennen, das »enden", »beenden" bedeutet. (Matth. 24:6, 13, 14; 26:58; 10:23; 11:1, 26:1).

Ki ist im Sin-kang-Dialect das Pronomen demonstrativum: dieser, diese, dieses. *Tao-in* ist die Transcription des formosanischen Wortes, das von den Holländern *tauwil*, *taowil*, *taail*, *taoïl* und *tovil* geschrieben wird: es ist verwandt mit dem Malayischen *tahun*, *ta'un*, und bedeutet »Jahr". Es wird sowohl *tao-in*, als (in Lied XII, Zeile 4 und 5) *tao-it* (斗逸) transcribiert.

Die chinesische Übersetzung 今過年, »jetzt haben wir das Jahr zurückgelegt", ist also sehr frei, denn im Urtext steht einfach: »Beendet (ist) dieses Jahr".

In der zweiten Zeile steht *Simya* (simia) für *simimia*, »wir haben bereitet". (Vgl. Matth. 25:7);

Ki ist wieder pron. dem. oder der betonte Artikel;

Sip-p'ak ist *sivagh* (Waizen). Matth. 13:30.

Für 格 *kik*, lese man 洛剎 *lok-p'ok* = formosanisch *lpoch*, »schlachten". Matth. 22:4; in Matth. 5:21: *louh poug*, »tödten", geschrieben.

Ki ist wieder der Artikel: »das".

Ke-kah ist *kokko*, ein Huhn im Tavorang-Dialect; in Sin-kang *taoukka* (Matth. 23:37; 26:34).

Vielleicht soll man anstatt 圭甲 *ke-kah*, 卓甲 *tok-kah* lesen. Vgl. das formosanische Vocabular in der Topographie Taiwan's, 卓瓜 *tok koa* und 孤甲 *ko kah*.

Die zwei ersten Zeilen haben also im Urtext gelautet:

Limou-limou ki taoïl!

Simimia ki sivagh, louh-poug ki kokko.

Beendet ist dieses Jahr!
Bereitet haben wir den Waizen,
geschlachtet das Huhn.

Es ist nicht so leicht in 文林 *Bun-lim* der dritten Zeile das formosanische *Vullum*, »Himmel" zu erkennen; leichter schon *mariang*, »gut" in 麻亮 *Maliang* der 4ten Zeile. Wenn aber nicht aus der chinesischen Übersetzung der ersten und dritten Zeile des zweiten Liedes (S. 131) hervorginge, dass 馬無 *ma-bu*, »begehren" bedeutet, so würde man schwierig darin das Sin-kang Wort *mamoy*, »begehren" (Matth. 13 : 17), erkennen. Daraus ergiebt sich wieder, dass wir 無 nicht *bu*, nach der Büchersprache, sondern *bo*, nach Colloquial Aussprache, zu lesen haben.

Das so oft wiederholte Wort *bun-lan* 文蘭 (Lied II, Z. 4, 6; XIII, Z. 8; XXI, Z. 3 u.s.w.) ist das Tavorang Wort für Hirsch *binnan*, das im Sin-kang Dialect *fnang* (funnang) lautet, u.s.w.

Ich habe fast den ganzen Urtext der 33 Lieder reconstruirt, will aber mit der Veröffentlichung warten bis ich sie ganz reconstruirt habe.

In die Übersetzung von Z. 8 des fünften Liedes (S. 126) hat sich ein ärgerlicher Druckfehler eingeschlichen: »Der ganze Barbaren [stamm] **liebte** Not und Beschwerlichkeiten", anstatt **litt** Not und B.

Die Transcription lautet (S. 152) 麻踏堀其撘學 *Matah-kut ki Tah-hak.*

Matahkut stammt vom Verbum *tahkut*, »fürchten" (Malayisch *tākut*); vgl. Matth. 17:6 *tahkout*; 28:4 *tahkot*; 17:7 *ynna matahkout*, fürchtet euch nicht; *matahkut* lautet im Malayischen *mĕnakut*, anstatt *mĕtakut*, mit der gewöhnlichen Ersetzung von *t* durch *n*. *Matahkut ki Tahhak* bedeutet also: »Sich fürchteten die Eingeborenen", und nicht: »die Eingeborenen litten Not und Beschwerlichkeiten", wie es der chinesische Übersetzer sich erlaubt hat.

Wir haben hier mit einer kleinen Sintfluthsage zu thun:

Der Urtext lautet: [1]*Ka taoīl;* [2]*mopákko ki ralum;* [3]*Tahhak ki si-avong;* [4]*Ma(ka)kag tou voukyn;* [5]*ka assei ki kakan, caiou;* [6]*ka assei*

ki uma; [7]matahkut ki Tahhak. »[1]In »einem gewissen Jahre, [2]wurden »wir vom Wasser überschwemmt; »[3]die Eingeborenen wurden be»straft, [4]und liefen die Berge »hinauf; [5]und nicht (hatten sie) »Nahrung und Brennholz; [6]und »nicht (hatten sie) Felder; [7]Er»schreckt waren die Eingeborenen".

Man sieht dass der chinesische Übersetzer wohl den Sinn, aber nicht den Wortlaut zurückgegeben hat.

Mopákko (*mpákko*) bedeutet überschwemmen; *Ralum* ist Wasser; *Si-avong* ist nicht belegt. Der chinesische Autor übersetzt es mit »weglaufen", aber das heisst im Sin-kang-Dialect *ilpout.*

Das Praefix *Si* scheint im *Sin-kang* Dialect dieselbe Rolle zu erfüllen wie das Praefix *di* im Malayischen, z.B. in Matth. 5:22: *si-darim-ah ki pa-paemaemae-en-da,* »wird (*ah* Suffix des Futurum) gestraft (*si-darim*) vom (*ki*) Gericht"; *si-darim-ah apoei ki kalaeuaeu-en-ra,* »wird bestraft werden mit dem Höllenfeuer", und 6 : 19 und 20: *ka assi si-dadan ki baeu-baeuh, ki thaef,* »und (*ka*) nicht (*assi*) verdorben, gefressen (*si-dadan*) von den (*ki*) Motten (*baeubaeuh*), vom (*ki*) Rost (*thaef*). Vgl. im Malayischen *di-makan,* gefressen werden; *di-ikat mati,* steif festgebunden sein; *di-pukul,* geschlagen sein; *di-hukum,* bestraft sein, u.s.w.

Nach dem Utrechter M.S. (S. 481) ist *pa-havong* »strafen", wo *pa* ein Praefix ist wie in *pa-tymhgan* und wie *ma* in *ma-tymha* »bestrafen", »bedrohen" (Matth. 8 : 26; 16 : 22), von einer Verbalform *tymha,* »strafen", »schimpfen".

Wir dürfen also eine Form *Si-havong* voraussetzen, mit der Bedeutung »bestraft werden": »Die Eingeborenen wurden bestraft, waren schuldig, straffällig", welche Form sehr gut durch das chinesische *Si-ahong* oder *Si-ap'ang* ausgedrückt wäre.

Makakag ist »besteigen", nach dem Utrechter MS. In Matth. V : 1 ist »ging er auf einen Berg" übersetzt *ni-mah-dakkan tou voukyn,* wo wir also ein Grundwort *dak* [1]) voraussetzen müssen; *ka* ist »und";

1) Das Utrechter M.S. giebt *mackdacking* für aufwärts kommen.

史 *sai* steht für *assai* »nicht haben" (Matth. 18:25); *kakan* oder *kakanin* ist Essen, Nahrung (Utrecht M.S. S. 465; vgl. das Malayische *mākanan* mit derselben Bedeutung); *caiou* (*kaju*) ist rein Malayisch; mit *uma* vergl. malayisch *huma*, ein Feld.

In der ersten Zeile von Lied 6 ist das Wort 論 weniger richtig vom Verfasser übersetzt mit »erzählen". Die chines. Übersetzung 論我祖、實是好漢 bedeutet »Was betrifft unsere Vorfahren, sie waren fürwahr tapfere Kerle". So ist Z. 6 in Lied 7 播田明白、好來飲酒 unrichtig übersetzt (S. 126) mit »Das Besäen der Reisfelder ist herrlich [geschehen]; wohlan! kommt und trinket Wein".

明白 *Bing-pik* ist der gang und gäbe Ausdruck im Emoi-chinesischen für »fertig", »beendet" (Wörterbuch von Douglas, i. v. *bêng* und *pék*, finished). Die Übersetzung sollte lauten: »Wenn wir mit dem Säen fertig sind, wollen wir lustig zusammenkommen und Wein trinken".

好 *ho*, bedeutet auch *rather*; 好些, »rather much"; 好不鬧熱, »a very great bustle"; war das nicht einmal lustig? Wohlan! ist unzulässig.

In der Note zu dieser Stelle sagt der Verfasser mit einem Fragezeichen, oder: »das Besäen der Reisfelder ist offenbar (明白) gut (好)", was noch weniger zulässig ist, denn 好來 gehören zusammen.

Die lange, S. 127, gegebene Note über 賽戲 *sai-hi* scheint mir etwas gesucht [1]). Ich glaube eher übersetzen zu müssen »spielen", *englisch* »to gamble and play", als ein religiöses Fest darin zu sehen. Das formosanische Wort 啞奢 *a-ts'ya* (*acha*) ist offenbar eine Form des Verbums *mananacha*, spielen wie Kinder, wie im Gespräch zwisschen Gerredt und David: *Mananacha kitta ki na camang*, spielen wir und womit? worauf David antwortet: *Houring ka massouny* »(Mit) Kreisel die tönen".

Im Vocabular der o. g. Topographie Taiwan's steht: 番自

1) Ein Fest feiern heisst im Sin-kang-Dialect *magangal*.

賽戲曰事戲, »das Spielen der Eingebornen heisst *suhi*, oder, Colloquial, *saihi*", das also ein formosanisches Wort scheint zu sein, welches der chinesische Übersetzer einfach transcribiert hat.

In Lied XII, Zeile 4 und 5 hat der Verfasser (S. 134) irrthümlich 保祐好年冬 übersetzt mit »Wenn wir Segen und glücklichen Jahres Winter erlangen", und 到冬熟後 mit »dann werden wir, nachdem der Winter gekommen ist und es reift".

Wenn der Verfasser das Emoi Wörterbuch von Douglas S. 474 nachgeschlagen hätte, so würde er gesehen haben dass der Ausdruck 好年冬 *hó-nîⁿ tang* bedeutet »good harvest", eine gute Ernte. *P'aiⁿ nîⁿ tang* oder *bô tang* (無冬) bedeuten eine schlechte Ernte. 冬 *tang* bedeutet im Emoi-dialect nicht nur »Winter", sondern auch »Ernte" (harvest).

Der Vers lautet also: »Wir wollen um Regen bitten, dass er uns eine gute Ernte bescheert (保祐); und wenn die Ernte reif ist, u.s.w."

Es giebt keinen Winter in Formosa.

In Lied XVI, Zeile 3 ist der Satz 汝如何愛我 weniger richtig übersetzt mit »Wie [sehr] liebst Du mich?" anstatt mit »Wie könntest Du mich lieben?"; 如何 bedeutet *wie?* (*how?* Medhurst): How could you love me?, da ich dir noch nichts geschenckt habe.

認餉 in Lied XVII, Z. 2 und 5 bedeutet »to assess the taxes". Giles' Übersetzung »to farm a tax" ist unrichtig.

Die Chinesen, die stets die inländischen Völker soviel möglich ihre Autonomie behalten lassen, liessen die Abgaben durch die eigenen Häuptlinge schätzen. Sie wurden dabei vom 通事 Dollmetscher-Vermittler begleitet. Vgl. die vom Verfasser selbst angeführte Stelle aus dem *Tai-wan-fu tschi* auf S. 137.

Entweder der vom Verfasser benutzte Text von Lied XIX (S. 141) ist falsch oder seine Übersetzung. Die zweite Zeile lautet 同去打鹿、莫過生番, was bedeutet »Um zusammen auf die Hirschjagd zu gehen, ist keiner besser denn der wilde Eingeborene" (übertrifft keiner den wilden Eingeborenen).

莫過, »none better than", steht in jedem chinesischen Wörterbuche. 莫過於是, »none better than this" (Wells Williams).

Von Holländern ist gar nicht die Rede.

Das Wort *ai* 愛 in Lied XXI, Zeile 2, bedeutet hier *wünschen*, und nicht *lieben*. 愛年歲收成, »Wir *wünschen* dass wir eine gute Ernte haben mögen" (Vgl. oben meine Bemerkung zu Lied II, Z. 3).

Lo-ya 老爺 (S. 143) ist in Emoi der gewöhnliche Titel für niedere Beamten (title used in addressing a küjin or a mandarin of medium rank. Douglas).

Wir haben diese Bemerkungen niedergeschrieben, nicht um zu mäkeln, sondern um dem Herrn Verfasser zu zeigen dass wir sein Buch aufmerksam gelesen und studiert haben.

S. 112 verspricht der Verfasser uns, dass er seine linguistischen Untersuchungen über das Vocabular und den Originaltext der Gedichte an anderer Stelle mittheilen werde. Wir wünschen ihm dazu viel Glück und zumal Erfolg. Die Aufgabe ist nicht leicht, da wir von vielen formosanischen Dialecten keine europäischen Vocabulare besitzen, und die Identification der Worte nur durch vergleichende Tabellen von allen Dialecten, sowie durch eine eingehende Kenntniss der malayisch-polynesischen Sprachen, festgestellt werden kann.

Von der japanischen Regiermethode in Formosa ist aber zu erwarten, dass die freien Eingeborenen eher ausgemordet werden, als dass man sich bemühen wird ihre sprachlichen Denkmäler zu sammeln und der Wissenschaft zugänglich zu machen.

G. Schlegel.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le 14 Mars dernier le célèbre philologue HEYMANN STEINTHAL est décédé dans sa 76e année à Berlin.

Il naquit le 16 Mai 1853 à Gröhzig (Anhalt) et devint en 1863 professeur à Berlin. Ses principaux travaux sont son Origine de la langue (Ursprung der Sprache), et sa Caractéristique des types principaux linguistiques. (Characteristiek der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues) et ses langues Mande-nègres (Die Mande-Neger-Sprachen) publié en 1867, et qui n'est qu'une seconde édition d'un Mémoire de l'auteur qui obtint en 1851 le Prix Volney à l'Institut de France.

BELGIQUE.

On ouvrira sous peu à l'université de Liège un cours de Russe et de Chinois.

CHINE.

Les ministres résidents Russe et Français à Peking ont fait savoir au Tsoung-li Yamen qu'ils ont résolu de retirer les marins qui ont jusqu'ici gardé leurs légations respectives. Les marins américains ont reçu l'ordre de quitter Peking. (10 Mars).

Les bâtiments du nouveau chemin de fer près *Pao-ting fou*, 130 K.M. au S. O. de Peking, ont été attaqués par 200 Chinois. Ils ont détruit une partie du matériel et ont essayé d'enlever une partie dn pont. La police était impuissante d'intervenir.

Le Tsoung-li Yamen reçut le 11 Mars une dépêche de l'ambassadeur chinois à St. Pétersbourg, que, en conséquence des délibérations entre les gouvernements russe et chinois, l'ambassadeur russe à Peking retirera sa protestation contre le contrat de l'emprunt du chemin de fer du nord avec la «Hongkong & Shanghai Bank».

FRANCE.

Le ministre de l'Instruction publique a nommé délégués au Congrès des Orientalistes à Rome: MM. Barbier de Meynard, Michel Bréal, Henri Cordier, Emile Guimet, Maspero et Senart.

ITALIE.

SIGNOR MARTINO, ambassadeur de l'Italie à Peking, ayant exigé, sur sa propre autorité, la cession de la baie de *Cha-men* (沙門), généralement écrit Sanmoun dans les journaux, a été désavoué par son gouvernement et rappelé de son poste. (Voir le *Ostasiatische Lloyd* du 11 Mars, 1899).

M. Martino a quitté Peking le 21 Mars.

Nous venons de recevoir le 1er Bulletin du XIIme Congrès International des Orientalistes qui sera tenu à Rome, du 1er jusqu'au 12 Octobre de l'année courante.

Le Comité d'organisation est composé de M.M. le Comte ANGELO DE GUBERNATIS, Président, le Commandeur FAUSTO LASINIO, et le chevalier CELESTINO SCHIAPARELLI, vice-présidents, le comte FR. LOR. PULLÉ, secrétaire général.

M. Le Chevalier GIOACHINO FERRARI a été nommé caissier du Congrès.

Le Congrès sera classifié en XII sections:

I. Linguistique générale Indo-européenne.
II. Géographic et Ethnographie de l'Orient.
III. Histoire comparée des religions de l'Orient, Mythologie comparée et Folklore.
IV. Chine et Japon.
V. Birmanie, Indo-chine, Malaisie, Madagascar.
VI. *a.* Inde.
b. Iran.
VII. Asie centrale.
VIII. Langues et littératures sémitiques.
IX. Monde Musulman.
X. Egyptologie et langues africaines.
XI. Grèce et Orient.
XII. Langues, peuples et civilisations de l'Amérique (dans leurs rapports avec les langues, les peuples et les civilisations de l'Asie.

M.M. Ernest Leroux à Paris (Rue Bonaparte 28), F. A. Brockhaus à Leipsick (16 Querstrasse) et la maison ci-devant E. J. Brill à Leide, ont été nommés agents du Congrès, et l'on peut s'adresser à eux pour faire ses adhésions, payer ses souscriptions et recevoir les cartes de membre.

JAPON.

Un terrible tremblement de terre a encore eu lieu le 8 Mars dernier à Yokohama, déjà visité par un tremblement pareil en 1891.

La *Corr. Polit.* mande de St. Pétersbourg que, d'après des communications de sources diverses, le Japon travaille à obtenir une alliance étroite avec la Chine contre les puissances européennes.

Un traité secret confie la formation d'une partie considérable de l'armée chinoise à des instructeurs japonais et plusieurs centaines de Chinois seraient instruits dans les écoles militaires du Japon. Pour ces raisons on peut s'attendre sous peu au licenciement de tous les instructeurs européens dans l'armée chinoise. Dans les cercles diplomatiques de St. Pétersbourg on est généralement d'avis que le rapprochement entre la Chine et le Japon est déjà très avancé.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

La Société d'Anthropologie de Paris, fondée en 1859, a nommé, dans sa séance du 5 Janvier dernier, membre correspondant étranger, M. le professeur G. Schlegel.

M. A. A. de Jongh, ancien officier des affaires chinoises, actuellement Inspecteur de la régie de l'opium à Batavia, va prendre un congé d'un an en Europe à cause de longs services continués.

M. H. G. de Bruin, officier des affaires chinoises à Muntok (île de Banka) a été transféré en cette qualité á Medan (côt. or. de Sumatra) en remplacement de M. A. M. Moll. transféré à Samarang.

Depuis le commencement du mois de Février. un Japonnais, *Shinkichi Hara*, est attaché temporairement au Musée ethnographique à Leide.

Par ses recherches il paraît que ce musée contient plus de trésors qu'on ne l'avait jamais cru, et qui restaient là enfouis dans l'oubli dans lequel les avait consignés l'ancien directeur de ce Musée, plus âpre á recueillir de nouveaux matériaux, qu'à faire valoir les anciens.

RUSSIE.

On mande de St. Pétersbourg an «Times» que la construction du transsibérien fait de grands progrès. Le gouvernement russe a dernièrement encore concédé 82.770,000 roubles pour l'amélioration de la section occidentale et de la section centrale du chemin à l'est de Tcheliabinsk. L'augmentation des transports par l$_a$

section orientale et surtout par la section occidentale dépasse toutes les espérances.

On avait compté sur 6 trains par jour; mais actuellement il y en a déjà 16 en dehors de l'express qni va deux fois par semaine de Moscou à Krasnovodsk.

Par la section de l'ouest ont été transportés en 1898, 350,000 voyageurs, 400,000 émigrants et presque 490,000 tonnes de marchandises.

De ces 490,000 tonnes, 320,000 ont consisté en blé. Dans le district de l'Altai se trouve à cet instant un surplus de 355,006 tonnes de blé, tandis que la famine règne dans les provinces centrales de la Russie.

Au moment de mettre sous presse, nous venons d'apprendre la mort de M. MARTIAL-PAUL FEER, interprète du Gouvernement français, décoré de l'Ordre du Double-Dragon de Chine, qui a péri, le 14 avril 1899, dans sa 26e année, sur le fleuve Rouge, près de *Taiban* (Tong-king), en se rendant à son poste de Gérant du Vice-Consulat de France, à *Ho-keou*.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

La *Série d'Orient*, N°. 1, est inaugurée par la traduction par le R. P. Jérome Tobar S. J. d'un Mémoire écrit par le vice-roi du Hou-koang *Tchang Tchi-t'ong* (張之洞) intitulé *K'iouen-hio p'ien* (勸學篇) ou «Exhortations à l'étude». Elle est précédée d'une notice biographique du vice-roi, avec portrait, par M. J. Em. Lemière, rédacteur en chef de l'*Écho de Chine*. Le Mémoire est écrit en excellent style et prouve que les Chinois intelligents ne sont nullement opposés à la science et au progrès de l'occident. Seulement les Chinois ne sont pas des Japonais qui s'y sont livrés pieds et poings liés. Le Chinois pratique le *festina lente*, car il sait qu'on ne peut pas bouleverser d'un seul coup toutes les anciennes institutions sous lesquelles il a vécu heureux pendant plus de cinquante siècles. Nous regrettons seulement que les éditeurs n'aient pas ajouté le texte chinois, jusqu'ici introuvable en Europe.

M. Emile Deshayes, du Musée Guimet, vient de publier encore une conférence, faite le 19 Février dernier, sur une collection du temple de *Todaï-dji* et des notes sur les collections au Japon.

Le mémoire est illustré par M. Jean Dumont.

Mgr. C. de Harlez a publié la traduction française «des Entretiens familiers de Confucius» (孔子家語). La traduction

anglaise avait paru il y a deux ans, par courts fragments, dans le «Babylonian and Oriental Record».

A third edition of Professor BASIL HALL CHAMBERLAIN'S useful «Handbook of Colloquial Japanese» has been published by Sampson Low, Marston, & Co., Ld.

The two appendixes, an Anglo-Japanese Vocabulary and a Vocabulary of all the Japanese words occurring in the book, will prove of great practical value.

Dans le chapitre *Archéologie* de la «Mission scientifique dans la haute Asie», p. 130, se trouve une note de M. SPECHT sur deux médailles rapportées du Khotan par feu M. Dutreuil de Rhins et M. Grenard, ainsi qu'une gravure de la fameuse croix chrétienne en bronze de même provenance, avec une note de M. G. DEVÉRIA (p. 134—5).

M. MAURICE COURANT a publié dans le no. de Janvier des «Annales des Sciences Politiques», pp. 68—94, une note très intéressante sur les *Associations en Chine*, et, dans la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 avril 1899, la leçon qu'il a faite au Collège de France le 12 décembre 1898: *Notes sur l'enseignement de la langue chinoise.*

NOTES AND QUERIES.

2. Against Missions in Asia.

A faithful, and for aught we know, sincere believer in the teachings of Confucius, had a "disciple" who began to attend religious services. He may at first have come to "see", but he also "remained to pray". His "teacher", hearing that the "disciple" had accepted the new doctrine, exercised that authority so generally and universally exercised by the *literati* here and called him to account. He obeyed the summons and as he stood in the presence of his master the latter spoke thus:

"Art thon not my disciple?"

"I am".

"Art thon a believer in this new doctrine?"

"I so believe".

"Dost thou know what thy 'holy writing' saith?"

"My knowledge is limited, I beg to be instructed" (請教).

The master then referred to the travels of Paul, the apostle (Acts XVI v. 6) where it is recorded that "they went through the region of Phrygia and Galatia, having been forbidden of the Holy Ghost to speak the word in Asia".

"Here is a direct prohibition to preach in Asia and the work of the 'pastors' and 'teachers' is all wrong and contrary to their own scripture", etc. (*Corean Repository*, 1897, p. 112).

GEOGRAPHICAL NOTES.

XII.

SHAY-PO 闍婆 DJAVÂ

BY

G. SCHLEGEL.

This country has been quite arbitrarily identified with the island of *Yava* (Java major) [1]) by the authors of the Great Geography of the Ming-dynasty, who boldly assert that *Djao-oa* is the old country called *Shay-po* [2]); and, since, this statement has been accepted by all later chinese as well as european authors without verification.

Groeneveldt, in his "Notes on the Malay archipelago etc." [3]) placed implicit belief in this statement, and without troubling himself about the question that the geographical situation, the customs, dress and products of *Shay-po* clashed in the extremest degree with those of *Java*, took it for granted that *Shay-po* was *Java*.

1) In Chinese 爪哇 *Djao-oa*, always incorrectly written 瓜哇 *Kua-oa* by the authors of the Ming-dynasty. A.D. 1742.

2) 按明一統志瓜哇國。。。本古闍婆國。

3) Batavia, 1876.

Now it is curious to observe that neither the Mongol *Toktagha* (脫脫)[4]), who wrote the History of the Sung-dynasty, and who was therefore well-acquainted with the unsuccessful expedition of Kubilai Khan in 1292 against Java, nor the authors of the History of the Mongol-dynasty themselves, tell us that Java (爪哇) was the old *Shay-po* (闍婆). On the contrary, they expressly state that "the customs and products of Java (*Djao-oa*) were not ascertained", which can not be said of *Djavâ*, whose products and customs were perfectly well known.

When *Shi-pih* (史弼) came back from his unsuccessful attack upon *Java*, he was punished with 17 lashes and the loss of one third of his property. In 1295, a memorial was presented to the Emperor pointing out that he and his associates had gone over the sea to a distance of 25,000 *li*, had led 5000 men to *a country, which had never been reached in the latter dynasties*[5]), had captured its king and awed into submission the neighbouring smaller countries, so that mercy should be shown to him on that account, etc. So *Java* had never been reached by chinese envoys before the expedition of *Kubilai Khan*, and thus not during the preceding *Sung-* or *T'ang*-dynasties. With such a pertinent statement before us, it is impossible to say that *Djavâ*, on the Peninsula, was the same country as Java major.

In fact, nothing warrants such an identification. The old name of *Java* was *Yava dvîpa*, the Island of Millet, a name given to it by the first Hindu colonists. In Prâkrit this was pronounced *Yavadiu*, the Ἰάβαδίου of Ptolomy, and the *Yava di* (耶婆提) of Fah-hian, who was accidentally driven by storm to Java in A.D.

---

4) A.D. 1313—1355. Cf. D'Ohsson, Histoire des Mongols, II, 565.

5) 弼等以五千人渡海二十五萬里、入近代未嘗至之國 etc. Cf. Groeneveldt, op. cit. p. 27; *Pien-i-tien*, Chap. 97 1, fol. 4 *recto*. The text has 250,000 *li*; but this is a mistake for 25,000 *li*.

414, although he intended to pass by the strait of Malacca on his voyage home to China from Ceylon.

Now the characters 闍婆 *Shay-po* are the transcription of the sanskrit name of the China Rose (*Hibiscus rosa sinensis*) *Djavâ* or *Djapâ*, as I have proved in my article on *Kaling* [6]). It is therefore impossible that *Yava* and *Djavâ* can be the same country, as the sounds and the meanings are quite different, *Yava* meaning "Millet" and *Djavâ*, the "China Rose".

A protracted and conscientious examination of all the geographical notices about *Shay-po* in chinese authors, have convinced me that this famous state was situated upon the Malay Peninsula, and was well known to the neighbouring countries and to the arab navigators who traded with it.

Now if I had only to prove that *Shay-po* (Djavâ) was such a state in the Malay Peninsula, I could content myself with quoting the authority of the Arab *Dimachqî*, who mentions a city called *Djaouah* upon the Malay Peninsula (Merveilles de l'Inde, p. 257), or of Mgr. Pallegoix (Siamese Dict. p. 883) that *Xăva* (pronounce *Djăvâ*) was a principality in the Malay Peninsula, or that of the author of the *Tung-si-yang khao* (東西洋考) that *Tani* (i. e. *Patani*, upon the Malay Peninsula) was formerly a tributary state of *Djavâ*, but that it now pertains to Siam; or that of the Books of the first *Sung*-dynasty, which state that in A.D. 430 *Kalatan* (or *Kalantan*), upon the east coast of the Peninsula, ruled over the island of *Djavâ* [7]); with which island, evidently the Malay Peninsula, and not Java, is meant.

We could quote *Kazwini*: "Up to this time the merchants came no further into China than to this country (*Jāwa*) on account

---

6) Note 39. *T'oung-Pao*, IX, p. 283.

7) 呵羅單國治闍婆洲。 See "Geographical Notes", N°. XI.

of the distance and difference of religion"; or *Yakut*: "Ma'bar (Coast of Coromandel) is the last part of India; then comes the country of *Ṣin* (China), the first part of which is *Jāwa*, reached by a difficult and fatal sea"; and further on: "only the merchants seek its (China's) outlying parts, to wit the country known as *Jāwa* on the seacoast, like to India; from it are brought Aloes wood, *Camphor*, and Nard, and *clove* [8]), and mace, and China drugs and vessels of China-ware" [9]). Friar Jordanus (1328) says: "There is also another exceeding great island which is called *Jaua*..... "There are also trees producing *cloves*, which when they are in flower emit an odour so pungent that they kill every man who cometh among them, unless he shut his mouth and nostrils..... "In a certain part of that island they delight to eat white and fat men when they can get them" [10]). Cloves do not grow in Java, and cannibalism is a feature ascribed to the Negrito-tribes (Orang panggang) in the interior of the Malay Peninsula.

Abulfeda says: "Au sud de l'isle de *Djâwah* on remarque la ville de *Fansour*, d'où le camphre de Fansoûri tire son nom" [11]).

Now *Fansur* (Malay *Panchur*) is mentioned by Dimachqî as being a city upon the Malay Peninsula [12]), etc.

We could adduce that in Cochinchina the Malay people (Malaccenses) are called *Dân* (people) *Chàvà*, whilst Java is only known as Batavia *Giang-lu-ba* (江盧巴), *Kĕlapa*, or as Holland *Ôlo'n* (烏蘭) [13]) etc.

But this is not sufficient, for since the publication of Groeneveldt's

---

8) Neither *camphor* nor *cloves* grow in Java.

9) Yule, Hobson Jobson, p. 348.

10) Yule, op. et loc. cit.

11) *Ibid.* op. et loc. cit. Merveilles de l'Inde, pp. 238 et 241.

12) Merveilles de l'Inde, p. 257.

13) Cochin-chinese Vocabulary, Appendix ad Dict. Latino-Anamiticum, p. 55. — Petit Dict. pratique à l'usage du Cours d'Annamite par Abel Des Michels.

Notes, Geographers are so accustomed to consider *Djavâ* being Java (Yava) that it will be as difficult to prove it is **not** that island, as it was difficult to demonstrate, as I have formerly done, that the famous country *Fu-sang* [14]) was **not** America, but the island Saghalien.

I have thus first to demonstrate that *Shay-po* is not, and cannot be *Java*, and next to prove that it was a state upon the Malay Peninsula, and I hope not only to convince Geographers in general, but even my friend Groeneveldt himself of this fact.

We shall commence to lay before our readers the chinese texts upon which our enquiry is based, these being the same which Groeneveldt used, but to which we have added many other texts, (among others that of *Chao Ju-kwah* 趙汝适, kindly placed at my disposal by Prof. Hirth in Munich), not copied in the official history of China, and which throw an unexpected and welcome light upon the question.

The *Pien-i-tien* only mentions two embassies from *Shay-po* (闍婆) during the *Sung*-dynasty: one in A.D. 433, the other in 435, and then passes straight on to the Mongol-dynasty, A.D. 1292, when the country is called 爪哇 *Djao-wa* [15]).

Both statements are incorrect.

The first embassy is not mentioned in the Nan-king edition of the first *Sung*-dynasty (A.D. 1873), and the second is mentioned as coming from the state of *Shay-po po-tah*, sent by the king *Srî Pâda Dharâ* (or *dhara*) *Varma*(*n*) [16]).

---

14) *T'oung-Pao*, Vol. III, 1892, p. 101.

15) 文帝元嘉十年、六月、闍婆國遣使獻方物。元嘉十二年、秋七月、闍婆國遣使獻方物。 *Pien-i-tien*, Chap. XCVII, Article 爪哇 Djao-wa.

16) 闍婆婆達國元嘉十二年國王師黎婆達

Groeneveldt (Notes, p. 9) writes the name of this country only 闍婆達 *Shay-po-tah*, which he transcribes *Dja-va-da*, and tries to identify it with the *Yava-di* (耶婆提) of *Fah-hian*. He seems to have been misled by the incorrect statement in the *Nan-shi* (南史), or "History of the South" [17]), wherein the country is indeed named *Shay-po-tah*. But *Djapâda* gives no sense at all, and can never stand for *Yava-dvîpa*, this being transcribed 耶婆提鞞波 *Yapo Thi-pi-po* [18]), or simply (in the Prâkrit-form) by 提 *thi*, as in 閻浮提 *Chen-fau-thi*, the chinese transcription of *Djambu dvîpa* [19]). *Shay-po po-tah* (*Djapâ vâta*) can hardly represent anything else but *Djapâ vâṭa*, "China-rose Garden" [20]).

The China-Rose (*Hibiscus rosa sinensis*) grows everywhere in India, the Peninsula and Sumatra. In Java it is only found in gardens according to the researches of Blume and Junghuhn [21]). It is called *Djaba* in Siamese; in Macassar *Bûnga bissû* and in Java, either *Bûnga râdja*, "king of flowers", or *Bûnga sapatu*, "Shoe-flower"; because the leaves of the flowers are used to blacken

---

陁阿羅跋摩遣使奉表。The *Nan-shi* (南史) transposes the two characters and writes 呵陁羅跋摩 *Hadhara varma*; 陁呵 stands for *dha*. Julien, Méthode, N°. 2078.

17) 南史, written by 李延壽 *Li Yen-show*, in the middle of the 7th century. Wylie (Notes on Chinese literature, p. 17) remarks of this book: "A negligence of execution is observable throughout the work, frequent repetition of events, and some *unaccountable omissions*". Of course, this is not Wylie's judgment, but that of the editors of the imperial library's catalogue (Cp. Preface, p. IV).

18) Eitel, Skt.-Chin. Dict., p. 39.

19) *Fan-yih Ming-i*, Chap. VII, fol. 6 *verso*. Eitel, op. cit., p. 36, where the character 提 has been dropped after 閻浮 *Djambu*.

20) *Vâṭa* means an enclosure, a grove, a pen; *govâṭa* is a cow-pen; *pushpavâṭi* a flowergarden (Benfey, Skt. Dict. p. 833). That the Chinese, as less as the Malays, do not make a difference between *ṭ* and *t*, can be proved by numerous examples. The Skt. *koṭṭa* (a stronghold) is pronounced by the Malays *kôta*. Hindustani *ṭaṭṭu* (a native-bred pony) is pronounced *tātū* by the Arabs, *tattoo* by the Anglo-Indians; Hind. *ṭaṭṭi* (mat of fragrant grass) is pronounced by the Anglo-Indians *tatty*. (Yule, Hobson Jobson, pp. 686—687).

21) Miquel, Flora van Nederl. Indië, I. 2. p. 156; Bijvoegsel I, p. 163.

european shoes [22]). Both names prove that the flower is not indigenous in Java, and that it has been imported from elsewhere.

The Books of the later *Sung*-dynasty say that the embassy from *Shay-po* in A.D. 435 was the first which came to China.

Another embassy from *Shay-po* came to offer tribute to China in the 10th month of the year A.D. 820 under the reign of *Muh-tsung*. This passage is found in the particular History of *Muh-tsung* [23]) and is not repeated in the Supplement (Book 197) treating of foreign countries. This is the reason that it has been overlooked by all european and chinese authors, except by those of the *Pei-wen-yun-fu* [24]).

I now shall try to prove that the country called *Djapâ-vâṭa* or *Djavâ* does not apply to Java (Yava) or Sumatra, but to the Malay Peninsula, as will appear immediately from the geographical position assigned to that country in the Books of the *Sung*-dynasty. I shall first give the chinese text of the Notice on *Djavâ* in these books.

---

22) Filet, Plantkundig Woordenboek van Nederl. Indië, N°s 1144 and 1175. Cf. *T'oung-pao*, Vol. IX, article *Kaling*, Notes 1 and 39.

23) 元和十五年冬十月、庚午朔、闍婆國遣使朝貢。*Vide* 舊唐書穆宗紀, Chap. XVI, fol. 6 *recto* of the Nan-king edition (Vol. V).

24) Chapt. XX下, fol. 85 *recto*.

Chinese text of the Notice on Djavà in the History of the Sung-dynasty (Book 489, fol. 11—12) with the variants found in CHAO JU-KWAH and in MA TOAN-LIN (Book 332, fol. 6).

§ 1 闍婆國在南海中。其國東至海一月。汎海半月至崑崙國。西至海四十五日。南至海三日。汎海五日至大食國。北至海四日。西北汎海十五日至勃泥國。又十五日至三佛齊國。又七日至古邏國。又七日至柴歷亭。抵交阯、達廣州。

§ 2 其地平坦宜種植。產稻、麻、粟、豆。無麥。民輸十一之租。煮海爲鹽。多魚鼈、雞鴨、山羊、兼椎牛[25]以食。果食有木瓜、椰子、蕉子、甘蔗、芋。出金銀、犀牙、箋沈、檀香、茴香、胡椒、檳榔、硫黃、紅花[26]、蘇木。

§ 3 亦務蠶織。有薄絹絲、絞吉貝布。鎔銀葉爲錢博易。官以粟一斛二斗博金一錢。

§ 4 室宇壯麗、飾以金碧。

§ 5 中國賈人至者待以賓館。飲食豐潔。地不產茶。其酒出於椰子、及蝦蟆丹樹。蝦

---

25) Read 犍牛, a peculiar kind of ox. *Chao Ju-kwah* has: 椎馬牛 for 騅馬牛, piebald horses and oxen.

26) The *Hibiscus Rosa sinensis* (China-rose or Shoe-flower); in Sanskrit *Djapá* or *Djavá* (闍婆 Shay-po). Groeneveldt has skipped these two characters in his translation. *Chao Ju-kwah's* list is more complete; he enumerates besides the products mentioned in the Sung-shi: 象牙、眞珠、龍腦、瑇瑁、丁香、荳蔻、蕃澄茄、降眞香、花蕫、番劍、白鸚鵡, Elephant-tusks, Pearls, Camphor, Tortoise shell, Cloves, Nutmegs, Cubebs (see Morrison's Commercial guide, 3d Ed., p. 189, and the Dict. of Medhurst i. v. 蕃), Myristica iners, Flowery mats, Foreign (probably arab or persian) swords, Cockatoos. — There are in Java *no* elephants, *no* pearls, *no* Camphor and *no* Cloves, all of which are found in the Malay Peninsula.

蝦蓼丹樹華人未嘗見。或以桄榔檳榔釀成[27]。亦甚香美。

§ 6 不設刑禁。穉(=雜)犯皐者、隨輕重、出黃金以贖。惟寇盜者殺之。

§ 7 其王椎髻、戴金鈴。衣錦袍、躡革履、坐方牀。官吏日謁三拜而退。出入乘象、或腰輿。壯士五七百人、執兵器以從。國人見王皆坐俟其過、乃起。

§ 8 以王子三人爲副王。官有落佶連四人、共治國事、如中國宰相。無月奉。隨時量給土產諸物。次有文吏三百餘員目、爲秀才。掌文簿、總計財貨。又有卑官殆千員、分主城池、帑廩、及軍卒。

其領兵者每半歲給金十兩。勝兵三萬、每半歲亦給金有差。

§ 9 土俗婚聘無媒妁。但納黃金於女家以娶之。

§ 10 五月游船、十月游山。

§ 11 有山馬可乘跨。或乘輦堉。

§ 12 樂有橫笛、鼓板。亦能舞。

§ 13 土人被髮。其衣裝纏胸以下至於膝。

§ 14 疾病不服藥。但禱神求佛。

§ 15 其俗有名而無姓。

§ 16 方言謂眞珠爲沒爹蝦羅。謂牙爲家囉。謂香爲崑熾盧林[28]。謂[29]犀爲低密。

---

27) These last 20 characters are a little too freely translated by Groeneveldt as "and other palmtrees". The 蝦蓼丹 is probably the *Areca horrida*; the 桄榔 is *Caryota ochlandra*, a kind of sago-palm (Bretschneider, *Botanical Discoveries*, I, p. 13, 634, and Notes & Queries on China and Japan, 1869, p. 139 seq.); the 檳榔 is the *Areca catechu*.

28) Ma Toan-lin 崑熾盧麻。

29) Ma Toan-lin reads 諸。

§ 17 先是宋元嘉十二年遣使朝貢。後絶。淸化三年十二月。其王穆羅茶遣使陁湛、副使蒲亞里、判官李陁那假澄等來朝貢。陁湛云。中國有眞主、本國乃修朝貢之禮。

§ 18 國王貢象牙、眞珠、繡花。銷金。及繡絲絞。雜色絲絞。吉貝織。雜色絞布、檀香、玳瑁、檳榔盤、犀裝劍、金銀裝劍、藤織花簟、白鸚鵡、七寶飾檀香亭子。

§ 19 其使別貢玳瑁、龍腦、丁香、藤織花簟。

§ 20 先是朝貢使汎舶船六十日至明州、定海縣。掌市舶監察御史張肅[30]先驛奏。

§ 21 其使飾服之狀與嘗來入貢波斯相類。

§ 22 譯者言云。今主舶大商毛旭者[31]、建谿人、數往來本國。因假其鄉導來朝貢。

§ 23 又言其國王一號曰夏至馬囉夜。王妃曰落肩娑婆利。

§ 24 本國亦署置僚屬。

§ 25 又其方言曰舶主爲勃荷。王妻曰勃荷比尼贖。

§ 26 其船中婦人名眉珠。椎髻。無首飾。以蠻布纏身。顏色青黑。言語不能曉。拜亦如男子膜拜。一子項戴金連[32]銷子。手有金鉤。以帛帶縈之。名阿嚕。

§ 27 其國與三佛齊有讎怨、互相攻戰。

§ 28 本國山多猴。不畏人。呼以霄霄之聲[33]、卽出。或投以果實、則其大猴二先至。土

30) *Chang-siao.*

31) *Mao Hiuh-ché*, Amoy: *Maw Hiok-tsia.*

32) Ma Toan-lin: 蓮, a lotus-flower.

33) *Ma Toan-lin*: 呼以霄之聲。

人謂之猴王、猴夫人。食畢、羣猴食其餘。

§ 29 使既至、上令有司優待久之[34]。使還賜金帛甚厚。仍賜頁馬戎具、以從其請。

§ 30 其使云。鄰國名婆羅門。有善法、察人情。人欲相危害者、皆先知之。

§ 31 大觀三年六月[35]遣使入貢。詔禮之如交阯。

§ 32 又有麻逸國。太平興國七年載寶貨至廣州海岸。

§ 33 建炎三年以南郊恩制授闍婆國王懷遠軍節度[36]、琳州管內觀察處置[37]等使、金紫光祿大夫、檢校司空使持節琳州諸軍事、琳州刺史、兼御史大夫上柱國。闍婆國王食邑二千四百戶。實封一千戶。悉里地茶蘭固野可特授檢校司空。加食邑實封。[38])

§ 34 紹興二年復加食邑五百戶。實封二百戶。

We shall begin with § 1, treating of the geographical position of *Djavâ* of which I give Groeneveldt's translation as well as mine which differs somewhat, that the reader may judge for himself.

---

34) *Ma* writes 之久.

35) *Ma Toan-lin*: 闍婆復遣使入貢。§ 31 and 32 are transposed by him.

36) *Ma* has: 建炎三年制授懷遠軍節度。

37) *Ma* has: 制。

38) *Ma* adds: 以南郊加恩也。自後、每遇大禮、必加食邑。

Groeneveldt.	Chinese Text.	Schlegel.
Djava is situated in the southern ocean.	闍婆國在南海中。	The state of Djavâ is situated in the southern ocean.
Going from the capital to the east, one comes to the sea in a month, and from here it takes a ship half a month to go to Pulo Condore. On the west the sea is at a distance of forty five days. On the south it is three days to the sea and from there five days sailing to the Tazi [Arabs on the west-coast of Sumatra]. On the north the distance from the capital to the sea is five days and embarking there it takes fifteen days to go to Borneo, fifteen days more bring one to the East-coast of Sumatra, seven days more to *Kora* [Malay peninsula] and lastly seven days again to Ch'ai-lih Ting, which is on the way to the land of the Giao-chi [Northern Annam] and to Canton.	其國東至海一月。汎海半月至崑崙國。西至海四十五日。南至海三日。汎海五日至大食國。北至海四日。西北汎海十五日至渤泥國。又十五日至三佛齊國。又七日至古邏國。[39]又七日至柴歷亭、抵交阯、達廣州。	Eastward of this country one reaches the sea in one month, and in half a month's sailing one reaches the state of *Kwen-lun* (P. C.). Westward one reaches the sea in 45 days. Southward one reaches the sea in 3 days, and 5 days sailing bring one to the state of the *Tadjih*. Northward the sea is reached in 4 days; and when one sails in a northwestern (read north-eastern) direction for 15 days, one reaches Brunei (Borneo). Again in 15 days Sămbodja (Palembang) is reached. [From there] it takes 7 days to reach *Kora*. (Malacca) and 7 days more to reach *Ch'ai-lih Ting* which borders upon *Kiao-chi*[40]), and so one reaches Canton.

39) The editors of the *Pien-i-tien* read 暹羅國 *Siam.*

40) The present *Hanoï* 河內.

Djavâ was thus situated at a month's distance walking from the sea which watered its eastern coast, and embarking there and s iling up (northeastwards) one reached Pulau Condore in half a month. Now the distance from Java to P. Condore takes at least 20 days sailing [41]).

Besides, if *Djavâ* were Java proper, the sailors would not have started from its eastern, but from its northern coast, whilst the sailors from Djavâ, on the Peninsula, can be said to have left their eastern coast for P. Condore.

Going southward from this *Djavâ*, the sea was reached in three days, and then sailing five days further by sea, the country of the *Tadjih* was reached.

This again does not suit Java, for certainly the distance from the north to the south of Java is much more than 3 days journey, and, besides, the south coast of Java was in those days totally unknown [42]); and if the sailors wished to reach from this south coast the western shores of Sumatra, they would have made an unnecessary circuit and wanted a good many days more, whilst they could have arrived there much easier by the strait of Sunda. But if we place *Djavâ* on the Peninsula, all is explained. The southern part of that country was three days walking distant from the sea. Suppose the sailors embarked at, let us say, *Kĕdah*, they could easily reach in five days sailing the N.W. coast of Sumatra or the present *Atjeh* (*Atchin*), which was, according to the *Tung-si yang K'ao*, formerly called *Ta-shih* (*Tazi* or *Tadjik*) [43]).

41) Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 39.

42) Even at the end of the 16th century, Linschoten says of Java: Its breath is as yet unknown; some conceiving it to be a part of the Terra Australis extending from opposite the Cape of Good Hope. However it is commonly held to be an island (Chap. XX) Yule, Marco Polo, II, p. 218.

43) 啞齊國卽蘇文答剌國也。其先名大食。今一名蘇文達那。廣東通志曰、自滿剌加九

By taking *Djavâ* to be Java major, instead of the Peninsula, Groeneveldt has placed upon the southwestcoast of Sumatra some hypothetical persian colonies, of which not a trace is to be found in native, chinese or european sources.

But not only the *Tung-si-yang K'ao*, but also the General Topography of Canton (廣東通志), both expressly state that "*Ta-shih* was the old name of *Atjèh* or *Atchin*, which formerly belonged to the jurisdiction of *Samudra*" (啞齊卽蘇門答剌國, *Tung-si-yang k'ao*, Chap. IV, fol. 3 *verso*). "*Samudra* is the old kingdom of the Tadjiks" (蘇門答剌古大食國也, General Topography of Canton).

Now, according to Dr. Snouck Hurgronje (*De Atjèhers*, Vol. I, p. 18), Atjeh was probably islamized from Hindostan. *Teungku kutakarang* pretends that the Atchinese are "a mixture of Arabs, Persians and Turks (*ibid.* p. 19). It is a fact that all saints and masters of the law, and most of the big merchants, Shahbandars (harbourmasters), scribes and confidents of the princes were strangers" (*ibid.* p. 21). So we have to localize the *Tadjik* (arabian and persian) colonies in *Atchin* itself, which could by no possible means be reached in 5 days sailing from the southern shores of Java. We shall return to this subject, in our article on the states of Sumatra.

From the northern part of *Djavâ* the sea could be reached in 4 days, and sailing hence, Borneo could be reached in 15 days. For Java this statement would be impossible, as the seavoyage from Java to the N.W. coast of Borneo takes some 40 to 50 days, and not 15 as is said in the narrative [44]).

晝夜可至。 The state of *Atjeh* is the state of Sumatra. Its former name was *Ta-shih*; now one of its names is Sumundana. The general Topography of Canton says, that it could be reached in nine days and nights from Malacca. (東西洋考, Chap. IX, fol. 7 *recto* and Chap. IV, fol. 4 *recto*).

44) In Fa-hian's time (A.D. 414), the voyage from Java to Canton took generally 50 days. (Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 8).

From *Djavâ* (on the Peninsula) *Sĕmbodja* (Palembang) could equally be reached in 15 days, which is exactly the same time it takes nowadays. From Java to Palembang the voyage lasts at the utmost 8 days [45]). Then leaving Palembang, and sailing in a N.E. direction, Malacca (Kora) is reached in 7 days; and in another week *Ch'ai-lih Ting*, upon the borders of *Kiao-chi* (the modern *Hanoï* 河內 in Cochinchina), and hence Canton, were reached.

By this interpretation all difficulties are solved. By wishing to make *Djavâ* to mean Java proper (as Groeneveldt does) and not the Peninsula (as I do), the whole passage is unintelligible; and it is in vain that Groeneveldt (op. cit. p. 19) tries to extricate himself out of this dilemma by imputing the fault to the bad chinese maps. For if chinese *maps* are confessedly bad (as we readily grant), their descriptions and sailing directions are fairly exact, as the above narrative again shows.

For we must not forget that the ancient geographers, Greek as well as Chinese, did not place the Malay Peninsula in its proper situation, from N.W. to S.E., but curved its southern extremity up northward, so as to form with Cambodja a crescent or horn; with other words they placed the Peninsula as lying nearly parallel West to East.

All the bearings given in the narrative have therefore to be modified according to the imagined situation of the Peninsula, and not according to its actual true situation.

---

§ 2. "*Djavâ*", it is further said in the books of the *Sung*-dynasty, "produces *gold*, silver, rhinoceroses, *ivory*, lignum aloes, sandalwood, anise, pepper, pinang, *sulphur*, *China-roses* and sapanwood".

---

45) 舊巷古名三佛齊國。自爪哇順風八晝夜可至其處。*Vide* 星槎勝覽, Description of Ku-kang.

Now no **gold**, or nearly none, is found in Java [46]), and there are no **elephants**, so that *ivory* can not be said to be a product of this country. On the contrary, the Peninsula teems with elephants and is renowned for its great quantity of gold. It is a staple export of *Kalantan*, *Tringano* and *Pahang*. Barbosa says, gold was so abundant in Malacca, that it was reckoned by Bahars of 4 cwt. Hamilton, at the beginning of last century, says *Pahang* alone in some years exported above 8 cwt.

Sapanwood is abundant on the coast [47]).

The *Hibiscus rosa sinensis*, called in Sanskrit *Djapâ* or *Djavâ*, is not indigenous in Java, whilst it is found in the Peninsula, as I have stated above (p. 249, or p. 5 of the reprint).

---

§ 3. The Books of the Sung-dynasty further say that the inhabitants of *Shay-po* cut *leaves of silver* and use them as money [48]).

Now the coarse *chopped* [49]) lumps of silver found in Java are *very thick*, as may be seen in the works of Millies, "Recherches sur les Monnaies des Indigènes etc.", Plate I, and Van der Chijs, "De Munten van Nederlandsch Indië", Plate XII and XIII.

Such light silver coins as the Chinese describe, are only found in Nepaul (Millies, op. cit., p. 114) and in Kĕdah, upon the Malay peninsula; one of these last had a diameter of 21 mill. and weighed 3,13 gram (*Ibid.* p. 133).

---

46) Yule, Marco Polo, II, p. 217, note 1. Aardrijkskundig en Statistisch Woordenboek van Ned.-Indië, i. v. *Goud*. *T'oung-pao*, Vol. IX, p. 277, note 14.

47) Yule, op. cit. II, p. 222.

48) 翦銀葉爲錢博易。 Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 16.

49) Millies, op. cit., p. 12, says: "Les monnaies d'argent de Java sont en partie moins rares..... Ce sont des morceaux d'argent *assez épais*, irréguliers, plus ou moins courbés, comme coupés d'une petite tasse ou hemisphère, ou bien la moitié ou le quart d'une soucoupe, toujours avec une forte incuse dans la partie concave". Some weighed 61$^{gr.}$,50, others 28$^{gr.}$,26, 53$^{gr.}$,5, 21$^{gr.}$,9, 14$^{gr.}$,7, etc. *Ibid.*, p. 12—13. Much too heavy for coins cut of *leaves* of silver. Van der Chijs, p. 131, says: that they are partially fragments of concave or flat lumps of silver, probably first cast in a regular, flat round form, and afterwards roughly chopped into pieces and stamped.

Such a coin was in the imperial chinese numismatic cabinet, and is described in the *K'in-ting tsien-luh* (欽定錢錄), Chap. XIV, fol. 3 *verso*, as coming from *Shay-po*. It is a circular coin, of a diameter of 22 mill., having in chinese characters the legend

= 一文 *yih wen*, "one cash"; with the following description: "The coin (represented to the) right, is from *Shay-po*". On the averse stands "one cash". According to the new books of the T'ang-dynasty *Kaling* was also called *Davâ* or *Djavâ*. They possessed there characters and letters which they wrote upon palm-leaves. According to the books of the Sung-dynasty, *Shay-po* (*Djavâ*) was situated in the southern ocean, where they cut silver leaves as money which they used for barter. Now as the aforesaid coin is *extremely light*, and does not look as if it had been *cast*, we believe that it is the cash of which the historian of the Sung-dynasty says that it was made of *cut leaves*" [50]).

This coin is thus from *Kaling*, which I have proved to have

---

[50]) 右闍婆國錢。面曰一文。新唐書訶陵亦曰社婆曰闍婆。有文字。以貝多葉寫之。宋史闍婆國在南海中。翦銀葉爲錢博易。今按此錢輕甚、不類鑄造、蓋宋史所云翦葉爲之者。

Chao Ju-koah says that the inhabitants of *Shay po* (闍婆) cast money consisting of an alloy of copper, silver, calamine and tin; that 60 pieces of this coin were worth one tael of gold, and 32 half a tael of gold 以銅銀鍮錫雜鑄爲錢。錢六十準金一兩。三十二準金半兩。*Vide* 趙汝适諸蕃志。This proves again that *Shay-po* is the Malay Peninsula, and not Java, or no tin is found in Java, whilst it abounds in the Peninsula.

been situated upon the Malay Peninsula, whereupon also *Kĕdah* was situated [51]).

We have here a new proof that *Shay-po* is not Java, but the Malay Peninsula.

The Javanese never used silver as a currency, but always chinese copper coins.

This is proved a. o. by a collection of 35 chinese copper cash, counting 18 different casts, dug up in Djokjokerto by Dr. Karl Ritter von Scherzer, and described by Dr. Pfizmaier [52]). Thereunder were two specimens of the period 開元通寶 of the T'ang-dynasty, A.D. 713—741; one of the later Sung-dynasty, of the period 聖宗元寶, A.D. 983—1031; one of the period 景德元寶 of the Sung-dynasty, A.D. 1004—1007; one of the period 天禧通寶 A.D. 1017—1021; one of the period 天聖元寶, A.D. 1023—1031; three of the period 皇祐通寶, A.D. 1049—1053; two of the period 嘉祐通寶, A.D. 1056—1063; two of the period 熙寧元寶, A.D. 1068—1077; six of the same period and legend in Chüan-characters; two of the period 元豐通寶, A.D. 1078—1085; three of the same period in current characters 草字; three of the period 元祐通寶, A.D. 1086—1093; two of the same period in Chüan-characters; two of the period 紹聖元寶, A.D. 1094—1097; one of the same period in current characters; one of the period 政和通寶, A.D. 1111—1117, and one of the period 宣和通寶, A.D. 1119—1125.

The finding of these coins does not positively prove that there existed intercourse between China and Java during the *T'ang*- and

---

51) In *Kora*, upon the Peninsula, taxes were paid by the people in silver 哥羅國。賦稅人出銀一銖。 Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 121.

52) Bericht über einige von Hrn. Dr. Karl Ritter von Scherzer eingesandte Chin. und Jap. Münzen. Wien, Karl Gerold's Sohn, 1861.

Sung-dynasties; for coins of this period are actually still in currency in China, and Mr. E. W. THWING enumerates among them cash of 開元 A.D. 620 and 乾元 A.D. 756 from the T'ang-dynasty, and 宋元 A.D. 960, 太平 A.D. 976, 淳化 A.D. 990, 至道 A.D. 995, 咸平 A.D. 998, 景德 A.D. 1008 etc. all from the Sung-dynasty [53]). The Javanese never had any currency but chinese cash, and those found in Djokjokerto may have been imported at a comparatively late period.

Even as late as 1416, the Javanese only used chinese copper cash as a medium of currency [54]).

---

§ 4. According to the Historian of the Sung-dynasty, the houses in *Shay-po* were handsome and adorned with gold and green jadestone.

Groeneveldt (p. 16) translates: "their houses are handsome and adorned with green and yellow tiles". He seems to have confounded 碧 with 甓, both pronounced *p'ih*, and which latter character means "tile". But 碧 never has this meaning.

Even when adopting Groeneveldt's interpretation, the fact does not apply to Java, where, as late as 1416, only *siraps*, or wooden shingles, and straw was used for roofing [55]).

In Malacca (1537) the forepart of the king's house was covered

---

53) *China Review*, Vol. XXIII, 2, p. 105.

54) 中國歷代銅錢通行使用。*Ying-yai Shêng-lan*. Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 47. Millies, Monnaies indigènes etc. p. 37 *seq*.

55) 屋上用硬木板爲瓦、破縫而蓋。國人住屋以芳草蓋之。*Ying-yai Shêng-lan* and Groeneveldt, p. 46. Compare also *T'oung-pao* III, p. 440 and Prof. Wilken's "Handleiding voor de vergelijkende Volkenkunde van Nederl. Indië", p. 76—77 and p. 533.

We read in the history of Birmah (驃國) that the king's dwelling was covered with golden tiles, and that his kitchen was covered with silver tiles [王居以金爲甓。廚覆銀瓦]. Cf. *Pien-i-tien*, Chap. CII, fol. 9 *verso*.

with tiles, left there by the chinese envoy *Chêng-ho* in 1403 (Groeneveldt, p. 126). In the whole archipelago tiling the roofs was only introduced at a later period by the Chinese [56]).

§ 5. The historian of the *Sung*-dynasty tells us that what they (the natives of Djavâ) **eat and drink is copious and clean** [57]).

The historians of the *Ming*-dynasty (1465) tell us that "the natives of Java are very dirty, are fond of eating snakes, ants, insects and worms, and sleep and eat together with the dogs" [58]). The same is said by *Ma-Hoan* (1416): "The third kind are the natives, who are very ugly and uncouth; they go about with unkemmed heads and naked feet.... The food of these people is very dirty and bad, as for instance, snakes, ants and all other kinds of insects and worms, which are roasted a moment upon the fire and then eaten half raw; the dogs they have in their houses eat and sleep together with them, without their being disgusted at all" [59]). It would be curious if the Javanese had so changed their diet in the 15th century, after having been cleanly eaters in the 10th.

§ 6. It is further said that in *Shay-po* were no corporal punishments (better: were no penal laws); that all transgressions were punished with a fine in gold, and that only robbers and thieves were made to suffer death.

56) Cf. *T'oung-pao*, Vol. III, 1892, p. 440—442.

57) Cf. Groeneveldt, Notes, p. 16.

58) 其本國人最汙穢。好啖蛇蟻虫蚓。與犬同寢食。 *Pien-i-tien*, 97, 1, fol. 8 *verso*. Groeneveldt, op. cit., p. 40.

59) Groeneveldt, op. cit., p. 50. 人吃食甚是穢惡。如虵蟻及諸蟲蚓之類。略以火燒、微熟便吃。家畜犬、與人同品而食、夜則共寢、甜無忌憚。*Vide* 瀛涯勝覽, fol. 11 *verso*.

This is in flagrant contradiction with the state in Java, where, according to the law-books, which the Hindu colonists brought along from their mother-country, *caning* was one of the principal punishments [60]).

According to *Ma-Hoan*, in Java, for all great and small offences, the hands of the culprit were bound on his back, and he was then stabbed [61]).

---

§ 5. "*Shay-po*", the author continues, "does not produce any tea; but they brew wine from cocoa-trees and from the *Hiajutan*-tree, a tree which the Chinese never saw before. Sometimes they also make wine from the Sagopalm [62]) and the Betelpalm [63]), which is also very fragrant and fine" [64]).

The characters 蝦蒟丹 are pronounced, according to the Amoy dialect, *Hadziutan* or *Hedziutan* or, if only regard is paid to the phonetic 叚 *ka* or *ke*, *Kedziutan*. This would answer

60) Wilken, op. cit., p. 466.

61) Groeneveldt, op. cit., p. 47.

62) *Caryota ochlandra* (Bretschneider, History of European Botanical Discoveries, Vol. I, pp. 13 and 634). This palm grows wild in western *Kwang-tung* and *Kwang-si*. It is now cultivated in Canton. It does *not* grow in Java; but an allied species *Caryota sobolifera* grows in Malacca (Miquel, Flora van Nederl. Indië, III, p. 41, N°. 8). We see once more how important is the mention of natural products of a country in order to identify its geographical position.

63) *Areca catechu*.

64) 地不產茶。其酒出於椰子及蝦蒟丹樹。蝦蒟丹樹華人未嘗見。或以桄榔檳榔釀成。亦甚香美。 Groeneveldt, op. cit., p. 16, simply translates: "The country does not produce tea, but they make wine out of cocoanut and other palmtrees, which is very fragrant and good".

The same passage literally occurs in the chinese description of *Champa* in the Books of the Sung-dynasty for the same epoch (A.D. 961): This country does not produce tea, and the art of brewing spirits is unknown there. The people only drink cocoanut-wine and chew betel 地不產茶、亦不知醞釀之法。止飲椰子酒、兼食檳榔。*Vide* 宋史、占城。

to a malay form *Kĕdjutan*, which name, however, is not found in Miquel's Flora van Nederlandsch Indië, or in Filet's useful alphabetical botanical Dict. of Netherlands India. So it cannot be a Javanese name.

In Malay the word *Kĕdjut* (also written *Kĕddjut*), means frightened, to shudder at, the flesh creeping from fear. The form *Kĕdjutan* would mean "what frightens, horrifies or makes the flesh creep".

Now there grows in Malacca a kind of Beteltree to which Griffith gave the name of *Areca horrida* [65]). It is true that he adds that it is called *Bijas* in Malay; but in the malay dictionaries this word has not the signification of a tree; so that we suppose the name must be erroneous, or that this tree also bore the name of *Kĕdjutan*. We give, however, our etymology for a better one. At all events, the name is Malay and not Javanese.

---

§ 3. In *Shay-po*, the Books of the *Sung*-dynasty say further, the people are also engaged in rearing silkworms and making silk [66]).

We strongly doubt that the Javanese ever made silk. Their name for it *sĕttĕra* or *suttĕră* is Sanskrit: *Sútra*, which properly means a thread or fibre, and not silk.

Strabo (p. 1025) says that silk was found in India, but not as a native product; though it was told by some that it was stripped from the leaves of a tree [67]).

Besides it is curious that none of the chinese authors from the Mongol- and Ming-dynasties mention silk as a product of Java.

Of Sumatra *Ma-hoan* distinctly states that there grow there mulberrytrees and that the people rear silkworms, but do not

---

65) Calcutt. Journ. Nat. Hist., V, p. 465.

66) 亦務蠶織。有薄絹綵。 Cf. Groeneveldt, p. 16.

67) Mannert, Geographie der Griechen und Römer, Vol. V, 1, p. 308.

understand how to spin the silk, and only make a wadding of it [68]).

If even in 1416 the spinning of silk was unknown in Sumatra, how much more will this have been the case in Java in 992.

---

§ 2. We read again that *Shay-po* only produced rice, hemp and peas, there being no wheat; and that the tenth part of their produce is paid as taxes [69]). Absolutely the same thing is said of *Champa* in the Books of the Sung-dynasty of the same epoch: "Of cereals they have no wheat, but only dry rice, common rice, peas and hemp. The magistrates give one pecul seed, for which a hundred pecul are required as taxes" [70]).

---

§ 7. According to the Books of the Sung-dynasty, the king of *Shay-po* had his hair stuck up into a knot on the top of his head whereupon were golden jingles; he wore a silk robe and **leather shoes**. He sat upon a square couch [71]).

This does not agree at all with Java, where, according to the *Ying-yai Shêng-lan* (A.D. 1416), the king wore his hair loose or wore a crown of ornamental golden leaves. He wore no garment on (the upper part of) his body, but around the lower part he wore one or two green embroidered [72]) cloths..... He went *barefoot* [73]).

---

68) 桑樹亦有。人家養蚕。不會繰絲。只會做棉。 *Ying-yai Shêng-lan.* In the corrected edition we read for the last phrase 但成綿. Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 87.

69) 闍婆產稻麻粟豆。無麥。民輸十一之租。 Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 16.

70) 五穀無麥。有杭米、粟豆、麻子。官給種一斛。計租百斛。

71) Cf. Groeneveldt, p. 16.

72) *Lik-k'am* in Amoy-dialect. Cp. the malay verb *mĕrākam*, to fill up the open spaces of an embroidery with something having another colour. Von de Wall, Malay Dict. II, p. 144. *Lik-k'am* represents the groundword *rākam*.

73) 爪哇國王之絆髻頭、或帶金葉花冠。身

Even among the common people the men wore their hair loose, and only the women stuck it up into a knot [74]).

The late professor Wilken says in his Handbook for the comparative ethnology of Netherland's India, p. 44, under the heading *Shoeing*:

"The people in the Indian Archipelago naturally go barefoot. They have adopted, however, some species of shoeing from the foreigners, *viz* a kind of wooden sandals called *tĕrompah* in Malay, *Gamparan* in Javanese; a kind of slippers, called *tjarpu* in Malay, *tjirpu* in Javanese. Very rich natives wear now-a-days european shoes, called *sĕpatu* in Malay, *sapata* in Javanese, a loanword from the Portuguese *sapato*.

"According to old portuguese reports, the Javanese wore their long hairs flowing wildly on their heads" [75]).

So little were *shoes* and *stockings* known in Java that when, in 1452, king *Prabu* of Java sent an embassy to China, the Emperor, who was probably formalized that the javanese ambassadors were barefoot and half dressed, presented to the ambassadors a dress of gold embroidered plain silk, *boots* and *stockings* [76]).

無衣袍。下圍緑嵌手巾一二條○○○○赤脚。 Cf. Groeneveldt, p. 46. In the corrected edition of the *Ying-yai Shĕng-lan* we read 王蓬頭、頂金葉冠。胸縈嵌絲帨○○○○跣行。 The king wears upon his loose-hanging hair a crown of golden leaves and around his breast a silken napkin.... He goes barefoot.

74) 國人之絆男髽頭、女子椎髻。 *Ibid.*

75) Oorspronkelijk hebben alle volken van den Archipel het hoofd bloot. De lange haren fladderen wild en woest om het hoofd, gelijk dit bijv. bij de Dajaks het geval is, terwijl dit vroeger, althans volgens oude Portugeesche berichten, ook bij de Javanen regel was Wilken, op. cit., p. 43.

76) 按明會典爪哇國景泰三年、因王求討。給傘蓋一把。蟒龍衣服一領。使臣通事頭目人等、初到。賞織金素羅衣服靴韈云云。 *Pien-i-tien*, Chap. 97, 1, fol. 8 *recto*.

On the contrary, we read in the corrected edition of the *Ying-yai Shêng-lan*, that the king of Malacca wore round his head a fine white cloth of native cotton and on his body a long robe of small flowered, green calico. **His shoes were of leather** [77]).

In the description of *Champa* in the Books of the Sung-dynasty of the same epoch, we read that the king had his hair stuck up into a knot behind his nape, and wore a loose robe of cotton; that he wore a golden ornamented crown, that his legs were quite bare, and that he only wore **leather shoes** without stockings [78]).

In the Description of Cambodja (A.D. 616) we read that its king wore **leather slippers** [79]).

In order better to show the difference in dress between the Javanese and the Malays of the Peninsula, we reproduce here from the *San-tsai Tu-hwui* the engravings of a man from *Tun-sun* (Tenasserim) and of a man from *Djao-oa* (Java). The description of the dress of the people of *Shay-po* (Djavâ) tallies exactly with the engraving of the man of Tenasserim, and that of the dress of the people of *Djao-oa* (Java) precisely with that of a Javanese.

It is also said that the natives of Malacca squatted down upon a couch [80]).

This couch is called in Sanskrit *prastâra*. It is in use in the whole Archipelago, Siam and Cochinchina [81]).

---

77) 滿剌加國王服用以細白番布纏頭。身穿細花青布、如袍長衣。脚穿皮鞋。Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 123.

78) 其王腦後髽髻、散披吉貝衣。戴金花冠○○○○脛股皆露。躡革履。無襪。*Pien-i-tien*, CIII, 1, fol. 1 *verso*.

79) 眞臘王足履革屣。*Pien-i-tien*, CI, fol. 2 *recto*.

80) 連牀就榻、盤膝而坐。*Ying-yai Shêng-lan*; or, as in the corrected edition: 民舍如暹羅、聯榻趺坐。"The dwellings of the people are like those of Siam; they squat down upon connected couches".

81) Salmon, op. cit., II, p. 597.

§ 16. The books of the Sung-dynasty give us some native words of *Shay-po*; but they are unluckily either Sanskrit or belonging to another language, not Javanese. They say: "In their language pearls are called *But-tia-ha-la*, ivory they call *Kala*, incense *Kun-tun-lu-lim*, and the rhinoceros *Ti-mih* [82]). The first word Groeneveldt has rightly identified with *Mutihāra*, *Mutijahāra* (Skt. *Mutya*, pearls); the other words he has not been able to identify. The second word is evidently *Kara*; but this word does not mean in Sanskrit an elephant's tusk, but its trunk. *Karin* (*kara* + *in*) is one of the names of the elephant in Sanskrit [83]). The chinese informant evidently has misunderstood the native who gave him this name. Ivory is called in India *gāding*. The characters *kun-tun* (崑屯) are used by the Chinese for transcribing the Malay word *kundur*, which gave its name to Pulau Kundur (P. Condore); it is a kind of gourd, called in Javanese *bĕligu*.

Incense is called in the Archipelago *ganda* (Skt. *gandha*), *Dupa* (Skt. *dhûpa*), *Ukup* or *Rābun*, none of which words answer to the Chinese *kun-tun lu-lim* (or *luma*). Here again our chinese informant seems to be at fault.

A Rhinoceros is called throughout Java and Sumatra *bâdak*, in Skt. *Khaḍga* or *Ganḍa*. This does not look like *timih* at all. The characters 低密 are pronounced *té-bit* or *té-bat* in Amoy, *tai-mat* in Canton [84]), perhaps *ti-mah* at the time of the Sung-dynasty.

---

82) 方言謂眞珠爲沒爹蝦羅。謂牙爲家囉。謂香爲崑燉盧林。謂犀爲低密。 *Ma Toan-lin*, Chap. 332, fol. 7 *verso*, writes 崑燉盧麻 *Kun-tun-lu-ma*.

83) Benfey, Sanscrit Dictionary, p. 159 and 161.

84) In a Chinese Malay Manual, published in Singapore, 密 is also used to render the sounds *bal*, *bel*, *bar* and *per*; but this does not help us, as neither *tibal* nor *tibel*, *tibar* or *tiper* give any meaning relative to a rhinoceros.

Can the chinese informant have meant the malay word *timah*, "tin"? He can hardly have meant the Sanskrit *timi*, a large fish, a whale, for this is transcribed 坻迷 or 坻麛 or 坻麾. St. Julien, Méthode, n°s 1981, 1139, 1142 and 1143. All this looks very suspect and doubtful.

---

§ 23. The same is the case with the following words. "The envoys of Shay-po said that one of the titles of their king was *Adji Malaya* [85]); that the king's concubines were called *Loh-kien-so-po-li*; that a superintendant of trading vessels (Harbour-master) was called *Poh-ho*, and that the wife of the king was called *Poh-ho-pi-ni-shuh* [86]).

The king's title represents perhaps *Adji Malaya*, "Malaya Lord", or "Lord of Malaya".

The character 落 is used in transcription for the syllables *lak*, *lôk*, *rak* and even for *râd* in *râdjan*; *kien* represents *kan*, *gan* or *ghan*; the characters 娑婆 are used to transcribe the sanscrit word *saha* (Eitel, op. cit., 107*a*), whilst 利 *li* represents *li*, *ri*, *lé*. The reduction would give *Rakkan sähari*. *Râkan*, also pronounced *Rĕkkan*, means "a companion", "partner", "mate", etc. *Sähari* means in Malay "for one day". *Rĕkkan sähari* could thus mean "Companious for one day", though I must candidly avow never to have met with such a title [87]).

---

85) *Malaya*, generally transcribed 摩羅耶, is a. o. the name of a mountain and city in Ceylon, and that of a kingdom upon the coast of Malabar about A.D. 600, also called *Mâlakuṭa* (Eitel, Skt.-Chin. Dict., p. 70).

86) 其使又言其國王一號曰夏至馬囉夜。王妃曰落肩娑婆利。其方言目舶主爲勃荷。王妻曰勃荷比尼贖。Groeneveldt omits the last character, which evidently pertains to the title, for the following phrase runs: 其船中婦人名眉珠, In their vessel was a woman named *Mei-chu* (*Bitju*, "black beetle"?).

87) In Siamese *räkkän* means to love each others, and also lovely, as in *Äbsŏ-räk-*

As for the words *Poh-ho*, for Superintendant of trade, and *Poh-ho Pinishuh*, as the title of the king's spouse, it strikes immediately that both the words *poh-ho* are written with the same characters 勃荷 of which the old sound was *put-ha*. The characters *put* 勃, 勃, 孛 or 浡 are used for *bru* in *Brunei* 勃泥 or 浡尼 *put-ni* (*pur-nei*) [88]). They are used for the aspirated *p* in the siamese honorific title 勃剌 *put-lat* for *p'ra* (*phrà*, as it is generally written), a term of honour placed before the name of all things belonging to the king (Pallegoix, p. 578) [89]).

Thus the *poh-ho* in both titles corresponds to the Siamese *p'ra* (*phra*). Now before the Persians had introduced the name *Shah Bandar* (king of the harbour, harbourmaster) in the East, this high personnage was called *Phra Khlang*, something like H. E. the Treasurer. He was the chief officer with whom foreign traders and shipmasters had to transact [90]).

In the *Sĕdjarah Malayu* the title of *Phra-Khlang* is corrupted to *Pĕrkĕlang* or *Bĕrkĕlang* as that of a Siamese general. The king of Siam is titled in the same book *Pĕrtjau* or *Bĕrtjau*, from the Siamese *Phrà-chau*, a title given to saints and princes (H. N. van der Tuuk, Taalk. Opmerkingen, etc., p. 214).

---

kân-ja (a woman), as beautiful (lovely) as an angel (*ābsón*). Pallegoix, Siamese Dict. *i. v.* — *Rāk*, means "love". In Malay the bridegroom, when he is brought in state to his bride, is called *Rādja Sāhāri* (king of one day), because the king, when meeting the procession, goes out of the way for the bridegroom. (Von de Wall, Malay Dict. II, 138).

88) Groeneveldt, op. cit., p. 108; *Pien-i-tien*, Chap. CIV.

89) As in the name of the king of Siam, who reigned from 1470—1540, 孛剌藍羅者直波智 *Put-lat-Lam-lo-chia-Tit-p'o-ti*, *Phra:Rama Radja Thibodi*, or in *Phra La:khon* (or *Nākhon*) *sila jüti* 勃剌略坤息剌尤地 *put-lat liak-k'un sit-lat iu-ti* (*Pien-i-tien*, CI, fol. 8).

In a Malay-Chinese vocabulary the province of *Probolingo* is transcribed 勃勞磨凌臥, according to the Amoy pronunciation *put-lo* (= *prō*) *bo-ling-go*; the malay *pĕrūt* or *prūt* (belly) is transcribed 勃律 *put-lut*. Likewise 勃荷 *put-ha* would give *pĕrha* = *p'ra*.

90) Yule, Hobson Jobson, pp. 551—2.

This word *Phra Khlăng* has been corrupted by the Portuguese to *Barcalon* and by the English and Dutch to *Berklam*.

La Loubère (Siam, I, p. 282) says: "The *Práklang*, or *Berklam*, as he is wrongly named, has also his place here and has the superintendency of the inner and outer trade as also of the king's Magazines. With him, as a minister of foreign affairs, foreigners have to transact".

If this etymology is correct, we are far from Java, and nearer to the Malay Peninsula, the neighbour of Siam. If our surmise that *Put-hâ* is the honorific title *P'ra*, or *Phra*, is right, it would explain why it forms the first part of the queen's title; which is followed by *Pi-ni-shuh* = *Vi-ni-ça* or *Vi-nyâ-sa* (?), which means entrusting, a deposit, according to Benfey's Skt. Dict. p. 860. For *pi* is used for *vi*, and *ni* for *ni* and *nya* [91]).

P'ra Vinyâsa would then mean "The saint or honorable Trust", a proper designation for a king's spouse [92]).

This title exists also in the malay language as *Para* (in Bali also *Pra*) as a honorific title.

Para-puttĕra or *Pra-puttĕra* means a princess [93]): "The honorable princess" or "H. E. the princess". The name of the king who reigned in Malacca in 1403 bore the name of *Paramisura* (拜里迷述剌 or 巴剌密瑣剌) i. e. *Pârameçvara*, composed of *Para* + *ma*, "most excellent", and *îçvara*, "Lord" [94]).

---

91) St. Julien, Méthode, N°s 1367 and 1268.

92) One of the titles of the queen in Siam is *Phra nang-chăo*, H. M. the lady-lord.

93) Von de Wall, Malay Dict. II, p. 399 and 404.

94) Benfey, Skt.-Engl. Dict pp. 515 and 544; Yule, Marco Polo, II, 225.

§ 7. According to the same Books of the Sung-dynasty the king of *Shay-po* has his hair tied up into a knot upon the top of his head, whereupon were golden jingles; he wears a silk robe and **leather shoes** and sits upon a square couch. His functionaries salute him daily thrice and then retire. When he goes out, he rides upon an elephant or sits in a sedan, escorted by five to seven hundred sturdy soldiers holding arms in their hands.

When the people meet the king, they squat down until he has passed by, when they arise again.

---

§ 8. Three sons of the king are made vice-roys [95]), and there are four officers called *Lŏ-ki-lian*, who manage together the affairs of the state, just as the ministers in China. They have no monthly salary, but they get, at stated intervals, products of the soil and other things of this kind [96]). Next there are more than 300 civil officers, which are *Siu-tsai* [97]), who keep the civil registers and enregister in them the revenues.

There are also about a thousand functionaries of lower rank, who attend respectively to the walls and moats of the city, the treasury, the granaries and the soldiers etc. [98]).

As regards the name of the four officers called *Lŏ-kĭ-lien*, it is till now unexplained. The suggestion that it might answer to the Javanese *Rakryan* or *Rakarayan* is only based upon the preconceived idea that Shay-po was Java. The word clashes with the chinese system of transcription, for *Rakryan* would be transcribed in Chinese

---

95) When it is said of *Tun-sun* (Tenasserim) that there were five kings, this is to be understood as indicating the king and his four viceroys. We have likewise to consider the 5 brother kings, which Marco Polo found in Ma'bar and in Cail, as the king and his four viceroys. (Yule, M. Polo, II, pp. 267, 291, 305 and 306. 1st Ed.)

96) Exactly as formerly in Siam. Cf. La Loubère, I, p. 247.

97) Graduates of the lowest degree in China.

98) See the *Sung-shi* § 8, and cf. Groeneveldt, op. cit., p. 16—17.

落吉栗安 *Lok-kit-lit-an* (Julien, Méthode, nos. 1053, 508 and 6), whilst *Rakarayan* would be transcribed 落迦羅延 *Lok-ka-lo-yan*; cf. the transcription of *Nârâyaṇa* by 那羅延 *Náloyan* (Julien, Méthode, N°. 2245).

Kri or *Gri* is always rendered by *two* chinese characters as in *Râdjagṛiha* 曷羅閣姞利呬 *R'ra-dja kit-li ha*; in *Gridhra kûta* 姞栗陀羅矩吒 *kit-lit* (= *grid*) *t'a-la* (= *dhra*) *ku t'a*. The javanese port *Grissé* (in Arab *Gersik*) is transcribed 吉力石 *kit-lik* (for *kir*, *ger*, *gri*) *-sik*. The *Kirghises* are called in Chinese 吉利吉思 *kit-li* (for *kir*) *kit-sze* (for *ghis*) or 乞里乞思 *kit-li* (for *kir*) *kit-sze* (for *ghis*). The malay word *nagĕrī* (contracted to *nĕgrī*, a country) is transcribed 那嗢里 *na-git-li*, where *git-li* stands for *gĕrī* or *grī*, etc.

In *Chao Ju-kwah*'s Ethnography (趙汝适諸蕃志), kindly placed at my disposal by prof. Hirth, the passage in question runs so: 官有司馬傑落佶連、共治國事 etc. "There are, "among their officers, *Sze-ma*'s (called) *Kiĕ-lŏ-kĭ-lian*, who manage "together the affairs of the state, etc."

We detect here immediately, in the first syllable *kiĕ*, the malay prefix *kĕ*, which, of course, requires the suffix *an* at the end of the word.

The slovenly author of the *Sung-shi* has dropped this prefix *kĕ* as immaterial [99]).

The character 落 *lŏ* (Amoy *lok*) is used by the Amoy-Chinese in the archipelago to render the syllable *dok* or *doc* in *Doctor* 落突 *lok-tut*, the syllable *lĕk* in *tumpĕlĕk* (a heap) 遁勃落

99) The *Sung-shi* (宋史) were compiled by the Mongol *Toktagha* (脫脫) in a very slovenly way. He has much copied from *Chao Ju-kwah*'s work, without mentioning this author. *Chao Ju-kwah*'s text is therefore much more reliable than the text of the *Sung-shi*. (Cf. Hirth, "die Länder des Islam" in Supplement of Vol. V of the *T'oung-pao*, p. 18; Wylie, Notes on Chinese Literature, p. 18; Giles, Chin. Biogr. Dict., p. 739).

tun-put-lok, the syllable *duk* in *duduk* (to sit down) 屢落 *lu-lok* etc.

The character 吉 *kit* is used for *kir* or *ker* in the transcription of the malay word *kĕring* (dry) 吉寧 *kit-ling* = *kir-ring*; for *kèr* in the transcription of the dutch word *kijker* (a spyglass) 家吉 *kèkit*, and for *kar* in the transcription of the skt. word *karpâsa* (cotton) 吉貝 *kĭ-peĭ*, old sounds *kat-pa* for *karpâ*.

The character 連 *lian* is used in transcription for the sound *ran* (Julien, Méthode, N°. 885). The reduction to a malay form gives *kĕ-dèkăr-an*, the groundword of which *Dèkar*, also spelt *Dèkir*, means one accomplished in sword-fighting, a fencingmaster, a champion, a brave warrior, a hero [100]).

Sze-ma, literally "Master of the Horse", was the title of the chief of military affairs during the Chow-dynasty [101]). The four Dèkars, who managed the affairs of the state, thus formed the military council of the four governors (*kĕdèkăran*) [102]) for the four quarters of the compass, exactly as in Champa.

In the old kingdom of Johore they were called *Pĕrdāna*, from the Skt. *Pradhāna*, a chief [103]).

All this does not look javanese at all, but tallies exactly with the description given of the king and court of **Champa** in the Books of the Sung-dynasty for the year 961:

"The king has his hair stuck up into a knot behind his nape; he wears a loose cotton gown, a golden ornamented crown and a necklace (*Mâla*) ornamented with the *sapta ratna* [104]).

---

100) See the Malay Dict. of Von de Wall and Pijnappel, s. v.

101) 司馬謂總武事也. K'ang-hi.

102) Cp. *Kĕ-rājah-an*, kingdom, royalty, royal dignity; *Kĕ-bĕsar-an*, insignia of greatness; *Kĕ-lapar-an*, famine. See Pijnappel's Introduction to his malay dictionary, § 75. When the groundword begins with an *m*, the prefix *mĕ* is used, as in *Mĕ-mūsoh-an*, in Chinese 馬毛思安 *ma-mò-su-an*, from the groundword *mūsoh*, an enemy. *Mĕmūsohan* means enmity, the enemies.

103) Von de Wall and Van der Tuuk, Malay Dict., Vol. II, p. 407.

104) The 7 precious things: *Suvarṇa* (gold), *Rūpya* (silver), *Vaidurya* (Lapis lazuli),

"His legs are bare, but he wears **leather shoes** without stockings.

"The women have equally their hair stuck up into a knot behind their nape, without using hairpins or combs. Their garments and mode of saluting are the same as with the men [105]).

"The king daily sits in contemplation (*dhyâna*) at noon. When his officials come to audience, they bow down once and not more. When the affairs of the state are cleared off, they again bow once and retire. Sometimes he goes out to look after his elephants, to enjoy the chase or to look at the fishing, which takes many days before his return. When the distance is not great, he sits in a litter; for great distances he rides upon an elephant, or sits down in a wooden sedan carried by four men.

"One man goes before him carrying a betel-tray. More than ten fellows follow him, carrying bows and arrows, swords, spears and hand-shields a. s. f. When the people see him, they only bow once.

....."The king sometimes makes his elder brother viceroy, or his younger brother second king. He has eight high officials, two for each of the four cardinal points (East, West, South, North), who separately administer affairs. They enjoy no salary, but they are sustained by the population under their control.

"Besides he has more than 50 civil officers who have the titles (equivalent to the chinese titles) of *Lang-chung*, *Yuen-ngai* and *Siu-tsai* [106]) and who attend respectively to the precious wares in the Magazines, etc. They also enjoy no salary, but only get turtles and fish for their sustenance, and are dispensed from statute labor.

"There are, besides, 12 officials who attend to the treasury and

---

Sphaṭika (crystal), *Rôhitamukti* (pearls or rubies), *Açmagarbha* (amber or coral or diamond or esmerald) and *Musâragalva* (cornelian).

105) Exactly what is said of the woman (or women) called *Mei-chu* (眉珠) aboard the ship of the ambassadors of Shaypo. See Groeneveldt, op. cit., p. 18.

106) Gentleman usher, Clarks in the tribunals, and graduates of the fourth rank (exactly as in *Shay-po*).

granaries, and more than 200 officers who command the army, and who also enjoy no monthly salary. Their army consists of more than 10,000 men, who get each two picul of dry rice, and 3 or 5 pieces of cotton for clothing in summer and in winter" [107]).

Every unprejudiced and impartial reader, who attentively compares both narratives and descriptions of *Shaypo* and *Champa*, will acknowledge that they correspond in all respects and that we therefore have to look out for *Shaypo* (Djavâ), not in Java, but in a country in the neighbourhood of Cochinchina, i. e. in the Malay Peninsula.

Ma-Hoan's account of *Champa* confirms our supposition. He tells us that its king wore upon his head a triple golden ornamented crown with jingling jewels, in shape of the middlesize jingles of

---

107) 其王腦後髽髻。散披吉貝衣。戴金花冠。七寶裝纓絡爲飾。脛股皆露。躡革履、無襪。婦人亦腦後撮髻、無笄梳。其服及拜揖與男子同。王每日午坐禪。官屬謁見、膜拜一而止。白事畢、復膜拜一而退。或出遊看象、采獵、觀漁。皆數日方還。近則乘軟布兜。遠則乘象、或乘一木杠、四人舁之。先令一人持檳榔盤前導。從者十餘輩、各執弓箭、刀槍、手牌等。其民望之、膜拜一而止。。。。。。其王或以兄爲副王、或以弟爲次王。設高官凡八員。東西南北各二。分治其事。無奉祿。令其所管土俗資給之。別置文吏五十餘員。有郎中、員外、秀才之稱。分掌資儲寶貨等事。亦無資奉、但給龜魚充食、及免調役而已。又有司帑廩者十二員。主軍卒者二百餘員。皆無月奉。勝兵萬餘人、月給杭米二斛、冬夏衣布各三匹至五匹。 *Vide* 宋史 and *Pien-i-tien*, Chap. CIII, fol. 1 *verso* and 2 *recto*.

China [108]). . . . . He goes barefoot; and when he goes out, he rides upon an elephant, or sits in a small carriage drawn by two yellow oxen" [109]).

Fei-sin says the same thing: "The chief of Champa wears a triple golden crown. . . . . He rides upon an elephant and is preceded and followed by more than 500 native soldiers, some of which carry pointed weapens and short lances, whilst others brandish leather shields [110]), beating drums and blowing upon trumpets made of cocoa-nut shells" [111]).

---

§ 9. We further read in the Books of the Sung-dynasty that it was not the custom in *Shay-po* to use matchmakers in contracting a marriage; that some gold was paid to the relations of the girl, and that she then was married [112]).

This is not true of Java. Prof. Wilken (op. cit., p. 281) says "that in marrying, it is the rule to employ a matchmaker. In Javanese they bear the name of *Patjuk* = matchmaker. Their principal business consists in enquiring in a covered way, if the parents of the girl are inclined to agree to the proposal made to her by the lover [113]).

---

108) A crown or diadem is called in Malay *Makóta* from the Skt. *Mukúṭa*; when it has three elevations, it is called *Trikúṭa*. Benfey, op. cit., i. v. *Kuṭa* and *Mukuṭa*.

109) 占城王頭戴金級三山玲瓏花冠、如中國中淨 (read 錚 or 琤) 之樣。跣足。出入騎象。或乘小車以二黃牛前拽而行。*Ying-yai Shêng-lan.*

110) These shields are called in Malay *dádap* or *déddap*. Cf. Von de Wall's Malay Dict., Vol. II, pp. 87 and 98.

111) 占城酋長頭戴三山金花冠。。。。乘象。前後擁番兵五百餘。或執鋒刃、或舞皮牌。槌鼓、吹椰殼筒。*Vide* 星槎勝覽。

112) 閣婆土俗婚聘無媒妁。但納黃金於女家以娶之。Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 17.

113) Cf. also Van Eck in the *Indische Gids*, 1879, Vol. I, p. 695.

"He is called *Waluk* in Tumbululese and *Ghagharen* in Tumpakewash language.

"In Malacca no matchmakers were employed [114]).

"The institution of the dowry (money paid to the relations of the girl) is a genuine Malay-Polynesian institute and is only found in Sumatra, where it is called *Djudjur* or *Kulo*; with the Battaks *tuhor* and *balî*; with the Dajaks, Makassarese, Buginese, the Alfuros of the Minahasa, etc. It is to be distinguished from the mahomedan dowry called *Mahr* or *Mas Kawin*. The difference is that the *Mahr* is given to the bride herself, whilst the Malay-Polynesian dowry *is paid to the parents of the girl.* In modern Javanese the Mas kawin is called *Sri kawin*" [115]).

The chinese historian now distinctly states that the dowry was paid "to the parents of the girl", so that it is impossible that Java is meant, because in that country the dowry was paid to the girl herself. In the *Hai-yu* (A.D. 1537) we are told that the Malays in Malacca, in contracting a marriage, attach much importance to the marriage-presents (dowry). The bridegroom has to provide a certain amount, but in his turn expects that the dowry of the bride will be as many times as much; and, moreover, the bride brings five or six slaves with her [116]).

---

§ 10. "The inhabitants of *Shay-po*", says the historian of the Sung-dynasty, "go in boats for their amusement in the fifth month" [117]). The same thing is said in the History of *Champa* of the same epoch: "In the fourth month they have the sport of going in boats" [118]).

---

114) Wilken, op. cit., p. 280.

115) Wilken, op. cit., pp. 268—269 and p. 271.

116) Groeneveldt, op. cit., p. 127.

117) 五月游船。 Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 17.

118) 四月有遊船之戲。 Regattas are one of the most beloved sports

§ 13. The Books of the Sung-dynasty further say that the people in *Shay-po* wear their hair hanging loose; that their dress is wrapped round their breast and goes down below the knees [119]).

The same is said of the inhabitants of *Champa*: "They wrap "around their breast a white cotton cloth which goes down till "their feet" [120]).

Now this is not at all Javanese, for in Java, not only the lower classes, but also the higher ones, and even their headmen, when they do not expect a call from Europeans, have the upperpart of their body naked. They are only clothed with a Kaïn or Sarung which is fastened above the hips and never covers the upperpart of the body or the breast. It is from the Arabs that the Indonesians have learnt to wear upperclothing [121]).

---

§ 17. In the 12th month of the year 992, the king of *Shay-po*, named *Mûlada* [122]), sent an embassy consisting of the chief ambas-

---

in Siam. (La Loubère, du Royaume de Siam, I, p. 152). They are not practized by the Javanese, at least Professor Wilken does not mention them is his book. Neither does Salmon. The only people who hold regattas in Java are the Chinese, at the occasion of the Dragon-boat festival (扒龍船); these boats are called *sampan bĕrlaga*, "contending sampans or boats", where the chinese word *sampan* sufficiently indicates that the boats are chinese. The only malay names for a boat are *pĕrahu* (prow) and *bīdūk*; for *bahtera* is Skt. *vahitra*, and *rambāya* is a vessel of state covered with a canopy.

119) 士人被髮。其衣裝纏胸以下至於膝。 Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 17.

120) 以白氎布纏其胸垂至於足。

121) Wilken, op. cit., p. 41.

122) 穆羅茶. Groeneveldt reads *Maradja*, but 穆 is only used for transcribing *mu*. (St. Julien, Méthode, N°. 1171); and by the Chinese in the Archipelago for *bok* as in *čmbok* 庵穆 *am-bok*, an elder sister. 茶 *cha* is never used in transcription for *dja*, but only for *ḍa* (達羅毗茶 Drâviḍa), for *ḍā* (旃荼羅 *Chāṇḍāla*), for *dhya*, for *ta* and for *ḍha* in *Uttarāshāḍha* (嗢怛羅頞沙荼). Julien, o. c., nos. 1760—1765. I must persist in the transcription *Mûlada* (or perhaps *Mûrdhâ*, head), which I already gave in 1870 in my first essay on Java "Iets omtrent de betrekkingen der Chineezen met Java".

For non-sinologues I remark that the old pronunciation of 茶 *cha* was *ta* (Amoy

sador *Da:tam*, the second ambassador *Bu Ali* [123]), the judge *Rĕdâna Kâting* (?) a. o.,

§ 18. to bring tribute consisting of Elephant-tusks, Pearls, Embroideries, gilded articles [124]), embroidered silken sashes, multicoloured silken sashes, multicoloured sashes of woven cotton, sandalwood, tortoise-shell, betel-trays, swords ornamented with rhinoceros-horn and with gold and silver, fine flowery rattan-mats, white parrots and a small pavilion carved of sandalwood, adorned with the seven jewels (*sapta ratna*). [The ambassador offered, besides, as a special tribute: tortoiseshell, *Camphor*, *Cloves* and fine, flowery rattan-mats] [125]).

This does not at all suit Java, which produces no *Elephants*, no *Silk*, no *Camphor* [126]) and no *Cloves*, all which products are

tê, our *tea*, *thee*, *thé* on the continent of Europe). When tea was introduced into China, the Chinese called it *tu*, "bitter herb", which character is written 荼. Later on they made, by leaving away one stroke, the character 茶 which was pronounced *ta*, (茶直加切 *t(it+k)a*. See K'ang-hi's Dict., i. v. 茶 and 荼). The chinese transcribents made no distinction between the Skt. *t* and *ṭ*, *d* or *ḍ* as appears a. o. from their transcription of *paṇḍaka* by 般荼迦 *pantaka* or 半擇迦 *pan-tak-ka* (old sounds, now read *pwantukia* and *pwantsihkia*); of *gôkaṇṭha* 俱昏荼 *kuhunta* (now pron: *kû-hwan-cha*); of *dhriṭaka* 提多迦 *thitaka* (now pron. *ch'i-to-kia*); of *ch'aṇḍaka* 闡鐸迦 *ts'ian-tak-ka* (now pron. *ch'en-toh-kia*); of *Saṁghāṭi* 僧伽胝 *Sang-ka-ti* (now pron. *Säng-kia-chi*). The same character 陁 *t'o* is used for *da* in *Pada* and for *ḍa* in *Puṇḍarîka* (Julien, Méthode, nos. 2060—61). The Malays pronounce the Skt. *koṭṭa* (a stronghold) as *kōta*. Cp. note 20.

The envoy of *Shay-po* told the emperor a little further on (§ 23), that his king was named *Adji Malaya* (夏至馬曜夜). We find the name *Malaya* in the name of a mountain range S of Mâlakuṭa, upon the coast of Malabar, called *Malayagiri*, transcribed by the Chinese 南海摩羅耶山, the mountain *Malaya* of the southern ocean (Cf. Eitel, Skt.-Chin. Dict., p. 70—71, and above § 23).

123) *Bu* is an abreviation of *Abu*, a name till the present day in use in Sumatra, meaning "Father". *Bu Ali* is thus "Father of Ali".

124) 銷金, washed with gold, gilded. Wells Williams, Chin. Dict.

125) This last passage in brackets has not been translated by Groeneveldt.

126) To give an idea how confused arab authors are in the application of the name *Zánij* (*Zábaj*), we quote that *Mahomed Ben Zakaria Al-Rázi* tells us that the Camphortree grows there. *Zábaj* = *Zábedj* generally designs Java; but here it evidently means Su-

found in the Peninsula. Tenasserim produces a. o. rice, pepper, cotton and *silk* [127]).

---

§ 28. I do not attach much importance to the story of the monkeys told by the ambassador of *Shay-po* [128]). Such ape-colonies are found everywhere in the Archipelago, and are not confined to Java alone, where they are not only found at Pasuruan, but with which I have met myself in the residence *Kădu*, near the source of the R. *Progo*.

The naturalist of the french expeditionary ship *Favorite*, narrates that the *Duck* (*Semnopithecus nemaeus*), found in the interior of Malacca and in Cochinchina, lives in numerous colonies in the dense forests of the coast, being not at all shy, and coming daily into the villages of the Cochinchinese.

They are called, according to Captain Rey, *Vénam*, which word would mean "Woodmen". Rey met numerous colonies of them, of which he killed several individuals [129]).

In Siam such colonies of monkeys are equally found, and the

---

matra, where Junghuhn found this tree, the *Dryabanalops Camphora*. Cf. Yule, M. Polo, II, 246. We remark that Camphortrees also grow in the Peninsula.

127) Algemeen Aardrijkskundig Woordenboek i. v. *Tanasserim*. Cloves were totally unknown in Java at that time. The malay name is, according to Rumphius, *Lawang*, but this is the Skt. *lawaṁga*, the name of the Clove-tree (*Caryophyllus aromatica* or *Myristica caryophyllata*. The fruit itself is called in Skt. *lawa* (Benfey, Skt. Dict. p. 791). The malay word *gūgung*, which Miquel (Flora van Ned. Indië, Vol. I, p. 463) gives as the name of the blossom, means the stalk by which the fruit is attached to the branch of the tree (cf. the dict. of Pijnappel and Von de Wall). The names in Amboina *Bubulawang* and in Ternate *Bobolawa* are both derived indirectly from the Skt. and Malay; likewise the later Javanese *labang*. In modern Malay in Java, the original name is entirely lost and replaced by the name *Tjĕngkĕ* which is the Chinese 丁芽 *ting-gé*, as I have shown already in the first Volume of the *T'oung-pao*, p. 403. This would seem to indicate that Java got its first cloves by means of chinese traders.

All the experiments tried to cultivate cloves in Java have signally failed (Miquel, op. et loc. cit.).

128) Groeneveldt, op. cit., p. 18.

129) Pöppig, Naturgeschichte, I, p. 18—19.

largest or chief of them is called *Tha:món*. (Cf. Pallegoix's Siamese Dictionary, p. 795). The king of such a colony of monkeys is called also *Phăja Kăbī* (*Ibid. i. v. Kăbī* = monkey), or *Vanărīn* and *Vanărèt* (*Ibid.*).

In the *Si-hu Chi* [130]) or Topography of the Western Lake at Hang-chow, Chap. VI, fol. 19, mention is made of the *Apes'-call-Grotto*, at the foot of the *Fei-lai*-hill [131]). This grotto has a passage leading all the way to India (天竺). Under the Sung-dynasty there was a monk, called *Chi-yih*, good at whistling, who used to keep white apes among the hills. When he went down to the stream *and gave a long whistle*, every one of the apes would assemble. They called him "Father of Apes" [132]).

The expression 呼以胥胥之聲 in the Books of the Sung-dynasty, translated by Groeneveldt (p. 18) "when they are called with the sound *siao-siao*", has to be corrected to 呼以嘯嘯之聲, "when they are called with a whistling (*siao-siao*) sound". The reason why monkeys are called by whistling, is that the males are able to whistle, whilst the females cannot [133]). According to the *Pi-ya* (埤雅), monkeys are in the habit of whistling in serene nights [134]).

It is evident that the Chinese have transplanted their native legend into the colonies they visited.

---

130) 西湖志纂. Wylie, Notes on Chin. Lit., p. 44.

131) 飛來山.

132) 呼猿洞在錢塘. 宋僧智一養白猿于山間. 臨澗、長嘯、衆猿畢集. *Vide* 增補事類統編, Chap. XIII, fol. 1 *verso* and fol. 2 *verso*. Cf. Yule's Extract from Rev. G. E. Moule's translation of this book in the *Geographical Magazine*, Lond, 1875, pp. 137—8, and H. Cordier, *Odoric de Pordenone*, p. 338.

133) 猿雄能嘯. 雌不能也. (格致鏡原, Chap. 87, fol. 15 *verso*).

134) 猿性靜夜嘯. *Ibid.*, l. c.

§ 21. The special mention that the ambassadors from *Shay-po* were dressed like the Persians who had brought tribute before [135]), likewise excludes the idea of *Shay-po* being Java, as the Javanese never have worn the long persian *Kaftan* or the arab *Khil'ah*.

---

§ 30. I have already called attention to the fact that the envoys from *Shay-po* had told the emperor that they had as a neighbour a country called *Brahman*, and I have pointed out that this was Birmah, which is a close neighbour of the Peninsula, but not of Java [136]). Groeneveldt's identification with *Bali*, east of Java, will thus have to be given up. The old Chinese never went farther south than Palembang in Sumatra, and knew absolutely nothing of the existence of the islands east of Java [137]).

I have likewise called attention to the fact that the island of *Ma-it* (Bintang) is mentioned in one breath with the embassy of *Shay-po* [138]).

§ 31. The whole passage runs thus: "In the third year of the eponyme *Ta-koan* (1109), in the 6th month, (*Shay-po*) sent ambassadors to bring tribute. They were received with the same ceremonies as those of *Kiao-chi* (*Hanoï*).

---

§ 32. [Likewise the state of *Ma-it* brought a cargo of precious wares to the sea-shores of Canton in the 7th year of the eponyme *T'ai-p'ing Hing-kwoh* (A.D. 982)] [139]).

---

135) 其使飾服之狀與嘗來入貢波斯相類。
Cf. Groeneveldt, op. cit., p. 18.

136) *T'oung-pao*, IX, p. 380; Geogr. Notes, no. VI.

137) As late as A.D. 1618, the author of the 東西洋考, Chap. IX, fol. 7 *verso*, states that *Timor* is the farthest of all countries 池悶諸國最遠處也。

138) *T'oung-Pao*, Vol. IX, p. 380; Geogr. Notes, no. VI.

139) The passage put between [] has been skipped by Groeneveldt in his translation.

§ 33. In the third year of the epouyme *Kien-yen* (A.D. 1129) the emperor, bestowing favors on the southern countries, bestowed upon the king of the state of *Shay-po* several honorary titles, as also a nominal apanage of 2400 houses, which in reality were only 1000.

---

§ 27. That Malacca (*Kaling* or *Djavá*) had often been in warfare with Sĕmbodja (Palembang), as the ambassador said, is no proof that *Shay-po* (Djavâ) is *Yava*. The Malay Peninsula, being only separated from Sumatra by the strait of Malacca, ought necessarily to come into conflict with the latter land [140]). And just in the year 992 Sĕmbodja was invaded by *Shay-po* [141]).

The first invasion of Java took place in 1377, and then Java is properly transcribed 爪哇 *Djao-wa* [142]).

If the Javanese had already conquered Palembang in 992, there was not the least necessity to reconquer it a second time in 1377. The Arabian authors who say that in the 10th century Serboza was a dependency of *Java*, have equally confounded Java proper, with Djavâ on the Peninsula [143]). No other conclusions can be drawn from these contradictory reports, but those derived from their internal evidence, and this, as we have shown, is in favour of *Djavâ* (*Shay-po*), being a kingdom upon the Malay Peninsula,

---

140) In 1408 the king of Malacca claimed possession of Palembang, which had been conquered by the Javanese, under the false pretence that the Emperor of China had empowered him to do so (Groeneveldt's Notes, p. 37); and in 1672 Djambi conquered Johore, but in 1678 it was in its turn overpowered by Johore.

141) 淳化三年冬、廣州上言蒲押陁黎 (Ba Abdalla) 前年自京廻、聞本國爲闍婆所伐。 *Pien-i-tien*, 98, fol. 3 *recto*; Groeneveldt, op. cit., p. 65, who, according to his system, makes *Djavá* to mean *Yava* (Java proper).

142) 是時爪哇已破三佛齊、據其國。 Cf. Groeneveldt, pp. 69 and 71.

143) See above, note 126.

whilst it is in flagrant contradiction with the geographical situation, the customs, dress and products of *Java* or rather *Yâva* as the name ought to be pronounced [144]).

We believe to have demonstrated that *Shay-po* must have been situated upon the Malay Peninsula, and shall try to circumscribe its position somewhat nearer.

We have seen, in N°. XI of these notes, that there was upon the Malay Peninsula a mighty state called *Kalatan*, of which the actual *Kĕlantan* is the poor remnant [145]). This *Kalatan* reigned over *Djavâ*, which must have thus been equally situated upon the Peninsula [146]), for it is out of the question that *Kălantan* would ever have reigned over Java, which latter island never was subject to any other country in the world, as Marco Polo expressly states.

And this is confirmed by the Arab authors. *Dimâchqî* quotes the sea of *Kalah*, so called after the island of *Kalah*, with the capital of the same name, the largest of the four cities situated upon it. The island of *Kalah*, he continues, is of a dangerous approach; its length is 800 miles and its

---

144) Wilken, op. cit., p. 352.

The Hindu Colonists gave to this island the name of *Yâva-dvîpa*, "The island of Millet", which name is pronounced in Prâkrit *Yava-diu*. Hence the Ἰάβαδίου of Ptolemy and the 耶婆提 *Ya-po-thi* of *Fah-hian*; whilst they gave to the Malay peninsula the name of *Djavâ Vâṭa*, "The China Rose Garden"; just as the Malays called a part of the Peninsula *Tânah sâri*, "The Land of Flowers". The change of *Yâva* to *Djâva* is of relative late date, according to professor Kern about the 13th century.

The character 闍 is, moreover, never used to transcribe the sound *ya* for which generally 耶 is used, as in 闍耶毱多 *Dja-ya-gup-ta*; in 闍耶補羅 *Dja-ya-pu-ra*; in 闍耶犀那 *Dja-ya-sê-na*, etc. Consequently 闍婆 *Dja-vâ*, cannot be the same as 耶婆 *Yâ-va*.

145) *Kalantan* was formerly one of the most powerful states in the Peninsula. Stokvis, Manuel de chronologie, I, 350.

146) According to the *Orang hûtan* of the Malay Peninsula, *Kĕlantan* was not conquered by the Malays, but by another race which, at the time, occupied permanently the territory of *Kĕdah* and *Pèrak*. (Albert Grünwedel, in Veröffentlichungen aus dem Königl. Museum für Völkerkunde, Vol. III, fasc. 3—4, Part II, p. 97. Berlin, 1894.)

breadth 350. It contains the cities of *Fansur* [147]), **Djaouah** [148]), *Helâbir* (Malâiur), *Lâweri* (Lambri) and *Kalah* [149]).

As M. van der Lith has clearly demonstrated that with *Kalah* is meant the Malay Peninsula and its capital *Kadah* or *Kĕdah* [150]), and as I have shown that *Malâiur* or *Maliur*, about whose situation M. van der Lith was still in doubt in 1886 [151]), was also situated upon the Malay Peninsula [152]), I have not the least hesitation of identifying the *Djavâ* or *Djapâ* (闍婆) of the chinese geographers with the *Djaouah* upon the Malay Peninsula, quoted by the arabian geographers. *Edrîsî* (middle of 12th century) says that in *Kalah* lives a king who is named the Djaba or indian prince, and that in this island is found an abundant tin-mine [153]). M. van der Lith (op. cit. p. 262, note 4) thinks Edrîsî to be in error, and that his *Djaba* refers to another island in the neighbourhood of Kalah, and that with *Djaba*, *Zabedj* or Java is meant, because Ibn Kordadbeh says that Kalah belonged to the Djaba of India. But when we bear in mind that *Kazwînî* distinctly states that the king of *Kalah* was subject to the king of China; that his "qiblah" [154]) was towards this king, and that he obeyed all his orders [155]), the island of Java is out of the question, because it was never subject either to China, Siam, or to any other country in the world. The *Djaba* quoted by

147) *Fansur*, the arabian transcription of *Pantjur* (Panchur), in Chinese 班卒兒 *Pan-tsu-r*, is till to day the name of an island upon the east coast of Sumatra, belonging to the group of the Brouwers-islands, and pertaining to the jurisdiction of Siak.

148) We have seen in our Geographical Notes N°. III (*T'oung-pao*, IX, p. 275), that the king of *Kaling*, in the Peninsula, lived in the city of *Shay-po* (*Djavâ*).

149) P. A. van der Lith et L. Marcel Devic, "Livre des Merveilles de l'Inde", p. 257.

150) Op. cit., p. 259—263.

151) Op. cit., p. 263, note 1.

152) *T'oung-pao*, Vol. IX, p. 288—290, 1898; Geogr. Notes, no. IV.

153) Merveilles, p. 256—257.

154) *Qiblah* (Arabian) is the point of the horizon to which Mahomedans turn their head when praying.

155) Merveilles, p. 257. It is far more probable that we have to read *Siam* instead of China, as Tennyson in his Description of Ceylon says.

the arabian authors is, without the least doubt, the *Djapâ*, *Djavâ* or *Djabâ* of the chinese geographers.

This is also confirmed by the statement in the *Tung-Si-yang Khao* (東西洋考, Chap. III, fol. 11 *recto*), in the Description of *Patani*, where we read that *Tani* was originally a tributary state of *Djapâ*, but that it is now annexed to Siam [156]).

It is evident that here *Djapâ* upon the Peninsula is meant, and not Java, which never exercised any supremacy over Patani.

It is further confirmed by the name *Djavâ* of a state in the Peninsula mentioned in the Siamese Dictionary of Mgr. Pallegoix, pp. 883—884, where we read: *Xăva* (pr. Djăvā), principality in the Malayan peninsula; *pī xăva*, Malay flute, *nŏk khăo xăva*, turtledove of Xava. With a slight variation, a *b* for a *v*, we find *Xăba* (*Djăba*) the siamese name (from the Skt.) of the Rosa Hibiscus sinensis.

We may add that, in the Books of the *T'ang*-dynasty (A.D. 785), *Kĕdah* (偈陀) and *Djavâ* (闍婆) are enumerated among the 18 dependent states of Birmah (驃國十八屬國). *Pien-i-tien*, Chap. 102.

The position of *Djavâ* is further determined by the situation of a state, called in the Books of the Sung-dynasty *Tan-mi-liu*, but, in the encyclopedia *San-tsai Tu-hwui*, *Ting-liu-mi* (登流眉). *Chao Ju-kwah* also calls it by the latter name.

According to the books of the Sung-dynasty, this *Tan-mi-liu* came to offer tribute in A.D. 1001. This state was 50 stages distant from *Cambodja* to the east; 15 stages by water from *Lowak* to the south; 35 stages distant from *India* to the west; 60 stages distant from *Ch'ing-liang* to the north; 25 stages distant from *Lohak* to the north-east; 45 stages distant from *Djavâ* to the south-east; 15 stages distant from *Ch'ing-joh* to the south-west;

156) 大泥本闍婆屬國。今隸暹羅。 The *Tung-Si-yang Khao* was published in 1618. Cf. Groeneveldt, Notes, p. VIII.

25 stages distant from *Lo-hoa* to the north-west, and 135 stages distant from *Kwang-chow* (Canton) to the north-east [157]).

The place called *Lo-wak* (羅越) is without the least doubt the Siamese *Lăvĕk* [158]) which Pallegoix says to be the name of an ancient town in Cambodja. But it was the capital of Siam, when Siam still belonged to Cambodja. The late king of Siam said: "Our ancient capital Ayuthia, before the year A.D. 1350, was but the ruin of an ancient place belonging to Kambuja, formerly called *Lawĕk*, whose inhabitants then possessed Southern Siam or Western Kambuja" [159]).

The country called 洛華 *Lo-hoa*, situated to the N.W. of *Tan-mi-liu*, is probably the savage tribe living west of Siam called by Pallegoix *Lawa*.

We cannot, according to the abovementioned bearings, admit Yule's identification of *Lo-hak* (羅斛) with *Lawĕk* [160]), but must stick to the old definition of the Chinese, that *Lohak* was a state belonging to Siam. The books of the Ming-dynasty distinctly state that the "Red soil" of the *Sui-* and *T'ang*-dynasties was later divided into two countries: *Lohak* and *Shan* (Siam) [161]). The soil

---

157) 眞宗咸平四年丹眉流國來貢。丹眉流國東至眞臘五十程。南至羅越水路十五程。西至西天三十五程。北至程良六十程。東北至羅斛二十五程。東南至闍婆四十五程。西南至程若十五程。西北至洛華二十五程。東北至廣州一百三十五程。Vide 宋史. Book 489, fol. 1f.

158) *Sirĕbuak* in Borneo, is transcribed to the present day 沙芝越 *Sĕ-lan-ouat* (Amoy-pronunciation) by the Chinese. *Lawĕk* was famous for its cloths called 羅越布. "Lawek-cloth". Probably the Malay Kain *Lăwĕ*, a name applied to a kind of light chinese stuff for bedcurtains, etc.

159) Cf. Yule, Marco Polo, II, 221.

160) *Ibid.*, [illegible]

161) 隋唐赤土國、後分爲羅斛、暹、二國。Vide 明史。

of Siam is meagre and unfit for cultivation, whilst that of Lohak is flat and moist, and yields abundant harvests wherewith it supplies Siam [162]).

During the time of the Mongol-dynasty (1260—1367) Siam always brought tribute. But later on *Lohak* made itself forcibly master of the territory of Siam and then called its country "The state of Siam and Lohak" [163]).

This explains why the Chinese call to the present day the kingdom of Siam *Siam-lo* (暹羅).

Consequently *Tan-mi-liu* or *Ting-liu-mi*, must have been situated upon the upper course of the *Menam* river, at a distance of 15 posts or stages journey, by water, from *Lawêk*.

Now as *Tan-mi-liu* was distant 45 stages journey S.E. from *Djavâ*, it is clear that we have to look out for it in the Malay Peninsula, and that the idea of Java (Yava) is totally excluded.

The houses of the common people in *Tan-mi-liu* were built of wood. They went barefoot and dressed in cotton. They wore no girdle, but wound a piece of white linnen around their heads. They bartered goods for gold and silver. The place where their chief resided was five *li* in circumference, but was not walled in. When he went out, he rode upon an elephant, or in a carriage with four ponies. The country produces rhinoceroses and elephants, Calaminestone, *Lithospermum erythrorhizon*, Sapanwood and all sorts of medicines. The climate is always excessively hot, and there is never snow nor frost. They had never come to China before, but in the 4th year of *Kien-ping* (A.D. 1001), the lord of this country

---

162) 暹土瘠、不宜稼。羅斛地平衍、種多穫。暹仰給焉。 *Ibid.*, l. c.

163) 元時暹常入貢。其後羅斛强併有暹地。遂稱暹羅斛國。 *Ibid.*, l. c. Professor Summers' statement that it was Siam which overpowered Lohak is thus wrong (Cf. Yule's M. Polo, II, 220, note 3).

Ta:Suki sent an ambassador *Ta:Kitma*, a second ambassador *Ta:Lap*, his judge *P'i-ni* (*Vinya*?), together 9 persons, to offer in tribute 1000 pounds of Putchuk, a hundred pounds of Calamine and Tin each; 35 pounds of foreign *Coptis* [164]); one hundred pounds of *Lithospermum erythrorhizon*, a set of red rugs, four pieces of flowered chintz; 10,000 pounds of Sapanwood and 61 Tusks of elephant-teeth. They were admitted to audience in the *Tsung-tèh*-hall, and gifted with caps, girdles and clothing. When they returned to their country, H. M. gave a letter for (their king) *Ta:Suki*, as a reward and praise [165]).

I doubt very much that the *Ting-liu-mi* of the *San-tsai Tu-hwui* and of *Chao Ju-kwah* (趙汝适) is the same country as *Tan-mi-liu*; for the former country is evidently a malay state as we will presently see.

The first mentioned *San-tsai* says that in the state of *Ting-liu-mi* the lord of the country is chosen by general suffrage. He has his hair stuck up into a knot, and his body wrapped with taffety. When the barbarian king goes to hold court, it is said that he

---

164) Bretschneider, Bot. Sinic., III, no. 26.

165) 其俗以板爲屋。跣足、衣布。無紳帶。以白紵纏其首。貿易以金銀。其主所居廣袤五里。無城郭。出則乘象。車亦有小馬四。地出犀象、鈆石、柴草、蘇木、諸藥。四時炎熱。無雪霜。未嘗至中國。咸平四年國主多須機遣使打吉馬、副使打臘、判官皮泥等九人來貢木香千斤。鈆鐵各百斤。胡黃連三十五斤。紫草百斤。紅氈一合。花布四段。蘇木萬斤。象牙六十一株。召見宗德殿、賜以冠帶服物。及還、又賜多須機詔書、以敦奬之。*Pien-i-tien* CIV; 宋史, Chap. 489, last leaf.

ascends the arena. When all the natives have accomplished their salutations, they seat themselves with crossed arms and clasp their shoulders as a sign of respect [166]).

Chao Ju-kwah says that the country of *Ting-liu-mi* is situated west of Cambodja. That the lord of the country wears flowers in his stuck up hair, wears (a) red (garment) over his shoulders, but white (cloth) to cover his nether limbs [167]). At the days of audience, he ascends a tribune, for primitively he had no palace. They use palmleaves as plates, and do not make use of either spoons or chopsticks, but pick the meat up with their fingers. There is a mountain called *Bulong*, where Çâkya's nirvâna was shown by a metamorphosis into a copper elephant, and which is still there. Their products are cardamons, lignum aloes, yellow wax, kinogum and such like [168]).

But what makes *Ting-liu-mi* a malay country, is the curious way how the subjects made their obeisance, by crossing their arms over their breast and clasping their own shoulders, of which the *San-tsai Tu-hwui* gives an exact engraving.

Now this is a common malay form of respect, and it even has

---

166) 按三才圖會登流眉國選人作地主。椎髻。纏帛蔽身。番王出座名曰登場。衆蕃拜罷、同坐交手、抱兩膊爲禮。

167) 肩 *kien*, shoulder, means, as a verb, "to shoulder". Cf. Davis, "Chinese moral maxims", N°. 147. 雲肩 is a ladies' mantilla. For 蔽 cp. the quotation in the *San-tsai Tu-hwui* above, note 165. I cannot understand professor Hirth's misgivings about this simple passage. (Sitzungsberichte der bayer. Akad. d. Wiss. 1898, Heft III, p. 498).

168) 登流眉國在眞臘之西。地主椎髻簪花。肩紅、蔽白。朝日登場。初無殿宇。飲食以蔡葉爲椀。不施匕箸。掬而食之。有山曰無弄。釋迦涅槃示化銅象、在焉。產白荳蔻、箋沉速香、黃蠟、紫礦之屬。

a special name: *Sĕngkĕlang*, defined in Von de Wall's Malay Dictionary as: "the arms crossed over each other, so that the right hand is applied upon the left and the left hand upon the right shoulder" [169]).

The same custom was in use in ancient Cambodja during the Sui-dynasty, A.D. 617. It is said in the Notice on that country that when the lower officials come to audience to the king, they knock thrice their heads at the foot of the throne. When H. M. calls them to ascend the steps of the throne, they kneel down, clasp their shoulders with both hands, and sit down around the king in order to deliberate upon the government affairs [170]).

With respect to the name of *Tan-mi-liu*, which may be or not be a transcription of a native name, we would remark that the Great Geography of the Ming-dynasty says that the Siamese are the remainder of the band of the famous robber *Red-brow* of the Han-dynasty [171]).

"Redbrow" was the nickname of the brigand-chief *Fan Ts'ung* (樊崇) who ravaged northwestern China in about A.D. 30. It is said that the leader, with his whole army, adopted the practice of dying the eyebrows blood-colour, in order to increase the terror their appearance inspired [172]).

If we take 丹眉 *tan mi* in its literal signification, it would mean likewise *Redbrow*, and 流 *liu* would then mean "vagrants",

---

169) Crossing one's arms behind one's back is called in Malay *sĕngkĕling*, and *sing-gang* is a punishment for boys in malay schools, when the culprit is obliged to hold his left ear with the right, and his right ear with the left hand, and has to rise and sit down in that position without ceasing. Cf. Pijnappel's Malay Dict., II, p. 24—25.

170) 按眞臘本傳。。。。及諸小臣朝於王者、輒以階下三稽首。王喚土階、則跪。以兩手抱膊、遶王環坐、議政事。*Pien-i-tien*, Chap. CI, 1, fol. 2 *recto*; Rémusat, Nouveaux mélanges asiatiques, I, p. 79.

171) 暹乃漢赤眉遺種。*Vide* 明一統志。

172) Mayers' Chinese Reader's Manual, no. 111; Giles, Biographical Dict., no. 536.

"vagabonds" = "the redbrowed rabble". But we leave this etymology for what it is worth.

Java was so little known by the Chinese Officials [173]), that even as late as the Mongol-dynasty, when *Kubilai Khan* sent in A.D. 1293 an expedition to call it to allegiance, the historians remarked that "**the "customs and products of this land are not investigated;** "but that, as a rule, the barbarian countries over the sea produce "many rare and valuable things, which fetch a high price in China" [174]).

This important remark shows evidently that the authors of the History of the Mongols did not consider Java (爪哇) as the same country as *Djavâ* (闍婆) of which, as we have seen, the customs and products were perfectly well known.

In the books of the following *Ming*-dynasty (1368—1643), Java is always called 爪哇 *Djao-oa*. We find mention of embassies to China in 1370, 1372, 1375, 1377, 1379, 1381, 1393, 1403, 1405, 1415 etc., all under the name of *Djao-oa* [175]). But in the midst of these embassies we find one mentioned in 1378 as coming from *Djavâ* (闍婆) [176]). The entry runs:

"In the 11th year of the period *Hung-wu* (1378), the king of "*Shay-po* (*Djapâ* or *Djavâ*) sent envoys to bring tribute" [177]).

---

173) I purposely say *officials*; the merchants from *Fuh-kien*, who traded with Java, knew the country well enough; but as they were illiterate men, who did not write books on the countries they traded with, we know nothing of them. It is only when a foreign country had *official* intercourse with the chinese government, that the chinese historians took notice of it and noted down what they heard of it.

174) 其風俗土產不可考。大率海外諸蕃國多出奇寶取貴於中國。 Cf. *Pien-i-tien*, Chap. 97 I, fol. 4 *verso*, and Groeneveldt's Notes, p. 20.

175) Cf. Groeneveldt's Notes, p. 34 *seq*. The chinese geography 海國聞見錄, fol. 17 *recto*, calls the Malays of Java 無來由繞阿番 *Bu-lai-iu* (Malayu) *Dziao-a* (Djava) barbarians.

176) Not mentioned by Groeneveldt.

177) 洪武十一年闍婆王遣使朝貢。 Cf. *Pien-i-tien*, Chap. 97 I, fol. 5 *verso*.

The editors of the *Pien-i-tien* say in a note upon this passage: "According to the other books, *Djao-oa* is the old *Shay-po*. Alone in the outlandish history of the Ming-dynasty there was, besides *Djao-oa*, (a country called) *Shay-po* which brought tribute. We merely append it here in order to provoke researches" [178]).

The editors then continue: "According to the outlandish History "of the Ming-dynasty, History of *Djao-oa*, *Shay-po* was formerly "called *Shay-po-tah*, which came first to pay homage to the court "(of China) during the period *Yüan-kia* of the *Sung*-dynasty (A.D. "424 – 453). During the *Tang*-dynasty it was called *Kaling* [179]) or "*Davâ* [180]), whose king dwelt in the city of *Shay-po*.

"In the books of the *Sung* there is always spoken of *Shay-po* "which brought tribute, and then again mention is made in 1378 "of its king *Mâna dâlam*? [181]) sending a letter and offering products "of his country. Afterwards they never came again. Some say that "*Djao-oa* is the same as *Shay-po*; but no mention is found of this "statement in the Books of the Mongol-dynasty, in which it is "said, besides, 'that their customs and products have not been "ascertained'. Now (at once), during the reign of the founder of "the *Ming*-dynasty, both countries come to bring simultaneously "tribute; but the names of their kings are not the same [182]), so

---

178) 按他書皆言爪哇卽古閣婆。獨明外史爪哇之外別有閣婆入貢。姑附子此以待參考。

179) I have shown already that *Kaling* was situated upon the Malay Peninsula.

180) The inhabitants of the island Nias (west coast of Sumatra), call to the present day the Malays of Sumatra *dawa* (*dava*). Merveilles de l'Inde, p. 238.

181) 摩那駝喃. If the name is Malay, the characters could be read *Mânah-dâlam*, "the Honorable of the royal palace"; cf. *bahâsa dâlam*, the language of the court; *orang dâlam*, the courtiers. (Malay Dict. of Von de Wall, Vol. III, 116 and II, 92.

182) The king of central Java, who sent embassies in 1377 and 1379, was called *Wĕdânâ Prâbu* (八達那巴那務) and the king of *Shay-po*, who sent an embassy in 1378, was called *Mâna dâlam* (摩那駝喃). *Panabu* is probably

"that it must have been two countries. If one of them was later "destroyed by *Djao-oa* (Java) is not to be ascertained" [183]).

The latter surmise is wrong, for it was only in 1406 that the king of West Java fought a decisive battle with the king of East Java, in which the latter was defeated and his kingdom destroyed [184]).

There is no question of *Shay-po* being either west or east Java, for in 1377 the king of east Java, *Buwånå Bangkit*, and the king of west Java, *Mula Prābu* [185]), both sent envoys to bring tribute [186]).

---

to be read *Pa-ra-bū* = *Prābu*. The character 那 is used in transcription for the syllable *ro* in *Roma* 那嗎 (*Vide* 海國聞見錄, fol. 33 *verso*, with the definition that it is the capital of the Pope: 那嗎者天主國王處也); and for *Ra* in *Sungora* 順姑那.

八, *peh* in Amoy-dialect, stands for *vé* (*wé*). *Wĕdånå Prābu* means "First (supreme) king".

183) 按明外史閣婆古曰闍婆達。宋元嘉時始朝中國。唐曰訶陵。又曰杜婆。其王居闍婆城。宋曰闍婆皆入貢。洪武十一年其王摩那駝喃遣使奉表貢方物。其後不復至。或曰爪哇卽闍婆。然元史爪哇傳不言。且曰其風俗物產無可考。而太祖時兩國並時入貢。其王之名不同。或本二國。其後爲爪哇所滅、不可考, *Pien-i-tien*, Chap. XCVII.

184) 永樂四年西王與東王構兵。東王戰敗。國被滅。 Cf. Groeneveldt's Notes, p. 36.

185) In Chinese *But-lo p'o-bu*; the aspirated *p'o* serves to render *pra*. 波 *p'o* is abreviated from 波羅 *p'o-lo* (Julien, Méthode, N°. 1450) like 陀 or 陁 *t'o* is abreviated from 陀羅 *t'o-lo* (Julien, Méthode, N°. 2075) in 留陁 *liu-t'o* for *Rudra*; and 多 for 多羅 *to-lo* in 根多 *pei-to* for *patra*, etc.

186) 其 (i. e. *Djao-oa*) 國有東西二王。東蕃王勿院勞網結、西蕃王勿勞波務、各遣使朝貢。 *Pien-i-tien*, Chap. 97 t, fol. 5 *recto*; Groeneveldt's Notes, p. 35. *Buwånå* = Skt. *bhuwāna*,

Now the king of *Shay-po* was called *Mâna dâlam* and thus can not have been either the western or eastern king of Java.

We know by tradition that in West-Java reigned Hindu princes, which explains the name *Mula Prābu* (principal king). Two princes in India were called *Mula Rādja* [187]) (principal king).

The princes of East-Java all had names composed with *Buwånå* and followed by an *epitheton ornans*.

We have had in Mataram a *Paku Buwånå* I, surnamed *Puger* (1704—1719); a *Paku Buwånå* II, *Lawean*; a *Paku Buwånå* III, *Prābu* II.

The Susuhunans of Surakĕrto were:

Paku Buwånå III, *Prābu*, 1755—1788.
» » IV, *Bāgus* (the fair) 1788—1820.
» » V, *Sugi*, 1820—1823.
» » VI, *Saperdan*, 1823—1830.
» » VII, *Puroboyo*, 1830—1861.

The Sultans of Djokjokĕrto bore the names of:

Amangku Buwånå I, *Swargo*, 1755—1792.
» » II, *Sepu*, 1792—1812.
» » III, *Rodjo*, 1812—1814.
» » IV, *Djarot*, 1814—1822.
» » V, *Menol*, 1822—1855.
» » VI, *Gatot*, 1855—1877 [188]).

---

the world). The characters 院, 寃, 莞, pronounced *yuen* in Mandarin, are all pronounced *oan* in Amoy; *oan* = *wan*; 勞 *lo, la* becomes *na* on account of the end-consonant of the preceding syllable *wan*; *wan-la* becoming, by assimilation, *wanna* (*wana*). The character 結 *kieh*, "to tie", is pronounced *kiet* in Amoy, *kit* in Canton. Groeneveldt's reading *Bogindo* is open to objection. In the first place it should be read *Bagindo*, a Sumatran word, derived from the Skt. *Bhagyanda*, "His Felicity", a title given to royal persons; it is placed after the name or title. (Von de Wall, Malay Dict., I, 247—248). In the second place 勿 is never used in transcription for *ba*.

187) Stokvis, Manuel de Chronologie, I, p. 257.

188) Stokvis, op. cit., p. 362—363.

My colleague, Dr. Vreede, professor of Javanese in Leiden, suggests that the chinese historian has omitted the word *Paku* or *Amangku* before *Buwånå*, which is very likely, as the Chinese did not know Javanese.

Bangkit is a high javanese word, used in poetry for the more common word *bisâ* or the malay *pintar*, "knowing, wise, intelligent". The full title will have been *Paku* (or *Mangku*) *Buwånå*, *Bangkit*, "The Pin of the World (surnamed) *The Intelligent*".

So ignorant are the Chinese of the true position of Java and the Peninsula, that even a modern author *Ts'ai Fang-ping* (蔡方炳), who gave, under the present dynasty, a revised and enlarged edition of the *Kwang-yü Ki* (廣輿記) by *Luh Ying-yang* (陸應陽), a work written in the commencement of the 17th century, muddles both countries. In Chap. 24 he says of Java (爪哇國), that it borders to the west upon Sĕmbodja (Palembang), to the east upon the old kingdom of the women [189]), that to the south it is a neighbour of the old kingdom of the Tadjiks (*Atjeh*), and that its northern frontier is Champa [190]).

Now this indicates, not the situation of Java, but that of the Malay Peninsula.

Besides, he names among the products of the country "Rose-oil" [191]); but, as well known, there are no roses in Java [192]), and rose-oil is imported by the Arabs to Java. The Malays call it now *ajar mawar* [193]).

---

189) I have described in my "Problèmes géographiques", N°. XX (*T'oung-pao*, Vol. VI, 1895, N°. 3) this 女人國 which was situated east of China.

190) 爪哇國西抵三佛齊國。東至古女人國。南隣古大食國。北界占城.

191) 薔薇露.

192) Miquel, Flora van Nederl. Indië, Vol. I, pp. 385—386. Cf. my Nederl.-Chin. Wdb. s. v. *Rozenolie*, where I have shown, that persian rose-oil was imported to foreign countries.

193) From the Persian *Mawara'*.

The Great Geography of the Ming-dynasty repeats the same statement: "The kingdom of Java borders in the east upon the old kingdom of women, to the west upon Sĕmbodja, to the south upon the old kingdom of the Tadjiks, and to the north upon Champa. This state is properly the old state of *Djavâ*" [194]). In reality these geographical bearings indicate the old *Djavâ* upon the Malay Peninsula; but the characters 闍婆 *Djavâ* are changed for those of 爪哇 *Djao-oa*. For we must once more remark that south of Java (Yava) is **no land**; and therefore the country of the *Tadjiks*, which we have shown to have been situated in *Atjeh*, cannot be said to lie south of Java, which is, on the contrary, the case with respect to the Malay Peninsula.

Besides, the old "Country of the women" lay east of China and not east of Java.

This is clearly indicated by *Chao Ju-kwah*, who tells us that "east of *Shay-po* the force of the sea gradually lessens, and that the "Country of the Women" is found there. Going still further east, is the place where the *Mi-liu* runs out, and where is an end of the human world.... Half a month's sailing (from the eastern coast of Shay-po) brings us to Pulau Condore", etc. [195]). Now this "lessening of the sea" is equally said of the channel of Formosa [196]). The "Country of the Women" was probably in or near Japan [197]); whilst I have demonstrated, and I think even proved beyond doubt,

---

194) 按明一統志爪哇國東抵古女人國。西抵三佛齊國。南抵古大食國。北抵占城。國本古闍婆國。

195) 闍婆國○○○○東至海、水勢漸低。女人國在焉。愈東則尾閭之所泄、非復人世。泛海半月至崑崙國。*Vide* 趙汝适諸蕃志。

196) Problèmes Géographiques, XIX, *T'oung-Pao*, VI, 170.

197) Problèmes Géographiques, XX, *T'oung-pao*, VI, 247 *seq.*

that the *Mi-liu* is the *Kuro syo* or black current of the Japanese, running from the east coast of Japan to California [198]).

The homophony of 闍婆 *Djavâ* and 爪哇 *Djao-oa* has created the deplorable confusion which has misled all chinese and european geographers.

According to the Books of the *Sung*-dynasty, *Sĕmbodja*, identified with the present Palembang in Sumatra, is said to be a neighbour of Champa, and to lie between Cambodja and Djavâ [199]). The author has here confounded *Djava* (*Yava*) with *Djavâ*. The author of the General Topography of Canton (published in 1731), likewise says: "Sĕmbodja is the old *Kĕnderi*; it is situated five days journey south of Champa [200]), and lies between Cambodja and Djao-oa (Yava)" [201]).

It is clear that they had not the least idea where Palembang was exactly situated; for certainly it is no neighbour of *Champa*, and cannot be reached in five days sailing from that place [202]).

Ma Hoan, in his *Ying-yai Shêng-lan* (A.D. 1416) says: "*Ku-kang* is the country formerly called Sĕmbodja; Palembang is a tributary state of Java. To the east it borders upon Java; to the west (*sic!*) upon the frontiers of Malacca. To the south are big mountains, and to the north it lies near the great ocean (the Indian sea)" [203]).

---

198) Problèmes Géographiques I, *T'oung-Pao*, III, p. 166—167.

199) 按宋史三佛齊國與占城爲鄰。居眞臘闍婆之間。 Book 489, A.D. 960.

200) 按廣東通志三佛齊國古干陀利也。在占城之南、相距五日程。居眞臘爪哇之間。

201) This whole absurd geographical statement reminds one of the old dutch nursery ditty: "tusschen Keulen en Parijs ligt de weg naar Rome" (between Paris and Cologne lies the road to Rome). Can it be that the authors have confounded *Sĕmbodja* (三佛齊) with *Kĕmbodja* (甘孛智) which are only variants of the same name, the prefixes *sĕm* and *kĕm* being interchangeable in Malay?

202) The voyage from Champa to Palembang takes about 30 days. Cf. Groeneveldt, Notes, p. 63.

203) 舊港卽古名三佛齊國是也。浡淋邦屬

In the corrected edition of this work, the text runs: "*Ku-kang* was anciently called *Sĕmbodja*, and is (now) called *Palembang*. It belongs to Java. To the east it borders upon Java; to the west (*sic!*) upon Malacca; to the south upon big mountains and to the northwest upon the sea" [204]).

We have here again a gross error, for certainly Palembang does not border to the *west* upon Malacca, but to the *east*. To the west Palembang borders upon the mountain-range of Bencoolen.

In the same book (489) of the History of the *Sung*-dynasty, the distance between Brunei (N.W. coast of Borneo) and *Shay-po* is estimated at fourty five (45) days sailing [205]); whilst in the Description of *Shay-po* in the same books of the *Sung*-dynasty, the distance from the northeast coast of *Shay-po* to Brunei is only estimated at fifteen (15) days sailing [206]).

Evidently the first *Shay-po* refers to *Djava* (Java) and the second to *Djavâ* upon the Malay Peninsula [207]).

I am surprised Groeneveldt was not struck by this incongruity.

I shall return more at length upon this question, when treating of Sumatra; but I feel confident that I have established beyond doubt that the *Djavâ* (Shay-po) described in the Books of the *Sung*-dynasty, was a principality situated upon the Malay Peninsula.

爪哇國所轄。東接爪哇。西接滿剌加國界。南大山。北臨大海。*Vide* 瀛涯勝覽。

204) 舊港古號三佛齊。曰浡淋邦。隸爪哇。東距爪哇。西居滿剌加。南距大山卜。西北濱海。

205) Description of Brunei. Cf. *T'oung-pao*, IX, p. 381 and Groeneveldt's Notes, p. 108.

206) See above p. 258 [14], and Groeneveldt's Notes, p. 15.

207) The mongol historiographer, of course, wrote after an oral communication, and the characters 闍婆 *Djavâ* being the only ones he knew for rendering this sound, he used them to transcribe as well *Djao-oa* as *Djavâ*.

When we now resume our inquiry into a tabular form, we shall get the following results:

	Djavâ (Champa, Siam).	Java.
1	Very thin silver coin cut from silver-leaf with scissors, and bearing a chinese mark. § 3.	Thick lumps of silver chopped into irregular pieces, without inscription. Chinese copper cash as a currency.
2	No penal laws, only fines of gold. Death only inflicted upon robbers. § 6.	Penalty of death for all offences.
3	Rearing of silkworms and fabrication of silk. § 3.	No silk known, before it was indirectly obtained from China through Hindustan.
4	The king has his *hair stuck up into a knot*, wears a golden crown upon his head, a long cotton gown and *leather shoes*. § 7.	The king wears his *hair loose*; has only a cotton sarung (the breast bring bare) and goes *barefoot*. *Shoes* only introduced in recent times, but not worn by the natives.
5	Titles of functionaries explainable in Malay and Siamese. § 23.	The same unexplainable in Javanese.
6	No matchmakers employed in marriage. § 9.	Matchmakers (*Patjuk*) indispensable.
7	Dowry paid to the parents of the bride. § 9.	Dowry only paid to the bride herself.
8	Regattas. § 10.	Unknown in Java.
9	Produce Elephants, Silken stuffs, Gold, Camphor, Cloves. § 18.	Java has *no* elephants, *no* silk-manufactury, *no* gold (or nearly none), *no* Camphor and *no* Cloves.
10	Djavâ is ruled by *Kalatan*,	Java was never tributary to a

a state lying south of Siam, upon the Malay Peninsula.	foreign state. Marco Polo states expressly that Java is subject to a great king and tributary to no one else in the world. (Yule, II, 217).
11 Mention of a city called *Djao-uah* in the Malay Peninsula by *Dimachqi*. p. 289 [29]. Mention of a principality called *Djăva* in the Malay Peninsula by the Siamese. p. 291 [31].	11 Java only known in Siam as *Jăkka:tra* (Javan. *Jacatra*) and *Ka:la:pā*, old name of Batavia (*Kĕlapa*, cocoanut).
12 *Djavâ* was one of the 18 dependent states of Birmah, p. 291 [47].	12 Java was never tributary to Birmah.
13 The Natives in Djavâ were cleanly eaters. § 5.	13 The natives in Java are very dirty, eat snakes, ants, insects and worms, and sleep and eat together with the dogs.
14 Persian or arabian colonies in Atchin, south of Djavâ.	14 South of Java is **no land**, and are no persian or arabian colonies.

These differences are too great to allow the identification of *Shay-po* with Java. We lay especially stress upon the differences in coin (no. 1), in dress (no. 4), in the titles of functionaries (no. 5), in the use of matchmakers and dowries (no. 6 and 7), in the products of the country (no. 9), in food (no. 13), upon the name of Djavâ as that of a state upon the Malay Peninsula (no. 11 and 12) and upon the persian or arabian colonies in Atchin (no. 14).

MÉLANGES.

Le Tien fu hia fan tchao shu

天父下凡詔書

LIVRE RELIGIEUX DES TAI-PING [1])

PAR

C. DE HARLEZ.

Comme je l'annonçais dans le Fascicule de Décembre 1898 du *T'oung-pao*, je crois utile de donner quelques détails sur le volume du code général des Tai-pings que j'ai réussi à me procurer. Les idées qui y sont développées mettent sous un nouveau jour les doctrines religieuses de la faction des Tchang-mao et montrent que leur christianisme était bien superficiel. Ils avaient adopté la Bible, mais ne s'en préoccupaient guère. Il est bon que l'on connaisse ces choses pour qu'on ne juge pas trop vite des principes professés par les sectes chinoises qui peuvent encore surgir.

Le livre dont nous voulons dire ici quelques mots a pour titre véritable «Livre des enseignements du Père Céleste descendu ici bas». Ces derniers mots se rapportent au Père Céleste, comme on va le voir.

1) J'emploie ce terme comme étant plus connu.

Au commencement du livre nous voyons un groupe de disciples de la nouvelle religion réunis pour implorer le Père céleste et lui demander de venir sur la terre (下凡) leur donner ses ordres. Dieu se rend à leur demande une fois, deux fois, sans leur apprendre rien d'important; puis deux des disciples assument la charge de rédiger les *Mémoires des descentes ici bas du Père céleste.*

Au f°. 3 *verso*, apparaît un nouvel acteur, le Roi du ciel *Tien Wang* 天王, dont le rôle ne nous est point expliqué, si ce n'est peut-être par les quatre mots 是晚北王, «c'est le roi du N.O.», qui ne nous en apprennent pas grand chose.

Ce roi du Ciel, accompagné de sa garde, se présente devant le Tien-fou, se prosterne devant lui et lui demande de descendre sur la terre. Le Père céleste acquiesce à sa demande et lui dit:

Siu-tsiuen (un des disciples) a assumé aujourd'hui la gestion de mes affaires à moi, le Père céleste; qu'un homme vulgaire en ait la charge c'est difficile, dangereux.

Voilà maintenant que *Tcheou Sih-neng* a le coeur rebelle. Hier il est revenu à la cour avec d'artificieux compagnons; et il désire prendre en main les affaires bonnes et grandes. Le savez-vous?

Le Roi du Ciel répondit: *Tsing-pao* et ses gens me l'ayant également dit, je le sais. Aujourd'hui, en prenant cette charge, on compte avec joie sur (la justice et) la puissance du Père céleste. Autrement ce serait bien difficile.

Cela dit, le Père céleste dit à *Meng Te-tien*: Vous, allez-vous en et encouragez *Tcheou Sih-neng* à venir. *Te-tien* répondit: je me conformerai à cet ordre.

Meng Te-tien avec *Tcheou Sih-neng* vint en présence du Père céleste, celui-ci dit: *Tcheou Sih-neng*, précédemment vous êtes parti; de quelle région venez-vous? *Sih-neng* répondit; autrefois j'ai, à plusieurs reprises, supplié le roi de l'Orient et tous les rois de se présenter à leur maître; que la grâce soit accordée à votre petit serviteur

Tcheou Sih-neng, qu'il retourne à Pok-peh et se réunisse à tous ses frères et soeurs.

Le Père céleste continua: avec qui êtes-vous allé?

Sih-neng répondit: votre enfant est allé avec *Hoang Tchao-lien*.

Le Père céleste dit: *Tcheou Sih-neng*! maintenant, au palais de l'Est, quel est celui qui parle, enseigne?

— C'est le Père céleste, le maître suprême, l'auguste Shang-ti.

— *Le Père céleste*: qui est ensuite le soleil?

— *Tcheou Sih-neng*: c'est mon maître, le Roi du ciel; c'est le vrai, le juste maître de tous les royaumes de ce bas monde.

Le Père céleste: La splendeur du soleil quelle étendue atteint-elle?

Sih-neng: Elle s'étend sur tout le monde sub-céleste.

Le P. C.: Cet éclat se manifeste-t-il?

S. N.: Oui, il est aperçu.

Le P. C.: Maintenant qui est-ce qui dirige toutes choses?

S. N.: C'est le Père céleste, le maître suprême, l'auguste Shang-ti.

Le P. C.: *Tcheou Sih-neng*, sais-tu bien qu'il n'y a rien que le Père céleste ne puisse, rien où il ne se trouve, rien qu'il ignore?

S. N.: Oui, je le sais.

Le P. C.: Maintenant, dans l'espace du royaume du milieu, depuis des années, on ne m'a point honoré. Le sais-tu?

S. N.: Les hommes du Royaume du milieu ignorent la grâce et la vertu du Père céleste. Rejetés, dépourvus, ils ne l'ont point respecté et honoré depuis longtemps.

Le P. C.: Ma base, sais-tu quelle elle est?

S. N.: Je le sais; je sais que le Père céleste a pour base le fond de la mer.

Le P. C.: Sais-tu que le Père céleste peut sauver les hommes?

S. N.: Je le sais, je l'ai éprouvé; maintes fois, le Père céleste a sauvé son petit fils.

Le P. C.: Tu sais donc que je t'ai sauvé maintes fois. Toi tu fais les oeuvres de l'erreur, mais on ne peut tromper le ciel. Redis sincèrement les enseignements de moi, le Père céleste.

S. N., voulant tromper le ciel, répondit: Ton petit fils est pur, sincère, sans double coeur; soutenant la vérité céleste, il retournera en son endroit, rejoindre ses frères et soeurs.

Le P. C.: Le ciel, c'est moi. Que l'on ait le coeur simple ou double, je le sais parfaitement. Toi, tu dis que tu veux, d'un coeur sincère, retourner en ton endroit, rejoindre tes frères et tes soeurs; c'est bien, mais maintenant avec combien de personnes de ton entourage es-tu venu ici?

S. N. Ton petit fils est venu ici avec un entourage de 190 hommes.

Le colloque se prolonge ainsi sans présenter aucun trait digne d'attention; à la fin le Père céleste remonte au ciel.

Au f° 14, nous voyons les rois revenir avec toute leur suite. Ils se mettent à genoux et prient le Père céleste de descendre sur la terre.

Le P. C., s'adressant aux rois et à tous leurs officiers, dit: Aujourd'hui je détruirai tous les artifices des mauvais génies magiciens. En même temps j'anéantirai les esprits magiques et tout leur prestige. Et vous tous, mes petits, redoublez d'activité; car les vicissitudes continuelles sont constamment subordonnées, sans restriction, à moi, qui suis leur maître. Tous répondirent: Vos petits fils savent que la sagesse et la puissance du Père céleste sont grandes et demandent que le Père céleste, portant ses regards sur eux, change leurs coeurs.

Le P. C. répondit: Vous tous, mes petits, vous ne connaissez pas encore (la justice et) la puissance du Père céleste; vous ne savez pas qu'il sait tout, qu'il peut tout, qu'il est partout. Maintenant vous, mes petits fils, vous devez chercher à connaître la vraie voie du palais céleste..... Elle a son maître et guide.

Tous répondirent: Nous avons éprouvé que le coeur plein de sollicitude du Père céleste instruit et guide ses petits fils.

Le P. C.: Que chacun de vous dilate son coeur; pour moi, je m'en retourne au ciel.

Après cela tous les officiers réunis, pleins de joie, reçurent la grâce du Père céleste, et ayant immolé des porcs et des boeufs, ils honorèrent, vénérèrent, remercièrent le Père céleste, l'auguste Shang-ti.

Celui-ci avait détruit tous les artifices des démons magiciens d'ici bas et regardé, traité tous ses petits selon sa puissance et sa bonté.

Le livre termine en nous montrant le châtiment de *Tcheou Sih-neng* qui avait trompé le ciel.

天王到
天父面前。
天王統率衆臣跪伏問曰。
天父下凡。
天父吩咐
天王曰。秀全今日是我
天父做事。若是凡人做事難矣。今有周錫能反心。昨日串
同妖人回朝。欲做好大的事。爾知麽。
天王對曰。清胞等亦既說知。今日做事。幸賴

天父權能。不然。難矣。言畢。

天父吩咐蒙得天曰。爾去吊周錫能來。得天對曰。遵命。蒙

得天帶周錫能到

天父面前。

天父曰。周錫能爾當前去何方來。錫能對曰。當前自屢求

東王及各王奏

主。恩准小子周錫能回博白、團集兄弟姊妹也。

天父曰。爾同誰人去。周錫能對曰。小子同黃超連去。

天父曰。周錫能。今東殿講話是誰。周錫能曰。是

天爻上主皇上帝。

天爻曰。日頭又是誰。錫能對曰。日頭是我主天王。天下萬国之眞主也。

天爻曰。日頭照得幾濶。錫能對曰。照得普天下。

天爻曰。照得見爾麽。錫能對曰照得見。

天爻曰。現今是何人做事。錫能對曰。是天爻上主皇上帝做事也。

天爻曰、周錫能。爾知天爻無所不能。無所不在。無所不知麽。錫能對曰。知得

天父無所不能、無所不在、無所不知也。

天父曰。今凡間中国。年載久矣。未曾敬我。爾知麼。錫能對曰。中国人瞞昧天父恩德。丟空未曾敬拜天父久矣。

天父曰。爾知天父量如何。錫能對曰。知得天父有海底之量

天父曰爾知得

天父能救人麽。錫能對曰。知得。蒙得
天父亦屢次救過小子。
天父曰。爾知得我屢次救過爾。爾行錯之事。就不可瞞天。
直說我
天父聽也。錫能瞞天對曰。小子情實無二心待天實爲回
鄉團集兄弟姊妹也。
天父曰。天就是我。一心不二心。我盡知。爾說眞心回鄉團
接兄弟姊妹。今帶有多少人來。錫能對曰。小子現
帶有一百九十餘人來。

天父吩咐南王北王翼王及各官員等曰。我今晚破殘妖
魔鬼計。並誅滅變怪妖魔。爾衆小再加時時靈變
每事有我作主不妨。衆等對曰。小子知得

天父權能大。求
天父看顧化心。
天父曰爾衆小未知

天父權能

今晚爾衆小要
認眞天堂路
自有主張也。衆等對曰。蒙得
天父勞心教導小子。
天父曰。各各寬心。我回天矣。嗣後合軍人等。同喜沾
天父恩德即宰猪牛敬拜虔謝
天父皇上帝。破滅凡間妖魔鬼計。看顧衆小權能恩德也

VARIÉTÉS.

CHOSES DE CHINE.

UNE EXÉCUTION.

On écrit de Fou-Tchéou, le 14 janvier dernier, au *Petit Temps*:

L'exécution de deux hommes, dimanche dernier, a causé dans la petite localité chinoise une profonde sensation. L'un des criminels était un vulgaire assassin dont la disparition ne présentait guère d'intérêt; en ce qui le concernait, dans les maisons de thé, on notait que sa tête était tombée dès le premier coup, «seulement un!» Quant à l'autre misérable, au contraire, son cas était l'occasion de maints colloques et avec force «Aiyah!» marques d'étonnement spéciales aux Célestes, lancées entre deux bouffées de l'éternelle pipe à eau, tous les coolies, porteurs de chaise, porteurs d'eau, barbiers ambulants ou marchands de friandises écoutaient, sans se lasser, l'histoire très véridique de l'exécution du bachelier militaire.

Si le bachelier était la marque de tant d'intérêt, c'est que, bien considéré dans le pays, où par sa position il était regardé comme un monsieur, il avait commis son meurtre sur la personne du frère d'un kü-jen 舉人 (licencié), considération qui prend en Chine une gravité exceptionnelle.

L'an passé, le malheureux condamné eut, ayant raison, une discussion pour affaire de terrain, comme il y en a si fréquemment dans un pays où l'éternelle concorde en paroles est remplacée dans la réalité par l'éternelle dispute! Contre son puissant voisin, frère d'un lettré important, il ne put rien obtenir et se promit de ne pas l'épargner si le destin le voulait.

Un matin il aperçut son ennemi occupé encore à empiéter sur sa propriété; dans un «souffle» de rage, comme on dit ici, pour exprimer sans doute que la plus violente manifestation de colère passe comme le souffle puissant de la tempête, il sauta sur l'imprudent et le larda de coups de couteau, tant sur la tête que sur le corps... Le frère d'un licencié!... Quel forfait!

Le coupable fut saisi et bientôt condamné ..

.. Voici quelques jours déjà que «l'ordre

fatal» est arrivé de la capitale, nul ne l'ignore. Mais, suivant la coutume, deux jours durant le document a été gardé secret et personne n'était supposé le connaître. Les amis du condamné préparèrent alors un repas (le repas funéraire avant la mort!) pour le condamné, qui comprenait ainsi ce que l'on n'osait lui faire connaître verbalement: «Tu mourras dans trois jours!» Le troisième jour, à l'aube, le magistrat recevait du préfet l'ordre d'exécuter promptement la sentence...

La porte de la prison s'ouvre, alors que le prisonnier songe sans doute que bientôt il sera libre... Mais quelle liberté! Le satellite lui dit: «Félicitations! le jour est venu!» A ces paroles, le condamné se conformant à la stricte coutume s'incline devant le génie de la prison, puis est livré aux aides pour sa dernière «toilette». Puis, en procession, le condamné, escorté de deux mandarins et de soldats, sort par la porte de l'Ouest pour se rendre au lieu du supplice, où tout se trouvait prêt trois heures après l'ordre reçu par le magistrat.

Comme le condamné est bachelier militaire, et qu'en outre il n'a pas épargné l'argent ou plutôt que les siens ont suffisamment acheté ces faveurs, par terre on a étendu un tapis rouge (couleur de félicité) et la femme et la concubine du malheureux viennent lui rendre obéissance en l'honneur de ce grand événement... Alors ce matin d'hiver fut expié... un mouvement de colère d'il y a deux ans. . Trois coups ont été nécessaires. Devant toute la population rassemblée, la femme et la concubine, saisissant la tête sanglante, la replacent sur le cou d'où pendent des lambeaux sanguinolents... Proprement habillé le corps est ramené en grande pompe au domicile de ses ancêtres...

L'exécution aussitôt terminée, le bourreau rejetant la robe qu'il avait spécialement revêtue pour cette occasion, courut au temple du dieu de la cité. «Dieu de la cité, lui cria-t-il, ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais le magistrat!» Déjà, de son côté, celui-ci, rapidement porté en chaise devant le même dieu qu'il faisait encenser, clamait: «C'est le ciel qui l'a tué et non moi». Ainsi, devant le gardien divin de la cité, bourreau et mandarin rejetaient la responsabilité de la mort de l'homme qu'on venait de décapiter près de la porte de l'Ouest.

Or, ce matin-là était une belle matinée d'hiver, et l'astre éclatait de lumière dans le ciel bleu. Pendant la journée le ciel se couvrit de nuages. «Aiyah! dit un vieux, voici le ciel aussi qui refuse de s'en mêler!»

Et tout le monde s'étonna... mais convaincu.

P. F.

CHRONIQUE.

ASIE CENTRALE.

Le gouvernement s'est décidé à prolonger le chemin de fer de l'Asie centrale jusqu'à Vernoye et, de là, dans la direction du nord. Un corps d'ingénieurs russes est en route pour Tachkent afin de procéder au tracé. Le nouveau chemin de fer sera construit par une compagnie, sans subvention du gouvernement.

Le lieutenant Oleefsen, de l'expédition danoise au Pamir, vient de retourner dans le Ferghana. Il n'a pu passer dans le Turkestan chinois et se rendre à Kachgar, à cause des troubles qui règnent en ce moment sur la frontière.

BIRMANIE.

On annonce de Rangoon que la Compagnie anglaise du chemin de fer de pénétration en Chine a terminé ses opérations préliminaires. Une route a été trouvée pour prolonger sans difficultés le chemin de fer birman jusqu'au cœur du Sze-tchouen. Il aboutirait à Lou-Chan (蘆山) sur le Yang-Tsé.

C'est le 3 mai dernier que se sont rencontrés les ingénieurs partis de Changhaï et venus à travers le Sze-tchouen avec ceux qui étaient partis de Bhamo pour accomplir le même travail de tracé.

CHINE.

On mande de Hongkong au *Times* que des placards violents ont été affichés à Wou-tcheou, dans lesquels les Chinois sont incités à massacrer les chrétiens sans pitié. Les églises chrétiennes y sont nommées des foyers d'iniquité.

On mande de Peking que la convention relative au chemin de fer *T'ien-tsin Tchin-kiang* a été signée le 20 Mai par les deux directeurs chinois et les représentants du syndicat Anglo-Allemand.

D'après les nouvelles de Peking du 18 Mai la situation entre la Russie et la Chine n'a pas encore changé. Le gouvernement chinois continue à s'inquiéter

des demandes de la Russie. M. Von Giers a fait savoir au *Tsoung-li Yamen* que la demande pour une communication par voie ferrée directe avec Peking est la réponse de la Russie au contrat signé par la Chine pour l'emprunt destiné à agrandir le réseau du chemin de fer du nord.

M. Von Giers communiqua également au *Tsoung-li Yamen* que la Russie désire restreindre les pouvoirs de la banque de Hongkong dans le nord de la Chine.

Le *Tsoung-li Yamen* a refusé la demande de la Russie pour une concession de relier le chemin de fer de la Mandchourie à Peking, puisque le gouvernement chinois ne désire plus accorder de concessions de chemins de fer, et qu'une demande semblable d'un syndicat anglais avait été également refusée.

Le *Times* du 25 Mai publie un télégramme que l'ambassadeur russe à Peking, Mr. Von Giers, a fait savoir au *Tsoung-li Yamen* que la Russie ne pouvait pas accéder à la demande de la Chine dans la question du chemin de fer Mandchourie-Peking, et qu'elle enverra immédiatement ses ingénieurs pour tracer cette ligne ferrée.

Un correspondant du *North-China Herald* donne des renseignements curieux sur les progrès des Russes dans le nord de la Chine. Selon les traités, seulement les missionnaires peuvent posséder des terres en dehors des ports à traité en Chine; mais les Russes ne s'en inquiètent point du tout. Au contraire, ils cherchent à obtenir partout en Mandchourie des terrains, et ils y exploitent déjà plusieurs mines. Les Russes ont actuellement 30,000 hommes à Port Arthur, 3000 à Talienwan, 200 à Nioutchouang, 200 à Kirin et, en outre, plusieurs petites garnisons éparses dans toute la Mandchourie. Les mandarins, ainsi que le peuple, ont un terrible respect pour ces envahisseurs, qui font tout ce qu'ils veulent, et toujours prêts à faire accompagner leurs exigences de quelques dollars.

Des étrangers non russes ne peuvent pas se montrer dans tout ce pays sans être traqués sur leurs pas par les Russes.

Mr. Bax Ironside, chargé d'affaires à Peking, a fait savoir officiellement au *Tsoung-li Yamen* que la Grande Bretagne exige une satisfaction complète pour l'incident arrivé à *Kau-loung* où le gouverneur-général de Canton et les autorités locales ont pris part aux violences commises par des soldats chinois sur les Anglais. Le *Tsoung-li Yamen* prétend que ces violences ont été commises par des membres des sociétés secrètes, et qu'au moment de l'accident, il n'était plus possible de retenir la multitude.

Le bruit court que l'ambassadeur chinois à Washington sera rappelé en Chine pour siéger au *Tsoung-li Yamen*, qui commence à s'apercevoir que sa connaissance des affaires étrangères est un peu trop superficielle.

Selon d'autres nouvelles chinoises les rapports entre l'empereur et l'impératrice douairière sont meilleurs. Ils dinent ensemble, et l'impératrice fait cela pour étouffer les canards qu'on laisse mourir l'empereur d'une manière lente.

A ce sujet, un de nos amis de Peking nous écrit: Officiellement nous ne savons pas qui est le chef actuel de l'empire chinois.

Pour nous autres, l'empereur est toujours encore l'empereur qui est malade et qui, comme on nous l'a officiellement communiqué, ne donnera pas d'audiences cette année parce qu'il est malade.

En même temps nous lisons dans la Gazette de Peking que les édits émanent de l'impératrice, et nous y avons également lu que la régence a été instituée.

Les grandes puissances ne sont nullement contentes d'une pareille politique ambigue, surtout puisque l'audience, qui était considérée il y a quelques années comme un grand triomphe, est simplement abolie.

Tchang Yin-huan, le négociateur des deux emprunts chinois de 400 millions, le principal artisan, par conséquent, de cette ligne de Chan-haï Kouan à Niou-Tchouang, qui a fait couler tant d'encre, le représentant de la Chine au jubilé de la reine d'Angleterre, le négociateur du traité de commerce avec le Japon en 1896, fut, on s'en souvient, banni au Turkestan après la révolution de palais de l'automne dernier, où il s'était gravement compromis. On annonça qu'il avait succombé mystérieusement sur le chemin de l'exil. Il n'en était rien. On mande de Peking qu'il est en ce moment à Ouroumtsi, la capitale du Turkestan chinois, et qu'il a été simplement privé de la liberté au lieu d'être traité en forçat et contraint de travailler à la construction d'une route postale, comme l'avait d'abord ordonné l'impératrice.

Une conséquence de la dernière guerre est le grand nombre de brigands qui rendent les voyages dans le nord de la Chine très dangereux. Les Chinois ont inventé contre ces éventualités des *Sociétés d'assurance contre les agressions des brigands*, qui assurent les voyageurs contre les pertes qu'ils ont subies par ces attaques. Le char ou le bateau de celui qui s'est assuré est muni d'un pavilion de la société d'assurance. En outre on lui donne comme protection deux archers. En rencontrant des brigands, ce sont les archers qui entrent d'abord en pourparlers avec eux. Généralement ils obtiennent un libre passage, mais quelquefois il arrive que les brigands exigent nonobstant une part du butin, et alors les archers s'empressent de se sauver.

Que ces brigands laissent passer la plupart des voyageurs, est, selon le Ost-asiatische Lloyd, auquel nous empruntons ce récit, une preuve évidente qu'ils font cause commune avec les sociétés d'assurance, et se partagent les primes.

Nous remarquons à ce sujet qu'il n'y a pas longtemps qu'un pareil état de choses existait en Espagne. Le chef des brigands demeurait à Madrid, et les

voyageurs, s'ils ne voulaient pas être pillés, pouvaient obtenir de lui, moyennant finances, un passeport qui les protégeait contre tous les brigands du royaume.

C'était un reste des beaux jours de la féodalité du moyen-âge.

Seulement, en ces temps, c'était la noblesse qui faisait la besogne de brigand en pillant les voyageurs. Aujourd'hui ce n'est au moins que la racaille qui se charge de cette besogne. C'est toujours un progrès!

Le bruit court que le gouvernement chinois aurait l'intention d'ouvrir d'un seul coup tous les ports sur la côte aux étrangers comme ports à traité, avant qu'aucune autre puissance étrangère ne puisse y prétendre. Si le bruit est vrai, la mesure mettrait immédiatement un terme aux ports à bail inaugurés par les Prussiens à Kiao-tcheou.

Le baron Von Heyking sera probablement remplacé comme ministre à Peking, par Freiherr von Kettler, ci-devant interprète chinois et secrétaire d'ambassade à Peking — dernièrement ministre au Mexique.

Le correspondant de la *Daily Chronicle* à Rome dit que des négociations sont engagées avec le Tsoung-li Yamen en vue de créer une nonciature pontificale à Peking.

Ce serait la conséquence de la récente mesure qui reconnaît la religion catholique en Chine.

Un décret impérial attribue un million de taëls à des travaux pour empêcher les inondations du fleuve Jaune. Deux millions de taëls sont prévus pour le dragage. Le gouverneur du Chan-Toung est chargé de diriger les travaux.

Le correspondant du *Times* à Peking dit que, dans le but d'être agréables aux Chinois, les Allemands ont consenti à ce que la section du chemin de fer de Tien-Tsin à Tchin-Kiang, qui est située dans le Chan-Toung, au lieu d'être une ligne allemande, soit considérée comme une ligne chinoise construite par les Allemands au moyen d'un emprunt allemand garanti par le gouvernement chinois.

On mande de Hong-Kong au *Times* que le consul japonais à Amoy a insisté pour la cession de la colline connue sous le nom de «Tête de Tigre», en vue de l'établissement d'une colonie japonaise.

Il y a sur cette colline un cimetière chinois qui compte 130,000 tombes; il y a également 800 maisons sur l'emplacement de la concession demandée.

Le Tao-taï, craignant des troubles, offre aux Japonais un autre emplacement.

Le Tsoung-li Yamen a promis à l'Angleterre de ne céder à aucune puissance l'île de Koulang-Sou.

Une dépêche de Rome au *Daily Mail* annonce qu'aussitôt après l'arrivée du nouveau ministre italien à Peking, le Tsoung-li Yamen a été saisi d'une demande tendant à la cession à bail de la baie de San-Mun.

Le Tsoung-li Yamen a accordé cette concession et le ministre italien a pris les mesures nécessaires pour l'occupation formelle de la concession.

Dès que le territoire aura été occupé, l'escadre italienne d'Extrême-Orient sera réduite.

Les concessions du Chan-Toung sont réglées de la façon suivante: Le syndicat anglo-allemand acquiert le droit de créer une ligne de Tsin-Tau par Wei-Sien à Tsi-Nan fou (濟南府). Cette ligne doit être terminée en cinq ans, et la première portion jusqu'à Wei-Sien en trois ans. Le syndicat a le droit de rechercher toutes les mines et d'en demander la première concession sur un espace de dix milles à droite et à gauche des lignes. Mais ce droit sera caduc après l'expiration de cinq années. La marine allemande aura la préférence pour tous les achats de charbon provenant des mines ainsi exploitées.

Le major allemand Von Hanneken fait des démarches à Peking pour la réorganisation de l'armée chinoise sous sa direction.

Le correspondent de la *Daily Mail* à Berlin annonce qu'à la suite d'un arrangement conclu avec la Grande-Bretagne, le gouvernement chinois s'est engagé à installer, à l'entrée des ports d'Emoui, de Fou-Tchéou, et du fleuve Peï-Ho, des mines sous-marines et des bouées explosibles très perfectionnées.

On mande de Berlin au *Standard* que le parti colonial allemand vient d'adresser une pétition au chancelier pour lui demander d'entrer en pourparlers avec la Chine. Il s'agit d'obtenir un chemin de fer entre Kiaou-Tchéou et Peking.

Une dépêche de Tien-Tsin au *Daily Telegraph* annonce que trois officiers allemands ont été tués à I-tchéou le 20 mai. Cette ville a été plusieurs fois en pleine émeute.

On craint que le groupe réactionnaire à Peking refuse toute compensation à l'Allemagne pour ces derniers incidents et que l'Allemagne ne soit forcée de s'indemniser par l'occupation d'un territoire.

Une dépêche de Tien-Tsin au *Standard* annonce que deux détachements de soldats chinois ont quitté cette ville pour se rendre dans le Chan-Toung. On craint que le but ne soit d'inquiéter les étrangers.

L'Allemagne ne se trouve pas actuellement en position de maintenir l'ordre dans la région de Tien-Tsin. Les Chinois pourraient mettre en campagne 60,000 hommes.

Ce serait suffisant pour mettre les Allemands pendant quelque temps dans une situation précaire.

Une dépêche de Hong-Kong du 11 mai au *Daily Mail* annonce qu'une révolte a éclaté dans la préfecture de Wei-tchéou, province de Kouang-Toung. Il est certain que la rébellion est assez sérieuse et pourra avoir des conséquences considérables.

Elle présente une importance d'autant plus grande que Weï-tchéou est situé près du territoire récemment cédé à bail à l'Angleterre.

Cette préfecture de Weï-tchéou aurait été comprise dans la concession britannique, si la frontière avait été marquée par le fleuve de l'est, comme le gouvernement chinois y avait tout d'abord consenti.

Des troupes ont été envoyées de Canton sur le théâtre des troubles.

Peking, 25 avril, source anglaise (*par dépêche*). — Le Tsoung-li Yamen a notifié officiellement à la légation britannique l'approbation impériale pour les concessions minières faites dans le Sze-tchouen à M. Pritchard-Morgan.

L'*Univers* a publié le 16 mai l'information suivante:

«Un décret de l'empereur de Chine, renfermant un règlement en cinq articles, reconnaît la religion catholique dans tout l'empire et accorde un grade officiel aux missionnaires, assimilés ainsi aux mandarins».

A la légation de Chine à Paris, on ne savait rien hier soir de cette nouvelle. Il faudrait d'ailleurs savoir sous quelle forme l'empereur de Chine aurait reconnu une religion qui, en vertu de traités, se pratique déjà librement dans tout son empire.

C'est avec une remarquable vigueur que la Russie paraît pousser ses avantages dans la Chine du Nord.

On annonce, en effet, que le Tsoung-li Yamen vient de consentir à la création d'une école d'interprètes russes dans la capitale de l'empire chinois. L'école sera fondée et entretenue par les Célestes. Les élèves, de jeunes Chinois, n'apprendront pas d'autre langue européenne que la langue russe. Ils deviendront interprètes ou employés de chemins de fer.

Le *Times*, pris de court, déclare qu'il est curieux de voir les Chinois faire les frais d'une semblable institution, destinée à les asservir. Le même phénomène s'est pourtant produit en Egypte. Seulement, c'étaient les Anglais qui étaient les fondateurs.

Il y a plus. D'après le correspondant du *Times* à Peking, le gouvernement russe interdit maintenant au Tsoung-li Yamen d'accorder de nouvelles concessions aux Anglais dans la Chine du Nord sans demander, d'abord, son consentement.

En effet, les Russes ont, comme on sait, la concession du chemin de fer de Tching-Ting (正府定) (sur la grande ligne de Peking à Han-Kéou) à Taï-Yuen fou (太原府), capitale du Chan-Si, la province la plus riche en mines de la Chine. Il est question depuis quelque temps de prolonger cette ligne de pénétration jusqu'à Si-ngan fou, capitale du Chen-Si, à l'est du Chan-Si.

La Banque russe-chinoise négocie avec le gouvernement chinois un emprunt de 30 millions de taëls à cet effet.

Pourquoi ce prolongement? Pourquoi lancer une ligne vers l'intérieur, quand tant d'autres plus profitables, en apparence, sont à construire dans la Chine proprement dite? C'est que Si-ngan fou, au croisement des vallées du Hoang-Ho et du Oueï-Ho, commandant avec son demi million de négociants, le commerce des provinces environnantes, est aussi la dernière grande ville chinoise sur la route de l'Asie centrale. C'est Si-ngan fou qui reçoit les caravanes de Kachgar ou du Thibet et qui les charge. Il n'y a plus sur la route vers l'intérieur de l'Asie que Lan-tchéou fou (蘭州府). La puissance qui aura un terminus à Si-ngan fou (plus tard à Lan-tchéou fou) déversera donc dans sa sphère d'influence, non seulement le commerce, mais encore la puissance militaire et politique de l'Asie centrale.

Or Si-ngan fou n'est pas dans le bassin du Yang-Tsé, qui est dans la sphère d'influence anglaise, mais il n'en est séparé que par une simple crête montagneuse percée par des sous-affluents du Yang-Tsé, comme le Tan-Kiang. Le syndicat anglais, concessionnaire de plusieurs lignes du Yang-Tsé, se consolait de voir les Russes relier Si-ngan fou aux chemins de la Chine du Nord, en formant le projet de souder à son tour par une branche venue du sud, la ligne de Si-ngan fou au réseau du Yang-Tsé. Des négociations étaient engagées à cet effet. Si-ngan fou était donc, en somme, disputé par deux syndicats rivaux, l'un russe, qui a le droit de le relier à la Chine du Nord, l'autre anglais, qui voulait le relier à la Chine du Sud.

C'est alors que, selon le correspondant du *Times*, le gouvernement russe serait intervenu et aurait intimé au Tsoung-li Yamen de n'accorder aucune concession pour un chemin de fer venant du Sud à destination de Si-ngan fou.

Le *Times* déclare que la sphère d'influence russe n'est plus simplement la Mandchourie, mais toute la Chine du Nord, en y comprenant Peking, et il termine en déclarant que les hésitations anglaises contrastent singulièrement avec l'énergie russe. — *Temps*, 31 mai.

CORÉE.

Le 1er Mai les quatre ports suivants ont été ouverts aux étrangers: *Gensan*, *Masen*, *Joshen* et *Ping-yang*.

FRANCE.

Dans sa séance du 2 Juin l'Académie a partagé le prix Stanislas Julien (1,500 francs) destiné à récompenser «le meilleur ouvrage sur la Chine», entre l'abbé Pierre Hoang, pour son ouvrage intitulé «Notions techniques sur la propriété en Chine» et le père Etienne Zi, pour sa publication portant le titre de «Pratique des examens militaires en Chine».

Les deux auteurs ainsi récompensés sont deux prêtres catholiques indigènes appartenant aux missions.

JAPON.

Kang Yu-weï et d'autres réfugiés chinois sont partis pour l'Amérique. Le comte *Okuma* a fourni 7000 yen pour leurs frais de voyage. Ils sont arrivés en Juin à Londres.

Le traité conclu entre la Chine et le Japon en 1896 stipulait qu'une portion de territoire serait cédée par le gouvernement chinois aux Japonais de Tien-Tsin, outre la concession spéciale déjà accordée à tous les étrangers dans cette ville. Après des négociations qui n'ont pas duré moins de deux ans, on vient enfin de conclure l'accord définitif à ce sujet et le *Journal officiel de l'empire* publie le texte des résolutions prises.

La nouvelle concession japonaise aura près de 250 mètres de long et s'étendra sur les bords de la rivière avec toutes les facilités d'accès possibles.

C'est là un sérieux avantage obtenu par le gouvernement japonais, qui ne manquera pas de susciter probablement des réclamations identiques de la part des autres puissances.

Les autorités militaires du Japon viennent de décider la transformation complète de l'armement.

Le fusil Mourata, qui est dû à un colonel japonais, sera pourvu d'un nouveau système à répétition, imaginé aussi par un officier japonais.

Les anciens canons seront remplacés par une pièce à tir rapide construite sur les instructions du colonel japonais Arisaka. Ce canon, à la fois très puissant et très léger, tire huit coups à la minute, et, après essais, il a été jugé supérieur à toutes les armes étrangères proposées au gouvernement japonais.

Le steamer *Itachi Marou*, appartenant à la grande Compagnie de navigation japonaise la Nippon Yousen Kaisha, vient d'accomplir heureusement son premier voyage à Londres. Ce steamer est le premier grand navire construit au Japon. Il sort, en effet, des docks Nitson Bishi, à Nagasaki. Examiné lors de son arrivée à Londres par des experts du Lloyd, on l'a trouvé en parfaite condition et «tout à fait comparable à n'importe quel navire sortant des chantiers de la Clyde».

Afin de faciliter les relations entre la Chine et le Japon, des financiers de ces deux pays viennent de décider la création d'une grande banque. Détail à retenir : on a décidé d'organiser l'affaire sur un pied tout à fait semblable à celui de la Banque russo-chinoise.

Une dépêche du 30 Mai de Changhaï au *Daily Mail* dit que la situation en Chine est compliquée par la sympathie très manifeste du Japon pour ce pays.

Les Japonais commencent à voir que leurs intérêts sont plutôt du côté de la Chine que du côté de l'Europe.

Les écrivains japonais conseillent aux Chinois de réorganiser aussitôt que possible leur armée et d'opposer une résistance au moins dans le sud aux incursions des Allemands et des Italiens.

On craint que ces conseils n'encouragent les Chinois à résister aux Allemands dans la province de Chan-Toung.

L'escadre britannique se réunira dans quelques jours à Weï-Haï-Weï. On s'attend à des incidents graves le mois prochain.

On mande de Londres à la *Correspondance politique* de Vienne que la Chambre japonaise a décidé de prélever sur les 50 millions de yens de l'indemnité de guerre une somme de 30 millions pour être affectée au renforcement de la flotte. Quatre nouveaux croiseurs cuirassés seraient construits dans les trois prochaines années. Le gouvernement a approuvé cette décision, qui est due à l'initiative de la Chambre.

On mande de Tokio au *Times* que les Japonais craignent de voir l'Allemagne s'établir sur les côtes de la province de Fo-Kien, sur laquelle ils ont par traité un droit de préemption.

Le correspondant ajoute que, si l'Allemagne faisait une telle tentative, le Japon ne se contenterait pas de protester.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le général d'état-major W. Rooseboom a été nommé Gouverneur Général des Indes Orientales Néerlandaises.

Batavia, 4—7 Avril.

On lit dans la revue hebdomadaire du *Soerabayaasch Handelsblad*:

L'égalisation des Japonais avec les Européens excite un mouvement parmi certaines classes de la société ici auxquelles le législateur néerlandais n'a pas songé.

Les Chinois chrétiens ici veulent également demander cette égalisation. Ils sont d'avis qu'il n'est pas juste de placer des Japonais païens au dessus de ceux qui sont depuis longtemps des sujets fidèles du gouvernement néerlandais. Peu importe qu'on accorde leur demande. Elle trouvera certainement des échos parmi plusieurs classes, et fera augmenter l'animosité contre notre gouvernement.

PHILIPPINES.

La guerre entre les Américains et les Philippines continue toujours. Les journaux publient des communiqués de plusieurs volontaires américains sur les cruautés commises par les Américains aux Philippines.

L'un d'eux écrit: «Vous comprenez que je n'ai pas traversé l'océan pour mon plaisir, et le premier que j'ai rencontré occupé à souffler à genoux le feu dans une maisonnette, je l'ai tué. Un autre qui s'enfuyait par une fenêtre, j'ai tué comme un lapin. Je suis sur d'en avoir tué sept. Cela fait du bien à un homme».

Un artilleur de Utah écrit:

Les cruautés des Espagnols envers ces Philippinos sont suffisamment connues; mais chacun qui vient d'arriver ici en voit bien d'autres.

Ceux qui ont fait la guerre depuis le commencement, prétendent qu'on ne peut pas traiter trop férocement ces singes écervelés, qui n'ont pas la moindre idée d'honneur, d'humanité et de justice, etc.

Le *Evening Journal* apprend de Manille qu'Aguinaldo aurait offert de se rendre avec toutes ses troupes et munitions, à la condition que l'indépendance des Philippines sous un protectorat américain serait reconnue.

On câble de Manille que les commissaires américains ont reçu les commissaires des Philippinos lundi le 22 Mai. Les Américains proposent un gouvernement pour les Philippinos semblable à celui de Cuba.

RUSSIE.

Les Russes construisent une route par le plateau du Pamir à *Chin-kyo* (*Ili*). Cette route sera très commode pour le transport rapide de troupes en cas d'urgence.

SIAM.

Saigon, 25 avril (*par dépêche*). — M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, est revenu de Bangkok où il a reçu du gouvernement siamois un accueil chaleureux. Il a été également bien reçu par les représentants des puissances étrangères, spécialement par le représentant de la Russie.

Les journaux anglais de Bangkok publient des articles favorables à M. Doumer.

M. Doumer a obtenu, assure-t-on, la nomination d'ingénieurs et de professeurs français dans l'administration siamoise des travaux publics et de l'instruction, et la promesse que des conseillers français seraient adjoints aux autres services.

Quant aux questions en litige, on espère qu'elles recevront une solution satisfaisante.

Une dépêche de Bangkok du 16 mai au *Daily Mail* annonce que des démarches ont été faites par le gouvernement siamois pour lancer un emprunt en Europe. Le gouvernement a l'intention d'employer le produit de cet emprunt pour des travaux de chemins de fer et des canaux d'irrigation.

Les Français sont très actifs à la cour de Siam et font tout leur possible pour supplanter les Anglais dans les conseils du gouvernement.

La dépêche ajoute qu'on est généralement d'avis dans les cercles bien informés que ces efforts de la France auront un certain succès si l'Angleterre ne prend pas des mesures énergiques.

Le *Daily Mail*, commentant cette dépêche dans son éditorial, dit qu'en raison de la grande valeur que la France attache au Siam, il faut que l'Angleterre agisse avec promptitude pour protéger ses intérêts. Si la France a pu ruiner le commerce britannique à Madagascar, elle pourra en faire autant dans le riche pays du Siam.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

M. Emile Deshayes vient encore de faire deux conférences au Musée Guimet, l'une sur des Dessins et Peintures de Chevaux, etc., faite le 16 Avril, l'autre sur les Makimonos japonais du Musée Guimet: Une grande chasse Shogounale au XVIIIe siècle, avec des notes sur les Chasses officielles et la chasse au Japon.

Comme d'ordinaire elles sont illustrées par M. Jean Dumont.

Les peintures chinoises de chevaux sont excellentes et prises sur nature, à commencer par celles gravées sur pierre au commencement de notre ère (dynastie des Han), ensuite les peintures du VIIIe siècle, surtout celle d'un cheval renversé sur sa croupe.

Vers la dynastie des Ming (1369—1643) le dessin devient moins bien déjà, et l'on sait qu'aujourd'hui les peintres chinois ne font que des caricatures en voulant peindre un cheval.

Quelques-uns des dessins japonais sont également bien faits: entre autres celui d'un cavalier par *Hirotchiko* du XIVe siècle, et une esquisse d'un cheval, vu par arrière, attribué à *Kano Naonobou*, du XVIIe siècle.

Notre nouveau collaborateur, M. Paul Brunn, a publié une traduction de la nouvelle loi japonaise sur les patentes et les lois concernant la protection des marques de commerce et des patrons.

Un jurisconsulte de nos amis en donnera une revue étendue dans un des numéros prochains du *T'oung-pao*.

Nous venons de recevoir un tirage à-part d'une revue de l'ouvrage du Dr. Bretschneider sur les découvertes botaniques faites par des Européens, publiée en Allemand, dans la Gazette de St. Pétersbourg, nos. 52—56 du 21—25 Février 1899, sans nom d'auteur, sous le titre de «Die wissenschaftliche Erforschung Chinas und seiner Nebenländer».

Dans une courte monographie, intitulée «Le prétendu Nestorianisme de l'inscription de Si-ngan-fou; L'expression Fēn shēn 分身 dans cette inscription» (Leide, Brill), Mgr. de Harlez discute le sens de ces termes chinois et s'applique à montrer qu'ils ne contiennent pas une idée nestorienne. Ce qui ne veut pas dire que les auteurs de l'inscription n'appartenaient pas à l'Eglise nestorienne, puisqu'il a reconnu le contraire dans une précédente lettre au *T'oung-pao*.

Dr. William H. Furness, 3d has published, in the Bulletin of the Museum of Science and Art, University of Penna (N°. 1, Vol. II, January 1899, Philadelphia), a memoir on *Life in the Luchu Islands*. It contains interesting communications (illustrated) on the head-dress and the tattooing of hands, as also on the burial ceremonies of the Luchuans with a photo of family tombs near the city of Nabu.

NOTES AND QUERIES.

3. Spider-silk.

A French Catholic priest in Madagascar, Father Camboné, has been devoting himself to a curious industry, the manufacture of "spider-silk", as it may be called for want of a better term. As everybody knows, the idea is not a new one. A Frenchman named St. Hilaire made a pair of stockings out of spiders' webs early in the last century. More recently a specimen of spider-silk 6000 yards long was shown to the Society of Arts in London. Father Camboné, however, appears to be the first person who has taken hold of the idea in a practical way. Madagascar, it seems, rejoices in the possession of an exceptionally large and vigorous spider called *Lalabe*. The female is about the size of an ordinary European spider, but the body of the average male is two inches long and the limbs extend over a space of ten inches. Father Camboné has invented an ingenious method for getting as much work as possible out of his spiders. If they were left to their own devices like the innocent silkworms, the spiders would of course devote their energies to geometry and fly-catching. Father Camboné takes eight spiders, places them each in a small compartment with the abdomen projecting outside, twists the eight threads together to give them the necessary strength, and winds the strand on a spool rotating at high speed. When the insects have given up all their web — about

40 yards — each, they are taken out of their compartments and replaced by other victims. The spiders when restored to liberty give every sign of profound dissatisfaction with the existing order of things, but a meal of flies soon restores them to good humour. It is probable that in course of time a process of judicious selection will produce a race of famous spinners. Father Camboué mentions one spider which in 27 days produced 4000 yards of thread — and then unfortunately died. As spider yarn is easily woven into a light, strong and glossy material, the day may come when the Madagascar spider will be a rival to the Chinese silkworm.

4. Remèdes de bonne femme.

Il y a des «rebouteux» partout, et les remèdes de «bonne femme», universels comme la crédulité humaine, ont leurs fidèles au Nord comme au Midi, en Corée comme en France.

M. Deniker, bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle, vient de recevoir à ce sujet une collection de documents des plus curieux. Un fonctionnaire russe, M. Chimkievitch, attaché au gouverneur de la province de l'Amour, lui a expédié 375 échantillons de racines, graines, fruits, etc., que la pharmacopée coréenne, copiée sur la pharmacopée chinoise, présente comme des drogues infaillibles dans le traitement des maladies les plus diverses.

Il y a bien, parmi ces échantillons, de simples roches réduites en poudre (du talc, du sable très fin), mais, poudre ou racine, les drogues sont enveloppées d'une façon particulière et très compliquée dans des carrés de papier chinois portant des formules coréennes et mandchoues. Il n'y a là sans doute rien que d'analogue aux précautions de nos pharmaciens qui bouchent soigneusement, coiffent de rouge ou de vert, ficellent à triple tour une bouteille . . . d'eau

distillée. Mais la façon mystérieuse dont les Coréens présentent un médicament ajoute évidemment beaucoup, pour des esprits simples, à l'efficacité du remède.

Un manuscrit, contenant la liste de cent dix médecines qu'on peut fabriquer avec les drogues offertes par M. Chimkievitch, a aussi été adressé au Muséum; il porte, en regard de chaque formule, le nom de la maladie contre laquelle le remède doit être administré.

On y trouve des médecines contre le rhume de cerveau, les indigestions, les maux de tête, la fièvre, voire contre «la mauvaise disposition d'esprit que l'on a en se levant le matin», ou contre «le malaise que l'on ressent le lendemain des fêtes et des libations par trop abondantes».

HISTOIRE DES PRINCES DU YUN-NAN

ET LEURS RELATIONS AVEC LA CHINE

D'APRÈS DES DOCUMENTS HISTORIQUES CHINOIS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

EMILE ROCHER.

(Continué de la page 154).

Son petit-fils Tieh-mou-erh (帖木兒) lui succéda (1295) et donna aux années de son règne le nom de Youen-tcheng (元貞).

En 1297, les habitants du royaume de Pah-peh-sih-fou [100] (八百媳婦), fatigués des incursions que les Birmans faisaient sur leur territoire, tiraillés en outre par les mandarins qui les pressuraient au lieu de les protéger, demandèrent dans une requête justice et protection au roi du Yun-nan. La demande ayant été interceptée, disent les historiens, par les fonctionnaires qui avaient motivé le mécontentement de la population, un soulèvement général éclata. L'empereur, ayant des raisons pour suspecter la bonne foi de ses envoyés, donna l'ordre à Ye-sien-pou-hoa (也先不花) de se rendre sur les lieux pour mettre un terme à ces prises d'ar-

100) Situé au Sud-Ouest de Young-tch'ang fou. Les habitants étaient également connus sous le nom de Kin-tchi (金齒), dents d'or. Ce territoire s'étendait jusqu'au sud de *Xieng-mai* (*Tchiang-mai* ou *Kiang-mai*), le *Zimmé* des Birmans. Le colonel Yule (Marco Polo H, p. 81) croit que le capitale des *Pa-peh-sih-fou* était à *Mouang-Yong*, au S.E. de *Kiang-toung*.

mes continuelles, faire une enquête et punir sevèrement les coupables. Dès l'arrivée des troupes, les chefs firent leur soumission et exposèrent leurs griefs; les mandarins qui, par leur conduite, avaient provoqué le mouvement, furent saisis et dûrement châtiés.

Ouen-tchi (文志), ministre d'État, rappelant à son jeune maître les vastes conquêtes de son père Hou-pi-lieh, lui proposa d'illustrer son nom par une expédition contre les états sauvages de la frontière du Sud-Ouest qui, jusqu'alors, étaient restés réfractaires à la domination mongole.

L'empereur, prêtant l'oreille à un conseil qui s'accommodait avec son humeur belliqueuse, désigna le général Lieou-sin (劉壽) pour prendre le commandement des troupes. Pendant la marche en avant, les maladies firent de si grands ravages dans les rangs de l'armée, forte de 30,000 hommes, qu'à son arrivée à la frontière, le général ne put continuer sa route. Pour combler les vides, il leva de force un contingent d'aborigènes et les imposa très-durement: il prit pour sa part de butin la femme du *T'ou-sze* (chef aborigène), 3000 onces d'or et 300 chevaux. Cette mesure inique révolta les indigènes et leur chef Soung-loung-tsi (宋隆濟) donna le signal de l'insurrection contre les Chinois (1302). Les Miao-tze (苗子), les I-jen (夷人), les Man-tze (蠻子) et d'autres peuplades, dit le T'oung-kien Kang-mouh (通鑑綱目), se rallièrent au chef révolté et cernèrent l'armée de Lieou-Sin dans une forêt où elle aurait certainement péri sans l'arrivée subite d'une armée de secours sous les ordres du prince Liang. Les insurgés s'emparèrent néanmoins de quelques forteresses et auraient tenu la campagne longtemps encore, si on ne leur avait donné la promesse de faire droit à leurs griefs.

A la suite de ces troubles, provoqués par la cupidité des chefs, le général Lieou fut dégradé; il aurait été mis à mort si, informé de la sentence prononcée contre lui, il n'eut pris la fuite.

Vers cette époque, la cour de Chine, ayant à se plaindre des incursions que faisaient les chefs Aunamites stationnés sur la frontière, fit des remontrances au roi de ce pays; celui-ci ne tenant aucun compte de ces avertissements, l'Empereur envoya en 1303 Touan Kiou, à la tête d'une armée, mettre un terme à un état de choses qui menaçait de compromettre les prérogatives de la cour de Chine sur l'Annam et ramener à de meilleurs sentiments le roi de Kiao-tchi [101] (交趾王).

A peine les troupes impériales avaient-elles passé la frontière, que le roi de ce pays, impuissant à soutenir une guerre avec la Chine, envoya deux de ses ministres, porteurs de riches présents pour l'empereur, faire acte de soumission et jurer de nouveau fidélité à l'empire.

A son retour du Yun-nan, Touan Kiou emmena un bonze nommé Tso-li (左黎) qui, disent les annales, avait un pouvoir surnaturel et guérissait toutes les maladies. L'empereur, qui souffrait depuis longtemps d'une tumeur, informé des qualités extraordinaires de ce bonze, l'appela auprès de lui. Tso-li examina la plaie, la lava deux fois avec une eau qu'il avait préparée et la tumeur disparût.

A la suite de cette cure merveilleuse, Ta-teh [102] (大德), ne pouvant croire au pouvoir extraordinaire de cet homme, décida de mettre son talent mystérieux à l'épreuve:

L'empereur fit creuser un puits dans lequel il fit descendre huit hommes munis de tambours dont quatre devaient toujours battre; le puits fut fermé en laissant une ouverture habilement dissimulée pour permettre aux prisonniers de respirer. Dès que l'arrangement fut terminé, l'empereur s'adressant au bonze, amené

101) Royaume du Tonkin.

102) Le premier nom de son règne Youen-tcheng (元貞) fut changé en 1297 par celui de Ta-teh (大德, Grande vertu).

à l'endroit où était le puits, lui dit: «Il y a ici des démons sou-«terrains qui ne cessent de troubler ma tranquillité, tout ce que «j'ai fait jusqu'ici a été impuissant à les calmer; vous serez un «grand homme si vous avez le pouvoir de les faire taire». Le bonze sans s'émouvoir fit plusieurs invocations, récita quelques prières et les tambours se turent..... L'empereur étonné fit aussitôt ouvrir le puits, les huit prisonniers furent trouvés sans vie.

A la suite de cet évènement, Ta-teh, s'inclinant devant la science occulte du bonze, lui donna le titre honorifique de précepteur à la cour.

En 1305, dès que la tranquillité reparût, une «tablette commémorative de la Paix» fut élevée à Ta-li sur le champ de foire, en dehors de la porte Ouest de la ville. Cette pierre, encore assez bien conservée, mesure près de 4 mètres de haut sur 1.50 m. de large et repose sur une immense tortue également en pierre.

Ici se place, d'après les documents que nous avons en main, l'arrivée au Yun-nan du célèbre voyageur Vénitien Marco Polo. C'est en passant à Young-tch'ang fou qu'il écrivit que les Kin-tchi (金齒) étaient des tribus idolâtres composées de Nestoriens, de Sarrasins et de Musulmans [103]).

Dans le courant de l'année 1308, un violent tremblement de terre qui dura 3 jours détruisit entièrement la ville de Tchen-yih Tcheou (澄益州) et fit périr un grand nombre d'habitants. Touan K'ing, qui remplissait les fonctions de gouverneur de Ta-li, y ayant trouvé la mort, un décrêt imperial donna sa succession à son frère Touan Tcheng (段正).

L'histoire rapporte qu'à la suite de ce cataclysme on remarqua en 1308 dans le lac de Yun-nan fou [104]) un dragon terrible qui,

---

103) Ce renseignement qui pouvait être exact à cette époque, ne l'est plus aujourd'hui; on ne trouve là que des mahométans, des bouddhistes et des fétichistes.

104) Appelé T'ien-tchi Hai (滇池海, mer de T'ien-tchi).

se métamorphosant en courtisane, attirait ainsi une foule de jeunes gens et les dévorait ensuite. Le peuple, ému de la présence de ce monstre qui avait déjà fait beaucoup de victimes, faisait brûler des cierges dans les temples de la ville et des environs.

Un jour une paysanne, dont le fils avait disparu, se présentait dans une pagode aux bords du lac dans l'intention de faire dire des prières pour le repos de l'âme de son enfant.

Un bonze Tchao-kia-lo (趙伽羅, Tchakra) qu'elle rencontra et à qui elle fit part de son malheur, fut ému de la douleur de la pauvre mère. Ce disciple de Bouddha qui avait, disait-on, des relations avec les esprits, envoya aussitôt un des génies du temple qui saisit le terrible dragon et le tua.

Pour perpétuer le souvenir de cet heureux évènement, une pagode fut élevée par souscription sur le côté Ouest du lac.

Organisation administrative de la province.

En 1312, l'empereur, soucieux de donner au Yun-nan une organisation définitive, encouragea l'étude des ouvrages chinois en décidant que le premier examen pour le doctorat aurait lieu l'année suivante.

Les examinateurs, se conformant aux ordres reçus de la cour, et prenant en considération la période troublée que venait de traverser ce pays, se montrèrent indulgents pour les candidats; un certain nombre furent reçus. Cette nouvelle produisit une excellente impression sur la population qui, jusque là, avait craint que les Mongols ne s'appliquassent à les écarter des fonctions publiques.

Malgré une suite de mesures, de nature à donner satisfaction aux indigènes et surtout à leur laisser une certaine autonomie, il règnait dans certains parages une effervescence difficile à calmer. Jen-tsoung (仁宗), pour mettre un terme à ces manifestations populaires, désigna le fils de l'empereur Wou-tsoung (武宗), Ho-

chi-tchou (和世珠) pour prendre la direction civile et militaire de la province et lui donna le titre de prince Tcheou (周王).

Cette sorte de dictature eut peut-être donné de bons résultats dans toute autre circonstance, mais le manque de cohésion de ces tribus de mœurs et de languages différents devait être certainement une source de désordres constants et de difficultés sans issue.

C'est en réprimant un de ces soulèvements que Touan Tcheng (段正) trouva la mort en 1317.

Son fils Touan Loung (段隆), ayant déjà rendu des services à la cause mongole, l'empereur lui donna le titre de Ta-li Kiun-min Tsoung-koan [105] (大理軍民總管) (1318), avec juridiction sur toutes les tribus de la frontière ouest.

Dans une tournée d'inspection que fit le Gouverneur de la province, les notables des tribus vinrent se plaindre du peu de cas que les mandarins chinois faisaient de leur T'ou-sze [106] (土司) et demandèrent que, conformément aux usages établis, la veuve put succéder au chef héréditaire mort sans enfants. Le gouvernement, ne voulant rien changer aux habitudes des indigènes, en référa à l'empereur qui maintint cette coutume.

En 1319, malgré les efforts qu'avaient faits les Mongols pour administrer régulièrement le pays, ils n'avaient obtenu que de médiocres résultats. Des soulèvements éclataient dans tous les districts, la direction nouvelle de ces pays avait fait naître des dualités d'intérêt parmi les autochtones, les chefs se battaient entre eux, les querelles éteintes d'un côté, se rallumaient de l'autre, en un mot l'anarchie gagnait tout le pays. Quelques gouverneurs furent assassinés. En présence de difficultés si nombreuses, le tribunal de l'empire, composé des ministres et des grands dignitaires, résolut de laisser au Yun-nan le droit de choisir ses chefs et l'autorité

105) Titre correspondant à celui de Vice-roi du district de Tali.
106) Chef héréditaire.

héréditaire qu'ils avaient réclamée et que Tchou-ko Liang, dans sa haute sagesse, leur avait laissée.

Ces sages résolutions ne furent sans doute pas mises en pratique ou furent mal appliquées, car en 1324, le gouvernement central, pour mettre un terme à l'effervescence qui se manifestait sur bien des points, dût envoyer le général mongol Tieh-mou-eurl [107] (帖木兒), retablir l'ordre et lui donna le titre de prince du Yun-nan.

Soulèvements contre l'autorité Mongole.

En 1330 T'ou-kien [108] (土堅) se souleva, s'empara d'un district et l'organisa en principauté. D'autres chefs suivirent son exemple, prirent plusieurs villes, rasèrent des forteresses et mirent le feu aux magasins publics.

Le gouvernement local, impuissant à rétablir l'ordre, demanda de nouvelles troupes à l'empereur. Tieh-mou-eurl fut autorisé à lever 25,000 hommes dans les provinces du Hou Kouang (湖廣) et du Kiang Si (江西). A leur arrivée au Yun-nan, les généraux chinois trouvèrent l'état des affaires pire qu'ils ne l'avaient supposé; les chefs indigènes, qui depuis longtemps avaient accepté la tutelle impériale, au lieu d'étouffer la révolte, firent cause commune avec les insurgés et les peuplades voisines les suivirent dans cette voie.

Cette rébellion fut vaincue avec peine et coûta beaucoup à l'empire. Un grand chef et trois fils de Tou-kien, qui avaient été l'âme de la résistance, réussirent à s'enfuir dans les montagnes et passèrent ensuite au Kouei-tchéou.

Ce soulèvement ne fut pas le dernier contre lequel eut à lutter l'administration mongole.

Les habitants de mœurs indépendantes et guerrières se pliaient

107) En 1329, un autre prince mongol, appelé Ah-teu, lui succéda et prit le titre de prince Liang.

108) D'origine mongole; voulut usurper la place d'Ah-teu, mais fut repoussé.

difficilement aux exigences des conquérants et, malgré leurs divisions, firent éprouver de grandes inquiétudes à la dynastie des Youen.

Touan Tsiun (段俊) succéda à son frère comme gouverneur de Ta-li en 1332.

A ce moment, le peuple de cette partie de la province, à bout de ressources et renonçant à prendre les armes pour recouvrer son indépendance, fut soumis à une taxe exorbitante qu'il ne put payer. Fatigué et épuisé par les luttes, il ne se souleva pas, mais décida de quitter le pays pour se réfugier au Sze-tchouan. En apprenant cette nouvelle, l'empereur Ouen-tsoung envoya en toute hâte un fonctionnaire appelé Kia Toun-hi (賈敦熙) avec mission de faire une enquête et d'aplanir les difficultés. Ce magistrat fit d'abord remise d'une partie des taxes, invita les habitants à poursuivre leurs travaux, promettant de leur faire rendre justice et, dans un rapport qu'il adressa au trône, demanda des punitions sévères pour les mandarins dont les exactions avaient amené ces désordres.

Le calme était à peine rétabli que les Thibétains, mécontents des progrès des Mongols, profitèrent des embarras des princes du Yun-nan, pour attaquer Houng-gan (紅岩) dont ils s'emparèrent en 1333.

Touan Kouang (段光), alors préfet de Ta-li, craignant pour son territoire, se porta devant Tchao-tcheou (趙州) et livra bataille près de la forteresse de Ho-wei-kouan (河尾關). Les Thibétains, dit l'historien, «taillés en pièces et mis complètement «en déroute, perdirent tant d'hommes que pendant plusieurs jours, «les eaux de la rivière restèrent teintes de sang».

La tranquillité qui résulta de ce fait d'armes, ne fut pas de longue durée; l'ennemi ayant été repoussé, les administrateurs du pays ne tardèrent pas à entrer en lutte pour vider leurs querelles personnelles.

En effet, en 1335, le prince Liang [109]), ayant un différend avec le préfet de Ta-li à propos d'une question de territoire, et ne possédant pas assez d'autorité pour imposer sa volonté au descendant des rois du Yun-nan, prit les armes contre lui et le défit dans deux rencontres. Le prince, enorgueilli par ses succès, voulut profiter de sa victoire en poursuivant son ennemi. Touan Kouang n'étant pas en forces, se retira jusqu'à Houng-gan (紅岩); puis ayant réuni les partisans de sa famille, il infligea une sérieuse défaite au prince Liang qui, se déclarant vaincu, demanda à son adversaire de cimenter une nouvelle amitié par un banquet. Touan Kouang avait accepté l'invitation, lorsqu'il apprit que des soldats cachés devaient l'assassiner pendant le festin; il déclina, par écrit, au dernier moment, sous forme d'un poème sarcastique, l'honneur qui lui était fait. Le prince Liang, dépité que son plan eut échoué, résolut de se venger, mais les évènements qui suivirent ne lui permirent pas de mettre son noir projet à exécution.

Les annales rapportent qu'en 1337, la montagne de Yu-an (玉案山), à quelques lis à l'est de la capitale du Yun-nan, fut tout à coup occupée par des centaines de quadrupèdes, au poil rouge, ayant l'apparence de chiens et courant aussi vite que des daims.

Un vieillard, retiré dans ces parages, descendant éloigné de la famille des Touan, consulté sur la cause de l'apparition subite de ces animaux répondit: «Ces êtres que vous voyez là-bas sur la «montagne ne sont pas de cette terre, ils sont d'essence divine et «leur passage en cet endroit est le présage de grands évènements». Bientôt après les animaux disparurent miraculeusement et l'année suivante, la prophétie du vieillard se réalisa: Une pluie d'aérolithes tombées du ciel tua beaucoup de monde, détruisit presque toutes les maisons et les monuments publics; la famine fut si grande que

109) Appelé Patsatsz-oua eurl mi (把匝剌瓦爾密).

les habitants, que le fléau avait épargnés, furent réduits à manger de l'herbe.

Quelques années après (1340), le premier secrétaire de Touan Kouang, nommé Kao-p'oung (高蓬), se trouvant en visite à Yun-nan fou, fut invité par le prince Liang à un festin; il eut d'abord l'intention de refuser ce qu'il considérait comme un trop grand honneur, puis, songeant que l'acceptation ne pouvait qu'être utile à la cause de son maître, il se rendit au palais. Le dîner fut gai et plantureux et, pendant que les convives excités par les vins, se laissaient aller à l'entrain de la conversation, le prince Liang, qui n'avait pas oublié sa défaite, fit trancher la tête au serviteur de son ennemi. Touan Kouang se disposait à venger la mort de son secrétaire lorsque, déjà affaibli par la maladie, il mourût (1346).

A partir de ce moment et malgré les loyaux services de la famille Touan, ses descendants n'eurent plus de prérogatives; c'est ainsi que Touan Koung (段功), le fils du précédent, qui aurait dû succéder à son père, fut seulement nommé Sous Préfet de Moung-hoa.

En 1347, ce fonctionnaire, grâce aux nombreuses attaches que sa famille possédait dans le pays, calma un commencement de rébellion qui venait d'éclater parmi les aborigènes du district de Mou-pang (木邦); le chef du mouvement Sze-ko (思可) fut pris et mis à mort.

En 1353, dans la 20me année du règne de Chun-ti, des rebelles venant du Sze-tchouen, appelés Houng-kin tseh (紅巾賊) ou «Brigands au turbau rouge», pénétrèrent au Yun-nan. Chassés à plusieurs reprises, ils reparurent dans la province en 1362 sous les ordres d'un chef nommé Ming Yu-tchin (明玉珍); plus nombreux qu'auparavant, ils s'emparèrent de plusieurs forts, brûlèrent plusieurs villes, envahirent le Yun-nan et le sud du Sze-tchouen; continuant leur marche victorieuse, ils prirent la capitale; le prince

Liang, après une faible résistance, prit la fuite et s'enferma dans la ville de Ts'ou-hioung fou (楚雄府). Touan le rejoignit, battit les rebelles et les refoula jusqu'à Yu-kouan-t'an (于關灘) et Houei-ting-kouan (回蹬關). A la suite de cette défaite, Ming-yu-tchin passa dans le Sze-tchouen, s'empara de la capitale, Tcheng-tou fou (成都府), se fit proclamer empereur et donna à sa dynastie le nom de Ta Hia (大夏); il mourût en 1364. Son fils Ming-sing (明星), âgé de 10 ans, lui succéda.

Durant cette période de luttes continuelles, la plus grande incertitude régnait parmi les fonctionnaires. L'empereur, qui n'ignorait pas combien était fragile son autorité dans ces parages, récompensa Touan Koung d'une façon éclatante pour son dévouement et les services rendus à l'empire en le nommant gouverneur de la province; le prince Liang lui offrit aussitôt sa fille A-yu (阿玉).

Ce projet d'alliance de la part du prince Liang, accepté comme reconnaissance par Touan Koung, était de nature à faire supposer que cette grande faveur cachait quelque noir dessein. En vain sa femme et ses amis voulurent le convaincre que cet honneur cachait un piège, Touan Koung, confiant dans les paroles du prince, ne voulut rien entendre et le mariage eut lieu en 1365.

Les succès toujours grandissants du jeune gouverneur du Yun-nan ne firent que redoubler la haine de son beau-père. Celui-ci, jaloux et vindicatif, craignant que sa situation n'échut un jour à son gendre, ne songea qu'à se débarrasser d'un rival qui lui portait ombrage et demanda à sa fille de l'empoisonner. A-yu, qui portait une grande affection à l'époux choisi par son père, se refusa à commettre ce crime et en informa son mari. Touan Koung ne pouvant croire à tant de noirceur dans l'âme de son beau-père, ne prêta aucune attention aux conseils de sa femme et continua les relations avec le prince.

Cette année-là, la sécheresse fut très-grande dans toute la pro-

vince. Le prince Liang pour calmer le peuple, que la crainte des récoltes perdues commençait à émouvoir, fit dire des prières dans tous les temples pour demander la pluie. La 7me lune, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, il invita Touan Koung à se joindre au cortège. En passant sur un pont, le cheval du gouverneur ayant pris peur, le cavalier fut désarçonné et jeté à terre; le prince Liang placé auprès de lui le fit aussitôt lâchement assassiner par ses hommes.

Ce crime jeta la consternation dans toute la province, où Touan Koung était très aimé et particulièrement estimé pour ses qualités guerrières et la douceur avec laquelle il traitait les aborigènes.

Sa 2me femme A-yu fit dresser un magnifique catafalque à l'endroit où le crime avait été commis, et parlant au corps inanimé de son mari, dit: «Je vous avais prévenu de l'attentat qui se pré-«parait; vous n'avez pas voulu croire à mes paroles et vos deux «épouses ne peuvent se consoler de votre témérité».

Le corps enveloppé dans des pièces de satin fut ensuite porté à Ta-li fou, où la population lui fit des funérailles dignes d'un souverain.

Ce devoir accompli, A-yu refusa toute nourriture et se laissa mourir d'inanition; son corps fut inhumé dans le tombeau de la famille Touan.

L'empereur Chun-ti, mécontent du crime commis par le prince Liang, et ayant des raisons pour suspecter la conduite des grands mandarins qui gouvernaient le Yun-nan, donna en 1367 à Touan Pao (段寶), fils de Touan Koung, les mêmes prérogatives qu'à son père [110]).

---

110) C'est-à-dire le titre de Gouverneur de Ta-li.

Cette dualité d'influence ne tarda pas à raviver les vieilles haines; des deux côtés on en vint aux mains: Liang fut battu dans plusieurs rencontres; l'astucieux Mongol n'en poursuivit pas moins sa vengeance; repoussé sept fois dans ses tentatives pour s'emparer de Ta-li, à bout de ressources et honni par la population qu'il ruinait pas ses exactions, il essaya de faire assassiner son adversaire; le plan ayant avorté, il mit bas les armes et se retira dans sa résidence [111]), déclarant devant le conseil des notables que désormais l'ouest de la province serait gouverné par Touan Pao.

Vers la fin de la même année, les rebelles «au turban rouge» envahirent de nouveau la province et assiègèrent la capitale. Le prince Liang, impuissant à les repousser, envoya son oncle Tieh-mou (帖木) demander du secours à Touan Pao; ce dernier, se rappelant le meurtre de son père et la tentative d'assassinat dont il avait failli être la victime, répondit au prince: «Vous avez tué le tigre «et vous voulez encore prendre son petit... Eh bien! j'irai à votre «secours quand le lac de Si-eurl [112]) sera transporté à Yun-nan-fou».

Cette réponse ironique et pleine de mépris exaspéra le prince. Cependant, malgré ce rude affront à son amour-propre, que dans toute autre circonstance il eût relevé aussitôt, sentant le trône des Youen ébraulé de tous côtés, il digéra l'insulte en silence et chercha avant toutes choses à ménager sa situation et faire face aux évènements qui se préparaient. Il oublia ses griefs contre son ennemi, essaya de se faire un allié de Touan Pao et, pour mieux réussir dans son projet, le nomma Yeou-tchéng [113]) (右丞).

---

111) D'après les historiens, le palais de ce prince se trouvait à l'emplacement occupé aujourd'hui par le Yamen du Trésorier-provincial à Yun-nan-fou.

112) Nom du lac de Ta-li-fou.

113) Titre équivalant à celui de Ministre de Droite.

Le Yun-nan sous les Ming.

En 1368 les Mongols, après avoir regné pendant 89 ans, furent chassés du trône [114]) pour faire place aux Ming (明).

Tchou Youen-tsiang [115]) (朱元璋), fondateur de cette dynastie, monta sur le trône la même année et donna le nom de Houng-wou (洪武) aux années de son règne et celui de Ta Ming (大明) à sa dynastie.

Le premier empereur des Ming était depuis peu au pouvoir, que le prince Liang, voyant sa situation fortement ébraulée par le changement de gouvernement, modifia entièrement son attitude vis-à-vis de Touan Pao et lui adressa une lettre dans laquelle il confessait ses torts et lui demandait de lui conserver son amitié.

Un soulèvement des Man-tze, occasionné par la mauvaise administration de ce prince mongol, ayant éclaté l'année suivante, les rebelles marchèrent sur la capitale. Le prince Liang, presque abandonné de ses sujets, s'enfuit dans les montagnes. Touan Pao, pour lui montrer qu'il était fidèle à ses engagements, vint à la tête d'une année, reprit la ville et dispersa les insurgés. A la suite de ce succès, Liang rentra dans sa capitale et reconnût solennellement, devant le peuple assemblé, les services et l'amitié de son allié que naguère il voulait faire disparaître du Yun-nan.

Touan Pao, avancé en âge, n'aspirant plus qu'à la tranquillité, écrivit en 1372 une description complète de l'ancien et du nouveau Yun-nan [116]) qu'il adressa à l'empereur en même temps que sa soumission à la nouvelle dynastie.

---

114) A l'avènement des Ming sur le trône de Chine, les Mongols se retirèrent dans les plaines du Nord-Ouest, leur patrie d'origine.

115) Ce monarque, natif de la préfecture de Foung-yang (鳳陽) dans la province du Ngan-houei (安徽), était le second fils d'un pauvre laboureur. Il régna 31 ans, sût se faire aimer de ses sujets et tient une grande place, parmi les monarques chinois, dans l'histoire de cette époque.

116) Ce document est, paraît-il, conservé à la bibliothèque Impériale de Peking.

La légende rapporte que Touan Pao avait deux filles. L'aînée, Kiang-no (羌娜), fut mariée au t'ou-sze de Kien-tch'ang [117] (建昌) appelé A-li (阿黎); la plus jeune, Pao-kou (寶姑), au petit-fils du prince Liang. Au moment où la plus jeune des sœurs allait quitter la maison paternelle pour se rendre chez son futur mari, Kiang-no lui dit: «Voici un petit pavillon que j'ai «brodé pour te l'offrir le jour de ton mariage; il te rappelera ce «que souvent nous a dit notre mère: que notre père a eu beau-«coup à souffrir des iniquités du prince Liang, qui voulait à tout «prix anéautir la maison des Touan. Tu vas entrer dans la famille «de nos ennemis; l'occasion est unique pour nous venger; promets-«moi, devant les tablettes de nos ancêtres, de faire ton devoir».

Les évènements qui suivirent, au milieu desquels le prince mongol trouva la mort, ne donnèrent pas à Pao-kou le temps d'accomplir sa promesse.

En effet, en 1373, le général Ouang-wei (王禕) fut envoyé au Yun-nan pour engager le prince Liang à reconnaître l'autorité impériale; n'ayant pu réussir par la persuasion, il eut recours à la force, mais fut impuissant à lui imposer la volonté de son maître. Un autre général appelé Ou-yun (伍雲) alla à son secours sans arriver à de meilleurs résultats. Tous deux moururent dans le pays. Malgré ces échecs, Houng Wou, voulant en 1381 réduire les restes de la dynastie mongole qui s'étaient fixés au Yun-nan, leva une armée de trente mille hommes et en remit la conduite à Fou Yeou-teh (傅友德). Ce général divisa son armée en trois corps; deux furent placés sous les ordres des généraux Lan-yu [118] (藍玉) et Mou-ying [119] (沐英); il prit le commandement du 3ème corps.

---

117) District situé au Nord-Est du Yun-nan, faisant aujourd'hui partie de la province du Sze-tchouen.

118) Il avait le titre de Young-tch'ang Heou (永昌侯).

119) Il avait le titre de Si-p'ing Heou (西平侯).

Conquête du Yun-nan par les Chinois.

Le prince du Yun-nan [120]), informé de l'approche des Chinois, chargea son général Ta-li-ma (達里麻), Mongol comme lui, d'occuper la ville de K'iouh-tsing [121]) (曲靖), passage alors important où l'ennemi pouvait être facilement arrêté. Les combattants ne tardèrent pas à être aux prises; un moment, Mou-ying fut sur le point d'être battu, mais Fou Yeou-teh l'ayant secouru à propos, Ta-li-ma se trouva accablé sous le nombre et prit la fuite en laissant plusieurs milliers de prisonniers entre les mains de l'ennemi.

Cette défaite frappa de terreur les aborigènes auxquels le prince Liang, pour les gagner à sa cause, avait persuadé que l'arrivée des Ming était la ruine et l'anéantissement de toutes les tribus. Les principaux chefs, reconnaissant qu'ils avaient été indignement trompés, s'empressèrent de faire leur soumission.

Liang délaissé et son armée en déroute, se réfugia dans la montagne de Loung-ma [122]) (龍馬山). Un des officiers du général mongol vint le trouver dans sa retraite et lui peignit en traits tellement douloureux la détresse de l'armée que, pris d'un accès de désespoir, il s'empoisonna; comme l'effet du poison n'était pas immédiat, il se précipita avec sa famille et les ministres de sa maison restés fidèles dans le lac de Yun-nan fou qui les engloutit tous [123]).

Lan-yu et Mou-ying, à leur arrivée à Pan-k'iao [124]) (板橋) reçurent la soumission d'un grand nombre d'officiers. Le lendemain

120) Les princes de la famille Liang se succédaient de père en fils.

121) Cette ville, alors fortifiée, commandait la plaine.

122) Située à quelques lis au Nord de Yun-nan fou.

123) Ce lac est encore appelé aujourd'hui Mer de T'ien-tchi (滇池). Le corps du prince retrouvé par les habitants du village de Tsing-yu (精玉), fut inhumé dans le temple de Yu (御廟), à 30 lis à l'ouest de la capitale.

124) Situé à 30 lis au sud-est de la capitale sur la grande route du Kouei-tchéou.

ils campèrent à Kin-ma-chan (金馬山), montagne des environs de la capitale, où le ministre de droite du prince Liang, jugeant la défense impossible, fit sa soumission aux vainqueurs, déposa entre leurs mains le sceau du malheureux prince, et livra la capitale (1382).

A l'approche des troupes impériales devant Yun-nan fou, beaucoup de vieillards et de notables, selon la chronique, vinrent au devant des troupes en brûlant des parfums, tellement ils étaient heureux d'être débarrassés de ce prince cruel, insatiable et orgueilleux.

Les généraux chinois défendirent à leurs soldats, sous les peines les plus sévères, de se livrer au pillage et, après ces recommandations, les troupes victorieuses entrèrent en ville sans causer le moindre désordre.

Pendant que l'ordre s'établissait dans la capitale, Fou Yeou-teh détachait 25,000 hommes [125]) de son armée pour pacifier les villes voisines.

Dans le courant de la même année, les tribus du Nord-Est se soulevèrent et le général Mou-ying les fit rentrer dans le devoir. Celles de Toung-tch'ouen (東川府) et Wou-ting (武定州) furent dûrement châtiées; elles perdirent 3,000 des leurs et une grande quantité de chevaux et de bestiaux.

Fou Yeou-teh ayant reconnu que les populations limitrophes du Sze-tchouen étaient plus faciles à gouverner, que celles du Yun-nan, demanda à l'empereur de les réunir à ces dernières.

Touan-chi (段氏), qui avait succédé à son père dans le district de Ta-li, apprenant la défaite et la mort du prince Liang, fut sérieusement inquiet pour sa principauté.

Au commencement de 1383, les troupes impériales conduites

125) Une erreur d'impression paraît exister dans les ouvrages chinois au sujet de l'évaluation de cette armée chinoise. Certains historiens portent 300,000; le chiffre 30,000 nous paraît plus acceptable eu égard au mode de recrutement des troupes employé alors.

par Fou Yeou-teh, continuant leur marche en avant, allaient arriver devant Ta-li lorsque Touan-chi fut informé par ses émissaires des mouvements qui s'exécutaient.

Le général chinois voulant, autant que possible, faire reconnaître l'autorité des Ming par des moyens pacifiques, écrivit par trois fois à Touan-chi pour l'inviter à se rendre. Le gouverneur de Ta-li ne répondit qu'à la troisième épitre en ces termes: «Je ne vous «crains pas, il est inutile de vous combattre; je compte sur les «éléments pour consommer votre ruine. Je dois vous prévenir, que «dans quelques jours, des miasmes meurtriers vont s'exhaler de la «terre; il est encore temps de vous retirer, si vous ne voulez voir «vos soldats périr par centaines»; il ajouta qu'il défendrait en outre, jusqu'à la mort, les prérogatives de sa famille.

Le général Fou Yeou-teh, à la réception de cette réponse, n'attendit pas de renforts, divisa son armée en trois corps et marcha sur Ta-li.

Touan-chi leva aussitôt des troupes et voulut défendre le berceau de ses ancêtres contre l'envahisseur. Battu dans plusieurs rencontres, il se retira derrière les fortifications de Hia-kouan (下關) où il résista quelque temps; mais les Chinois ayant réussi à passer le lac en opérant une diversion du côté de Chang-kouan qui était mal gardé, pénétrèrent dans Ta-li par différents côtés à la fois. Touan-chi, écrasé par le nombre et voyant son armée en déroute, réussit à sortir de la ville avec ses deux neveux; les fugitifs furent arrêtés quelques jours après. Le général Mou-ying les traita avec beaucoup d'égards, leur fit rendre les bagages dont les soldats s'étaient déjà emparés et leur promit de les réintégrer dans leurs anciennes fonctions s'ils voulaient servir fidèlement les Ming; les trois vaincus acceptèrent ces conditions.

A la suite de cet arrangement, Touan-chi et ses deux neveux furent chargés de pacifier toute la partie Nord-Est et Ouest de

T'a-li. Pendant deux ans que dura cette campagne, le pays fut dans la plus grande misère.

Le parti mongol est chassé du Yun-nan.

Les fonctionnaires attachés à la dynastie mongole disparue préférèrent, aidés de leurs partisans, défendre leurs prérogatives que de se soumettre au nouveau régime. Durant cette période de transition, il y eut beaucoup de tués de part et d'autre; peu après le calme se rétablit et, vers la fin de 1385, la province étant de nouveau paisible, le gros de l'armée fut licencié.

Malgré cette tranquillité apparente, les mandarins civils, se voyant impuissants à gouverner seuls le pays, demandèrent à l'empereur l'autorisation de s'adjoindre les chefs indigènes, ce qui leur fut accordé; dès lors, avec le concours de ces derniers, leur tâche fut rendue plus facile et la prospérité sembla renaître. Cette nouvelle combinaison flatta les aborigènes, les taxes furent payées régulièrement et, dans le courant de l'année, les premiers revenus de la nouvelle conquête furent envoyés au Trésor Impérial à Peking.

Les Ming, vainqueurs sur toute la ligne, récompensèrent les officiers et soldats, qui les avaient aidés pendant cette difficile campagne, en leur partageant les dépouilles des vaincus: des terres leur furent distribuées, beaucoup se marièrent avec des femmes aborigènes; les soldats devinrent colons, et toute cette armée, qui naguère maniait l'arc et la lance, quitta ces instruments de guerre, pour prendre la bêche ou la charrue. C'est ainsi que le Yun-nan se peupla peu à peu de Chinois métis, qui ont conservé un caractère particulier et une allure indépendante qu'on ne trouve que dans cette province. Du reste, presque tous les Yun-nanais qu'on rencontre aujourd'hui, disent que leurs ancêtres sont venus de Nan-king

ou du Hou-peh [126]) et ajoutent: «nous ne sommes pas Chinois, nous «sommes du Yun-nan».

Fin de la famille des Touan.

Touan-chi, que cette campagne avait beaucoup fatigué, mourût peu après et fut enterré à Ta-li. Avec lui s'éteignit la lignée des rois ou gouverneurs qui pendant 438 années avaient eu la haute main sur cette partie du Yun-nan.

L'empereur Houng Wou, désirant faire oublier à ses nouveaux sujets les bienfaits qu'ils avaient reçus de cette famille presque éteinte, décida d'écarter de la province les derniers rejetons des Touan [127]).

Voulant cependant récompenser les services rendus à sa cause par les neveux de Touan-chi, l'empereur donna l'ordre à Fou Yeou-teh de changer leur nom pour ceux de Kouei-jen (歸仁) et Kouei I (歸義), et les nomma ensuite, le premier Tchen-fou [128]) (鎭撫) de Wou-tch'ang [129]) (武昌) et le second Tchen-fou de Ying-men [130]) (雁門).

En 1390, le préfet de King-toung (景東), nommé Sze-lun (思倫), fonctionnaire ambitieux et intrigant, s'étant créé une certaine popularité parmi ses administrés, et ayant à se plaindre du gouvernement, leva des troupes et se déclara indépendant entraînant avec lui plusieurs tribus jusque là restées fidèles.

Ces velléités de se créer des principautés, qui avaient eu du succès sous les rois de Ta-li, étaient impossibles depuis l'annexion du pays par la Chine. L'empereur envoya contre le révolté, avec

126) Province touchant au Hou-nan dont Wou-tch'ang est la capitale.

127) On trouve encore dans le district de Young-loung-tcheou un T'ou-sze (土司), chef héréditaire des aborigènes, descendant de la famille des Touan.

128) Ce grade correspondait alors à celui de général, avec des attributions civiles.

129) Capitale du Hou-peh, en face de Han-keou.

130) Dans la province du Chen-si (陝西).

mission de s'en emparer, le général Fou Yeou-teh (傅友德). Dans les premiers combats livrés aux environs de T'a-lang (他郎)[131], Sze-lun fut battu et forcé d'abandonner ses positions. Il rallia bientôt après ses troupes, réunit environ 30,000 hommes et une centaine d'éléphants qu'il arma en guerre, et marcha contre son ennemi. Fou Yeou-teh, informé de ces préparatifs, fit distribuer des gongs et des pétards à ses soldats. Dès que les deux armées se trouvèrent en présence, les soldats lancèrent leurs pétards contre les éléphants et les porteurs de gongs firent tant de bruit avec leurs instruments que les pachydermes épouvantés se sauvèrent dans toutes les directions. Les impériaux profitèrent de la panique et du désordre de leurs ennemis pour les mettre en déroute. Sze-lun ne dut son salut qu'au dévouement d'un paysan qui le cacha pendant plusieurs jours dans un grenier.

De part et d'autre, les pertes furent considérables; les impériaux prirent les éléphants et les ramenèrent à la capitale comme trophée de guerre.

L'année suivante, Sze-lun, fatigué par la vie errante qu'il menait depuis sa défaite, et dans l'impossibilité de réunir un nombre suffisant de partisans pour continuer la lutte, se livra aux autorités chinoises, demanda pardon à Houng Wou et jura fidélité à l'empire. Contrairement à la promesse qu'on lui avait donnée, qu'il serait épargué, les généraux voulaient le faire décapiter; le projet eut été mis à exécution si l'empereur, informé de cette décision, ne lui eut fait grâce en considération de ses bons services antérieurs.

A partir de ce moment et jusqu'à la fin de 1394, la province se débattit dans une suite de querelles intestines qui lui laissèrent peu de tranquillité. Malgré l'incertitude et les troubles constants, les représentants du gouvernement central firent des efforts pour

131) Actuellement la ville de *Sin-hoa* 新化州.

encourager la culture des lettres; en 1395, pour la première fois depuis l'avènement des Ming, les lettrés, déjà reçus bacheliers du 1er et du 2me degré, furant invités à se rendre à Nan-king en vue de concourir pour le doctorat. Un certain nombre de candidats de la province furent reçus; ce succès encouragea les pessimistes qui doutaient encore de l'impartialité du gouvernement.

Néanmoins, malgré ces mesures de bienveillance, les égards envers leurs chefs autochtones, les preuves de sollicitude que l'empire prodiguait à ses nouveaux sujets, tous ces actes furent considérés par cette population ignorante, encore à demi sauvage, n'obéissant qu'à la force, comme de la faiblesse et produisirent un résultat opposé à celui qu'on attendait.

Soulèvements contre l'autorité chinoise.

Dans le courant de l'année 1396, les aborigènes des environs de Young-tch'ang (永昌), soudoyés par les Birmans, ayant à leur tête un chef nommé Tao-kan (刀敢), se soulevèrent.

Les troupes stationnées sur cette partie éloignée du territoire furent impuissantes à réprimer la révolte; l'empereur décida alors l'envoi d'un corps de troupes, dont il donna le commandement en chef au Marquis Mou-ying (沐英). Dès que les soldats impériaux se présentèrent, Tao-kan demanda à parlementer voulant, assurait-il, faire sa soumission et, comme preuve de sa sincérité, il envoya des cadeaux au général en chef pour l'empereur. En réalité, cette démarche, qui n'avait d'autre but que de gagner du temps, lui réussit bien; puis, ayant pris ses dispositions et se sentant fortement appuyé par les Birmans, il tomba à l'improviste sur les Chinois qu'il défit en partie. Ce succès ne fut pas de longue durée; les impériaux ayant pris l'offensive, le forcèrent à abandonner ses positions; la lutte fut longue et vive, ses partisans se débandèrent

et, malgré ses propositions et son astuce, il fut pris par le général chinois et décapité; sa mort mit fin aux hostilités.

A l'avènement de Young-loh (永樂), 1403, le prince Lou (魯王), neveu de l'empereur Houng Wou, fut envoyé au Yun-nan pour gouverner la préfecture de Ta-li, avec mission de soumettre et d'organiser en outre le territoire qui s'étendait de la Birmanie à l'Annam.

C'est à partir de ce moment que la cour de Chine s'occupa activement de l'Annam.

Plusieurs expéditions furent envoyées dans ce pays pour y rétablir l'ordre et faire rentrer dans le devoir les soi-disant descendants des anciens rois du Yun-nan qui se partageaient une partie de ce territoire.

L'empereur Young-loh profita de la présence de ses troupes sur le territoire d'Annam, pour établir définitivement la suzeraineté sur ce pays, rappeler au roi ses engagements antérieurs et l'inviter à envoyer le tribut réglementaire qui avait été omis depuis plusieurs années.

La résistance continue contre l'autorité des Ming.

En 1438 de nouveaux soulèvements se produisirent dans l'Ouest. Un fonctionnaire de Lo-tchouen (羅川) appelé Sze-jen (思任), profitant de ce que l'éloignement de son district empêchait le gouvernement central de contrôler ses actes, eut de nombreuses relations avec les Birmans; ces derniers prétendaient avoir à se plaindre des empiètements du nouveau régime sur leur territoire. Fort du concours que ses voisins lui promirent, Sze-jen se déclara indépendant, s'empara de Nan-tien (南甸) et de plusieurs autres districts, non loin de T'ing-yueh (騰越), et s'y établit en maître.

L'empereur Ying-tsoung, informé de ces nouveaux désordres, envoya une nombreuse expédition sous les ordres du duc Mou-

ching [132]) (沐晟) avec mission de s'emparer du rebelle et de rétablir l'ordre. Après une campagne de plusieurs mois, durant laquelle les impériaux furent fortement éprouvés par les maladies, les rebelles furent chassés des forts qu'ils occupaient dans les montagnes; Sze-jen se retira en Birmanie, ses partisans firent en partie leur soumission, quelques têtes de chefs tombèrent et le district goûta de nouveau les bienfaits de la paix (1443).

A la suite de cette campagne, de crainte d'un retour offensif des rebelles, et pour protéger les populations contre les exactions des mauvais sujets qui fréquentaient ces parages, l'empereur décida, sur le conseil de ses généraux, de faire bâtir des murs autour de la ville de T'ing-yueh, jusque là cité ouverte (1446).

Sze-jen ayant trouvé en Birmanie un concours moral et effectif, organisa ses troupes et reprit la campagne. Les impériaux attaqués à l'improviste furent défaits et durent se retirer derrière leurs ouvrages fortifiés. L'issue de cette lutte, «du pot de terre contre le pot de fer», n'était pas douteuse; ce n'était qu'une question de temps; les généraux chinois, revenus de leur surprise, levèrent des renforts et attaquèrent vaillamment les rebelles; la lutte fut longue et pénible; enfin, après trois années de résistance, à bout de ressources et abandonné de ses partisans, Sze-jen prit la fuite et parvint à se réfugier de nouveau en Birmanie malgré les précautions prises par les Chinois pour s'en emparer.

En 1451 l'empereur King-ti (景帝), fatigué des tiraillements continuels qui se produisaient du côté de la Birmanie, invita le général Ou-ngang (吳昂), qui commandait sur la frontière, de renouer des relations amicales avec ses voisins et au besoin de faire des concessions pour obtenir une paix durable.

---

132) Fils de Mou-ying.

Les Birmans reconnaissent la suzeraineté de la Chine.

Comme le seul litige entre les deux pays provenait de l'occupation par les Chinois du district de Moung-yang (蒙羊) que les Birmans réclamaient comme faisant partie de leur territoire, la cour de Peking, sur les rapports de ses agents, décida la restitution du district à la condition que le prince de Birmanie enverrait régulièrement le tribut à son suzerain l'empereur de Chine et que le rebelle Sze-jen serait livré. Cet arrangement, accepté avec reconnaissance par la Birmanie, rendit le calme à cette partie de la frontière et une partie des troupes impériales purent être licenciées.

Sze-jen, informé de l'entente intervenue entre les deux pays, essaya de réunir les mécontents pour lutter encore; il fut pris avant d'avoir pu grouper assez de partisans et emprisonné; il se pendit dans sa cellule la veille du jour où il devait etre remis entre les mains des Chinois; les Birmans lui coupèrent néanmoins la tête et l'envoyèrent au général chinois.

En 1501, un tremblement de terre, qui causa de grands désastres, se fit sentir en 36 endroits dans la même journée. L'empereur Hiao Tsoung (孝宗), impressionné par ce désastre, et afin d'éviter de nouvelles calamités, envoya plusieurs officiers sacrifier aux Génies de quelques montagnes et aux Dragons de différentes sources que la rumeur populaire accusait d'être la cause de ces maux. Il fit, en outre, réviser la liste des candidats aux charges civiles et militaires, biffa les noms de 1260 aspirants au degré supérieur dans le but d'être agréable aux éléments, et ordonna des processions bouddhiques dans tous les districts.

Malgré toute cette mise en scène, dont le but était de calmer l'effervescence qui se manifestait parmi le peuple, la province eut encore à souffrir des perturbations atmosphériques et de leurs brusques variations: l'année suivante un vent impétueux enleva beaucoup de

toitures de maisons, fit de nombreuses victimes et déracina les récoltes qui étaient encore sur pied [133]).

Rupture entre la Chine et la Birmanie.

L'arrangement que nous avons vu conclure entre l'empereur et le roi de Birmanie ne fut pas de longue durée; les sujets de ce dernier, ayant à se plaindre des exigences des mandarins chinois qui gardaient la frontière, et ne voulant pas déclarer ouvertement la guerre à la Chine, suscitèrent un soulèvement des tribus jusqu'alors indépendantes; puis, se voyant en force, ils prirent la direction du mouvement. Les Birmans occupèrent plusieurs places fortes, et pour montrer aux alliés le peu de cas qu'ils faisaient de la Chine, brûlèrent, en présence des chefs réunis, l'enseigne impériale qui leur avait été donnée en récompense de services rendus.

Cette rébellion était loin d'être calmée, que des désordres aussi importants, occasionnées par la rapacité sans bornes des fonctionnaires chargés d'administrer le pays, éclatèrent dans la même province. Le Sous-préfet de Sin-tien (尋甸), ayant pressuré le peuple au-delà de toute expression, les aborigènes se soulevèrent en masse (1529) ayant à leur tête un chef appelé An (安), dont la femme, très-belle, avait été sequestrée sans motifs par le mandarin. Les insurgés tuèrent le coupable magistrat, délivrèrent la femme de leur chef, et, avec le concours de quelques tribus qui avaient également à se plaindre des fonctionnaires, marchèrent sur Ma-loung tcheou (馬龍州) dont ils s'emparèrent, prirent Yang-liu (楊林) et arrivèrent devant la capitale qui tomba bientôt en leur pouvoir.

Kia-tsing (嘉靖), bien que n'ignorant pas que ce soulèvement était dû à la mauvaise administration de ses agents, envoya

133) Ce fait est fort possible. Au Yun-nan, le vent est généralement très-fort et souffle presque toute l'année du Sud-Ouest. C'est pour cette vaison, disent les habitants, que les constructions sont basses pour donner moins de prise au vent.

le gouverneur Ho (何) à la tête d'une armée pour reprendre la ville; l'année suivante les impériaux vainqueurs entraient dans la capitale; le chef rebelle An fut pris et décapité; les indigènes qui avaient pris part au mouvement furent, par mesure bienveillante de l'empereur, épargnés et renvoyés dans leur pays.

Il serait trop long d'énumérer tous les troubles, rebellions, mouvements insurrectionnels qui éclatèrent dans la province depuis cette époque jusqu'à l'avènement des Tatares; beaucoup résultèrent de l'élévation des taxes perçues par les mandarins, d'autres, et c'est le plus petit nombre, furent suscités par des chefs ambitieux, ayant soif d'autorité qui, considérant comme actes de faiblesse les bons procédés du gouvernement à leur égard, n'hésistèrent pas à lever l'étendard de la révolte dans l'espoir de reconquerir leur indépendance et reprendre leurs anciennes prérogatives.

Rébellion contre l'autorité des Ming.

Il nous a paru utile, pour l'intelligence des faits qui suivent, de placer ici quelques notes historiques nécessaires à l'explication des évènements qui ont amené le triomphe de la dynastie Tatare et qui, en même temps, ont contribué à la conquête définitive du Yun-nan, à la soumission totale du Sze-tchouen et d'une partie du du Kouei-tcheou où des tribus insoumises menaçaient la tranquillité du pays.

Ces notes, puisées dans les annales chinoises, permettront de suivre la marche du conquérant Ou San-kouei (吳三桂) et nous donneront une idée de son caractère et de son administration.

En 1631 éclata, dans la province du Ho-nan, la grande rébellion qui, par la suite, amena la chute des Ming.

Le peuple, fatigué des exactions commises à son préjudice par les fonctionnaires chargés d'administrer le pays, se souleva, ayant à sa tête Kao Ying-tsiang (高迎祥).

Ce chef, à la suite du mécontentement général, ne tarda pas à voir le nombre de ses adhérents considérablement grossir. A sa mort, son neveu Li Tze-tcheng (李自成) fut désigné pour prendre la succession; il sut profiter des succès acquis par son oncle; puis, exploitant à son avantage la mauvaise réputation des mandarins qu'il présentait comme des malfaiteurs, cause de tous les maux dont souffrait le peuple, il acquit bientôt une grande influence. Ayant ainsi réuni un assez grand nombre de partisans, il se mit en marche vers le Nord sans but bien arrêté. Sur toute sa route, il rencontra peu de résistance; la nouvelle de ses succès le précédaient, il trouva partout des fonctionnaires prêt à bien le recevoir et pour éviter, disaient-ils, les fléaux de la guerre à leurs administrés, venaient offrir leurs respects au vainqueur. Grisé par les flatteries de son entourage et poussé d'autre part par les projets ambitieux de ses amis, Li Tze-tcheng se mit en marche sur Peking.

Les Ming sont renversés — Li Tze-tcheng usurpe le trône de Chine.

Tsoung-tchêng (崇禎), le dernier empereur des Ming, apprenant la marche de Li Tze-tcheng sur la capitale, et se voyant trahi de toutes parts, fit quelques tentatives pour éviter à son peuple les horreurs de la guerre, mais ses efforts furent vains en présence du bon accueil et de l'aide que recevaient partout les révoltés.

Devant la capitale, Li Tze-tcheng trouva encore des fonctionnaires prêts à trahir leur souverain pour se ranger du côté du plus fort.

Pendant que dans la ville les mandarins restés fidèles à l'empereur tentaient de repousser l'envahisseur, l'eunuque Tou-chun (都順), auquel on avait confié la garde d'une des principales portes, la livra aux rebelles.

Dès lors, l'empereur se voyant perdu et voulant sauver sa famille du déshonneur, tua l'impératrice et frappa sa fille d'un coup

de sabre; puis, croyant cette dernière morte, il monta sur la colline appelée Mei-chan [134]) (煤山), écrivit ses dernières volontés qui se terminaient ainsi: «Il faut que le prince meure puisque l'Etat meurt», et se pendit à un arbre [135]) au moyen de sa ceinture.

Li Tze-tcheng s'installa dans le palais impérial; plusieurs ministres, par affection pour le régime déchu, se donnèrent la mort pour ne pas en servir un autre. L'usurpateur, en reconnaissant que la trahison des mandarins et grands dignitaires de l'empire était la cause principale de ses succès et du suicide du souverain, que le peuple avait cependant aimé, et indigné de la lâcheté avec laquelle les transfuges, en livrant la ville, avaient déserté la cause de leur maître, il les fit décapiter.

Le général Ou San-kouei (吳三桂), alors en garnison à Chan-hai Kouan [136]) (山海關), informé de la prise de Peking et de la mort de l'empereur, conçut aussitôt le projet de le venger. Se conduisant en sujet zélé, plutôt qu'en prudent politique, et n'ayant pas assez de troupes pour mettre son projet à exécution, il ne vit pas de plus sûr moyen pour battre l'usurpateur que de demander main-forte à ces mêmes Tatares qu'il était chargé de repousser loin de la frontière.

Li Tze-tcheng, informé du mouvement qui se préparait, ému des conséquences que pourraient amener les démarches de Ou San-kouei, fit venir, en sa présence, Ou Siang (吳湘), le père de ce dernier, et lui ordonna, sous peine de mort, d'écrire à son fils pour l'engager à accepter le nouvel état de choses et l'amener à se soumettre, de grands avantages lui étant réservés. Ou San-kouei, à qui la lettre

---

134) Colline de charbon, située à côté du palais impérial. Elle fut, dit-on, élevée aux frais de l'Etat avec de la houille provenant des mines des montagnes de l'ouest pour subvenir aux besoins de la population de la capitale en cas de siège.

135) L'arbre auquel se pendit le prince est un Hai-t'ang-chou (pommier sauvage) (海棠樹, *Pyrus spectabilis*).

136) Passe située au Nord-Est de Peking, sur la frontière de Chine et de la Mongolie.

de son père fut remise par un officier du nouveau monarque, accepta ces propositions et prenait ses dispositions pour se soumettre au nouveau régime lorsque, par courrier spécial, lui parvint la nouvelle de la séquestration de sa plus jeune femme qu'il aimait passionnément, par un des personnages de la suite de l'envahisseur. Indigné de cet outrage, il chassa l'envoyé sans tenir compte de l'épître paternelle, et se mit en marche sur Peking pour venger l'injure qui lui était faite.

Li Tze-tcheng, informé du rapt commis par son subordonné, et jugeant les grosses conséquences qui pouvaient en résulter pour sa cause, le fit exécuter; puis, apprenant le mouvement de son antagoniste, se mit à la tête d'une armée de 60 mille hommes, emmena à sa suite le prince héritier des Ming qu'il avait fait prisonnier, le père de Ou San-kouei et se porta au-devant de son adversaire. La bataille engagée, ce dernier eut été écrasé sans l'intervention d'un corps de 7000 Tatares sous les ordres du général T'ien-ts'oung (天聰) qui décida de la victoire.

L'usurpateur battu rentra à Peking d'où il envoya des parlementaires pour négocier la paix; mais les conditions de son ennemi lui parurent si exorbitantes, que les hostilités recommencèrent.

Dans d'autres engagements, les rebelles subirent plusieurs échecs. Li Tze-tcheng, que sa marche sur Peking avait habitué à ne plus douter du succès, ne vit la cause de ses défaites que dans la trahison du père de Ou San-kouei qui, pensait-il, engageait son fils à la résistance.

A la suite d'un combat désastreux pour ses armes, inquiet d'être battu de nouveau, il fit arrêter Ou Siang et le fit mettre à mort comme traître; sa tête fut exposée sur les remparts de la capitale que son fils assiégeait. Dès le même jour, envisageant les suites de l'acte qu'il venait de commettre, et présageant des malheurs prochains, il prit aussitôt ses dispositions pour se faire proclamer

empereur [137]), mais les évènements se précipitèrent avec une telle rapidité qu'il ne lui fut pas possible de donner suite à son projet. Il ne tarda pas à comprendre, en outre, que la couronne qu'il voulait poser sur sa tête était trop lourde à porter et, bien qu'il cherchât par sa conduite à se rendre populaire, il ne réussit pas à faire oublier à la population, qu'il était l'auteur de tous les maux qui affligeaient l'empire. Se trouvant à son tour trahi par ceux-là mêmes qui l'avaient incité à prendre le pouvoir, abandonné par ses courtisans et redoutant Ou San-kouei dont les forces étaient réunies sous les murs de la capitale, il se décida à quitter Peking où il pensait que ses jours étaient en danger; avant son départ, il réunit tous ses trésors, fit mettre le feu aux portes du palais impérial, quitta le sceptre souverain, objet de son ambition et sortit de la ville à la faveur de la nuit.

Ou San-kouei, n'ayant d'autre but que sa vengeance, laissa la garde de la capitale au général tatare T'ien-ts'oung (天聰), son allié; rassembla les troupes disponibles et se mit à la poursuite du meurtrier de son père; il l'atteignit bientôt et le combat s'engagea; des deux côtés on lutta avec bravoure et les pertes furent considérables; à la fin, l'usurpateur jugeant la position périlleuse pour lui et son armée épuisée, battît en retraite jusque dans le Chan-si.

Ou San-kouei, avant d'achever l'anéantissement de son ennemi, voulut rétablir sur le trône la famille des Ming, sans le concours des Tatares qui commençaient à l'inquiéter.

Les alliés ne lui étant plus nécessaires, il leur fit des présents considérables, les remercia de leur aide et les invita à rentrer dans leur patrie.

A cette demande ils répondirent par des flatteries, prétextant

---

137) Les Chinois lui donnèrent plus tard l'épithète malsonnante Li-tch'ouan-wang (李闖王) c'est-à-dire: Prince dur, sans principes qui, aidé par la force, marche en avant sans tenir compte des lois ni de l'étiquette.

que leur dévouement à l'empire chinois leur faisait un devoir de pacifier la province que la rébellion occupait encore; il insista en vain; les Tatares furent inflexibles.

Les Tatares s'emparent du trône de Chine.

Ou San-kouei s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en appelant à son aide les ennemis naturels de l'empire; se voyant impuissant à les renvoyer, il fut forcé d'approuver ce qu'il ne pouvait empêcher.

Etablis solidement à Peking, les Tatares s'emparèrent de tous les points stratégiques de la capitale, et leur général T'ien-ts'oung, qui y était resté pour maintenir l'ordre, fit reconnaître son fils comme empereur; ce souverain donna aux années de son règne le nom de Chun-tchi (順治). Cet évènement se passa en 1644 et fut l'origine de la dynastie régnante actuelle.

Le monarque étranger, pour adoucir le chagrin que ressentait Ou San-kouei de voir les Tatares maîtres de l'empire, lui décerna le titre de P'ing-Si Wang [138]) (平西王).

Cet honneur, qu'il considérait comme le prix de sa mauvaise politique, fut un regret cuisant de plus pour ce caractère élevé et indépendant. Torturé par les remords de sa conscience et impuissant à modifier l'état de choses établi, il se laissa aller à un découragement général. *(à suivre.)*

---

138) Prince pacificateur de l'occident.

DIE ABTEILUNG DER SPIELE IM „SPIEGEL DER MANDSCHU-SPRACHE"

VON

KARL HIMLY.

Fortsetzung von Band IX, S. 327.

VI.

8) *Giranggi sasukô*, chin. *ku-p'ai* [472]), »Knochen-Karten", Domino.

Sufani weixei ǵergi ǵakabe golmikani aǵigesi farsi obume weilexe gôsin ǵuwe walide tongki arafi tongkibe ačabume efirengge be giranggi sasukô sembi, »Wenn man mit 32 aus Elfenbein, oder dergleichen »verfertigten, kleinen länglichen und mit Augen versehenen Stücken »zu dem Zwecke spielt, um diese Augen an einander zu reihen, so »nennt man das *giranggi sasukô*".

Ich verbessere hier *wali* »Kunststück" durch *fali* »Stück", da der unterscheidende Strich leicht weggelassen wurde. Wörtlich ist es etwa: »einen Gegenstand (*ǵaka*) von der Art des Elfenbeins »(*sufani weixe*), längliche kleine Stücke (*farsi*) zu machen, bearbeitet »habend auf die 32 Stücke (*fali*) Puncte (*tongki*) schreibend die »Puncte an einander zu reihen (*ačabume*) spielen (*efirengge*) nennt »man *giranggi sasukô*".

472) 骨牌 *ku p'ai* „Knochen-Schilder", „Knochen-Karten".

Der Auszug hat für *giranggi sasukô* mit dem aus den Chinesischen stammenden, Karten bedeutenden, Fremdworte *pai*: *giranggi pai*. *Giranggi* ist »Knochen" und gleich dem chinesischen *ku*. Wegen des dem chinesischen *p'ai* entsprechenden *sasukô* (sasukū?) s. o. unter 7) *sesuku* »Würfel" und *a*) 32) *sasumbi*. Der Ausdruck könnte der Herkunft von diesem Zeitworte gemäss durch »Mischlinge" wiedergegeben werden. Indessen ist der chinesische Ausdruck *p'ai* [473]), der eigentlich »Schild" bedeutet, der ältere. Auch *ya-p'ai* [474]) »Elfenbein"-Karten (eigentlich »Zahn-Karten" von *ya* »Zahn" für *siang-ya* [475]) »Elefanten-Zahn", »Elfenbein") wird für die Domino-Steine gebraucht und bezeichnet sowohl den Stoff, aus dem sie öfters bestehn, als den Unterschied von den *ći-p'ai* [476]) »Papierkarten". Dem Stoffe nach könnte man auch von *ću-p'ai* [477]) »Bambus-Karten" sprechen; allein, da es auch solche *p'ai* von Bambus giebt, welche den Spielkarten zuzurechnen sind, würde dieser Ausdruck für Domino-Steine nicht recht bezeichnend sein. — Nach dem *K'ang-Hi*-Wörterbuche und dem *Cŏng-tzĕ-thung* ist das Domino-Spiel im zweiten Jahre *Sūan-Ho* (1120) erfunden. Genauer heisst es im erstern unter *p'ai* nach dem *Cŏng-tzĕ-thung*: »das jetzige Spielgeräth *ya-p'ai* ist nach gewöhnlicher Überlieferung im zweiten Jahre »Sūan-Ho erfunden. Die in einem kaiserlichen Erlasse aus der Zeit »des Kao-Tsung (1127—1163) so genannten *ku-p'ai* sind von der »Art des *po-sai* und des *ko-wu*" [478]). Eine genauere Bezeichnung des

---

473) 牌.

474) 牙牌, nach Williams' „Dictionary" übrigens = „ivory counters", „slips" or „tablets".

475) 象牙. 476) 紙牌. 477) 竹牌.

478) 正字通、牙牌今戲具俗傳宣和二年設高宗時詔頒行天下謂之骨牌如博塞格五之類. — In einer Erläuterung zum *Han-Šu* heisst es 乘五閣不得行故曰格五也. „Beim *šing wu ko* (Besteigen des fünften Verschlages) spricht man wegen

Spieles ist in der Vergleichung mit den alten, ganz abgekommenen Spielen *po-sai* und *ko-wu*[479]) schwerlich zu suchen. Leider wissen wir auch nicht, worauf sich obige genaue Zeitangabe stützt. Unverkennbar ist der Zusammenhang einerseits mit den Würfeln, andererseits mit den *tien-p'ai*[480]) genannten Spielkarten (s. u.). Auffallend ist jedoch der Umstand, dass 32 Steine zum Spiele gehören, während man nach der Zahl der Würfelaugen zweier Würfel 21 oder ein Vielfaches von 21 erwarten sollte. Letztere Zahl ist denn auch maszgebend für die Dominospiele, wie sie in den Läden zu Verkaufe stehn, sodass ich sie bis zu achtfacher Wiederholung ($8 \times 21 = 168$) vorgefunden habe. Ein anderes Spiel enthielt 3×21 Steine mit grünen und roten Blumenverzierungen, worunter 21 mit zweifachen Augen und zwar 5.5 mit einem Kreise und dem Schriftzeichen *yüe*[481]) »Mond", 6.6 desgleichen mit *žï*[482]) »Sonne". Ausserdem besitze ich 32 Domino-Schachsteine, bei denen die Zahl 32 also durch die der Schachsteine gegeben ist. Ich war früher zweifelhaft, ob es sich hier nicht um die Bequemlichkeit des Besitzers handelte, der sich auf diese Weise nicht mit beiderlei Spielgeräten zu schleppen brauchte, halte jedoch nunmehr auch einen anderen Zusammenhang für nicht unwahrscheinlich. *P'ai* könnte nämlich auch Spielmarken[483]) bezeichnen, und wenn mir auch kein chinesisches Würfelschach bekannt ist, so ist es doch Tatsache, dass Spielbretter, worunter auch das Schachbrett, zu Würfelspielen be-

---

der Behinderung des Weitergehns von dem *ko-wu* („Stellung in der fünften Reihe")". — Nach dem *Šuo yüan* hatte das Wort *sai* in dem alten gleichnamigen Spiele die jetzige Bedeutung eines Hindernisses. Es heisst dort 塞行棊相塞謂之塞也, „Wenn sich die beim *sai* gesetzten *k'i* gegenseitig hindern, so heisst das *sai*". S. *Yüan kien lei kang* unter *sai*.

479) 博塞 *po-sai*, 格五 *ko-wu*.

480) 點牌. 481) 月. 482) 日.

483) Andere Ausdrücke für Spielmarken sind 籌 *čhou*, 帖 *thie*, 籌馬 *čhou-ma*; s. o. unter 6) die Anmerkungen 326) und 384), wo vom *ta-ma*-Spiele die Rede ist.

nutzt wurden. Da die 21 Würfelfälle für zwei Würfel nicht hinreichten, mussten einige zweifach genommen werden. Auch die gleiche Augenzahl konnte nur 6 weitere liefern; es mussten also noch weitere 5 Würfelfälle hinzugenommen werden, um die Zahl 32 voll zu machen. Einfach kommen aber nur der *tsiang* und der *šwai* vor. Die Einrichtung ist also folgendermassen getroffen worden:

1—1 blaue Elefanten (2), 1—2 *šwai* (roter Feldherr), 1—3 rote Elefanten (2), 1—4 der blaue *šï* der linken Seite, 1—5 *ping* (2, d. i. je einer auf dem rechten und dem linken Flügel), 1—6 *ping* (2);

2—2 *tsu* (2, d. i. je einer auf dem rechten und dem linken Flügel), 2—3 der blaue *šï* der rechten Seite, 2—4 *tsiang*, 2—5 der rote *šï* der linken Seite, 2—6 das rote »Geschütz" der rechten Seite;

3—3 der mittlere *ping* und der mittlere *tsu* (= 2), 3—4 der rote *šï* der rechten Seite, 3—5 das rote »Geschütz" der linken Seite, 3—6 das blaue »Geschütz" der linken Seite;

4—4 *kü* Wagen, blau (2), 4—5 *p'ao*, blaues Geschütz der rechten Seite, 4—6 *ma*, die blauen Rössel oder Springer (2);

5—5 *tsu*, die beiden roten Krieger, welche rechts und links von dem mittlern, mit 3—3 bezeichneten stehn, 5—6 *ma*, die 2 roten Rössel oder Springer (2);

6—6 *kü* Wagen, rot (2).

Die Aufstellung zum Behufe des Schachspieles würde also folgende sein [484]):

---

484) Siehe oben unter *siang k'i*: 將 *tsiang*, 帥 *šwai*, 車 *kü*, 馬 *ma*, 象 *siang* (blau), 相 *siang* (rot), 士 *ši*, 兵 *ping*, 卒 *tsu*, 砲 *p'ao* Geschütz (blau), 炮 *p'ao* (rot).

Blau.

kū.	*ma.*	*siang.*	*šï.*	*tsiang.*	*šï.*	*siang.*	*ma.*	*kū.*
4—4.	4—6.	1—1.	1—4.	2—4.	2—3.	1—1.	4—6.	4—4.
	p'ao.						*p'ao.*	
	3—6.						4—5.	
ping.		*ping.*		*ping.*		*ping.*		*ping.*
1—5.		1—6.		3—3.		1—6.		1—5.
tsu.		*tsu.*		*tsu.*		*tsu.*		*tsu.*
2—2.		5—5.		3—3.		5—5.		2—2.
	p'ao.						*p'ao.*	
	3—5.						2—6.	
kū.	*ma.*	*siang.*	*šï.*	*šwai.*	*šï.*	*siang.*	*ma.*	*kū.*
6—6.	5—6.	1—3.	2—5.	1—2.	3—4.	1—3.	5—6.	6—6.

Rot.

Hier sind also ausser den Würfelfällen mit gleicher Augenzahl: 1—1, 2—2, 3—3, 4—4, 5—5, 6—6 noch folgende zweifach genommen: 1—3, 1—5, 1—6, 4—6, 5—6, im Ganzen also 11 Würfelfälle. — Wie bei den einzelnen Würfeln sind die Einsen und Vieren rot; bei 6—6 ist je eine Hälfte der Augen rot, die andere schwarz. Die Domino-Bücher sind mehr der Wahrsagekunst gewidmet [485]). Im *Wan-Pao-Thsüan-su* [486]) sehe ich jedoch 32 Steine vorangestellt, welche von obiger Auswahl ein wenig abweichen, indem 24 Steine als *ćŏng-p'ai* [487]) oder »rechte *p'ai*", 8 Steine als

---

485) Mir liegt das 牙牌神數圖註詳解 *ya p'ai šön šu thu ču siang kiai*, „erläuterte Abbildungen der göttlichen Kunst der Dominosteine", vom Jahre 1870 vor.

486) 萬寶全書, „Buch aller zehntausend Kostbarkeiten". Es ist ein allgemeines Nachschlagebuch für das Volk mit Abbildungen, erschienen im Jahre 1739. In Schott's „Verzeichniss" ist es S. 82 ff. nach der Ausgabe von 1758 beschrieben. Meine Ausgabe ist vom Jahre 1851 und enthält 20 *küan* in 6 Heften. Das 12. *küan* enthält das *siang-k'i*, das *wei-k'i*, das *šuang-lu* (s. o.), ein *p'ai-p'u* und ein *ću-wo-p'u* (牌譜, 硃窩譜). Das *p'ai-p'u* handelt vom Domino.

487) 正牌.

tsa-p'ai [488]) oder »vermischte *p'ai*" unterschieden werden. Die *čŏng-p'ai* bestehn aus 6—6, 1—1, 4—4, 2—2, 3—3, 5—5, 1—3, 1—6, 5—6, 4—6, 1—5, welche zweifach aufgeführt werden und 2—6, 3—6, die *tsa-p'ai* aus 5—4, 4—3, 1—4, 2—4, 5—2, 4—2, 3—2 und 3—1. Auffallend ist dass 5—2 unter den *tsa-p'ai* zweifach gerechnet werden. Bei letzteren sind aber die 50 Augen (*tien*) richtig berechnet, während von den 177 Augen der *čŏng-p'ai* nur 78 zur Anrechnung kommen [489]), was mit obigen 50 Augen der *tsa-p'ai* 128 Augen ergeben würde. Letztere Zahl ist = 4 × 32 und stimmt — vielleicht zufällig — mit der Zahl der *siang-k'i-p'ai* oder Schachkarten überein. Wie beim Würfelspiele haben je zwei zusammengehörige Steine besondere Namen. Wie der Wurf 6—6 *thien* Himmel heisst, 1—1 *ti* Erde, 4—4 *žŏn* Mensch, 1—3 *ho* Eintracht [490]), so heissen auch hier die zweifachen Steine mit der betreffenden Augenzahl *thien-p'ai*, *ti-p'ai*, *žŏn-p'ai*, *ho-p'ai*. Die übrigen Namen stimmen nicht immer überein. Wohl aber ist dieses der Fall bei dem Würfelspiele *čï-thien-kiu* [491]) (Culin, Chinese games with dice, p. 8, *chák-t'in-kau*) und dem Dominospiele *ta-thien-kiu* [492]) (Culin, chess and playing cards, p. 486, *tá-t'ín-kau*), wo wenigstens die *wŏn* [493]) (*man* »civil") genannte Reihe der zweifach vorkommenden 11 Würfe und Sätze überein lautet. Die weiteren Namen sind dort *mei* [494]) (*mui*) Pflaume für 5—5, wegen den Blütenblätter,

---

488) 雜牌.

489) 正牌二十四面共計七十八點雜牌八扇計五十點.

490) 天, 地, 人, 和.

491) 擲天九, „Himmel und neun werfen", so genannt von den höchsten Würfen 6—6, 4—5, 3—6.

492) 打天九, „Himmel und neun schlagen" („schlagen" wird gewöhnlich von Domino und Karten gebraucht: *ta p'ai*).

493) 文. 494) 梅.

čhang-san [495]) (*cheung-sam*) »lange drei" für 3—3, *pan-tōng* [496]) »Bank" für 2—2, *hu-thou* [497]) (*fu-t'au*) »Tigerkopf" für 5—6, *hung-thou-ši* [498]) (*hung-t'au-shap*) »rot köpfige Zehn" für 4—6, *kao-kiao-thsi* [499]) (*kò-kéuk-ts'at*) »hochbeinige sieben" für 1—6, *hung-čhui-liu* [500]) (*hung-ch'ui-luk*) »Rot-Hammer-sechs". Die *wu* [501]) (*mò* »military") genannte Reihe hat meist einfache Zahlennamen und zwar die Würfelaugen 4—5 und 3—6 *kiu* (*kau*) »neun" bei den Würfeln, *tsa-kiu* (*tsáp-kau*) »verschiedene neun" bei den Dominosteinen, 3—5 und 2—6 *pa* (*pat*) »acht" bei den Würfeln, *tsa-pa* (*tsáp-pát*) »verschiedene acht" bei den Domino-steinen, 3—4 und 2—5 *thsi* (*ts'at*) »sieben" bei den Würfeln, *tsa-thsi* [502]) (*tsap-ts'at*) »verschiedene sieben" bei den Domino-steinen, 2—4 *liu* [503]) (*luk*) »sechs" bei den Würfeln, *ši-tsun* [504]) (*chí-tsün*) »der erhabenste" bei den Dominosteinen, 2—3 und 1—4 *wu* (*'ng*) »fünf" bei den Würfeln, *tsa-wu* [505]) (*tsáp-'ng*) »verschiedene fünf" bei den Dominosteinen, 1—2 *san* (*sam*) »drei", oder *sám-kai* [506]) »three final" (Culin) bei den Würfeln, *ši-tsun* (s. o.) bei den Dominosteinen (Culin). — Andere Namen sind *ngo* [507]) »Gans" für 1—3, *san-ting* [508]) »drei Nägel" für 1—2, *ši-p'ai* [509]) »Gesandten-Abzeichen"

---

495) 長三. Auch 2—2 heisst anderswo 長二 *čhang ör.*

496) 板凳, wegen der 4 Beine.

497) 虎頭. 498) 紅頭十. 499) 高脚七. 500) 紅維六. 501) 武.

502) 雜 *tsa* (tsap) mit den Zahlwörtern 九 *kiu*, 八 *pa*, 七 *thsi.*

503) 六.

504) 至尊, Ausdruck, der den Kaiser bezeichnet.

505) 雜五.

506) 三鸡, „three final" (! Culin). Vermutlich „final" verdruckt für „fowl".

507) 鵝. 508) 三丁. 509) 使牌.

für 5—6, *hung-śi* [510]) »rote Zehn" für 4—6, *hei-śi* [511]) »schwarze Zehn" für 5—5, *yen-hing* [512]) »Gänseflug" für 3—3 (je 3 in schräger Reihe, den Flug der wilden Gänse darzustellen), *t'ien-yüan-ti-fang* [513]) »der Himmel ist rund, die Erde viereckig" für zweifache 1—6, *t'ien-ti-fŏn* [514]) »Himmel und Erde geteilt" für 1—1 mit 6—6, *t'ien-nien-san* [515]) »Himmel-Dreiundzwanzig" für 6—6 mit 5—6, *tiĕ-śŏng-huan-ŏr* [516]) »wiederholter Sieg und noch ein Sohn" für zweifache 5—5. Letztere Namen sind dem oben genannten *Wan-pao-thsüan-śu* entnommen. Nach letzterem haben auch besondere Namen Reihenfolgen, wie 1—1, 2—2, 3—3, 4—4, 5—5, 6—6 (*śun-thien-pu-thung* [517]) »dem Himmel zufolge und ungleich"), 6—1, 6—2, 6—3, 6—4, 6—5, 6—6 (*thien-pu-thung* [518]) »Himmel und ungleich"), 1—1, 1—2, 1—3, 1—4, 1—5, 1—6 (*ti-pu-thung* [519]) »Erde und ungleich"), 4—1, 4—2, 4—3, 4—4, 4—5, 4—6 (*žŏn-pu-thung* [520]) »Mensch und ungleich"), 3—1, 3—2, 3—3, 3—4, 3—5, 3—6 (*ho-pu-thung* [521]) »Eintracht und ungleich"), 2—1, 2—2, 2—3, 2—4, 2—5, 2—6 (*tiĕ-hūĕ-pu-thung* [522]) »Schmetterlinge flattern ungleich"), 5—1, 5—2, 5—3, 5—4, 5—5, 5—6 (*mei-hua-pu-thung* [523]) »Pflaumenblüten ungleich"). Doch es würde zu weit füren, wollte ich den Gegenstand erschöpfen. — Das Dominospiel hat sich von China aus in den Nachbarländern verbreitet und zwar nach Korea unter seinem chinesischen Namen, der hier nur *kol-hpai* (= *ku-p'ai*) ausgesprochen wird. Auch hier gehören 32 zum Spiele, 1—1, 2—2, 3—3, 4—4, 5—5, 6—6 erscheinen zweifach, ebenso 1—3, 5—6, 4—6, 1—5, 1—6, die Augenzahlen 1—2, 1—4, 2—3, 2—4, 2—5,

---

510) 紅十. 511) 黑十. 512) 鴈行.
513) 天員地方. 514) 天地分. 515) 天念三.
516) 叠勝還兒. 517) 順天不同. 518) 天不同.
519) 地不同. 520) 人不同. 521) 和不同.
522) 蝶翅不同. 523) 梅花不同.

2—6, 3—4, 3—5, 3—6, 4—5 erscheinen einfach, nur die Namen weichen von den oben genannten etwas ab. Einen ächt koreïschen Namen hat nur 1—2 *ćui-hko* (chin. *śu-pi*) [524] »Rattennase", 1—1 heisst *syo-syo* (chin. *siao-siao*) [525] »klein klein", 1—3 *syo-sam* (chin. *siao-san*) [526] »kleine 3", 1—4 *paik-să* (chin. *pai-ssĕ*) [527] »weisse 4", 1—5 *paik-i* nach Culin, was aber wahrscheinlich ein Versehn für *paik-o* ist (chin. *pai-wu*) [528] »weisze 5", 1—6 *paik-ryuk* (chin. *pai-liu*) [529] »weisze 6", 2—2 *ćun-i* (? nach Culin *tjoun-a* Chinese *tsun-a* »superior two"; doch wohl = chin. *tsun-ör* [530] »erhabene zwei"), 2—5 *koan-i* [531] (Culin *koan-a*, Chinese *kun-á*, »sovereign two"; wahrscheinlich *koan* Versehn für *kun* = *kūn*, *koan*, würde nur = *kuan* Beamter sein; wegen *a* statt *i* s. o.) »Fürstenzwei", *ćyang-sam* (chin. *ćhang-san*) »lange 3" wie im chinesischen Spiele, 4—4 *ćun-hong* [532] (chin. *tsun-hung*) »erhabene rote", 5—5 *ćun-o* [533] (chin. *tsun-wu*) »erhabene 5", 6—6 *ćun-ryuk* [534] (chin. *tsun-liu*) »erhabene 6". Die übrigen Steine sind nur, wie oft in China, nach den Zahlen mit der in Korea üblichen Aussprache des Chinesischen benannt. — In Japan wird *ku-p'ai* ausgesprochen *koppi*, welches nach Hepburn's Wörterbuche nicht allein »Domino" bedeutet, sondern auch neben dem aus Portugal eingeführten *karuta* (carta) ein allgemeiner Ausdruck für Spielkarten geworden ist. In Annam ist *bài* = *p'ai*; in *bài-châ'm* entspricht letzterer Ausdruck dem chinesischen *tien*, es müsste also = *tien-p'ai* [535] sein, doch habe

---

524) 鼠鼻. 525) 小小. 526) 小三.

527) 白四. Hier und bei den folgenden Namen ist zu beachten, dass die 1 gewöhnlich weiss gelassen wird.

528) 白五.

529) 白六. Das *k* als Schlusslaut ist alt und noch südchinesisch.

530) 尊二; *i* ist alt und noch südchinesisch.

531) 君二. 532) 尊紅. 533) 尊五. 534) 尊六.

535) 點牌. In der Bedeutung „Einband" u.s.w. wird für *bài* gesagt *bià*. Die

ich keinen sicheren Ausdruck für »Domino" in den Wörterbüchern gefunden, in denen es zwar nicht an Ausdrücken für Spiele, wohl aber an einer genaueren Bezeichnung derselben fehlt [536]). *Ku-p'ai* würde sonst *cố't-bài* lauten, oder mit dem ächten annamitischen Ausdrucke für »Knochen": *bài-xüöng*. Im *Khmer* ist *bie* ein Ausdruck für die Kaurimuschel, Karten und Domino zugleich, und ich kann nur mutmassen, dass es in letzteren beiden Bedeutungen mit dem chinesischen *p'ai* zusammenhängt, wenn nicht *bie*, welches in der Bedeutung Kaurimuschel dem siamischen Worte *bià* entspricht, eine verallgemeinerte Bedeutung angenommen haben sollte. In ersterem Falle wäre an annamisches *bài*, *bia* zu denken; dem chinesischen *ya-phai* »Elfenbeinschilder" gemäss heisten die Dominosteine auch *bie-phluk* von *phluk* »Elfenbein". Im Siamischen ist *phài* der Ausdruck für Karten, *bià* die Kaurimuschel [537]), welche bekanntlich auch statt der Würfel dient, *bāt*, und *sa-ka* »Würfel", *tōtêm* Domino (von *tō* »hinzufügen" und *têm* »bezeichnen" für chinesisches *tien*, *tim* »Würfelaugen" [538]). Sowohl in Siam als in Birma

---

Aussprache des chinesischen Wortes *tien* ist eigentlich *điểm*, *đểm*. *Chấm* ist wohl das ächt annamische Wort dafür, steht auch hier nach annamischer Weise an zweiter Stelle.

536) Zur Ergänzung des Band VIII S. 168 in Beziehung auf die Namen der Schachfiguren Gesagten mögen dieselben bei dieser Gelegenheit nachgeholt werden: *tüöng* = *tsiang*, *tüöng* = *siang*, *sĩ* = *shi*, *xe* = *kü* (車 *chō*), *pháo*, *ngüa* = *ma*, *chốt* = *tsu* (Kant. *tsut*); *binh* = *ping* kann man wohl hinzufügen. *Con-cờ* = *khi-tzĕ* 棋子. *Cờ* (kō) wird aber auch gebraucht neben *cờ tüöng* = *siang khi*, *cờ vậy* = *wei khi*, *cờ tiến* = *sien khi* („Elfenschach" = wei-khi) in *cờ song luc* = *shuang lu*, *cờ chó* „Hundespiel", quidam lusus scruporum (Pigneaux-Taberd). Neben letzterem nennt das dictionnaire annamite-français (Tân đinh-Imprimerie de la Mission 1877) *cờ ngay* und *cờ gánh* „Kinderspiele". *đánh* „schlagen" wird häufig für „spielen" gebraucht in Ausdrucken wie — *cam tắt*, — *lsĭ* „jeux de hasard", — *sấp*, — *ngüa* „rücklings und vorwärts", — *bong* „jouer à tête ou pile" (genus lusus aleae P. T.), — *ba ngoe* „jouer aux trois baguettes", — *cờ* „Schach spielen", — *đinh*, — *đáo lỗ*, — *đáo tüöng* (?), — *bài* „Karten spielen", — *ba ba* 3—3 („genus lusus").

537) vgl. Mal. *beya* und Chin. 貝 *pei*.

538) Bei Culin S. 839 *tau-tem* (Chinese *tá-tĭm*), „Arranging", or „Connecting Spots". Bei der Redensart 打點 *ta-tien*, *ta-tim*, „zurechtstellen" ist wohl an das Aufrufen

gehören nach Culin nur 24 Steine zum Spiele. In Siam sind die gewöhnlichen 11 Steine zweifach, 2–6 und 3–6 einfach vorhanden. In Birma sind nur 1–1, 2–2, 3–3, 4–4, 5–5, 6–6 und 1–3 zweifach vorhanden; die übrigen sind 1–2, 1–4, 2–3, 2–4, 2–5, 2–6, 3–4, 3–5, 3–6, 4–5, – es fehlen also 1–5, 1–6, 4–6 und 5–6. – Die grosse Ähnlichkeit unserer Dominosteine lässt einen gemeinsamen Ursprung vermuten. Auch die wahrscheinlich später hinzugefügten Nullen brauchen uns nicht irre zu machen; wenn auch nicht bei den Dominosteinen, so kommen sie doch bei gewissen chinesischen Spielkarten vor, von welchen später noch die Rede sein wird.

---

und Zählen der Soldaten zu denken (?). Zu dem Aneinanderreihen der Steine würde *tō* „hinzufügen" wohl passen; allein 搭 *ta* wird im Süden gelesen *táp*.

BIBLIOGRAPHIE.

DEUX VOYAGEURS DANS L'EXTRÊME-ORIENT

AU XVE ET AU XVIE SIÈCLES.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

NICOLÒ DE' CONTI — LODOVICO DE VARTHEMA

PAR

HENRI CORDIER,

Socio della R. Deputazione Veneta di Storia Patria.

I.

NICOLÒ DE' CONTI

(1428—53).

Bibliographie.

— Società geografica italiana. — Studi biografici e bibliografici sulla Storia della Geografia in Italia pubblicati in occasione del III°. Congresso geografico internazionale. — Vol. I. Biografia dei Viaggiatori italiani colla bibliografia delle loro opere per P. Amat di S. Filippo. Edizione seconda. Roma, alla Sede della Società, 1882, in-8, pp. XI—742 + 1 f. n. c. et 3 pl.

— — Vol. II. — Mappamondi, Carte nautiche, Portolani ed altri monumenti cartografici specialmente italiani dei secoli XIII—XVII per G. Uzielli e P. Amat di S. Filippo. — Ed. seconda. Ibid., 1882, in-8, pp. XXVI—325 + 1 f. n. c. d'er.

— Appendice agli Studi biografici e bibliografici sulla Storia della geografia in Italia per P. Amat di S. Filippo pubblicata in occasione del primo Congresso geografico nazionale. Ibid., 1884, in-8, pp. XIII—85.

CONTI, I, pp. 15, 71, 73, 132—136; App., p. 4.

— Bibliotheca Sinica.... par Henri Cordier, col. 964—966, 1929.

A. — Edition portugaise.

MARCO PAULO. ¶ Ho liuro de Nycolao veneto. ¶ O trallado da carta de huũ genoues das ditas terras. ¶ Lõ priuilegio del Rey nosso senhor. q̄ nenhuũ faça a impres//sam deste liuro. nẽ ho venda em todollos se' regnos ℞ senho//rios sem liçẽça de Valentim fernãdez so pena cõteuda na car//ta do seu preuilegio. Ho preço delle. Cento ℞ dez reaes, in-folio de 106 ff.

Collation : 8 ff. prél. n. chiff., et 98 ff. chiffrés. — Lettres de somme.

Recto 1er f. : Titre ut supra. — Vignette représentant une sphère.

Verso 1er f. : Começase a epistola sobre a tralladaçã do liuro de // Marco paulo. Feita per Valẽtym fernãdez escudey // ro da excellentissima Raynha Dona Lyanor. Ende // rençada ao Serenissimo ℞ Jnuictissimo Rey ℞ Sen//hor Dom Emanuel o primeiro. Rey de Portugal ℞ // dos Alguarues. daquẽ ℞ alemmar em Africa. Sen//hor de Buynee. E da conquista da nauegaçom ℞ co//mercio de Ethiopia. Arabia. Persia. ℞ da India.

Recto 7e f. : Começase a tauoa dos capitulos // do liuro Primeyro.

Recto 1er f. chif. : Começase ho Liuro Primeiro de Marco // paulo de Veneza das condiçoões ℞ custumes das gẽtes // ℞ das terras ℞ prouincias orientaes. E prime y ra//mente de como ℞ em que maneyra Dom Marco // paulo de Ven//za ℞ Dom Maffeo seu irmaão se pas//sarom aas partes do oriente; vig. représ. une galère; lettre ornée; page encadrée.

Verso f. 77 : Fin de Marco Polo.

Recto f. 78 : Nicolas Conti.

Verso f. 95 : Fin de Nicolas Conti.

Recto f. 96 : A Carta do genoues.

Verso f. 98 : Acabase ho liuro de Marco paulo. cõ ho liuro de Nicolao ve//neto ou veneziano. ℞ assi mesmo ho trallado de hũa carta de huũ // genoues mercador. que todos escreuerõ das Jndias. A seruiço de // d's. ℞ auisamẽto daquelles q̄ agora vam pera as ditas Jndias // Aos quaes rogo ℞ peço humilmente q̄ benignamẽte queirã emẽ//dar ℞ correger ho que menos acharẽ no

escreuer. s. nos vocabul' // das prouincias. regnos. cidades. ylhas. ℞ outras cousas muytas // ℞ nō menos em a distācia das legoas de hūa terra pa outra. *Jm//primido per Valentym fernādez alemaão. Em a muy nobre çida // de Lyxboa. Era de Mil ℞ quinhentos ℞ dous annos. Aos. qua//tro dias do mes de Feureyro.* — Au dessus, marque de l'imprimeur.

Bibl. nat.: $\frac{02}{2}$.

Très-rare. — Lauraguais, Fr. 24. — La Serna, Fr. 81. — Vaudrait beaucoup plus cher aujourd'hui.

Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Lisbonne «De VIII (innumeradas) —XCIIJ folhas numeradas pela frente», dit Silva.

On trouvera une description détaillée de cette édition dans la *Bibliographia* de Figaniere, No. 947.

B. — Editions espagnoles.

COSMOGRAPHIA // BREUE INTRODU//CTORIA EN EL LIBRO // D'MARCO // PAULO. El libro del famoso Marco paulo // veneciano d'las cosas marauillosas // q̄ vido enlas partes oriētales. cōuie // ne saber enlas Indias. Armenia. A//rabia. Persia ℞ Tartaria. E d'l pod//erio d'l grā Cā y otros reyes. Cō otro // tratado de micer Pogio florētino q̄ // trata delas mesmas tierras ℞ yslas.

In-folio à 2 col., caract. goth., 34 ff. chiffrés et 4 ff. prél. non chiff.

Au titre 4 gravures sur bois représentant:

Marc paulo.
Micer pogio.
S. Domingo. ēla ysla Isabela.
Calicu.

— Les 4 ff. prélim. comprennent:

— *Recto* 1 f.: Titre.
— *Verso* 1 f.: Prologo primero.
— *F.* 2 et 3: Maestre Rodrigo al lector.
— *F.* 4: Tabla de los capitulos.

— Marco Polo. ff. 1—26.

— Tratado de Micer Pogio, ff. 27—recto f. 27 [lisez 34].

— *F.* 27 *recto*:

Introduction. //

¶ Porque este tratado q̄ // halle en el libro segūdo cerca del fin q̄ mi-// cer Pogio florentino secretario del papa // Eugenio quarto escriuio dela variedad // o mudāça dela fortuna. Haze mucho pa // ra cōfirmaciō ℞ prueua

delas cosas q mi // cer marco polo en su libro escriuio: porq̄ // por boca de dos o tres como n'ro rede'tor // dize se prueua la verdad / pēse trasla= // llo de elegante grāmatica en q̄ el lo escri= // uio ℞ comunicallo en my rudo castellano= // a mis naturales: porq̄ jútos tales dos te= // stigos en este processo hagá llena o quasi // llena prueua de algúas cosas q̄: o por no // las auer visto en nr̄a europa / o leido por // muy autētica escriptura parecē cōsejas o // difficiles de creer. ℞ prosigue el dicho po= // gio en esta manera el fin del dicho su se= // gundo libro.

No me parece cosa ajena de // razó: si declinádo del estilo // q̄ fasta aqui en este libro he // tenido fablādo d'l aspa for // tuna le pusiere sin cōtando // diuersidades de cosas en q̄ los coraçōes // delos lectores hallē mas suaue gusto y a // migable alegria q̄ enlas q̄ arriba he scri // to....

— Au verso du dernier ff. [chiffré xxvij quoique le 34e]

«Acabase el libro del famoso Marco paulo vene//ciano el ql cuēta de todas las tierras prouīcias ℞ islas delas Indias. Arabia // Persia Armenia y Tartaria y d'las cosas marauillosas que enellas se ha//llan assi mesmo el grā señorio y riquezas del gran Can de Catayo se//ñor delos tartaros | añadido en fin vn tratado breue de micer Pogio // florentino el qual el mesmo escriuio por mandado de eugenio papa // quarto deste nombre por relacion de vn Nicolao [Conti] veneciano el // qual assi mesmo auia andado las ptidas oriētales ℞ de otros // testigos dinos d' fe como por el parece fiel mēte trasladado // en lengua castellana por el reuerēdo señor maestre Ro//drigo de santa ella | Arcediano de reyna y canonigo ēla sā // ta yglesia de Seuilla. El q̄l se ēprimio por Lā[?]alao // polono y Jacome Crōberger alemano ēla muy // noble y muy leal ciudad d' Seuilla. Año de // mill ℞ q' niētos y tres a. xxviij. dias d'mayo».

British Museum: C. 32. m. 4.

Ex. incomplet; manquent les ff.: 13, 18.

Dans le nom de l'imp., à la dernière page, une lettre a été détruite par un ver. Cette édition ne paraît pas avoir été connue du Col. Yule.

— Libro del famoso Marco Polo veneciano delas cosas marauillosas q̄ vido enlas partes orientales: conuiene saber enlas Indias | Armenia | Arabia | Persia | & Tartaria. E del poderio del gran Can y otros reyes. Con otro tratado de micer Pogio Florentino & trata delas mesmas tierras & islas. s. l. n. d., in-4 à 2 col. [Logroño, 1529], lettres de somme.

Collation: signatures a—d iiij. — 36 feuillets.

Verso 1er *feuillet*: Prologo del Interprete. — *Recto* 2e *feuillet*: Cosmographia introductoria. — *Verso* 3e *feuillet*: Tabla. — *Verso* 4e *feuillet*: Fin de la

Tabla. — Suivent, 32 feuillets numérotes: *Feuillet i.* — *Commence:* Libro de Marco Polo Veneciano. A qui comiença vn libro que trata delas cosas marauillosas que el noble varon micer Marco Polo de Venecia vido enlas partes de Oriente.

Finit Recto f. xxxij: La presente obra del famoso Marco Polo veneciano q̄ fue traduzida fielmēte de lengua veneciana en castellano por el reuerēdo señor maestre Rodrigo arcediano de reyna y canonigo en la yglesia de Seuilla. Fue impressa y corregida de nueuo en la muy constante y leal ciudad de Logroño en casa de Miguel de eguia a treze de junio de mill y quinientos y. xx. & nueue.

Exemplaire de Grenville No. 6788.

«Cette édition de 1529, dit Brunet, est fort rare: 2 liv. 9sh Heber; 210 flor. Butsch, et 130 fr. en 1859. — Il y en a une plus ancienne de *Séville, Cromberger*, 1520, in-fol., que cite Panzer d'après Vogt».

Lazari dit de cette édition de 1520, p. 461: «Di estrema rarità. Questa traduzione è tratta da un antico testo italiano: l'autore n'è Maestro Rodrigo de Santaella».

C. — Editions italiennes.

— Discorso sopra il viaggio di Nicolo di Conti Venetiano. (Ramusio, *Navigationi*, I, 1563, f. 338 *recto* et *verso*).

— Viaggio di Nicolo di Conti venetiano Scritto per Messer Poggio Fiorentino. (*Ibid.*, 338 *verso*—342 *recto*).

— Narratione di Nicolo di Conti, della vita, & costumi de gli huomini della India, & di tutto il paese di oriente, fatta à richiesta di molte persone che lo interrogauano. (*Ibid.*, 342 *recto*—345 *recto*).

Voir les diverses éditions de Ramusio.

***

— Discorso di M. Gio. Battista Ramvsio sopra il Viaggio di M. Nicolo Di Conti, Venetiano (*Navigationi*, 1606, I, f. 338).

— Viaggio di M. Nicolo di Conti, Venetiano, descritto per Messer Poggio Fiorentino (*Ibid.*, ff. 338—345).

***

— Viaggio di Niccolo' di Conti Veneziano, scritto per M. Poggio Fiorentino. (*Relazioni di Viaggiatori*, 1841, I, pp. 233—278).

— Dal Viaggio di Niccolò di Conti. (A. de Gubernatis, *Storia dei Viag.*, pp. 161 et seq.)

— Vincenzo Bellemo. I viaggi di Nicolo de' Conti riscontrati ed illustrati con proemio storico, documenti originali e carte geografiche. Milano, A. Brigola &c., Editori [1883], in-12, pp. 336, 1 carte.

— Il Niccolò de' Conti del sig. Bellemo. Relazione di F. Porena. (*Bol. Soc. Geogr. ital.*, XX, 1883, pp. 756—764).

D. — Editions anglaises.

— The Voyage of Nicolo di Conti a Venetian, to the Indies, Mangi, Cambalu and Quinsai, with some Obseruations of those places. (Purchas, III, lib. I, C. 7, pp. 158—159).

D'après Ramusio.

«Nicolo di Conti a Venetian, hauing trauelled quite thorow India, after fiue and twentie yeeres returned home; and because to saue his life he had made denyall of his Faith, hee went to the Pope (then Eugenius the Fourth, an. 1444) being at Florence, to obtayne absolution; who enioyned him in way of penance, truly to make Narration of his Voyage, and whole Peregrination to his Secretarie Poggius, who writ it in the Latine tongue. Ramusio sought for it in Venice and other Cities of Italie in vaine, and at last heard that it was translated into Portugall by the care of king Emanuel, An. 1500. a Copy whereof he procured from Lisbon, but so corrupt, that he doubted to publish it, which yet for want of better he did; and we out of him these Obseruations», p. 158.

— Voir page 329, WINTER JONES.

E. — Editions hollandaises.

— Markus Paulus Venetus // Reisen, // En // Beschryving // Der // Oostersche // Lantschappen; // Daar in hy naaukeuriglijk veel Landen en Steden, die hy zelf ten meestendeel // bereist en bezichtigt heeft, beschrijft, de zeden en gewoonten van die Vol- // ken, tot aan die tijt onbekent, ten toon stelt, en d'opkoomst van de Heer- // schappy der Tartaren, en hun verövering van verscheide landen in Sina, // met ander namen genoemt,

bekent maakt. // Beneffens de // Historie // Der // Oostersche Lantschappen, // Door Haithon van Armenien te zamen gestelt. // Beide nieuwelijks door J. H. Glazemaker vertaalt. // Hier is noch bij gevoegt De Reizen van Nicolaas Venetus, en // Jeronymus van St. Steven naar d'oostersche Landen, en // naar d'Indien. Door P. P. vertaalt. // Als ook een Verhaal van de verovering van 't Eilant Formosa, door // de Sinezen; door J. V. K. B. vertaalt. // Met kopere Platen verciert. // t'Amsterdam, // Voor Abraham Wolfgang, Boekverkoper, aan d'Opgang van de // Beurs, bij de Beurstooren, in 't Geloof. 1664, in-4.

On trouve à la suite:

Reysen // Naar // Indien, // En // d'Oostersche // Landen; // Gedaan bij // Nicolaus Venetus, // En // Jeronymus van St. Steven. // Waar in de vreemde manieren der Indianen, Tartaren, Ethio- // piers, en andere Natien, ons onbekent, volkomentlijk // beschreven worden; als ook ontdekt den oorsprong // van de Riviere de Nijl, en d'oorsaak van sijn // overvloeden, aan alle d'oude Griecksche // en Latijnsche Schrijvers onbekent. // Door P. P. vertaalt. // t'Amsterdam, // Voor Abraham Wolfgang, Boekverkoper, aan d'Opgang van de // Beurs, bij de Beurstooren, in 't Geloof, 1664, in-4, pp. 25.

— De alder-eerste // Scheeps-togten // der // Portugysen, // Ter Ontdekking van vreemde Landen uytgesonden, // in het Jaar 1419 en vervolgens, beginnende met // het vinden van de // Caap Non en Bojador, // tot de // Caap de Bon Esperance, // Langs de geheele Zee-Kust van Africa en daar // ontrent gelegene Eylanden. // Alle uyt de eygene hand-schriften der Ontdekkers op ordre des Konings van Portugaal beschreeven door // Joan de Barros, Raads-Heer en History-Schrijver van die Majesteyt, nu alder-eerst // uyt het Portugijs vertaald en met noodig Register en Konst-Printen verrijkt. // Voor af zijn hier by gevoegd eenige

Aanmerkingen uyt de Reys van Nicolo de Conti een Venetiaan, // na Indiën, Mangi, Cambalu en Quinsay, gedaan 1419 en vervolgens. // Te Leyden, // By Pieter Van der Aa, Boekverkoper, 1706. // — Met privilegie. in-folio.

Pp. 1—2: Eenige Aanmerkingen uyt de Reys, van Nicolo de Conti, Een *Venetiaan*, na *Indiën*, *Mangi*, *Cambalu* en *Quinsay*, gedaan 1419 en vervolgens.

Deel I de P. v. d. Aa.

— Naaukeurige versameling // der gedenk-waardigste // Zee en Land reysen // na // Oost en West-Indiën, // Mitsgaders andere Gewesten, ter eerster Ontdekking // en soo vervolgens van verscheyde Volkeren, meer- // endeels door Vorsten, of Maatschappyen // derwaarts gesonden, gedaan; // Waar van eenige noyt gedrukt, andere nu eerst uyt haar Oorspronke- // lijke Taalen overgeset, en sommige merkelijk verbeterd zijn; // Beginnende met het Jaar 1246. en eyndigende op dese tijd; // Zijnde een waaragtige en bondige Beschrijving van veele vreemde Ko- // ningrijken, Landschappen en Steeden, der selver Benamingen, Ge- // legentheden, Sterktens, Stroomen, Zee-Havens, Goud-en-Silver- // Mijnen, Peerl-Visseryen, en menigvuldige Wonderen; // Benevens de Oorlogs-daden en Gedenk-waardige Bedrijven der Ontdekkers, // in het op-doen deser Landen voorgevallen; voorts hunne gevaarlijke // en seldsame Ontmoetigen, merk-waardige Geschiedenissen, // grouwsame Verwoestingen, voorname Volk-Plantingen // en Vestiging der Koopmanschappen aldaar. // Alles doorgans met nodige Land-Kaarten, menigte Konst-Printen, // en bequame Registers verrijkt. // In het ligt gegeven // te Leyden, // Door Pieter Van der Aa, // Boekverkoper in de St. Pieters Koor-steeg, in Plato. 1707. // Alwaar deselve te bekomen zijn. // — Met Octroyen van de Heeren Staten van Holland, 's Lands van Vtregt, en Staten Generaal. in-8.

Voir Deel I:

De alder-eerste // Scheeps-togten // der // Portugysen, // Ter Ontdekking van vreemde Landen uytgesonden, in // het Jaar 1419 en vervolgens, beginnende // met het vinden van de // Caap Non en Bojador, // tot de // Caap de Bon Esperance, // Langs de geheele Zee-Kust van Africa en daar ontrent gelegene Eylanden. // Alle uyt de eygene hand-schriften der Ontdekkers op ordre des Konings van // Portugaal beschreeven door // Joan de Barros, // Raads-Heer en History-Schrijver van die Majesteyt, nu alder-eerst uyt het Por- // tugijs vertaald en met noodig Register en Konst-Printen verrijkt. // Voor af zijn hier by gevoegd eenige Aanmerkingen uyt de Reys van Nicolo de // Conti een Venetiaan, na Indiën, Mangi, Cambalu en // Quinsay, gedaan 1419 en vervolgens. // Te Leyden, // By Pieter Van der Aa, Boekverkoper, 1706. // — Met Privilegie.

Pp. 1—6: Eenige Aanmerkingen uyt de Reys van Nicolo de Conti, Een *Venetiaan*, na *Indiën*, *Mangi*, *Cambalu* en *Quinsay*, gedaan 1419 en vervolgens.

F. — Editions latines.

— Poggii Bracciolini Florentini Historiae de varietate fortunae libri quatuor, ex ms. codice Bibliothecae Ottobonianae nunc primum editi, & Notis illustrati a dominico Georgio. Accedunt ejusd. Poggii Epistolae LVII. quae nunquam antea prodierunt. Omnia a Joanne Oliva Rhodigino vulgata. Lutetiae Parisiorum Typis Antonii Urbani Coustelier, Serenissimi Aurelianensium Ducis, Typographi. M.DCC.XXIII. Cum privilegio Regis, in-4, pp. XXVIII—294 et 2 f. n. c., un à la fin, l'autre après les prél.

Le Liv. IV, pp. 123—152, comprend N. Conti.

— Une trad. a été donnée dans *India in the Fifteenth Century*, publié par R. H. Major, en 1857 pour l'Hakluyt Society; la traduction et les notes de Conti sont de WINTER JONES.

M. Henri Cordier prépare la publication d'une traduction française de ce texte de Pogge qui est le seul exact.

— Die Kenntniss Indiens in fünfzehnten Jahrhunderte, von Dr.

Friedrich Kunstmann, ordentlichen Lehrer des Kirchenrechtes an der Hochschule zu München. München, 1863, J. G. Weiss, br. in-8, pp. 66.

G. — Commentaires, etc.

— Voir Zurla, *Di Marco Polo*, II, pp. 187—198.

— Die Reisen des Nicolo Conti. (*Das Ausland*, Augsburg, Nr. 16, 1863, pp. 380—383.)

Article signé O. F. P.[eschel].

— Andanças é Viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos. (1435—1439.) Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1874, 1 vol. in-8, en deux parties, pp. XXVII, pp. 1 à 320, 321 à 618.

Forme le tome VIII de la *Coleccion de Libros españoles raros ó curiosos*, de la librairie de Murillo, à Madrid.

La préface est signée M. JIMENEZ DE LA ESPADA.

— Der Reisende Niccolo de' Conti. Von Wilhelm Heyd. (*Das Ausland*, Stuttgart, 20. Juni, 1881, Nr. 25, pp. 481—3.)

— Pero Tafur, i suoi Viaggi e il suo incontro col veneziano Nicolò de' Conti pel socio Cornelio Desimoni. (*Atti della Società Ligure di Storia Patria*. Vol. XV. Genova, MDCCCLXXXI, pp. 329—352.)

— C. Bullo. La vera patria di Nicolò de' Conti e di Giovanni Caboto Studj e Documenti. Chioggia, Tipografia di Lodovico Duse, 1880, in-4, pp. XXXIII—91.

— Gli illustri Viaggiatori italiani con una Antologia dei loro scritti per Pietro Amat di S. Filippo..... Roma, tip. dell' Opinione, 1885, in-8, pp. VIII—548.

Nicolo dei Conti, 1404—1444, pp. 61 et seq. — Lodovico de Varthema, 1502—1508, pp. 125 et seq.

II.

VARTHEMA.

(1502—1508.)

— Della Vita e dei Viaggi del Bolognese Lodovico de Varthema Memoria di Pietro Amat di San Filippo. in-8, pp. 78. (*Giornale liguistico di Archeologia, Storia e Belle Arti* fondato e diretto da L. T. Belgrano ed A. Neri — Anno Quinto — Genova, Tipografia del R. Istituto Sordo — Muti MDCCCLXXVIII.)

Voir pp. 64—73: *Elenco delle edizioni italiane dell' Itinerario di Lodovico de Varthema, con le versioni nelle lingue latina, spagnuola, francese, olandese, tedesca ed inglese, con note bibliografico-critiche.*

A. — Editions italiennes.

— Itinerario // de Ludouico de Varthema Bolognese // nello Egypto / nella Surria / nella Arabia deser= // ta & felice / nella Persia / nella India / & nel // la Ethiopia. La fede / el viuere / & co // stumi de tutte le prefate Pro= // uincie con Gratia & Pri // uilegio infra nota // to.

in-4, cent ff. chif. + 2 ff. n. chif. au com. p. le titre ut supra et le privil. daté de Rome 17 Nov. 1510. Au verso du f. C: "¶ Stampato in Roma per maestro Stephano guilli // reti de Loreno/ & maestro Hercule de Nani // Bolognese / ad instãtia de maestro Lo // douico de Henricis da Corneto // Vicẽtino. Nel Anno. M. // D. X. adi. VI. de De // cembrio.

L'ex. de Crofts est passé dans la coll. Beckford, à la vente de laquelle il a atteint £ 31.— Quaritch, 1895, £ 15.15/—.

British Museum, 6770, Col. Grenville.

— Itinerario. // de Ludouico de Varthema Bo // lognese nello egypto nella Su // ria: nella Arabia deserta ꝛc // felice nella Persia nella // Jndia ꝛc nella Ethiopia // La fede: el viuere ꝛc // costumi de tutte le // p̃fate prouincie // Cū Priuilegio //

131 ff. n. c. goth. petit in-8, sig. A—Q, tous par 8 exc. Q qui a 11 ff. Les 8 premiers ff. (A) pour le titre supra (encadré, mais sans gravure), le privilège et la table. Au verso du dernier f. (131): ¶ Impresso in Rome per Mastro

Stephano // Guillireti De Loréno Nel anno. M. // D.xvij. adi xvi de Junio. Cum // gratia ꝛ Privilegio del. S. // Signore. N. S. Leo // ne. p̄p̄. ✕. in suo // anno quinto. // Au-dessous la marque de S. Guillireti.

British Museum, 7061, Col. Grenville, provient des ventes Blandford et Crofts. — Collegio Romano.

— Jtinerario De Ludouico De // Varthema Bolognese ne lo Egypto ne la // Suria ne la Arabia Deserta ꝛ Felice // ne la Persia: ne la Jndia: ꝛ ne la Ethio // pia. La fede el viuere ꝛ costumi de // tutte le ṕfate, puicie. Nouamēte imṕsso. //

92 ff. in-8 à 2 col., sig. A—M. Au recto du dernier f.: «Registro. // A B C D E F G H I K L M. // Tutti sono Quaderni excepto M che Duerno». Au recto du f. 1: titre ut supra rouge et noir; au dessous grav. sur bois (la grav. est signée E. A.) représentant le voyageur marquant sa route sur la sphère; au-dessus de la sphère dans un cartouche à droite, une caravelle. Au recto du f. M: ℭ Stampata in Venetia per Zorzi di Rusconi // Milanese: Regnando linclito Principe Mi // ser Leonardo Loredano: Nella incar // natiõe del nr̃o signore Iesu xp̃o // M.D.XVII. adi VI. del // Mese de Marzo. // La fin du vol. est occupée par la table.

British Museum, C. 32. a. Provient de la Bibl. de Joseph Banks.

— Itinerario De Ludovico De Varthema Bolognese ne lo Egypto ne la Suria ne la Arabia Deserta & Felice ne la Persia ne la India: & ne la Ethiopia. La fede el viuere & costumi de tutte le prefate prouīcie. Nouamētē īpresso. Stampata in Venetia per Zorzi di Rusconi Milanese.... M.D.XVIII. adi. XX. del Mese de Decēbre. Pet. in-8.

A. M. IV par 8.

Cat. Huth Library.

ℭ Itinerario De Ludouico De Verthema Bolognese ne lo Egy pto ne la Suria ne la Arabia Deserta & Felice ne la Persia ne la India: & ne la Ethiopia. La fede el uiuere & costumi de tutte le prefate prouincie. Nouamente impresso.

58 ff. in-4. n. chif. [illegible] différente, mais représentant le même sujet que celle de [illegible] — f. [illegible] recto: «ℭ [illegible] Bolognese, [illegible] Arabia Deserta & Felice [illegible] Persia [illegible] India & [illegible] Ethiopia. La Fede [illegible]

& costūi de tutte le p̄fate prouicie &c. // ¶ Stampata in Milano per Ioanne Angelo Scin= // zenzeler Nel Anno del signor. M.cccco.xix. // Adi Vltimo de Mazo. // ff. 57—8, table; au verso du f. 58: «Registro a b c d e f g Tutti sono Quaderni. la tauola e mezo folio.

British Museum 304. f. 2.

— Jtinerario de Ludouico de Var // thema Bolognese ne lo Egypto ne la Su- // ria ne la Arabia deserta ꝯ Felice ne la Per // sia: ne la Jndia: ꝯ ne la Ethiopia. La fede el // uiuere ꝯ costūi de le p̄fate, puīcie. Et alp̄sen // te agiōtoui alcūe isole nouamēte ritrouate.

104 ff. in-8 à 2 col., sig. A—N. Au verso du f. 103: «¶ Impresso in Venetia per Zorzi di Rusconi Mi // lanese. Nell anno della Incarnatione del no- // stro Signore Iesu Christo. M.D.XX. adi // III. de Marzo. Regnando lo incli // to Principe Duca de Venetia. // Registro A B C D E F G H I K L M N. // Tutti sono Quaderni». // Le dernier f. est blanc. Au recto du f. 1: titre ut supra rouge et noir; au dessous même grav. sur bois, plus usée que dans l'éd. de 1517. Au recto du f. M: «¶ Qui finisse lo Itinerario de Ludouico de Varthema..... // ¶ Qui comincia lo Itinerario de lisola de Iucathan no // uamente ritrouata per il Signor Ioan de Grisalue // Capitan Generale de Larmata del Re de Spa- // gna & per il suo Capellano composta. // Les ff. 101—3 sont consacrés à la table.

Cette éd. de 1520 de Rusconi offre des variantes légères de typ. avec celle du même de 1517 dans certaines lettres ornées, etc.

British Museum C. 32. a.

¶ Itinerario De Ludouico De Verthema Bolognese // ne lo Egypto ne la Suria ne la Arabia Deserta & Feli // ce ne la Persia ne la India: & ne la Ethiopia. La fede el // uiuere & costumi de tutte le prefate prouincie. Noua // mente impresso. //

44 ff. dont 41 chif. imp. à ligne entière. F. 1. titre ut supra; gravure au-dessus semblable à celle de l'éd. du même imprimeur de 1519. — f. 42 verso: ¶ Qui Finisse lopera chiamata Itinerario ... // ... // ... & costumi de tutte le prefate prouincie &c. // ¶ Stampata in Milano per Iohanne Angelo Scinzenzeler nel Anno del Signor // M.CCCCCXXIII. Adi. xxx. de Aprile. // [les premières lettres de ces deux dernières lignes sont *remontées*]. Au recto du dernier f.: «Registro A B C D E F. Tutti son quaderni». On remarquera que si cette indication était juste, le vol. aurait 48 ff. tandis qu'il n'en a que 44 ff.; cela tient à ce que F n'a que 4 ff.

Quaritch, 1895, £ 6.—

British Museum $\frac{566, f, 8}{2}$ — Collegio romano.

— Jtinerario de Ludouico // de Varthema Bolognese nello Egytto, nella Sy // ria, nella Arabia deserta, ☙ Felice, nella Persia, // nella Jndia, ☙ nella Ethyopia. La fede, el viuere, // ☙ costumi delle prefate Prouincie. ¶ Et al presente agiontoui alcune Jsole nouamente ritrouate. //

104 ff. in-8 à 2 col. sig. A—N. Au verso du f. 103: «¶ Impresso in Venetia Nellanno della In // carnatione del nostro Signore Iesu // Christo Del. M.D.XXVI. // Adi. XVI. Aprile. Re // gnando Lo Inclito // Principe An-// drea Griti. // Registro A B C D E F G H I K L M N. // Tutti sono Quaderni. // Le dernier f. [blanc?] manque à l'ex. que j'ai examiné. Au recto du f. 1: titre ut supra rouge et noir; au-dessous grav. sur bois représentant le même sujet mais complètement différente de celle de Ruscoui. Au recto du f. M: «¶ Qui finisse lo Itinerario de Ludouico de // Varthema ... // ¶ Qui comincia lo Itinerario de Lisola de Iuchatan // .... Les ff. 101—3 sont consacrés à la table.

British Museum 10027. aa. 4.

— Jtinerario de Ludouico de // Varthema Bolognese nello Egitto, nella So- // ria nella Arabia deserta, & felice, nella Per // sia, nella India, & nela Ethyopia. Le fede // el viuere, & costumi delle prefate Pro // uincie. ¶ Et al p̄sente agiontoui al // cune Isole nouamēte ritrouate. //

104 ff. in-8 imp. sur toute la ligne dont 100 ff. chiff. (le f. 99 est chif. 98 par erreur). Au verso du f. 103: «¶ Stampato in Vinegia per Francesco di Alessan- // dro Bindone, & Mapheo Pasini compani, a // santo Moyse al segno de Langelo Ra= // phael, nel. M.D.XXXV. // del mese d'Aprile. // — Au recto du dern. f. la marque de l'imprimeur, l'Archange Raphael et Tobie. — Au recto du f. 1: titre ut supra en noir; au dessous grav. de l'éd. Rusconi, 1517, avec quelques très légères retouches. — Au recto du f. 89, M: «¶ Qui finisse lo Itinerario de Ludouico de Varthema.... // Qui comincia lo Itinerario de Lisola de Iuchatan // nouamente ritrouata per il Signor Ioan de // Grisalue Capitan Generale de Larma // ta del Re de Spagna & p il suo // Capellano cōposta. // Les ff. 101—3 sont consacrés à la table.

British Museum, 7062, Coll. Grenville.

— Itinerario // de Lvdovico de // Varthema, Bolognese // nello Egitto, nella Soria, nella Arabia de- // serta, & felice, & nella Persia // nella India, & nella // Ethyopia. // Le fede el viuere, & costumi delle pre- // fate Prouincie. // Et al presente agion-tovi // alcune Isole nuouamente // trouate.

104 ff. in-8 imp. sur toute la ligne dont 100 ff. chif. (le 99 est chif. 98 par erreur; diff. cependant de celle de Bindone de 1535 qui offre la même particularité). Au verso du f. 103: «¶ In Venetia per Matthio Pagan // in Frezzaria, al segno // della Fede. // (Ce colophon est imprimé de travers; lettres tombées). Sans date. Le dernier f. (blanc?) manque à l'ex. que j'ai examiné. Au recto du f. 1: titre ut supra, rouge et noir; au dessous, marque de l'imprimeur. Au recto du f. M: «¶ Quî finisse lo Itinerario de de Ludouico de // Varthema .... // ¶ Qui comincia lo Itinerario de Lisola de Iuchatan // ....

British Museum, 7063, Col. Grenville.

— Discorso sopra lo itinerario Di Lodouicho Barthema. (Ramusio, *Navigationi*, 1563, f. 147 *recto*).

«Qvesto itinerario di Lodouicho Barthema Bolognese, nel qual tanto particularmente si narrano le cose dell' India & Isole delle spectarie, che da niun de gli antichi si trouan scritte cosi minutamente, è stato molti anni letto con infiniti errori & incorrettioni, & anchor nel auuenir cosi si leggeria, sel nostro Signor Idaio non ne hauesse fatto venir alle mani vn libro de vn Christophoro di Arco clerico di Sibillia, il quale hauendo hauuto vn essemplar Latino di detto Viaggio tratto dal proprio originale dirizzato a' Reuerendissimo Cardinal Caruaial di santa Croce, lo tradusse in lingua spagnuola con gran diligentia, dalqual habbiamo hauuta commodità di corregger hora la presente opera in molti luochi, la qual fu dal proprio auttor scritta nella lingua nostra vulgare, & indirizzata alla Illustrissima Madonna Agnesina vna delle singulari & eccellenti donne, che a quelli tempi in Italia fusse.....»

— Alla illvstriss. et eccellentis. signora la Signora Contessa di Albi, & Duchessa di Tagliacozzo Madamma Agnesina Feltria Colonna. (*Ibid.*, f. 147 *verso*.) ITINERARIO, f. 147 *verso* — f. 173 *recto*.)

«Boucher de la Richarderie («Bibliothèque Universelle des Voyages») mentions an edition in Italian printed by Rusconi at Venice in 1520, and another printed at the same place in 1589; and Ternaux Compans inserts in his «Bibliothèque Asiatique et Africaine» the title of an edition printed by Scinzenzeler at Milan in 1525, in-4°. Beckmann (*Vorrath*) mentions an edition printed at Venice in fol. in 1563».

WINTER JONES, pp. VIII—IX.

— Viaggio di Varthema in Oriente (Secolo XVI) Bologna Regia Tipografia—F.lli Merlani 1884, gr. in-4, pp. XX—100 + 2 ff. n. ch.

Au recto du dernier feuillet: *Finito di stampare il giorno I Giugno MDCCCLXXXIV.*

Toutes les pages sont encadrées.

Sur la couverture extérieure: *Viaggio di Varthema in Oriente.*

Au recto du premier feuillet: *Per l'Esposizione nazionale di Torino* — Anno MDCCCLXXXIV.

Les deux ff. suivants renferment l'adresse des éditeurs, les frères Merlani. — L'introduction, signée Ernesto Masi, est tirée d'après l'annonce du verso de la p. x: «tolto dalla *Rassegna Settimanale di Politica, Lettere, Scienze ed Arti*, Vol. II, N. 12, anno 1878, che si pubblicava in Firenze».

— Itinerario di Lodovico Varthema nuovamente posto in luce da Alberto Bacchi Della Lega. Bologna, Presso Gaetano Romagnoli, 1885, pet. in-8, pp. li—285, front.

On lit au verso du titre: Edizione di soli 202 esemplari ordinatamente numerati. *Scelta di Curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII. Fondata e diretta da* Francesco Zambrini. — Dispensa CCVII. — Prezzo £ 12.

Comme frontispice le facsimile du titre de l'édition de Scinzeler, Milan, 1523.

B. — Traductions latines.

— Lvdovici Patritii Romani novvm // Itinerarivm Aethiopiae: Aegipti: // vtrivsqve Arabiae: Persidis: // Siriae: ac Indiae: intra // et extra Gangem. //

62 ff. chif. + 8 ff. prél. non chif. pour le tit., l'index, etc. in-folio. F. 1 recto: titre ut supra; au dessus marque de l'imprimeur. — s. d. [Milan MDXI].

Trad. de l'italien en latin d'Archangelus Caraevallensis.

British Museum, 6793, col. Grenville.

[Milan] Io. Iacomo e Frat. de Legnano (1511). — Quaritch, 1895, £ 12.— et mar. de Hardy-Mesnil, £ 12.12/.

«Ternaux Compans (*Bibliothèque asiatique et africaine*) gives the title of an edition of Madrignanus's translation of 1508; but this is clearly a mistake, the Italian not having been printed until 1510, and the epistle to the Latin translation bearing the date 1511». Winter Jones, p. x.

— Lvdovici Patritii Romani novvm // itinerarivm Aethiopiae: Aegipti: // vtriusque Arabiae: Persidis: // Siriae: ac Indiae: intra // et extra Gangem. //

62 ff. chif. + 8 ff. prél. non chif. pour le titre, l'index, etc. in-fol. F. 1 recto: titre ut supra, mais *sans* marque d'imprimeur. — s. d. [Milan MD.XI].

British Museum, 791, l. 19. — Huth Library.

— Lvdovici Romani // patritii navigationis Aethiopiae, Aegypti, // utriusqz Arabiae, Persidis, Syriae, ac Indiae intra & extra Gangem, // liber primus, Archangelo Madrignano interprete. (S. Grynaeus, *Novus Orbis*, Basileae, 1532, pages 187 à 297.)

— Lvdovici Romani patritii naviga- // tionis Aethiopiae, Aegipti, vtrivsqve Ara- // biae, Persidis, Syriae, ac Indiae intra // et extra Gangem, liber primvs, // Archangelo Madrignano // interprete. (S. Grynaeus, *Novus Orbis*, Parisiis, 1532, in-fol., pages 164 à 258.)

— Lvdovici Romani // patritii navigationis Aethiopiae, Aegypti, // utriusqz Arabiae, Persidis, Syriae, ac Indiae & extra Gangem, // liber primus, Archangelo Madrignano interprete. (S. Grynaeus, *Novus Orbis*, Basileae, 1537, pages 187 à 297.)

— Lvdovici Romani patritii na= // vigationis Aethiopiae, Aegypti, Vtri- // usqz Arabiae, Persidis, Syriae, Indiae intra & extra Gangem, // liber primus, Archangelo Madrignano interprete. (S. Grynaeus, *Novus Orbis*, Basileae, 1555, in-fol., pages 235 à 315.)

«Another Latin edition was printed at Nuremburg in 1610, and again at Francfort in 1611». WINTER JONES, p. x.

— Beniamini // Tvdelensis // Itinerarivm // ex versione // Benedicti Ariae Montani, // Svbiectae svnt // Descriptiones Mechae // et // Medinae-Alnabi // ex itinerariis // Lvdovici Vartomanni // et // Iohannis Wildii. // Praefixa vero dissertatio ad lectorem, // qvam svae editioni praemisit // Constantinvs l'empereur, // et nonnvllae eiusdem notae. // Lipsiae // apvd Ioann. Michael. Lvdov. Tevbner. // M DCC lxiv, in-8, pp. lxiv—160 + 12 ff. n. c. pour l'Index.

Varthema, pages 113 et seq.

C. — Traductions allemandes.

— Die Ritterlich vñ lobwir // dig raysz des gestrengen vñ über all ander weyt erfarnen ritters // vnd Lantfarers herren Ludowico vartomans vō Bolonia // Sagent vō den landen / Egypto / Syria vō bayden Arabia // Persia Jndia Uñ Ethiopia vō den gestaltē / sytē vñ dero // menschen leben vnd gelauben / Auch von manigerlay // thyeren vǫ̊glen vnd vil andern in den selben landen // seltzamen wūderparlichen sachen / Das alles er // selbs erfaren vñ in aygner person gesehen hat. //

75 ff. goth. n. chif. in-4. F. 1 recto: titre ut supra; grav. au-dessous pareille à celle qui est donnée au verso du f. 1 de l'éd. de 1516. Au verso du dernier f.: «¶ Zů nutzperkayt denen die da geren herent vnd erfarent vō vil seltz // samen Landen vnd Prouintzen auch von iren gebreychen vnd // Manyeren die sy sich dan darin gebrauchen ist das Bůchlin // von dem weyt erfarnen vñ gestrengen Ritter Ludowico // Vartumans von Bolonia seyner Ritterlichen datten // vñ erfarungen ausz welscher zungen in teytsch trans= // feryert vnd seligklichen volend worden in der Kay // serlichen stat Augspurg in Kostung vnd verle= // gung des Ersamen Hansen Millers der jar // zal Christi 1.5.1.5. An dem sechzechen // den Tag des Monatz Junij.

Panzer dit que le traducteur était Michael Herr, mais que la traduction est «sehr unverständlich und elend gerathen».

British Museum, 790, b, 11. — Huth.

— Die Ritterlich vnd // lobwürdig reisz des gestrengen vñ // über all ander weyt erfarnē Ritters vñ landtfarers/ // herrē Ludowico Vartomans vō Bolonia. Sagend // von den landen / Egypto / Syria / von beiden Arabia // Persia / Jndia vnd Ethiopia / von den gestalten / sit // ten / vnd dero menschen leben vnd glauben. Auch von // manigerley thieren / vǫ̊glen vnd vil andern in den sel // ben landen seltzamen wunderbarlichen sachen. Das // alles er selbs erfaren vnd in eygner person gesehē hat. //

113 ff. n. c. goth. in-4. F. 1 recto: titre ut supra; gravure au-dessous; f. 1 verso, autre grande gravure. Nombreuses grav. dans le texte. Au verso du f. 113: «¶ Zū nutzbarkeit denen die da gern hǫ̊ren vnd erfarē // von vil

seltzamen landen vnd prouintzen/ auch vō // iren gebreüchen vnd manieren/ die sie sich dann // dariñ gebrauchen. Ist das bůchlin von dem // weyt erfarnen vnd gestrengen Ritter Lu // douico Vartomans vō Bolonia/ seiner // Ritterlichen thatten vnd erfarungen // Ausz Welscher zungen in Teütsch // transferiert. Vnnd seligklichen // volendet vnnd getruckt in der // Keyserlichē Freystat Strasz // burg. Durch den Ersamē // Johannem Knobloch // Als man zalt vō der // geburt Cristi vn // sers herrē. M.//.CCCCC.//XVI.// Jar. //

British Museum, 790, c, 18.

— Die Ritterlich vnd lobwirdig raisz des gestrēgen vnd ůber all ander weyt erfarnen ritters vñ landtfarers, herren Ludowico Vartomans von Bolonia. Sagent vō den landen Egipto. Syria. vō bayden Arabia. Persia. India. vñ ethiopia — Das aller er selbs erfaren vnd gesehen hat. Am Ende: Getruckt in der Kaiserlichen stat Augspurg, in der jar zal Christi M.D.XVIII. In-4.

«Déjà en l'année 1515 il est question de cette description de voyage. M. le professeur Schwarz à Altdorf possède aussi cette édition. Le titre se trouve encadré. Au verso de la feuille du titre se trouve une gravure sur bois. L'ouvrage lui-même est orné de beaucoup de gravures sur bois. La signature va jusqu'au Z». (Panzer, *Annalen der ältern deutschen Litteratur....* Nürnberg, 1788, I, p. 420, No. 917).

«Panzer is of opinion that this translation [1518] may have been made by Michael Herr. It will be shown, however, hereafter, that this cannot have been the case. It was reprinted at Augsburg in 1530».

WINTER JONES, p. XII.

Je ne trouve pas que Panzer à la p. 420 parle de Michael Herr.

— Vorred Ludwigs Bartomans von Bolo= // nien / der auch eins Rōmischen rathsherrn geschlecht war. (*Die New welt.... Gedruckt zů* Straszburg.... An. M.D.XXXIIII, in-fol., pages 58 et seq.)

Traduit du *Novus Orbis*, de S. Grynaeus et du *De orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera.

Simon Grynaeus' Collection Novus Orbis «was translated into German by Michael Herr, under the title, «Die New Welt», and printed at Strasburg in 1534. In the introductory epistle to Regnart Count of Hanau, he says, that if he had met with the German translation of Varthema (whom he calls Varthoman) before he had made his own, he should have been glad

to have been spared his trouble. It is clear, therefore, that Herr did not make the German translation published in 1515 and 1516. Herr's translation was executed from the Latin — that of 1515 from the Italian».

WINTER JONES, p. XII.

* Die Ritterliche- vund Lobwirdige Reyss des gestrengen vnd vber all ander Weit erfarnen Ritter nund Landt-fahrer herrn Ludovico Vartomans von Bolonia. Welche sagt von den Landen Egypto, Syria, von beiden Arabia, Persia, India, vnd Ethiopia etc. Gedruckt zu Franckfurdt am Mayn durch Herman Gülferichen, 1549, 1 vol. pet. in-4 de 104 feuillets, imp. en goth., titre rouge et noir, 46 fig. sur bois et marque de l'imprimeur au verso du dernier feuillet.

Cat. Baillieu, 25 fév. 1890.

— Die Ritterliche vnnd // Lobwirdige Reysz / des Gestrengen vnd // vber all ander weit erfarnen Ritter / vnd Landtfah- // ter / Herrn Ludouico Vartomans von Bolonia / Welche sagt // von den Landen Egypto / Syria / von beiden Arabia / Persia / // India / vnd Ethiopia / von deren Gestalt / Sitten / Leben / // Pollicey / Glauben vnd Ceremonien / Auch von man= // cherley Thiern / Vögeln / vnd anderen sel= // tzamen dingen. Das alles er selbs // erfahrn vnd gesehen hat. // Gedruckt zu Franckfurt am Mayn / // Durch Weigandt Han. // M.D.lvi.

Pet. in-4, fig. sur le titre et au verso, et au verso du dernier feuillet, 94 ff. n. ch. Sig. A—Cc = 26 × 4 = 104 feuillets.

— Hodeporicon Indiæ Orientalis; // Das ist: // Warhafftige Beschreibung // Der ansehlich Lobwürdigen Reysz / // Welche der Edel / gestreng vnd weiterfahrne // Ritter / H. Ludwig di Barthema von Bo- // nonien aus Italia bürtig / Jnn die Orientalische // vnd Morgenländer / Syrien / beide Arabien / Per- // sien vnd Jndien / auch in Egypten vnd // Ethyopien / zu Land vnd Wasser // persönlich verrichtet: // Neben eigentlicher Ver-

meldung // Vielerley Wunderbahren Sachen' // so er darinnen gesehen vnd erfahren / Alsz da seynd // mañigfaltige sorten von Thieren vnd Gewåchsen' // Deszgleichen allerhand Vôlcker sitten / Leben / // Polycey / Glauben / Ceremonien vnnd gebråuch / // sampt anderer seltzamen denckwůrdigen dingen / // daselbst zu sehen: Vnd endlich / Was er fůr // angst / noht vnd gefahr in der Heiden= // schafft vieler ort auszgestanden: // Alles von jhme H. Barthema selber in // Jtalianischer Sprach schrifftlich verfasst / vnd nu // aus dem Original mit sonderm fleisz verdeutzscht: // Mit Kupfferstůcken artlich geziert/ vnd // auffs new in Truck verfertiget: // Durch // Hieronymum Megiserum. // Gedruckt zu Leipzig / // Jn verleg: Henning Groszn des jůngern. // Jm M.DC.X. Jahr.

Pet. in-8, pp. 402 + 12 ff. au com. pour le titre, etc. + 11 ff. n. c. à la fin pour la table et le colophon.

Au recto du dernier f.:

Leipzig/ // Typis Beerwaldin: // [vig.] Druckts Jocob Popporeich/ // Im Jahr/ // M.DC.X.

British Museum, 978, b, 10.

«Ternaux Compans has inserted in his *Bibliothèque* the title of an edition of Megeserus's translation, printed at Augsburg in 4° in 1608. This date may be correct, as the preface to the edition of 1610 is dated 1 October 1607. He also mentions an edition printed at Francfort by H. Gulferichen in 1548. An edition was also printed at Leipzig in 1615».

WINTER JONES, p. XIII.

D. — Traductions espagnoles.

¶ Jtinerario del venerable varon // micer Luis patricio romano: en el // qual cuēta mucha parte de la ethio // pia Egipto: y entrābas Arabias: // Siria y la Jndia. Buelto de latin // en romance por Christoual de ar= // cos clerigo. Nunca hasta aqui im= // presso en lengua castellana. //

56 ff. in-folio à 2 col. dont 55 chif. (sig. A—G); le premier f. blanc manque. F. 2 recto, titre ut supra. F. 56 recto: «¶ Fue impressa la presente

obra // en la muy noble y leal ciudad de Seuilla por // Jacobo crōberger aleman. En el año // dela encarnacion del señor de // Mill ℔ quinientos // y veynte. //

D'après le latin.

British Museum, 6782, Col. Grenville.

«Brunet states that this translation was reprinted at Seville in 1523 and 1576 in-folio, and Ternaux Compans mentions an edition printed at Seville in 1570». WINTER JONES, p. XIV.

E. — Editions anglaises.

— The // History of Trauayle // in the // VVest and East Indies, and other // countreys lying eyther way, // towardes the fruitfull and ryche // Moluccaes. // As // Moscouia, Persia, Arabia, Syria, Aegypte. // Ethiopia, Guinea, China in Cathayo, and // Giapan: VVith a discourse of // the Northwest pas- // sage. // In the hande of our Lorde be all the corners of // the earth. Psal. 94. // Gathered in parte, and done into Englyshe by // Richarde Eden. // Newly set in order, augmented, and finished // by Richarde VVilles. // ¶ Imprinted at London // by Richarde Iugge. // 1577. // Cum Priuilegio. pet. in-4.

Voir pages 354 et seq.:

— The Nauigation and vyages of // Lewes Vertomannus, Gentelman of the citie of // Rome, to the regions of Arabia, Egypte, Persia. // Syria, Ethiopia, and East India, both within // and without the ryuer of Ganges. ℔c. In the // yeere of our Lorde. 1503. Conteynyng // many notable and straunge thinges, // both hystoricall and // naturall. // Translated out of Latine into // Englyshe, by Richarde // Eden. // In the yeere of our Lord. 1576.

— «*Invenire*». — The Nauigation and Vyages of Lewis Wertomannus, In the Yeere of our Lorde 1503.... Privately printed for the Aungervyle Society, Edinburgh. 1884, in-8, pp. 280.

On lit au recto du f. 2:

— The Nauigation and Vyages of Lewis Wertomannus, gentelman of the citie of Rome, to the Regions of Arabia, Egypte, Persia, Syria, Ethiopia, and East India, both within and without the ryuer of Ganges, etc. In the Yeere of our Lorde 1503. Conteyning many notable and straunge thinges, both hystoricall and naturall. — Translated out of Latine into Englyshe, by Richarde Eden, In the Yeere of our Lord 1576.

Au verso du titre: «This edition is limited to 300 copies, issued to Members...»
Forme les fascicules No. II (New Series). — No. IX, Sept. 1884—Sept. 1885, des publications de *l'Aungervyle Society*.

— The Travels of Ludovico di Varthema in Egypt, Syria, Arabia Deserta and Arabia Felix, in Persia, India and Ethiopia, A.D. 1503 to 1508. Translated from the original italian edition of 1510, with a preface, by John Winter Jones, Esq., F. S. A., And Edited, with notes and an introduction, by George Percy Badger, Late Government Chaplain in the Presidency of Bombay, Author of «The Nestorians and their Rituals», etc., etc., etc. — With a map. — London: printed for the Hakluyt Society. M.DCCC.lxiii, in-8, 8 ff. n. ch. p. l. tit. et la tab. + pp. cxxi + 3 ff. n. ch. + pp. 320 + 1 f. n. ch.

Voir une bibliographie, pp. iii—xvi.
«A short extract greatly abridged, from Varthema's work, is also inserted in «Purchas his Pilgrimage». London, 1625—6. Fol.»

WINTER JONES, p. xvi.

Purchas, Pt. 2, 1625.

— The Nauigation and Vyages of L. Vertomannus ..... to the regions of Arabia, etc. Translated out of Latine into English by R. Eden. 1811. (Hakluyt's *Collection of the early Voyages*, etc.; vol. 4, 1809, etc., in-4.)

— The Navigation and Vyages .... (Hakluyt, *A Selection .... of Voyages* .... 1812, in-4).

F. — Editions flamandes et hollandaises.

— Dat eerste boeck Lodovvijcx Var- // tomans eens Roomschen-raedtsheeren. Van der // Schipuaert in Etiopiam / Egyptum bey de Arabien / Persien / // Syrien, ende Indiam wtwendich ende inwendich des waters Gan= // ges, verdolmetsch wt Italiaenscher taelen, int Latijn, // door Archangelum Madrignaum. (*Die nieuvve vveerelt der Landtschappen ende Eylanden... Gheprint Thantwerpen...* Anno M.D.LXIII, in-fol., pages dccxxxx à dcccxviij.)

Traduit par C. Ablijn de la version allemande du *Novus Orbis*, de S. Grynaeus.

— De uytnemende // En seer vvonderlijcke // Zee-en-Landt- // Reyse // van de heer // Ludovvyck di Barthema, van // Bononien, Ridder &c. // Gedaen // Inde Morgenlanden / Syrien / Vrughtbaer en woest Ara // rabien / Perssen / Jndien / Egypten / Ethiopien / en andere. // Vyt het Italiaens in Hoogh-duyts vertaelt // door // Hieronimum Megiserium, // Cheur-Saxsens History schrijver. // En vyt den selven // Nu eerstmael in 't Neder-duyts gebracht door F. S. // Tot Utrecht, // — By Gerard Nieuwenhuysen, en Willem // Snellaert, Boeck-verkoopers. Anno 1654. // Front. gravé; in-4, pp. 56—56—24 pour les 3 parties + 4 ff. pour le front., le tit., etc. au com.; et 1 f. à la fin pour la table. Grav. sur cuivre.

«Meusel, «Bibliotheca Historica», vol. 2, pt. 1, p. 340, says that the German translation of Megiserus was translated into Dutch, and printed at Utrecht in 1615 in 4°; and Ternaux Compans inserts in the «Bibliothèque» the title of another edition printed at Utrecht in-4 by W. Snellaert in 1655».

WINTER JONES, p. xv.

G. — Editions françaises.

«Les pérégrinations de Varthema ne paraissent pas avoir excité en France le même intérêt qu'en Italie et en Allemagne. Elles ne furent connues du public lettré que par la traduction que Temporal fit, en 1556, du premier volume des Voyages et navigations de Ramusio. Il en existait pourtant une version antérieure à cette époque, dédiée à Jacques de Genouillac,

grand maître de l'artillerie sous François 1er. Elle est l'oeuvre de Jean Balarin, dit de Raconis, originaire du Piémont, commissaire ordinaire de l'artillerie et lieutenant du grand maître de l'artillerie au gouvernement de Paris et dans l'Ile-de-France». (Edition Schefer, Int., p. lii).

— Les Voyages de Ludovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient traduits de l'italien en français par J. Balarin de Raconis Commissaire de l'artillerie sous le roi François 1er. Publiés et annotés par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut. Paris, Ernest Leroux, M.DCCC.LXXXVIII, in-8, pp. lxxi—406, 2 cartes.

Forme le Vol. IX du *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'Histoire de la Géographie... publié sous la direction* de MM. Charles Schefer, membre de l'Institut, et Henri Cordier.

VARIÉTÉS.

UNE DESCRIPTION DE PARIS PAR UN ANNAMITE.

Nous reproduisons dans nos Archives l'article suivant de M. JULES CLARETIE, publié dans le *Temps* du 13 Janvier 1898, afin de lui assurer une durée plus permanente que celle dans un journal éphémère.

Il est de par le monde — fort loin de l'hôtel du Cherche-Midi et de la salle des conseils de guerre — un ambassadeur, un fils de l'Asie, un Annamite, qui, envoyé en mission à Paris, vient précisément de tracer de la grande ville un tableau moins réaliste que celui du vieux Sébastien Mercier, idéalisé au contraire, et qui, vraiment, nous ferait croire à nous-mêmes que nous habitons une cité des *Mille et une nuits*.

Rien de plus piquant que ces *vues de Paris*, ces *instantanés* pris par les étrangers et qui nous étonnent presque toujours en nous calomniant le plus souvent. Paris jugé par les écrivains allemands ou par les Anglo-Américains est, en vérité, une sentine. La boue que lui reprochait Montaigne, comme il reprochait à Venise de sentir le *marais*, devient, sous la plume des justiciers anglo germaniques quelque chose d'affreusement délétère. Paris-Sodome, Paris-Vice, Paris-Cloaque, c'est là le Paris de nos voisins!

L'ancien régent de l'empire d'Annam, le savant Nguyen Trong Hiep, actuellement en retraite à Hanoï, vient de faire paraître, en chinois, avec traduction française, un poème sur *Paris*, très différent de ces pamphlets, et M. Brunox a bien voulu me communiquer le seul exemplaire de ce curieux ouvrage qui soit encore en France. Ah! comme il nous venge des diatribes des chroniqueurs allemands, ce bon régent de l'Annam versifiant en l'honneur des Parisiens!

Ce ne sont plus les missives narquoises, les *Lettres persanes* qu'Usbek adresse à Rhédi ou Ibben à Usbek. Ce sont les impressions sincères — et étrangement enthousiastes — qu'un Asiatique authentique publie pour révéler à ses compatriotes le pays de féerie vers lequel il a été officiellement envoyé en mission. Et cet éden, ce pays de rêve et de choix, c'est Paris. Le régent a voulu élever un monument à la gloire d'une ville, monument de papier, comme les maisons japonaises.

Et le livre porte ce titre: *Paris, capitale de la France*, «recueil de vers composés par Nguyen-Trong Hiep, dit Kien Giang Van Minh Diên Dai-Loc-sy, commandeur de la Légion d'honneur et imprimé à Hanoï par F.-H. Schneider.

Il est intéressant de voir l'impression profonde que Paris a faite sur ce fils d'Annam. Et tout d'abord, le régent envoyé chez nous en ambassade s'exprime ainsi: «La description géographique du *Dinh-hoan-ché-luoc* dit: *La capitale de la France, bâtie sur les bords de la Seine, est la plus belle ville de l'Europe*. Pendant mon séjour dans cette ville, j'ai pu voir par moi-même sa prospérité, sa grandeur et sa beauté. J'ai facilement constaté que l'auteur chinois n'avait rien exagéré. J'aurais désiré vivement consacrer un long poème à l'illustre capitale, mais occupé des travaux de la mission, je n'ai pu me

livrer au seul plaisir de faire de la poésie; je me borne donc à reproduire en trente-six quatrains les impressions que j'ai éprouvées au cours de mes promenades à travers Paris».

———

Ils sont charmants les trente-six quatrains de Nguyen Trong Hiep et ils composent encore une fois un *tableau de Paris* très peu comparable à celui de ce pauvre Mercier que M. Jules Lemaître vient de traiter si cruellement à propos de la *Brouette du vinaigrier*.

«Notre mission, dit le régent, est arrivée juste au printemps, quand l'air est précisément bien doux.

«Dès ma descente de voiture je me suis fait un devoir de chanter l'illustre ville!»

Et, en effet, il *la chante*, et ses quatrains ne sont que d'hyperboliques louanges donnant la sensation de quelque admiration faite d'extase. Des palais et des hôtels «reposent leurs superbes toitures dans la voûte azurée»; comme un ruban d'argent «un fleuve aux eaux lustrées» coule à travers la ville; toutes les nuits des milliers de lumières brillent entre les vingt-quatre ponts. «Nguyen Trong Hiep est ébloui.

La poussière des rues lui semble irisée; les milliers de fontaines, rafraîchissant l'atmosphère, réjouissent son cœur et ses yeux; les becs de gaz ou les lampes électriques lui paraissent des astres lumineux du ciel. Toutes les maisons lui font l'effet d'avoir sept étages et les sous-sols le comblent d'admiration.

Il est question, dans son pays, des trente-six jardins enchanteurs des immortels «où l'on n'a jamais vu l'automne ni les feuilles tomber. Ces paradis, il les trouve au *Jardin d'acclimatation* où, ébloui, il rencontre, en un pays glacial

Notre *sage* qui reste droit et vert

Ce *sage*, c'est le bambou que le régent de l'empire d'Annam n'avait plus rencontré depuis l'Inde — le bambou droit, vert, articulé avec une certaine mesure qui est, pour les Chinois, l'emblème du *sage* ou de l'*homme droit* constant et mesuré dans ses actes et ses paroles.

Et le régent voit tout, admire tout, célèbre tout en ses trente-six quatrains poétiques. Le bois de Boulogne l'éblouit, le bois de Vincennes lui rappelle le mont Lupha, l'Olympe chinois, la montagne enchanteresse, séjour des bouddhas. Le *Louvre* et le *Bon Marché* lui font penser à ce *Marché de la Mer* de la légende chinoise... Lorsque les nuages de couleurs s'accumulent à la surface de la mer, on assure que ce sont les immortels qui viennent tenir leur marché (les nuages étant des étoffes ou des soieries), et on sait: «C'est le *Hai-Thi* ou *Marché de la Mer*». Ce féerique marché, le régent le découvre dans nos docks de nouveautés.

Napoléon l'arrête devant l'Arc de Triomphe; «Il aurait voulu conquérir le monde entier». Et le régent croit, en regardant la pierre sculptée, assister aux batailles passées. Il est, du reste, pacifique, comme tous ces lettrés du Pays jaune. Au Muséum d'histoire naturelle, il sourit devant les oiseaux rares et frissonne devant les squelettes: «En les voyant on éprouve une sensation d'horreur, les cheveux se dressent sur la tête».

Il est artiste. Le musée du Luxembourg lui plaît: «On croirait avoir devant soi des paysages véritables»; — le Panthéon a des peintures «bien faites»; mais il regrette que l'Histoire de France ne soit pas assez courante pour qu'il puisse tout comprendre.

Parlez-lui des chemins souterrains rayonnant sous les boulevards! Les égouts! Il en comprend bien vite la beauté. Mieux encore, il y voit, surpris, «*les perles lumineuses du palais de Gia Cung*», ce palais du poisson Gia qui demeure au fond de la mer et parfois se montre aux humains sous la forme d'une jeune fille très belle qui vient sur la terre pour faire des achats de soieries. En quittant ses vendeuses, le poisson Gia verse des larmes qui se transforment en perles fines. Et ce sont ces perles que voit le régent d'Annam dans les lampes électriques incandescentes de nos égouts.

On avouera que cet ambassadeur-poète n'envoie pas de dépêches diffamatoires à son gouvernement.

———

En vérité, ce poème de *Paris* chanté par un Annamite en mission est tout à fait curieux et on ne saurait ranger le bon Nguyen Trong Hiep parmi nos calomniateurs. Son nom est trop compliqué pour que notre reconnaissance lui rende en renommée toutes ses politesses.

Mais j'ai plaisir à lui rendre hommage, à feuilleter ces petites aquarelles annamites d'un ton si fin et d'un si indulgent esprit. Ces tableautins de couleurs légères, ces kakémonos qui nous rendent un Paris candide et teinté de rose comme la fleur de pêcher.

Oh! le doux régent de l'Annam, ce n'est pas lui qui appellerait Paris une ville de *boue et de fumée*!

Paris? Le voici:

Les eaux sont bleues, les plantes roses; l'aspect du soir est charmant.

On se promène. *Les grandes dames marchent ensemble suivies de petites dames.*

Et c'est un plaisir pour le bon Annamite de trouver à ce Paris la réalisation du livre de poésies chinoises, sorte de trésor poétique d'anthologie asiatique, le *Nuc-Phu*.

Tout lui plaît, chez nous, encore un coup, et nous pouvons le suivre, jour par jour, quatrain par quatrain, à travers la Ville-Lumière.

L'Hôtel des télégraphes — le télégraphe, «secret inscrutable au monde profane et *que peu de personnes connaissent*» — où il n'a point, comme Li Hung Chang à New-York, le désagrément de s'approcher trop près d'un dynamo; la Faculté des sciences, où la chimie permet, dit-il, d'étudier les corps plus petits que le moindre brin de fil ou de cheveu; la Monnaie, les Courses, où «des chevaux beaux comme des montures de génie» courant «avec la rapidité du vent et de l'éclair» devant plus de *sept cent mille spectateurs*, l'attirent, l'étonnent, le charment. La Banque de France lui rappelle que les dynasties de Tong et de Nguyen avaient mis des billets de banque en circulation — oui, dès l'an 960 de notre ère — et il est moins surpris par le papier-monnaie que par le télégraphe. Il ne l'eût même pas été par les bicyclettes, puisque les Chinois prétendent les avoir inventées il y a deux mille ans.

J'admire d'ailleurs cet Asiatique qui de Paris étudie surtout les institutions les plus nobles, laissant aux *observateurs* européens le soin de nous juger sur le cabaret du Père Lunette ou le Moulin-Rouge.

Le Musée d'artillerie, l'hôpital du Val-de-Grâce, qui devrait «imposer silence aux cris de guerre dans les cinq parties du monde», l'Opéra, «dont la beauté peut rivaliser avec celle des palais des rois» — voilà ce que le régent visite. «Son Excellence le président de la République avait invité la mission à assister à la représentation». On entend des artistes qui chantent très bien et surtout de fort jolies danseuses semblables aux fées qui jouent la pièce de Nghé-Thuong dans le palais de Quan-Han — ce palais que l'empereur Ninh Hoang put voir dans la lune, où il monta à l'aide d'un pont jeté jusque là par un magicien habile, il y a plus de douze cent ans — avant Cyrano de Bergerac.

Et toute notre civilisation, dont il interroge les secrets, plonge l'ambassadeur dans des extases qui se traduisent tour à tour en images de poète et en songeries de philosophe.

Il a de jolis petits coups de pinceau pour peindre les soirs de Paris, le défilé des fiacres: «Et lorsque le soleil darde ses rayons obliques, moment où souffle une légère brise, les cochers continuent le mouvement de leurs fouets!»

Je vois qu'à la mairie du 6e arrondissement, un Parisien de l'Annam, déjà bachelier et élève de notre Institut agronomique, M. Bui Quang Chica, va tirer au sort dans quelques jours. Ce conscrit annamite, le premier qui entrera dans les rangs de l'armée française, a peut-être été séduit par les quatrains du régent de l'empire.

Le *parisianisme* du bon régent est forcené. Et tout, encore une fois, lui est motif à *philosopher*.

Les pompes et les avertisseurs d'incendie lui inspirent ces vers:

Si toutes les affaires du gouvernement étaient ainsi prévues,
La paix régnerait dans le monde entier.

Ne dites pas que le régent d'Annam publie là des réflexions de Joseph Prudhomme. L'honnête Prudhomme a parfois du bon. La tour Eiffel «étrange et gigantesque toile d'araignée» lui fait mépriser Truong Qua, le génie qui savait, à l'époque de Duong, vers 715 ou 730 de notre ère, construire des bateaux en fer grâce a un pouvoir surnaturel. «Je crois que le génie Truong Qua même ne possédait pas dans les entrailles de la terre

une forge aussi outillée». Notre Observatoire et les instruments lui rappellent «l'appareil de perles et le tube de pierres précieuses inventés par les anciens pour observer le mouvement du soleil». Et sa grande admiration de lettré pacifique va droit au Creusot, aux ouvriers extracteurs de houille et au fondateur de cet établissement: «Dans aucun des livres que j'ai lus je n'ai trouvé quelqu'un qui égale cet industriel».

———

Cependant le régent d'Annam va visiter «à l'orient de la ville une prison qui est comme l'étoile *châp-phap* du ciel». Cette étoile est celle de la justice. Elle surveille, au centre du ciel, toutes les autres constellations — et notre Asiatique la trouve à Mazas, à Mazas dont il rêve l'abolition, en poussant ce soupir idyllique:

Oh! que l'on nous rende enfin l'époque heureuse de l'âge d'or
Où la cour de justice vide de plaignants devenait un herbage verdoyant!

Le bon Nguyen Trong Hiep est un songe-creux, une sorte d'abbé de Saint-Pierre venu d'Hanoï et se heurtant, alors pensif, aux réalités de notre vie. Mais, entre deux visites soit à Mazas, soit au Val-de-Grâce, il brûle un grain d'encens et l'Avril qui naît, l'avril parisien, lui inspire des vers attendris:

Nous voici à l'équinoxe du printemps, les jours commencent à être longs.
Dès trois heures du matin, l'aube vient éclairer les verres des fenêtres.
Libre ce matin-là, sans aucune occupation officielle,
J'ajoute une dose d'encens de plus dans le brûle-parfum.

A tout prendre, voilà sa joie. L'ambassadeur, levé dès l'aube, regarde dans l'air léger monter la fumée bleue et, dans le brouhaha de son séjour à Paris, peut-être cette halte matinale est-elle son souvenir le plus doux.

Toute notre existence, qui lui semble se dérouler dans un décor féerique, lui paraît tendre à la domination de la férocité par la justice et même par la grâce, de la brutalité par la raison. Oh! que d'illusions dans les volutes et les hélices aériennes du brûle-parfum allumé au matin d'avril.

La veille, le régent avait vu, au Cirque, «une jeune fille de dix-huit ans, richement habillée, tenant à la main une cravache», et entrant dans la cage des fauves. Alors il avait écrit, frappé d'admiration:

Dans les montagnes, lorsque le tigre pousse des hurlements,
Les arbres frissonnent et les feuilles tombent comme en automne,
Et quant le lion rugit, tous les autres animaux tremblent de peur.
Qui croirait que l'innocence est capable de morigéner la brute.
Et qu'une jeune fille peut dompter ces bêtes fauves?

On sent encore dans ce quatrain du bon Annamite la peur du lion, la terreur du tigre et, candide, il symbolise l'innocence dompteuse de férocités dans cette jeune fille vêtue de soie pailletée. Ainsi son optimisme attendri emporte de ce séjour parmi nous une sensation délicieuse.

Paris est paradisiaque, Paris est constellé d'étoiles, Paris est rempli d'hommes droits comme le *sage* bambou. Et le bon régent, aujourd'hui retraité à Hanoï, — rue du Pont-en-Bois, peut-être au bord du lac et près du cocotier, — conclut ses trente-six quatrains par ses réflexions suprêmes:

Pour gouverner un pays, il y a de tous temps certains principes immuables,
En parcourant l'histoire on voit beaucoup de différence entre la manière de gouverner de l'Europe et celle de l'Asie.
Cependant, au fond, il n'y a qu'une raison dans ce monde.
Cette raison est la même pour tous les pays.

Et, pour assurer la prospérité matérielle et morale du peuple, NguyenTrong Hiep a trouvé, dit il, le bon moyen; il connaît la suprême raison du progrès et de la paix, et cette raison c'est tout simplement *la raison*.

Il paraît qu'elle règne à Paris, puisque le régent d'Annam, qui est un sage entre tous les sages, un bambou très droit entre tous les bambous humains, l'y a trouvée. Peut-être sommes-nous aveugles

ou injustes, nous qui ne l'y voyons pas. Et le tableau charmeur de notre Paris, tracé par un Sébastien Mercier venu d'Asie, ce Paris en petites images, ce Paris en quatrains, ce Paris à l'encre de Chine, nous donne l'illusion d'une adorable ville où les eaux bleues, les fleurettes roses, les petites et les grandes dames, les passants, les cochers, les chevaux, les becs de gaz, les rues, les boulevards, les égouts, tout est exquis, parfait, digne d'être chanté par les mandarins qui tracent des poèmes immortels sur papier de riz du bout de leurs pinceaux trempés dans les laques sacrées.

Et peut-être, pour nous trouver tant de qualités cachées, faut-il venir droit de la cité d'Hanoï -- comme on reviendrait de Pontoise.

BULLETIN CRITIQUE.

Japanese Myth, by W. G. Aston, C. M. G.

Le no. 3 du mois de Septembre 1899 des «Transactions of the Folk-lore Society» contient un article extrêmement intéressant sur le Mythe Japonais par l'éminent Japonisant W. G. Aston, que nous recommandons spécialement aux folk-loristes. M. Aston voit dans la Lance céleste japonaise une allusion à un ancien culte phallique, culte très pratiqué jusqu'aux temps modernes. Les deux divinités signifient au propre les deux piliers, comme les piliers Jachin et Boaz dans notre franc-maçonnerie, et qui représentaient primitivement deux phalli monstrueux, emblêmes de la fécondité de la nature, et qu'on ne doit pas considérer comme obscènes. Ce ne sont que le *Yin* et *Yang* des Chinois, les principes mâles et femelles dans la création. Au Japon le soleil (*yang*) est féminin et la lune (*yin*) mâle. *Hirata*, un shintoiste du 19 siècle, prétend que le mythe s'écarte ici du mythe chinois dans lequel le soleil est mâle et la lune femelle. Mais M. Aston remarque à juste titre que cela n'est pas une preuve, puisque le soleil est femelle en Allemagne et mâle en Angleterre.

Shakespeare donne au soleil les deux sexes dans la phrase «The blessed sun himself a fair hot wench in flame-coloured taffeta» [1]). Nous ajoutons que le sexe dans les noms des constellations paraît assez in-

1) Le soleil béni, *lui-même une* garce belle et chaude en taffetas couleur de flammes.

décis. A côté de *luna*, les Romains avaient un *Deus lunus*; en Allemand le soleil est masculin et la lune féminin; en Français c'est exactement le contraire, tandis qu'en Hollandais toutes les constellations sont du sexe féminin.

Dans les trois phases de développement religieux au Japon le soleil est d'abord vivant (Animisme); ensuite un homme, un père, un chef, un roi ou un objet matériel gouverné par un être invisible mais pas incorporel, ayant une forme et des passions humaines (Anthropomorphisme); en troisième lieu le soleil est un objet matériel gouverné par un être anthropomorphique doublé d'un esprit ou animé par un être spirituel (Spiritisme), quoique ces phases ne se suivent point régulièrement, mais souvent se confondent.

La nomenclature du Shinto est totalement anthropomorphique et contient peu de traces du spiritisme. En effet le spiritisme semble avoir été inconnu dans l'ancien Japon, car on n'y trouve aucune mention de revenants (fantômes). Quand le prince Yamato-dake mourût, son *mitama* ou âme se changea en un oiseau blanc qui remonta au ciel. Les mots *mitama* ou *mitage* ne signifient que «Ombre auguste». *Motoöri* ne pouvait trouver aucune preuve que les anciens Japonais croyaient en l'immortalité de l'âme, mais seulement qu'ils croyaient en une espèce de continuation de l'existence après la mort. Cela est confirmé par l'horrible ancienne coutume de sacrifier des êtres humains aux tombeaux de grands hommes afin de leur servir en l'autre monde.

En conclusion M. Aston observe que les anciens Japonais étaient un peuple sans imagination, vivant dans la phase anthropomorphique du progrès religieux, et radicalement incapables de saisir l'idée que nous donnons au mot fantôme ou revenant.

La déification d'êtres humains (mikados ou princes) est d'une date relativement moderne, et probablement due à une influence chinoise. Ce qui frappe dans le mythe japonais, c'est qu'on n'y trouve point de mythe relatif à l'arc-en-ciel,

ni aux éclipses, ni même aux tremblements de terre pourtant si communs au Japon. Il n'y a qu'une seule mention d'un Dieu des tremblements terrestres. Les convulsions les plus terribles ne paraissent point avoir produit d'impression sur le sentiment religieux des Japonais. G. SCHLEGEL.

浙江志, *Il Ce-kiang. Studio geographico-economico, del Dott. Mario Carli, Vol. in*-8, 300 p., *avec une carte de la province du Tché-kiang, et une petite carte de la baie de San-men. Rome, Forzani E. C.* 1899.

L'auteur a entrepris dans ce volume d'écrire une monographie sur la province de Tché-kiang, qui a reçue, pour les Italiens, une importance par la cession de la baie de San-men.

L'ouvrage commence par une Introduction historique des relations des Européens avec cette province. Ne consacrant que cinq lignes à la colonie arabe à Gau-fu, mentionnée par Marc Pol, l'auteur passe immédiatement aux expéditions portugaises de Raffaelo Perestrello en 1516 et de Perez de Andrade en 1517, compilées en grande partie d'après les ouvrages de feu Mayers, «The treaty ports of China and Japan», de Wells Williams, «A history of China», Brandt, «China und seine Handelsbeziehungen zum Auslande» et du «Commercial guide» de Wells Williams.

Notice est faite des relations avec la Chine des Espagnols, des Hollandais à Formose, des Français (1844), des Russes, des Anglais, des États-Unis et des autres états.

A la page 34, l'auteur donne le texte du traité d'amitié, de commerce et de navigation, conclu à Peking le 26 Octobre 1866 entre l'Italie et la Chine, traité qui ne contient pas moins de LV articles, et est suivi d'un règlement commercial, contenant IX articles.

L'auteur traite ensuite de la politique européenne en Chine, de la guerre Sino-japonaise et ses conséquences (p. 57–71), pour passer à la description générale de la Province. A la page 83 et suivantes, le Dr. Carli décrit la mon-

naie et les poids et mesures usités en Chine.

Une description des quatres fleuves principaux de la province, avec les produits du sol de leur estuaire occupe les pp. 91—112, tandis que l'auteur décrit (pp. 113—141) la côte du Tché-kiang.

Les chapitres consacrés aux voies de communication (pp.143—149) et aux produits de la province (pp. 158—169) sont particulièrement intéressants.

A la p. 171 l'auteur décrit la célèbre ville de *Hang-tcheou*, jadis avec la ville de *Sou-tcheou*, le paradis de la Chine, comme l'indiquent les dictons chinois: «En haut est le Ciel, en bas Sou-tcheou et Hang-tcheou» (上說天堂、下說蘇杭) et «Pour être heureux il faut naître à Sou-tcheou et vivre à Hang-tcheou».

Les pp. 199—247 sont consacrées à la description des villes de Ning-po et de Ouen-tchéou.

L'ouvrage est terminé par un chapitre contenant les conclusions à tirer de la description de cette province fertile et de son développement économique.

Dans l'Appendice on trouve des tables de la valeur du commerce d'exportation et d'importation pendant les années 1895—1897; celle de Hang-tcheou pendant l'année 1897, et celle de Ning-po de 1890—1897 ainsi que le Tarif, joint au traité du 26 Octobre 1866.

Naturellement le livre a d'abord de l'importance pour l'Italie, mais la description excellente de cette province de Tché-kiang est également d'une valeur incontestable pour les autres nations de l'Europe.

Nous espérons que l'auteur en donnera avec le temps une traduction française ou anglaise pour mettre son ouvrage à la portée de ceux qui ne connaissent point ou bien qu'imparfaitement la belle langue italienne.

G. Schlegel.

CHRONIQUE.

ASIE CENTRALE.

Après deux ans de voyages à travers l'Asie centrale, le capitaine Deasy vient d'arriver à Simla. Il a exploré le Turkestan oriental et le Thibet occidental, et traversé, en particulier, la crête montagneuse du grand plateau central d'Asie par la vallée de la rivière d'Yarkand.

BELGIQUE.

C'est avec une douleur profonde que nous avons à communiquer à nos lecteurs la perte de notre collaborateur Mgr. CHARLES DE HARLEZ DE DEULIN, professeur à l'Université de Louvain, décédé le 14 Juillet dans la soixante-septième année de son âge à Louvain. Né à Liège en 1832, il avait fait des études de droit, puis il entra au grand séminaire de sa ville natale et fut ordonné prêtre en 1858.

Ses travaux de linguistique orientale, extrêmement nombreux, portent sur le Sanskrit, le Prâkrit, le Chinois, le Mandchou, le Japonais, le Persan. Mgr. de Harlez a donné des dictionnaires, des grammaires de ces diverses langues, des anthologies poétiques, des traductions d'ouvrages complets, littéraires, théologiques et mythologiques.

M. Henri Cordier s'est chargé d'écrire pour le numéro de Décembre une notice biographique de ce savant éminent et auteur prolifique.

CHINE.

Monsieur Von Giers a adressé le 8 Août une note à la cour de Chine sur l'alliance prétendue entre la Chine et le Japon.

Il avertit le gouvernement chinois qu'une telle alliance serait une grosse insulte à la Russie, pouvant avoir des conséquences les plus sérieuses pour la Chine.

Péking, 14 juillet (*par dépêche*). — L'impératrice douairière a promulgué dernièrement une série d'édits de réformes fiscales qui montrent que le Trésor ne se trouve pas dans une brillante position.

Le *Tems* du 17 Juillet écrit:

Nous avons annoncé la création d'un puissant syndicat anglo-américain pour l'exploitation de la Chine. Le correspondant du *Times* à New-York mande à son journal:

«L'alliance d'affaires entre les deux grands syndicats d'affaires anglais et américain pour leurs opérations en Chine promet d'ouvrir un chapitre intéressant dans l'histoire des relations anglo-américaines. Avec les Rothschild, le syndicat anglo-chinois et autres importantes maisons, d'un côté; et, de l'autre côté, les Morgans, les Vanderbilts et les Mortons, il est indubitable que, de part et d'autre, des puissances financières très représentatives ont été mises en ligne. Le chemin de fer de Han-Keou à Canton n'est qu'une de leurs entreprises. De vastes plans sont préparés... Mais comme la Chine a donné la concession de ce chemin de fer, et hésite, en ce moment, à tenir ses engagements comme, d'autre part, lord Salisbury a donné des instructions au ministre d'Angleterre pour contraindre le gouvernement chinois à exécuter son contrat, il faut que l'Amérique exerce aussi une action pressante».

Le correspondant du *Times* croit que M. Hay, secrétaire d'État aux affaires étrangères, agirait volontiers de concert avec l'Angleterre dans cette grande entreprise (dont il ne dit point les «vastes plans»), mais que le président Mac Kinley n'est pas très favorable à cet immense trust et trouve que l'Amérique a bien assez de ses propres affaires aux Philippines et ailleurs.

Le correspondant de la *Morning Post* à New-York dit qu'un *trust* américain et un syndicat anglais, qui s'occupent spécialement de la construction de chemins de fer en Chine, ont conclu un accord en vue d'une action commune.

La nouvelle organisation possède un capital de 325 millions de francs; elle aura des agents à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Bruxelles, en Allemagne et dans d'autres pays européens.

On mande de Peking au *Times* qu'un édit impérial appelle l'attention des autorités provinciales sur les malversations auxquelles se livrent généralement les fonctionnaires chargés de percevoir l'impôt dit *likin* ou douane intérieure, qui est le plus grand obstacle au commerce européen en Chine.

On mande de Peking au *Times*:

Tous les ministres étrangers, excepté le ministre de France et le ministre russe, ont approuvé et signé sans réserve les modifications apportées aux règlements municipaux pour l'administration de la nouvelle extension des sphères cosmopolites à Shanghaï.

M. Pichon, ministre de France, ne signera qu'à la condition que l'arrangement du 29 mars 1896 soit respecté. M. Pichon a l'appui de M. Von Giers.

Le correspondant anglais espère que lord Salisbury maintiendra ses déclarations du 3 janvier 1899 et refusera absolument de consentir à l'extension de la sphère française.

Cet incident, survenant après l'arrangement anglo-russe est instructif, ajoute le correspondant du *Times*.

Le fait que la Russie aide la France à obtenir, dans un but exclusivement politique, des concessions territoriales consistant surtout en propriétés appartenant à des sujets britanniques et situées dans les plus riches districts de la vallée du Yang-tsé-Kiang, est évidemment contraire à l'esprit, sinon à la lettre, de l'arrangement anglo-russe.

Le croiseur anglais *Bonaventure* s'est échoué sur un récif inconnu dans le golfe de Kornilov, sur la côte orientale de la Corée. Mais il a été renfloué et il est reparti pour Nagasaki, d'où il se rendra à Hong-Kong afin de réparer ses averies qui, d'ailleurs, ne sont pas très graves.

On télégraphie de Peking au *Times* que l'école russe, établie aux frais du gouvernement chinois, a été inaugurée le 22 Juillet.

Peking, 28 juillet. — Le Tsoung-li Yamen vient d'adresser à M. Pichon des excuses complètes pour l'agression dont a été victime, il y a quelque temps, de la part de quelques Chinois, un élève interprète de la légation française.

Le ministre de Chine en France est parti, le 30 juillet, de Tien-Tsin. L'escadre japonaise a quitté le même port avec l'amiral et les trois officiers qui étaient allés à Peking.

Des dépêches de source anglaise annoncent que les désordres deviennent très graves dans la province du Kouang-Toung et qu'il est nécessaire d'envoyer des canonnières britanniques sur le Si-Kiang.

On mande de Peking au *Times* que le Japon travaille sans relâche à augmenter son prestige à Peking. Les relations sino-japonaises deviennent journellement plus étroites.

Deux commissaires chinois sont partis, le 8 Juillet, de Shanghaï pour Tokio, porteurs de présents et munis des pouvoirs nécessaires pour discuter un traité d'alliance entre la Chine et le Japon. Young Lou et Li Houng-tchang se montrent hostiles à la mission, et la légation russe ne la perd pas de vue.

Un message encourageant relatif à la réception de la mission a été reçu à Peking, mais il ne faut pas croire qu'une alliance soit déjà conclue.

Un télégramme de Hong-Kong à la *Daily Mail* annonce que les pirates ont attaqué un steamer portugais sur le Si-Kiang.

Un homme de l'équipage a été tué, un autre blessé.

Le *Marco-Polo* a reçu l'ordre de rester dans les eaux de San-Moun. La force navale italienne ne sera pas diminuée en Extrême-Orient avant que l'ambassadeur italien à Peking ait présenté ses lettres de créance.

De plus, le *Carlo-Alberto*, en armement à Venise, va appareiller pour San-Moun.

On dément dans les milieux officiels que M. Salvago-Raggi, chargé d'affaires d'Italie, ait fait des excuses à la Chine pour la conduite de son prédécesseur.

On dément également que le Tsoung-li Yamen ait informé officieusement M. Salvago-Raggi qu'il était absolument inutile que l'Italie renouvelât sa demande de concession de la baie de San-Moun, la Chine étant décidée à résister à cette demande même par la force.

Le correspondant du *Times* à Rangoon, signale l'activité des agents des syndicats français dans le Yun-Nan.

Deux magasins français se sont ouverts dans la ville de Yun-Nan fou.

On mande de Peking au *Times* que les ingénieurs anglais qui, sous la direction de M. Kinder, ont construit la première section du chemin de fer de Lou-Han, entre Peking et Pao-Ting fou, ont été informés que leur engagement était terminé. On attend prochainement des ingénieurs français.

On mande de Peking à la *Daily Chronicle* que le prince Henri de Prusse reviendra probablement en Allemagne au cours de l'automne prochain.

A Hong-Kong, trente nouveaux cas de peste et trente et un décès pendant la semaine passée.

Hong-Kong, 15 août (*par dépêche*). — On annonce officiellement qu'un combat acharné a eu lieu à Cotkon, sur le Si-Kiang, entre 500 soldats chinois et un millier de brigands qui les avaient cernés.

Les brigands ont été vainqueurs; ils ont hissé des drapeaux sur les hauteurs avoisinantes, et ont occupé les villages des environs; 250 soldats chinois ont été tués, et 100 blessés.

Deux mille hommes de troupes sont partis hier de Canton pour Cotkon.

Le vice-roi du Yun-Nan vient, suivant le *Times*, de publier une proclamation invitant les habitants à ne pas molester les Français occupés à l'étude du tracé du chemin de fer. Quinze Français sont à Yun-Nan fou. Dix-cept se trouvent entre la frontière et la capitale.

Les Français ont demandé une concession d'un mille carré à l'est de la ville, mais cette concession leur a eté refusée

Le correspondant du *Times* à Hong-Kong dit que la piraterie et le brigandage continuent à paralyser le commerce dans les provinces de Kouang.

Le ministre d'Italie a demandé le droit pour le syndicat italien de construire un chemin de fer de la côte du Tché-Kiang au lac Po-Yang et une voie ferrée des collines ouest à Peking. Il demande aussi le droit d'ouvrir des mines dans deux localités au nord du Tché-Kiang, et la création d'une chaire d'italien à l'université de Peking.

On croit que ces deux dernières demandes seront accordées, mais que la demande concernant les chemins de fer sera repoussée.

Le *Times*, enregistrant l'oukase impérial qui annonce l'ouverture de Ta-lien-Wan comme port libre, déclare que c'est un succès pour la politique de libéralisme commercial dont M. Witte est le représentant, mais paraît douter que le port soit jamais aussi largement et complètement ouvert à la concurrence qu'on pourrait le souhaiter.

On remarque (et l'on commence à s'en plaindre) que le grand syndicat anglais de Peking, au lieu de pousser les immenses travaux dont il a la concession, cherche à obtenir de nouveaux privilèges. Le correspondant du *Times* à Peking s'est fait l'écho de ces doléances. On y sent percer la crainte d'un trafic de concessions qui n'ajouterait rien à la puissance britannique en Chine et rendrait le gouvernement chinois plus défiant que jamais. Le «syndicat de Peking» répond dans le *Times* du 17 Août, par la plume de son secrétaire, en alléguant que «Rome ne s'est pas bâtie en un jour». Le *Times* fait observer que le public, le Foreign office, et la Chine ont également le droit d'exiger qu'on leur montre bientôt des résultats sous forme de chemins de fer et de travaux accomplis.

On mande de Hong-Kong à la *Daily Mail* que la France aurait occupé la petite île de San-Chaou (上川山?) à l'ouest de Macao.

On mande de Peking au *Daily Mail* que le gouvernement chinois est prêt à accorder les demandes faites par la France pour la concession de Nanking, pourvu toutefois que cette concession soit faite dans les termes du traité de 1858 et que la France complète auparavant et définitivement son arrangement avec l'Angleterre relatif à la vallée du Yang-Tse.

L'Agence nationale transmettait, le 29 Août, à Londres un télégramme d'une gravité tout à fait exceptionnelle.

On sait qu'à Han-Keou, la concession russe comprend un terrain qui était déjà devenu la propriété d'une grande maison anglaise, MM. Jardine, Matheson et Ce.

Sur l'avis du consul, M. Hurst, les propriétaires font enclore leur terrain de murs et prétendent se soustraire à toute relation avec les autorités russes. Les agents armés du consulat anglais furent envoyés pour protéger la construction du mur. Une douzaine de Cosaques, envoyés par le consul russe, chassèrent les ouvriers. Le capitaine Small, commandant la canonnière anglaise *Woodlark*, snr le Yang-Tse, après s'être entendu avec le consul, débarqua une quinzaine de soldats de l'infanterie de marine et fit embosser son navire de façon à commander le consulat russe. Pendant quelques jours, une bataille semblait imminente. Les marins anglais gardent encore la propriété Jardine. La canonnière anglaise *Esk* a été dépêchée de Shanghaï à Han-Keou.

D'une part, les Anglais déclarent que la propriété Jardine ayant été achetée dès 1862 quand la concession russe n'est que de 1896, elle ne saurait être soumise au contrôle du consul russe. Le consul russe, d'autre part, dit que les titres d'achat enregistrés au consulat anglais ne sont pas valables.

Les journaux du 30 Août annoncent qu'il n'y a, jusqu'à présent, aucune confirmation des dépêches publiées par une agence et disant que des cosaques et des marins anglais ont eu un sérieux différend dans la concession russe de Hankeou.

La maison anglaise Jardine avait acheté un terrain sur la partie de territoire chinois concédée à la Russie en 1896. Agissant sur les conseils du consulat britannique, la maison fit construire un mur autour de sa propriété.

Une douzaine de cosaques, envoyés par le consulat russe, ont forcé les ouvriers à quitter le travail. MM. Jardine ont signalé le fait au consulat anglais de Hankeou qui donna au capitaine Small l'ordre de se porter, avec la canonnière *Woodlark*, vers la propriété de ses compatriotes, de débarquer quinze marins et de diriger des canons sur le consulat russe.

A la vue de ces préparatifs, les cosaques se sont retirés, et les ouvriers se sont remis à la construction du mur.

Une dépêche de Shanghaï au *Times* dit que les négociations relatives au chemin de fer de Shanghaï à Nanking touchent à leur fin. La seule question restant à régler est celle de l'émission des obligations.

De nouveaux troubles ont eu lieu dans le hinterland de Kiaou-Tchéou. Les Allemands ont dû résister à plusieurs insurrections locales. Six Chinois ont été tués. Le chargé d'affaires allemand a protesté auprès du gouvernement chinois contre l'attitude des mandarins.

M. Joseph Walton, un des membres les plus actifs du «parti d'Extrême-Orient» à la Chambre des communes, se trouve en ce moment à Peking. Il paraît y reprendre l'œuvre de lord Charles Beresford. Dans de nombreuses entrevues avec Li Houng-tchang et le prince Tching, il a, dit-il, chaudement

recommandé l'alliance de la Chine avec le Japon et la reconstitntion de l'armée chinoise par des officiers anglais et américains.

D'après le *Times*, M. Bax Ironside, chargé d'affaires d'Angleterre, et le baron Von Kettler, chargé d'affaires d'Allemagne, ont fait, le 24 Août, des représentations simultanées au Tsoung-li-Yamen, sur les actes de piraterie et de brigandage qui ont été accomplis dans le Kouang-Toung et le Kouang-Si et qui empêchent tout commerce.

Le situation en Chine paraît de nouveau bien trouble. L'empereur, disent certains journaux, est fou, décidément fou. L'impératrice évolue entre les prétentions rivales de l'Angleterre et de la Russie en se servant tantôt de Li Houng-tchang, qui négocie avec les Russes, tantôt du prince Tching, qui est plutôt favorable aux Anglais, quoique très conservateur, tantôt enfin du célèbre Young Lou, qui représente le vieux parti mandchou et est hostile à tous les Européens. Ils se détestent cordialement. Une dépêche de Shanghai à la *Daily Mail*, disait même, dans son no. du 24 Août, que l'on craignait un conflit à main armée entre les Chinois du prince Tching et les Mandchous de Young Lou, à Peking.

A Weï-Haï-Weï, la milice s'organise sous les officiers anglais. Le prince Henri de Prusse qui s'était rendu à Weï-Haï-Weï, à l'occasion de l'anniversaire de la reine, a passé en revue les 300 soldats déjà recrutés. Il fut émerveillé et envoya de Kiao-Tchéou deux officiers allemands pour étudier la façon de procéder des Anglais.

Le régiment indigène de Weï-Haï-Weï sera de 1,000 hommes. Les soldats sont coiffés de turbans, vêtus d'une blouse à boutons et de pantalons serrés aux chevilles.

Le Tsoung-li-Yamen continue d'éluder la question de la baie de San-Moun. Il finira sans doute par céder. Mais l'impératrice, disent les correspondances anglaises, ne lui en laissera pas la faculté.

Un député anglais a fait à Londres d'importantes déclarations sur l'avenir de la Chine. Le parti de la réforme en Chine, a-t-il dit, était soutenu par le gouvernement japonais, et l'un des instruments de la révolution manquée était le consul général du Japon à Shanghaï. Si un nouveau mouvement de réforme réussit, ce sera sans doute au prix d'une querelle entre le Japon et la Russie. M. Drage a cru pouvoir affirmer qu'alors les vice-rois de la vallée du Yang-Tsé proclameraient leur indépendance. L'un d'eux, celui du Yun-Nan, se placerait sous le protectorat anglais.

CORÉE.

On mande de Berlin à la *Daily Mail* que la visite du prince Henri en Corée

semble avoir déjà porté des fruits. On croit en effet que la concession d'un chemin de fer de Séoul à Gen-san a été accordée à un syndicat allemand.

Le département d'État de Washington a reçu avis de la mort, survenue à Séoul (Corée), du général Charles Legendre.

D'origine française et sorti d'une école militaire de France, le défunt était passé aux Etats-Unis, où il fit campagne lors de la guerre de sécession comme colonel du 51e régiment des volontaires de New-York.

Comme général de brigade, M. Legendre se rendit au Japon, où il fut conseiller au département des affaires étrangères, puis en Corée, où il était conseiller du roi et où il vient de mourir âgé de soixante-dix ans.

Le correspondant du *Times* à Shanghaï télégraphie qu'il a fait un voyage en Corée pour se rendre compte de la situation dans ce pays. Il a constaté que les Russes ont perdu le prestige qu'ils avaient acquis. Les Japonais sont maintenant en faveur. Les agents russes, ajoute le correspondant anglais, se sont montrés mauvais financiers et mauvais administrateurs; les Japonais, au contraire, sont actifs et encouragent toute espèce de réformes.

L'infiltration japonaise est constante; les intérêts japonais dans le pays se multiplient à l'infini et avec une grande rapidité.

Les Américains et les Allemands retirent des bénéfices de l'exploitation de leurs mines d'or. Les Anglais n'ont pas encore commencé à exploiter les concessions aurifères qu'ils ont obtenues. Les Français sont inactifs.

Un traité de commerce entre la Chine et la Corée n'attend plus que les signatures. La Russie a obtenu trois stations pour la pêche de la baleine sur la côte de Corée; une concession semblable a été promise au Japon.

Dans le courant du mois de mai dernier, l'amiral russe avait choisi le magnifique port de Ma-San-Pho en vue de l'établissement d'un dépôt de charbon et de docks pour une compagnie de navigation russe; mais les Japonais eurent vent de l'affaire et déjouèrent ce projet en achetant une bande de territoire à cet endroit.

D'après des renseignements puisés à bonne source, il paraît certain que la Russie et le Japon font des armements dans l'éventualité d'un conflit en Corée où ils ont dès intérêts opposés.

FINLANDE.

M. le professeur O. Donner vient de m'envoyer une photographie d'un monument qui se trouve dans un Medjit près de Turfan, rapportée par le fils de M. Donner Otto, et son beaufrère le baron Ch. Munck, d'une expédition scientifique dans le Turkestan chinois, pour y faire des observations astrono-

miques, magnétiques et physiques. L'inscription sur ce monument est bilingue: chinoise et turque. Malheureusement la partie supérieure de la photographie, contenant e. a. la date, est effacée. Je n'en puis déchiffrer que les caractères ○○年端月○○○○吉日○立 «érigé le premier jour du premier mois de l'année?»

A l'endroit même ou racontait que l'inscription était relativement moderne, datant d'un siècle environ.

Il est inutile de spéculer sur le contenu de l'inscription mutilée et à peu près illisible.

FRANCE.

Nous avons le triste devoir d'annoncer à nos lecteurs la mort de M. Gabriel Devéria, membre de l'Institut, section des belles-lettres, officier de la Légion d'honneur, professeur de Chinois à l'Ecole des langues orientales, Consul général hors cadre.

M. Devéria est mort subitement au Mont-Dore, mercredi, le 12 Juillet, à onze heures, de la rupture d'un anévrisme.

M. Devéria était le fils du célèbre dessinateur-lithographe, et le neveu du fameux peintre Devéria qui fut, avec Delacroix, l'un des promoteurs de l'école romantique.

Savant de premier ordre, sinologue parmi les plus compétents et les plus estimés, M. Devéria était l'auteur de nombreux travaux ayant trait aux mœurs et à la linguistique des peuples du Céleste Empire qui lui avaient ouvert, il y a deux ans environ, les portes de l'Institut.

Nous donnerons dans le no. prochain une note biographique de ce regretté sinologue.

Académie des inscriptions et belles-lettres.

(Séance du 23 Août 1899.)

L'Académie déclare la vacance du fauteuil de membre titulaire occupé par M. Gabriel Devéria, décédé.

Correspondance. — M. Maximin Deloche, qui remplit les fonctions de secrétaire de la séance, en remplacement de M. Wallon, secrétaire perpétuel, actuellement absent de Paris, donne lecture d'une lettre de M. L. Finot, directeur de la mission archéologique de l'Indo-Chine.

Après avoir remercié l'Académie de la libéralité avec laquelle elle a bien voulu contribuer à la formation de la bibliothèque de cette mission, M. Finot donne les détails suivants sur les débuts de cette œuvre.

Après avoir passé à Saïgon, d'où sa lettre est datée du 23 juillet, le temps nécessaire pour régler les multiples questions administratives se rattachant à

l'établissement de la mission, M. Finot a séjourné au Cambodge du mois d'avril au mois de juillet.

L'étude de la langue et de la littérature de ce pays lui ont fait connaître un vaste champ de recherches, fort peu exploré jusqu'alors, et promettant à la philologie les résultats les plus intéressants. Il s'est surtout préoccupé de former une collection aussi complète que possible des textes «khmers». La réalisation de ce projet présentait quelques difficultés en ce que, d'un côté, les «sûtras», nom donné au Cambodge aux textes traditionnels, — sont dispersés dans tous les monastères du royaume, et que, de l'autre, les moines ne consentent pas volontiers à s'en dessaisir. Néanmoins, M. Finot a été assez heureux pour acquérir une centaine d'ouvrages formant environ trois cent quarante «khsê» ou volumes permettant, dès maintenant, une connaissance assez approfondie de la littérature cambodgienne. Cette collection se compose principalement de «jâtakas» ou récits ayant pour objet les vies successives de Bouddha. Elle comprend, en outre, quelques poèmes dramatiques, longues narrations en vers destinées à être chantées et mimées avec accompagnement musical. On y trouve enfin des traités dogmatiques traduits du «pâli», des livres de piété, des manuels de morale pratique, de médecine, d'astronomie, de divination. Il y a lieu d'espérer que les lacunes en seront vite comblées. Du reste, M. Finot a pris, dans ce but, les dispositions nécessaires pour que le travail de recherches et de copie continuât après son départ.

Le temps très limité dont il disposait a forcé M. Finot à réduire la part des études archéologiques qui, dans un pays où les moyens de communication sont encore fort imparfaits, exigent des déplacements prolongés. Il a pu, neanmoins, acquérir une idée suffisante de l'art «khmer» en visitant les ruines de Vat-Nokor, près de Kompong-Cham, ainsi que tous les monuments importants de la province de Bati, où il a trouvé dans un des temples quelques statues d'une belle facture qui formeront le commencement du futur Musée de la mission.

Quelque attrait que lui ait présenté l'étude du Cambodge, l'étendue de la tâche qui lui est dévolue ne permettait pas à M. Finot de s'y arrêter. Les autres régions de l'Indo-Chine doivent, à leur tour, fixer l'attention de la mission, et dès que les conditions climatériques le permettront, on entreprendra un voyage circulaire dans l'Annam, le Tonkin et le Laos. Une fois cette revue générale terminée, il sera temps d'organiser définitivement la mission et d'inaugurer son enseignement et ses publications.

En terminant sa lettre, M. Finot dit que le moyen le plus efficace d'assurer le succès de cette entreprise serait l'application intégrale de l'article du règlement qui autorise l'envoi de trois pensionnaires et il prie l'Académie de les désigner au plus tôt.

ITALIE.

Rome, 30 juillet (*par service spécial*). — Dans la première quinzaine d'août, le navire de guerre *Liguria* partira pour la Chine, suivi plus tard par le *Carlo-Alberto*. Aussitôt ces deux navires arrivés, le *Marco-Polo* reviendra en Italie.

Selon la *Tribuna*, l'augmentation de la division italienne en Chine se rattache à l'action du ministre italien à Peking.

La *Tribuna* ajoute: «Selon des informations puisées à bonne source, le gouvernement italien aurait l'intention de hâter la solution de la question; mais les demandes de l'Italie, une fois présentées dans un moment opportun, obtiendront satisfaction, quelle que soit l'attitude de la Chine».

Rome, 2 août (*par dépêche*). — Le *Corriere della Serra*, de Milan, confirme que l'entreprise de l'Italie en Chine viserait seulement un but commercial sans objectif politique. L'occupation ou l'expansion de la situation de l'Italie en Chine ne pourrait pas conduire à un ultimatum ou à un conflit parce que l'idée de l'occupation de San-Moun a été abandonnée et que l'on poursuit seulement des négociations commerciales.

M. Salvagoraggi a été envoyé en Chine comme ministre ordinaire sans mission spéciale, alors que tous les incidents antérieurs étaient déjà vidés par les explications données à Rome par le ministre de Chine et par le rappel de M. Demartino.

Maintenant, on annonce que les rapports ultérieurs du commandant de la division navale italienne en Chine sont contraires à l'acquisition de la baie de San-Moun, même dans un but commercial.

Le *Corriere* ajoute:

«Nous nous acheminons donc vers l'abandon complet de San-Moun, même comme entreprise commerciale. Le même journal dément absolument que l'Italie insiste pour obtenir une autre station plus convenable, quoique les négociations commerciales ne soient pas définitivement interrompues ou en train de l'être.

«Le but pacifique et la portée de ces négociations seront connus plus tard.

«La division navale italienne reste, en attendant, en Chine pour plusieurs raisons, mais elle ne sera pas augmentée; deux navires vont en Chine, deux en reviennent.

Peking, 4 août (*par dépêche*). — Le ministre d'Italie, dans une visite faite hier au Tsoung-li Yamen, a déclaré que l'Italie désirait maintenir des relations amicales avec la Chine.

Le gouvernement italien fera prochainement certaines propositions qui, si elles sont accueillies par la Chine, règleront, d'une manière satisfaisante, les

difficultés provenant de la demande faite par l'Italie de prendre à bail la baie de San-Moun.

Le ministre d'Italie n'a pas indiqué la nature des propositions en question.

Toutefois, le Tsoung-li Yamen a répondu que la Chine ne consentirait jamais à quoi que ce soit qui portât atteinte à ses intérêts.

Rome, 27 août (*par dépêche*). — On annonce, de source officieuse, que, dans les cercles politiques, on continue à vouloir maintenir aux négociations avec la Chine leur caractère essentiellement pacifique et commercial.

On croit cependant que des complications pourraient éventuellement se présenter, dans le cas où, en face des demandes modérées du gouvernement italien, le gouvernement chinois assumerait la responsabilité d'un refus persistant et prolongé.

INDO-CHINE.

Académie de Médecine.

(Séance du Mardi 11 Juillet 1899.)

La variole en Indo-Chine. — M. Hervieux communique à l'académie une étude sur la variole en Indo-Chine. Cette note a pour but d'appeler l'attention sur la nécessité d'organiser dans cette colonie un système sérieux de défense contre le fléau variolique.

En s'appuyant sur un certain nombre de citations empruntées à divers auteurs et notamment au docteur Simonet, directeur de l'institut Pasteur de Saïgon, M. Hervieux trace le tableau lamentable des ravages causés par la variole ne Indo-Chine, mais surtout dans les territoires où la vaccination n'est pas régulièrement assurée: tous les enfants atteints par la variole qui détermine plus des deux tiers de la mortalité infantile (90 0/0), les adolescents portant des stigmates de cette maladie, qui compte, encore pour 9/10es, parmi les causes de cécité, etc. Dans le Laos, en particulier, il ne resterait plus après une épidémie variolique grave que les vieillards et quelques adultes. Tous les enfants seraient enlevés et il resterait si peu de jeunes filles, que les jeunes hommes seraient obligés d'aller chercher leurs femmes dans le Siam. Dans de telles conditions, en se plaçant au double point de vue humanitaire et économique, une mesure importante s'impose, c'est l'organisation d'un service médical, fortifié par la vaccine obligatoire.

Les chemins de fer du Yun-nan.

Le correspondant particulier du *Temps* télégraphie de Saïgon sous la date du 13 Juillet:

Les troubles de Mong-Tzé sont complètement terminés. A la suite de leur enquête, les mandarins reconnaissent que les troubles ne sont pas attribuables

à l'inquiétude causée par le chemin de fer, mais au mécontentement des mineurs contre les commerçants de la ville de Mong-Tzé et les autorités chinoises.

L'exercice de 1898 clôturé le 30 juin (excédents budgétaires) est particulièrement brillant pour l'Indo-Chine. L'excédent net de recettes sur les dépenses dépasse six millions de francs. Le Tongking et l'Annam donnent à eux seuls cinq millions.

On mande de Rangoon au *Times* que deux agents de la société anglaise du Yun-Nan viennent de fonder à Momeïn une agence commerciale. Un consul anglais, M. Jamieson, vient de s'installer à Momeïn. Les agents de la compagnie proclament que la province du Yun-Nan est beaucoup plus riche qu'on ne l'a dit. La dépêche parle de légers troubles à Yun-Nan fou. Ceux de Mong-Tsé sont tout à fait terminés. La délimitation de frontières entre le Yun-Nan et la Birmanie anglaise se poursuit paisiblement.

JAPON.

La *Daily Mail* du 3 Sept. annonce que plus de six cents ouvriers ont péri au Japon dans l'effondrement d'une mine.

Peking, 24 juillet (source anglaise). — Il est certain que des négociations sont en cours depuis quelque temps pour la signature d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Chine et le Japon. Ce projet semble dater de l'époque de la visite faite l'automne passé à Peking par le marquis Ito.

On assure que Li Houng-tchang, interrogé par l'impératrice douairière, a déclaré que cette alliance pourrait conduire à des complications avec la Russie; mais son opinion ne semble pas avoir prévalu. Les négociations sont poursuivies en sourdine et on commence à avoir des détails d'une authenticité douteuse.

Evidemment, aucun traité n'a été signé, et on ne croit pas à la conclusion d'une alliance. Toutefois cette nouvelle a causé une grande sensation dans les cercles russes.

Peking, 26 juillet (source anglaise). — Un amiral et quatre officiers japonais sont descendus chez le ministre du Japon. Il y a en outre, à Takou, une petite escadre japonaise.

Le prince Komura est à bord et l'on s'attend à ce qu'il aille à Peking, à l'occasion des négociations d'un traité sino-japonais.

On assure que le point difficile des négociations, c'est l'étendue du contrôle financier à accorder au Japon, en échange de la réorganisation de l'armée et de la marine chinoise par les officiers japonais.

Dans les cercles chinois, on ne croit pas que cette difficulté puisse être surmontée. L'impératrice-douairière est en faveur de l'alliance, et de hauts fonctionnaires en acceptent le principe, parcequ'elle donnerait à la Chine le moyen de

résister aux agressions étrangères; mais ils craignent qu'un pareil traité, en donnant ombrage aux autres puissances, n'amène de graves complications.

Peking, 27 juillet (source anglaise). — On dit que la présence du prince Komura, dans l'escadre japonaise à Takou, n'a pas de relation directe avec les négociations du traité sino-japonais. D'ailleurs on ne croit pas que les Chinois fassent les concessions nécessaires pour aboutir.

Peking, 30 juillet (*par dépêche*). — Une déclaration officieuse dit qu'il n'est question d'aucune alliance entre la Chine et le Japon en ce moment. La visite des envoyés japonais n'a eu pour but que le désir d'établir des relations plus étroites et plus amicales entre les deux pays.

Pour qui cherche à s'éclairer sur la situation de la Chine, sur le rôle que jouera le Japon dans son proche destin, il est un peu déconcertant de lire les discours prononcés récemment sur ce sujet par deux anciens chefs du gouvernement au Japon: le comte Okuma et le marquis Ito. Tous deux suivent la politique étrangère dans l'Extrême-Orient depuis plus de trente ans. Tous deux connaissent admirablement la Chine.

Le comte Okuma ne croit pas que l'intégrité de l'empire chinois soit menacée. Il en coûterait trop cher aux Occidentaux. De plus, les racines de la vie politique et sociale sont si profondes en Chine qu'il serait impossible de les couper. La vie nationale reparaîtra toujours d'ici des siècles. Même conquise, même dépecée, la Chine se réveillerait à chaque instant par de formidables insurrections. Il ne manque à la Chine qu'un levain. Ce sera le Japon.

Le marquis Ito, au contraire, rendant compte en province de son dernier voyage à Peking, exprimait un pessimisme complet. Tout a changé depuis deux ans, disait-il. La conquête n'est plus à faire. Elle se fait par les chemins de fer et les mines. C'est une grande annexion économique qui amènera les puissances européennes en Chine, aux portes du Japon. D'où, nécessité pour le Japon de se fortifier. Quant au partage de la Chine, il est inévitable.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Depuis le 9 Août une exposition de l'art japonais est ouverte dans le Musée royal d'ethnographie à Leide, Rapenburg N°. 67, exposition ouverte gratuitement au public de 10^{h} du matin jusqu'à 4^{h} de l'après-midi.

L'exposition a été ouverte le 9 Août par une allocution de M. le docteur J. D. E. Schmeltz, directeur du Musée, dans laquelle il a démontré l'utilité que de pareilles expositions offrent au public, qui, en général, ne connait pas tous les trésors que ce Musée contient.

A cet effet un guide pratique de l'exposition a été composé par le directeur et par l'assistant japonais du Musée d'art et d'industrie à Hambourg, M.

Shinkichi Hara, guide qui permet aux visiteurs de s'instruire sur les objets exposés, parmi lesquels figurent, en premier lieu, de magnifiques anciennes planches, gravées sur bois et imprimées en couleurs.

Nous félicitons M. Schmeltz de son initiative, généreusement secondée par S. E. le Ministre de l'Intérieur en joignant, pendant cinq mois, M. Hara au directeur du Musée susdit. C'est avec beaucoup de plaisir que nous avons fait la connaissance de ce jeune savant du pays du Soleil levant, savant très expert surtout dans tout ce qui regarde l'art japonais.

Nous appelons également l'attention sur le Rapport du Directeur du Musée sur l'état du Musée du 1r Janvier 1897 jusqu'au 30 Septembre 1898, pour la première fois illustré de 16 planches zincographiques représentant les principales acquisitions ethnographiques du Musée, splendidement exécutées par les typographes H. KLEINMANN et Cie à Harlem et qui, en réalité, illustrent un catalogue qui, sans elles, paraîtrait un peu sec au lecteur.

Sont nommés membres de la Commission de l'état instituée par décret du 30 Juillet 1892 (*T'oung-pao*, Vol. VIII, p. 438), M. H. BERGSMA, ancien ministre des colonies, et M. A. STIBBE, ancien président de la haute cour de justice des Indes Néerlandaises.

Cette commission, qui a éprouvée de grands changements depuis son institution, est actuellement composée de M. J. VAN GENNEP, président, M. L. W. C. VAN DEN BERG, secrétaire, M.M. P. A. VAN DER LITH, J. DE LOUTER, G. SCHLEGEL, A. I. IMMINK, M. H. C. VAN OOSTERZEE, J. C. TH. HEYLIGERS, A. D. W. DE VRIES, H. BERGSMA et A. STIBBE, membres.

PHILIPPINES.

Un membre de l'administration des Etats-Unis aurait déclaré au correspondant du *Daily Telegraph* que M. Mac Kinley, convaincu de l'effet désastreux produit sur l'opinion par la lenteur avec laquelle se poursuit la campagne des Philippines, a décidé de frapper un grand coup dès la saison propice. Il importe pour le gouvernement de ne pas se présenter dans une posture fâcheuse devant le Congrès qui se réunira le 4 décembre, d'autant plus que le secrétaire du Trésor, M. Gage, a informé ses collègues qu'il va failloir demander aux législateurs de gros crédits pour faire face aux énormes dépenses de la guerre des Philippines.

On prétendait que le revenu éventuel permettrait de parer à ce supplément de dépenses, mais il en a été de cela comme de toutes les assurances officielles optimistes et M. Gage va se trouver dans l'absolue nécessité de demander de nouveaux impôts et notammant une taxe additionnelle sur les patentes.

On s'attend donc à de vifs débats au Congrès dans lequel les demandes de crédits et les propositions de nouveaux impôts ont d'autant plus de chances de

faire jeter les hauts cris que les affaires les Philippines paraîtraient plus mal engagées. La politique du gouvernement pourrait en éprouver un échec qui serait particulièrement sensible et aurait de grosses conséquences à l'entrée de la campagne présidentielle.

De là, le vigoureux effort qui va être tenté aux Philippines en octobre.

On aurait reçu avis à Washington qu'à la suite des négociations du général Bates un traité a été signé le 20 août avec le sultan des îles Jolo ou Soulou, avec l'acquiescement de tous les chefs indigènes.

Par ce traité la suzeraineté des Etats-Unis est reconnue sur ce groupe d'îles et le drapeau américain y sera arboré.

Il paraît que plusieurs consuls américains en Chine auraient trempé dans des expéditions flibustières parties des côtes de l'empire du Milieu pour secourir les Philippinos. Quatre de ces fonctionnaires ont été suspendus et rappelés. Au département de la guerre on garde la plus grande réserve au sujet de cette affaire qui aurait transpiré dans des lettres particulières venues de Chine.

RUSSIE.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au *Morning Leader* du 14 Sept. dit que le gouvernement russe a proposé au gouvernement suédois la construction d'une voie ferrée qui relierait le Transsibérien aux lignes suédoises.

La Suède allongerait la ligne de Stockholm jusqu'à Kuppel-Kurs, tout proche la côte de Finlande. Ainsi, la Russie aurait par le nord une communication très directe avec l'Angleterre et l'Amérique.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au *Daily Mail* annonce que le tsar a, par ukase impérial, déclaré le port de Talien-Wan, possédé par les Russes en Chine, ouvert aux vaisseaux de toutes les nations.

Le calendrier grégorien sera sous peu adopté en Russie. Par cette adoption les difficultés occasionnées dans le commerce par la différence de 13 jours entre le calendrier Julien, employé en Russie, et le calendrier grégorien, employé dans le reste de l'Europe, seront écartées.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES NOUVEAUX.

Folklore in Borneo. A Sketch by William Henry Furness 3d, M. D. F. R. G. S. etc. Wallingford (privately printed).

A little book, only comprising 30 pages, but finely illustrated by photos and containing within its small compass exceedingly interesting communications concerning the folklore of the Kayans in Borneo. One of our friends will give in the "Nationales Archiv für Ethnographie" a detailed account of this little work.

Les «Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens» (Vol. VII, 2de partie, Mai 1899) contiennent 1° un mémoire de M. P. Ehmann sur les *Hyakunin Isshū* 百人一首 (les Chansons des cent poètes);

2° un de M. K. Miura sur le *Jūjutsu* ou *Yawara*, espèce d'exercices athlétiques pratiqués encore aujourd'hui par les agents de police et les amateurs afin de se défendre contre des agresseurs ou bien pour les mettre hors de combat.

Ils consistent en *Randori* 亂取, lutte; *Kata* 形, une série de méthodes de renverser, fixer ou pousser l'agresseur; en *Atemi* ou *Sappō* 當身又殺法, porter des coups mortels quand on est attaqué par un grand nombre d'agresseurs à la fois; et *Kwatsu* ou *Kwappō* 活法, méthodes pour faire revivre un individu tombé en défaillance.

3° Un article du Major FALKNER VON SONNENBURG intitulé: «Stimmungsbilder aus Manila» (Impressions de Manille) dans lequel il loue spécialement les PP. Jésuites qui ont obtenu toutes les sympathies de la population Tagale, tandis que les quatre autres ordres monastiques dans les Philippines sont détestés à cause de leur tirannie exercée pendant trois siècles sur ce peuple intelligent et sympathique, luttant pour sa liberté, et opprimé d'abord par ses maîtres, les Espagnols, et actuellement par les Américains.

Et pendant toutes ces rixes les 30 à 40 mille Chinois à Manille ont continué en pleine sérénité d'âme leurs industries et leur commerce. Ils travaillent jour et nuit, Dieu sait pour qui? mais ils travaillent, peut-être les seuls des 200.000 habitants de Manille.

Le travail — voilà la grande puissance de la Chine, puissance bien supérieure à celle des canons Dum-Dum des Anglais.

4° L'Inscription du monument dans le *Kōzan-en* près *Yamaguchi* par notre collaborateur A. GRAMATZKY, monument érigé en 1896 en l'honneur du prince *Mōri Takachika* (毛利敬親).

CORRESPONDANCE.

Lettre à M. Henri Cordier.

Exposition universelle de 1900.

Monsieur,

Une commission, que j'ai l'honneur de présider, a été chargée de préparer pour 1900 l'exposition rétrospective de l'Industrie papetière. Elle n'a pas voulu limiter son travail à la recherche des documents qui lui permettront de reconstituer son histoire en France, mais forme l'ambitieux projet de déterminer, aussi exactement que faire se pourra, le lieu et le temps où, pour la première fois, on a fabriqué du papier avec une matière préalablement défibrée.

Les savantes études, publiées sur l'antique papeterie chinoise, l'autorisent à aborder cette partie de son programme et, avec le concours si précieux que nous a promis votre bienveillance, elle peut sans témérité espérer mener son entreprise à bonne fin.

Le numéro 1 de la Revue «T'oung-Pao» contient un très intéressant article dans lequel M. Hirth nous montre la fabrication du papier de fibres végétales commencée en Chine au début du 2e siècle de notre ère. M. Wylie a également, dans ses «Notes on Chinese Literature», consacré à Tsai-Lun (蔡倫), l'inventeur présumé de notre industrie, une demi-page remplie d'indications extrêmement précieuses.

L'importance de Tsai-Lun dans l'histoire de la papeterie est telle que nous ne saurions recueillir trop d'informations sur son existence et sur la place considérable que semblent lui avoir faite et son empereur et ses contemporains.

Je vous demande donc la permission de vous soumettre quelques difficultés dont il nous serait très important de connaître les solutions.

La présence, dans de nombreux caractères chinois désignant des objets qui

servent à l'écriture, du radical 竹, «Bambou» marque, de l'avis de tous, que les plus anciens documents étaient tracés sur des tablettes de ce bois. Le fait est d'ailleurs nettement affirmé dans le Heou-Han-Chou (Wylie, p. IV) et dans le passage du Pun-Ts'ao Kang-Mouh, dont le «Journal of the Asiatic Society of Bengal» donne la traduction (V. 111, sept. 1834, p. 477—479).

M. Hirth nous enseigne que ces tablettes sont restées en usage jusqu'en 126 ap. J.-C.

Cependant dans le Chi-Ki de Sze-ma Tch'ien, 122 ou 91 avant l'ère chrétienne, les chapitres sont désignés par le caractère 卷 «Kiouen» [1]) qui signifie simplement rouleau. Une autre matière, qui était flexible, servait donc, en même temps que les lamelles de bois, à recevoir l'écriture.

Le Pun-Tsaou Kang-Mouh fournit d'ailleurs les renseignements suivants: «Au temps des dynasties Tsin et Han, les lettres étaient écrites sur des étoffes de soie».

La même affirmation se trouve dans le Heou-Han-Chou (Wylie, p. IV): «Quand la soie (tissée serrée) (?) «close wove silk» vint en usage on l'appella «tchi» (紙) papier. Mais le prix de la soie et le caractère encombrant des «tablettes rendaient ces deux matières impropres à l'usage général, quand «Tsai-Lun imagina de fabriquer du papier avec des écorces d'arbres, des pointes «de chanvre, de vieux chiffons et des filets de pêche».

Après avoir transcrit ce passage, l'auteur anglais ajoute:

«Le radical du caractère «tchi» (紙) étant soie (糸), rappelle l'ancien «emploi de cette matière, tandis qu'une autre forme de ce même terme com-«posé du radical «étoffe» (帋) marque la nouvelle invention».

De ces citations il semblerait permis de conclure que la matière flexible des rouleaux «kiouen» était une étoffe de soie et que ce tissu a été, avec les tablettes de bambou, seul employé pour recevoir l'écriture jusqu'au jour où Tsai-Lun a imaginé de recourir aux fibres d'écorces, de plantes ou de chiffons et de les transformer en papier.

Mais M. Hirth nous fait connaître un autre élément dont se seraient servis les fabricants de ces temps reculés. Il cite un passage du glossaire Shih Ming de la 2e dynastie des Han d'après lequel les morceaux de soie, destinés à former un livre étaient coupés au format voulu: «les rognures (?) furent appelés «Fan-tchi» (幡紙) «Lappenpapier», papier de chiffons, de fragments d'étoffes.

De même Fang Mi-tchi, l'auteur de l'encyclopédie T'oung-ya, écrit: «Dans l'antiquité, le papier était tiré des déchets de soie (sû 絮), en broyant cette matière avec des marteaux; fan-tchi était le livre de l'étoffe de soie broyée».

A l'appui de ce récit, M. Hirth nous apprend encore que dans le Chouo-wen 說文 (100 ap. J.-C.), à l'époque où l'invention de Tsai-Lun allait être

1) Article de M. Hirth.

rendue publique, l'expression «tchi», papier, était donnée comme signifiant un enchevêtrement de «Sü».

La date à laquelle se rattachent ces citations, l'apparition dans le mot fan-tchi de 2 caractères, indiquant: l'un 巾 une étoffe, l'autre 番 l'action de diviser, de broyer, l'attribution, faite d'une manière générale à Tsai-Lun de la découverte du défibrage et marquée par le respect avec lequel on a conservé le mortier de l'inventeur et par l'envoi de cet outil à la Cour, qui l'accepte en paiement du tribut, le place au musée impérial et montre ainsi à deux reprises la valeur qu'elle lui reconnaît, tout cet ensemble de circonstances tendrait à prouver que cette fabrication se confond avec celle de Tsai-Lun. Une même innovation est rappelée, ici par l'estime dont on entoure l'outil employé, là par l'addition d'un caractère significatif au terme qui désignait antérieurement la matière sur laquelle on écrivait.

Le défibrage reconnu possible, il était naturel d'en faire l'épreuve avec les rebuts d'une substance qui servait déjà à l'écriture: d'autres tentatives viendraient après. Les chiffons cités comme un des éléments définitifs du papier nouveau comprenaient cans doute ceux de soie aussi bien que ceux de lin. M. Hirth déclare d'ailleurs que le mot chinois pi pou (敝布, étoffes mauvaises, inservables), qui au 16e siècle ne s'appliquait plus aux chiffons de soie ou de laine, avait dans l'antiquité servi à désigner les premiers comme ceux qu'il désigne encore.

Nous devons cependant observer, à l'encontre de ces conclusions, que la nouveauté de son invention a été contestée à Tsai-Lun: on lui attribuerait simplement le perfectionnement d'une fabrication déjà connue (Hioh tchai tien peih 學齋佔畢, Wylie, p. 120).

Cette fabrication déjà connue aurait-elle quelque rapport avec celle qui usait des chiffons de soie triturée?

S'il en était ainsi, Tsai-Lun perdrait l'avantage d'avoir le premier vu dans la fibre isolée l'élément constitutif de la feuille de papier et d'avoir, le premier également, mis en oeuvre l'instrument qui pouvait la produire en état de faire prise dans un composé nouveau; il garderait le mérite d'avoir augmenté le nombre des substances auxquelles on pouvait demander du papier et d'avoir remplacé le «sü» par des matières d'un prix peut-être inférieur; mais son invention réduite à ces limites expliquerait-elle suffisamment les honneurs si exceptionnels accordés à son mortier?

Des citations exactes empruntées aux auteurs qui ont touché à l'histoire du papier ou à celle de Tsai-Lun, l'analyse des termes qu'ils ont employés, le rapprochement des divers textes, l'indication de la créance relative due aux ouvrages, dans lesquels se rencontrent des opinions contradictoires, permettraient probablement de jeter quelque lumière sur cette question. Il serait particulièrement intéressant de savoir si le refus d'admettre comme nouvelle l'invention de Tsai-Lun est motivé de quelque manière.

Bien d'autres renseignements nous seraient utiles: je me permets de les indiquer ici, en exprimant d'avance toute notre gratitude aux sinologues qui voudraient bien nous faire part de leurs recherches et de leurs découvertes relatives à l'origine de la fabrication du papier en Chine.

1° Texte exact de la biographie de Tsai-Lun dans Heou-Han Chou (後漢書).

Le rescrit de l'empereur existe-t-il quelque part?

2° Analyse des termes désignant les papiers d'écorce, de chanvre, de chiffons et de filets (Heou-Han Chou).

3° Texte exact relatif à l'affirmation d'après laquelle Tsai-Lun ne serait pas un inventeur original, mais aurait simplement perfectionné ce qui existait avant lui (Hioh tchai tien peih).

4° Texte exact relatif au rival de Tsai-Lun, Too Pih (Choue-wen).

5° Texte exact relatif à la résidence de Tsai-Lun. Le Heou-Han-Chou (liv. 108, p. 61) la place dans le district de Lug-yang, le Kih-tchi King Youen (1735) Liv. 37, p. 7, 8, dans le Tsaou-Yang. Démontre-t-on que le premier de ces livres a donné une indication fausse?

6° Texte exact relatif à la remise du mortier de Tsai-Lun comme tribut et à son transport au musée impérial (Lu yang hsien chih).

7° N'est-il pas parlé de Tsai-Lun ou de son invention dans le Heou-Han Ki Histoire de la 2e dynastie des Han année par année; —

dans les Tszé-tchi T'oung-Kien — histoire du 4e siècle av. J.-C. à la fin des 5 dynasties; —

dans les Tszé-tchi T'oung-Kien K'aou-i (資治通鑑考異) — examen critique du précédent; —

dans les Ke Kou-Louh (稽古錄); —

dans les T'oung-Kien-Wei Ki (通鑑外記); —

dans les T'oung-tchi (通志) — partie Lieh-tchouen (列傳), histoires détachées; —

dans les Tang-chi (唐史) — partie Hé — Biographies; —

dans les Souh Heou-Han-Chou (續後漢書) — Supplément à l'histoire de la 2e dynastie des Han; —

dans les Tsien t'ang sien hien tchouen tsan (錢唐先覽傳贊) — Biographies; —

dans le Han Si-King poh sze K'aou (漢西京博士考) — Biographies d'officiers littéraires de la dynastie des Han? —

8° Ne pourrait-on trouver dans les recueils d'inscriptions lapidaires du temps des Han ou autres quelques-unes d'entre-elles relatives à Tsai-Lun? —

9° Qu'est-il dit:

dans le dictionnaire Eurh-Ya sur le matériel de l'écriture; —

dans le répertoire des sciences Wen-fang sze pou (文房四譜) par Sou I-kien (蘇易簡) (12e siècle) à l'article papier; —

dans le Fou hiouen ye louh (負暄野錄) par Tch'in Yiu (陳槱) — (fin de la dynastie des Soung) articles papier; —

dans le K'aou pouan yü szé (考槃餘事) par Tou loung (屠隆) des Ming, notes historiques, notes sur le papier?

10° Ne serait-il pas question du papier:

dans l'encyclopédie des Arts et des Sciences San-tsai t'ou-hoeï (三才圖會) par Wang-k'i (王圻) du temps des Ming; —

dans l'encyclopédie Kih-tchi King Youen (格致鏡原) pui parle de Tsai-Lun pour fixer sa résidence dans le Tsaou Yang?

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes excuses pour cette trop longue lettre, la nouvelle expression de ma reconnaissance et de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

AUGUSTIN BLANCHET.

HISTOIRE DES PRINCES DU YUN-NAN

ET LEURS RELATIONS AVEC LA CHINE

D'APRÈS DES DOCUMENTS HISTORIQUES CHINOIS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

EMILE ROCHER.

(Continué de la page 368).

Résistance de Li Tze-tcheng.

Un mouvement en avant que fit Li Tze-tcheng tira Ou San-kouei de sa mélancolie. Se trouvant dans l'impossibilité d'arracher aux mains des Tatares, dont l'armée grossissait tous les jours, l'empire usurpé, il résolut de poursuivre l'accomplissement de sa propre vengeance. La dignité de prince que l'empereur lui avait donnée lui parût moins odieuse et il se mit en campagne avec la volonté bien arrêtée d'anéantir Li Tze-tcheng et ses partisans.

Ce fut dans le Chan-si que les deux armées se rencontrèrent de nouveau et cette province, ravagée déjà par différentes rébellions, eut encore à supporter des maux cruels. Li Tze-tcheng, ne pouvant soutenir les attaques énergiques de son ennemi personnel, harcelé de toutes parts et délaissé par ses partisans, fut réduit à se cacher avec quelques hommes dans les montagnes de Loh-koung [139]).

139) 落孔山 dans la sous-préfecture de T'oung-tcheng (通城).

La faim les en fit sortir; reconnus par les habitants, ils furent mis à mort et la tête de Li Tze-tcheng fut envoyée à Ou San-kouei.

Sa vengeance assouvie, ce dernier s'installa dans le Chan-si dont l'administration lui fut confiée par les Tatares, et travailla activement à réparer les maux que la guerre y avait causés.

La prise de possession du trône de Chine par l'empereur tatare ne se fit pas sans créer une certaine perturbation dans le pays, surtout dans les provinces du centre et du sud où les Ming étaient très-estimés. Ils eurent de si nombreuses luttes à soutenir qu'à un moment l'usurpateur fut menacé d'être renversé; mais grâce à leur astuce, aux promesses qu'ils surent faire à propos aux mandarins mécontents, ils prirent le dessus de la situation.

Les provinces de Fou-kien, du Kiang-si et du Chan-si soumises et la rébellion éteinte, les Tatares se préparèrent à poursuivre leur conquête et firent des efforts pour s'emparer du rebelle Tchang Hien-tchoung (張献忠) qui semait la ruine et la désolation sur son passage.

A propos de cet homme néfaste, la légende nous apprend qu'un lettré, étant allé prier dans le temple de Toung-yoh-miao (東嶽廟), vit en songe, la nuit suivante, une forme vague, ayant une voix céleste qui disait à une des idoles du temple: «Le ciel me prévient «que sous peu il naîtra dans ce district un être ayant le corps d'un «homme et le cœur d'une bête féroce; il sera l'ennemi du genre «humain et détruira tout ce qu'il rencontrera sur son passage».

Ce lettré, instituteur de l'endroit, avait un ami nommé Tchang (張) qui, le rencontrant quelque temps après, lui dit: «j'ai une «bonne nouvelle à vous apprendre, ma femme m'a donné un fils». Le lettré le félicita puis, se souvenant de son rêve, lui exprima le désir de voir le nouveau né; on apporta l'enfant et, en l'examinant, le lettré remarqua une raie rouge sur toute la longueur de la poi-

trine; cette marque particulière l'intrigua et demanda à l'heureux père de le lui confier dès qu'il serait eu âge d'aller à l'école; il fut ensuite décidé qu'on donnerait à l'enfant le nom de Hien-tchoung (獻忠) (trait du milieu) auquel on ajouta celui de famille; de là son nom de Tchang Hien-tchoung (張獻忠). De bonne heure, le jeune garçon montra une nature abrupte et indomptable; à l'école qu'il suivit pendant deux ans, il ne put rien apprendre; son professeur fatigué le chassa. Orgueilleux et prétentieux, Tchang Hien-tchoung avait tous les vices inhérents aux mauvaises natures. Il quitta le toit paternel à la suite du meurtre d'un de ses amis qu'il tua dans une rixe, se fit voleur de grand-chemin et se joignit ensuite aux troupes de Li Tsz-tcheng dont il devint un des lieutenants et plus tard son conseiller.

Quelques historiens croient qu'il a été le mauvais génie de l'usurpateur sur lequel il avait pris un grand ascendant.

Voyant son chef, Li Tze-tcheng, dans le malheur, Tchang Hien-tchoung n'hésita pas à l'abandonner pour se rendre dans le Hou-kouang qu'il mit à feu et à sang; se voyant traqué, il passa au Sze-tchouan qu'il occupa et dépeupla en partie.

Le vice-roi Lo Ouen-kouang (羅文光) opposa quelque résistance au début, mais fut tué par une flèche; à la suite de ce désastre, ses troupes se débandèrent et les rebelles occupèrent Tcheng-tou (成都), capitale de la province.

Le prince Jui [140]) (瑞王), de la famille des Ming, fut mis à mort, forfait dont s'autorisa, sans doute, Tchang Hien-tchoung pour prendre le titre de Si-ouang [141]) (西王) et donner aux années de son prétendu règne le nom de Ta-chun (大順).

Ignorant et grossier, par conséquent ennemi des lettres, il fit

---

140) Résidait au Sze-tchouan où il avait pensé se soustraire aux poursuites des Tatares qui craignaient un mouvement en sa faveur.

141) Prince de l'ouest.

mettre à mort un de ses officiers, homme instruit et d'une grande intelligence, qui lui avait proposé une réforme utile; le même sort fut réservé à tous les lettrés des environs afin, disait-il, «de se défaire de tous ces donneurs de conseils» [142]). Plus il versait de sang, plus son caractère devenait sombre et farouche. Dès qu'il apprit que les Tatares marchaient contre lui, il ordonna à un de ses généraux d'occuper Han-tchoung fou (漢中府) qui était la clef de la province; mais cet officier, que les cruautés de son chef révoltaient, livra la ville et passa dans les rangs de l'ennemi.

Furieux de cette trahison, Tchang Hien-tchoung jura d'exterminer, jusqu'au dernier, les habitants du Sze-tchouan; horrible serment qu'il tint en partie; et pour laisser des traces durables de sa vengeance il fit mettre le feu à toutes les villes de la province.

Ou San-kouei, en sa qualité de P'ing-si-ouang, fut un des généraux chargés de combattre ce rebelle qui, peu de temps après, fut tué par le parent d'une de ses nombreuses victimes. La mort de ce tyran fut accueillie de tous côtés avec enthousiasme.

Les quatre lieutenants de Tchang Hien-tchoung, abandonnés par leurs soldats, honnis de la population et craignant de justes représailles, passèrent au Yun-nan.

Vers cette époque, 1650, un mahométan annamite appelé Cha Ting-tcheou (沙定周), pénétra au Yun-nan avec une forte troupe de rebelles et se porta sans difficultés devant la capitale qu'il attaqua plusieurs fois sans réussir à la prendre.

Malgré ce succès des troupes impériales, le gouverneur Mou-ying (沐英) jugeant le moment critique et craignant pour ses jours, sortit de la ville et se réfugia à Ts'ou-hioung fou (楚雄府), où le chef rebelle le poursuivit. Pendant qu'il préparait le siège de cette cité qu'il ne put prendre grâce à la défense énergique des troupes

142) Voir de Mailla «Histoire Générale de la Chine». Paris 1777—84. 12 vol. in-4.

aborigènes, Cha envoya un de ses lieutenants Ouang (王) s'emparer de Ta-li fou.

Les musulmans de tout le district ne tardèrent pas à faire cause commune avec leurs coreligionnaires et, durant la nuit, firent entrer les rebelles par un des égouts de la porte de l'Est de la ville. Les Chinois surpris furent massacrés; près de huit mille trouvèrent la mort dans cette affaire et la cité resta entre les mains des insurgés [143]).

Ici se place l'arrivée des lieutenants de Tchang Hien-tchoung qui donna encore lieu à de nouveaux désordres; plusieurs camps se formèrent; les insurgés décidèrent un moment une action commune, mais le programme ne fut pas rempli et chacun opéra pour son compte.

En 1652 deux des lieutenants qui avaient réussi à se créer une certaine autorité dans le pays, firent semblant, afin de se ménager un appui, de se soumettre au prince Kouei (桂王), dernier rejeton de la famille des Ming. Celui-ci, craignant de tomber entre les mains des Tatares, qui poursuivaient sans pitié tous les membres de sa famille, et n'osant se fier à ces farouches rebelles, aima mieux quitter le territoire de la Chine et aller chercher un asile dans le pays de Mien-tien [144]) (緬甸) où il demeura sept ans. Avec le concours du roi de ce pays, qui l'avait fort bien reçu, il tenta vainement de rétablir la dynastie de ses ancêtres.

En 1657 un parti se forma dans le Kouei-tchéou en faveur du prince Kouei (桂王); les chefs Ma Ts'ing-tchoung [145]) (馬清忠) et Ma Houei-hing [145]) (馬會興) parvinrent à force d'intrigues et de patience à mettre une armée sur pied et à entraîner le gouver-

143) Une tablette en marbre rappelant cet évènement se voit encore à Ta-li fou près du corps de garde de la porte Est, et le tombeau des rebelles qui périrent dans cette affaire se trouve à l'angle Nord-Ouest des murs de la ville.

144) Nom chinois de la Birmanie.

145) Ces deux généraux étaient musulmans.

neur dans leur projet de soulèvement. En peu de temps les provinces se déclarèrent en faveur du prince exilé. Kouei, qui se trouvait alors en Birmanie, fut informé de ce qui se passait et invité à revenir. Le succès, que ses partisans venaient de remporter dans le Kouei-tchéou, réveilla dans l'esprit du prince ses idées ambitieuses. Il vendit tout ce qui lui restait d'objets précieux, réunit une petite troupe et se mit en route en 1658 de façon à traverser le Yun-nan où on lui avait fait espérer que la population ferait cause commune avec lui.

Arrivée de Ou San-kouei au Yun-nan.

C'est vers cette époque que, pour calmer les révoltes qui depuis quelques années dévastaient la province, l'empereur Chun-tchi (順治) invita Ou San-kouei, à qui il avait donné à administrer, en récompense de ses services, les districts de Yun-nan et de Kouei-tchéou, à se rendre dans ce pays et à y rétablir l'ordre. Ce général guerroyait contre les tribus de la frontière du Sze-tchouan lorsqu'il apprit le départ de Birmanie du prince Kouei.

Il renonça aussitôt à ses opérations contre les aborigènes et se porta rapidement en avant pour attendre le prince au passage. Grâce à ses partisans dévoués il réussit à le surprendre et s'empara de sa personne et de son fils sans être obligé de recourir à la force; une partie des serviteurs qui formaient la suite du prince se donnèrent la mort et ses soldats se débandèrent. Comme le prince et son fils étaient les seuls rejetons de la dynastie déchue, Ou San-kouei, se rappelant les Ming, ses anciens maîtres et ses bienfaiteurs, eut un moment l'intention de les épargner et de faire cause commune avec eux pour renverser le souverain étranger; mais influencé par son entourage et surtout par une de ses femmes, parente de l'Empereur, il obéit aveuglement aux ordres de Peking et fit décapiter les deux prisonniers afin d'ôter aux

Chinois tout prétexte de révolte et l'espérance de rétablir cette dynastie.

Ce crime ne fut pas plutôt consommé que Ou San-kouei se reprocha son manque d'énergie, se mit immédiatement en campagne, passa dans le Kouei-tchéou, dispersa la rebellion, pénétra dans le sud du Yun-nan et arriva à T'ien-tch'eng kiao [146]).

Dans ces parages il eut à combattre les tribus aborigènes soumises jadis en partie, auxquelles la dynastie des Ming, préférant employer la persuasion, avait laissé une grande indépendance; il les refoula non sans peine et laissa dans certaines positions stratégiques des corps d'occupation [147]), espèce de colons militaires auxquels il distribua des terres, et continua sa marche sur Mong-tze (業自) et Lin-ngan (臣安) mettant partout les chefs à la raison.

Pacification du Yun-nan par Ou San-kouei.

Le sud de la province et une partie du centre pacifiés, Ou San-kouei, après trois années de luttes continuelles, arriva dans la plaine de K'oun-ming [148]) (昆明) et établit sa résidence à Yun-nan fou.

Ses relations avec Peking, un moment interrompues, reprirent leur cours. L'empereur, pour récompenser un si grand guerrier, qui non-seulement avait amené la dynastie Tatare sur le trône, après en avoir chassé l'usurpateur Li Tze-tch'eng, mais avait encore considérablement agrandi ses possessions, lui octroya tous les honneurs et toutes les distinctions susceptibles de flatter son ambition.

---

146) 演程橋. Ce village, situé à 30 lis à l'ouest de K'ai-hoa fou (開化府), prend son nom d'un magnifique pont naturel sous lequel passe la Rivière Claire.

147) Une grande partie des soldats qui composaient ces postes étaient du Hou-kouang (湖廣) et du An Houei (安徽); beaucoup se marièrent avec des femmes aborigènes, ce qui explique le grand nombre de métis dont les familles se disent originaires de ces deux provinces.

148) Nom de la Sous-préfecture où se trouve la Capitale actuelle du Yun-nan.

Le Yun-nan, quoique plus peuplé à cette époque de véritables indigènes qu'il ne l'est aujourd'hui, avait la plus grande partie de ses plaines, qui forment actuellement ses meilleures terres, couvertes de forêts vierges et de marais pestilentiels; les habitants d'alors, créatures à demi-sauvages, s'occupaient peu de leur bien-être et ne cultivaient la terre que pour leurs modiques besoins. L'aspect de la province, d'après les descriptions qu'en ont laissées les historiens chinois, était des plus pittoresques: les forêts se prolongeaient sur toutes les montagnes et occupaient une grande surface du pays. Les habitants des vallées, pour être à l'abri des bêtes fauves, construisaient leurs demeures sur des arbres ou sur des hauteurs qu'ils entouraient de palissades. Malgré leur grossière ignorance, la nécessité de se défendre contre leurs voisins ou les animaux féroces, les avait amenés à travailler les métaux, le fer surtout, avec lequel ils fabriquaient des instruments tranchants et les outils pour l'agriculture. Dans leurs guerres continuelles, l'arc semble avoir été l'arme favorite; ils les façonnaient avec un bois particulier qu'ils trouvaient dans la forêt et des cornes de buffle pour leur donner plus de rigidité.

Ou San-kouei sut profiter du crédit que lui donnait le succès de ses armes pour obtenir du gouvernement central des sommes considérables d'argent à l'aide desquelles il put étendre ses conquêtes; il ordonna des levées chez les indigènes et dans les provinces voisines pour augmenter son armée et prit les mesures nécessaires pour pacifier la région au-delà de Ta-li, laissée jusqu'alors livrée à elle-même.

Il renforça les troupes d'occupation qu'il avait laissées dans la partie méridionale du Yun-nan et continua à distribuer aux soldats en garnison les terres que les indigènes insoumis avaient abandonnées. Ces colons militaires défrichèrent avec ardeur cette terre fertile, et en peu de temps ce pays naguère inculte et malsain produisit plus que ne l'exigeaient les besoins de la population.

Afin de se rendre populaire parmi les autochtones qu'il avait si durement traités au début en les expulsant de leurs vallées natales et en leur interdisant d'y reparaître sous de peines sévères, Ou San-kouei se relâcha de cette rigueur envers les tribus malheureuses dont il n'avait plus rien à craindre, et leur permit de rentrer dans leurs foyers, à la condition qu'elles seraient fidèles au nouveau régime et travailleraient au développement du pays.

Cette concession d'une adroite politique, fut saluée avec reconnaissance par les indigènes qui, trouvant chez les nouveaux propriétaires du sol, une existence relativement facile, se familiarisèrent avec les nouveaux venus et perdirent au contact de leurs voisins, un peu de leur grossièreté et de leurs mœurs primitives.

Les populations du Yun-nan, situées dans les environs de la capitale, où l'autorité chinoise était plus puissante, se plièrent plus facilement et sans murmurer aux exigences de la dictature. Quant aux districts un peu écartés, ils conservèrent leur indépendance et, malgré les nombreuses expéditions faites contre eux, les Chinois ne purent obtenir de ces populations qu'une soumission relative.

En dépit des efforts de Ou San-kouei, ce ne fut qu'avec le temps que ces peuplades se laissèrent aller au courant civilisateur qui les entraînait. Le contact de fonctionnaires instruits, civils et militaires, qui furent envoyés dans cette province, amena une grande amélioration sur les idées de ce peuple simple et ignorant; malheureusement ce mouvement de détente ne se continua pas; les mandarins qui au début craignaient la rudesse de ce peuple, ne tardèrent pas à voir qu'il était inoffensif; dès lors, profitant de leur situation, ils commencèrent à exploiter leurs administrés; cette mauvaise politique donna lieu à des soulèvements qui, du reste, furent rapidement réprimés. Ou San-kouei, informé des motifs qui avaient amenés ces désordres, châtia durement les coupables et en fit même exécuter plusieurs en présence des aborigènes réunis.

Cette protection du faible produisit le meilleur effet dans les tribus; les revenus publics augmentèrent, les taxes furent payées régulièrement et bientôt l'administration put se suffire.

Etablissement de Ou San-kouei au Yun-nan.

Quand toutes choses furent en voie de prospérité, Ou San-kouei, fier de son œuvre, s'établit définitivement à Yun-nan fou. Il aimait beaucoup ce peuple et le traitait avec bienveillance mais, ayant fait longtemps la guerre et sachant par expérience le peu de confiance qu'il devait avoir dans la soumission des turbulentes tribus de la frontière, il continua à entretenir une armée considérable toujours prête à agir selon l'occasion. Ces précautions, et la grande autorité qu'il avait acquise inspirèrent des craintes à la cour de Peking; certains ministres jaloux de son indépendance, le représentèrent comme méditant une révolte. L'empereur K'ang-hi (康熙), tenant compte de l'âge avancé de Ou San-kouei, feignit de ne pas croire à ces insinuations et refusa d'user contre lui de violence; toutefois, pour s'assurer de sa fidélité, il l'invita à venir en personne lui rendre hommage (1672), formalité dont il s'était affranchi depuis longtemps.

La coutume à la cour des Tatares était de garder les fils aînés des princes ou généraux qu'on envoyait en mission pour mieux s'assurer de leur fidélité; le fils de Ou San-kouei était au nombre de ceux que l'on retenait comme otages; informé des soupçons élevés sur la conduite de son père, il lui écrivit pour lui signaler le danger qui le menaçait. Ainsi averti, Ou San-kouei répondit qu'accablé par l'âge et les infirmités, il était hors d'état d'entreprendre le long voyage qu'on exigeait de lui et que, du reste, il avait chargé son fils de présenter, en son nom, à l'empereur, l'hommage accoutumé.

Cette réponse évasive donna de nouvelles armes à ses ennemis

qui pressèrent le souverain de châtier celui qu'ils considéraient déjà comme un rebelle.

K'ang-hi, voulant jusqu'au bout user de modération, se contenta d'insister de nouveau auprès de Ou San-kouei pour qu'il accomplit lui-même la prestation de l'hommage et, pour mieux marquer sa déférence envers ce vieux serviteur, il lui envoya deux grands dignitaires pour le prier de remplir ce devoir. Il reçut les ambassadeurs impériaux avec toutes les marques de respect dûes à leur caractère, les combla de présents, mais, après avoir appris d'eux l'objet de leur mission, il leur demanda avec colère si les Tatares avait oublié que c'était lui qui les avait introduits en Chine. «Croit-on ajouta-t-il, que je sois assez aveugle pour ne pas voir «le motif de l'ordre qui m'appelle à Peking? Je m'y rendrai si on «le veut absolument, mais ce sera à la tête de quatre-vingt mille «hommes pour rappeler à la dynastie Tatare ce qu'elle me doit».

Ou San-kouei se déclare indépendant.

Aussitôt que les envoyés de l'empereur K'ang-hi furent partis, Ou San-kouei reprit l'habit chinois [149]) et tout le Yun-nan suivit son exemple. Il interdit l'usage du calendrier des Ts'ing [150]) (清) et en fit publier un nouveau. Puis, n'ayant plus de ménagements à garder vis-à-vis de ses protégés, il se mit à la tête de ses troupes, entra dans la province du Kouei-tcheou qui se déclara en sa faveur, au Sze-tchouan et au Hou-kouang qui en firent autant.

Pendant que ces évènements se passaient dans l'ouest, le fils de Ou San-kouei, qui était à Peking, travaillait en faveur des desseins de son père en ourdissant un complot dont la réussite aurait porté un coup mortel à la dynastie des Tatares. Malheureusement pour lui, son projet fut découvert la veille du jour où il

149) C'est-à-dire le costume des Ming, avec les cheveux longs.

150) des Tatares.

devait être mis à exécution, ét tous ceux qui y avaient participé furent arrêtés. Malgré la gravité du crime, K'ang-hi ne voulant pas faire couler le sang de tous les coupables, en grâcia une partie; les principaux seuls, et à leur tête le fils de Ou San-kouei, furent exécutés (1673).

Déjà maître des quatre provinces citées plus haut, Ou San-kouei, à l'exemple de son ennemi, se fit proclamer empereur et réussit à gagner à sa causa les princes qui commandaient au Fou-kien et au Kouang-toung (ces derniers se soulevèrent en 1675). Non-seulement le mouvement national s'accentuait dans des proportions alarmantes pour les Tatares, mais on songeait déjà à replacer sur le trône de Chine un des membres de l'ancienne famille des Ming. Un soulèvement qui se produisit en Tatarie vint mettre le comble au désordre.

Les Mandchoux, ébraulés de tous côtés, abandonnèrent l'ouest de la Chine pour s'occuper de la Tatarie; le calme rétabli de ce côté, ils portèrent tous leurs efforts au Fou-kien et au Kouang-toung; une armée marcha en 1676 contre ces deux provinces qui furent soumises dans le courant de l'annee suivante.

Ou San-kouei, réduit à ses propres forces, ne perdit pas courage; il évacua le Hou-kouang qu'il n'était pas en état de garder et se retira dans le Sze-tchouan. Il n'y rencontra plus la même ardeur pour sa cause; la population de cette province fortement éprouvée restait indifférente; malgré la défection de ses anciens partisans, Ou San-kouei eut l'habileté de s'y maintenir jusqu'à la fin de 1677 sans que l'ennemi, bien supérieur en nombre, osât l'attaquer. S'apercevant, cependant, que de jour en jour son âge avancé secondait mal son courage, il se décida à repasser au Yun-nan où il serait mieux à tous les points de vue pour défendre sa cause.

A peine arrivé dans son palais, il réunit ses principaux officiers, leur indiqua la conduite qu'ils avaient à suivre pour se défendre

contre les Tatares, leur recommanda son jeune fils et mourût peu de temps après.

Durant son long séjour au Yun-nan, Ou San-kouei fit une œuvre durable et pacifia la province ce que les Youen et les Ming avaient été impuissants à faire. Si au début il traita durement les indigènes on doit l'excuser par le fait que, prenant possession d'un pays très-vaste avec peu de monde et sans ressources, il dut employer la violence pour asseoir son autorité; ce but atteint, il sut s'attirer par la suite l'affection des vaincus. Habile administrateur, il savait employer la note juste sans jamais tomber dans les excès ni se départir d'un grand sentiment de justice.

Pendant les quelques années de son règne, il fit beaucoup d'améliorations dans la province et ne négligea rien pour secourir les indigènes; par ces moyens son pays prospéra et devint même florissant.

C'est surtout sous son gouvernement que l'industrie des métaux, jusqu'alors dans l'enfanee, prit de grands développements; ce fut encore lui qui, pour rendre aux indigènes l'occupation de leur pays moins pénible, donna plus d'importance à leurs chefs et reconnût officiellement les Tou-sze.

Dès que la mort du grand pacificateur de l'occident [151]) fut connue, l'armée tatare, qui jusque là n'avait osé livrer bataille et restait cantonnée dans le Sze-tchouan, marcha sur le Yun-nan, battit les troupes des lieutenants de Ou San-kouei dans trois rencontres différentes et s'avança vers Yun-nan fou qu'elle assiégea.

La population de la capitale, en reconnaissance des services rendus à la province par Ou San-kouei, était disposée à se défendre jusqu'à la dernière extrêmité, pour ne pas voir le jeune Ou Cheu-fan (吳世蕃)[152]) tomber entre les mains de ses ennemis. Après

151) Titre que les Tatares avaient donné à Ou San-kouei.

152) Fils de Ou San-kouei.

avoir résisté pendant deux mois, la ville manqua de ressources; pour éviter à la population, déjà cruellement éprouvée, de nouveaux désastres, le prince se pendit. Sa mort mit un terme à la résistance.

Maîtres de la ville, les vainqueurs exterminèrent la famille de Ou San-kouei et firent exhumer son corps qu'ils envoyèrent à Peking. Au lieu de respecter les dépouilles de l'homme qui avait fait leur fortune en les amenant au pouvoir et qui, par son génie militaire et ses connaissances administratives, avait ajouté de vastes territoires à leur empire, les Tatares livrèrent ses ossements au feu et jetèrent les cendres au vent.

Occupation définitive du Yun-nan par les Tatares.

L'occupation du Yun-nan par les Tatares donna lieu à une vive effervescence et causa dans la vie sociale une sorte de révolution.

Les partisans du régime déchu se répandirent dans tous les districts fomentant partout la révolte contre les nouveaux venus; un grand nombre de mécontents prirent les armes, les aborigènes de plusieurs districts les imitèrent et bientôt le désordre fut à son comble.

Les généraux Tatares jugeant la situation critique, estimèrent prudent, au lieu d'employer la coercition, de laisser calmer les esprits et de donner le temps aux égarés et à ceux que le mouvement populaire avait entraînés de rentrer dans le devoir.

Pour tranquilliser les habitants des villes qui redoutaient que le nouveau régime leur créât de nouvelles charges, des proclamations furent affichées dans tous les districts prévenant le peuple que rien n'était changé à l'administration et l'invitant à reprendre ses occupations.

Ces déclarations produisirent le meilleur effet; les pessimistes reprirent courage, ceux qui cherchaient à fomenter des troubles furent désarmés, les mécontents se rallièrent et l'ordre fut enfin rétabli.

Afin d'augmenter la population chinoise qui, en cas de besoin, deviendrait un appui pour le gouvernement contre les aborigènes, l'émigration fut encouragée et l'exubérance de population des autres provinces se deversa au Yun-nan; ce n'étaient certes pas les plus honnêtes gens qui venaient dans ce pays éloigné et réputé malsain; mais peu importait au gouvernement la qualité de l'élément introduit, la quantité lui suffisait.

Pour installer les nouveaux colons, les indigènes qui avaient rendu tant de services furent expropriés d'office et ne reçurent en compensation que le sol des montagnes et par ci par là celui de quelques étroites vallées où ils furent refoulés.

Au lieu d'avoir quelques égards et d'adoucir leurs infortunes, les administrateurs furent impitoyables et on les traita avec tout le mépris que tout Chinois qui se croit supérieur est capable de témoigner.

Cette politique partiale, entièrement contraire aux promesses faites par l'Empereur, ne tarda pas à produire de nouveaux désordres d'une acuité telle que l'autorité Tatare fut sérieusement menacée. Sur l'insistance des mandarins qui avaient été la cause de la rebellion, une force imposante fut envoyée à leur secours; la répression fut terrible, tous ceux qui furent pris les armes à la main furent mis à mort.

La dernière lutte sérieuse que les Mandchoux eurent à soutenir contre les aborigènes du Yun-nan remonte en 1775. A cette époque, les Miao-tze des frontières du Sze-tchouan et du Kouei-tcheou, les Mang-tze habitant la chaîne de Liang-chan et la région de P'in-tchouan-tchéou (賓川州), les Ming-kia (明家) et I-kia (夷家) de l'ouest, enfin les Lolos (猓玀) et les Pa-ïs (擺夷), qui jusque là avaient été divisés, firent cause commune contre leurs oppresseurs. Ce mouvement, en s'étendant sur tout le Yun-nan au Kouei-tcheou et au Sze-tchouan causa de grosses inquiétudes aux

Tatares qui, voyant leur impuissance à réduire ces peuples par la force, se décidèrent à accorder à ces populations les prérogatives que Ou San-kouei leur avait données et que les nouveaux gouverneurs avaient supprimées, dès qu'ils s'étaient vus assez forts pour imposer leurs volontés.

La politique chinoise au Yun-nan.

Depuis lors, plus d'un siècle s'est écoulé sans apporter de modifications sensibles à la situation politique et économique de la province.

Les indigènes n'oublient pas leurs griefs, leurs plaies sont encore béantes, et, malgré les efforts et les sacrifices du gouvernement central pour les ramener à lui, il n'a obtenu jusqu'ici qu'une autorité nominale, indirecte et des résultats illusoires. Ces populations hétérogènes si vivaces sous les T'ang (唐) et les Youen (元), mais bien divisées maintenant, ont conservé de leurs ancêtres cette indépendance de caractère et cette liberté d'allures, qui font leur force encore aujourd'hui. Ce n'est pas que ces montagnards soient réfractaires à la civilisation: ils ne demandent, au contraire, que la paix et la tranquillité et feraient volontiers des sacrifices s'ils étaient sûrs d'obtenir de leurs gouvernants une protection même relative; mais ils ont été leurrés et victimes tant de fois de la cupidité des fonctionnaires chinois, qu'aujourd'hui ils ne croient plus aux promesses.

Les mandarins, grands et petits, au lieu d'apporter dans les districts qu'ils administrent la concorde et les principes de justice qui sont la base de la morale chinoise, ne voient dans leur situation qu'une occasion de faire rapidement fortune. Escomptant l'ignorance des indigènes, ils n'hésitent pas, quand ils sont loin des centres, où le contrôle est difficile, à commettre toutes sortes d'exactions et à vendre, dans les procès, leur décision au plus offrant.

Ces procédés, on le comprend, sont loin d'amener l'apaisement et de faire aimer le régime chinois. Mais peu leur importent les principes; les administrateurs tirent le plus qu'ils peuvent et les indigènes craignant les représailles, se soumettent jusqu'au jour où, épuisés et réduits à la misère, n'ayant d'autre alternative que de se faire justice, puisque leurs plaintes ne sont pas écoutées, ils se lèvent en masse et se vengent en tuant le fonctionnaire auteur de tous leurs maux.

Depuis 30 ans que nous sommes en relations avec cette province, nous avons pu constater que chaque année, au moment de la rentrée des impôts, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Des soulèvements plus ou moins importants, toujours provoqués par la mauvaise administration, se produisent aux quatre coins de la province. Il en sera ainsi tant que l'organisation actuelle ne sera pas modifiée, tant que les fonctionnaires ne seront pas sérieusement contrôlés et continueront, afin de se créer des émoluments suffisants pour faire face au décorum qu'ils sont obligés d'avoir, à exiger du contribuable une somme plus élevée que ne comportent les rôles de l'impôt.

La plaie, on le voit, réside tout entière dans la classe des fonctionnaires, chargés d'administrer le pays. Le gouvernement central ne l'ignore pas, et pour qu'il laisse faire on peut supposer qu'il ne se sent pas l'énergie nécessaire pour réagir contre cet état de choses si préjudiciable à ses intérêts et à son autorité.

Dans cette courte étude, embrassant plusieurs siècles et une grande étendue de pays, on peut dire comme l'épitaphe antique: «Arrête, voyageur, le sol sur lequel tu marches contient de l'histoire».

Oui, sur toute l'étendue de ce vaste territoire, qui a changé souvent de nom, où des races différentes se sont heurtées; dans ces villes et palais construits à grand peine et rasés ensuite, sous cet amas de ruines, d'où émergent çà et là, des monuments que le temps et les révolutions ont respectés, partout, dis-je, on trouve des traces

historiques de ces populations jadis vivaces et actives, aujourd'hui réduites à l'impuissance par le conquérant chinois.

Grâce à leur sentiment d'indépendance, leur énergie, et surtout leur grande vitalité, ces autochtones ont pu soutenir la lutte inégale contre l'oppresseur qui, impuissant à les réduire, a été forcé de leur accorder certaines libertés et reconnaître leurs droits.

En présence des mauvais traitements qui n'ont cessé de s'abattre sur ces populations, on n'est pas étonné si ces indigènes ont gardé au fond de leur cœur un sentiment de haîne et de vengeance contre leurs persécuteurs, et s'ils ont prêté leur concours à toutes les révolutions ou soulèvements qui se sont produits dans ces parages depuis l'avènement de la dynastie des Youen.

Malgré leurs mœurs rustiques, leur nature abrupte et peu communicative, il n'y a pas de doute que si les fonctionnaires chargés de les diriger avaient su, par une administration sage, éclairée et impartiale, s'attirer leurs sympathies, les révolutions dans lesquelles s'est débattu le Yun-nan pendant des siècles eussent été évitées et cette province si bien partagée, possédant de grandes richesses minières, un climat tempéré et une population laborieuse et active, serait une des plus prospères de l'empire, tandis qu'elle ne peut faire face aux frais de son administration et reçoit annuellement une forte subvention du gouvernement central.

Quelle que soit la politique que les évènements obligent le gouvernement Impérial à suivre par la suite, on se demande si les modifications territoriales qui se sont produites sur certains points de la frontière, notamment au sud et à l'ouest, n'ont pas fait naître chez les aborigènes une lueur d'espoir de recouvrer leur indépendance, ou tout au moins jouir des mêmes privilèges et prérogatives que les Chinois.

S'il s'est trouvé des lettrés et même des fonctionnaires pour faire croire à leurs chefs que la Chine des Youen et des Ming,

ebranlée dans sa base, commence à être débordée par le souffle du progrès et se voit entraînée malgré elle par le courant rénovateur des jeunes générations, la nation est encore fortement attachée aux vieux principes, et ce n'est qu'avec le temps que les idées nouvelles pénétreront les masses.

Il est évident qu'un pays qui représente une aussi vieille civilisation, qui respecte les traditions et a un culte profond pour tout ce qui touche aux ancêtres, a besoin, plus qu'un autre, de se reconnaître et d'étudier à son aise la nouvelle voie à suivre.

Nous trouvons que la transformation est lente, qu'elle s'opère avec réticence et parfois même résiste, cependant, si on jette un regard retrospectif, on est forcé de reconnaître que certains progrès ont été réalisés.

Je me souviens, c'était en 1870, parlant pour la première fois aux hauts fonctionnaires du Sze-tchouan et du Yun-nan, des facilités que leur procureraient l'établissement du télégraphe, la construction de lignes ferrées et l'introduction dans ces provinces de l'industrie occidentale, je me heurtai à toute espèce d'objections. Non seulement, on considéra mes propositions comme peu pratiques et inapplicables à ces pays, mais entièrement contraires au principe du Foung choui (風水), cet élément extraordinaire qui ne doit pas être troublé, sous peine de changer l'équilibre des saisons et ruiner le pays.

Le terrain, on le voit, n'était pas préparé pour ce genre d'entreprises; toutefois on acceptait bien de faire des canons européens parcequ'ils étaient nécessaires pour refouler les rebelles, mais ceci n'avait, parait-il, rien à faire avec le Foung choui.

Quelques années après, à la suite du différend Franco-Chinois, le gouvernement central, reconnaissant la nécessité de relier le Yun-nan aux autres provinces par un fil télégraphique, on procéda sans retard à ces travaux et, en très peu de temps, cette région fut mise en communication avec les autres parties du monde par quatre grandes lignes.

La décision de Peking ne fut pas acceptée sans protestation. Les vieux mandarins et les lettrés, voyant dans l'adoption des procédés européens une concession faite aux étrangers dont les troupes menaçaient leurs frontières, essayèrent de fomenter des troubles et proposèrent aux paysans de romper les fils et détruire le matériel; le peuple refusa de les suivre dans cette voie, se rendant compte que toute innovation de nature à faciliter les relations avec l'extérieur ne pouvait que lui être profitable.

Dès lors, le Foung choui, traité avec peu de considération, fut relégué dans les hautes vallées à l'abri de temples peu fréquentés où ses partisans peuvent sans crainte l'invoquer et discuter à leur aise les outrages que leur a fait subir un siècle dégénéré.

C'est ainsi qu'en Extrême-Orient, le pays des surprises, on voit les superstitions les plus chères aux Chinois céder devant les ordres de l'autorité supérieure sans que le pays ait à souffrir des prétendus effets des éléments en courroux.

Après le télégraphe, espérons que la locomotive ne tardera pas à promener son panache sur les hauts plateaux.

En créant des communications faciles et rapides dans un pays jusqu'ici accessible aux porteurs ou aux bêtes de somme, et en mettant en contact les étrangers avec les indigènes, les chemins de fer seront non seulement le plus puissant instrument pour le développement du commerce et de l'industrie, mais contribueront surement au relèvement et au bien être de la population durement éprouvée par la guerre civile.

Certains fonctionnaires, leur nombre en est encore petit, escomptent ces améliorations comme un bienfait pour la province, tandis que les conservateurs des vieux principes y voient, au contraire, le démembrement et la ruine complète de leur pays.

Table des matières.

	Vol.	Pages
Arrivée de Fou-hi en Chine. — Premiers âges de la nation chinoise	X	4
Différents noms du Yun-nan		8
Origine des Princes du Yun-nan		10
Fondation des royaumes de l'Ouest		11
Formation du royaume de Nan-tchao		12
Arrivée des Chinois au Yun-nan		13
Les descendants de Ti-Moung-tsü conservent l'intégrité du royaume.		15
Conquête du Yun-nan par le roi de Ts'ou.		15
Annexion de l'État de Tien à la principauté de Pai-Yai		16
Division du Yun-nan en six royaumes		18
Formation des six royaumes		19
Soulèvements contre l'autorité chinoise		20
Arrivée de Tchou-ko Liang au Yun-nan. — Ses conquêtes		23
Tchou-ko Liang poursuit ses conquêtes. — Sa mort		26
Dynastie des Ta-moung		27
P'i-lo-ko réunit les six royaumes sous son sceptre		30
Expédition au Tonkin		121
Dynastie de Ta-li		122
Usurpation du trône du Yun-nan.		126
Dynastie des Touan		134
Yang I-tcheng usurpe le trône.		140
Dynastie des Ta Tchoung Kouo		141
Le trône est rendu à la famille des Touan		142
Révolte des Man-tze		143
Arrivée de Koublai au Yun-nan		146
Conquête du Yun-nan par les Mongols		147
Soumission des Thibétains		150
Fin de la dynastie des Touan		150
Troubles en Annam		151
Le Yun-nan est définitivement annexé à la Chine. — Occupation Mongole		154
Organisation administrative de la province.		341
Soulèvements contre l'antorité Mongole.		343
Le Yun-nan sous les Ming		350
Conquête du Yun-nan par les Chinois		352
Le parti Mongol est chassé du Yun-nan		355

Pages
Fin de la famille des Touan 356
Soulèvements contre l'autorité chinoise 358
La résistance continue contre l'autorité des Ming 359
Les Birmans reconnaissent la suzeraineté de la Chine. 361
Rupture entre la Chine et la Birmanie. 362
Rebellion contre l'autorité des Ming. 363
Les Ming sont renversés. — Li Tze-tcheng usurpe le trône de Chine . . 364
Les Tatares s'emparent du trône de Chine 368
Résistance de Li Tze-tcheng. 437
Arrivée de Ou San-kouei au Yun-nan 442
Pacification du Yun-nan par Ou San-kouei 443
Etablissement de Ou San-kouei au Yun-nan 446
Ou San-kouei se déclare indépendant 447
Occupation définitive du Yun-nan par les Tatares 450
La politique chinoise au Yun-nan. 452

GEOGRAPHICAL NOTES.

XIII.

TAN-TAN 丹 丹 or DAN-DAN 單 單 DONDIN?

BY

G. SCHLEGEL.

Tan-tan can neither be a country of India as Porter Smith (Vocabulary of Chinese proper names) says, nor the Natuna-islands as Dr. Bretschneider (On the knowledge possessed by the Ancient Chinese, etc., p. 19) suggested [1]).

According to the Books of the T'ang-dynasty *Tan-tan* was situated to the south-east of *Chin-chow* [2]) and to the west of *To-lo-mo* [3]).

1) Bretschneider was led to this suggestion, because he took 婆利 *po-li* to be Borneo, instead of *Pulau Puli* upon the east coast of Sumatra; and as *Tantan* lay between *Siam* and *Poli* (according to his identification Borneo), he could find no other country but the Natuna-islands.

2) The modern *Yai-chow* 崖州 on the west coast of Hai-nan, in Lat. 18° 22′ and Long. 106° 28′.

3) 單單在振州之東南、多羅磨之西。*Ma Tuan-lin* (Chap. 322, fol. 10 *recto*) calls this country 多羅磨羅國 *To-lo-mo-lo*. He adds

According to *Tu's T'ung-tien*, it was situated north-west of Tolomo and south-east of *Chin-chow* [4]). As usual, we have here again the common fault in the bearings, *viz.* S.E. for S.W.; for S.E. of Hainan is the open sea, whilst the description of the country points to a country upon the main.

Tan-tan (丹丹) is mentioned in the Books of the *Liang*-dynasty as having sent ambassadors to the emperor of China in the years 530 and 535. They offered as a tribute two images and pagodas carved in ivory, Labrador feldspat, cotton, all sorts of spices and drugs, gold, silver, crystal and other jewels [5]).

During the T'ang-dynasty (about 666) *Tan-tan* (單單) came to offer tribute.

According to the History of the southern Barbarians, the country was divided into districts and counties, and produced many white Sandaltrees.

The family-name of its king was *Kchsatriya*, and his personal name *Çilingkia* (*Çriñgâ*) [6]). He daily attends to business and has eight great ministers, called the "Eight Seats". The king rubs his body with perfumes and wears on his head a mâla of all sorts of

---

in a note that *Chin-chow* is the *Yen-teh* of the T'ang-dynasty, and the same as *Yai-chow*, and that it was situated upon an island 振州唐延德郡。朱厓同。在島山。

4) 按杜氏通典丹丹國在多羅磨之西北、振州之東南。*Pien-i tien*, Chap. 99, where *Tantan* is confounded with 阿丹, *Aden* (*sic!*).

5) 牙像及塔各二軀、火齊珠、吉貝、雜香藥、金銀、琉璃、雜寶等物。*Pien-i-tien*, l. c. *Ma Toan-lin*, Chap. 322, fol. 10 *verso*, writes 送象牙及畫塔二軀, "they presented elephants-tusks and two painted pagodas" which seems to me to be a more correct reading.

6) *Çriñga* means a.o. Height, Dignity, Sovereignty; *Çriñgâ* is a proper name (Benfey, Skt.-Dict. p. 960 *a*). Comp. *Gôçriñga*, transcribed 瞿室餞伽 *Kiu-Si-ling-kia*. *Kchsatriya* is the caste of warriors and kings.

jewels. For short distances he rides in a carriage, but for long distances he mounts an elephant [7]).

In war they always blow conches and beat drums.

No matter if the theft be big or small, all thieves are put to death.

In the periods *K'ien-fêng* and *Tsung-chang* (666—669) they came to offer products of their country [8]). *Tu*, who repeats the above, adds that the eight great ministers were all chosen among the Brahmans. That the king repeatedly rubbed his body with perfumed powder, that he wore a very high hat [9]), and a necklace (*mâla*) of different kinds of jewels. That he was clothed in muslin, and shod with leather slippers, etc. Among the products of the country he mentions gold, silver, white sandalwood, sapanwood and penangtrees. Of cereals they have only wet rice; of animals they have rams, goats, porcs, hens, geese, ducks, muskdeers and common deers; of birds they have Yueh-birds [10]) and peacocks; of fruits they have grapes, pomegranates, melons, gourds, water caltrops and lotuses; of vegetables they have onions, garlic, Dolichos-beans and scallion-blossoms [11]).

---

7) Exactly as in *Champa*. Cf. Geogr. Notes XII, *T'oung-pao*, X, p. 279.

8) 按南蠻傳單單亦有州縣。木多白檀。王姓剎利、名尺陵伽。日視事。有八大臣、號八坐。王以香塗身。冠雜寶瓔。近行乘車。遠乘象。戰必吹螽擊鼓。盜無輕重皆死。乾封總章時獻方物。 *Pien-i-tien*, l. c.

9) Like the King in Tenasserim and Djavâ. Such a high conic hat is called in Siamese *Ta:lămphòk* (Pallegoix's Dict., p. 774).

10) Properly 越王鳥 "The bird of the king of Yueh". According to the chinese description it is the *Buceros* or *Toucan*, also called 鸒鶹鳥 or 鶴頂鳥. It is found in Cochinchina and Annam, is as big as a Peacock and has a long bill of which the people in the south make wine-cups. See the 格致鏡原, Chap. 81, fol. 12 *verso* and 13 *recto* and my Dutch-Chinese Dict., s. v. PEPERVOGEL.

11) 按杜氏通典丹丹國大臣八人號曰八坐。

We suppose that this *Tantan* is the same as the island *Dondin* mentioned by friar Odoric. This island has been suggested to be the Andamans; but this is not likely, for when Odoric left Ceylan, he went southward, passed probably by the strait of Malacca, next passed *Dondin* and then came to the *Mangi*, or to South China [12]). Hence *Venni* thought *Dondin* to be the island of Hainan [13]).

According to the description of *Tantan* by the chinese geographers, we must look out for a country between *Siam* and *Poli* (Sumatra) and thus we fatally arrive at the Malay Peninsula, where all the products mentioned in the chinese authors, as Sandal-trees, Sapan or Brazil, Penang-trees, Elephants, Peacocks etc., are found.

The mention that the great ministers were Brahmans, unmistakably points to a siamese country, where Brahmans occupied the first place [14]).

If this *Dondin* or *Tantan* was a state upon the Malay Peninsula, we have four etymologies in Malay language for the name. The one is *Dandan*, meaning finery, ornament [15]); the second *Tandan*, stalk of a bunch or cluster as *e. g.* of cocoanuts, plantains etc. [16]); the third is *Dondon*, the colour of dress; *mĕmākai sĕdondon* means to wear a dress of a uniform colour, formerly a prerogative of some high officers when appearing before the king [17]).

並以婆羅門爲之。王每以香粉塗身。冠通天冠、掛雜寶瓔珞。身衣朝霞、足履皮屨。土出金銀、白檀、蘇方本、檳榔。其穀唯稻。畜有羖羊猪鷄鵝鴨麋鹿。鳥有越鳥、孔雀。果蓏有蒲桃、石榴、瓜瓠、菱蓮。菜有葱蒜蔓菁。

Pien-i-tien, l. c.

12) Cordier, Odoric de Pordenone, pp. 237, 239, 245.

13) Ibid., p. 239, note 1.

14) *Pien-i-tien*, Chap. CI, Description of Siam. in A.D. 607.

15) Like the Chinese 粧。

16) Von de Wall's Malay Dict. II, 119 and I, 412.

17) Ibid., II, 119.

Dandam is the name of a certain animal, probably the mole [18]).

Names of plants or animals are given by preference to countries by the Malays.

As for the name *Ta-lo-mo* or *Ta-lo-mo-lo* we find enough place-names in the Archipelago called *Dalam*, *Talam*, *Dalaman*, *Tolomari*, *Taram*, *Taramono* etc.

In transcription 羅磨 is used for *lam* (Julien, Méthode, N°. 1045) so that 多羅磨 would answer to *Talam* [19]) or *Dalam*. If we take *Ma Toan-lin*'s lesson *To-lo-ma-lo*, we remark that *Tolo* stands for *Tara* or *Tala* or *Tâla*, whilst 磨羅 *mo-lo* stands for *mâra* in *kumâra* and for *mala* in *malayagiri*. Both forms are possible; only the name has disappeared, as usual, from our modern maps.

---

18) Ibid., II, 118.

19) *Talam* is to the present day the name of an islet west of Sumatra. *Tālam* is a Tamil word meaning a "big tray".

GEOGRAPHICAL NOTES.

XIV.

KO-LA or KO-LA PU-SA-LO 哥羅 or 哥羅富沙羅 KORA or KORA BĔSAR

BY

G. SCHLEGEL.

I would not have referred to this country, were it not that Mr. Groeneveldt had identified this State with the modern place, called *Kora*, situated in about 8° N., upon the northwestern shore of the Malay Peninsula [1]).

Chinese geographers pretend, however, that *Kola* (or *Kala*) is the same country as the present Malacca, for which country the *Pien-i-tien* (Chap. 96) gives as synonyms: *Kora*, *Kora bĕsar* and *Tangkara* (重迦羅) [2]). There is one fact concerning this *Kora* which settles the question immediately. We read in the Books of the T'ang-dynasty (Chap. 222 B), as well as in *Tu*'s *T'ung-tien* [3]),

1) Notes etc., p. 122. In the 2d Edition (p. 142, note 2) he suggests that it might be a siamese city on the high *Korat*-plateau between Siam and Cambodja. But this is out of the question.

2) Cf. *T'oung-pao*, Vol. IX, p. 369, Geogr. Notes N°. VI.

3) 杜佑通典, Wylie, Notes on Chin. Lit., p. 55.

that the king of *Kora* had the family name of *Sit-li P'olo* and the surname of *Mi-sit-poh-lo* [4]).

Groeneveldt says that he has not been able to guess what may have been the native form of these names. Of course we must take them as a whole, when we get *Sit-li P'o-lo-mi-sit-poh-lo*. *Sit-li* is = *Sir-ri* = *Sĕri*, the malay pronunciation of the sanskrit honorific title *Çri*. The old pronunciation of the other characters was *Pâ-ra-mê-çi-va-ra* [5]); the reduction then gives *Pâramêçvara*, contracted from *Para* + *ma* (highest) *îçvara* (lord) and meaning Supreme Lord [6]). Now this title, corrupted by the Portuguese to *Paramisura*, has always been the title of the kings of Malacca. The king who ruled over Malacca in 1403 was called so, though here his name is transcribed *Pai-li-mê-su-la* [7]) which more resembles the portuguese *paramisura*, whilst the older transcription, dating from the *Han*-dynasty, resembles more closely the sanskrit form *pâramêçvara*, of which *Paramisura* is a corruption.

The geographical bearings of *Kora* given by the chinese authors, confirm its situation.

The country was situated south-east of *P'an-p'an* (*P'un-p'in*). The sea south-east of *Kora* is called *Khu-lau-mih* and can be reached in one month. To the south it lies at ten days distance from *Poli*; to the east it lies at 5 days distance from *Putsut*, and to the W. it lies at 6 days distance from *Bun-tan* [8]). In trying to identify

---

4) 失利婆羅米失鉢羅。

5) St. Julien, Méthode, nos. 1425, 1043, 1133, 164, 1483 (鉢 for 鈸) and 1043. *Vat* becomes *Var* by assimilation with the following syllable *ra: varra* = *vara*.

6) Benfey, Skt. Dict., p. 544 *a*.

7) 拜里迷蘇剌. Groeneveldt, op. cit., p. 129, transcribes *Pai-li-su-ra*; but the Books of the Ming-dynasty distinctly write *Pai-li-mé-su-la*. The 明會典 also writes so. Cf. *T'oung-pao*, IX, p. 286. It was also the title of the king of Pahang in A.D. 1411. *T'oung-pao*, X, p. 41.

8) 按杜氏通典哥羅國漢時聞焉。在盤盤東

some of these places in my former article on *Lang-ga-siu*, I had taken *Bun-tan* to represent *Bandon* (p. 196, note 21). I have since found a statement in the books of the T'ang-dynasty, that *Bun-tan* (*Wen-tan*) was one of the names of north Cambodja.

The entry runs thus:

"After the period *Shen-lung* (A.D. 705—707) Cambodja was divided into two halves or parts. The northern part, having many mountains, was called "Highland Chin-lah"; the southern part, near the sea and surrounded by marshes, was called "Water Chin-lah". The circumference of "Water Chin-lah" was 800 *li*. "Highland Chin-lah", also called *Wen-tan* (Bun-tan) or *P'o-lao*, had a circumference of 700 *li*" [9]).

As to the name *Putsut* (不述 = Pusur), Mannert mentions a river *Busar* upon the east coast of the Peninsula [10]), called by Ptolemy *Attabas* [10]).

On Salmon's Map, there lies east of Malacca a river and place called *Beccar* and still further east a place called *Passir* west of Johor. We suppose the chinese *Putsut* to represent the *Passir* of Salmon's map [11]).

南○○○○○東南有拘蒈密海、行一月至。南距婆利、行十日至。東距不述、行五日至。西北距文單、行六日至。 Cf. *T'oung-pao*, IX, p. 196.

9) 神龍後分爲二半。北多山阜、號陸眞臘半。南際海饒陂澤、號水眞臘半。水眞臘地八百里。陸眞臘或曰文單、曰婆鏤、地七百里。 *Pien-i-tien*, Chap. 101 I, fol. 3 *recto*.

10) Geographie der Griechen und Römer, Vol. V 2, p. 245.

11) This map, printed in Amsterdam by Isaak Tirion (1730) is evidently copied from an older Spanish or Italian map. Of course, all these names have disappeared from our modern maps, which never record the names of places which have been destroyed or sunk into oblivion.

I suppose that Tirion's *Beccar* and *Passir* are all wrong transcriptions of the malay

I, incidentally, mention that Ptolemy mentions a place which he calls *Koli*, and of which Mannert says that it must have been situated in the neighborhood of the modern *Pahang*. Perhaps this is the same as the Chinese *Kolo* or *Kola*.

The description given in *Tu*'s *T'ung-tien* is not very exhaustive, but points evidently to a Malay country.

After the geographical bearings and the mention of the name of its king *Pâramêçvara*, he says: "The citywalls are built with piled up stones and upon them are watch-towers, and a guard before the gates. Palaces and houses are thatched with straw. The country is divided into 24 districts (*chow*), but there are no subdistricts (*hien*). In the hall the suite (of the king) is orderly disposed, and there is a standard ornamented with peacock-feathers.

"The arms of the soldiers consist of bows and arrows, swords and lances, and leather buff-coats. The fighting men are all mounted on elephants. Each division counts one hundred elephants, and each of these is guarded by a hundred men. Upon the saddle of the elephants is a cage, in which four men sit, one holding a shield, one armed with bow and arrows, one with a javelin and one with a sword. As taxes each man pays one *Chu* [12]) of silver. The country produces neither silk nor hemp or flax, but only cottoncloth.

"They breed cattle, but have few horses. It is customary with them that only functionnaries are allowed to stick up their hair and wind (a cloth) around their head.

"When they want to marry, they send, before the proposals, a present of areca-nuts, these amounting often to two hundred trays full.

---

word *bĕsar* (big, great). In a Malay and Chinese vocabulary, published in Singapore, the name of the great river in Batavia, the *Kali bĕsar*, is transcribed 加里勿杀 *Ka-li but-sat*; the final *t* in *sat* represents an *r*, and *but-sat* becomes, by assimilation, *bussar* = *bĕsar*.

12) 24 *Chu* = 1 tael of silver.

"At the wedding-day they give a dowry in yellow gold; with the rich amounting to two hundred tael.

"As soon as the bride is married, she adopts the familyname of her husband.

"As musical instruments they have a kind of guitar, transversal flutes, copper cymbals, iron drums and flageolets. They blow upon conches and beat drums.

"When they die, their corpses are burned and (the ashes) are put into a yellow jar and sunk into the sea" [13]).

The Books of the T'ang-dynasty give a similar account, and add that between the years 650 and 656, this country came to court and brought as a tribute coloured parrots [14]).

The General Topography of Canton, a modern work, pretends that Malacca was the old Kora which was later overpowered and annexed by Tenasserim [15]).

---

13) 其城累石爲之。城有樓闕。門有禁衛。宮室覆之以草。國有二十四州、無縣。庭列儀仗。有纛以孔雀羽飾焉。兵器有弓箭、刀矟、皮甲。征伐者皆乘象。一隊有象百頭。每象有百人衛之。象鞍有鉤欄。其中有四人。一人執盾、一人執弓矢、一人執殳、一人執刀。賦稅人出銀一銖。無蠶絲、麻紵。唯出吉貝布。畜有牛、少馬。其俗非有官者不得上髮裹頭。又嫁娶初間婚惟以檳榔爲禮。多者至二百盤。或婚之時唯以黃金爲財。多者至二百兩。婦人嫁訖、則從夫姓。音樂有琵琶、橫笛、銅鈸、鐵鼓、簧。吹螯擊鼓。死亡則焚屍、盛以金罌、沉之大海。*Pien-i-tien*, Chap. 96, 1, fol. 3 *verso*.

14) Groeneveldt's Notes, p. 122.

15) 按廣東通志滿剌加國古哥羅富沙也。後爲頓遜所羈屬。*Pien-i-tien*, l. c. fol. 4 *verso* and Geographical Notes VI; *T'oung-pao*, IX, p. 369.

We think this is pure fiction of this author who does not quote any historical authority for his statement. But, at all events, *Kora* or *Kala* disappears from the pages of history, and it is only in the XVth century that the chinese Annals speak again of it under the designation of *Manlakka* [16]), which we call *Malacca*, and of which we will now treat in our next note.

---

16) Derived from the Skt. *Amālāka* or *Amlāka*, the Emblica officinalis; if, at least, the Chinese have not taken the Amoy colloquial sound *Moa*^{n} of the character 滿 *muan* or *man*.

GEOGRAPHICAL NOTES.

XV.

MOA^{N}-LA-KA 滿剌加 MALACCA.

BY

G. SCHLEGEL.

We may refer with confidence to the translations which Mr. Groeneveldt has given in his "Notes" of the chinese Authors, who have described this State, and we shall only add to them such authors as he has not quoted, and try to reduce to their native form the chinese names of the sovereigns who reigned in Malacca, as he has failed to do so; making use of the excellent article on Malacca, published by M. C. O. Blagden in the Acts of the 11th international oriental Congress held at Paris in 1897 [1]).

In A.D. 1403, Malacca had not yet a king, but only a chief, as it was tributary to Siam to whom it had to pay a yearly tribute of 40 taels of gold [2]). The Emperor of China having, however, sent

1) The mediæval chronology of Malacca, p. 239.

2) 其地無王、亦不稱國、服屬暹羅、歲輸金四十兩爲賦。(明外史, Book 325.)

the Eunuch *Yin-k'ing* [3]) to call this State to allegiance, this chief was so impressioned by the power and majesty of China, that he forthwith resolved to send an embassy to the Emperor.

The name of this chief was *Pai-li-mé-su-la* (拜里迷蘇剌), being the transcription of the sanskrit title *Pâramêçvara*, composed of *para* + *ma* (highest) and *îçvara* (lord). In the commentaries of Alboquerque, this name is corrupted to *Paramiçura* or even *Paramisura*.

His Envoys arrived in China in the 9th month of A.D. 1405, when the Emperor gave to its chief the title of "King of Malacca".

The "General Topography of Canton", published in 1683, however, speaks of a king named *Si-li Pah-r-su-la* (西利八兒速剌), probably *Sri Per Sûra* [4]), without giving any authority for this statement, and adds that he sent in 1405 Envoys presenting a letter written on a leaf of gold and offering tribute [5]).

In 1411 the king came with his wife, his son and his ministers, altogether 540 persons, to pay a visit to the Emperor of China, by whom he was splendidly regaled. In 1412 the king's nephew came to court to present the thanks of his uncle.

The "General Topography of Canton" adds that the king's spouse was called *Pah-r-mi-su-li*, which is the regular sanskrit feminine

---

3) 中官尹慶。

4) *Per* is a common malay, honorific prefix (= Para); *sûra* is the malay form of the Skt. *çûra*, meaning a hero, and also used as a title. This *Sri Per Sûra* cannot be the same person as *Paramiçura*, because the same work mentions, A.D. 1411, the visit to China by *Pai-li-mi-su-la*, whom he here calls the successor of the (late) king, who can be nobody else but *Per Sûra* whom he mentioned in 1405. 按廣東通志永樂九年七月嗣王拜里迷蘇剌率其妻子陪臣五百四十餘人來朝。*Pien-i-tien*, Chap. 96, fol. 6 *recto*.

5) 明永樂三年滿剌加王西利八兒速剌遣使奉金葉表文來朝貢。*Vide* 廣東通志, apud *Pien-i-tien*, Chap. 96, fol. 4 *verso*.

of *pâramêçvarau*, *pâram-éçvarî*, "Supreme Queen". This becomes in Malay *Pĕrmaisûri*, which the chinese transcription accurately reproduces [6]).

This Paramiçura died in 1414 when his son, called *Mu-wŏ-sa-kan-ti-r-sha*, came to court and reported that his father had died [7]).

M. Blagden (op. cit., p. 245) proposes to read this name *Mu-kan-sa-kan-tir-sha* and to identify this prince with a quite hypothetical raja *Muhammad Iskander Shah*. But there are grave objections against this identification.

Mu, in Amoy-dialect *Bu* [8]), is the common abbreviation for the malay and arabic honorific title *Abu*, meaning father; the characters 撒干的兒沙 *sah-kan-ti-r sha* answer well enough to the portuguese *Xa-quen-da-r sa* (pronounce *Sha-kwan-da-r-sha*) and would correspond with the malay form *Sĕkander Shah*; but then there would remain the initial syllable *kan* 幹 which is not to be explained. But in reading the name correctly, we get *Mu Wŏ-sah-kan-ti-r sha* wherein *Wŏsah* or *Ŏsah* [9]) stands for *is*, and we will

---

6) 王妃八兒迷速里。Cf. Von de Wall, Malay Dict. II, p. 411. The word is composed of *permai*, beautiful, bewitching, and *sûri*, mistress, ladylord, a title of princesses.

7) 永樂十二年滿剌加國王薨。其子入朝告其父訃。Books of the Ming-dynasty. The outlandish history of these books adds the name of this son 母幹撒干的兒沙. The same statement is found in the *Ming Hoei-tien* 明會典. (*Pien-i-tien*, Chap. 96, fol. 6 *verso*). Groeneveldt seems to have confounded the character 斡 *wŏ* (in Amoy *oat*) with that of 幹 *kan*, and the character 干 *kan* with 于 *u*. By this error he has misled Mr. Blagden and rendered the reduction to the malay form impossible.

8) In transcription 母 *mu* is used for *bu* as in 凹母 *lap bu* for Malay *lĕbu* (dust of earth).

9) The character 斡 *wŏ* is used for *o* in the transcription of the name of the river *Ouon* 斡難 *o-nan*, and for *wé* in the transcription of the Mandchoo word *wési* 斡失 (cf. *T'oung-Pao*, Vol. VIII, p. 116).

The General Topography of Canton properly calls this prince *Iskander Shah* 亦思罕答兒沙. Cf *Pien-i-tien*, Chap. CI, fol. 7 *recto*.

get the malay form (*A*)*bu Iskander Shah* [10]). That *Abu* was a common honorific malay title is proved a. o. by the name of *Abu Shahid*

---

10) The Chinese, having no words ending in *s*, are obliged to use two characters in transcribing foreign syllables ending in *s*. The malay word *adas* (anise) is transcribed by them 亞叻氏 *a-lat-si*; Hindustan is transcribed 典屢寔丹 *Hin-lu-sit-tan*; 痕都斯但 *Hin tu-sze-tan* or 欣都斯但 *Hin-tu-sze-tan*, where *sze-tan* stands for *stan*; the malay word *istal* (a dutch loan-word: *stal* = stable) is transcribed 依寔達 *i-sit* (for *is*) *tat* (for *tal*); the malay word *manis* (sweet) is transcribed 馬咩氏 *ma-ni-si*, where *ni-si* represents *nis*. The sanskrit word *açmagabha* is transcribed 阿輸摩堨婆 *a-su ma-k'at-p'a* or 阿濕摩揭婆 *a-sip m'a-k'at-pa*; *açvajit* is transcribed 阿溼婆持 *a-sip p'o-tchi*; *içvara* is transcribed 伊溼伐羅 *i-sip* (for *iç*) *fat-lo* (for *vara*); *ushṭisha* is transcribed 烏瑟膩沙 *u-sih* (for *ush*) *ni-sha*; *Ispahan* is transcribed 亦思把罕 *ik-sze* (for *is*) *pa-han*; *Tashkend* 達失干 *Tashih* (for *tash*) *kan*; *Shiraz* 失剌思 *Shih la-sze* (for *raz*).

The formosan word *idas* (moon) is transcribed by 咿達夕 *i-tat-sik*, and *aisennas* (small star) by 瞹薩 (read 產) 拏夕 *ai-san-na-sik*: *tatsik* standing for *das* and *nasik* for *nas*.

The Malays are likewise unable to pronounce words beginning with a double consonant of which the first is an *s*, so that they have to prefix a vowel; instead of *skander*, they are obliged to say *Iskander* or *Sĕkander*; instead of the dutch *stal* (stable), they are obliged to say *istal*. Of course, the vowel is quite unimportant, and they may have pronounced *oskander*, *eskander*, as well as *iskander*, the vowel only being an initial *Hauchlaut*, as the Germans call it.

The name of the brother of the old king of Sumatra, who reigned A.D. 1414, *Iskander*, is therefore transcribed by the Chinese 蘇幹剌 *Su-kan-dar* = *Sĕkander* (Groeneveldt, Notes, p. 89; Von de Wall, Malay Dict., II, p. 259). We find here *Su* for *Sĕ*, as we have found *os* for *is*.

In the books of the *Ming*-dynasty we read that, in A.D. 1488, the king of *Jih-loh* (*Djiddah* or *Jeddah*), called *Iskander Rumi Tieh-li-ya*, sent an embassy to China (弘治元年日落國王亦思罕苔兒魯密帖里牙遣使。 *Pien-i-tien*, Chap. 86 II). Here the name *Iskander* is transcribed *Ik-su* (= *Is*) *kan-tah-r*.

For our identification of *Jih-loh* with *Djiddah* we remark that the Chinese, having no D replace it by an L, as e. g. in the malay word *Kodok* (frog), transcribed 戈落 *Kolok*. The character 落 *loh* is also pronounced *lak* in Amoy Colloquial and stands, according to the above law, for *dak* = *dah'*.

With respect to the name *Tieh-li-ya*, I had a long correspondance with my colleague,

mentioned in the *Sejarah Malayu* as one of the kings of Malacca [11]). This syllable is also transcribed 蒲 *pu* in the history of *Sĕmbodja* (三佛齊) (Cf. Groeneveldt's Notes, p. 63). We read there that, in A.D. 983, the king of Sĕmbodja *Atji* sent an envoy, named *Bu Abdallah*, with tribute [12]).

The name of the 2d caliph of the Abassides *Abu Dzaffar* (A.D. 754—775) is transcribed by the Chinese 阿蒲茶佛 *A-pu Cha-fuh*. Sometimes *Bu* is transcribed 卜 *puh* as in the name of *Abu Saïd* (阿卜賽 *A-pu Sai*, king of Sumatra in 1434 (Cf. Groeneveldt's Notes, p. 90). *Abu Saïd*, king of Samarkand (1451—1468) is transcribed 卜撒因 *Bu Sa-in* [13]).

Abû lulu (father of pearls), the name of a coin in Aden, is transcribed 甫嚕喽 *Pu lu-lé*; *Abû kaus* (father of bows) is transcribed 甫哈斯 *Pu kak-sze*. We may note here that the portuguese word for a dollar *Pataca*, so often heard in Macao, is a corruption of the arab *Abû ṭâḳa* or *Bâṭâḳa* (father of the windows).

The successor of *Bu Iskander Shah* seems to have been, in 1424, a king who called himself *Sri Mahârâdja* (西里麻哈剌 *Si-li Ma-ha-rat*). He also came to court with his wife, son and ministers. This visit was repeated in 1433.

---

the professor of Arabic, M. J. de Goeje. The word must be either a title or a surname, which can only be known by tradition. A surname or nickname can be given quite arbitrarily. Perhaps it was a nickname *Djâriya* (wench) or *Dâliya* (pail). This *Iskander Rumi*, Emir of Jeddah, must have been an emancipated slave of the egyptian sultan Qāitley, who reigned from 1468—96.

11) Blagden, op. cit., p. 245.

12) 太平興國八年三月佛齊國王遐至遣使蒲押陁羅來貢。 Cf. Groeneveldt's Notes, p. 64, where he has omitted the name of this envoy.

13) 因 *in* stands erroneously for 咽 *yeh*, in Amoy-dialect *iat*, in Canton-dialect *it*; 撒咽 *sah-it* represents accurately *saïd*.

In 1445 the reigning king of Malacca was called *Si-li Pa-mi-sih-wa-r-tiu-pa Sha* (息力八密息瓦兒丟八沙), a name not identified by either Groeneveldt or Mr. Blagden. We read the name *Sri Perbisa Hadji Djiva Shah*, which will be evident if we take the Amoy pronunciation of the characters: *Si-li Pat Bit-sik* (for Bisa) *Hia-dzi tiu-pah Sa* [14]).

In 1455 [15]) a new Sultan of Malacca sent a tribute and asked to be invested as king. This prince is called in the chinese Annals *Su-lu-tan Wu-tah-fuh-no Sha* (速魯檀無答佛哪沙). Mr. Blagden believes to recognize in this name the *Sultan Mudhafar Shah*, the *Modafaixa* (pron. *Mudafai shah*) of the Commentaries of Alboquerque.

The character 哪 *no* is used for *râ* in 哪吒 *Râksha* (demon), and thus 佛哪 *fuh-râ* can stand in contraction for *fara* = *far*. Consequently there is no objection against Mr. Blagden's identification.

This sultan died in 1459, and his son *Su-tan Mang*[16])*-su Sha* asked for investiture of the Emperor, who sent some officers to go

---

14) *Pat* stands for *Per* (Skt. *para*), the common malay honorific prefix.

息 *sit* or *sik* is used for *sa* in *Sakṛiddâgâmin*, St. Julien, Méthode, no. 1573, and for *sak* in *Arsak* 安息 *at-sik*.

密息 *bit-sik* may stand for *bîsa*, wisdom, wise, or for *Mirza*; when we have to read 八 as *badr'*.

The character 瓦 *wa* is pronounced in Amoy-dialect *hia*; 兒 is used in transcription for *ji*, as in 兒叻 *dzi-lat*, in Malay *jilat*, to liek; *Hia-dzi* thus stands for *Hadji* (*Haji*).

八 is pronounced *pat* = *par*; the Malay word *ipar* (brother in law) is transcribed 移八 *i-pat*.

In colloquial it is pronounced *pah* = *vah*.

I take *tiu-pah* (*tew-pa*) to stand for *Jiva*, or perhaps *Dêva*.

沙 *sa* (*sha*) stands for *Shah* as in the other titles.

15) 6th year of the eponyme *King-tai*, which began in 1450. Groeneveldt's date 1456 is a mistake.

16) Groeneveldt, Notes, p. 132 erroneously reads *Wang*, or, perhaps, it is a typographical error: *W* for M.

and invest him as king [17]). *Sutan* is the Menangkabau (West Sumatra) title of the sons of sovereigns [18]), and thus means "royal prince", "prince hereditary". The reduction gives, as Mr. Blagden (l. c. p. 244) rightly surmises, *Sutan Mansur Shah*, corrupted in the Commentaries to *Marsu-sa* (a typographical error for *Mansu*).

In 1481 the State of Malacca came into trouble with Annam, and complained of this to the Emperor of China, who gave sharp injunctions to the ambassadors of Annam to keep peace with Malacca, giving permission to the latter country to resist by force of arms any future attack made by the Annamese. Sometime afterwards the Emperor sent two officers to invest the king's son *Mahmud Shah* as king [19]).

The last king of Malacca, *Sutan Mamat* (蘇端馬末), was driven away by the Portuguese in 1508 and with him the kingdom of Malacca became extinct. This prince cannot be the same as *Mahmud Shah*, for the characters wherewith both names are transcribed are different *Mamat* (馬末) stands for 馬咸末 *Ma-ham-mat* the common transcription of *Mahomed*. The *Sejarah Malayu* calls him *Radja Amad*.

When we now place these princes of Malacca in a comparative tabular form, we shall see that the *Sejarah Malayu* is absolutely worthless for chronological dates, as Mr. Blagden (op. cit. pp. 247—249 and 251) has rightly observed.

Having found the name of *Iskander Shah* to be that of a king

---

17) 按明一統志天順三年、國王無答佛哪沙卒。其子蘇丹芒速沙請命。復遣使齎詔往封焉。 *Pien-i-tien*, Chap. 96, fol. 7 *verso*. Cf. Groeneveldt's Notes, p. 132.

18) Von de Wall and Van der Tuuk, Malay Dict. II, p. 225, i v. *Sĕtan* and *Soĕtan*.

19) 封王子馬哈木沙爲王。 *Pien-i-tien*, Chap. 96, fol. 7 *verso*. The chinese characters read *Ma-ha-muh*, which are to be pronounced *Ma-h muh* = *Mahmud*.

who reigned from 1414—1424, the date 1252 of the *Sejarah Malayu* for this king is 162 years too early.

The founder of Malacca, or, at least, its first chief *Sri Per Sūra*, lived in 1403, so the date 1252, given by the *Sejara Malayu* for the **founder** of Malacca is one century and a half too early. Mr. Blagden, upon other grounds, estimated that the foundation was 125 years later than 1252 = 1377 [20]). We get 150 years later = 1402. The first king who bears a mahomedan title was *Bu Iskander Shah* who reigned in 1414; so the introduction of the mahomedan religion cannot have taken place much earlier; according to Mr. Blagden (op. cit., p. 251), a few years before the end of the XIVth century.

We think that our present enquiry fully corroborates the conclusions of Mr. Blagden's masterly article.

---

20) Op cit, p. 251.

Comparative List of the Kings of Malacca

according to different authorities corrected by the chinese Records.

A.D.	History of the Ming-dynasty.	Commentaries of Alboquerque.	Sejarah Malayu.
1403	*Sri Per Sûra*, chief and founder of Malacca.		
1411	*Paramiçura* (*Paramêçvara*)	*Parimiçura*, founder (read first king) of Malacca.	
1414	*Mu Wŏsa-kan-ti-r sha* (*Bu Iskander Shah*)	*Xaquendarsa*	*Sri Iskander Shah*, erroneously placed in 1252.
1424	*Mahâ Râd(ja)*		*Radja Bĕsar Muda.*
1445	*Sri Perbisa Hadji Djiva Shah*		*Radja Kechil Besar* (sic!) afterwards styled *Sultan Muhammed Shah*
1455	*Sultan Mudhafar Shah*	*Modafaixa*	*Mudhafar Shah*, erroneously said to have reigned from 1334—1374.
1459	*Sutan Mansur Shah*	*Marsusa.*	*Mansur Shah*, son of preceding (1374—1447).
		Alaoudin (dies poisoned).	*Alaeddin Ra'ayat Shah*, son of preceding (1447—1477).
1481	*Mahmud Shah*	*Mahomet*, and his son the	*Mahmud Shah*, son of preceding (1477—1511), and his son
1508	*Sutan Mamat*	*Prince of Malacca*, conquered and expelled by Alboquerque.	*Radja Ahmad*, conquered and expelled by Alboquerque.

VARIÉTÉS.

XIIE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES.

Le Congrès qui s'est tenu à Rome du 3 au 15 Octobre dernier a réuni un nombre d'adhérente qui a dépassé toutes les prévisions; la protection éclairée de S. Exc. M. Guido Baccelli, Ministre de l'Instruction Publique, l'activité du président Comte Angelo de Gubernatis, le zèle du Comte L. F. Pullé, Secrétaire-Général, devaient contribuer à assurer la réussite d'une assemblée qui avait en outre l'immense avantage d'avoir pour théâtre la Ville Eternelle.

Nous n'avons ici à nous occuper que des sections qui ont pour nous un intérêt particulier, et principalement de la IVe, qui comprenait la *Chine*, le *Japon* et la *Corée*; je relevé les titres des communications suivantes: M. le Prof. Doct. Fr. HIRTH, *Sur quelques miroirs métalliques du Musée Guimet — On the transcription of Chinese words*; M. l'Ingénieur Henri CHEVALIER: *Sur les coiffures coréennes d'après les collections du Musée Guimet*; M. A. FORKE: *The Metaphysical Speculations of the philosopher Wang Chang.*

Cette section a émis le voeu que «chaque pays fixe un système unique et officiel de transcription des sons chinois; ces différentes transcriptions seront recueillies dans un manuel international; en attendant que ce travail soit prêt, la IVe Section approuve provisoirement la transcription proposée par la Commission nommée par le Congrès de Paris à condition que cette transcription soit accompagnée d'un index donnant dans chaque pays l'orthographe généralement usitée». Le vote a été adopté par 9 voix contre 6: la minorité était composée de MM. Henri Cordier, professeur à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes de Paris, Paul Boell, Carl Arendt, professeur de Chinois au Séminaire des Langues Orientales de Berlin, le Dr. A. Forke, de la Légation Impériale d'Allemagne à Peking, Okada, von Wenckstern.

Nous attirons l'attention sur deux communications importantes de la VIIe Section (Asie Centrale): M. le Dr. G. HUTH: *Ueber die Ergebnisse meiner Reise in den Tungusen am Jenissei*; M. le Prof. Doct. Fr. HIRTH: *Der Stammbaum Attila's Sinologisches über die russische Expedition nach Turfan*, 1898.

Deux voeux importants ont été émis et adoptés en séance plénière:

1° Par suite d'un voeu émis par les sections de l'Iran et de l'Asie Centrale qui reconnaissent la nécessité de la constitution d'une Société pour l'exploration de l'Asie Centrale et Orientale et conformément à l'avis de M. le Comte Pullé, une nouvelle Société sera organisée sur le modèle de l'*Indian Exploration Fund*.

Par conséquent, une Commission composée de M. W. Radloff, président, Membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, et MM. Henri Cordier (Paris), Donner (Helsingfors), Goldziher (Buda-Pesth), Herrmann (Autriche), Hirth (Munich), Hoernle (Calcutta), Huth (Berlin), Karabaček (Vienne), Kern (Leyde), Kuhn (Munich), Leumann (Allemagne), Nocentini (Rome), v. Oldenburg (St. Pétersbourg), Rhys Davids (Londres), Schroeder (Allemagne), Senart (Paris), Thomsen (Copenhague), nommée par les sections de l'Asie Centrale, de la Chine et Japon, de l'Inde, émet le voeu qu'il soit formé, à l'exemple de «l'India Exploration Fund», une *Association Internationale pour l'exploration archéologique et linguistique de l'Asie Centrale et de l'Extrême Orient*.

St. Pétersbourg sera choisi comme siège central de l'Association sous la direction de MM. Radloff et Oldenburg. Les autres Membres de la Commission sont désignés pour former dans leurs pays respectifs des comités locaux chargés d'éxécuter les voeux du Congrès. La Commission rendra compte des résultats de sa mission au prochain Congrès international des Orientalistes.

2° M. SENART, ayant constaté l'extrême importance des découvertes faites dans l'Asie Centrale, illustrées par MM. Hoernle et Radloff et la quantité des objets tant bouddhiques que musulmans trouvés dans le Tourfan par M. Huth, ainsi que l'intérêt de quelques épigraphes communiquées par M. Donner, propose au Congrès:

«de s'adresser respectueusement au Gouvernement Russe et aux institutions savantes de ce pays, pour les prier de couronner les premiers efforts si féconds de M. Klementz, en envoyant dans l'Asie Centrale une expédition outillée pour un plus long séjour et qui, par une recherche suivie et méthodique rassemblerait la plus large moisson possible des documents de tout ordre, archéologiques, épigraphiques, paléographiques qui s'y sont conservés».

Tous les étrangers ont rapporté le meilleur souvenir de leur séjour à Rome et du chaleureux accueil qui leur a été fait par leurs hôtes.

La prochaine réunion du Congrès aura lieu à Hambourg, sous les auspices de la *Deutsche Morgenlandische Gesellschaft* et de l'Université de Kiel, en 1902.

HENRI CORDIER.

NÉCROLOGIE.

GABRIEL DEVÉRIA.

Dans un *Mariage impérial chinois*, DEVÉRIA a raconté lui-même les circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés pour la première fois: «Au mois d'Octobre 1872, il n'était question à Peking que du prochain mariage de l'Empereur T'ong-tche alors âgé de dix-sept ans. Contrairement à nos coutumes occidentales, aucune réjouissance nationale ne devait avoir lieu à cette occasion. Quant aux étrangers qui habitaient la ville, les membres du corps diplomatique et autres, le Conseil des Affaires étrangères les invita à ne pas même se trouver sur le passage du cortège de la nouvelle Impératrice lorsqu'elle quitterait son hôtel pour se rendre au palais dans la nuit du 15 au 16 Octobre. Une circulaire de la Légation de la République à Peking faisait connaître à tous les résidents français la mesure générale réclamée par le gouvernement chinois. Une telle rigueur était peu faite pour diminuer en nous une curiosité qui, malgré tout, ne cessait pas d'être légitime. Dans la soirée du 15 Octobre, je me rendis avec beaucoup de précautions dans une maison d'où l'on devait voir passer le cortège impérial. C'est là, je me plais à raviver ce bon souvenir, que j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. Henri CORDIER, venu à Peking pour recueillir de nouveaux documents pour sa *Bibliotheca sinica*. Nous avons passé une partie de la nuit sous le même toit, observant les mêmes choses et partageant les mêmes impressions».

Je ne saurais oublier en effet cette nuit du Mardi, 15 Octobre 1872, où, avec Devéria, l'abbé Humblot, lazariste, et M. Charles Vapereau, professeur au T'oung Wen Kouan, j'assistais au défilé silencieux du cortège impérial, caché dans le T'oung Tang, qui fut au XVIIe siècle, la résidence d'Adam Schall von Bell, Président du Tribunal des Mathématiques. En réalité, nous nous étions rencontrés peu de mois auparavant, à Chang Haï, où, en compagnie de quelques compatriotes, nous dînâmes à bord du *Linois*, lors de l'arrivée de notre nouveau ministre plénipotentiaire, M. Louis de Geofroy (21 Juin 1872).

A dire vrai, mes relations avec sa famille remontaient plus haut: quand mon Père se rendit à la Chine, lors de l'expédition de 1860, Mme Achille Devéria (Mlle. Motte), qui venait de perdre son mari *), le pria de porter à son jeune fils, qui s'était embarqué la même année pour l'Extrême-Orient, un souvenir de celui qui n'était plus.

Gabriel DEVÉRIA est né le 7 février 1844; il était le fils d'Achille Devéria qui a donné une si grande ampleur à l'art de la lithographie, le neveu d'Eugène Devéria, le peintre célèbre de la *Naissance d'Henri IV*, et le frère de Théodule Devéria †), le jeune égyptologue prématurément enlevé à la science.

Elève-interprète pour la langue chinoise (6 février 1860), il quittait la France la même année. Chargé de la gestion du consulat à T'ien-tsin, du 1er Sept. 1863 au 9 Août 1865 et du 22 Mars 1866 au 1er Avril 1869; interprète-chancelier à Fou-tcheou (26 Février 1870); premier interprète de la Légation à Peking (30 Octobre 1873); chevalier de la Légion d'Honneur (10 Février 1875), Devéria, absorbé par ses devoirs professionnels, n'a donné à ma connaissance que le Récit d'un *Voyage dans le Nord de la Chine* [1]).

Rentré en France en 1876, il épousa la nièce de l'illustre compositeur Ambroise Thomas, qu'il perdit trop tôt pour lui. Elle est l'auteur de compositions musicales estimées, et a écrit une série d'articles remarqués sur la Musique chinoise §).

Inscrit dans la première classe des interprètes (18 sept. 1880); consul de seconde classe, hors cadre (18 déc. 1880), secrétaire de seconde classe, hors cadre (1re section) (25 février 1881), Devéria est enfin nommé le 20 février 1882, secrétaire-interprète à Paris pour la langue chinoise en remplacement du Comte Kleczkowski, admis à faire valoir ses droits à la retraite. Il rendit alors les plus grands services au Gouvernement au moment des affaires du Tongking et il fut un des agents les plus actifs du Cabinet de Jules Ferry dans sa politique en Extrême-Orient. C'est à cette même époque (Octobre-Novembre 1883) que je publiais une série d'articles dans le *Temps* appuyant les revendications de la France dans l'Annam. Devéria écrivit alors deux volumes sur les relations de la Chine avec l'Annam et un sur les rites accomplis lors du mariage de l'empereur T'oung-tche [2]).

---

*) Achille Devéria est mort en 1857.

†) né en 1831; † 25 Janvier 1871 à Paris.

— Notice biographique sur Théodule Devéria (1831—1871) par Gabriel Devéria, Professeur de Chinois à l'Ecole des Langues Orientales vivantes — Paris, Ernest Leroux — 1895, in-8, pp. XLVIII.

§) Essai nouveau sur la musique chez les Chinois. Par G. Dev. [Madame Gabriel Devéria] (*Magasin pittoresque*, 1885, No. 14, 31 Juillet, pp. 234—238; 17, 15 Sept., pp. 287—288; 19, 15 Oct., pp. 327—328; 23, 15 Déc., pp. 390—392.)

J'avais crée à Paris, en 1883, la *Revue de l'Extrême-Orient*; je trouvai immédiatement en Devéria, un collaborateur extrêmement dévoué et il me donna quelques articles [3]) fort intéressants, dont le plus important: l'*Examen de la stèle de Yen-t'aï*, est le point de départ de nouvelles études sur la langue *niu-tchen* 女眞 [4]).

A la mort du Comte Kleczkowski (23 Mars 1886), Devéria devait occuper sa chaire à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes; pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici, on lui préfera M. Maurice Jametel, de douze ans plus jeune que lui. La mort de ce jeune professeur (17 Mai 1889) permit enfin de donner à Devéria la place à laquelle il avait droit par sa position et son expérience.

Quoique peu préparé à l'enseignement par ses études et sa carrière antérieure, Devéria, comme le Comte Kleczkowski, s'est montré professeur excellent et pratique, et il a fourni au Département des Affaires Etrangères un nombre toujours plus considérable de bons agents: c'est la pierre de touche du maître.

Successivement, il avait été nommé secrétaire de 1ère classe (12 Sept. 1883); consul général, le 22 Mars 1888, enfin officier de la Légion d'honneur, le 31 Décembre 1896.

Le prix Stanislas Julien, qui lui avait été accordé le 23 Novembre 1888, lui ouvrit les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le Vendredi 10 Décembre 1897, en remplacement de M. Edmond Le Blant.

Dans les dernières années de sa vie, Devéria s'était surtout occupé d'épigraphie et de l'histoire de l'Asie centrale. L'un des premiers il avait étudié les inscriptions rapportées des bords de l'Orkhon, par les missions de Finlande et de Russie. Un enthousiasme, justifié d'ailleurs, pour Abel Rémusat, lui avait à la suite de ce grand savant, fait confondre Kara Balgasoun, capitale des Ouïgours, avec Kara Koroum, capitale des Mongols Genghiskanides: il ne tarda pas d'ailleurs à reconnaître son erreur [5]).

Divers Mémoires, l'un surtout sur les Manichéens, attirèrent l'attention.

Dans les derniers mois de sa vie, il s'est occupé de la langue *Si-hia*, ou du Tangout, sur laquelle il a publié un Mémoire fort curieux [6]). Malheureusement, il n'a, pas plus que le Dr. S. W. Bushell, de Peking, qui s'occupe de la même question, trouvé la clef complète de cette langue, qui est l'une des six de la célèbre inscription de Kiou-Yong Kouan. Devéria avait d'ailleurs été conduit à diriger ses études dans cette voie par une *Histoire du Bureau des Interprètes de Peking* qui devait former le tome XVIII de la 1ère Série des *Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes* [7]). Une grande partie du volume avait été imprimée, lorsque de nouvelles découvertes, faites tant en Asie qu'en Europe, décidèrent Devéria à en interrompre la publication.

Il était d'une santé assez précaire; aussi une fluxion de poitrine eut-elle raison cet hiver d'une constitution déjà faible; elle amena des complications car-

diaques, et causa la mort subite, le 12 Juillet 1899, de Devéria, qui avait été chercher au Mont-Dore une guérison qui paraissait problématique à ses meilleurs amis.

C'est toujours avec une profonde mélancolie que je dis adieu à un de mes vieux compagnons de Chine; on compte facilement sur les doigts le nombre de ceux de nos compatriotes qui ont connu l'Empire du Milieu avant l'ouverture du Canal de Suez. HENRI CORDIER.

1) Pékin et le Nord de la Chine, par M. T. Choutzé, 1873. — Texte et dessins inédits. (*Tour du Monde*, XXXI, pp. 305—368; XXXII, pp. 193—256. (1876).

Sous un pseudonyme.

2) Un mariage impérial chinois. Cérémonial traduit par G. Devéria, Secrétaire-interprête du Gouvernement... Paris, Ernest Leroux, 1887, in-12, pp. 186.

Il a été tiré deux ex. de cet ouvrage sur papier de Chine. Ce vol. forme le Vol LI de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

— Histoire des relations de la Chine avec l'Annam — Viêtnam du XVIe au XIXe Siècle d'après des documents chinois traduits pour la première fois et annotés par G. Devéria, premier interprête de la légation de France en Chine, correspondant de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. Ouvrage accompagné d'une carte. Paris, Ernest Leroux, 1880, in-8, pp. x—102.

Ce Vol. forme le Vol. XIII des *Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes.*

— La frontière sino-annamite. Description géographique et ethnographique. D'après des documents officiels chinois traduits pour la première fois par G. Devéria, membre correspondant de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. Paris, Ernest Leroux, 1886, gr. in-8, pp. XVII—182.

Forme le 1er vol. de la 3e série des *Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes.*

L'ouvrage se compose de deux parties: I. Notes géographiques. — II. Notes ethnographiques.

3) Alphabet ouïgour. Notice de Thao-tsong-y (XIVe siècle) par M. Gabriel Devéria. (*Rev. de l'Ext.-Orient*, II, 1883, No. 3, pp. 287—88.)

4) Examen de la stèle de Yen-t'aï, dissertation sur les caractères d'écriture employés par les tartares Jou-tchen. Extraite du *Houng-hue-in-yuan*, traduite et annotée par M. G. Devéria. (*Revue de l'Extrême-Orient*, I, No. 2, Avr.-Mai-Juin 1882, pp. 173—186.)

— Mode d'estampage usité en Chine, par G. Devéria. 1881. (*Rev. Ext.-Or.*, I, 1882, pp. 142—144).

— Sur un Eventail. Imité d'une poésie chinoise, par T. Choutzé. (*Rev. Ext.-Or.*, 1882, I, p. 145).

— Liturgie Bouddhique. Par G. Devéria. (*Rev. Ext.-Or.*, 1882, I, p. 318).

— En Bateau. Par T. Choutzé. (*Rev. Ext.-Or.*, 1882, I, p. 489).

5) Inscriptions recueillies à Kara-Koroum. Relevé des différents signes figurant dans les copies rapportées par M. Yadrintzoff. Par G. Devéria. (*T'oung-Pao*, I, Oct. 1890, pp. 275—6).

— Inscriptions sibériennes, par M. G. Devéria. (Séance du 21 Nov. 1890.) (*Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus* 1890, IVe Sér., XVIII, pp. 448—458).

— La Stèle funéraire de Kiuèh T'eghin. Notice de Ye-lu-tchou (XIIIe siècle). Extraite de l'ouvrage intitulé *Choang-ki-tsouei-in-tsi*. Traduction de Gabriel Devéria, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales. (*T'oung-Pao*, II, Sept. 1891, pp. 229—231.)

Avec une planche.

— Observations de M. Devéria sur l'écriture turke-altaïque, la stèle de Gueuk Téghin et l'emplacement de Karakoroum, communiquées par M. Hamy. (Séance du 25 Sept. 1891.) (*Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, Comptes-rendus 1891, IVe Sér., XIX, pp. 365—368).

— Les Lolos et les Miao-tze, à propos d'une brochure de M. P. Vial, missionnaire apostolique au Yun-nan, par M. G. Devéria. (*Journ. Asiat.*, VIIIe sér., XVIII, Sept.-Oct. 1891, pp. 356—369).

— Sépultures Impériales de la Dynastie Ta Ts'ing par Gabriel Devéria. (*T'oung-Pao*, III, Oct. 1892, pp. 418—421).

Extrait du *Ta-Tsing Hoei-tien Che-li*.

— Transcription, analyse et traduction des fragments chinois du second et du troisième monument, par G. Devéria. (*Inscriptions de l'Orkhon* recueillies par l'expédition Finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1892, in-fol. à 2 col.)

— Origine de l'Islamisme en Chine, deux légendes musulmanes chinoises, pélerinages de Ma Fou-tch'ou, par M. Gabriel Devéria. (*Centenaire de l'Ecole des Langues orientales vivantes* 1795—1895. *Recueil de Mémoires.....* Paris, Imp. Nat. — MDCCCXCV, pp. 305—355).

— Musulmans et Manichéens chinois par M. G. Devéria — Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, Imp. Nat., MDCCCXCVIII, in-8, pp. 46.

Tirage à part à 50 ex. revu et *augmenté* de l'art. paru dans le *J. As.* Nov.—Déc. 1897, pp. 445—484.

— Notes d'épigraphie mongole-chinoise par M. G. Devéria, avec une notice de M. W. Bang — Extrait du *Journal Asiatique* (nos de Septembre-Octobre et de Novembre-Décembre 1896). Paris, Imp. Nat. MDCCCXCVII, br in-8, pp. 87.

J. As., Juillet—Août 1896, pp. 94—128; Nov.—Déc. 1896, pp. 395—443.

— Estampages d'inscriptions chinoises provenant de la mission de MM. Dutreuil de Rhins et Grenard. Note de M. G. Devéria. (*Ctes rendus*, Ac. Insc. et Belles-Lettres, Mai-Juin 1897, pp. 268—281.)

Il y a treize inscriptions dont celle complète de Si-ngan fou.

6) Stèle Si-Hia de Leang-tcheou, par M. G. Devéria, avec une notice de M.

S. W. Bushell — Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, Imp. Nat., MDCCCXCVIII, br. in-8, pp. 24, 1 pl.

J. As., Janv.—Fév. 1898, pp. 53—74.

— L'écriture du royaume de Si-Ilia ou Tangout par M. Devéria — Extrait des *Mémoires présentés par divers Savants* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1re Série, Tome XI, 1re Partie. Paris, Imprimerie nationale, MDCCCXCVIII, in-4, pp. 31 + 2 pl.

7) Histoire du Collège des Interprètes de Peking (fragment) par G. Devéria, Professeur à l'Ecole nationale des Langues Orientales vivantes. (*Mélanges Charles de Harlez*, Louvain, E. J. Brill, 1896, in-4, pp. 94—102).

Mgr. DE HARLEZ.

Notre collaborateur, le Chevalier Charles-Joseph DE HARLEZ est né à Liège le 21 Août 1832; ayant fait ses études dans cette ville, il y fut reçu docteur en droit en 1855. Changeant brusquement de carrière, il entra au grand Séminaire et se fit ordonner prêtre. En 1861, il fut nommé Supérieur du Collège d'Humanités et d'Études professionnelles et Préfet des Études à Huy. En 1867, il devient le premier Directeur de l'Ecole normale des Humanités, annexée à l'Université de Louvain. En 1871, nommé professeur ordinaire de langues orientales dans cette même Université, il y enseigne le sanscrit, le zend et le pehlevi, le chinois et le mandchou. L'Académie royale de Belgique l'élit membre correspondant le 7 Mai 1883, et membre titulaire le 7 Mai 1888.

En réalité, Harlez aborda les études orientales par suite du peu d'intérêt que prenaient alors les Catholiques à de telles recherches; il apporta à ces dernières une infatigable ardeur, ardeur tellement grande qu'il sacrifia souvent la qualité à la quantité, la critique à l'examen trop rapide. Il agissait d'ailleurs avec la meilleure bonne foi du monde, et il n'acceptait pas facilement les remarques que justifiaient ses productions trop hâtives. Après une controverse avec James Darmesteter, il abandonna l'étude du zend et il consacra désormais le temps que lui laissait un repos imposé par sa santé à l'étude du chinois et du mandchou. Je ne donnerai pas la liste des travaux de ce savant distingué, qui est publiée ailleurs [1]); j'ai moi-même cité ses publications relatives à l'Extrême-Orient dans la *Bibliotheca Sinica* et ses *Suppléments*; il faudrait un demi-fascicule de ce périodique pour les énumérer tous [2]). On peut dire qu'il a étudié ou traduit tout ce qui est relatif à la religion et à la morale des Chinois; je ne crois pas me tromper en disant que ce qu'il a écrit sur le *Y King* est ce qu'il y a de meilleur dans son bagage sinologique.

Il est mort le 14 Juillet 1899, laissant le souvenir d'un homme entièrement dévoué à la science, méritant l'estime de tous par sa droiture, même lorsqu'elle était parfois brutale.

HENRI CORDIER.

---

1) Cf. pp. 489—496 des *Notices biographiques et bibliographiques concernant les Membres, les Correspondants et les Associés de l'Académie royale de Belgique*, 4e édition. Bruxelles, 1897, in-12.

2) Sa dernière publication est consacrée au livre bien connu: Les quarante deux Leçons de Bouddha ou le King des XLII sections (*Sze-shi-erh-tchang-king*) — Texte chinois avec traduction, introduction et notes par Ch. de Harlez, Membre de l'Académie royale de Belgique. Présenté à la Classe des lettres, dans la séance du 9 Janvier 1899, br. in-8, pp. 68.

S. A. VIGUIER 威基謂.

Septime-Auguste VIGUIER est né à Limeil, près Paris, le 9 Juin 1837; Aspirant volontaire de la marine, il prit part à l'expédition de Chine de 1858 et en particulier à l'attaque des forts de Ta-Kou. Entré dans le service des Douanes chinoises (Août 1863), il devint le second du Capitaine du Port de Chang-Haï, J. M. Hockley, et dressa la carte de cette grande ville et de ses environs à l'époque des T'ai-ping [1]), carte qui sert encore actuellement au service hydrographique de la Marine, tant anglais que français. Plus tard (Juin 1868), devenu lui-même Capitaine du Port de Chang-Haï, il s'occupa d'une façon effective des règlements des Douanes impériales chinoises [2]). Lié avec Francis Garnier, il eut la douloureuse mission d'annoncer à sa veuve la mort à Ha-noï (21 Décembre 1873) de ce malheureux officier; il avait d'ailleurs retracé auparavant le voyage mémorable du Me Kong, dirigé successivement par Doudart de Lagrée et Francis Garnier [3]). Mais, c'est surtout par ses efforts pour donner aux Chinois les moyens de communiquer par le télégraphe avec les Occidentaux que Viguier est connu des sinologues [4]). Son système, adopté d'abord par la Compagnie danoise du Télégraphe, l'a été depuis, avec les modifications nécessitées par le temps et les progrès de la science, par le Gouvernement et les Légations de Chine.

Viguier avait quitté le service extérieur des Douanes chinoises pour entrer dans le service intérieur; il fut nommé Commissaire à Niou Tchouang (Mandchourie) en Nov. 1877; il rentra définitivement en Europe le 3 Juillet 1879 et il est mort à Paris le 26 Août 1899, dans sa soixante-troisième année.

HENRI CORDIER.

1) Shanghai City and Environs. — S. A. Viguier and J. M. Hockley, Harbour Master, 1866.

2) Regulations for preventing Collisions on the Water, in English and Chinese. Published by the Harbour Master. [S. A. Viguier.] Shanghai: Printed at the Custom's Press, 1870, br. in-8, pp. 10.

— Notes sur l'organisation des douanes au Tonkin, par M. S. Viguier, Inspecteur divisionnaire du service des ports de Chine en retraite. (*Rev. de l'Ext.-Orient*, III, 1885, pp. 205—214).

3) Brief Account of the French Expedition of 1866 into Indo-China. By S. A. Viguier. (*Journal N. C. B. R. A. S.*, N. S., VIII, Shanghai, 1874, pp. 67—77.)

4) *T'ien piao shu tsich* 電報書籍 Tableau servant à la transmission télégraphique des dépêches écrites en Chinois et contenant tous les caractères usuellement employés dans les correspondances officielles, commerciales et par-

ticulières de la Chine, et leur représentation en nombres. Dressé par S. A. Viguier, Inspecteur divisionnaire du Service des Ports. Shanghai, 1871, in-folio oblong.

Cet ouvrage se compose de 7 planches et d'un tableau explicatif en français, en chinois et en anglais.

Il en a été fait un tirage (in-folio) dont les planches sont pliées en deux au lieu d'être in-plano. Les planches de ce tirage (7) sont numérotées avec des chiffres arabes au lieu de chiffres romains et on lit au bas du tableau explicatif «Printed at the American Presbyterian Mission Press, Shanghai».

Ces tables contiennent 6,389 caractères et 511 cases blanches = 6,900.

Une édition complètement chinoise de ce code a été imprimée à l'aide de planches stéréotypées en 1875 à l'American Presbyterian Mission Press. Elle forme un cahier chinois in-4 de 39 pages.

Une édition complètement chinoise avait été imprimée à l'American Presbyterian Mission Press à l'aide de planches stéréotypées en 1872. Elle forme un cahier in-8 de 51 pages. Cette édition diffère des précédentes en ce que les chiffres qui accompagnent les caractères sont *chinois* au lieu d'être *arabes*.

— Note sur la Télégraphie chinoise. (Pour accompagner l'édition Chinoise du Code.) [par S. A. Viguier] Shanghai, Avril 1872, 2 pages in-folio [Imprimerie de A. H. de Carvalho].

— Memo. on Chinese Telegraphy. (Relative to the Chinese edition of the «Code»), Shanghai, April, 1872, 2 pages in-folio.

C'est la traduction anglaise du précédent.

— Mémoire sur l'établissement de lignes télégraphiques en Chine par S. A. Viguier Auteur du Code de Télégraphie chinoise. Shang-hai. Imprimerie Carvalho & Cie, 1875, petit in-8, 26 pages de texte français, 63 pages de texte chinois et 2 cartes (une française, une chinoise).

C'est la traduction d'un Mémoire publié en chinois cette même année formant un cahier chinois de 63 pages (avec une carte). Ce Mémoire chinois est réimprimé à la suite de la traduction française qui a été tirée à 120 exemplaires et n'a pas été mise dans le commerce.

Dr. DURAND-FARDEL.

Le Docteur Charles Louis Maxime DURAND-FARDEL, Membre Associé de l'Académie de Médecine, Président Honoraire de la Société d'Hydrologie, est mort à Paris, rue de Berri, 45, dans sa 84e année, le 19 mars 1899. Il était né dans la même ville le 24 septembre 1815.

Chargé d'une mission en Chine par le Ministére de l'Instruction Publique, M. Durand-Fardel a laissé quelques ouvrages techniques sur l'Empire du Milieu [1]). Mme Durand-Fardel, qui avait accompagné son Mari dans son voyage, en a donné la relation [2]).

HENRI CORDIER.

[1]) La Vie irrégulière et la Condition des Femmes en Chine, par le Docteur Durand-Fardel. Paris, Germer-Baillière, 1876, br. in-8, pp. 16.

Extrait de l'*Union Médicale* (troisième série), année 1876.

— Une mission médicale en Chine. La Chine et les conditions sanitaires des ports ouverts au commerce étranger, rapport présenté à M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, suivi d'une Etude sur les quarantaines en Chine et au Japon par le Dr. Max. Durand-Fardel. Avec Cartes et Plans. Paris, J. B. Baillière & Fils, 1877, in-8.

Extrait du *Recueil des travaux du Comité consultatif d'hygiène*, tome VI.

— La Lèpre en Chine. Note pour servir à l'histoire de la lèpre par le docteur Max. Durand-Fardel. Extrait de la *Gazette Médicale de Paris*. Paris, Chez Germer-Baillière, 1877, br. in-8, pp. 33.

[2]) De Marseille à Shanghaï et Yedo. Récits d'une parisienne par Mme Laure D. F. (Durand-Fardel). Avec une carte. Paris, Hachette, 1879, in-18, pp. III—436.

BULLETIN CRITIQUE.

The political Relations of the United States with the far East. Addresses and Discussion by Hon. John B. Moore, Columbia University; His Excellency the Chinese Minister Wu Ting-fang; Lindley M. Keasbey, Bryn Manor College; Frederick Wells Williams, Yale University. [*A paper submitted to the American Academy of Political and Social Science. Philadelphia* 1899.]

A series of very interesting discourses upon the burning question of the Far East, especially China.

To us by far the most interesting one is that of H. E. the Chinese Minister Wu Ting-fang, as expressing the ideas of an enlightened native upon the question, and who combats the mistaken thought that China has been stationary. If the Chinese have not rushed into western civilisation as ardently as the Japanese did, it is because the first country has a long evolution of proper civilisation, whilst Japan has always borrowed its civilisation from other countries.

The worst drawback for admitting western culture, has been and still is the spirit of proselytism which prompted the western powers to enforce upon China the official recognition of Christianity.

The so-called "Toleration Clause" was no doubt inserted with the best of intentions; but it had the apparent effect of exciting in the native mind the unfounded suspicion that a deep-laid political object was intended under the

cover of religion, and hence most of the troubles occurring in China have arisen from riots against missionaries.

Let us put the shoe on the other foot, continues H. E., and suppose that Confucian missionaries were sent by the Chinese to foreign lands with the avowed purpose of gaining proselytes..... If they were to begin their work by making vehement attacks on the doctrines of Christianity, denouncing the cherished institutions of the country..... it is most likely that they would be pelted with stones, dirt and rotten eggs for their pains.

He further quotes the saying of Mencius: "I like life, and I also like righteousness; but if I cannot keep the two together, I will let life go and choose righteousness", and he draws the inference that if people professing Christianity and priding themselves on being highly civilized, should still so far misconduct themselves as to disregard the rights of the weak and inexcusably take what does not belong to them, then it would be better not to become so civilized.

China, the author continues, welcomes to her shores the people of all nations. Her ports are open to all, and she treats all alike without distinction of race, color, nationality, or creed. Her people trade with all foreigners. In return, she wishes only to be treated in the same way. *She wants peace, — to be let alone, and not to be molested with unreasonable demands.* Is this unfair? She asks you to treat her in the same way as you would like to be treated. Surely this reasonable request cannot be refused.

He winds up with a wish that in future all international disputes should be settled by an international court of arbitration. A *pium votum!*

Mr. Frederick Wells Williams' discourse bears the title of "The real menace of russian agression"; against which menace he warns the western nations of Europe. "To pretend, as do some Englishmen, already weary of the strain, that Russia, if given Northern China, or Constantinople, or a

port on the Persian Gulf, will be content is an allusion. She is not striving for portions, but for the whole of Asia; when she has gained this she knows, and we must eventually agree, that nothing human can resist her".

"Finally", Mr. Wells Williams, concludes, "when we appreciate the fact that to secure China is the *sine qua non* of Russian designs for the establishment of a universal empire, that without her wealth and willing hands the Muscovite can never become master of a double continent and so of the world, we will listen before it is too late to the Macedonian cry of that misgoverned nation (China) to go over and help them".

—

In another paper, entitled "The russian Advance in Asia", published by the same author in the April number of the Yale Law Journal, he warns again against the Russian encroachments in the Far East. "This", he says, "is perhaps the "Yellow Peril"; and when once China has come under russian sway and leadership, and when some genius arises who can move this mighty mass by the old magic of victory to follow him as once they followed Jenghiz Khan or Tamerlane, what human strength can resist him?"

But the evil is done and gone too far to be remediated. If, as I have advocated in 1894, in a lecture at the Academy of Sciences in Amsterdam, the great powers of Europe had immediately made an end to the Japanese raid in China, and helped the latter country to maintain its integrity, the "Russian advance in Asia", would have been repressed for long years to come.

G. Schlegel.

Mis de la Mazelière — *Essai sur l'histoire du Japon* — Ouvrage orné de dix-neuf gravures et d'une carte — *Paris*, Plon, 1899, in-18, pp. VIII—481.

—

L'ouvrage de M. le Marquis de la Mazelière serait une thèse si l'on en jugeait par la préface: «D'après une opinion répandue, les Japonais auraient toujours imité: dans leurs arts, leurs coutumes, leurs idées

morales, rien ne serait original. Après avoir copié les Chinois pendant quinze siècles, ils les auraient méprisés pour copier l'Europe, quand eux-mêmes et les Chinois se reconnurent incapables de lui résister. D'où cette conséquence, que nos lois empruntés sans discernement désorganiseront une société fondée sur des principes différents».

Il est heureux qu'à la place d'une thèse, M. de la Mazelière nous ait donné un des meilleurs ouvrages de vulgarisation écrit en langue française sur l'histoire du Japon. M. de la Mazelière ne s'est pas seulement contenté de voir le pays, mais il a encore consulté les meilleures sources; il suffit d'examiner sa bibliographie pour voir qu'il n'a rien négligé de ce qui est relatif à l'Empire du Soleil Levant dans toutes les langues européennes. Des listes chronologiques, un petit Dictionnaire complètent un récit dont l'agrément n'exclut pas la fidélité et qui certainement sera reçu avec une grande faveur non-seulement par le lecteur qui s'intéresse, spécialement aux choses de l'Extrême-Orient, mais aussi par ceux qui s'occupent des questions d'intérêt général.

Nous sommes aujourd'hui tributaires en grande partie en ce qui concerne le Japon à trois hommes distingués, MM. Satow, Aston et Chamberlain. L'excellent ouvrage de M. Metchnikoff (russe) est déjà vieilli, et celui de M. Humbert (suisse) n'est qu'un récit de tour du monde. Il est donc juste de faire bon accueil à une publication bien renseignée qui doit être populaire autant que peuvent être populaires des travaux relatifs à l'Extrême-Orient,

HENRI CORDIER.

CHRONIQUE.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Nous voyons avec grand plaisir prospérer les *Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin*, publiées par le Prof. Dr. Eduard SACHAU. Le premier fascicule de la seconde année concernant les études de l'*Asie orientale* renferme les articles suivants: *Kinsei shiryaku ni hen ni* (Geschichte Japans seit 1869, Fortsetzung) von R. LANGE und T. SENGA; *An unabridged Japanese English Dictionary*, von R. LANGE; *Die Inschriftenziegel aus der Ch'in- und Han-Zeit*, von A. FORKE; *Studien über die Litteratur der Toba-Batak*, von Joh. WARNECK; *Russische Arbeiten über Ostasien*, von W. BARTHOLD; *Synchronistische Regenten-Tabellen zur Geschichte der chinesischen Dynastien*, von C. ARENDT.

CHINE.

Le premier chemin de fer direct à Talienwan, Nioutchouang et Moukden est parti le 25 Novembre de Port-Arthur avec des ingénieurs de chemin de fer.

LI HOUNG-TCHANG vient d'être nommé ministre du commerce. Il est évident que cette nomination a rapport à l'intention du gouvernement chinois de régler derechef les droits d'importation, et de les augmenter, Li Houng-tchang s'étant beaucoup intéressé à cette question lors de son voyage en Europe.

La Légation de Chine à Londres a confirmé dans un diner de l'*Article club* que LI HOUNG-TCHANG était nommé Ministre du Commerce en Chine.

Le Rév. ERNST FABER, de la Mission rhénane, est décédé le 26 Octobre 1899 à *Tsin-tau*.

Il naquit le 25 Avril 1839, et fut envoyé en 1864 en Chine par la mission susdite. En 1880 il travailla indépendamment de la mission, et entra, en 1885 au service de la Mission évangelique protestante générale.

Il fut nommé Docteur *honoris causa*, pour ses travaux sur la philosophie chinoise.

Le «Ostasiatische Lloyd» du 21 Octobre 1899, No. 55 contient un article contre la transcription en Pekinois des noms chinois lancé par notre collaborateur Fr. Hirth, dans la «Beilage zur Allgemeinen Zeitung» du 6 Sept., à propos de la nouvelle carte du Chan-toung, dressée par M. Hassenstein, et publiée par Justus Perthes à Gotha, dans laquelle les noms géographiques ont été écrits par M. Paul Höbel, ancien officier de l'armée allemande, en transcription pekinoise.

M. Hirth remarque à juste titre que la transcription de noms chinois ne date pas d'hier ou d'aujourd'hui, mais de presque 3 siècles, et avec laquelle il faut compter. Toutes nos cartes de la Chine en Europe ont été dressées, soit par les Missionnaires catholiques sous *K'ang-hi*, soit par l'amirauté anglaise et française, et dans toutes ces cartes la transcription des noms est faite en dialecte mandarin de Nanking. Par l'emploi du dialecte de Peking, dans lequel les consonnes initiales *ts* et *k* sont changées en *tch* et où la différence entre les consonnes initiales *s* et *h* est confondue en une seule consonne *hs*, la plus grande confusion est créée dans la nomenclature géographique. Ce seul fait condamnerait absolument le dialecte de Peking selon le professeur Hirth et l'éditeur du Ost-As. Lloyd y donne son plein assentiment.

Nous recommandons la lecture de cet article à tous ceux qui s'enthousiasment pour la transcription pekinoise — puisqu'elle est actuellement «à la mode».

FRANCE.

L'exposition de 1900.

Le terrain concédé à la Chine se trouve, au Trocadéro, tout proche de celui où la Russie va élever le monumental palais de ses possessions d'Asie. Une convention vient d'intervenir entre les deux voisines pour que le chemin de fer Transsibérien passe d'une concession dans l'autre. Un pont sera construit à cet effet et on se transportera ainsi fictivement de Moscou à Peking, puisque le pavillon russe représente le Kremlin et que la construction la plus importante de la concession chinoise nous reproduit une des principales portes de Peking.

Une visite au commissaire général, M. Vapereau, nous a révélé bien d'autres surprises. Ici, un pont exquis reproduisant une des curiosités du Palais d'Été; là, une porte d'un art merveilleux copiée sur celle du Temple de Confucius. Nous avons parlé tout à l'heure du pont du Transsibérien; il représente exactement une des portes principales (celle de Kiu yong kouan) de la Chine, près de la *Grande Muraille*, sur la route de Peking à la Sibérie. Contre cet antique monument est gravée une inscription en six langues dont une n'a jamais pu être traduite entièrement.

M. Vapereau, qui est resté plus de trente ans en Chine, nous promet, aidé de son architecte, M. Masson-Détourbet, une Chine que nous ignorons; nous avons pu, pour notre compte, l'entrevoir sur une série de photographies et de dessins du plus grand intérêt.

Par Décret présidentiel du 1er et Arrêté ministériel du 4 décembre 1899, M. VISSIÈRE est nommé professeur de langue chinoise à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, en remplacement de M. Gabriel Devéria, décédé; il venait de remplacer également ce dernier comme Secrétaire Interprète pour le Chinois au Ministère des Affaires étrangères. M. Jacques Antoine Arnold Vissière, né le 2 aout 1858; élève diplomé de l'Ecole des Langues Orientales, 25 nov. 1879, fut nommé élève-interprète (hors cadre) détaché à la mission brésilienne en Chine, 16 janvier 1880. Il devint premier interprète de la Légation de France, à Peking, le 28 mai 1886. C'est un de nos collaborateurs.

Dans la séance du 4 Novembre de la Société d'Ethnographie à Paris, M. A. VISSIÈRE, consul de France, a communiqué une étude sur la tendance de la langue mandchoue à s'annihiler. Cette langue est encore en théorie, pour l'empire chinois, le *Kouo-yu* ou «langue d'Etat», mais en réalité elle tend chaque jour à disparaître davantage comme langue parlée devant la rapide invasion de l'idiome du peuple chinois. Le mandchou n'est plus que dans une faible mesure en usage à la cour. Dans les rues de Peking, ville qui compte cependant une population considérable de Tatares, il n'arrive presque jamais de voir le peuple parler cette langue. A Canton, les étrangers qui veulent entendre parler le pékinois sont obligés de se rendre dans le quartier tatare.

Même sur son terrain d'origine, en Mandchourie, la langue mandchoue s'efface devant l'idiome de la race chinoise, et cela à tel point que les missionnaires qui viennent pour évangéliser le pays et les Européens qui résident dans le port ouvert de Niou-tchouang n'éprouvent le besoin d'apprendre que le Chinois. Ce n'est plus guère que dans le Heh-loung-kiang que le Mandchou est encore parlé purement. C'est de cette contrée que les familles princières et celles des riches fonctionnaires tatares font venir les nourrices et les servantes pour l'éducation première de leurs enfants.

YU KENG, ministre de Chine au Japon, membre du Tsoung-li Yamen, nommé ministre à Paris, a pris possession de son poste où il remplace Tching Tchang que nos regrets accompagnent.

M. le Vicomte de VAULSERRE, membre de la Mission française d'exploration en Asie Centrale, vient de dresser à l'échelle du $^1/_{1000000}$, une carte de son itinéraire à travers les provinces de Yun-nan et de Se-tchouen.

Avec son soin ordinaire, le R. P. Séraphin COUVREUR, S. J., vient de donner le texte chinois avec une double traduction en français et en latin du *Li ki* 禮記. Ces deux volumes qui font le plus grand honneur à l'imprimerie de la Mission catholique de Ho-kien fou, que nous signalons seulement aujourd'hui, seront l'objet d'un article plus détaillé dans un des prochains numéros de notre Revue.

M. A.-A. FAUVEL vient de donner une série de travaux intéressants : *Le transsinien et les Chemins de fer chinois* dans la *Revue Politique et Parlementaire* (sept. 1899); *L'Italie au Tché-kiang* (Chine), dans *le Correspondant* et *la Revue française de Géographie*; *L'Archipel de Chusan*, dans la *Bibliothèque illustrée des Voyages autour du Monde* dirigée par C. Simond.

Nous aurons l'occasion de parler dans notre *Bulletin critique* du *Nyann-nann-tche-luo* 安南志畧 *Mémoires sur l'Annam*, traduit par M. Camille SAINSON; ce livre intéressant imprimé à Peking en 1896, est arrivé à Paris avec des retards; nous l'aurions déjà signalé à l'attention de nos lecteurs.

La deuxième partie du Tome III des *Mémoires historiques de Se-ma Tsien* traduits et annotés par M. Edouard CHAVANNES vient de paraître chez M. Ernest Leroux.

Dans sa séance du vendredi, 1er déc. 1899, la Société de Géographie a reçu deux communications intéressantes :

M. BONIN marque de Liang-Tchéou (Kan-Sou), à la date du 15 août dernier, les étapes de sa route de retour. En parlant de lui dernièrement, nous l'avions laissé à Peking après son exploration de la boucle du Yang-Tsé.

De cette capitale, il a gagné le fleuve Jaune. A Niang-Hien fou, il put étudier le commerce de la Mongolie chinoise, puis il traversa le désert d'Ala-Chan en quinze jours, par une route différente de celle que suivirent Prjevalsky et Potanine, et qui le conduisit dans le centre du Kan-Sou. Sauf dans les dunes que les Mongols appellent Tingriirisson, le voyageur et sa caravane, comprenant une vingtaine de chameaux, n'ont pas souffert de la soif. En quittant Liang-Tchéou, M. Bonin comptait marcher à l'Est, à travers le Nan-Chan, par Si-Ning fou et le Koukou-Nor, le Lob-Nor, pour être à Kachgar à la fin de cette année.

M. Saint-Yves écrit de Kachgar le 25 août 1899, qu'il a rencontré le docteur Sven Hedin, qui se rend au Lob-Nor par le Tarim.

Du Tsaïdam, il compte passer dans le Thibet et le traverser de l'ouest à l'est.

M. Saint-Yves et le docteur Bourgoin se sont rendus d'Och à Kachgar, en franchissant l'Alaï par un col nouveau et en faisant un levé inédit des deux Sougnat.

D'autre part, dans le Trans-Alaï, ils ont remonté la vallée du Kizil-Sou kachgarien et son affluent, le Noura-Sou.

Dans la première chaîne de montagnes, ils ont découvert un certain nombre de pics, dont l'un a été nommé Edouard-Blanc; dans la seconde (pics et glaciers), ils ont fait revivre les noms de Joseph Martin et Dutreuil de Rhins, les regrettés voyageurs morts trop tôt pour la science.

D'autres pics ou montagnes plus ou moins élancées ou couverts de glace ont

été portés sur la carte qu'ils nous promettent sous les noms de pics Capus, l'explorateur bien connu des hauts plateaux de l'Asie centrale, actuellement directeur de l'agriculture du gouvernement général de la Cochinchine, et de son collaborateur Pépin.

Nous relevons la communication intéressante suivante faite à l'*Académie de médecine* dans sa séance du 28 nov. 1899:

Superstition, crime et misère en Chine. — De tout temps, dit M. LEREBOULLET, les médecins de l'armée chargés de missions spéciales dans les pays d'Orient ont tenu à faire connaître les moeurs, les conditions sociales, l'hygiène et les maladies diverses des populations au milieu desquelles ils ont éte appelés à vivre. Le regretté docteur THOLOZAN, ancien médecin du chah Nasr ed-dine, a été le maître incontesté de ces missionnaires de la médecine. Pour ne parler que de la Chine, il est convenable de rappeler également que le docteur Morache a écrit un article très remarquable du «dictionnaire encyclopédique» et un livre intitulé «Peking et ses habitants». Après lui, nous devons au docteur Ernest MARTIN de très intéressantes études de démographie et d'hygiène. Le docteur MATIGNON, médecin aide-major de 1re classe, a profité, lui aussi, de son séjour à la légation de France en Chine pour parachever un travail intitulé. «Superstition, crime et misère en Chine» (G. Masson), qu'il adresse aujourd'hui à l'Académie.

«J'aurais, dit textuellement M. Lereboullet, le plus grand plaisir à analyser cette étude si complète et si documentée à tous les points de vue, ainsi qu'à en dire tout le bien que j'en pense, mais je dois me borner à la déposer sur le bureau de la compagnie, puisque je demande qu'il soit renvoyé à l'examen d'une commission des prix».

Le travail du docteur Matignon est renvoyé à l'examen de la commission du prix Monbinne (1,500 fr.) destiné à «subventionner par une allocation annuelle des missions scientifiques d'intérêt médical, chirurgical ou vétérinaire».

L'*Officiel*, du 3 sept. 1899, publie un décret qui a pour but d'unifier le personnel de nos diverses possessions de l'Indo-Chine, et ce décret est précédé d'un rapport adressé par le ministre des colonies au président de la République:

«L'administration civile des divers pays qui constituent l'Indo-Chine française, dit le document, est actuellement assurée par un personnel distinct pour chacun de ces pays et réparti dans des cadres strictement locaux, soumis par conséquent à des régimes souvent très différents.

Seul, le service des douanes et régies a été unifié par le décret du 6 octobre 1897 et ne forme plus qu'un seul cadre pour toute l'Indo-Chine.

Depuis lors, le décret du 31 juillet 1898, en créant le budget général de l'Indo-Chine, a nettement engagé nos possessions en Extrême-Orient dans la voie de l'unification administrative.

Ce serait faire un nouveau pas utile dans cette voie, qui a déjà donné et permet d'espérer les meilleurs résultats, que de réunir en un seul et même cadre, solidement constitué et réglementé, le personnel actuellement distribué dans les divers services d'administration qui suivent:

Service des affaires indigènes de la Cochinchine;

Service du secrétariat général de la Cochinchine;

Service des résidences de l'Annam, du Tongking et du Cambodge;

Service des comptables de l'Annam et du Tongking;

Service des comptables du Cambodge;

Service des commissariats du Laos.

Le nouveau corps ainsi composé prendrait le titre de «personnel des services civils de l'Indo-Chine».

Conformément à ces principes, et après examen par le Conseil d'Etat, le ministre a décidé que ce personnel comprendrait les fonctionnaires suivants:

		Solde d'Europe	Traitement colonial
		Fr.	Fr.
Inspecteurs des services civils.		10,000	20,000
Administrateurs	de 1re classe	9,000	18,000
	de 2e classe.	7,500	15,000
	de 3e classe.	6,500	13,000
	de 4e classe	5,000	10,000
	de 5e classe.	3,500	7,000
	stagiaires	3,000	6,000
Commis	de 1re classe	3,000	6,000
	de 2e classe.	2,500	5,000
	de 3e classe.	2,000	4,000

Quant à l'assimilation des différents emplois actuels, elle est réglée sur les bases suivantes:

Inspecteur des services civils de l'Indo-Chine: administrateur conseil.

Administrateur de 1re classe: administrateur de 1re classe, résident de 1re classe, commissaire principal du Laos.

Administrateur de 2e classe: administrateur de 2e classe, résident de 2e classe commissaire de 1re classe du Laos, chef de bureau de 1re classe.

Administrateur de 3e classe: administrateur de 3e classe, vice-résident de 1re classe, commissaire de 2e classe du Laos, chef de bureau de 2e classe, etc., etc.»

Les *Actes du Onzième Congrès international des Orientalistes*, tenu à Paris en 1897, ont paru en entier. Ils sont ainsi répartis: Première *Section*: Langues et Archéologie des pays ariens; Deuxième *Section*: Langues et Archéologie de l'Extrême-Orient; Troisième *Section*: Langues et Archéologie Musulmanes;

Quatrième *Section*: Hébreu-Phénicien-Araméen-Ethiopien-Assyrien; Cinquième, sixième et septième *Sections*: Egypte et langues africaines — Orient-Grèce, Byzance Ethnographie et Folk-lore de l'Orient.

ITALIE.

La «Politische Correspondenz» mande que, selon les meilleures sources de Rome, l'Italie aurait totalement abandonné l'idée d'annexer une partie de la Chine, tant par suite de l'opposition de l'opinion publique en Italie, qu'en vue de l'Angleterre. L'Italie restreindra ses demandes en Chine à celles ayant un caractère de politique commerciale.

M. le Professeur Carlo PUINI, que nous avons vivement regretté de ne pas voir au Congrès des Orientalistes, nous envoie quelques travaux qui offrent un vif intérêt: *Idee politiche ed economiche della Cina antica* (*Rivista Italiana di Sociologia*, 1897); *I suolo e l'agricoltura secondo un antico trattato cinese d'economia pubblica*, (*Rivista Italiana di Sociologia*, 1898); *Il Ta-thsin o l'impero romano negli storici cinesi* (*Atene e Roma*, Maggio-Giugno 1899, col. 115—129); *Alcune notizie sulle prime relazioni della Cina co'paesi d'Occidente*, Firenze 1899; *Il P. Ippolito Desideri e i suoi viaggi nell' India e nel Tibet* (1712—1727); *Il Buddhismo nel Tibet secondo la relazione inedita del viaggio del P. Ippolito Desideri*, Firenze, 1899.

M. le Professeur Lodovico NOCENTINI qui vient d'être transféré de Naples à l'Université de Rome donne un long mémoire sur les *Nomi geografici Coreani* dans le T. XII du *Giornale della Società Asiatica italiana.*

M. le Professeur Guido CORA a publié dans la *Nuova Antologia*, du 16 mars 1899, un article intitulé: *l'Italia in China La Baia di San-mun.*

JAPON.

Le correspondant particulier du *Temps* écrit de Tokio, à la date du 20 mai 1899 une lettre fort intéressante que nous reproduisons:

«Le gouvernement japonais vient de publier une statistique détaillée du nombre des fonctionnaires des diverses administrations de l'Etat. On y voit que le fonctionnarisme, qui est si envahissant dans certains pays d'Europe et spécialement en France, n'est pas moins menaçant au Japon. Le nombre des fonctionnaires japonais et le chiffre de leurs salaires ont suivi, en effet, la progression suivante en ces dernières années:

Années.	Nombre des fonctionnaires.	Total des salaires. Yen = 2 fr. 60
1886	40,727	9,625,800
1887	44,076	10,525,440
1888	45,558	11,016,588
1889	46,407	12,001,784
1890	50,353	11,254,361
1891	48,979	11,452,252
1892	49,143	11,189,748
1893	45,617	10,761,164
1894	46,203	11,035,451
1895	46,698	11,405,677
1896	57,502	14,516,262
1897	65,502	17,104,123
1898	68,613	19,123,673

Il faut remarquer immédiatement que, tandis que le nombre des fonctionnaires s'est augmenté de 52 % durant cette période, le total des salaires a été élevé de près de 80 %. En effet, tandis que le traitement annuel moyen d'un fonctionnaire était de 236 yen en 1886, il était de 261 yen en 1898.

Si, aux chiffres ci-dessus, qui ne visent que les services civils de l'Etat, nous ajoutons ceux qui se rapportent à l'armée de terre et à la marine, soit 10,000 officiers de l'armée avec des appointements totaux de 4,900,000 yen, et 4,000 officiers de marine payés 1,700,000 yen, nous trouvons ainsi un ensemble de 80,000 personnes recevant de l'Etat bien près de 25,000,000 de yen. La population du Japon s'élevant à un peu plus de 40 millions d'habitants, il en résulte que les Japonais payent en moyenne 57 sen (yen = 2 fr. 60 = 100 sen) par tête pour les fonctionnaires de tous ordres. Nombre de personnes commencent à trouver que c'est un chiffre exagéré. Le grand journal conservateur et chauvin de Tokio, le *Nippon*, en discutant cette statistique, déplore vivement l'augmentation incessante du nombre des fonctionnaires, et il attribue l'origine des abus du fonctionnarisme à l'introduction du régime constitutionnel. Il y a évidemment dans cette appréciation de notre confrère japonais une grande part de vérité, car il est certain que plus les institutions parlementaires se développent, plus on a à craindre les maux du fonctionnarisme.

Il est bon d'ajouter, d'ailleurs, que les Japonais se sont plu à augmenter encore les inconvénients de cet état de choses en introduisant peu à peu chez eux le *sweeping-system* si cher aux Américains et qui, au Japon tout comme aux Etats-Unis, ne peut donner que de détestables résultats. Bien mieux même qu'aux Etats-Unis, où c'est le changement du président de la République qui amène un remaniement dans le personnel administratif, au Japon chaque crise ministérielle est suivie d'un bouleversement complet, au moins parmi les titu-

laires des fonctions importantes. Il en résulte, on le conçoit, une instabilité générale qui nuit absolument à la bonne marche des affaires.

On sait que les nouveaux traités revisés entre le Japon et les puissances vont être mis en vigueur en juillet ou août prochain. Leur clause principale porte que dorénavant les étrangers cesseront de jouir du privilège de l'exterritorialité et qu'ils seront soumis aux lois et à la juridiction japonaises. Cet événement, qui marquera une date décisive dans l'histoire du Japon, est attendu avec la plus vive curiosité. Les Japonais y voient avec raison la consécration definitive de leur pays comme grande nation civilisée et libre; les étrangers, eux, espèrent voir s'agrandir énormément le champ de leur action, par la liberté qu'ils auront désormais de voyager et de trafiquer dans l'empire tout entier et non plus seulement dans quelques ports ouverts.

L'approche de ce changement important a naturellement suscité d'importantes transformations dans les relations entre étrangers et Japonais, et le nouvel état de choses vient d'être affirmé bien clairement par la magnifique réception que la colonie étrangère de Yokohama a faite à l'empereur. Prié d'honorer de sa présence la séance d'ouverture des courses à l'hippodrome de Yokohama, le mikado avait accepté le plus gracieusement du monde. Immédiatement, un comité choisi parmi les membres influents de la chambre de commerce se réunit et prit à sa charge toute l'organisation de la fête. Des équipes d'ouvriers décorèrent les rues, les maisons particulières de la plus agréable façon, et deux jours après, lorsque l'empereur, entouré d'un brillant état-major, traversa la concession étrangère, ce fut au milieu d'une foule nombreuse, qui manifesta discrètement au souverain du pays ses sentiments de respect et de dévouement.

Toute la presse japonaise s'étant plu à rendre hommage à l'attitude de la colonie étrangère de Yokohama, il n'est pas douteux que cet événement ne produise le meilleur effet pour les relations nouvelles qui ne vont pas manquer de s'établir lors de la mise en vigueur des traités revisés».

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Dans la nuit du 29 au 30 Septembre un terrible tremblement de terre a ravagé l'île de Ceram. Le tremblement de terre fut suivi par des raz de marée qui ont ravagé la côte méridionale de Ceram, ainsi que les îles d'Amboina et de Banda. La prison à Amahei fut entièrement détruite, les fortifications sont en partie démolies.

La misère est grande. Selon les premières nouvelles 4000 personnes auraient péri et 500 seraient blessées. Le reste de la population s'est enfui dans l'intérieur et n'ose pas retourner dans son domicile.

Ce tremblement n'est pas causé par des actions volcaniques, l'île ne possédant pas de volcans, mais par des affaissements et déplacements de la croûte terrestre.

Les mineurs chinois à Pangkal Pinang se sont insurgés. Cent cinquante insurgés de cet endroit, commandés par un certain *Li Oun-ji*, ont gravement blessé l'inspecteur Busgen et massacré un mandor indigène. Ils ont mis le feu à cinq maisons de Kong-si. Une compagnie du 3e bataillon a chassé, sans éprouver des pertes, les insurgés de la vallée Alarpaka, et les poursuit.

Le vapeur du gouvernement *Zeeduif* a été envoyé à Banka. Selon M. VAN KOL, député de la Chambre, la cause de ce soulèvement est dûe au mauvais traitement et les salaires trop minimes des ouvriers chinois ainsi qu'à la mauvaise administration des Mines d'étain à Banka.

Le Ministre des Colonies a promis dans la séance du 27 Novembre, qu'il veillera à ce que les abus signalés soient réprimés autant que possible.

M. le docteur S. VAN RONKEL a été temporairement chargé du cours des lois religieuses et institutions populaires des Indes Néerlandaises à partir du mois d'Octobre 1899.

MM. K. Otani, K. Ibani et P. Fusinga, délégués des chambres de commerce de Tokio et de Yokohama, sont descendus à l'hôtel «Bellevue» à la Haye. Ils ont fait le 30 Novembre une visite chez l'ambassadeur Japonais, qui leur a fait voir plusieurs curiosités de la capitale.

Le 1er Décembre ils se sont rendus à Amsterdam.

S. M. la Reine a décerné à M. SHINKICHI HARA, de Hambourg, la médaille d'honneur en argent pour l'intérêt qu'il a témoigné aux collections scientifiques et artistiques de l'état, spécialement pour les bons services qu'il a rendus en faveur du Musée d'Ethnographie à Leide.

PORTUGAL.

Le No. 1 d'une nouvelle publication relative à l'Etrême-Orient Portugais a paru en Octobre 1899 à Lisbonne, chez José Bastos, éditeur, 73 Rue Garrett; elle á pour titre *Ta-ssi-yang-kuo* 大西洋國, *Archivos e Annaes do Extremo-Oriente Portuguez* Colligidos, coordenados e annotados por J. F. Marques PEREIRA, 1º official, chefe de secção, do Ministerio da Marinha e Ultramar. Nous souhaitons à notre confrère un succès qu'il parait mériter.

PHILIPPINES.

On se battait le 7 Octobre sans interruption. Mardi dernier les Philippinos ont attaqué Calamba. L'attaque fut repoussée, mais les Américains ont eu deux hommes tués et sept blessés, parmi lesquels était un officier.

Le même jour une division de cavalerie américaine, envoyée en reconnaissance

près du village Mexico, devait se retirer devant l'ennemi. Près de Guaga les Philippinos ont fait prisonniers trois soldats américains, tirailleurs.

Otis a télégraphié à Washington que presque le gouvernement entier des Philippines a été fait prisonnier. Le président, ainsi qu'Aguinaldo, ont pris la fuite. La capitale des insurgés Illo-Illo a été prise.

Selon une nouvelle officielle de Manille, 800 prisonniers de guerre espagnols ont été envoyés par les Philippinos à la province de Panay. Les autorités américaines les expédieront en Espagne, dès qu'un certain navire, qui amène des vêtements et des provisions, sera arrivé.

RUSSIE.

L'occupation de Herat par les Russes peut être un fait accompli, de sorte que la nouvelle dans «The Star» que les Russes sont actuellement maîtres de la «Outer Gate of India" paraît assez vraisemblable, surtout eu égard au voyage du ministre de guerre Kouropatkin, allé pour inspecter les cosaques entre le chemin de fer sibérien et les frontières chinoises après avoir fait une marche de presque 1000 milles.

Cette façon d'agir est parfaitement russe.

La Russie obtint la région de l'Amour, lors de la guerre des Anglais et Français avec les Chinois à Peking. La conséquence de la guerre Sino-japonaise fut, pour la Russie, l'occupation de Port Arthur, et personne ne s'étonnera que la Russie, profitant des difficultés dans lesquelles l'Angleterre s'est plongée, essaie d'annexer une partie de l'Asie centrale.

La guerre de 1879 et la convention conclue après laissaient Herat en dedans des frontières de l'Afghanistan, mais la Russie s'approchait de plus en plus, comme il paraît e. a. par la relation de voyage de M. Cobbold, publiée Mars dernier par Reuter, et dans laquelle il était dit que les garnisons russes furent renforcées et de nouvelles routes construites.

Le chemin de fer militaire a comme terminus Kushk, seulement éloigné de 70 milles de Herat, et quoique Kushk soit situé sur le territoire de l'Afghanistan, les Russes y ont construit un fort très solide, ainsi qu'un second à Karl, sur l'Amou Daria au N E. de Kushk.

Ces forts sont armés de 150 canons, le «Times» rapportant en outre que plusieurs régiments russes ont été envoyés à Kushk.

M. Cobbold dit qu'un régiment de cosaques peut se rendre en un seul jour de Kushk à Herat.

Il était encore indécis si Herat serait actuellement occupé, ou seulement après la mort de l'Emir, mais les circonstances étaient trop séduisantes pour les laisser passer sans en profiter.

Les livraisons II et III des *Zapisky* publiés à St. Pétersbourg par M. le Baron Victor de Rosen ont paru. Ils renferment un mémoire important de Mr. P. MELIORANSKY sur la stèle de Kiok Tegin: Памятникъ въ честь Кюлъ-Тегина.

La première livraison donnant les résultats de l'expédition russe de 1898 à Tourfan vient de paraître: elle contient deux articles importants l'un de M. D. KLEMENTZ: *Turfan und seine Alterthümer*, et l'autre de M. le Dr. W. RADLOFF: *Altuigurische Sprachproben aus Turfan.*

SIAM.

Marseille, 17 juin (*par dépêche*). — Le paquebot *Australien* est arrivé aujourd'hui apportant le courrier d'Extrême-Orient. Parmi les détails intéressants contenus dans les journaux arrivés par ce courrier, il faut signaler un entrefilet de la *Siam Free Press* qui confirme les renseignements sur les résultats de la visite de M. Doumer au roi de Siam. Voici en quels termes s'exprime ce journal:

A la suite de l'accord conclu entre les gouvernements français et siamois, toute la province de Luang-Prabang devient française; la zone neutre située le long du Mékong disparaît. Un ingénieur français sera chargé d'organiser un service de travaux publics dans lequel on n'emploiera que des Français.

L'instruction publique sera réorganisée et confiée en partie à des Français.

Un arrangement sera pris concernant Chantaboun. MM. Doumer, Ferrand et les commandants de l'*Aspic* et du *Styx* ont été décorés par Sa Majesté. M. Doumer a reçu le grand cordon.

Toutes les difficultés entre la France et le Siam cessent désormais d'exister. On assure en outre que le gouvernement siamois aurait pris l'engagement vis-à-vis de la France de ne pas faciliter la création de la ligne du chemin de fer que les Anglais projettent de Birmanie au Yun-nam, en leur permettant l'accès du territoire siamois.

INDEX ALPHABETIQUE.

A.

Page.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres, composition du bureau . . 105
Aguinaldo, offerte d'— de se soumettre 330
Alexandrovsky, frais pour les travaux du port de —. 107
Alliance entre la Chine et le Japon 416, 426, 427
Américain, syndicat anglo— 415
Amoy, demande du consul japonais pour la cession de la colline «Tête de Tigre» 324
Andrew St. John, Takkola 96
Annam, Mémoires sur l'— par M. Camille Sainson 498
Annamite v. Dumoutier et Bonet 96
—, Une Description de Paris par un — 405
Archéologique, Mission — en Indo-Chine 422
Arendt, Synchronistische Tabellen der chinesischen Dynastien 495
Armée chinoise: Instructeurs japonais et licenciement des instructeurs européens 242
— chinoise v. *Hanneken* 325
Arsak, transcription chinoise de —. 105
Art japonais, exposition de l'art japonais à Leyde 427
Asie, Tour d'— v. Monnier 103
Assassinat de 3 officiers allemands à I-tchéou 325
Associations en Chine v. *Courant* 245
Aston (W. G.), A history of japanese Literature. 220
—, Japanese myth 410
Athlétiques, exercices — au Japon 430
Aymonier, v. Cambodge. 96

B.

Banque sino-japonaise 328
Barthold, Russische Arbeiten über Ostasien 495

Page.
Birmanie, Chemin de Fer en — 321
Blagden, Note sur la chronologie du Moyen-âge de Malacca 96
— v. *Malacca* 470
Blanchet, v. *Lettre* 432
Bonaventure, le croiseur anglais — échoué 416
Bonet, Dict. Annamite-Français 96
Bonin (Charles-Eudes) v. Mosso 95
—, la Mission de — en Chine 99
—, relation de son voyage de retour 498
Borneo, Folklore in — 430
Bretschneider (E.), History of European Botanical Discoveries in China. 81
Brigands chinois, Sociétés d'assurance contre les agressions des — . . 323
Brinton, The peoples of the Philippines 94
Bruin (H. G. de) transféré de Muntok à Medan 242
Brunn (Paul), Liste neuerer juristisch-technischer Ausdrücke, ein Beitrag zur japanischen Lexicographie 164
—, traduction de la loi japonaise sur les patentes etc. 332
Bullock nommé professeur de Chinois à Oxford 97
Bushell, Inscriptions in the Juchen and allied scripts 95

C.

Calendrier grégorien sera adopté en Russie 429
Cambodge, Note sur le roi Yašovarman du — 96
Carli (Mario), Il Ce-kiang 412
Catholique, décret prétendu pour la protection de la religion — en Chine 326
Ce-kiang 浙江志 par le Dr. Mario Carli 412
Ceram, tremblement de terre à — 503
Chamberlain (Basil Hall), Handbook of colloquial Japanese 245
Chansons politiques chinoises 213
Chantoung, nouvelle carte du — par M. Hassenstein 496
Chavannes, Mém. historiques de Se-ma Tsien 498
Chemin de fer russe de Merv à Koutch 97
— près Pao-ting fou, attaqué par les Chinois 240
—, Prolongement du — en Asie centrale 321
— en Birmanie 321
—, T'ien-tsin — Tchin-kiang. 321, 324
— de la Mandchourie à Peking 322
— de Tsin-tau à Tsi-nan fou 325
— de Kiaou-Tchéou à Peking 325
— de Lou-han 417
— Shanghai-Nanking 419

Page.
Chemin de fer, Reliement du — transsibérien avec les lignes suédoises. 429
— de Port-Arthur à Talienwan 495
Chemins de fer russes en Chine 326
Chess v. *Culin* 228
China, die wissenschaftliche Erforschung —s und seiner Nachbarländer . 333
Chine, Drame à la légation de — à Paris 102
—, situation en — compliquée par la sympathie du Japon pour la — . 328
—, avenir de la — selon M. Drage 420
—, situation précaire en — 420
— v. *Superstition* 499
Chinois, M. Bullock nommé professeur de — à Oxford. 97
—, défense aux — d'accepter de l'argent des Européens. 98
—, l'enseignement — v. *Courant* 245
Choléra, Notice sur le — d'après la légende Annamite par M. Masse . 96
Commission de l'état: changements dans le personnel de la — instituée le 30 Juillet 1892 428
Conflit à main armée entre le parti chinois et mandchou (crainte d'un). 420
Confucius: Entretiens familiers de — par Mgr. Ch. de Harlez . . . 244
Concessions demandées par les Japonais à la Chine 98
Congrès des Orientalistes à Rome: nomination des délégués français. 241
— à Rome: composition du Comité d'organisation et des Agents . . . 241
—, Actes du XIe — 500
Congrès international des Orientalistes 479
Conti (Nicolo de) v. *Cordier.* 380
Cora (Guido): l'Italia in China 501
Cordier (Henri), Deux Voyageurs dans l'Extrême-Orient au XVe et XVIe siècles: Nicolo de Conti et Lodovico de Varthema 380
—, XIIe Congrès international des Orientalistes 479
—, Nécrologies de G. Devéria, Ch. de Harlez, S. A. Viguier, Durand-Fardel 481
—, Revue de l'Essai sur l'histoire du Japon par de la Mazelière . . . 493
Coreani, Nomi geografici — par M. Nocentini 501
Corée, effets de la visite du prince Henri de Prusse en —. 420
—, situation actuelle en — 421
Coréennes, Notes sur les études — et japonaises 96
Courant (M.), A propos du système unique de transcription en lettres latines des caractères du dictionnaire de K'ang-hi 53
—, Notes sur les études coréennes et japonaises 96
—, Note sur les Associations en Chine 245
—, Notes sur l'enseignements en Chine. 245
Couvreur, texte et traduction du *Li Ki* 497
Croix chrétienne du Khotan, note sur la — par M. Devéria 245
Culin (Stewart), Chess and Playingcards 228

D.

Page.
Dan-dan, by G. Schlegel 459
Deasy, retour du capitaine — à Simla 414
Deniker v. *Remèdes* 335
Deshayes (E.), Conférences sur des Makimonos japonais 94
—, Conférence de M. — 244
—, Conférences au Musée Guimet 332
Devéria (Gabriel), décès de — 422
—, Nécrologie de — 481
Diósy (Arthur), the New Far East. 75
Djohor 47
Dondin, by G. Schlegel 459
Doumer, revenu de Bangkok à Saigon 330
Dumoutier, Etudes d'ethnographie religieuse annamite. 96
Durand-Fardel (Ch. L. M.), Nécrologie de — 490
Dziu-hut kwoh 柔佛國 47

E.

Ecole d'interprètes russes à Peking 326
Ecole Russe, inauguration de l'— à Peking. 416
Ecoles chinoises à San-Francisco 100
Ehmann, les Hyakunin Isshū 430
Empereur de Chine, choix d'un successeur éventuel. 101
Emprunt chinois 100
— du chemin de fer du nord, accordé par les Russes 240
Espagnols, ce que la guerre avec l'Amérique a coûté aux —. 102
L'Europe chinoisée. 74
Execution, une — en Chine 319
Exposition de 1900, Terrain concédé à la Chine 496

F.

Faber, mort du Rév. Ernst — 495
Falkner von Sonnenburg, Stimmungsbilder aus Manila 431
Fauvel, série de travaux de M. A.-A. — 498
Far East, The political relations of the U. S. with the — 491
Feer (Martial-Paul), mort de — 243
Finot nommé directeur de la mission permanente de l'Indo-Chine. . . 105
—, lettre de M. —, directeur de la mission archéologique de l'Indo-Chine 422
Flemming, Indemnité accordée aux parents de M. — 99

Page.
Fleury (le R. P.) 101
Fleuve jaune, travaux contre les inondations du — 324
Florenz (Karl), Formosanische Volkslieder. 233
Flotte japonaise, renforcement de la — 329
Folklore in Borneo 430
Forke, Die Inschriftenziegel aus der Ch'in- und Han-Zeit 495
Forlong, Note sur les Puissances européennes en Extrême-Orient . . . 96
Formosanische Volkslieder v. *Florenz* 233
Formose, situation critique à — 102
Fou-kien v. *Protestation* 329
Furness v. *Luchu* 333
—, Folklore in Borneo 430

G.

Gan-shih-Tang v. *Harlez* 95
Géographie, subvention donnée par le Tsar de Russie pour une expédition scientifique de la Société de — Russe en Asie centrale 106
Giers, Note de M. Von — sur l'alliance prétendue entre le Japon et la Chine 414
Gramatzky (A.), v. *Inscription* 431
Grube (W.), Pekinger Todtengebräuche 95

H.

Han-keou, incident anglo-russe à — 418
Hanneken (von), démarches faites pour la réorganisation de l'armée chinoise 325
Harlez (C. de), Trois monnaies à caractères inconnus 68
—, Inscription découverte sur une stèle dans les ruines de Chang-tou. . 73
—, Le Gan-shih-Tang 暗室燈 95
—, lettre de Mgr. — en réponse à celle de M. Havret 113
—, v. *Confucius* 244
—, v. *Tai-ping*. 307
—, discussion du terme 分身 dans l'inscription de Si-ngan fou . . 333
—, Décès de M. — 414
—, Nécrologie de — 487
Havret, lettre du P. — au T'oung-pao à propos d'un différend avec Mgr. de Harlez 108
Henri, retour probable du prince — de Prusse 417
Heyking (M. von) remplacé par M. von Kettler. 324
Himly (Karl), die Abteilung der Spiele im »Spiegel der Mandschu-Sprache" VI 369
Hirth, nommé membre correspondant de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg 97
— v. *Chantoung* 496

Page.
Hoang (le P. Pierre), Le Mariage chinois au point de vue légal . . . 87
—, Commerce public du sel en Chine 95
—, obtenu le Prix St. Julien. 327
Hou You-fen, démission de —. 98, 99

I.

Impératrice, réconciliation entre l'Empereur et — douairière. . . . 101
—, nouvelle garde de l'— douairière de Chine 101
— douairière, Rapports entre l'empereur et l'— 323
Indo-Chine, Préservation des monuments historiques anciens en — . . 96
— v. *Finot* 105
—, Mission archéologique en — 422
—, Ravages faits par la Variole. 425
—, Décret relatif à l'unification du personnel en — 499
Inscription d'une stèle à Chang-tou 73
— bilingue, trouvée à Turfan 421
— en l'honneur d'un prince japonais, traduit par M. A. Gramatzky . . 431
Itachi Marou, premier voyage du vapeur japonais — 328
Italie, rappel de l'ambassadeur Martino 241
—, demandes diverses de l'— 418
—, mouvement de navires de guerre; Négociations entre la Chine et l'— 424
—, abandonne l'idée d'annexer une partie de la Chine 501
Ito, opinion pessimiste du marquis — sur la situation en Chine . . . 427

J.

Japon, changement de Cabinet au — 105
—, Alliance entre la Chine et le — 242
—, relations entre le — et la Chine deviennent journellement plus étroits 416
—, 600 ouvriers péris dans l'effrondrement d'une mine 426
—, Essai sur l'histoire du — v. *Mazelière*. 493
—, statistique du nombre des fonctionnaires au — 501
Japanese, A History of — Literature by W. G. Aston 220
—, Handbook of colloquial — v. *Chamberlain* 245
— Myth, by W. G. Aston 410
Japanische juristisch technische Ausdrücke 164
Japonais, égalisation des — avec les Européens aux Indes Néerlandaises 106, 329
—, transformation de l'armement — 328
—, Exposition de l'art — à Leyde 427
Japonaise, l'escadre — a quitté Tien-tsin le 30 Juillet. 416
Johore 47
Jongh (A. A. de), congé de M. —. 242
Juchen v. *Bushell* 95

K.

Page.
Kang-yi, Influence de — 102
Kang Yu-wei, Documents trouvés de — 101
— parti du Japon pour l'Amérique 328
Kau-loung, Satisfaction pour l'incident de — 322
Kern, Traduction d'un article du journal philippin «Independencia» . . 106
Kettler (Freiherr von —), nommé ambassadeur d'Allemagne à Peking . 324
Khotan, Médailles du — v. *Specht* et *Devéria* 245
Kiao-tchéou, développement de — 98
—, nouveaux troubles à — 419
Kiok Tegin, Mémoire sur la stèle — par M. Meliozansky 506
Klements v. *Turfan* 506
Knobel, ministre résident des Pays-Bas à Peking nommé Commandeur de 1re classe de l'ordre St. Olaf de Norvège 105
Kola or **Ko-la pu-sa-lo**, by G. Schlegel 464
Komura, le prince — à Takou 427
Kora or **KoraBêsar**, by G. Schlegel 464
Kouang-toung, désordres au — 416
Koutch, arrivée du premier train de Russie 97

L.

Lange, An unabridged Japanese-English Dictionary 495
— und **Senga**, Geschichte Japans seit 1869 495
Lautwandel v. *Schmidt* 95
Lefèvre-Pontalis, v. *Indo-Chine* 96
Legendre (Charles), décès de — 421
Leitner (G. W.), Nécrologie de — 226
Lemire v. *Indo-Chine* 96
Lettre de M. A. Blanchet à M. Cordier 432
Liège, ouverture d'un cours de Russe et de Chinois à — 240
Li Houng-tchang, Maladie de — 100
—, opinion de — sur une alliance Sino-japonaise 426
—, nommé ministre du Commerce 495
Likin, malversations des fonctionnaires en percevant le — 415
Lorgeou (Ed.), Chargé d'un cours de Siamois à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes 104
Luchu, Memoir on life in the — islands par le Dr. W. H. Furness . . 333

M.

Page.

Malacca, chronologie de — 96
—, by G. Schlegel 470
Mandchourie, occupation de la — par les Russes 107
Manila, Stimmungsbilder aus — 431
Manille, activité des Chinois à — 431
Marins, rappel des — gardant les légations Américaines, Russes et Françaises à Peking. 240
Marriage, A posthumous — (in China) 114
Martin (W. A. P.), Chinese discoveries in the Arts and Sciences . . . 95
Martino, rappel du Signor — comme ambassadeur de l'Italie à Peking. 241
Masse v. *Choléra*. 96
Mazelière (le Marquis de la), Essai sur l'histoire du Japon 493
Melioransky v. *Kiok Tegin* 506
Mines, concession pour l'exploitation des — dans le Sze-tchouen . . . 326
— sous-marines, Installation de — à Emoui, Fou-tcheou et au fleuve Peï-ho 325
Ministre de Chine en France parti de T'ien-tsin 416
Miura, mémoire sur les exercices athlétiques au Japon 430
Missions, Against — in Asia 246
Moll (A. M.), transféré de Medan à Samarang 242
Momein, fondation d'une agence commerciale à — 426
Mong-Tzé, troubles à — 425, 426
Monnaies inconnues, v. *Harlez*. 68
Monnier (Marcel), Conférence sur son tour d'Asie 103
Morse (E. S.), Was middle America peopled from Asia. 95
Mosso (Note sur un MS. —) 95
Musée d'Ethnographie v. *Shinkichi Hara*. 242
— à Leyde. Rapport du Directeur sur l'état du — 428

N.

Nanking, concession française à — 418
Nocentini (Lodovico) transféré de Naples à Rome 501
Nonciature, négociations pour une — pontificale à Peking 324

O.

Okuma, opinion du comte — sur la situation en Chine 427
Oleefsen, retour de M. — dans le Fergana 321

P.

Page.

Pahang 39
Pa-hoang kwoh 婆皇國 39
Pang-hang kwoh 彭亨國 39
Pang-k'ang kwoh 彭坑國 39
Pamir, route construite sur le plateau du — 330
Papier, invention du — en Chine 432
Paris, Description de — par un Annamite 405
Pêcher, l'origine du — 104
Peste à Hongkong 417
Philippines, guerre aux — 106
—, cruautés commises par les Américains aux — 329
—, urgence de prendre des mesures plus efficaces 428
—, évènements aux — 504
Pichon, excuses adressées à M. — par le Tsoung-li Yamen 416
Piraterie dans les provinces de Kouang 418
—, représentation des chargés d'affaires Anglais et Allemands contre la — dans les deux provinces Kouang 420
Pirates sur le Si-kiang 417
Playingcards v. *Culin* 228
Political Relations, v. *Far East* 491
Port Arthur, épidémie à — 98
—, v. *Talien Wan* 107
Port à traité ouvert aux Européen 99
Ports à traité, intention du gouvernement chinois d'ouvrir tous les ports sur la côte comme — 324
— ouverts en Corée 327
Prix St. Julien accordé aux P.P. Hoang et Etienne Zi 327
Prononciation ancienne du Chinois 96
Protestation des Japonais contre un établissement des Allemands sur la côte du Fou-kien 329
Puini (Carlo), nouveaux ouvrages de — 501
Puissances européennes en Extrême-Orient 96

R.

Radeaux de transport sur le Yang-tsé 100
Radloff v. *Turfan* 506
Réau (Raphael) v. *Siam* 96
Rebellion à Wei-tchéou dans le Kouang-toung 326

Page.
Réformes fiscales en Chine 415
Remèdes de bonne femme 335
Reus (J. H.) nommé chevalier 1re classe de l'ordre de Gustave Wasa . . 105
Révolte à Hou-peh 100
Rocher (E.), Histoire des princes du Yun-nan 1, 115, 337, 437
Ronkel (S. Van), chargé du cours des lois etc. des Indes Néerlandaises . 504
Rooseboom (W.), nommé Gouverneur-Général des Indes Orientales Néerlandaises 329
Rosthorn (A.), The Burning of the Books 95
Roumanie, la reine de — v. *Suède* 106
Russe, Interdiction du gouvernement — au Tsoung-li Yamen d'accorder de nouvelles concessions aux Anglais 326
Russes, progrès des — dans le nord de la Chine 322
Russie, situation entre la — et la Chine 321
—, armements de la — et le Japon en Corée 421
—, avance de la — en Asie centrale 505

S.

Sainson, v. *Annam* 498
Salvago-Raggi, refus de céder San-Moun aux Italiens 417
Sancian, île de — occupée par les Français 418
San-Francisco, écoles chinoises à — 100
San-moun 三門 ou Cha-moun 沙門 241
—, cession à bail de la baie de — 325
—, renforcement de l'escadre italien à — 417
—, question de la baie de — 420
Schlegel (G.), Geographical Notes VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV 33, 155, 247, 459
—, L'Europe chinoisée 74
—, Revue du livre de M. A. Diósy, The New Far East 75
—, History of European Botanical Discoveries in China 81
—, Le Mariage chinois au point de vue légal 87
—, Bibliographie 95, 244, 332
—, Nécrologies de MM. Young et Leitner 223, 226
—, Revue de l'ouvrage de M. Stewart Culin «Chess and Playingcards» . 228
—, Revue des «Formosanische Volkslieder» du Dr. Florenz 233
—, nommé membre correspondant étranger de la Société d'Anthropologie de Paris. 242
—, Revue de «Japanese Myth», par M. Aston 410
—, Revue de «Il Ce-kiang», par le Dr. Mario Carli 412
—, Revue de «The political Relations of the U. S. with the Far East» . 491

Page

Schmeltz, v. *Shinkichi* et *Musée* 427, 428
Schmidt (P.), Der Lautwandel im Mandschu und Mongolischen . . . 95
Sel, commerce public du — en Chine 95
Seminar, Mittheilungen des —s für Orientalische Sprachen in Berlin. . 495
Shanghai, concessions à — 99
—, modifications apportées aux règlements municipaux à — 425
Shay-po 閣婆 or **Djavà** by G. Schlegel 247
Sheffield, Chinese Typewriter 95
Shinkichi Hara attaché temporairement au Musée d'Ethnographie à Leide 242
—, guide pour l'exposition de l'art japonais composé par M J. D. E. Schmeltz et — 427
—, obtint la médaille d'honneur en argent néerlandaise 504
Siam, ordres et décorations au — 96
—, craintes anglaises relatives aux Français en — 331
—, Résultats de la visite de M. Doumer au roi de — 506
Siamois, Cours de — v. *Lorgeou* 104
—, emprunt — 330
Si-kiang, combat acharné entre des brigands et des soldats chinois . . 417
Soulou, traité entre les Américains et le sultan de — 429
Sou Tching-tcheng nommé directeur des chemins de fer 98
Spanjaard nommé Officier de l'ordre Orange Nassau 105
Specht, Note sur deux médailles du Khotan 245
Sphère d'Influence de la Russie 327
— française, refus de lord Salisbury de consentir à l'extension de la — . 416
Spiele, die Abteilung der Spiele im «Spiegel der Mandschusprache» von Dr. Karl Himly. 369
Spidersilk in Madagascar . , ... 334
Steinthal (Heymann), mort de — 240
Suede, le Roi de — et la Reine de Roumanie nommés membres d'honneur par l'Académie des Sciences à St. Pétersbourg 106
Superstition, crime et misère en Chine 499
Sven Hedin, son voyage du Lob Nor à Tarim 498
Syndicat anglo-américain 415
—, paresse du — anglais 418

T.

Tai-ping, le 天父下凡詔書, livre religieux des — par Ch. de Harlez 307
Takkola v. *Andrew St. John*. 96
Takou, escadre japonaise à — 426
Talien-Wan, libération de — et de Port Arthur. 107

Page.

Ta-lien Wan déclaré port libre par les Russes 418
— ouvert aux vaisseaux de toutes les nations 429
Tan-tan v. *Dan-dan* 459
Ta-ssi-yang-kuo, nouveau périodique portugais 504
Tchang Tchi-t'ong, les Exhortations à l'étude par — 244
Tchang Yin-huan, exilé à Ouroumtsi 323
Tché-kiang v. *Ce-kiang* 412
Tenasserim 33
Tien-tsin, concession japonaise à — 328
Tobar (le P. Jérome) v. *Tchang Tchi-t'ong* 244
Todtengebräuche (Pekinger) v. *Grube* 95
Toholo v. *Takōla* 155
Tokio, délégués des chambres de commerce de — et de Yokohama descendus à la Haye 504
Tokholo v. *Takkōla* 155
Tokugawa, les Institutions des — 96
Transcription v. *Courant* 53
— en Pekinois 496
Transformation de l'armement Japonais 328
Transsibérien, progrès du — 242
Tremblement de Terre au Japon 242
— à Ceram 503
Tun-sun 頓遜 ou **Tian-sun** 典遜 33
Turfan und seine Alterthüm par M. D. Klementz; Altuigurische Sprachproben aus Turfan par M. W. Radloff 506
Typewriter (Chinese) v. *Sheffield* 96

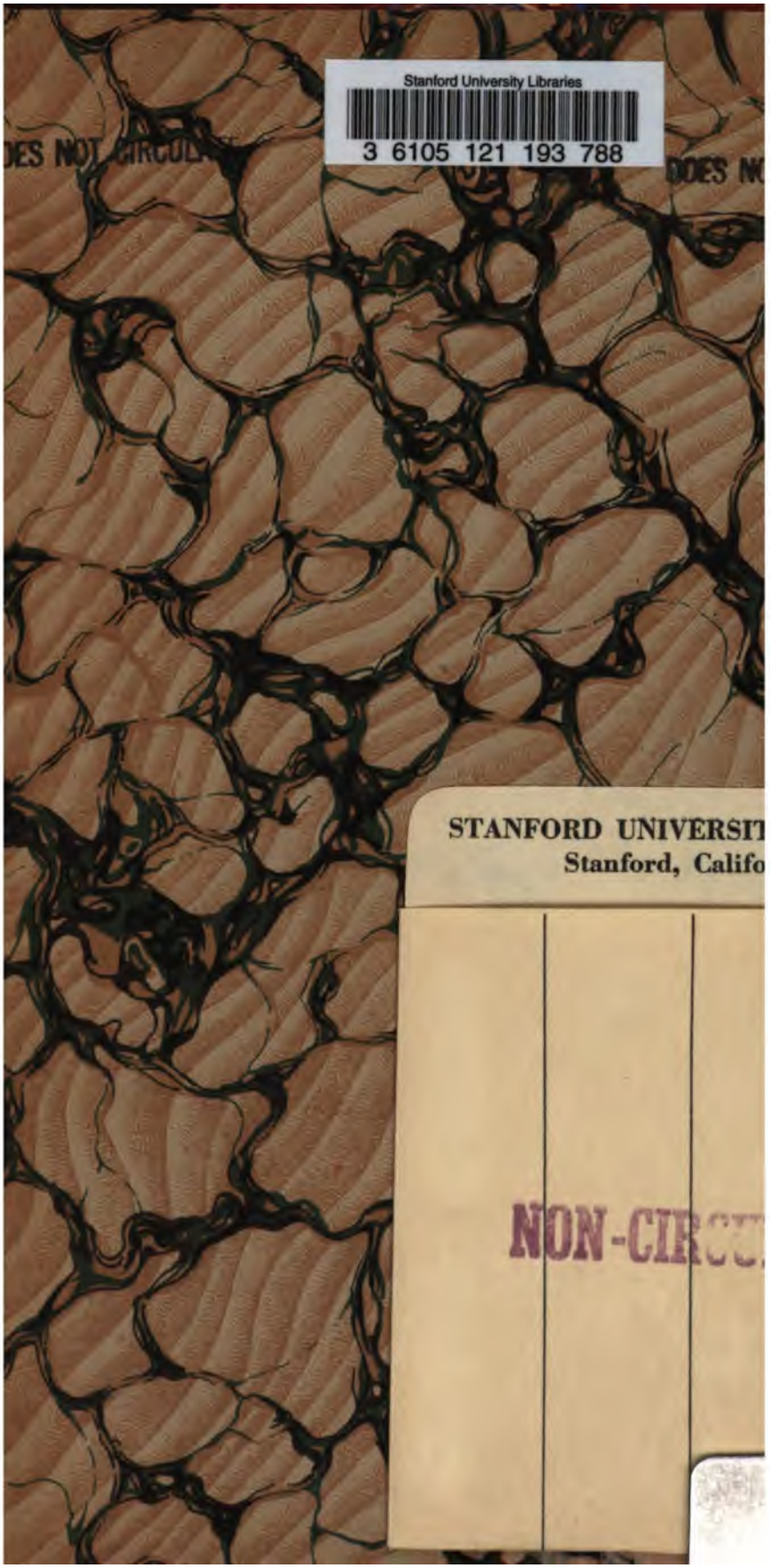
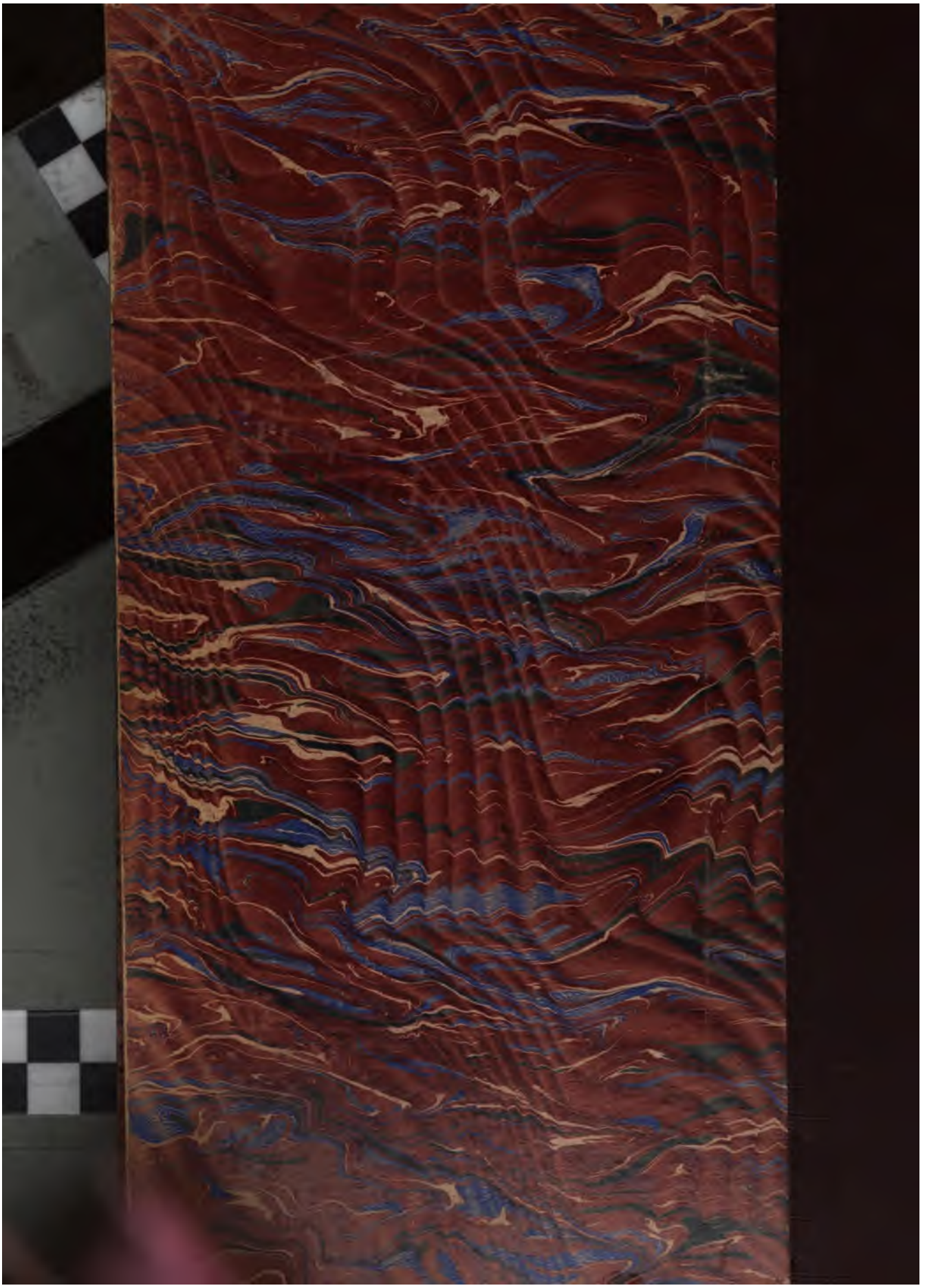
V.

Variole en Indo-Chine 425
Varthema (Lodovico de) v. *Cordier* 380
Vaulserre (le Vicomte de), voyage et carte de son itinéraire. 497
Viguier (S. A.), Nécrologie de — 488
Vissière (A.), Deux chansons politiques chinoises 213
—, nommé professeur de langue chinoise . , ...
—, sur la tendance de la langue mandchoue à s'annihiler 497
Volpicelli, prononciation ancienne du Chinois 96

W.

Walree (E. D.) nommé chevalier 1re classe de l'Ordre St.-Olaf de Norvège 105
Walton (M. Joseph) à Peking 419
Warneck, Studien über die Litteratur der Toba-Batak 495
Washington, rappel de l'ambassadeur chinois à — 322

NDAR.


Stanford University Libraries
3 6105 121 193 788
DES NOT CIRCUL
DOES NO
STANFORD UNIVERSIT
Stanford, Califo
NON-CIRCU